

L'origine de ce travail c'est deux mails .

Le 1^{er} de l'ordre de la libération m'indiquant que mon grand-père n'avait pas eu la médaille de la résistance .

Le 2^e de l'ordre de la Légion d'Honneur m'indiquant qu'il ne conservait pas les dossiers des morts pour la France.

J'ai donc chercher des traces de ces médailles dont, j'étais persuadé, mon grand-père avait été décorées .

Pour la Légion d'honneur j'ai retrouvé une copie du décret de nomination , pour la médaille de la résistance je n'ai rien trouvé si ce n'est une annotation en fin de page de son homologation de grade.

Par contre ces recherches n'ont permis de remonter le fil de sa vie et d'enfin connaître cet homme , dont on me parlait tant sans jamais rien me dire en fait .

Qui était Albert FAUCHER ,qu'a t'il fait ? Il y a ci après quelques éléments de réponse .

ALBERT FAUCHER

Lieutenant GUSTAVE

Objet : M. Albert FAUCHER
De : "Musée" <musee@legiondhonneur.fr>
Envoyé : 25/09/2020 14:54:46
À : "Pierre" <sand.faucher@wanadoo.fr>;
Pièces jointes : M. Faucher.docx

Monsieur,

Pour les récipiendaires nommés à titre posthume, il n'y a pas de dossier, juste un fichier conservé à la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur.

Monsieur Albert FAUCHER a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, à titre posthume, par décret du 05/08/1946, en qualité de capitaine des ex Forces Françaises de l'intérieur de la 12ème région.

Au service historique de la Défense au château de Vincennes, il existe des archives :

Intitulé Forces française de l'intérieur (FFI) : notes, télégrammes, listes des membres de l'état-major des Forces françaises de l'intérieur, correspondance, journaux de marche et opérations, rapports et compte rendus sur l'activité et les opérations des maquis, photographies, fiches de renseignements sur des individus, télégrammes, dossier de la mission " Aloès ".

COTE GR 28 P 3 182

Dates 1943-1945

Cordialement



Christine Minjollat
Assistante du conservateur

Musée de la Légion d'honneur et des ordres de chevalerie
2, rue de la Légion d'honneur, 75007 Paris
Tél. 01 40 62 84 25
www.legiondhonneur.fr

Le 2020-09-24 19:06, Pierre a écrit :

Bonsoir

Je cherche à consulter le dossier de mon grand père ALBERT FAUCHER né le 18.03.1901 décédé le 07.06.1944.

Chevalier de la légion d'honneur à titre posthume selon courrier du 6 juin 1946, et si possible en obtenir une copie.

Pouvez vous m indiquer la marche à suivre?

Sincères salutations

PIERRE FAUCHER

----- Message d'origine -----

De: "Lionel BOUCHER" <cnmrfr@ordredelaliberation.fr>

À: sand.faucher@wanadoo.fr

Envoyé : 18/02/2020 09:11:31

Objet : Message au service de la médaille de la Résistance française

Bonjour Monsieur,

Nous avons bien reçu votre demande par le biais de notre site internet et nous vous remercions de l'intérêt que vous portez aux médaillés de la Résistance française.

Je suis enchanté de pouvoir correspondre avec un descendant de médaillé de la Résistance française. Pour répondre à votre question concernant l'attribution de la médaille de la Résistance française à votre grand-père, je ne trouve aucune archive attestant qu'il est titulaire de cette décoration. Cependant, j'aurai une petite question : Avez-vous des liens familiaux avec Jean et Henri FAUCHER, deux frères nés à la Bachellerie en Dordogne ?

La chancellerie de l'Ordre de la Libération souhaite établir un lien avec les familles des médaillés de la Résistance française disparus. Si vous souhaitez devenir, ou un autre membre de votre famille, le correspondant de l'Ordre pour votre père, je vous saurai gré de bien vouloir me retourner le questionnaire joint (par courrier ou mail) accompagné d'un justificatif de filiation.

Désireux d'approfondir la connaissance des médaillés de la Résistance française (leur parcours, leurs origines et leur typologie), l'Ordre de la Libération a lancé un vaste chantier portant sur l'étude des dossiers individuels des médaillés. Nous vous remercions par avance si vous pouviez nous transmettre tous documents et photographies pouvant compléter le dossier de votre père.

Restant à votre disposition pour tout renseignement complémentaire, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes cordiales salutations.



ORDRE DE LA LIBÉRATION
HOTEL NATIONAL DES INVALIDES

Lionel Boucher
Secrétaire de la Commission nationale
de la médaille de la Résistance française
01 47 05 42 42

Ordre de la Libération
Hôtel national des Invalides
31 bis bd de la Tour-Maubourg
75007 PARIS

www.ordredelaliberation.fr

Suivez-nous sur :



Mon père était médaillé de la résistance avec avec rosette
(Faucher guy né le 05.01.1929 à Limoges)

Dans ses archives j'ai trouver une liste de médaillés manuscrite sur la quelle figure sont père avec
un prénom erroné (jean pour albert) mais des dates de naissance et de décès justes (18.03.1901
07.06.1944)

je souhaiterais savoir si mon grand père était bien médaillé de la résistance
par avance merci de votre réponse

cordialement faucher pierre

ps: mon grand père était médaillé de la légion d'honneur à titre postume

l

Je souhaite recevoir la newsletter de l'Ordre de la Libération
Oui

		CARTE D'IDENTITÉ	
		FAUCHER	
NOM : FAUCHER		Prénoms : Albert	
Profession : Chauffage Central		N° : 2-4295	
Né le 18 Mars 1901		à Limoges	
Département : Hte Vienne		Nationalité : Français	
Domicile : "Le Falcon" Eulle			
SIGNALEMENT			
Taille : 1 m 71		Rec : Doit / Non	
Cheveux : grisouant		Dimanches : /	
Moustaches : rasi		Forme du visage : ronde	
Yeux : bruns		Teint : cl.	
Signes particuliers : Cicatrices à gauche et à droite du nez			
Empreinte digitale		Le Titulaire : FAUCHER Albert	
		2 FRANCS	
Vu pour : limoges		Le : 18 Mars 1933	

EPOUX

Nom : Jauchet
 Prénoms : Jean
 Décédé le 17 mai 1938
 à St-Loup St-Loup N° 4

L'officier de l'état civil,



Timbre et signature.

Nom : Emmende
 Prénoms : Jeanne
 Décédée le 10 juillet 1961
 à Tulle N° 24

L'officier de l'état civil,



Timbre et signature.

ENFANTS

Nom : Jauchet
 Prénoms : Jean Albert
 Né le 18 Mars 1901
 à Terres et Villers
 L'officier de l'état civil,

Décédé le 7 juin 1964
 à Tulle N° 260
 Mort pour la France
 L'officier de l'état civil,



Timbre et signature.

Nom : Jauchet
 Prénoms : Luc Etienne
 Né le 1er Mai 1903
 à Terres et Villers
 L'officier de l'état civil,

Décédé le 1

L'officier de l'état civil,

Timbre et signature.

TIMBRE DE
DIMENSION
EXIGIBLE SEULEMENT
EN CAS DE LÉGALISATION

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CARTE D'IDENTITÉ

Nom: *Faucher*

Prénoms: *Albert*

Profession: *Docteur en droit*

Né le: *19 Mars 1901*

à: *Limoges*

département: *Haute-Vienne*

Domicile: *La Bèze*

Rue Corré

Nationalité: *Française*

PHOTOGRAPHIE.

Les photographies de
taille 4 doivent être
faites de face.
sans chapeau

SIGNALEMENT

Taille

Cheveux

Moustaches

Yeux

Nez

Dos

Base

Dimension

Tenue générale du visage

Tenue

Signes particuliers

PIÈCES FOURNIES OU
SIGNATURES DES TÉMOINS

1°

2°

le 19 Mars 193

LE MAIRE.

Signature du Titulaire

A. Faucher

CE DOCUMENT, DÉPOSÉ EN 193

M A R I A G E N° 209

Du Quatre Avril mil neuf cent vingt cinq

ENTRE :

Jean Albert FAUCHER
Profession : Fumiste
Né le 18 Mars 1901 à Limoges, département Haute-Vienne,
Domicilié à LIMOGES,
Fils de Jean
et de Jeanne LAMONTAGNE, époux

ET :

Catherine MCSCAVIT
Profession : maroquinier
Née le 21 Septembre 1904 à Limoges, département Hte Vienne,
Domiciliée à LIMOGES,
Fille de Henri
et de Marie ROULHAC, époux

Contrat de mariage : NEANT.

L'OFFICIER de l'ETAT CIVIL,

Signé : SENEQUE.

E P O U X :

Nom : FAUCHER,
Prénoms : Jean Albert
DÉCÉDÉ, le 7 Juin 1944

à TULLE, N° 260 --- "MORT POUR LA FRANCE"

L'Officier de l'ETAT CIVIL,

Signé : LECOQ

E N F A N T S :

Nom : FAUCHER,
Prénoms : Guy Henri
Né le 5 Janvier 1929
à LIMOGES N° 18

P. L'Officier de l'Etat-Civil
Signé : SENEQUE

II

Nom : FAUCHER
Prénoms : René Albert
Né le 29 Avril 1939
à TULLE N° 177

L'Officier de l'Etat Civil
Signé : LECOQ

COPIE CERTIFIÉE CONFORME
A L'ORIGINAL
TULLE
LE MAIRE:
13 Avril 1946
ONE

75. 899
E.C.F.

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL DES ANCIENS COMBATTANTS.

FEUILLE DE RENSEIGNEMENTS

à établir pour chaque civil (français et étranger) dont le décès, postérieur au 2 septembre 1939, peut être rattaché à une circonstance de guerre.

Nationalité certaine ou supposée :

NOM : FAUCHER
(En lettres capitales.)

Prénoms : Albert

Né le 18 Mars 1901

localité : Limoges

rue

numéro

Département :

Haute-Vienne

Dernier domicile connu

localité : Beulle

rue

numéro

Département :

Corrèze

Décédé le 7 juin 1944

localité : Beulle

rue

numéro

Département :

Corrèze

Inhumé au cimetière de : Beulle Cimetière Beulle-Notre-Dame

Tombe n°

Genre de mort : Indiquer ci-dessous, succinctement, mais de façon précise les circonstances du décès. Préciser en cas de décès par blessure, quel est l'auteur de celle-ci (armée occupante, F. P. I., dites « Maquis », milice ou formation similaire).

Adresse de la famille

nom : M^{me} Faucher Catherine

localité : Beulle

rue : Au Balcon

numéro

Département :

Corrèze

degré de parenté avec le décédé : épouse

ACTE DE DÉCÈS :

dressé le vingt juin 1944 par le maire de Beulle

Le cas échéant, envoyé en transcription le _____ au maire de _____

- REMARQUES. — 1° Les renseignements fournis par la présente feuille sont fournis dans la mesure où les circonstances le permettent.
2° Joindre si possible une expédition de l'acte de décès.
3° La présente feuille sera envoyée au Secrétariat général des Anciens combattants, Service central de l'état civil, des successions et sépultures militaires, 37, rue de Valenciennes, Paris (75°).

A Beulle le 26 septembre 1945



AVIS OFFICIEL DE DÉCÈS N° 511.562

(Document à remettre à la famille.)

1111 1946

Le Service Central de l'État-Civil, des Successions et Sépultures Militaires, est avisé du décès de :

Nom : BOUAFIA

Prénoms : Jean Louis

Date et lieu de naissance : 25-10-1904 - ALGER

N° M^{le} : 1

Grade : capitaine

Corps : Armée de l'air

Date du décès : 22-10-1944 - ALGER (Mort au combat)

Causes du décès :

Adresse de la famille : 31 rue de la République - ALGER

DESTINATAIRES :

M. le Maire de Bouafia

Office Départemental à

Bureau des effectifs régional }

— divisionnaire... }

Centre Administratif du

État-civil militaire en A. F. N. - Alger

Paris, le 12 Mars 1945

37, rue de Bellechasse (10^e)

Pour l'INTENDANT GÉNÉRAL

Chef de Service et par son ordre :

A. — Pour des raisons d'ordre militaire, les lieux de décès et d'inhumation ne pourront être indiqués qu'ultérieurement.

J. 56230-44. (10430)

N° 260

Mort pour la France



Le sept juin mil neuf cent quarante-quatre, à sept heures minutes (prénoms, nom, profession, domicile) Jean Albert Faucher

né à Limoges le dix huit mars mil neuf cent un (profession) Plombier fil A... de (prénoms, nom, profession, domicile) Jean Faucher

Seigneur Faucher et de (prénoms, nom, profession, domicile) Jeanne Lamonde, la veuve sans profession, domiciliée à Limoges (H^{te} Vienne) épouse de Catherine Moscarit (célibataire, veuf ou époux de) est décédé à (domicile) Tuille, 7 rue de l'Hospice Dressé le dix sept juin mil neuf cent quarante-quatre heures minutes, sur la déclaration de (prénoms, nom, âge, profession, domicile, degré de parenté avec le défunt) Jules Bugeat quarante trois ans, Gerant du Journal Funèbres Générales à Tuille, qui lecture faite a signé avec Nous

Les ANTIQUES, A. mine de la Délégation Spéciale officier de l'état-civil. PAR délégation

J. Bugeat

[Signature]

MAIRIE DE TUILLE (Corrèze)
M. le Maire
Le 19 6 AVR 1944
L'Officier de l'état-civil

[Signature]

N. de la fiche 85

Edouard 1911

CENTRE DE DÉMOBILISATION

du Canton de Fully Nord

ARME

Infanterie

GRADE

1. Chef

Nom

Fauther

Prénoms

Jean Gilbert

Date

17 mai 1901

et lieu de naissance

Linoges

11^e Suisse

Nationalité (1) - Français de naissance - Naturalisé - Ne justifiant d'aucune nationalité (Art. 3 de la loi de Recrutement).

Situation de famille (1) - Célibataire - Marié - Veuf - Divorcé - 2 enfants.

Profession

ouvrier en chauffage

(exercée avant les hostilités)

Adresse

16 Rue de l'Église (Cye)

(avant les hostilités)

Adresse où se retire l'intéressé

id.

Bureau de Recrutement

Fully

N° M^{le} de Recrutement

2271

on a défaut localité dans laquelle

a été passé le Conseil de Révision

Dernier Corps d'Affectation

12^e R.I.R. 1^{er} Ch.

Centre mobilisateur, ou Localité, ou Unité,

ou Dépôt rejoint au moment du der-

nier appel sous les drapeaux (1)

D. I. 222

Date

24 février 1910

Affecté spécial au titre de l'Établissement

(1) Rayer les mentions inutiles.

LE COMMANDANT DU CENTRE DE DÉMOBILISATION,

(Rochet et Signature)

EMPREINTE DES DEUX DOIGTS

Signature de l'intéressé,

J. Fauther

Ch. L. Chef de bataillon
J. Lapsche

Remise à la 1^{re} C^{te} de 13⁰ F. N.
Fait au B^{re} de l'Etat
Belle - Cour...

Reçu l'acompte de deux cents f^{rs}
à l'intention

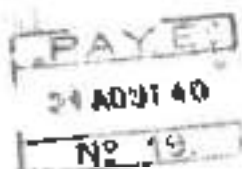
[Signature]

Reçu l'acompte de deux cents f^{rs}
à l'Etat

[Signature]

21 AOUT 1940

21 AOUT 1940



LAPLACE Simone

De: COURTEIX Pierre
Envoyé: mercredi 16 décembre 2015 12:05
À: LAPLACE Simone
Cc: GINER Nicolas
Objet: Habitation d'Albert Faucher rue de la Barrière

Bonjour Simone,
Suite à ta demande le père ^{de Guy} d'Albert Faucher avait son atelier au 7 bis de la rue de La Barrière. Il est stipulé dans le recensement de 1931 : chef fumiste chez Delvechio. Il était né à Limoges en 1901 comme sa femme Catherine en 1904.
Albert Faucher le résistant est né à Tulle en 1929 et il était recensé à cette adresse en 1931.

Bien à toi

Cordialement

Pierre COURTEIX

Archives municipales de Tulle

25 quai Gabriel Péri (3^e étage)

19 000 TULLE

05 55 21 74 52



Association

Le 4 Mai 1994.

FRANÇOIS LÉI. SUHRS

36, Ave Alsace Lorraine

19000 Tulle.

Cher René.

Trouves ci-joint la copie du document
que j'ai trouvé aux Archives Départementales
concernant une réunion du 21 juin 1939
présidée par toi, père, Albert Faucher
qui était secrétaire du syndicat **C.G.T.**
du bâtiment et Secrétaire général de l'U.L.
J'en ai parlé à Guy à la réception
de Genevieve et Bernard VITALIS.

Dans l'avant-projet qui doit servir de
préface à la future réédition de "Maquis
de Corrèze" et que j'ai rédigé, je signale
cette réunion du 21 juin 1939 en notant
qu'elle était présidée par ALBERT FAUCHER.

Je profite de ce courrier pour te joindre
la Carte de notre association, Franco.Céi. ext.
pour 1994. Tu choisiras le montant de ta
adhésion et tu nous fais parvenir en chèque.
Merci d'avance. Avec les amitiés les plus
sincères.

Bien,



→ François
Suhrs

DIRECTION

DE LA

SURETÉ GÉNÉRALE

COMMISSARIAT DE POLICE

DE TULLE (Corrèze)

N° 1085.

TULLE, le vingt-deux juin 1939.

72 1085

RAPPORT

OBJET : Compte-rendu de la
réunion d'information syndi-
cale, organisée par l'U.L.,
qui a eu lieu à la Halle de
Tulle le 21 juin 1939 avec
le concours de Mr. RACAMOND,
secrétaire général adjoint
de la C.G.T.

Le Commissaire de Police

à Monsieur le PREFET à Tulle.

Intérieur - Police

Pour faire suite à mon rapport du 12 courant,

J'ai l'honneur de vous adresser un compte
rendu de la réunion d'information syndicale, orga-
nisée par l'Union Locale des Syndicats de Tulle,
qui a eu lieu hier soir, mercredi 21 juin, à la
Halle.

Bien que cette réunion ait été annoncée par la
presse et par voie d'affiches, trois cents auditeurs
seulement avaient répondu à l'appel du bureau de
l'U.L. : il faut d'ailleurs compter sur ces trois
cents personnes une bonne cinquantaine de curieux
et une centaine de membres du parti socialiste S.F.
I.O. qui firent preuve d'une certaine froideur.

A 21 heures 15, le bureau est ainsi constitué :
Président : Mr. FAUCHER, secrétaire du syndicat du
bâtiment, secrétaire général de l'U.L. ; il a pour
assesseurs : M. M. PAREL, ouvrier à la M.A.T., et VIALLE,
fonctionnaire de l'Administration des Contributions
Indirectes, secrétaires adjoints de l'Union locale
des Syndicats de Tulle.

Monsieur Clovis CHIRIN, ex-ouvrier à la M.A.T.,
licencié à la suite de la grève du 30 novembre, est
choisi comme président d'honneur. Il prend place sur
l'estrade aux côtés de M. M. RACAMOND, secrétaire gé-
néral adjoint de la Confédération Générale du Travail,
et GOUDOUX, secrétaire général de l'Union Départe-
mentale des Syndicats de la Corrèze.

Monsieur FAUCHER, donne sans précautions oratoires,
la parole à Monsieur GOUDOUX.

Le secrétaire général de l'U.D. remercie d'abord les
auditeurs. Il parle pour la première fois à Tulle en
qualité de secrétaire de l'U.D., et il dit son émotion.
Il présente l'orateur qu'attendent tous ceux qui
se sont fait un devoir d'assister à cette réunion :
Monsieur RACAMOND.



*Parlant ensuite des souffrances et misères qu'elle endurent
toujours à leur travail depuis le commencement de
la guerre des matières premières aux états totalitaires, et
des matières manufacturées en Allemagne nous raviendront
sous forme de bombes et d'obus.*

La production, la distribution, les transports, la consommation même, sont contrôlés par le grand patronat; voici la véritable cause de la ruine du pays. Pour être sauvée de la ruine, de la banqueroute et de la guerre, les petits industriels et les petits commerçants doivent lutter aux côtés de la classe ouvrière, et se détourner du grand patronat oppresseur.

Malgré cela, elle
Monsieur RACAMOND parle ensuite des événements de septembre. Les divergences d'opinion se sont manifestées au sein de la C.G.T., mais le gouvernement n'y avait-il pas des "munichois" et des anti-munichois? La C.G.T. n'a pas perdu une parcelle de son influence.

... Selon lui il importe
L'orateur aborde ensuite la question des décrets-lois. Il oppose au plan REYNAUD le plan MARCHANDEAU qui avait osé toucher les riches. Il dit que les décrets-lois REYNAUD, imposés par le Ministre des Finances aux autres départements ministériels sont injustes et souvent contradictoires. La grève du 30 novembre a été la légitime réaction des masses laborieuses contre la politique du Ministre des Finances qui est aux ordres du capitalisme. Il importe de substituer à ce plan capitaliste le plan de la C.G.T. qui se plan comporter

la nationalisation des richesses nationales et des services d'intérêt public, le contrôle des changes, le contrôle des prix de production, la surveillance du commerce extérieur, la reprise des grands travaux. Une démonstration de ce plan aura lieu prochainement à Paris: les secrétaires de toutes les Unions départementales et locales seront appelés et étudieront les conditions d'application de ce plan.

La secrétaire général adjoint de la C.G.T. aborde ensuite la question des événements extérieurs. Le prolétariat doit lutter pour imposer la paix. Il ne veut pas de guerre d'agression, mais il est fermement décidé à résister à toutes les menaces. Ennemis en principe de la politique du réarmement, il sait qu'il faut à l'heure actuelle accepter ce lourd sacrifice. L'échec de Munich et l'évolution de la politique extérieure montrent bien qu'une froide résolution peut faire reculer la guerre: ainsi la "Russie Soviétique" opposent à l'annexion de l'Ukraine. Les nations démocratiques, la Grande Bretagne et la France, sentent maintenant la nécessité de faire front contre l'axe; elles invitent l'URSS à se joindre à elles. Mais le gouvernement soviétique ne peut accepter ces propositions que dans l'égalité des droits et des charges. Toutes les nations doivent assumer des obligations égales. L'URSS a donné, en ce qui concerne la défense de la paix, une belle leçon aux autres nations démocratiques.

Pour assurer la défense de la paix, la C.G.T. doit contrôler l'action des gouvernements. Elle doit réaliser l'unité intérieure et extérieure de la classe ouvrière et des démocraties menacées par l'impérialisme insatiable des dictateurs de l'axe Rome-Berlin-Tokio.

A l'issue de la réunion, un ordre du jour est voté à l'unanimité. Cette motion, dont le texte original sera remis à Monsieur le PREFET demande: l'abrogation des décrets-lois, le maintien de la loi de 40 heures, le vote d'une loi d'amnistie, la réintégration des travailleurs licenciés pour faits de grève, la retraite des vieux travailleurs, le renoncement à la prorogation de la Chambre des Députés, l'application du plan de la C.G.T., un langage de fermeté qui éviterait la tentation d'un nouveau Munich, la constitution d'un front des démocraties contre l'axe, la réunion d'une conférence internationale et la réalisation de l'unité syndicale. *Aut vote à l'unanimité*

La réunion prend fin à 11 heures 15 sans incident.
Le 20 courant une réunion semblable aura lieu à Paris.
Et finalement 250 auditeurs à 11 heures à Paris.
Edouard Kottler



*Xmoutu la victoire,
pour les nations démocratiques,
de s'unir avec elles,
la Paix internationale doit
lutter pour imposer la
paix; si l'on veut fuir
la guerre d'agression,
il est fermement décidé
à résister à toutes les
menaces. Ennemis en
principe de la politique
du réarmement, il faut
répondre qu'il faut à
l'heure actuelle accepter
le lourd sacrifice.*

*En terminant la réunion
l'indique que*

*la réunion finit par
11 heures 15 sans incident.
Un ordre du jour demandant*

tableau de l'oeuvre de la C.G.T.

Les gouvernements de Front Populaire ont consacré les revendications de la C.G.T. en instituant le statut moderne du travail. Ces conquêtes sont actuellement battues en brèche par le gouvernement DALADIER. Monsieur GOUDOUX critique sévèrement les décrets-lois pris par le gouvernement.

L'orateur dit ensuite son regret de ne pas voir dans l'auditoire les petits commerçants et artisans de Tulle qui auraient eu intérêt à entendre l'exposé du plan de la C.G.T., plan qui a été si souvent volontairement déformé par le grand patronat.

Monsieur GOUDOUX ~~écrit~~ ensuite des décrets-lois qui l'augmentation des impôts indirects, les taxes, la fameuse un pour cent sont autant de causes de misère. Les salaires n'ont pas été augmentés tandis que le coût de la vie est sans cesse croissant. ~~Les décrets-lois consacrent les désirs des trusts et du grand capitalisme. Les travailleurs doivent réagir énergiquement en se groupant dans le cadre des organisations syndicales; ils feront ainsi échec aux mesures de régression sociale et au fascisme qui engendre la guerre, aux appétits insatiables des dictateurs de l'axe Rome-Berlin-Tokio.~~

L'orateur termine sa harangue par un appel en faveur du syndicalisme et du groupement des travailleurs.

Monsieur FAUCHER donne ensuite la parole à Monsieur RACAMOND.

Le secrétaire général de la Confédération Générale du Travail fait l'historique de l'unification du mouvement syndical en France. Les partis démocratiques et la classe ouvrière ont ressenti après les événements du 6 février 1934 le besoin de s'unir pour lutter contre le fascisme. Ce besoin d'union a engendré la fusion de la C.G.T. et de la C.G.T.U. et le formidable succès électoral du Rassemblement Populaire. Le statut moderne du travail a été institué. Les organisations syndicales ont traversé une période de renaissance. Le Front Populaire a porté au pouvoir des hommes nouveaux qui connaissent les légitimes aspirations des classes laborieuses.

Le grand capitalisme et le grand patronat n'étaient cependant pas anéantis s'ils étaient vaincus; ils reprennent leur action dès 1936, et les gouvernements qui se succèdent s'éloignent de plus en plus de l'esprit du rassemblement populaire. Le 21 août 1938, Monsieur DALADIER prononce au congrès de Marseille un discours qui est une déclaration de guerre contre la C.G.T. Monsieur RACAMOND lit quelques passages de ce discours. C'est, dit-il, un discours inspiré et imposé par le grand patronat et par les trusts. Ils ont voulu sonner le glas des conquêtes sociales du Rassemblement Populaire, augmenter leurs profits en imposant aux travailleurs des conditions de travail pires que celles qui étaient en vigueur avant 1934. Ils n'arriveront pas à la réalisation des fins qu'ils poursuivent: de même que les gouvernements espagnols ont été à la tête de la lutte contre le fascisme, de même la C.G.T. est l'avant garde de la lutte contre la régression sociale.

Il est faux de dire que les lois sociales ont ruiné le pays. Si Monsieur DALADIER dit cela, c'est qu'il est poussé par le grand capitalisme. Les 200 familles majorent les prix des produits, restreignent le débit, contrôlant la production. Le gouvernement ne cherche pas à paralyser leur action néfaste. Les 200 familles se livrent toujours à leur ignoble trafic:

d'après lui

M. Racamond s'agit de dire que les lois sociales ont été imposées par le grand patronat et par les trusts. Ils ont voulu sonner le glas des conquêtes sociales du Rassemblement Populaire, augmenter leurs profits en imposant aux travailleurs des conditions de travail pires que celles qui étaient en vigueur avant 1934. Ils n'arriveront pas à la réalisation des fins qu'ils poursuivent: de même que les gouvernements espagnols ont été à la tête de la lutte contre le fascisme, de même la C.G.T. est l'avant garde de la lutte contre la régression sociale.

Tulla, le 22 Dicembre 1939

Duplicata de actiuni de Trei cartusii din Consuet. Sindical.
Reunio Extraordinarie de 8 Octombrie 1939.

Siège : Bourse du Travail 1^{er} Rue des Portes-Chanac

[illegible]

et conséquences ces deux camarades décidant de dresser un inventaire de l'avis des Espagnols de la faire vérifier par le comité de l'Union
seule soit en laisser le tout dans le sécrétariat allant au dit Espagnol à la fin du travail de l'été.

[illegible]

maître de l'air du Lieutenant Confédéré du Bâtiment et les travaux publics de l'Etat.

10 titres au sol numérotés de 1 à 10, représentant comme suit 17 actions à l'Union Coopérative de l'Est

$\frac{d}{dt} \left(\frac{\partial L}{\partial \dot{x}} \right) = \frac{\partial L}{\partial x}$

$$f_{\text{eff}} = f \left(1 - \frac{\alpha}{\beta} \right) \quad \text{for } \alpha < \beta$$

Actien N^o 493 Montreuil sur mer 492.

496

— 12 —

648				

496

— — — — —

— — — 694 — — —

— 418 —

- - 499 - - -

— 4 —

— 100. —

4

Life on water

1. Livret avec l'épave N° 19961 avec la somme de 90^{fr} 83 et 4 francs en monnaie.
2. Minutés collectives, 44 cartes confédérales 1939. 232 timbres. F. M. B. 1939. 900 timbres chaux 33.46 timbres jaunes et 10 timbres U.D. 1939.

Pour le Secrétaire A. Faucher au Balon Tulle. Les cahiers de procès verbaux d'assemblées générales et de commissions des diversités de correspondances lettres reçues et envoyées de lettres des comités régionaux. Pour les divers renseignements et la collection de lettres Bi-Mensuelles et vœux du Peuple. Le cahier du Syndicat et ses travaux.

environ 900 feuilles de papier à lettre à moitié du Syndicat. 900 enveloppes. 1500 correspondances. Inventaire dressé le jeudi 28 Décembre 1939 en présence du comité de l'Union locale de Tulle et de la commission est faite au livre de procès verbaux de l'Union locale.

Fait en triple exemplaires dont l'original est le cahier de procès verbaux du conseil syndical du Syndicat du Bâtiment et deux autres dont l'un sera remis au Secrétaire du Syndicat du Bâtiment, Albert Faucher au Balon Tulle. L'autre au Trésorier du Syndicat du Bâtiment. René Lantier alloué 10 Rue François Bonaparte. Dont les fonctions commencent début 37 et terminent pour 28 Décembre 1939. pour les deux.

Le secrétaire du Syndicat du Bâtiment
Le Trésorier



M Albert Faucher

soldat sans uniforme des Forces Françaises Combattantes, a participé, en territoire occupé par l'ennemi, au glorieux combat pour la libération de la Patrie.



BNAT - PARIS

Le Ministre des Armées
Pour Le Ministre et par son ordre
Le Général BONNEAU
Délégué Général
des Forces Françaises Combattantes de l'Indochine

Handwritten signature: H. Bonneau



HOMMAGE D'UN AMI

Plus encore que le résistant, c'est l'ami qui veut apporter son hommage à Albert. Depuis quinze années, nous avons vécu fraternellement unis. J'ai connu son activité syndicale, délégué à la Fédération régionale du Bâtiment, nous avons eu à résoudre les mêmes problèmes, à vaincre des difficultés communes. Aux congrès de notre Union départementale, Faucher était de ceux qui recueillaient toujours le plus grand nombre de voix comme il était un des premiers élus de nos coopératives ou des Conseils de Prud'hommes.

La guerre vint. Nos camarades savent comment il sauvegarda les intérêts moraux et matériels du syndicat dont il avait la charge ou ceux de l'Union Locale. Je suis seul à connaître les affectueux sentiments qu'il ne cessa de témoigner au soldat que j'étais devenu. La démobilisation nous réunit à nouveau.

Révoqué du Conseil des Prud'hommes, se refusant à adhérer aux syndicats officiels, pour acquérir plus d'indépendance, et certain du métier qu'il possédait, Albert créa son petit atelier artisanal. Grâce à son habileté professionnelle, à sa parfaite honnêteté, il put acquérir très vite une clientèle. L'avenir de sa famille semblait définitivement assuré.

+ +

Il n'hésita pas devant le total sacrifice.

Dès les premiers jours suivant l'armistice, Albert participa à la lutte clandestine alors qu'aucune organisation n'était encore constituée dans notre département. Ce fut la période de distribution des tracts, puis des journaux clandestins déposés la nuit dans les boîtes aux lettres ou semés dans les rues : ce fut la lutte sourde, opiniâtre, la propagande orale de nos camarades pourchassés par la police vichyssoise, frappés, internés, lourdement condamnés lorsqu'ils étaient surpris ou dénoncés.

La résistance s'affirma. Venus d'organisations différentes, peu nombreux, les premiers résistants devaient se rencontrer. Dès la première réunion, début 1942, ils se retrouvèrent : deux seulement de ceux qui y participèrent peuvent actuellement se réunir.

Il est des noms qui ne sauraient être séparés dans ce qui devient déjà l'histoire de la résistance. Dans notre département, Martial Brigouleix et Albert Faucher sont indissolublement liés par la légende héroïque qui se crée.

Lorsqu'il sera permis d'écrire plus complètement cette histoire de la Résistance, nous pourrions évoquer librement ses actes. Un des premiers fut la constitution du Comité de Coordination. Malheureusement abandonné par la suite, il préfigurait les actuels Comités Départementaux de Libération. Martial fit appel à Faucher pour y

représenter les syndicats ouvriers.

Ce Comité fonctionna sous le signe de la plus parfaite unité. Brigouleix pouvait affirmer que rien désormais, hors la captivité ou la mort, ne nous séparerait. Nous qui avons vécu journellement avec lui, connaissons bien les nuances mêmes de sa pensée.

+ +

Résumer ensuite l'œuvre de résistant d'Albert devient impossible. Il faudrait pour cela un ouvrage. Dès lors toute l'action clandestine humainement possible fut accomplie par lui. C'est dans la petite boutique de la Barrière que furent entreposées les premières armes ; la distribution en était difficile. Bien peu nombreux ceux qui voulurent les prendre en charge et accepter de ne pas les dissimuler dans des cachettes tellement sûres qu'elles y devenaient rapidement inutilisables ! Albert en assurait le transport, armes et munitions chargées dans des sacs sur son petit charreton poussé par deux ou trois amis au travers de la ville. C'est à l'atelier que les premiers containers furent déballés ; la première instruction de sabotage faite par un « londonien » eut lieu sur l'établi où voisinaient cortex, plastique détonateurs, et amorces ; dans la pièce sombre, fut préparé le premier sabotage, comme y fut faite la première école des armes.

Notre organisation se développait. Albert constituait les équipes, assurait à son tour leur instruction, les y conduisait. Le service radio gagnait en importance. Trois postes fixes fonctionnaient à Tulle. L'un d'eux était installé au domicile de notre ami. Dans sa petite chambre, logeaient les clandestins de passage qui s'y succédaient sans arrêt.

+ +

Martial fut arrêté. Je ne saurais oublier cette dernière fois où nous nous rencontrâmes et pûmes nous crier cet au revoir qui devait être un adieu. Alors que j'ouvrais la porte de son bureau son « La Gestapo est là... l... le camp » fut jeté avec tout l'immense désespoir d'une amitié atrocement inquiète. Albert filait sur son vélo. André courait au Balcon, selon les plans arrêtés. Les quelques minutes fatales de retard, André, Albert, seuls, sans équipe, armés mais ne pouvant intervenir, le départ, le salut des mains enchaînées et l'immense regret d'Albert, sa seule défaillance au regret des instants perdus par d'autres et qui terminaient – il en avait la préscience – la vie d'un ami.

+ +

Son vélo ! La seule passion de cet homme passionnément voué à son foyer. Pas une halte, pas une heure d'autres loisirs, dans cette vie consacrée au Devoir. Ce

vélo courrait le long des routes les plus pénibles ; Albert, sac tyrolien au dos, portant des charges invraisemblables, transportait armes et explosifs. Les premiers camps se formaient : acte de pure folie prétendaient certains, ces « maquis ». Ils furent constitués, cependant, sans ressources autres que les secours recueillis parmi la population de notre ville. Albert collectait, cessait peu à peu tout travail sans jamais accepter aucune rémunération, sacrifiait sa vie et ses biens. Sans fonds, le miracle s'accomplissait : les camps vivaient.

Le nombre augmentait sans cesse des clandestins ou des réfractaires et parallèlement celui des cartes d'identité ou d'alimentation qui leur étaient nécessaires, indispensables. Les premiers cachets, gravés dans le plâtre par notre Laurent servaient chaque jour davantage. Albert prenait ce service en charge, ramassait les cartes, les échangeait.

L'atelier toujours ! Le nombre des initiés qui s'y rendaient croissait sans arrêt. Nous nous retrouvions plus nombreux chaque jour, constations notre imprudence, faisons serment de n'y plus revenir pour nous y réunir le lendemain. Là se préparaient les expéditions pour se procurer à la source ces cartes dont le besoin devenait grandissant dans toute la région ; là s'organisait l'action libératrice des camarades détenus à la prison de Tulle. Il fallait à tout prix de l'essence en quantité importante : Albert détectait les dépôts, les trouvait, en assurait l'enlèvement, le stockage, la répartition. Un dépôt était-il menacé par le boche, il était là, à point nommé, pour le reprendre sous leurs yeux. Nos amis, tour à tour, étaient arrêtés, obligés de s'enfuir. Toujours Albert prenait leur place, assurait les liaisons, maintenait le fil qui nous liait, parfois bien ténu et tendu à se rompre. S'agissait-il de pourchasser en armes les agents de la Gestapo, Albert sautait derrière eux dans les trains. Une expédition difficile, un problème paraissant insoluble : Albert. Un lieu de « planquage », une retraite sûre : chez Albert.

Epoque héroïque des parachutages. Les routes encadrant un terrain sillonnées par les colonnes allemandes. Le trajet devant s'accomplir la nuit, durant le couvre-feu, alors que chaque voiture obligeait les cyclistes à plonger derrière les haies. L'opération toujours avait lieu, toujours il y participait.

+ +

Et ce qui ne peut s'écrire, c'est son dévouement absolu et son optimisme immense comme sa foi. A tous les problèmes posés, il trouvait la solution, la meilleure, la plus simple, la plus indiscutable, la plus évidente. Il ignorait la notion « danger » ou la négligeait volontairement. Aucun geste inutile, pas une seule minute perdue. D'une étonnante exactitude à laquelle il se pliait sans exception, il préparait une expédition, en fixait la date et l'heure : toujours elle s'accomplissait, dut-il parer aux défaillances et l'assurer lui-même.

Dès les premiers mois de 1944, l'action clandestine fut pratiquement terminée. Ce fut le stade de la lutte ouverte. Albert le devina qui me demanda toute sa liberté pour des tâches plus directes. Il devint le lieutenant Gustave.

Quelques jours avant l'attaque de Tulle, il me donna une nouvelle preuve d'amitié. Evitant les troupes allemandes, accomplissant un trajet invraisemblable à bicyclette, il vint, les yeux embués de larmes, m'annoncer l'arrestation de deux vieillards.

Le 4 juin nous vécûmes ensemble une soirée délicieuse. Nous attendions des messages que nous devinions proches et faisons à loisir des projets d'avenir, nos familles et nos amis survivants retrouvés.

J'ai vu un inconnu qui revenait de Tulle, après l'attaque. Je n'ai pas voulu croire au sinistre message. Sans moyen pour rompre le cercle qui nous entourait, il ne m'a pas été permis d'aller embrasser ses enfants, Guy et René, comme le faisait leur père.

J'ai fleuri deux tombes voisines au cimetière. Je savais que des corps étaient là. Dans ton jardin qui dominait la ville, assis aux soirs d'été à l'ombre de ta petite cabane, Albert, nous avons souvent eu de longs entretiens. Nous voulions bâtir une maison toute neuve autrement qu'avec des sarcophages.

Nous avions rêvé, sans qu'il y ait dans notre esprit, bien loin du rêve à la réalité. Je sais que je te retrouverai là, tout entier, et j'y prendrai ta main.

Je vois autour de moi...

Je n'ai pas encore osé accomplir ce pèlerinage.

BLAISE

Ordre de la
Libération

Historique

La Chancellerie

Le Musée

Les Compagnons
de la Libération

Médaille de la Résistance

Liens

Livre d'or

Plan du site

Crédits

Contactez-nous

Gilbert Bugeac

Alias : Sylvain - Maxime - Blaise

Fils d'un employé de la manufacture des Tabacs, Gilbert Bugeac est né le 30 janvier 1901 à Tulle.

Il fait ses études à Tulle où il devient chef d'entreprise en dirigeant la Coopérative du Bâtiment.

Sous-officier de réserve, il est mobilisé en septembre 1939 comme maréchal des logs dans l'Artillerie.

Démobilisé à l'été 1940, il refuse l'armistice et, début 1941, abandonne la direction de son affaire pour se consacrer, avec deux de ses administrateurs, à la Résistance.

Membre des Forces Françaises Combattantes dès juillet 1942 avec le grade de chargé de mission de 1ère Classe, il participe sous la direction de Charles Bujon, à Tulle et dans toute la Corrèze, à l'organisation de l'Armée Secrète (AS) qui regroupe les groupes paramilitaires des mouvements "Combat", "Libération" et "Franc-Tireur" en zone sud.

En octobre 1942, il organise et dirige en Corrèze le Comité des Opérations de Parachutages et d'Atterrissages (COPA), chargé des opérations aériennes de la Résistance.

Il assure en particulier des parachutages à proximité des routes Tulle-Uzerche et Brive-Uzerche, malgré les nombreuses patrouilles allemandes.

Parallèlement à cette nouvelle responsabilité, Gilbert Bugeac, sous divers pseudonymes, mène à bien d'autres types d'actions (distribution de tracts, hébergement d'opérateurs radio, y compris à son domicile) et monte de nombreuses opérations (sabotages et coups de main à la prison et au Commissariat de Tulle, au Dépôt de l'Intendance, sabotage des lignes haute tension de la SNCF) en finançant leur organisation avec ses propres fonds.



Gilbert Bugeac

De même, dès l'instauration du STO, il met en place localement la lutte contre le travail en Allemagne en fabriquant de fausses cartes d'identité (600) et en cachant des jeunes réfractaires dans des fermes ou des maquis. Chef indiscuté de la Corrèze il utilise ses relations avec les administrations publiques pour fournir tous les papiers nécessaires aux agents dans la lutte clandestine.

Pourchassé par la Gestapo qui arrête ses parents à Limoges en mai 1944 Gilbert Bugeac doit prendre le maquis tout en poursuivant son action au sein du réseau SAP-Action (qui a succédé en février 1943 au COPA) jusqu'à la libération du département fin août 1944.

Vice-président puis Président du Comité Départemental de Libération de la Corrèze de septembre 1944 à juillet 1946, Gilbert Bugeac est également le liquidateur national de la Délégation Militaire Régionale (DMR) et du réseau Action R 5.

En 1946, il trouve un poste de contractuel au Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme avant de diriger une entreprise de bâtiments et Travaux Publics à Boulogne sur Mer.

Après deux années passées au Sénégal au début des années cinquante, il rentre en France et reprend la direction de son entreprise à Tulle.

Gilbert Bugeac est décédé le 4 juin 1976 à Limoges où il a été inhumé.

- Chevalier de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 17 novembre 1945
- Croix de Guerre 39/45 (2 citations)
- Médaille de la Résistance

Dernière mise à jour : le 18 décembre 2002
Consultez le wiki-maison



[Revenir en haut de page](#)

[Accès rapide](#) .

Comité Départemental

DE

Libération Nationale



FM/GB

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

TULLE, le 22 Février 1945

Le Président du C.D.L.

à Monsieur le Préfet.

Suite à votre note MO/JL du 17 Février, j'ai l'honneur de vous adresser, ci-joint, propositions pour l'attribution de la Médaille de la Résistance.

Les organisations que nous avons consultées pour l'établissement des dossiers ne nous ont pas encore communiqué, pour la plupart, les renseignements demandés.

Nous n'avons pas cru devoir vous transmettre les propositions pour la Croix de la Libération. Le contingent attribué étant très réduit, nous avons déjà fait tenir d'autre part, propositions pour deux Résistants décédés : Martial BRIGOULEIX et Albert FAUCHER.

Le Vice-Président,

Tulle, le 4 Décembre 1944



le Président du C.D.L.N.
de la Corrèze

à Monsieur le Colonel RIVIER



J'ai l'honneur de vous adresser
une proposition pour la Croix de la
Libération en faveur de Messieurs FAUCHER
Albert et BRIGOULEIX Martial. A cette lettre
est joint un journal édité spécialement
pour commémorer leur mémoire et dans
lequel vous trouverez tous les renseigne-
ments sur leur vie et leur activité
résistante.

Le Président,

SEPTON

al de Libération Nationale de la Corrèze

NOS HÉROS. TOUS NOS HÉROS

En ce jour de commémoration, les maquis, et qui, traqué comme de deux héros de Tulle, en ce Brigueux par la police hitlérienne, sur où deux plaques fixeront vichyssoise, est arrêté et fusillé, sur deux places de notre capitombant en soldat en criant : le corrézienne les noms de deux « Vive la France. »

de ses enfants, la Région Corrézienne du Parti Communiste ne peut que s'associer à l'hommage qui leur est rendu et remercier le C. D. L. de son initiative.

Brigouleix. L'intellectuel, a pu Brigouleix, est arrêté, torturé, les yeux crevés se refusant à causer pour être finalement l'inconnu ? Méconnaissance de la force des ouvriers ? Tous ses abattu par les brutes nazis.

préjugés ont vite été balayés. C'est Brigouleix, c'est l'autre dans le combat où il apprit à cher, c'est Lagrèfeuille, c'est connaître mieux ses frères de Viala, cesont des dizaines d'au- lutte, les ouvriers communistes, tres corréziens, morts en mar-

Albert Faucher, l'ouvrier, toujours sur la brèche, lutte non pour améliorer sa propre situation, mais pour l'amélioration des conditions de vie des tra-

des conditions de vie des travailleurs, de tous les travailleurs. Militant dans notre Parti, il avait compris depuis longtemps que seule l'union de tous les Français pouvait nous sauver de l'hitlérisme et de la guerre. Dans cette longue liste funéraire, notre Parti figure comme dans toute la France au palmarès d'honneur à tel point que notre Parti a été appelé le « Parti des fusillés ».

Lorsque tous deux se rencontrèrent, ce fut pour se confirmer mutuellement leur commun désir de s'unir étroitement pour la lutte commune, de s'unir d'abord et d'unir les autres ensuite. Ce fut le Comité de Coordination qui, côté ou

FAUCHER AIGRI-JEAN

Né à Limoges le 17 mars 1901, fils d'ouvrier, il a pu tout au long de sa vie obtenir des certificats de scolarité qui justifient ses études. Il entre tout de suite à l'université comme apprenti peintre. D'et la mort il fait changer de métier. Le volé plomberie française, travail - qu'il continuera jusqu'à sa mort.

Les sports l'attirent, mais ne lui empêchent pas de voir ce qui se passe autour de lui, et, à 17 ans, on le voit s'inscrire dans le syndicat.

Albert FAUCHER

1901 - 1944



Alibert FAUCHER
Officier 'F. T. P. F.

L'activité militante d'Albert FAUCHER est datée par du jour de son affiliation à l'E. M. Département des Forces Armées Partisanes.

Depuis 1943 déjà, Faulhaber jouait à fond à l'armement des militaires u. Maquis ». Mitraillette après mitraillette, vieux fusil après vieux fusil, tout un arsenal clandestin passait dans sa petite échappe de la rue de la Barrière avant de partir les uns dans les placards d'armes destinées aux F.F.P., des arques et de la ville de Tulle, les autres pour les bois où naissaient peu à peu les premiers éléments de notre armée.

Faucher qui armait les maquis, Faucher dont l'esprit large et vif, dont la fière intelligence et la grande activité lui permettait d'être un sûr agent de la résistance militaire, Faucher participait aussi à l'élaboration et à l'organisation des coups de main F.T.P.F. C'est lui qui a été le chevalier qu'on a vu toutes les expéditions F.T.P.F. sur Tulle, de l'attaque de la prison, la sur de mars ou 22 mai.

ils ont été arrachés à la déportation et à la mort; du sabotage des lignes à haute tension alimentant des usines; du sabotage de l'usine de Bar qui a arrêté définitivement la fabrication d'armes pour les boches.

Dans son humble boutique un petit artisan, dans l'étroite et sombre rue de la Barrière, un homme petit, trapu, au regard riant et franc, toujours souriant, toujours gai, travaillait avec son fils. Les coups de marteau frappés sur la tôle retentissaient toute la journée. Entre ses mains habiles la tôle se transformait en seaux, en bassines, etc...

Cet homme, Albert Faucher, travailleur consciencieux, exemple de probité et de droiture, a voué sa vie au travail. Pas un seul travail qui doit faire vivre sa famille, mais tout le temps dont il pourra disposer il le mettra au service d'un idéal.

Il est du peuple, de ce peuple sain, robuste qui voudrait voir améliorer son sort, qui voudrait pouvoir vivre plus dignement, élever ses enfants dans des conditions meilleures, qui voudrait un monde plus juste où le travail soit à sa vraie place. Pour cela, depuis longtemps il a fallu lutter. Albert Faucher a mis toute sa vive intelligence et tous ses loisirs au service de cette cause, celle des siens, celle de ceux qu'il a vu vivre, avec lesquels il a vécu.

De bonne heure dans la lutte syndicale un militant s'est révélé en lui. Il a eu la confiance de ses camarades et avant la guerre il dirigeait l'Union Locale des Syndicats de Tulle aimé et suivi par tous. La guerre ne devait pas entraver son activité et la honteuse capitulation, ramenant la France en arrière et annulant les quelques victoires remportées par la classe ouvrière, il trouva immédiatement sa voie dans la résistance car il comprit très vite que combattre l'Allemagne ce n'était pas suffisant, il fallait combattre le nazisme qui cherchait à s'installer en France avec les boîtes et les valets d'Hitler.

Son activité débordante il l'a mise tout entière au service de la résistance qui, à l'époque, ne groupait que bien peu de membres actifs. Il devait se rencontrer avec Martial Brigueux. N'avait-il pas le même idéal? Leurs opinions étaient les mêmes.

Un travail constructif était à faire et coordonnant leurs efforts avec des hommes de bonne volonté venus de tous les horizons politiques ils travaillèrent sans relâche.

Il aimait son métier

Son atelier, c'était tout pour lui. Digne descendant des artisans du Moyen-Age, rien ne comptait tant à ses yeux que ses outils, son travail, ses clients.

Quelle attention pour la réparation même la plus modeste! Son échoppe, sa clientèle, c'était une grande partie de sa vie. Travailler, satisfaire les clients et mériter, défendre les travailleurs, voilà toute son ambition.

Cependant, nous voyons encore son effacement lorsqu'un soir, on vient lui demander de quitter son atelier pour remplir le poste de commissaire technique régional.

« Moi, quitter mon travail! » Et regardant ses outils, la cuisinière qu'il réparait, il s'écrie: « Que vont dire mes clients? Qui s'occupera de leur effectuer leur travail? Et si je les abandonne maintenant, que deviendrai-je la guerre finie? »

Mais si l'amour de son travail, l'amour de son petit atelier, de ses outils, était grand, si son désir de satisfaire sa clientèle était énorme, le désir de faire son devoir, tout son devoir, était encore plus grand et il acceptait la lourde tâche ou on lui confiait.

Albert FAUCHER

Officier F. T. P. F.

L'activité militaire d'Albert FAUCHER ne date pas du jour de son affectation à l'E. M. Départemental des Francs Tireurs et Partisans.

Depuis 1943 déjà, Faucher s'employait à l'armement des premiers « Maquis ». Mitraillette après mitraillette, vieux fusil après vieux fusil, tout un arsenal clandestin passait dans sa petite échoppe de la rue de la Barrière avant de partir les unes dans les « planques » d'armes destinées aux F.T.P. des usines et de la ville de Tulle, les autres pour les bois où naissaient peu à peu les premiers éléments de notre armée.

Faucher qui armait les maquis, Faucher dont l'esprit large et vif, dont la fière intelligence et la grande activité lui permettait d'être un sûr agent de la résistance militaire, Faucher participait aussi à l'élaboration et à l'exécution des coups de mains F.T.P.F. C'est lui qui a été le chef de la cellule de toutes les expéditions F.T.P.F. sur Tulle, de l'attaque de la prison, le jour de mars où 22 patriotes ont été arrachés à la déportation et à la mort; du sabotage des lignes à haute tension alimentant des usines; du sabotage de l'usine de Bar qui a arrêté définitivement la fabrication d'armes pour les boches.

Au mois d'avril 1944 Albert Faucher quittait ses outils et son atelier. Il est nommé Lieutenant F.T.P.F., membre de l'Etat-Major départemental, Commissaire Technique. Dès le premier jour il a consacré à cette tâche écorante un désintéressement absolu, une activité débordante, un dévouement de tous les instants, une volonté de fer.

Il était partout à la fois, parcou-

rant le département à bicyclette pour coordonner l'activité de tous ses services clandestins, admirable de vitalité, débordant d'entrain, de jugement, débordant d'entrain, de gaieté, de courage dans les moments les plus difficiles. Albert Faucher, le pivot de la résistance armée dans Tulle a été l'un des animateurs de cet admirable départ au Maquis des ouvriers, d'usines, les derniers jours de mai. Il s'est dépensé sans compter pour la cause, pour lui si chère de la libération de son Pays.

Mais il n'a pas été permis à cet officier d'élite, à ce chef modeste et bienveillant, à ce combattant infatigable, de voir s'accomplir ce pour quoi il avait tant lutté.

Le Lieutenant Faucher est mort le 7 juin, tombé à la tête de ses hommes, au cours de la destruction par les F.T.P.F. de la garnison Allemande de Tulle, tombé en combattant modeste et héroïque, le fusil à la main et comme toujours dans sa vie, en avant des autres.

Mélas! Albert Faucher, mon grand et cher camarade de combat, tu n'as pas pu voir la réalisation de tes vœux, tu n'as pas pu voir, comme nous, la fuite et la reddition du boche maudit, grande et belle récompense pour ceux qui ont lutté, tu n'as pas pu voir finir le cauchemar de l'occupation contre laquelle tu avais si ardemment combattu et ce sentiment nous serre le cœur à nous tous, tes amis, des temps héroïques qui serions si heureux de te retrouver aujourd'hui à nos côtés dans cette ville de Tulle que tu aimais tant!

Commandant ANDRE

HOMMAGE D'UN AMI

Plus encore que le résistant, c'est l'ami qui veut apporter son hommage à Albert.

Depuis quinze années, nous avons vécu fraternellement unis. J'ai connu son activité syndicale, délégué à la Fédération régionale du Bâtiment, nous avons eu à résoudre les mêmes problèmes, à vaincre des difficultés communes. Aux congrès de notre Union départementale, Faucher était de ceux qui recueillaient toujours le plus grand nombre de voix comme il était un des premiers élus de nos coopératives ou des Conseils de Prud'hommes.

La guerre vint. Nos camarades avaient comme il se devait les intérêts maraux et matériels du syndicat dont il avait la charge ou ceux de l'Union Locale. Je suis seul à connaître les affectueux sentiments qu'il ne cessa de témoigner au sujet que j'étais devenu. La démobilisation nous réunit à nouveau.

Révoqué du Conseil des Prud'hommes, se refusant à adhérer aux syndicats officiels, pour acquérir plus d'indépendance et certain du métier qu'il possédait, Albert créa son petit atelier artisanal. Grâce à son habileté professionnelle, à sa parfaite honnêteté, il put acquérir très vite une clientèle. L'avenir de sa famille semblait définitivement assuré.

++

Il n'hésita pas devant le total sacrifice.

Dès les premiers jours suivant l'armistice, Albert participa à la lutte clandestine alors qu'aucune organisation n'était encore constituée dans notre département. Ce fut la période de distribution des tracts, puis des journaux clandestins déposés la nuit dans les boîtes aux lettres ou cachés dans les rues; ce fut la lutte sourde, opiniâtre, la propagande orale de nos camarades pourchassés par la police vichyssoise, frappés internés, lourdement condamnés lorsqu'ils étaient surpris ou dénoncés.

La résistance s'affirma. Venus d'organisations différentes, peu nombreux, les premiers résistants devaient se rencontrer. Dès la première réunion, début 1942, ils se retrouvèrent deux seulement de ceux qui y participèrent peuvent actuellement se réunir.

Il est des noms qui ne sauraient être séparés dans ce qui devient déjà l'histoire de la résistance. Dans notre département, Martial Brigueux et Albert Faucher sont indissolublement liés par la légende héroïque qui se crée.

Lorsqu'il sera permis d'écrire plus complètement cette histoire de la Résistance, nous pourrions évoquer brièvement ses actes. Un des premiers fut la constitution du Comité de Coordination. Malheureusement abandonné par la suite, il préfigurait les actuels Comités Départementaux de Libération. Martial fit appel à Faucher pour y représenter les Syndicats ouvriers.

Ce Comité fonctionna sous le signe de la plus parfaite unité. Brigueux pouvait affirmer que rien d'extraordinaire, hors la captivité ou la mort, ne nous séparerait. Nous qui avons vécu journellement avec lui, connaissons bien les nuances mêmes de sa pensée.

++

Résumer ensuite l'œuvre de résistant d'Albert devient impossible. Il faudrait pour cela un ouvrage. Dès lors toute l'action clandestine humainement possible fut accomplie par lui. C'est dans la petite boutique de la Barrière que furent entreposées les premières armes; la distribution en était difficile. Bien peu nombreux ceux qui voulurent les prendre en charge et acceptaient de ne pas les dissimuler dans des cachettes tellement sûres qu'elles y devenaient rapidement inutilisables! Albert en assurait le transport, armes et munitions chargées dans des sacs sur son petit chariot poussé par deux ou trois amis au travers de la ville. C'est à l'atelier que les premiers conteneurs furent déballés; la première instruction de sabotage faite par un « londonien » eut lieu sur l'établi où venaient d'être, plastique détonateurs, et amorces dans la pièce sombre fut préparé le premier sabotage, comme y fut faite la première école des armes.

Notre organisation se développait. Albert constituait les équipes, assurait à son tour leur instruction, les y conduisait. Le service radio gagnait en importance. Trois postes fixes fonctionnaient à Tulle. L'un d'eux était installé au domicile de notre ami. Dans sa petite chambre logeaient les clandestins de passage qui s'y succédaient sans arrêt.

++

Martial fut arrêté le 10 août 1944, après avoir été dénoncé par un agent.

nous rencontrâmes et pûmes nous écrier cet un revoir qui devait être un adieu. Alors que j'ouvrais la porte de son bureau son « La Gestapo est là... le camp » fut jeté avec tout l'immense désespoir d'une amitié atrocement inquiète. Albert filait sur son vélo, André courait au Balcon, selon les plans arrêtés. Les quelques minutes fatales de retard, André, Albert, seuls, sans équipe, armés mais ne pouvant intervenir, le départ, le salut des mains enchaînées et l'immense regret d'Albert, au seuil défaillant au regret des instants perdus par d'autres et qui terminaient — il en avait la prescience — la vie d'un ami.

++

Son vélo! La seule passion de cet homme passionnément voué à son foyer. Pas une halte, pas une heure d'autres loisirs, dans cette vie consacrée au Devoir. Ce vélo courait le long des routes les plus pénibles. Albert, sac tyrolien au dos, portant des charges invraisemblables, transportait armes et explosifs. Les premiers camps se formaient: acte de pure folie prétendaient certains ces « maquis ». Ils furent constitués, cependant, sans ressources autres que les secours recueillis parmi la population de notre ville. Albert collectait, cessait peu à peu tout travail sans jamais accepter aucune rémunération, sacrifiait sa vie et ses biens. Sans fonds, le miracle s'accomplissait: les camps vivaient.

Le nombre augmentait sans cesse des clandestins ou des réfractaires et parallèlement celui des cartes d'identité ou d'alimentation qui leur étaient nécessaires, indispensables. Les premiers cachets gravés dans le plâtre par notre Laurent servaient chaque jour davantage. Albert prenait ce service en charge, ramassait les cartes, les échangeait.

L'atelier toujours! Le nombre des initiés qui s'y rendaient croissait sans arrêt. Nous nous retrouvions plus nombreux chaque jour, constatons notre imprudence, faisons serment de n'y plus revenir pour nous y réunir le lendemain. Là se préparaient les expéditions pour se procurer à la source ces cartes dont le besoin devenait grandissant dans toute la région: là s'organisaient l'action li-

néritaire des camarades détenus à la prison de Tulle. Il fallait à tout prix de l'essence en quantités importantes. Albert détectait les dépôts, les trouvait, en assurait l'entèvement, le stockage, la répartition. Un dépôt était-il menacé par la heide? Il était là, à point nommé, pour le reprendre sous leurs yeux. Nos amis, tour à tour, étaient arrêtés, obligés de s'enfuir. Toujours Albert prenait leur place, assurait les liaisons, maintenait le fil qui nous liait, parfois bien tendu et tendu à se rompre. S'agissait-il de pourchasser en armes les agents de la Gestapo, Albert sautait derrière eux dans les trais. Une expédition difficile, un problème paraissant insoluble: Albert. Un lieu de « planquage », une retraite sûre: chez Albert.

Epoque héroïque des parachutages. Les routes encastrées un terrain sillonné par les colonnes allemandes. Le trajet devant s'accomplir la nuit, durant le couvre-feu, alors que chaque voiture obligeait les cyclistes à plonger derrière les haies, l'opération toujours avait lieu, toujours il y participait.

++

Et on qui ne peut s'écarter, c'est son dévouement absolu et son optimisme immense: comme au feu. A tous les problèmes posés, il trouvait la solution, la meilleure, la plus simple, la plus indiscutable, la plus évidente. Il ignorait la notion « d'anger » ou la négligeait volontairement. Aucun geste inutile, pas une seule minute perdue. D'une étonnante exactitude à laquelle il se pliait sans exception, il préparait une expédition, on fixait la date et l'heure: toujours elle s'accomplissait, dut-il payer aux défaites et l'assurer l'absence.

44

Dès les premiers mois de 1944, l'action clandestine fut pratiquement terminée. Ce fut le endo de la lutte ouverte. Albert le donna qui me demanda toute sa liberté pour des tâches plus directes. Il devint le lieutenant Gustave.

Quelques jours après l'attaque de Tulle, il me donna une nouvelle preuve d'amour. Evitant les troupes allemandes, accomplissant un trajet invraisemblable à bicyclette, il vint, les yeux embués de larmes, m'annoncer l'arrestation de deux vieillards.

Le 4 juin nous redîmes ensemble une soirée délicate. Nous attendions des messages que nous devinions prochains et faisions à partir des projets d'avenir, nos familles et nos amis, surpris, retrouvés.

J'ai vu un homme qui revenait de la prison, il était libre.

voulu croire au sinistre message. Sans moyens pour rompre le cercle qui nous entourait, il ne m'a pas été permis d'aller embrasser ses enfants, Guy et René, comme le faisait leur père.

J'ai fleuri deux tombes voisines au cimetière. Je savais que des corps étaient là.

Dans ton jardin, qui dominait la ville, nous aux soirs d'été, l'ombre de la petite cabane. Albert, nous avons souvent eu de longs entretiens. Nous voulions bâtir une maison toute neuve, entièrement qu'avec des sarcophages.

Nous avions rêvé, sans qu'il y ait dans notre esprit bien loin du rêve à la réalité. Je sais que je te retrouverai là, tout entier, et j'y prendrai ta main.

Je vois autour de moi, je n'ai pas encore pu accomplir ce pèlerinage.

BLAISE

Deux Héros

Lorsque nous parlons d'Albert Faucher, nous pensons à Martial Brigouleix. Et si Tulle, et si notre Corrèze honorent à la fois, le même jour et dans un même élan de reconnaissance ces deux héros, c'est qu'ils sont inséparables l'un de l'autre.

Ils sont pour nous le symbole de l'Union des Français.

Albert Faucher militait dans l'organisation syndicale et ce travail syndical ne l'empêcha pas de s'occuper activement des Cooperatives. Et comprenant que la lutte sur le terrain économique est inséparable de la lutte sur le terrain politique, il vint tout naturellement au Parti Communiste, en toute indépendance, en toute connaissance de cause.

Martial Brigouleix appartenait au Parti Socialiste. Pendant un certain temps, il hésita à tendre une main fraternelle au Parti de notre ami Faucher.

Mais, il ne fallait pas longtemps à cet homme épris de liberté qui ne voulait se résoudre à l'esclavage et qui était décidé à tout faire pour libérer notre territoire pour comprendre qu'il devait marcher coudé à coudé avec Faucher, que travailleurs socialistes et travailleurs communistes devaient faire un seul bloc contre l'occupant et ses serviteurs français.

Union dans la Résistance, Union dans le combat. Seule la mort, disait Brigouleix, pourra nous séparer.

Et Brigouleix, nous savons et nous pouvons affirmer que vous vouliez encore aller plus loin dans cette union. Comité de Coordination, premier symbole mais ce n'était qu'une entente et vous vouliez plus, beaucoup plus. Et ceci vous l'aviez déjà réalisé quelques jours avant que vous ne tombiez glorieusement pour cette France que vous vouliez unie. Vous vouliez un seul grand Parti, groupant tous les travailleurs de la ville et des champs. Et, pour cela, vous aviez fait le dernier geste qui venait couronner votre sublime attitude pendant ces années d'esclavage.

Albert Faucher, Martial Brigouleix, deux hommes, deux soldats héroïques qui se sont rejoints et confondus à la veille du sublime sacrifice.

France, que vous vouliez unie. Vous vouliez un seul grand Parti, groupant tous les travailleurs de la ville et des champs. Et, pour cela, vous aviez fait le dernier geste qui venait couronner votre sublime attitude pendant ces années d'esclavage.

Albert Faucher, Martial Brigouleix, deux hommes, deux soldats héroïques qui se sont rejoints et confondus à la veille du sublime sacrifice.

Un sacrifice ne sera pas vain.

Vous de deux points légèrement différents, vous nous avez confirmés dans notre résolution tracée depuis longtemps, celle de sceller l'union de tous les Français et de toutes les Françaises pour cette France que comme nous, vous vouliez meilleure pour tous ceux qui souffrent.

L'ESPRIT de DÉCISION de FAUCHER

Dans cet atelier de la Barrière que tous les militants connaissent bien, combien sont-ils ceux qui gagnant le maquis y sont allés chercher le mot d'ordre, la destination? Combien de mitraillettes, combien de vieux fusils ont-ils fait un stage court, très court en attendant de prendre le chemin de tel ou tel groupe?

Et dans cet atelier, dans cette échoppe, combien de situations délicates notre ami n'a-t-il pas dû examiner et solutionner en quelques minutes?

Un soir, nous étions quelques camarades à discuter du travail à effectuer le lendemain. La porte s'ouvre. Georges, du service G, entre affolé: « Albert, tout est foutu, le chef C.O. P.A. de Limoges vient d'être arrêté avec la liste de tous les terrains de parachutage ».

L'affaire est grave. Nous manquons de tout. Nous sommes en bonne période de lune. Si demain après-midi on parachute, ce sont les boîtes qui en profitent. A eux les armes, à eux les munitions, à eux les provisions!

Mais le chef, mais l'organisateur est là. Un temps, une minute, deux minutes. Un sourire, un coup d'œil malicieux, un doigt sur le front, et les ordres fusent:

« Toi, tu vas te rendre dans ce coin; tu dois y trouver un terrain de parachutage. Voici une carte; tu indiqueras les coordonnées. Pars tout de suite ».

Même ordre à un autre et à un troisième, directions différentes.

Mieux encore, il choisit, proche de Tulle, un terrain où il sait qu'il y a quelques souterrains. C'est proche les boîtes. Tant pis! Mais les souterrains sont si pratiques!

Et tout de suite, le radio à Cordes. Les nouveaux emplacements sont signalés. Et trois jours après, on parachute comme s'il ne s'était rien passé.

★



Né à Limoges le 13 mars 1901, Fils d'ouvrier, il ne peut fréquenter l'école que jusqu'au certificat d'études. Il entre tout de suite à l'usine comme apprenti peintre.

C'est la guerre ! Il faut changer de métier. Le voici plombier-fumiste, métier qu'il continuera jusqu'à sa mort.

Les sports l'attirent, mais ne lui empêchent pas de voir ce qui se passe autour de lui, et, à 17 ans, on le voit militer dans le syndicat.

O'est le régiment, deux années au 53^e infanterie A. L'angoisse. Puis il reprend la vie, c'est elle avec elle la lutte syndicale. Et il comprend que la lutte contre les trusts doit être menée sur deux fronts: il donne son adhésion au Parti Communiste.

En 1928, il vient habiter Tulle et dès lors, son action syndicale ne fait que s'amplifier.

Membre de son bureau syndical, en 1934, il dirige la grève du bâtiment, 1935 le trouve secrétaire du syndicat du Bâtiment, Farouca partisan de l'union des travailleurs, il œuvre pour le rapprochement des deux centrales syndicales. Son activité est immense; il crée des sections syndicales dans toutes les branches du bâtiment et leur œuvre un grand essor.

Puis c'est la guerre de 1939. On trouve dans d'autres articles les réels événements (faits par ses camarades de combat sur son ouvrage, sur son esprit de décision, sur son intrépidité pendant toute la période clandestine).

Le 9 juin 1868, le mari vint
faucher à la tête de ses troupes
cet héroïque combattant qui fut
tôt en vie au service des in-
valides.

Albert Faucher-toujours par routes et par chemins est à la base de toutes les actions faites en Corrèze. Que de pylones, de transformateurs, de voies à son tableau de chasse!

Dans son échoppe sombre le martien frappait moins souvent car tous ses instants étaient pris par l'action. Les visites s'y succédaient sans interruption. Les musettes portaient chargées, les trocets s'y répartissaient. Il n'avait même plus le temps de travailler pour lui, avec son fils, il passait des nuits, toujours confiant, toujours heureux et plein d'espoir jusqu'au jour où recherché par la Gestapo il dut fermer, non sans regret, sa boutique et courir de compagnie du matériel, dans la joie de recevoir dans les bois tous ceux qu'il y avait fait rentrer et qui l'aimaient comme un frère.

Hélas ! il n'aura pas vu la libération du département. Libération qui est en grande partie son œuvre. Il devait mourir en héros à la tête de ses hommes car lui encore il ne pouvait accepter que la place la plus ex-

Je crois que je n'aurais pas eu davantage de chagrin en apprenant la mort d'un parent aimé lorsque le matin à 10 heures, un ami est venu m'apporter ma montre et son portefeuille où je trouvais une photographie de lui, de ce cher visage que je ne devais plus revoir. Je me souvins à ce moment d'un entretien que nous avions eu chez un ami commun qui avait un bébé. E'adressant à la maman il lui dit: « tout ce que nous faisons, c'est pour lui, pour les enfants, pour qu'ils vivent plus heu-

Pour servir sa mémoire nous recommencerons à travailler à ce que son espoir qui est celui des masses ouvrières devienne une réalité.

LATHIENÉ

Albert Faucher et son fils Guy dans la clandestinité

Cet homme qui paye de sa personne, entraîne également ses amis. Son fils Guy, âgé de 15 ans participe à la plupart des coups de main, souvent seuls tous deux, deux frères d'armes, le père et l'enfant. D'ailleurs, Guy participe à l'élaboration des projets dans l'atelier.

Destruction des pylonides

Albert décide de faire sauter les 5 pylones qui s'élevaient sur 5 kilomètres entre La Bitarelle et Corbize-Gaie. Ils doivent sauter dans la nuit du vendredi au samedi.

Albert et son fils prennent les sacs tyroliens, entassent bombes plastiques et cordons sans oublier les réservoirs. Les boches sont là, la route est peu sûre, il faut songer à vendre chèrement sa peau. On enfourche le vélo et en route; la peur leur est inconnue aussi bien à l'enfant qu'au père.

Tout est en place, il n'y a plus qu'à attendre les explosions. La nuit passe. Rien !

Il faut recommencer. Le samedi après-midi, on reprend les vélos, on fait le chemin à nouveau. Les crayons étaient mal placés. On rectifie.

Et, dans la nuit du samedi au dimanche, la récompense vient: les cinq pylônes sautent en même temps.

11. **Zeit: Donnerstag**

On apprend à Albert que l'on a
vant du dépôt d'armes qu'il a ins-
tallé au cimetière.

Il ne faut pas perdre de temps, il faut à tout prix conserver ces armes.

Alors tout de suite, avec Guy et quelques autres copains, on va chercher les armes et on les transporte tout près de chez lui, au balcon. Mais on ne peut les laisser ici. Il faut faire un trou, les sortir de la grange et les enterrer. Et tout cela dans la même nuit.

ITINÉRAIRE DU SOUVENIR

TULLE

**RÉSISTANCE ET DÉPORTATION
PAR LA MÉMOIRE DES RUES**

1940



1945

PROJET D'ACTION ÉDUCATIVE

**COLLÈGE CLEMENCEAU
1995 - 1996**

Albert Faucher 43 ans

**MORT
AU COMBAT**

Né le 18 mars 1901 à Limoges.

Habite Tulle depuis 1929. Artisan plombier-zingueur.

En 1939, il dirige l'Union Locale des Syndicats.

Après l'armistice de 1940, son atelier - rue de la Barrière - devient le lieu de rencontre de communistes et de syndicalistes. Il y entrepose des armes, ou des explosifs récupérés au fur et à mesure.

Il est un des organisateurs des groupes de « Francs-Tireurs et Partisans » à Tulle.

Il devient un des responsables du Comité Militaire des F.T.P. de la Corrèze (sous le pseudonyme de « Gustave ») ; son grade est Lieutenant...



Place, quartier de Souilhac,
face à l'entrée de Giat-Industries



Plaque apposée sur une colonne.
Entrée du Palais de Justice.

Il participe à l'ultime réunion préparatoire de l'attaque de Tulle, le 2 juin, à Clergoux, prévue pour le 6 juin au matin, mais reportée de 24 heures, à la suite d'un retard des compagnies de la Haute-Corrèze, devant venir appuyer leurs camarades placés autour de la ville.

A l'aube du 7 juin, l'attaque est lancée. Le Comité Militaire s'installe à l'Hôtel de Ville ; c'est en se dirigeant vers la caserne du Champ de Mars (où sont cantonnés environ 600 G.M.R.), qui subit déjà l'attaque des maquis, qu'Albert FAUCHER tombe devant le Palais de Justice.

Martial Brigouleix 40 ans

FUSILLÉ

Né à Ambrugeat le 24 avril 1903, dans une famille paysanne.

Elève de l'Ecole Normale de Tulle de 1920 à 1923. Instituteur, puis Professeur de Lettres à l'Ecole Militaire Préparatoire Technique de Tulle.

Ses talents d'orateur, sa capacité de travail, son sens du dialogue, ses qualités humaines le font apprécier de son entourage et de ses supérieurs.



M. BRIGOULEIX
avant la guerre



Face à la Corrèze :
Rue Jean Jaurès - Pont du Tribunal
(anciennement Place du Champ de Mars)

Mobilisé au 126^e R.I. en 1939, il reçoit le commandement de la 5^e Compagnie. Cité plusieurs fois au cours de la Campagne de France, il est promu capitaine et décoré de la Croix de Guerre.

Démobilisé en juillet 1940, il reprend ses fonctions à l'Ecole Technique de Tulle (par décision de Vichy, il n'y a plus d'Ecole « Militaire Préparatoire Technique... »). Il donne à sa classe la maxime :
« **Bien apprendre pour mieux servir** ».

Foncièrement patriote, il est l'un des principaux initiateurs de la Résistance en Corrèze. Il ne cache pas son hostilité envers le régime de Vichy et « le pouvoir qui vient d'en haut ». Il fait connaître, à haute voix, ses opinions. Cette attitude peut apparaître imprudente, mais elle est rendue nécessaire pour « contrer » la propagande du Gouvernement, et nouer des liens avec ceux et celles qui partagent les mêmes idées.

Il est révoqué de son poste d'enseignant en novembre 1941.

Grâce à l'amitié du Président-Fondateur de la Chambre des Métiers, il est nommé secrétaire administratif de cet organisme, ce qui lui permet de faire vivre sa famille (il a deux enfants). A ce poste, son activité s'amplifie.



Depuis 1940, il est en contact avec le groupe, autour de Michelet ; Brive va fournir à Tulle du matériel de propagande.

Courant 1941, le mouvement COMBAT s'est structuré. On envisage une lutte armée. En 1942, Brigouleix fait partie de l'Etat-Major Départemental des M.U.R.. Sous le pseudonyme de « BAUDOIN », il organise à Tulle les premiers Corps-Francs, et il devient responsable de l'Armée Secrète de la Corrèze, sous les ordres du capitaine Raymond FARRO, chef régional. Il entretient des rapports étroits avec d'autres résistants (l'Abbé Lair, le syndicaliste Albert FAUCHER, les communistes...).

Son bureau de la Chambre de Métiers devient son « Poste de Commandement » : on vient y chercher les ordres, les fausses cartes, on y amène des renseignements.

Il s'occupe de tout, il prend toutes les responsabilités, il sillonne le département... On lui donne des conseils de prudence ; il répond : « **il faut que certains se sacrifient pour les autres** ».

Il est arrêté par la Gestapo le 17 avril 1943. Détenu à Linoges, puis à Romainville, il est torturé, mais ne trahit aucun de ses collaborateurs.

Il est fusillé le 2 octobre 1943, dans les fossés du Mont-Valérien, avec 80 autres otages. Le même jour parvenait à Tulle sa dernière lettre (écrite le 18 septembre) :



Martial Brigouleix,
photographié au mois d'avril 1943
par les services allemands.

« **Quoiqu'il arrive, on ne doit avoir aucune inquiétude à mon sujet. Rien ne saurait m'abattre ni même m'émouvoir... mes camarades, ici, sont dans le même état d'esprit que moi. Nous avons pleine confiance. L'avenir est à nous dans une France libre et un monde juste... Que la vie sera belle après...** ».

Chevalier de la Légion d'Honneur
Compagnon de la Libération
(à titre posthume)
Croix de Guerre

La tradition française veut que les rues, les avenues, les places, les monuments, les édifices portent, dans la plupart des cas, le nom d'hommes ou de femmes qui ont marqué à des titres divers l'histoire nationale ou locale. La démarche des enseignants et des élèves du Collège Clemenceau s'inscrit dans cette logique d'évoquer par l'image et la biographie les personnages ou événements qui ont donné leurs noms à des rues et des places de Tulle lors du Deuxième Conflit Mondial et de la Résistance.

Dans cette plaquette remarquablement illustrée et fort bien documentée, vous découvrirez entre autres Gabriel Péri (Qual G. Péri) : la Place Albert Faucher du nom du résistant bien connu à Tulle et dans la région tué le 7 juin 1944 ; la Rue des Martyrs et la stèle érigée dans le quartier de Souilhac ; le Haut-Lieu de Cuelle ; la stèle de la gare avec les 18 garde-voies fusillés ; dans de nombreux secteurs de la ville les plaques commémoratives des F.F.I. tombés lors des combats des 7 et 8 juin 1944 ; la stèle de l'ancienne prison de Tulle, place de la Bride, qui vous rappellera les conditions abominables dans lesquelles six valeureux patriotes, représentant toute la diversité de la résistance, furent exécutés ; la rue Abbé Labr ; le monument Martial Brigouletx résistant de grande valeur et Compagnon de la Libération à titre posthume ; la stèle Jean Moulin en hommage au premier Président du Conseil National de la Résistance qui est entré au Panthéon par la grande porte en présence du Général de Gaulle. Enfin et en m'excusant de n'avoir pu pour des raisons évidentes reprendre l'ensemble des évocations contenues dans cet ouvrage, merci aux auteurs de cette plaquette, élèves et enseignants, qui par un sérieux travail de recherche et de documentation auront permis aux Tullistes de mieux connaître leur ville martyre et une partie douloureuse de leur histoire en n'oubliant pas qu'après les jours sombres il y eut les jours lumineux d'août 1944 avec la libération de la ville par les seules forces de la résistance.

J'emprunterai ma conclusion à Vercors, écrivain résistant connu notamment pour son ouvrage « **Le silence de la mer** » écrit dans la clandestinité en 1942, qui résume parfaitement le devoir de mémoire qui doit être le nôtre :

« Les grands malheurs des hommes viennent de ce qu'ils les oublient si tôt passés et de ce que les générations suivantes qui ne les ont pas subis sont prêtes à se lancer dans de nouvelles mésaventures. C'est donc presque un devoir, pour ceux qui se souviennent, de s'évertuer contre cet oubli et d'avertir la jeunesse qui suit ».

Charles MONTAGNAC

Président du Musée Départemental de la Résistance et de la Déportation.

Chevalier de la Légion d'Honneur au titre de la Résistance.
Médaille de la Résistance.

TULLE-TULLE-TULLE

30^e anniversaire de la Libération Deux discours de Charles Montagnac secrétaire général de l'ANACR

Voici deux discours de Charles Montagnac, prononcés à l'occasion du 30^e anniversaire de la Libération :

ALBERT FAUCHER

Il y a eu 30 ans le 7 juin dernier, Albert Faucher tombait là même, face à l'ennemi lors de l'attaque de Tulle à l'âge de 43 ans.

Le vie d'Albert est tellement bien rempli sur tous les plans que je ressens toute la difficulté et la vanité de vouloir le retracer.

Il était venu de la capitale il nous a vu en 1930 pour travailler à Tulle. C'était un ouvrier d'une valeur exceptionnelle. En septembre 1940, il devient artisan et installe son atelier au cœur du vieux Tulle dans la rue de la Barrière. Dès le début de l'occupation il entre dans la Résistance aux côtés de Martial Briguelet, Eugène l'abbé Lair et du regretté Francis Jommand dont on ne dira jamais assez à l'avenir extraordinaire qu'il a accompli pour aider les jeunes réfractaires et dans les diverses actions de sabotage. Qu'il me soit permis au passage de saluer sa mémoire.

C'est son échec qui devient le meilleur poste de combat d'Albert. Des quantités d'armes et d'explosifs étaient très souvent dans l'atelier de la rue de la Barrière. Les premières armes récupérées un peu partout y sont ramassées en argent. Combien de fois ai-je vu le regretté Jean Estorgues, accroché au cadre de sa bicyclette de vieilles armes soigneusement pliées dans de vieux sacs se rendre à l'atelier d'Albert qui remettait presque à neuf les premières armes qui allaient nous être si utiles. Une des caractéristiques d'Albert c'est la sérieux qu'il mettait en toute chose. Il avait su s'intégrer à la vie locale et était devenu très populaire. Fier de cyclisme il était un dirigeant estimé du Vélo-Club Tulliate où il s'occupait tout particulièrement des jeunes. Il était d'un tempérament très dynamique et son activité résistante était intense ce qui lui valut d'être recherché par la Gestapo. C'est durant cette période que son fils Guy, âgé d'un peu plus de 14 ans mais aguerri déjà comme un vieux briscard allait lui servir d'agent de liaison. C'est fort justement que ce jeune résistant reçut la médaille de la Résistance à la Libération.

L'activité d'Albert, sa compétence, l'ont fait remarquer par les responsables régionaux de la Ré-

sistance et c'est tout naturellement qu'il devient commissaire technique de la R.S.F.P., c'est-à-dire l'un des trois dirigeants départementaux des FTP. A ce poste important il donne toute la mesure de sa valeur qui est grande. C'est lui qui a la lourde charge avant l'attaque de Tulle de répartir avec équité l'armement aux différentes unités.

Le 7 juin à l'aube c'est l'attaque de Tulle. Albert Faucher, dont le pseudonyme est Gustave est à la tête de ses troupes. Il paie d'exemple. Quelques ennemis sont en fermés dans l'hôtel Moderne et gênent la progression. Il faut réduire cet îlot de résistance. Albert qui est un battant avance par bonds le long du quai. C'est alors qu'il arrive face à la position allemande, qu'il est frappé d'une balle en plein front. C'est la stupeur. L'on a peine à croire qu'un homme obéisse de si aussi plein d'optimisme qu'était Albert ait pu disparaître ainsi, brusquement. Le sort est vraiment injuste. En honneur Albert Faucher nous tenons aussi à rendre hommage à tous ceux qui sont tombés lors de l'attaque de Tulle et dont nous avons figuré les plumes.

Vous saluons la présence à cette cérémonie du souvenir de notre ami Catherine Faucher, compagne d'Albert et de son fils René Quant à Guy, dont je parlais tout à l'heure, absent de Tulle. Il a beaucoup regretté de ne pas être parmi nous. Qu'il sache que nous les assurons de notre chaleureuse sympathie et de toute notre amitié.

Mon cher Albert, tu n'es pas en la joie de voir libérer la ville que tu avais adoptée.

En ce 30^e anniversaire, nous avons considéré comme un devoir de rappeler toute la part, qui est grande, que tu as prise pour la libération de Tulle et dans le combat général pour la liberté et l'indépendance nationale.

ALLOCATION PRONONCÉE À L'INAUGURATION DE LA RUE LOUIS - DRULLIOL

Une banale plaque bleue. Un nom en lettres blanches. Louis-Drulliol.

Désormais, c'est le nom d'une rue. Une rue que Louis-Drulliol connaissait bien puisque c'est là tout proche, à Reynac, qu'il habitait. C'est au cours de la nuit du 6 juin 1944, solidement encastré par les S.S. de Lammending, qu'il a péri pour la dernière fois, et

qu'il passa au monde des morts. Un instant, avant il était 7 heures, les Allemands avaient frappé à la porte. Sa femme avait ouvert. « Vos hommes » ont-ils dit.

Il est parti avec trois autres hommes de la maison et conduit à la Manufacture d'Armes transformée en centre de tri sous la direction du sinistre Walter. Cette Manufacture d'Armes que Louis-Drulliol connaissait bien puisqu'il en était un ancien apprenti et qu'il était devenu grâce à ses qualités professionnelles exceptionnelles, moniteur à l'école d'apprentissage. Il était marié et père de deux enfants âgés à l'époque de 6 et 7 ans.

Louis Drulliol, qui pendant un certain temps avait travaillé à Paris était depuis cette époque un ardent militant syndicaliste. Tout naturellement, après la honteuse capitulation de 1940, il est opposé au Régime des Utrappeurs de Vichy.

Comme on va à la Antenne. Il entre très tôt dans la Résistance où il occupe des responsabilités importantes à l'intérieur de la M.A.T. Je me souviens comme si c'était hier, du dernier entretien que j'eus avec lui. C'était le 24 mai 1944. La veille du départ de centaines de résistants pour la mort, il avait été décidé qu'il resterait sur place afin que nous puissions conserver le contact avec les ouvriers de la M.A.T. Il me souhaita bonne chance et me dit son espoir de nous revoir bientôt.

C'est là, résumé de façon très succincte, le dernier entretien et la dernière image que j'ai de Louis-Drulliol, garçon simple, cordial, toujours prêt à rendre service, et d'une extrême gentillesse qui faisait qu'il ne pouvait laisser indifférent ceux qui l'approchaient.

C'est presque un lieu commun de dire qu'il était unanimement aimé. C'est cet homme inénarrable, cet ardent patriote, ce résistant valeureux que Walter désigna pour la supplice. Il avait 38 ans.

Mon cher Louis, tu es mort à ton poste de combat. Ton souvenir restera gravé dans nos mémoires et nos cœurs. Ton épouse, tes enfants, ta famille, à qui nous adressons notre chaleureuse sympathie, peuvent être fiers de toi. C'est grâce à l'action obscure, mais efficace d'hommes tels que toi, que la France a pu retrouver sa liberté et son indépendance nationale, pour laquelle tu as donné ta vie.

CHAPITRE IX

LA NATIONALE 89 (1^{er} - 22 AOUT 1944)

Dans la courtoisie d'Églétons	547
La grande embuscade de Cornil	556
Les canons d'Ussac	563
Bahmer aux abois	573
14-15 août : attaque à Églétons	576
Le soleil de Brive	582
Tulle : capitulation devant les soldats du peuple	588
Ussel-Tulle-Ussel : l'accordéon de la liberté	594

CHAPITRE X

L'ONRATÉMENT APRÈS

Les bavards, les témoins et l'histoire	624
Notre France à nous	612
Mon frère écoute	620

Imprimerie Dossatex à Solat-Arnaud (Clergé), France — 9 1971
Dépôt légal : 4^e trim. 1972. No d'éd. : 1283. No d'éd. : 1469

IMPRIMÉ EN FRANCE

MIAQUIS DE CORRÈZE

par
cent-vingt témoins
et combattants

des le père Vazailles¹ qui nous dit à que vous faites, je vous en félicite, mais egn... »

Quelques mois après, le Parti était réorganisé dans la moyenne et la haute Corrèze. Après deux années d'agitation politique, c'est maintenant le combat armé...

١٩٣٦

Au camp Guy Mâquet, sur les bords du Doustre, l'effectif grossit tous les jours; ce qui pose quantité de problèmes : ravitaillement, encadrement, armement, instruction sur les armes et le combat, etc.

Il faut aussi au cours de longues sorties nocturnes, effectuer des corvées, des sabotages, quelquefois très loins.

A la débâcle de 1940, des armes et des munitions avaient été cachées un peu partout. Un important stock se trouve à Limoges, chez un patriote fabricant de porcelaine. Celui-ci s'en ouvre à Bugas, qui me met au courant, ainsi qu'Albert Faucher.

Antoine Vinatier se charge de l'opération avec son camion. Il emmène avec lui Émile Soularue. A Limoges le fabricant, trop heureux de se débarrasser d'un matériel si compromettant, les reçoit aimablement. Les armes rangées dans des caisses étaient cachées sous la paille servant à l'emballage de la porcelaine. Antoine fait deux voyages.

L'assistance à l'arrivée du camion à Thieffet, avec Léon Lanot. On déballe sept fusils-mitrailleurs, un bon nombre de fusils Mas-36, 11 mitrailleuses Hotchkiss toutes neuves mais sans trépid, et beaucoup de munitions. Nous sommes comblés!

Antoine est, naturellement, chaudement félicité. Près de Limoges, en revenant, il a dû doubler une colonne de véhicules allemands qui s'agitaient, lui a faussé la route...

1. Maurice Vazailles, ancien député communiste de l'arrondissement d'Ussel, élu en 1936.

Puis Antoine, Émile et moi mangeons au camp. Baptiste De-mathieu (Boukarine) est cuisinier : nourrir quatre-vingts hommes affamés dans les bois malgré la générosité des paysans des alentours, est très difficile. Or, ce jour-là est un jour maigre. De la vache abaque quelques jours plus tôt, il ne reste que les abats les moins bons.

Boukarine a entrepris de « faire passer » le pin. Pour cela il a confondu une sauce verte qu'il a baptisée « sauce tartare ». Henri Chastagnol veut la goûter, un peu trop goulument : il se resta, un moment, bouche-bée et les yeux en larmes.

Au moment de repartir, nous apercevons Jeanlou Ro-veillon (Fitchard) au volant d'une camionnette chargée de poteries de terre collectées chez les paysans. Elles sont saluées avec autant d'enthousiasme que les fusils-mitrailleurs tout à l'heure.

Le deuxième chargement d'armes sera destiné aux légaux de Tulle. Albert Faucher leur a trouvé une assez bonne cachette : certains caveaux du cimetière de la ville.

•

L'une des origines du recrutement des réfractaires est le père Péraut, restaurateur à Tulle. Les postulants au mauquis sont invités à prendre le petit train départemental Tulle-Neuvic¹.

Ils descendent à la gare des « Chemineaux » et viennent demander au coordonnateur de Thieffet, Julien Auberty de rescateler leurs mauvaises chaussures. Julien ou son frère les emmènent au camp, près du hameau.

Lourde responsabilité pour Péraut et Auberty comme pour Raymond Jaucant, au Mortier, Édouard Bouysset, à La Roche-Cauliac, le cafetier Parel, à Clergoux, chargés d'assurer le curricula des jeunes gens pour éviter les provocateurs, les « mouchards » de la police.

1. Tous les chemineaux du « train » étaient au courant de la mort des réfractaires vers les camps.

départements constitué par la Haute-Vienne, la Dordogne, le Lot, la Corrèze, la Creuse, et l'Indre. Beaucoup d'arrestations de camarades responsables s'y étaient produites. Je fus chargé d'améliorer le travail du Parti et de reconstituer l'organisation là où elle n'existait plus.

Pour chaque département j'avais un nom, une adresse, un mot de passe (le tout en code). Pour le département de la Corrèze, le camarade désigné était Léon Lanot à Soudelleilles.

Lorsque je parvins chez lui, Lanot était absent et je dus attendre vingt-quatre heures son retour : il était parti en expédition de sabotage avec Roger (Sanson).

Jusqu'à la fin de l'année 1942, je fus pour mes camarades de Corrèze, « Eugène », l'instructeur interrégional du Parti.

J'avais loué un logement à Brive, au nom que portait ma carte d'identité (fausset), chez une vieille dame veuve d'un directeur des chantiers de Penhoët. De ce fait, je dus de temps en temps subir son couplet antijuivier.

Mon infirmer officiel était « Inspecteur des Tabacs », ce qui rendait tout naturels mes déplacements à la campagne pour y surveiller les plantations. Je pus ainsi m'absentier longuement et souvent, sans inquiéter ma logeuse, tout heureuse d'ailleurs, au retour, de me voir lui rapporter des produits de la campagne, si précieux en ces temps de disette...

Vis-à-vis des camarades aussi, mes faux papiers faisaient merveille. Ainsi, lorsque dans le car Brive-Thiviers, ils m'arrêtèrent pour contrôler les identités.

Les voilà furieux, car la plupart des voyageurs ne pouvaient montrer qu'un vague document, enveloppe avec adresse, reçu ou autre permis de chasse. Ils reviennent vers moi, me redemandent ma carte et la montrent à tous en disant : « Voilà une vraie carte d'identité, telle qu'il faudra vous la procurer ! »

Mais mon excellent identité ne me permettait pas d'obtenir les cartes d'alimentation légales. Heureusement Roger Sanson se chargea de substituer, dans une mairie de haute Corrèze, fin juin, les feuillets semestriels, pourtant gardés par le garde-champêtre dormant à la mairie !...

1. Mairie de Navacelles, le 28 juin 1942.

ROGER LESCAPE.

Dans les semaines qui suivirent l'arrestation d'Aubouroux, une réunion eut lieu chez moi, « Au Verdanson », à Brive, où transitaient les tracts et journaux clandestins destinés à la Corrèze, au Lot et à la Dordogne.

A cette réunion, présidée par « Eugène » (Chervet) assistaient Paul Peyraud, Léon Lanot, de Soudelleilles, Dezaby, de Sornac. Je ne participais pas moi-même à la discussion. Je compris qu'il s'agissait de la direction clandestine du Parti communiste en Corrèze.

J'eus à cette occasion une longue conversation avec « Eugène » au sujet de la nécessité de créer, comme en Zone nord, des groupes armés pour défendre les distributeurs de tracts... Il fallait trouver des armes, faire appel aux jeunes camarades et préparer les luttes de détail...

Par la suite, la recherche des armes, devient mon constant souci. Victor Lacassin¹ agent de police à Brive, me procura des revolvers qui équipèrent les premiers clandestins réfugiés chez les camarades paysans. Desassis (Darius) et un jeune garçon surnommé « le pêcheur² » furent d'utiles collecteurs d'armes en 1942.

PAUL PEYRAUD.

Les « courriers » de l'interrégion, Charlot (Sanson) et Louise (sœur de Mathilde Péri) me inrnt rapidement en relation avec l'instructeur interrégional « Eugène ».

Les organisations du Parti, en cet été 1942, existaient et travaillaient dans toutes les villes et presque tous les cantons du département.

A Tulle, j'étais en rapport avec Pierre Ganne, André Vialle puis Albert Faucher, le restaurateur Louis Perault. Le Parti était présent dans toutes les usines. A Brive, je voyais Desmaison, pour les cheminots, Bourdelle pour la ville, César Nesti pour les jeunes.

1. Victor Lacassin a été fusillé par les Allemands en août 1944, au champ de tir du Chastanet.
2. Lucien Roux, de Laguerne.
3. Louis Chervet. Plus tard, je reçus les directives du centre par Pierre (Rambeau) puis, plus tard encore, par Félix (Georges Lassalle).

d'eux dénonçait l'emprisonnement de nombreux français, parmi lesquels « la foule des bons républicains de toutes nuances », internés arbitrairement et subissant de mauvais traitements. Le tract demandait pour le « 14 juillet 1942, à 18 heures, des fleurs, des rubans tricolores, des hymnes patriotiques, de la foi, du courage ! ». Enfin, pour terminer : « Patriotes, travaillons à la libération du pays. » Ce tract était signé : le Front national pour l'indépendance de la France.

D'autres tracts dénonçaient les réquisitions de plus en plus importantes pratiquées par Vichy chez les cultivateurs corréziens : blé, viande, légumes, œufs, etc. Laissons parler un de ces distributeurs de tracts.

PIERRE SANTIAGNE.

Dans la première quinzaine de juillet 1942, je reçus la visite, à La Roche-Canillac où j'étais charbon, d'un bon camarade du Parti, sincère comme moi, qui avait reçu la mission de m'apporter des tracts, ce qu'il fit en prenant beaucoup de précautions.

Ces tracts, il fallut aller les coller la nuit en faisant bien attention à ne pas se laisser surprendre, car on savait ce qui nous attendait comme récompense !

Eh bien, à 58 ans, si l'on n'a plus la souplesse, on a la volubilité bien phrénétique. C'est avec cette arme-là, et un bon gourdin, que j'allais remplir ma mission pour être sûr que ce travail soit fait.

À la nuit, je me mis en route vers Champagnac-la-Prunelle, et je collais en chemin mes tracts qui appelaient au combat national. À l'entrée de la localité, je croisais deux femmes que je connaissais très bien : elles cherchaient, avec une lanterne, un ficher qu'elles avaient perdu. Elles n'eurent pas l'air de se soucier de moi. Par contre, lorsque je les dépassais à nouveau, en revenant sur mes pas, j'entendis derrière moi les pas hâtifs que l'inquiétude leur faisait faire.

Je rentrais sans que personne d'autre n'ait pu déceler mon passage. Je trouvais les miens transis de peur à l'idée que quelqu'un pourrait me dénoncer.

Le lendemain le fils du maître pétainière s'empresse de décoller les tracts et de téléphoner à la gendarmerie. Les gendarmes men-

cénaient d'arrêter deux Tullistes venus au poulain pour faire la « brigue »...

Je vivais heureux, en pensant que le jour viendrait où nous aurions notre revanche.

ANDRÉ VIALLE.

Depuis le printemps 1942, par mon intermédiaire, la direction du Parti communiste et des F. T. P. était en contact à Tulle, avec les hommes qui animaient le mouvement « Combat », pour la plupart anciens militants politiques et syndicalistes que nous connaissions depuis les années d'avant-guerre.

Je présentais Léon Janot et « Germain » Constant, à Martial Brigueux.

Quelques jours après, ce dernier me confia, à son bureau de la Chambre des métiers, avoir été frappé par la personnalité de nos camarades et par leurs méthodes de travail clandestin.

Effectivement plusieurs centaines de camarades étaient organisés par groupes de trois dans la région de Tulle, et si cette organisation était connue de tous par le travail de diffusion de tracts et de journaux, par les sabotages, rien n'avait transpiré concernant les noms des dirigeants. Par contre, « tout Tulle » savait que Martial Brigueux, le sympathique et courageux Brigueux était dans la Résistance.

Mon camarade Albert Faucher et moi devenions membres du directoire départemental de l'A. S. Corrèze 1. C'est dire combien l'unité en vue de la lutte armée était en bonne voie à Tulle. En fait il en sera ainsi jusqu'à la chute du capitaine Desvignes en 1943.

C'est aussi à cette époque que Gilbert Bugeat, compagnon de Martial me proposa de m'occuper des parachutages étonnants

1. A l'époque, l'A. S. fonctionnait comme les F. F. I. en 1944, elle fut un cartel de toutes les organisations armées de la Résistance. Par la suite, l'appellation A. S. sera donnée à une formation sous des F. T. P., de l'O. C. M., des Corps-francs de Libération et des autres mouvements armés groupés dans les F. F. I. (Forces françaises de l'intérieur).

d'armes. J'acceptai immédiatement. Je fus donc un responsable du C. O. P. A. (Coalité d'Organisation de parachutages et d'atterrissages) en Corrèze, et je le restai durant deux années. Mon premier travail fut la prospection, en compagnie de Jourdan, des terrains favorables, qui ne manquaient pas chez nous.

Par la suite Albert Faucher et moi, assistâmes à des réunions clandestines avec Briguelet, Bugeac, Lacombe, Desvignes, etc.

Martial Briguelet manifestait une grande sympathie pour l'action clandestine des communistes.

TÉMOIGNAGE COLLECTIF.

Près du faux maquis

Les maquis purent vivre en Corrèze grâce à toute une population qui les soutenait. Cette solidarité des travailleurs des villes et des campagnes et plus tard avec toute la jeunesse, comme dans la plupart des communes, elle commence à Palisse en juin-juillet 1940.

La population rurale de cette commune accueille des centaines de réfugiés des régions occupées. Chaque famille les aide de son mieux à se loger et à vivre.

Beaucoup repartiront en août et septembre. Cependant, pour donner une idée de la physionomie de la commune à cette époque, il est bon de rappeler que le nombre d'habitants à Palisse passera d'environ 500 avant-guerre à près d'un millier en juillet.

Dès 1940 le gouvernement Pétain-Laval met dans des camps de travail les Espagnols chassés de leur pays par Franco ainsi que d'autres antifascistes. Il y en a un à Barlatou, et un autre à Braneix près de Neuvié et dans beaucoup d'autres communes.

Quand l'armée hitlérienne occupe la Zone sud et que se créent les premiers maquis, les antifascistes de ces camps de travail passent presque tous dans les maquis M. O. L. ; ils ont à leur disposition les camarades Verdote et « Paco ». Ils se battront courageusement aux côtés des résistants français. La population de la commune les soutiendra comme ses propres fils.

A la fin de l'année 1943, rien que pour Palisse, 90 familles sont inscrites aux F. T. P. ou au Front national et sont prêtes à aider la Résistance de jour ou de nuit.

La compagnie F. T. P. qui deviendra plus tard la 232^e, cantonna-

née à Saint-Hilaire-Luz, comprend des hommes comme le lieutenant Jean Beynet¹, Henri et Roger Gaye, Roger Estrade, André Goutellangeau, René et Fernand Languet, le docteur Emile Pradel, Georges Estager (le fils du directeur de l'école primaire de Palisse).

Le 12 août 1944, Georges Estager tombe dans une embuscade. Il a sur sa moto, Jean Lhionnaud du Lycée agricole, commandant le 16^e bataillon F. T. P. de Neuvié. Georges réussit à fuir mais Jean est blessé, les nazis l'achèveront après l'avoir torturé.

André Gandy, d'Arrel, est de tous les combats des maquis de l'A. S., il participe à des opérations importantes contre l'ennemi et le potentiel économique au service des occupants nazis.

F. T. P. A. S., M. O. L. dans tout le canton de Neuvié, butent ensemble fraternellement unis. Ils sont soutenus par toute la population.

Fin 1943, les résistants eurent à faire face à de sérieuses tentatives pour les couper de la population. Est-ce à l'inspiration de la police de Pétain ou tout simplement parce qu'il n'aplaissait de gens malhonnêtes ? Certaines personnes à cette époque, se livrèrent au pillage et réglèrent même certaines querelles personnelles mettant ces actions au compte du maquis.

Après une assez minutieuse enquête, 3 individus se livrant au pillage, furent découverts. Après les avoir pris en flagrant délit, une section F. T. P. les attacha la nuit avec des cordes sur le champ de foire de Neuvié. Toute la population le lendemain eut ainsi les visages des faux maquisards et les rumeurs pour lesquelles ils étaient ainsi attachés.

Le maquis dans la région de Neuvié n'eut plus à intervenir. Il en fut fini avec les vols.

Neuvié

La ville de Neuvié fut décorée de la croix de guerre à la Libération pour son attitude pendant l'occupation nazie. Cette croix

1. Devenu capitaine, engagé pour la durée de la guerre, il devait mourir en Indochine.

longtemps dans l'action clandestine. Il a 32 ans, 5 enfants. Il a fait la guerre 39-40 comme sergent. C'est un homme de grande valeur, calme et modeste, tout de suite aimé de ceux qui l'approchent.

Lors de cette réunion, après la mise en place des cadres, Rivière donne des directives de combat. Il félicite Jean Baldous pour son embuscade du 1^{er} avril, mais fait aussi la critique de la trop grande durée de l'action qui nous a coûté un combattant. « On envoie quatre ou cinq glâces, on obtient un résultat, puis on décroche... »

A la réunion constitutive du sous-secteur C. Raymond Bastié, qui commandait la 4^e compagnie (Tulle) y est nommé commissaire aux opérations.

Cette décentralisation en trois sous-secteurs devra nous permettre de faire face au puissant afflux de nouvelles recrues qui a lieu en ce moment et qui va sûrement s'intensifier.

Considérant la division de fait des F.T.P. en deux catégories, les « illégaux » dans le maquis, les « légaux » dans les villes et les bourgs, nous créons donc les notions différentes d'unités « tactiques », c'est-à-dire susceptibles de mouvement, de manœuvre, et d'unités « statiques » liées aux lieux de travail et d'habitation de leurs membres.

Cette conception va permettre à nos maquis devenus détachement et compagnies « tactiques » de s'arracher, lorsque les nécessités du combat l'imposent, à leur zone d'implantation privilégiée, aux communes qui leur ont fait naître et qui ont constitué jusqu'ici leurs bases populaires d'intendance. Les déplacements de nos unités ne seront plus uniquement des migrations imposées par les attaques de l'ennemi. Maintenant, il faudra se déplacer pour attaquer.

L'afflux des recrues va de plus en plus entraîner le rassemblement de plusieurs compagnies en bataillons légers de 150 à 200 hommes chacun.

Jean-Paul MAGNAC.

Après avoir, les anciens détachements et compagnies de 1943, grossi par l'afflux de nouvelles recrues constituèrent :

- La 1^{re}, puis les 6^e et 8^e compagnies pour le sous-secteur A ;
- La 2^e et 5^e compagnies pour le sous-secteur B ;
- La 3^e et 4^e, puis la 9^e compagnies pour le sous-secteur C.

Désormais, le nombre symbolique 23 précédant le numérotage antérieur caractérisera notre « R III » formé par les départements de la Corrèze et du Lot.

Ainsi apparaissent les 231^{er}, 236^{er}, 238^{er}, 232^{er}, 235^{er}, 237^{er}, 233^{er}, 234^{er}, 239^{er} compagnies. Et la 4^e compagnie, qui donne normalement naissance à la 243^e, donne naissance aussi à la 2323^e. Dans le Lot, on numérotait à partir de 2310.

L'ordre de bataille au 1^{er} juin 1944 s'établit ainsi :

Etat-major régional, Saint-Bonnet-Avalouze : C. O. R. — J. J. Chapou (Kléber) ; C. F. R. — André Odru (André) ; C. T. R. : — Albert Faucher (Gustave).

Le Commissaire aux opérations, commissaire aux effectifs, commissaire technique, « Régional » a le sens de « départemental ».

Sous-secteur A, Lamazère-Basse : C. O. — Léon Lanot (Louis) ; C. E. — Maurice Mombazet (Flourens) ; C. T. — Adrien Lanot (Pédro) ; Premier bataillon, P. C. La Feuch de Meynac : Chef : Fertig (Hannibal) ; 231^{er} compagnie, Lamazère-Basse : Courtois (Robin) ; 236^{er} compagnie, Saint-Pardoux-le-Neuf, Charpentier (Mâchefer) ; 238^{er} compagnie, Chadebec-de-Bonnafont : Pin (René).

Sous-secteur B, Chanteix : C. O. — Fernand Taurisson (Jérôme) ; C. E. — Pierre Bouchetel ; 2^e bataillon, P. C. entre Saint-Pardoux-l'Ortigier et Saint-Mexant : Chef : Elie Dupuy (Lucien) ; 232^{er} compagnie, Le Lonzac-Saint-Salvador : Pierre Guérin (Jo) ; 233^{er} compagnie, N. O. Donzenac : Michel Roussel (Jules) ; Détachement C. Momey : Jean Baldous (Bébert).

Sous-secteur C, Le Grenouiller, Saint-Paul : C. O. Raymond Bastié (Alfred) ; C. E. Aubin Pompière (Luc) ; C. T. — Pierre Vernell (Pierre) ; 1^{er} bataillon, P. C. Clergoux : Chef : Robillard (Jean, ex Dix-de-Der) ; 233^{er} compagnie, Clergoux : Helouet (Yvon) ; 239^{er} compagnie, Darzac : Molinari (Francis) ; 2^e bataillon, P. C. chez le Négus : Chef : Magnac (Jean-Paul) ; 234^{er} compagnie, Saint-Priest-de-Gimel : Suzineau (Marceau) puis Boivent (Norbert) ; 2323^{er} compagnie, Le Chastant, Saint-Martial-de-Gimel : Roger (Maurice) ; Détachement Brochet (H. Hecht).

A ces unités tactiques, composées des maquisards les plus aguerris et les mieux entraînés, les mieux armés aussi, il faut ajouter les compagnies statiques formées des « légaux » depuis longtemps entrés dans la bataille.

Le numérotage des compagnies statiques se fait dans l'ordre de leur engagement. C'est ainsi que le sous-secteur « A » hérite des numéros 13, 15, 27, 28, 29, 30, 51, 54, 61, 81, le sous-secteur « B » des numéros 18, 19, 31, 32, 33, 36, 37, 49, 41, 63, 64, 65, 66, 71, 118, et le sous-secteur « C » des numéros 12, 21, 44, 45, 46, 47, 48.

A chaque échelon, état-major régional, sous-secteur, bataillon, est attaché un détachement de protection et de liaison.

Le service régional de santé est dirigé par les docteurs Toty (Ranson), Florian (Pélin) et Beguinski (Jean).

Le service de renseignements (service B) est animé par Lucien Fieyre (Séverin).

Le service des transports (service C) fonctionne sous les ordres de Logothetis (Alexis, puis Agnès).

Le service des parachutages (service G) est dirigé par André Viaule (Barraud).

E. SALESSE.

Sur le plan sanitaire, nous avons à réaliser l'organisation du service de santé interne et du service de santé externe. A savoir :

— A l'intérieur des formations, à l'échelon de la compagnie si possible, placer un médecin ou, à défaut, un infirmier-major ; instruire et former les infirmiers et brancardiers de compagnies et détachements et les munir des médicaments indispensables.

— S'il faut attendre longuement, les Tullistes seront morts de faim et de colère !

En raison de la tournure de la discussion, nous ne nous attardons pas : j'enraîne mon camarade et nous sortons rapidement de la ville.

Ce que j'ai entendu m'étonne : le secret total a été exigé des membres des états-majors. Comment se fait-il que la population connaisse nos préparatifs ?

— Que veux-tu, me répond Faucher, nos préparatifs ne peuvent passer inaperçus. Ajoute à cela que nos « légats » ont de fréquents contacts avec nos maquis et qu'ils sont mêlés à la population. Ceux qui réfléchissent pensent qu'une opération importante ne peut être envisagée que sur Tulle. Le bon sens ajouté aux vœux de tous les aboutit à cette conclusion.

Que puis-je répondre ? Décidément il faut en terminer au plus vite avec les préparatifs et passer aux actes afin de conserver l'effet de surprise.

Mais l'attaque sur Tulle devra être couverte aussi, à plus grande distance, à l'échelle de l'inter-région. Sous l'autorité directe de Roger Lescur, les unités de quatre départements, limitrophes : Dordogne, Lot, Creuse, Haute-Vienne prennent leurs dispositions pour rester en alerte à partir du 1^{er} juin, et de nombreuses embuscades sont prévues sur les voies d'accès vers la Corrèze. Il importe en effet d'empêcher les garnisons ennemies de ces départements de se porter en renfort en Corrèze.

Toutefois, en raison de quelques trous existant dans notre dispositif, je dis à Kléber mon souci en ce qui concerne d'éventuels renforts ennemis pouvant venir du Puy-de-Dôme, du Cantal ou du Lot. Kléber me précise que des unités seront gardées en réserve aux sous-secteurs « A » et « C » et placées en embuscade face au Puy-de-Dôme et au Cantal, et que d'autre part, lors d'une entrevue avec les chefs de l'Armée secrète, ceux-ci se sont engagés à garder avec leurs meilleures unités (notamment des Polonais bien entraînés) les ponts sur la Dordogne !

Jean-Paul MAGNAC.

De quelles forces disposent les Allemands et leurs auxiliaires à l'intérieur de Tulle ? Notre service de renseignements qu'anime Lucien Pleyre (Séverin) infatigable et téméraire, ne les a peut-être pas chiffrées exactement, mais il les a parfaitement localisés.

Les Allemands du 95^e régiment de sécurité sont établis à l'école normale de jeune filles, à l'école supérieure de jeunes filles, au lycée Edmond-Perrier, à la Manufacture d'armes, au groupe scolaire de Souilhac, à l'hôtel Dufayet, à l'hôtel Cérou (la Trémolière : détachement de la Feldgendarmérie), à l'hôtel Moderne.

1. A l'aube du 7 juin, déjà installés au poste de commandement de l'opération dans la mairie de Tulle, je poseai la question à Kléber en ce qui concerne les ponts sur la Dordogne. Il me confirmera que l'accord avec l'Armée secrète est appliqué et que leurs unités assurent la garde de ces ponts.
2. Actuellement hôtel Continental.

CHAPITRE VII

TULLE

(1^{er} - 8 juin 1944)

Mon pays arrivait dans la nuit vers les régions où commence la lumière, il pressentait l'aurore, il savait qu'elle est un combat, qu'elle a dans sa pâleur des sanglots et du sang.

ARAGON (*Le Diane française*).

LE CŒUR DU MAQUIS

Louis GODEFROY.

Dans la dernière semaine de mai, nous préparons avec soin l'attaque sur Tulle. Nous inspectons les unités : valeur combattive, puissance de feu, moral des hommes et des cadres. Nous confrontons nos points de vue, cherchons à bien connaître aussi l'ambiance régnant dans la population de la ville, à « prendre la température » comme nous disons.

Le 26 mai, je fais une « inspection-promenade » dans Tulle en compagnie d'Albert Faucher. Nous pénétrons dans une arrière-salle de café. Une quinzaine de personnes sont là. L'une connaît bien Faucher et sans nul doute, son activité clandestine, car elle l'interpelle :

— Alors ! Qu'attendent les F.T.P. pour venir attaquer cette vermine déjà verte de peur ? Les G.M.R. s'ils sont nombreux, en ont « marre » et ne résisteront guère. Les « Vert-de-Gris » n'en mènent pas large. La Gestapo et ces « fumiers » de la Milice seront vite mis à la raison ! Tous les Tullistes attendent cela et donneront un bon coup de main aux F.T.P.

Toute la salle approuve cette harangue.

Faucher, un peu embarrassé répond d'une façon évasive...

— Ça viendra... il faut savoir attendre...

au passage : « La Mascoffe », « Jean », Jeantou Estranges, que j'ai vu souvent au camp à Clergoux. Un clin d'œil d'intelligence, un pauvre sourire. C'est tout ce qu'ils peuvent m'adresser. Je vois aussi un brave paysan à moustaches, dans quel état ils sont les malheureux ! Le visage tuméfié, couvert d'ecchymoses, sanglant — le sang a coulé sur le front, sur les joues, dans le cou — ils se lient difficilement sur leurs jambes et gagnent à grand-peine leurs misérables paillottes.

Je n'oublierai jamais ces visages amis, meurtris par la torture. Et je n'oublierai jamais non plus les visages de leurs bourreaux.

J'ai vu Fernand — le frère d'André — pendant quelques jours à l'hôtel Saint-Martin. On lui a demandé, bien sûr, où était André. Mais on lui a demandé aussi dans quel hôtel se réunissent les « terroristes » à Clergoux. Et comme il est garde-chasse, on voudrait bien savoir s'il n'a pas, au cours de ses déplacements, l'occasion de rencontrer des « maquis ». Fernand ne donne aucun renseignement valable. Cela ne lui a pas évité un séjour à l'école normale de filles où sont rassemblés les résistants qui seront déportés.

Il y a là, à ce moment, André Puyaubert, ravitailleur de la 3^e compagnie, arrêté le 29 avril chez lui, à Saint-Martial-de-Gillipe, Jeantou Estranges de Laguerne, armurier des F. T. P., Philippe, le forgeron de Jugeals, Brette, de Marcillac-la-Croisille, Marty, un ouvrier de Brive, Lapout, cordonnier au Pont-de-la-Pierre, à Tulle, un cultivateur-hôtelier d'Espagnagol, Simon, un accordéoniste, de Véronis, et aussi Georges Thyvent, le chef du détachement « ville » des légions F. T. P. de Tulle. Jeantou Estranges a pu dire un moment à Fernand : « Tu diras à Barraud que je n'ai pas jéré et que je ne jurerai pas, sous tonquille... ».

A l'hôtel Saint-Martin, Fernand a reconnu Vandarsec, de la S. I. D. B. C. de Mulatet, le paragiste Noël Perrier et un F. T. P. de la région de Clergoux.

Tous les résistants seront déportés.

Fernand et moi serons libérés le 17 mai.

1. Jean Estranges ne revint pas de déportation.

ANDRÉ ORAU.

Le 15 mai au matin, j'arrive par le train de Brive en gare de Tulle, ma bicyclette dans le wagon de marchandises : j'ai un rendez-vous dans un village du Plateau, pour y procéder, avec Godefroy, Chapou, Faucher, et en compagnie de nombreux officiers F. T. P., à la mise en place des cadres du sous-secteur C.

Je m'aperçois tout de suite que la ville est en état de siège. A la gare, tous papiers sont épulés. Excellents papiers : Lucien Fieyre me les a remis récemment, en remplacement des anciens trop peu sûrs. Cette fois, ma carte d'identité est ce que Lucien appelle une « vraie fausse carte ». Elle est la copie exacte, avec ma photo, de celle d'un jeune habitant de Tulle, nommé Carrière, un du terrain s'il en est un. Je suis employé à l'usine de la Martine (Braud) qui fabrique des grenades et autres armements pour les nazis. J'ai aussi une carte de travail et une carte d'alimentation à son nom, avec les vrais numéros. Le tampon « Commissariat central de police de Tulle » est là, indiscutable. Séverin (Lucien Fieyre) a bien fait les choses.

Ce premier barrage passé, j'enfourche mon vélo et me dirige vers le quartier de Souillac, où j'ai une commission à passer au petit café du carrefour de la route de Poissac, tenu par des amis.

1. Cinq cents miliciens étaient arrivés la veille dans la ville. Lejeune, directeur départemental de la Milice était sur place. A l'hôtel Saint-Martin, Bouxy et Lafont attendaient l'arrivée des hommes et des femmes à torturer.

Si Tulle comptait 15 000 habitants, il devait y avoir à cette époque un milicien ou un Allemand ou un G.M.R. pour 10 habitants dans la ville. Lejeune, directeur à l'époque était sous les ordres du chef régional de la Milice à Limoges, Jean de Vaugelas, qui s'était déjà illégalement installé des Gilvres, fin mars 1944, dans les exécutions sommaires des maquisards. L'historien de la Milice, Delpeyre de Blayac, dit de Vaugelas qu'il fut « un homme extrêmement dur, et c'est adapté à peine d'écrire que, pour lui, un communiste n'est pas un être humain ».

Après la Libération, Vaugelas put s'enfuir en Amérique du sud.

- Sous-secteur «A» (partie nord et nord-est du département)
- Sous-secteur «B» (partie ouest et sud-ouest du département)
- Sous-secteur «C» (partie est et sud-est du département)

Après avoir les anciens détachements et compagnies de 1941, grossis par l'afflux de nouvelles recrues constituaient :

- La 1^{re}, puis les 6^{es} et 8^{es} compagnies pour le sous-secteur A.
- La 2^{de} et 3^{es} compagnies pour le sous-secteur B.
- La 3^{de} et 4^{es}, puis la 9^{de} compagnies pour le sous-secteur C.

Désormais le nombre symbolique 23 précédant le numérotage antérieur caractérisera notre « R III » formée par les départements de la Corrèze et du Lot.

Ainsi apparaissent les 231^{er}, 236^{es}, 238^{es}, 232^{es}, 235^{es}, 237^{es}, 233^{es}, 234^{es}, 239^{es} compagnies. Et la 4^{de} compagnie qui donne normalement naissance à la 234^{de} donne naissance aussi à la 23-23^{es}.

L'ordre de bataille au 1^{er} juin 1944 s'établit ainsi :

État-major régional, Saint-Bonnet-Avalouze : C. O. R. — J. J. Chapou (Kléber); C. E. R. — André Odru (André); C. T. R. — Albert Faucher (Gustave).

Sous-secteur A, Lamoignon-Basse - C. O. — Léon Lanot (Louis); C. E. — Maurice Mombazez (Florencio); C. T. — Adrien Laint (Pédrot); *Premier bataillon*, P. C. Le Pouch de Meynac - Chef : Fertig (Hannibal); 231^{er} compagnie, Lamoignon-Basse : Courtin (Robin); 236^{es} compagnie, Saint-Pardoux-le-Neuf, Charpentier (Machefier); 238^{es} compagnie, Chadebec-de-Bonnetfond : Pin (René).

Sous-secteur B, Chantein :

C. O. — Ferdinand Taurisson (Jérôme); C. E. — Pierre Bouchet; 2^{de} bataillon, P. C. entre Saint-Pardoux l'Ortigier et Saint-Mexant : Chef : Élie Dupuy (Lucken); 232^{es} compagnie, Le Lunzac-Saint-Salvadour : Pierre Guérin (Jo); 233^{es} compagnie, N-O, Donzenac :

Des mois épuisants de clandestinité, bien des nuits sans sommeil, la faim, la soif, le froid, la chaleur, la fatigue, le manque de sommeil, avaient aussi joué leur rôle : un pourrait respirer librement dans les vastes forêts de la Corrèze... et c'est le printemps!

I. C. O. R. : commissaire aux opérations régional; C. E. R. : commissaire aux effectifs régional; C. T. R. : commissaire technique régional (renseignement et armement).

Michel Roussel (Jules); Détachement C. Monney : Jean Balabous (Bébert).

Sous-secteur C, Le Grouaillat, Saint-Paul :

C. O. Raymond Bastié (Alfred); C. E. Aubin Poupier (Luc); C. T. — Pierre Vernier (Pierrot); 1^{er} bataillon, P. C. Clorpeux :

Chef : Robillard (Jean, ex Dix-de-Der), 233^{es} compagnie, Clorpeux; Melouet (Yvon); 239^{es} compagnie, Darzac; Molinari (François); 2^{de} bataillon, P. C. chez le Négus : chef : Magnac (Jean Paul); 234^{es} compagnie, Saint-Priest-de-Gimel; Subisneau (Maurice); puis Buivert (Norbert); 23-23^{es} compagnie, Le Chastanet, Saint-Martial-de-Gimel; Roger (Maurice). *Détachement Bracher* (H. Hoch).

Reserve opérationnelle. A ces unités tactiques, composées des maquisards les plus aguerris et les mieux entraînés, les unités armées aussi, il faut ajouter les compagnies statiques bien organisées déjà. Par exemple la : 23-12^{es} (Ladigbas-Marc-la-Tour) avec Noard (Jérôme); 23-44^{es} (Albussac) avec Mbs (Jusé); 23-28^{es}; 23-64^{es}, etc.

A chaque échelon, état-major régional, sous-secteur, bataillon est attaché un détachement de protection et de liaison.

Le service régional de santé est dirigé par les docteurs Toty (Ransom), Florian (Félix) et Boguinski (Yvan).

Le service de renseignements (service R) est animé par Lucien Fieyre (Séverin).

Le service des transports (Service C) fonctionne sous les ordres de Longobardi (Alexis, puis Agnès).

Le service des parachutages (service G) est dirigé par André Vialle (Barraud).

Le numérotage des compagnies statiques se fera par la suite dans l'ordre de leur engagement. C'est ainsi que le sous-secteur « A », héritera des N^{os} 13, 15, 27, 28, 29, 30, 31, 34, 61, 81, le sous-secteur « B » des numéros 18, 19, 31, 32, 33, 36, 37, 40, 41, 63, 64, 65, 66, 71, 118, et le sous-secteur « C » des numéros 12, 21, 44, 45, 46, 47, 48.

E. SALLES, A. FLORIAN.

Le docteur Florian, aidé par L. Fieyre et Boguinski, installe une infirmerie du maquis à Hatalis. Elle drainera les blessés du

sous-secteur « C » lorsqu'il sera impossible de les évacuer sur les hôpitaux et les cliniques des villes.

Il s'agit d'une vieille maison délabrée, sur un mamelon au toit lilié des bois, à 3 kilomètres de la route et protégée par une embuscade, à quelques kilomètres du hameau des Jordes.

Une pièce est transformée en chambre de malades et blessés, l'autre en salle de pansement, la grange en dortoir. On installe quelques châlits, quelques paillasse, et on « récupère » des draps pour les malades.

Le médecin-chef, le docteur Florian, au prix d'énormes difficultés, a collecté un strict minimum comme médicaments et instruments, et réalise une salle d'opération¹.

La table d'opération est constituée par un châlit surélevé, et les instruments sont : un bistouri, cinq pinces de Kocher, une scie, trois tubes de caoutchouc n° 2. C'est dans ces conditions que le chirurgien soviétique Yvan² et le docteur Florian réaliseront en particulier, une amputation de bras.

Cet Yvan est un chirurgien bien particulier. La mitraillette en permanence sur l'épaule, la posant à peine pour opérer, deux grenades à la ceinture, c'est avant tout un combattant. Dès qu'il est libre, il disparaît pour participer aux embuscades et lorsqu'on a besoin de lui, il faut dépêcher une estafette dans les coins où l'on se bat et où l'on est certain de le trouver.

ANDRÉ OREAU.

La réorganisation de nos forces terminée en Corrèze, Louis Godefroy nous demande d'effectuer le même travail dans le Lot. La division de ce département en trois sous-secteurs a lieu dans une

1. La maison a été trouvée et sommairement aménagée par Lucien Piétre. Le petit matériel a été fourni principalement par la pharmacie Laporte à Tulle. La collecte des draps, chez l'habitant, a été faite par le docteur Florian, les lieutenant Bastié et Pomper.

Après l'évacuation de l'infirmerie d'Habillis dans la nuit du 9 au 10 juin, sur le P. C. de la 233^e compagnie, puis sur Chabrières (Champanne-la-Noaille) et Brigueux (Gros-Chastang), du matériel important (notamment 40 lits) sera amené d'Égletons par Jo et mis à la disposition du docteur Florian.

2. Bogumski.

salle de classe de l'école du Terrou. Avec Godefroy, Jacques Chapou, Albert Fuchet et moi, il y a là Lecherbonnier, qui remplace Chapou dans le Lot, et d'autres chefs locaux.

Sur la carte de l'almanach des Postes, Godefroy trace, à partir d'un point situé dans une région centrale et déserte du Causse, trois lignes droites en étoile : les trois sous-secteurs sont nés : il reste à désigner les trins de direction.

L'affaire avait été plus complexe en Corrèze, où il avait fallu tenir compte d'états de faits vieux de plus d'un an déjà.

A la fin du mois de mai, le conseil militaire régional décide de prendre, à son tour, le masquis. La première implantation du P. C. est prévue près d'une ferme, sur une croupe boisée, au Roquet-de-Chanac, près de Saint-Bonnet-Avalouze, suffisamment près de Tulle et des grands axes pour permettre des liaisons plus faciles avec le P. C. des trois sous-secteurs. Un petit détachement d'agents de liaison à vélo y campe. Trois jeunes filles P. T. P. Yvette Mm, Jacky Massard, Michèle Treuil sont installées à proximité, pour les liaisons en ville et le secrétariat.

Mais y travaillons dans l'ambiance fébrile de la préparation des futurs combats. Les rires mêlés d'Albert Fuchet et de Kléber ne nous laissent pas douter de la victoire.

Les derniers jours de mai Roger Lescaure vient travailler avec nous à la suite au point de la journée d'action du 1^{er} juin.

Dans la nuit qui précède, J. J. Chapou, Roger Lescaure et moi contemplons d'une hauteur culminante, dans la région de Malange, le feu d'artifice des explosions, sur une grande partie du département.

Nuit fantastique : au delà des frondaisons d'un noir d'écre qui montent jusqu'à l'horizon sous la voûte des étoiles, des lueurs lointaines sifflent dans toutes les directions, des explosions plus ou moins assourdies, des bruits de coups de feu nous parviennent. Les trains déraillent, les routes nationales sont coupées, les gendarmeries attaquées, les pylônes sautent.

Les trains de Tulle sont arrêtés pour plusieurs jours, la voie ferrée Tulle-Ussel impraticable (une locomotive, lancée depuis la gare de Corrèze, vient écraser des wagons et détruire les voies dans la gare de Tulle préalablement alertée).

Dans la journée du 1^{er} juin, occupation de Bugesat, Neuville, etc.

JEAN-PAUL MAGNIAC.

De quelles forces disposent les Allemands et leurs auxiliaires à l'intérieur de Tulle ? Notre service de renseignements qu'animé Lucien Fieyre (Séverin) infatigable et ténace, ne les a peut-être pas énumérées exactement, mais il les a parfaitement localisées.

Les Allemands du 95^{em} régiment de sécurité sont établis à l'école normale de jeunes filles, à l'école supérieure de jeunes filles, au lycée Edmond-Perrier, à la Manufacture d'armes, au groupe scolaire de Souilhac, à l'hôtel Dufayet, à l'hôtel Cérou (la Tréculière - détachement de la Feldgendarmerie), à l'hôtel Moderne¹.

Ils contrôlent aussi la poste et ont établi quelques observatoires de fortune (notamment à Blaye) sur les hauteurs dominant la villa, mais nous les ignorons.

Les Allemands disposent d'un abondant armement léger : fusils, pistolets mitrailleurs, fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, mortiers de petit calibre, et d'un armement lourd convenable : quelques mitrailleuses lourdes, quelques mortiers de gros calibre, quelques canons de D. C. A.

Les forces du « maintien de l'ordre » et la Milice occupent la caserne du Champ de Mars, l'hôtel Saint-Martin, la gendarmerie, l'immeuble Pradoux (O. G. de la Milice) et stationnent aussi à la préfecture. Elles sont dotées, presque uniquement d'un armement léger.

Nous avons l'intention d'attaquer la garnison allemande, l'année soit si possible, de désarmer G. M. R. et gardes mobiles, de confisquer leur armement et leur matériel roulant, de mettre hors d'état de nuire miliciens et collaborateurs nazis².

Il serait extrêmement intéressant aussi de faire main basse sur certains dossiers à la préfecture, à l'hôtel de la police, à la Légion, au S. T. O. Du point de vue psychologique, ce serait un coup sé-

cond avec l'Armée secrète est appliqué et que tous unités assurant la garde de ces posts

1. Actuellement hôtel Continental.

2. Ces objectifs correspondaient aux ordres qui furent donnés, au moment du débarquement.

avoir porté à l'occupant tandis que la population civile y trouvait un enthousiasme accru et une volonté de lutte décuplée.

La ville pourrait être, par la suite, protégée par un réseau d'unités largement déployé sur tout le territoire environnant.

Les premiers jours de mai, on prépare plans et ordres pour l'attaque. Kléber, au volant de sa « traction » noire, et avec un équipage total du danger, sillonne les routes de la Corrèze. De son P. C. du Saint-Donnet-Avalouze à Larazière-Basse, de Larazière et de Chateaux à Clergoux et Saint-Paul, il va sur place visiter sous-secteurs, bataillons, compagnies. Il passe en revue les unités, vérifie armement et matériel croquant. Il s'entretient longuement avec les responsables et regagne, de jour ou de nuit le P. C. à une allure folle.

Plusieurs réunions de travail, sous sa direction et en présence de Gindoffroy, se tiennent entre le 10 et le 25 mai. Elles rassemblent, pour les commandants de sous-secteurs, les commandants de tous les bataillons tactiques.

La dernière de ces réunions se tient à Clergoux tout au début de juin (2 au soir) tard dans la nuit. Elle est l'ultime mise au point avant l'attaque. Il y a ce soir là, autour de la longue table de bois patinée par les ans : Rivière, Kléber, André, Gustave, Alfred, Luc, Pierre, Jean, Yvon, Francis et moi-même Jean-Paul C.

La date de principe du 6 juin est adoptée pour l'attaque.

La réunion dont je parle rassemble autour de l'état-major régionaux, les responsables du sous-secteur « C » et les chefs de bataillons tactiques. Le sous-secteur « C » possède quelques-unes des meilleures unités et je pense notamment à cette admirable 23^{re}, sous les ordres de Ravreau (Cabocheard) puis Robillard (Dix de Dier-Jean) sur la brèche depuis plus d'un an.

Elle a déjà infligé aux Allemands des pertes sérieuses. Son jeune et nouveau commandant Yvon, sera, pendant le combat de Tulle grièvement blessé à la gorge, au bas de la côte du Carnel, à proximité du pont de la Barrière.

Je pense à la 239^{re} et au lieutenant Molinari (François). Et je pense aussi aux nouveaux, les 250 hommes des usines, des bu-

1. Gindoffroy, Chapou, Odru, Faucher, Bastie, Pompiet, Verbaill, Robillard, Helouet, Molinari, Magres.

reaux, des chantiers de Tulle qui ont quitté leur travail, leurs foyers, pour former la 234^e et la 23-23^e compagnies. Ce sont eux d'ailleurs qui paieront le tribut le plus lourd.

Nos unités sont commandées par des hommes expérimentés, et pourvus d'un armement convenable. Bien sûr, c'est un armement léger, mais nous pensons qu'il est valable, contre les Allemands retranchés mais isolés les uns des autres, et qui ne pourront pas utiliser l'armement lourd dont ils disposent.

Les maquisards sont armés de fusils anglais et français (Mks 36, 07-15, 1886-93) de mitrailleuses « Sten » et « Thomson ». Ils sont abondamment pourvus en grenades défensives anglaises (quadrilles) et grenades « Gammou ».

Les sous-officiers et les officiers ont des pistolets automatiques Colt, des revolvers Smith-Visson, n° 92 et divers (Steyr-Mannlicher et Parabellum récupérés sur les Allemands) des carabines automatiques Winchester et Rock-Ola, des mitrailleuses Thomson.

Chaque groupe dispose d'un fusil-mitrailleur (Ben ou 24-29), chaque détachement possède un bazooka et nous disposons de quelques mitrailleuses de 7 et 8 mm, anglaises et françaises, de quelques mortiers légers (flat de 50 m/m, d'un mortier de 60, et d'un mortier de 81).

JEAN-JACQUES CHAPOU.

Le lieutenant Gustave : a pu, hier 2 juin, me remettre en contact, par agent de liaison, avec un agent de renseignement à Tulle. Pour l'élaboration du plan d'opération, nous avions évalué les forces ennemies à environ 250 Boches et 400 G. M. R. ou gardes mobiles. Le premier rapport de cet agent reçu aujourd'hui 3 juin mentionne 280 Boches et 600 G. M. R. ou G. M., sans compter les forces de police, gendarmerie et Milice.

Dans la soirée, l'envoyé de l'agent de renseignement m'informe que les troupes d'occupation à Tulle réclament d'importants renforts, et qu'on attend, d'un moment à l'autre, l'arrivée en Corrèze, en provenance du Lot et de la Dordogne, d'une divi-

1. Albert Faucher.

sions blindées allemandes, la fameuse division B, qui opérerait récemment dans le Lot¹.

JEAN VIALAT

JEAN-JACQUES CHAPOU.

P. C. régional, 3 juin 1944, A l'instinct même (il est 23 heures) l'appelons par Jo, chef de groupe à la 234^e, que le P. C. du 1^{er} bataillon tactique (sous-secteur « A ») et la 231^e compagnie ont été attaqués par 400 Boches arrivant par Lamazière-Basse. J'étudie la possibilité de déclencher une manœuvre de diversion sur les arrières ennemis pour dégager nos camarades.

X... ?

Ancien combattant de 14-18, militant communiste connu, militant paysan, Jean Vialat est, malgré ses 58 ans, le chef du bataillon statique F. T. P. de cette région du sous-secteur « A », sous le nom de lieutenant Vincent.

Depuis quatre ans, il est de ceux que la défaite, loin d'aveugler, a stimulés. Ouvrier aux usines Michelin, il avait été renvoyé en raison de son activité syndicale.

Le 3 juin 1944 à 2 heures du matin, plusieurs centaines de soldats débarquent sur la route nationale, près de Combrezol. Ils veulent encercler le chaquis situé à faible distance du village. C'est compter sans Jean Vialat. Réveillé, il comprend aussitôt

1. En ce début de juin, Kléber recevait en effet des informations sur l'activité répressive d'une division allemande dans le Lot, Figeac, Salnt-Céré, la Capelle-Marival, Latronquière, etc., toutes ces citadelles de la Résistance avaient reçu la visite des nazis qui avaient tué et déporté des centaines de personnes. Le 21 mai ils avaient fusillé 15 personnes à Prayssinet-le-Gelat.

2. Auteur non identifié. Récit publié à la Libération, confirmé par Madame Jean Vialat et Georges Marnat.

3. Il s'agit du P. C. du 1^{er} bataillon tactique.

Le total des effectifs se situe aux environs de 150 hommes dont une centaine seulement participeront à l'attaque de Tulle. L'effectif est constitué ainsi :

- un bazooka (antichars) ;
- un lance grenades de 50 mm ;
- 5 à 6 fusils-mitrailleurs ;
- une arme individuelle par combattant (fusil, mitraillette ou pistolet automatique).

Peu de munitions et aucun moyen de transmission caractérisent cette unité qui va devoir se mesurer avec une garnison allemande forte de deux cents hommes aguerris, largement dotés en armement et notamment en mitrailleuses lourdes jumelées, disposant d'un retranchement efficace et de ressources en munitions très abondantes, peu-être soutenue par les forces vichystes stationnées dans la ville.

Une liaison est envoyée aux unités du 2^e bataillon, convoquant au P. C. les commandants d'unités. En même temps Élie Dupuy se rend à Tulle et arrête sur place le détail de déploiement des troupes, tout en reconnaissant la topographie, la disposition des bâtiments où sont installées les troupes ennemies.

Les commandants de compagnies reçoivent l'ordre de mettre leurs unités en état d'alerte et de prendre toutes les dispositions nécessaires pour un déplacement de 20 à 30 kilomètres.

Ils auront un préavis de mouvement de 24 heures, mais ne seront pas autorisés à divulguer le lieu constituant la base de départ à leurs subordonnés avant le départ effectif des camps.

Après l'attaque allemande en haute Corrèze, la démarginalisation momentanée du 1^{er} bataillon va obliger le commandement à modifier son plan.

JEAN-JACQUES CHAPOU.

P. C. régional, 4 juin, 23 heures 30. — Une note du lieutenant Louis¹ commandant le sous-secteur « A », reçue à ce moment,

1. Léop. Lamy.

nous fait connaître qu'à l'heure actuelle, il n'a pas encore pu recoller avec son bataillon tactique.

J'en informe immédiatement les lieutenants André et Gustave¹. Après discussion où je m'oppose à la réalisation du plan prévu pour le 6 juin, j'obtiens un accord pour que le déclenchement de ces opérations soit retardé du vingt-quatre heures. Les raisons invoquées par moi sont que trop de précipitation risque de faire échouer une opération préparée trop hâtivement.

Le commandant Rivière² nous rejoint le 5 juin à l'aube et approuve notre décision. Je lui communique les ordres de mission destinés à chaque commandant de sous-secteur et lui expose mon plan d'attaque. Il est d'accord.

Dans la journée du 5 juin, nous expédions dans chaque sous-secteur des agents de liaisons porteurs de l'ordre d'attaque pour le 7 et afin de connaître dans quelle situation ils se trouvent, et s'ils sont prêts pour l'opération prévue.

Le soir du 5, réunion du C. M. R. avec le commandant Rivière. Tous les détails des opérations sont étudiés et la décision est prise que demain matin, 6 juin, le commandant Rivière, le lieutenant André, et le lieutenant Gustave partiront chacun dans un sous-secteur pour rapporter au P. C. régional confirmation de la possibilité de chaque sous-secteur de prendre part aux opérations.

ANDRÉ ODRU.

Le matin du 6 juin, nous apprenons que le débarquement vient d'avoir lieu. Le message radio couronné a été capté : « Dans la forêt Normande il est un lieu-dit, " André Vialle, responsable aux parachutages et aux liaisons-radia avec Londres nous l'apprend en faisant irruption dans notre P. C. de Saint-Bonnet-Avalouze.

Enfin, le voilà donc, ce deuxième front en Europe promis depuis 1942 ! La radio de Londres fait déclencher les plans « vert » et « tortue » relatifs à la coupure des voies ferrées et l'attaque des transports sur route.

1. André Odru et Albert Fauchet.
2. Louis Godéroy.

Il y a longtemps que ces « plans » sont, par nous, entrés en action. Mais le débarquement allié en Normandie, attendu depuis des années, va nous permettre de porter notre action à un niveau plus élevé.

Immédiatement, Louis Godéfroy réunit le « comité militaire », Chapou, Faucher, moi-même. Quelle décision allons-nous prendre dans le cadre des directives F. T. P. ? Faut-il déclencher l'attaque comme prévu, le matin du 7 juin ? L'ennemi est dans le désarroi, profitons-en... D'autre part, on peut penser que la vigueur du débarquement allié, l'aide accrue à la Résistance qui l'accompagne, ne laissera aucun répit, aucune possibilité de réaction violente à l'ennemi, surtout loin du front de Normandie comme nous sommes¹.

Les « mobilisés » de Tulle ont hâte de rentrer dans leur ville, de revoir leur famille, de régler leur compte aux miliciens, aux fonctionnaires qui y sévissent.

Mais, par contre, tout n'est pas absolument au point dans la préparation, surtout en ce qui concerne le bataillon de haute Corrèze aux prises avec l'ennemi les jours précédents. Nous discutons à l'aveugle. Finalement la décision est prise : l'attaque aura lieu le 7 juin à l'aube.

Il faut immédiatement informer les trois commandants de sous-secteurs et déclencher le mouvement vers Tulle des bataillons F. T. P. prévus pour cette opération. Je porte moi-même, dans une voiture conduite par un de nos chauffeurs, l'ordre de mouvement à Léon Lanot, commandant du sous-secteur « A » (haute Corrèze) et j'envoie José Pons avertir les dirigeants du Parti communiste et du Front national, passés eux aussi au maquis dans la région au nord-ouest de Tulle. Albert Faucher se rend auprès de Raymond Bastié, au sous-secteur « C ».

A Lamazière-Basse, je ne trouve pas Léon Lanot. Il est, me dit-on, à Combrèsol « à un enterrement ». Nous remontons à

1. Les faits ont prouvé que cette opinion, commune à l'époque, était erronée.

toute allure l'étonnante route des gorges de la Luchère que domine la silhouette inquiétante des ruines de Ventadour Combrèsol est vide : tout le village est au cimetière. Justement la cérémonie est terminée et la foule revient par le petit chemin, les femmes sont en larmes. Léon est là, il n'a pas sa figure habituelle, mais ces hommes toujours maître de lui laisse difficilement apparaître ses sentiments.

Je l'informe de la décision prise au comité militaire, et à laquelle il doit s'attacher : mouvement vers Tulle des unités tactiques ; attaque à l'aube du 7 juin.

Je suis pressé, je lui serre la main : « A bientôt ! » Nous regagnons Saint-Bonnet.

Je ne me suis pas rendu compte de l'immense malheur qui frappe Léon Lanot et la population du village et des alentours. Car celui qu'on vient d'enterrer, c'est Jean Vialat.

Léon Lanot a prononcé au cimetière quelques mots d'adieu à son grand ami et camarade.

A quoi bon parler de vengeance ! La lutte, depuis si longtemps entreprise, la lutte, si dure, continue.

Léon Lanot, à Combrèsol, charge André Forge d'apporter le chef de la 236^e compagnie...

MAURICE MARCHEFER.

Le soir du 6 juin 1944, ordre est donné à la 236^e compagnie renforcée d'un contingent de 40 mineurs de charbon de Messier, de rejoindre Tulle dans la nuit.

Le rassemblement des sections a lieu dans le bourg de Saint-Pardoux-le-Neuf. Le trajet s'effectuera en camion par les routes secondaires. Premier objectif : Naves.

Éric Dupuy, Jean Baudoux, Maurice Rousseau, Guérin.

Le 5 juin, un agent de liaison du P. C. régional se présente au bataillon apportant le message suivant :

« 2^e bataillon attaquera objectif 7 juin 1944 à 4 heures. Mot de passe : « Turenne ».

Imité
compagnie

— «

sur bas

1944 à 22 heures. P. C. Bataillon sera en place Croix-de-Bar.
Mot de passe : « Turcotte », »

Malgré les difficultés, les liaisons, effectuées à vélo ou à pied, fonctionnent lentement mais sûrement grâce au courage et au dévouement de ceux qui en sont chargés. Leur mission, pour être obscure, n'en est pas moins l'élément essentiel de l'efficacité de l'ensemble de l'appareil.

Le détachement Baldous réquisitionne un camion-plateau à gazogène, et, le 6 juin, fait route sur Saint-Germain-les-Vergnes, embarque le P. C. du bataillon au passage et l'ensemble arrive dans les délais à la Croix-de-Bar.

La 2^e compagnie et la 5^e compagnie arrivent respectivement avec un camion à gazogène et un autobus de la maison Bernis. Ce dernier a été arrêté sur son circuit habituel et les voyageurs pris de descendre. Comme le conducteur du véhicule ne manifeste pas un grand enthousiasme pour prendre un itinéraire inconnu mais qu'il présume avec juste raison dangereux, c'est un responsable F. T. P. : Alexis Logothétis, qui se charge de la conduite du car.

ÉPILOGUE

A la Croix-de-Bar, le bataillon est rassemblé à la tombée du jour. Les sentinelles sont en place. Je réunis les commandants d'unités, et expose la mission des F. T. P. de Corrèze, puis celle du bataillon. Le plan d'attaque est explicité et commenté. Roussel, Guérin, Baldous rassemblent leurs chefs de section et de groupe et exposent, à leur tour mission, plan, etc.

A minuit tout est terminé et nous devons nous reposer jusqu'à 3 heures. Mais quel est celui d'entre nous qui pourra dormir ? Pourtant la nuit est magnifique, douce et étoilée. Pas un bruit ne trouble le silence, le couvre-feu est en vigueur dans la ville que nous sentons toute proche.

Des groupes se forment et discutent. On devine les pensées qui

bien que nous fumillions, habitent ces soldats. L'image d'une mère, d'une fiancée, d'un enfant doit être présente dans bien des cœurs. Dans quelques heures le feu de l'action aidant, tout l'être sera tendu vers la mission et il n'y aura plus de place pour cette douce rêverie...

Quelques anciens soldats de l'armée républicaine espagnole sont parmi nous et nous font profiter de leur expérience du combat ; combien de pertes de vies humaines vous nous épargneriez, camarades espagnols, dont le courage n'a d'égal que le désintéressement !...

Les responsables discutent eux aussi. Comment vont se comporter ces unités souignées pour la première fois à une bataille rangée en face d'un ennemi qui, sauf pour le moral, présente tant de supériorité ? Combien de jeunes y perdront leur vie précieuse ?

JUAN-JACQUES CHAPOU

Le commandant Rivière, les lieutenants André et Gustave rentrent au P. C. régional ce 6 juin entre 20 et 21 heures. Chacun d'eux m'apporte l'affirmation absolue que les troupes de chaque sous-secteur sont prêtes à l'action. Comme je m'étonne que les troupes du sous-secteur « A » puissent y participer, la réponse qui m'est donnée alors par le lieutenant André est : « Elles y seront. »

Devant ces affirmations, je décide alors d'envoyer les agents de liaisons prévus, (originaires de Tulle et des environs) porteurs des dernières instructions, aux différents « points de chute » que les troupes du chaque sous-secteur doivent atteindre en casion, pour les guider à proximité immédiate de leurs objectifs.

JEAN-PAUL MAGNAC

Dans la nuit du 6 au 7 juin 1944, les forces F. T. P. s'ébranlent en direction de Tulle.

A chaque sous-secteur a été fixé un objectif, et chaque bataillon a reçu un ordre de mission détaillé avec itinéraire, objectif, horaires et plan de feu. Les unités du sous-secteur « B » ont pour mission de réduire l'école normale de filles, le lycée de garçons (secteur nord et nord-ouest de la ville) ; au sous-secteur « A » sont dévolus

L'assaut sera ensuite donné, avec plus de vigueur au bastion allemand école de Souillac-Manufacture d'armes.

Cet ordre que je connais lorsque je quitte la mairie, me sera confirmé par un agent de liaison du P. C. que je rencontre, au bas de la rue Marbot, sur l'avenue Victor-Hugo, en face du cinéma « Le Select »¹.

AU CHAMP-DE-MARS

JEAN-JACQUES CHAPOU.

A 4 h 15 du matin, je me trouve à proximité de l'hôtel de ville. Le signal du déclenchement de l'attaque doit être donné par le bataillon Jean² qui ouvrira le feu sur la caserne du Champ-de-Mars.

A 5 heures, nous entendons une fusillade au nord-ouest de Tulle. J'appréhends par la suite que le bataillon Lucien, n'ayant pas trouvé le guide au point de chute, s'est dirigé vers son objectif par ses propres moyens et est tombé sur un barrage de G. M. R.

Cette fusillade provoque chez l'ennemi le lancement de fusées d'alerte. A 5 h 45, le bataillon Jean décroche l'attaque générale, la riposte ennemie est très vite assez dense. Aux sommations de se rendre faites par les nôtres, les G. M. R. répondent par un feu nourri.

La fusillade crépète aux quatre coins de la ville, ponctuée de détonations provenant des lance-torpilles et des mortiers. Accompagné du commandant Rivière et des lieutenants Gustave et André, je fais ouvrir les portes de la mairie par le concierge et je m'y installe pour prendre la direction effective des opérations.

1. Cet agent de liaison, le sergent Dumont, je le rencontrerai un jour de juillet 1945, à Feldkirch, en Autriche, devant le P. C. d'un bataillon de tirailleurs marocains. Et je me remémorai subitement cette courte entrevue, du 7 juin, dans notre bonne ville de Tulle. Cela nous rappela des jours durs, la Corréze était loin, mais nous avions gagné...

2. Robillard, commandant le bataillon (ex « Dix-de-Dez »).

ANDRÉ ODERN.

En cette aube du 7 juin, il brume sur Tulle. La situation fait apparaître que toutes les forces prévues pour l'attaque ne sont pas en place. En effet, un secteur important de notre front d'attaque, au nord de la ville, n'est pas occupé. Ou, du moins, il ne nous semble pas qu'il le soit. Comment le vérifier?

Et ici, il faut souligner les difficultés invraisemblables que la géographie de la Corréze, si favorable pourtant à notre guérilla, oppose à nos liaisons à distance même moyenne. Pas de téléphone, pas de radio. Qu'on s'imagine le trajet que doivent suivre nos cyclistes ou motocyclistes chargés de se rendre, en évitant la traversée de Tulle, tenu par l'ennemi, de Saint-Bonnet-Avalouze à Saint-Méand par exemple! Que l'on contourné Tulle par le sud ou par le nord, ce ne sont que montées ou descentes rapides, virages et détours, chemins de terre qu'il faut connaître. J'en parle en connaissance de cause ayant fait cet épuisant trajet souvent! Et nos agents de liaison (parmi lesquels José Pons, dont j'utilise le dévouement) plus que moi encore. Ajoutons le danger d'utiliser des motocyclettes bruyantes et poussières, le manque d'essence, les barrages de police et allemands, les traversées des routes nationales avec le risque d'y croiser l'ennemi... Ce problème des liaisons rapides devient quasi insoluble si les différents postes de commandement se déplacent eux-mêmes à travers le département à l'occasion de concentration ou de replis, comme c'est le cas aujourd'hui.

Ainsi nous ne sommes pas informés, dans la nuit du 6 au 7 juin, des difficultés et des retards de certaines de nos unités.

Dès le début de l'attaque, le comité militaire départemental s'est installé dans la salle du conseil municipal à l'hôtel de ville. Conformément à la répartition des tâches, seuls Louis Godefroy et Jacques Chapou donnent des ordres. Tant que la parole est aux armes, Albert Faucher et moi n'avons pas à intervenir.

Au cours de la matinée, où le ciel se dégage peu à peu, je me rends sur plusieurs de nos positions de combat, face à la caserne du Champ-de-Mars. Quelques officiers F. T. P. — et je le consulte moi-même — m'expliquent comment ils ne parviennent pas

à mener à son terme l'attaque de la caserne en raison de l'inefficacité des torpilles de bazooka 1 sur des murs solides, et du feu provenant de l'école située sur l'autre flanc de la vallée, sensiblement à la même hauteur que nous.

Aux abords de la mairie, Robillard et le lieutenant soviétique Boguinski entraînent de ne pouvoir donner l'assaut à la caserne, en raison de ces feux dominants. Leurs hommes périclitent d'impair.

FRANCESCO MOLINARI 2 :

Je mets en place une équipe de protection devant le Tribunal, face à l'hôtel Moderne et nous passons immédiatement à l'attaque de la caserne du Champ-de-Mars.

Nous préparons pour traverser le pont du Tribunal, lorsqu'un gars vient nous rejoindre. Tiens, c'est Albert Faucher. Arrivé près de moi, il me demande « où sont placés les fusils-mitrailleurs. Juste à ce moment, en face de nous, des fenêtres de l'hôtel Moderne le tir continuent. J'ai à peine le temps de dire : « Fiche-toi par terre ! »

Je sens Albert Faucher tomber contre mes jambes, et je lui dis : « Tu as vu, il était temps. »

N'ayant aucune réponse, je me retourne, et je vois ses derniers sursauts avant la mort.

Une section de la compagnie parvient donc avec moi sur le quai opposé. Parmi nous, il y a notre mascotte, le petit Gavroche (Delantez), âgé de 15 ans, l'installe deux bazookas face à la caserne.

Quelques torpilles 3 sont d'abord lancées sans résultat ; le pourvoyeur Fanny (Cromet) est brûlé au visage par un retour de flamme. Saisissant alors un bazooka, au deuxième coup, j'atteins une fenêtre avec un projectile incendiaire ; le deuxième étage de la caserne prend feu.

1. Le bazooka est une arme antichars que nous utilisons dans toutes sortes de circonstances.

2. Francesco Molinari commandait la 239^e compagnie.

3. Il s'agissait plutôt de « fusées ».

Je m'élançai alors vers la porte d'entrée : le feu de l'ennemi nous arrêta. Le camarade légal de Tulle qui nous a guidés jusqu'ici est tué ainsi que deux autres camarades. Fanny est à nouveau grièvement blessé par une grenade lancée d'une fenêtre au-dessus du fleuriste, ainsi que Guy (Zucca) et Fanfan (Barut).

Le feu semble un moment s'étendre : je vois quelques G. M. R. se lancer du deuxième étage avec un matelas pour se protéger dans leur chute.

Nous restons un moment en position face à la caserne pour suivre les événements.

JEAN-JACQUES CHAPOU.

Vers 8 heures, après deux heures de violent combat, aucun des agents de liaison que j'ai expédiés aux commandants de bataillons n'est encore venu me rejoindre.

Néanmoins le bruit des fusillades et d'autres renseignements m'apprennent que si les sous-secteurs B et C ont attaqué leurs objectifs, les troupes du sous-secteur A ne sont pas encore arrivées. Les objectifs qui leur ont été assignés ne sont donc pas atteints.

Il s'agit de l'école supérieure de jeunes filles où sont encasernés deux escadrons de gardes mobiles, de l'hôtel Saint-Martin, où se sont barricadés la Gestapo et la feldgendarmarie, la maison Pradou où sont les miliciens et deux pelotons de gardes mobiles.

L'ennemi réagit donc par un feu très nourri provenant de l'école supérieure située en face et en surplomb de la caserne du Champ-de-Mars, et de l'hôtel Moderne, interdisant le passage sur le pont de la mairie, et prenant en enfilade la place Carnot et le quai A. de Chamnard. Cela gêne considérablement l'attaque de la caserne et nous cause des pertes.

L'intensité du feu de l'ennemi est telle que nos agents de liaison ne peuvent passer, ni d'autres revenir. Les miliciens prennent de l'assurance et tirent même de certains immeubles, contre moi P. C. Les agents de liaison que je dépêche au sud et à l'ouest de la ville ne reviennent pas. Après la visite du lieutenant Jean-Paul, je décide de pousser l'attaque de la caserne avec le bataillon Jean.

Mais je demande d'abord au lieutenant Francis de neutraliser le feu en provenance de l'hôtel Moderne.

silence : j'en profite pour me précipiter de l'autre côté de la rue, où un parapet me protège. Je suis hors d'atteinte des balles et je peux, maintenant, gagner la mairie.

Dans la cour se trouvent de nombreux blessés soignés par les Enfants de Troupe ; malheureusement des morts aussi. Parmi ces derniers Totor (Dieffenthaler), un des premiers gars qui prit le maquis en Dordogne et qui vint avec son frère Fou rejoindre notre 219^e compagnie¹.

ANDRÉ ODET.

A mon retour à la mairie, j'apprends la mort, à quelques dizaines de mètres de là, de notre cher Albert Faucher. L'impatience de voir notre attaque piétiner l'a poussé à aller lui-même participer à la bataille comme simple soldat, dans l'action la plus exposée. Il est mort au cœur de la ville qu'il aimait tant !

A l'hôtel de ville, Godefroy, Chapon et moi étudions la situation. Le début d'incendie, dans les combles de la caserne du Champ-de-Mars, ne s'est pas développé. Dans divers secteurs de la ville, il y a des morts F. T. P. ; ce sont les nôtres, en effet, qui sont à découvrir sous le feu de l'ennemi, chaque fois qu'un mouvement en avant est tenté.

Il ne faut, surtout, pas s'obstiner.

Louis Godefroy propose la démission à laquelle, Chapon et moi, nous nous rangeons aussitôt : cessation du combat, repli général, en vue de réexaminer la situation.

Des agents de liaison sont dépêchés auprès des chefs de bataillon. Nous levons le siège. J'ai alors une pensée pour Albert Faucher que nous abandonnons, et dont le corps, endormi à jamais, est couché là-bas, sur le quai de la Corrèze, au grand soleil.

Sur le chemin qui, de la nuit, permet de gagner directement les hauteurs, deux chefs de l'Armée secrète nous regardent d'un air interrogateur. Nous les saluons.

1. Francesco Molinari, d'une famille d'antifascistes italiens réfugiés en France, avait 29 ans en 1939 lorsqu'il s'est engagé dans l'Armée française pour combattre le nazisme. (Croix de guerre 39-40). En 1943, il était tuteur sur le chantier du Tunnel de la Croix-Rouge à Lyon. Convoqué pour la S. T. O., il partit, sous une fausse identité, travailler

JEAN-JACQUES CHAPON

Il est alors 9 heures et je suis sans de-

lon Lucien sur l'école normale, ni de l'arrivée des troupes du sous-secteur « A ».

Devant l'impossibilité où je me trouve dès lors d'atteindre les objectifs prévus, devant la menace d'épuisement, sans pouvoir remporter la décision, les dernières munitions qui nous restent, je dois, en accord avec le commandant Rivière et le lieutenant André, donner l'ordre de repli.

Je quitte l'hôtel de ville à 9 heures dans la direction de mon P. C.

Dans l'après-midi, j'y établis de nouveaux ordres de mission pour accentuer l'occupation de la partie est de la Corrèze et en assurer la protection par une série de barrages.

Ma note se termine ainsi : « Soldats, sous-officiers et officiers F. T. P., la patrie rennaissante live aujourd'hui la tête. Nous ne la décevrons pas ! »

JEAN-PAUL MAGNAC

Je regagne donc mon P. C., c'est tout au début de l'après-midi. Pendant toute la matinée, la population de Tulle (celle bien entendu qui se trouvait en contact avec nos gars) a été d'une gentillesse extrême. Les gars ont été copieusement ravitaillés : le cœur de Tulle a battu avec nous aujourd'hui.

Nous sommes pris à partie par une mitrailleuse que je localise au transformateur de Cuelle. De cette hauteur, dominant la vallée de la Corrèze au sud de la ville, les Allemands tirent la mitrailleuse 120 à la hauteur de la gare de marchandises et le boulevard Foch, le carrefour de la gare, le bas de la rue des Cordonniers, l'avenue de la Gare.

La 234^e, par des tirs au fusil et au F. M. contraint les Allemands

au Barrage de Chastang, près d'Argentat, d'où il rejoignit les F. T. P. Sans tenir compte de son passé de résistant, il fut expulsé de France en 1952 parce qu'il était syndicaliste et communiste.

TROISIEME
EDITION
ENRICHIE

3



**150 COMBATTANTS
ET TEMOINS**

**MAQUIS
DE
CORREZE**

**PRESENTATION
JACQUES DUCLOS**

sa propriété de la Jante de Saint-Salvador; inquiète, ce dernier rejoindra les Forces françaises libres.

Le maquis de Chauzeix est commandé par Marcel (Chrétien) jeune métallurgiste parisien et Jackie (Ménier), tous deux réfugiés dans notre région. Il rassemble d'abord douze jeunes gens, et des nouveaux venus portent rapidement l'effectif à une vingtaine. Ils disposent de tentes pour coucher, de matériel de cuisine. Ils s'emparent, au cours d'un coup de main, de draps et couvertures au dépôt du « Secours national » de Chamboulive. Avec ces draps, des femmes leur confectionnent des chemises.

Mais nos jeunes de vingt ans sont turbulents, imprudents aussi : l'existence de ce camp de maquis est bientôt largement connue et fait l'objet des conversations dans toute la région.

Michel LAGRAFFOUILLE.

Mon grand frère André LagraffoUILLE aide et ravitaille le maquis des Montédières. Les réfractaires arrivent un à un, le soir, à la ferme de mes parents, à la Tronche du Lonzac. Ils mangent avec nous et André les conduit dans la nuit, à pied, à travers bois, vers le camp qui se trouve à 8 km environ.

Au camp, les jeunes mangent tout juste à leur faim, car peu de paysans sont au courant. Michel, un jeune maquisard de l'Hérault, bat la campagne à vélo, une jeune fille de Chauzeix le suit de loin en loin, conduisant l'âne et le charretton; ils retournent le soir, avec quelques tourtes de pain et quelques sacs de pommes de terre.

Il n'y a pas assez d'armes. Mon cousin Jean Vernat donne son fusil, un vieux Lebel ramené de la guerre à l'écrou de 1940; mon père donne un revolver d'ordonnance allemand qu'il a, lui, rapporté de la guerre d'avant, celle de 1914.

« GUY MOQUET I », A TELHET DE SAINT-PARDOUX

André VIALLE.

Léon Lanot, devenu maintenant illégal, et ses hommes viennent s'installer sur la rive droite du Doustre, près du village de Telhet, commune de Saint-Pardoux-la-Croisille, où habitent et travaillent des amis sûrs et dévoués, les familles Aubert et Monteil. La vallée profonde et boisée, difficile à parcourir, assure une protection contre les surprises. D'autre part la Résistance est bien implantée dans toutes les communes du canton de La Roche-Canillac. Il existe maintenant dans la population une organisation de plus de cent hommes encadrés et armés que nous nommons la 18^e compagnie A.S.F.T.P. dont j'ai le commandement.

Léon Lanot, traqué en haute Corrèze, n'a donc pas hésité à venir chez nous, en pays ami. Le camp de Telhet prend le nom de camp Guy Moquet.

Micheline DUVIGNAC.

Si des résistants sont arrêtés, en revanche d'autres réussissent à s'évader et reviennent prendre leur place au combat, après des mois ou des années de prison. Le 26 avril 1943, un audacieux coup de main des F.T.P. de la Haute-Loire, permet à 27 résistants de s'évader de la prison du Puy. Parmi eux mon mari Raymond Duvignac, arrêté à Tulle plus d'un an auparavant, au cours des arrestations de mars 1942 qui démantelèrent la direction du Parti communiste clandestin en Corrèze. Parmi eux également, Clovis Chirin.

Les 27 évadés et le groupe F.T.P. sortant de la ville, gagnent la campagne. Ils doivent traverser l'Allier à la nage pour atteindre le cantonnement des maquisards, dans une ferme abandonnée. Là ils se divisent en groupes pour essayer de gagner leurs différents refuges, mais peu y parviendront; une vingtaine d'évadés et des F.T.P. venus à leur aide, seront repris.

Après d'interminables marches à pied et de multiples péripéties avec la police à ses trousses, Raymond réussit à atteindre la Corrèze où, au mois de mai, il prend aux côtés de Léon Lanot, le commandement du camp Guy Moquet, à Saint-Pardoux-la-Croisille. Je laisse notre fils Michel à ses grands parents, et j'entre dans la clandestinité, comme agent de liaison de mon mari sous le nom de Juliette.

André VIALLE.

Au camp Guy Moquet, sur les bords du Doustre, l'effectif grossit tous les jours; ce qui pose quantité de problèmes : ravitaillement, équipement, armement, instruction sur les armes et le combat, etc.

Il faut aussi au cours de longues sorties nocturnes, effectuer des corvées, des sabotages, quelquefois très loins.

A la débâcle de 1940, des armes et des munitions avaient été cachées un peu partout. Un important stock se trouve à Limoges, chez un patriote fabricant de porcelaine. Celui-ci s'en ouvre à Bugeac, qui me met au courant, ainsi qu'Albert Faucher.

Antoine Vinatier se charge de l'opération avec son camion. Il emmène avec lui Emile Souliard. A Limoges le fabricant, trop heureux de se débarrasser d'un matériel si compromettant, les reçoit aimablement. Les armes rangées dans des caisses étaient cachées sous la paille servant à l'emballage de la porcelaine. Antoine fait deux voyages.

J'assiste à l'arrivée du camion à Telhet, avec Léon Lanot. On déballe sept fusils-mitrailleurs, un bon nombre de fusils Mas-36, 11 mitrailleuses Hotchkiss toutes neuves mais sans triepied et beaucoup de munitions. Nous sommes comblés!

Antoine est, naturellement, chaudement félicité.

L. Clovis Chirin, secrétaire régional du P.C.F. en Corrèze avant la guerre, rejoindra le camp F.T.P. de Champouroux (Haute-Loire), mais sera repris et subira les tortures de la Gestapo. A nouveau emprisonné au Puy, il s'évadera à nouveau le 1^{er} octobre 1943 avec 93 de ses compagnons pour rejoindre le maquis dans le Puy-de-Dôme et en 1944 celui de l'Ardèche.

L'ATTAQUE DE LA PRISON DE TULLE

Georges LOGOTHÉTIS.

Le 8 janvier, à Tulle, après le sabotage dont nous avons parlé, la centrale thermique de la M.A.T. fume encore. Dans les rues de la ville, la Gestapo a fait son apparition. On parle de représailles et du grand danger que courent les otages F.T.P. et A.S. en traitement pour blessures à l'hôpital de Tulle. Les gestapistes circulent sur les trottoirs en gabardine, les mains dans les poches. Ils s'infiltrent dans les garages.

De passage à Tulle, je suis renseigné sur la menace qui pèse sur nos prisonniers de l'hôpital par Achille, l'armurier régional (Jean-Louis Estorgue).

Achille, Petit-Louis (du service d'information) et moi décidons d'effectuer une attaque à l'hôpital où nos amis blessés sont gardés par 18 G.M.R. Au volant de ma « traction avant », je prends la route des plateaux pour monter une opération avec Cabochard et Jo Mandart.

Quelques heures après, nous revenons sur Tulle : Cabochard et Jo emmènent avec eux Paris, Joseph et Valibus. A Tulle, Achille rejoint notre groupe.

Il est 14 heures. Nous traversons la ville en voiture, le doigt sur la gachette. Nous croisons les Allemands. Pas de barrage. Nous passons montons la côte du Balcon. Il fait nuit. Tout est calme. Nous passons couler noire n'attire pas l'attention : on croit à la Gestapo. La voiture de un carrefour à 30 mètres de l'hôpital. Les gars tirent sur la cloche. La porte s'ouvre par une serrure électrique. Comme des éclairs, trois F.T.P. pénètrent dans la conciergerie.

Les 8 G.M.R. bavardent en attendant probablement la soupe. Une ferme sommation : « Haut les mains ! Face au mur ! » Surpris, ils exécutent l'ordre. Le brigadier, un peu dur d'oreille, récolte une gifle de Joseph. Cabochard empêche l'écouteur du téléphone et c'est le désarmement : 9 pistolets automatiques, des mousquetons et une mitrailleuse Thomson.

Jo et Paris vont au deuxième étage : une seconde opération de désarmement est effectuée. Ces messieurs les G.M.R. « de l'Estrel » ne sont pas courageux devant nos F.T.P. : ils pleurent et nous supplient, en voyant les revolvers braqués dans leur direction.

Au fond du couloir, une porte s'ouvre : nos blessés ont entendu le brouhaha : à demi déshabillés, nu-pieds ou en pantoufles, ils sont trois. Le quatrième, malheureusement, est introuvable. Quelle déception pour lui : les larmes aux yeux, il dit à ses camarades : « Il faut me venger ». Au même moment, un G.M.R. baisse la main pour ramasser

son mousqueton. Prudence oblige : Cabochard envoie près de lui une balle de son Herstal à titre d'avertissement. Il faut vite partir. Nos gars libérés prennent les armes de leurs gardiens. La religieuse, émue, leur souhaite une bonne guérison. Les G.M.R. sont enfermés dans une pièce. Nous partons. Achille prend un sentier qui grimpe la côte et conduit nos blessés libérés, en sécurité, par les hauteurs de la ville.

Je ramène les gars à leur camp du plateau et je repars seul sur Tulle. Chez Achille, les trois jeunes gars attachés aux mains des traîtres sont heureux et ont de la peine à croire ce qui leur arrive. Il y a parmi eux un gars de l'A.S.

— Achille nous a fait traverser le pont de la Pietre à Tulle en nous aidant en ligne. Habillé en G.M.R., l'arme sur l'épaule. Il nous a commandé de marcher en avant. Personne ne s'est douté de rien !

Je rentre au Burg à 2 h 30 du matin, emmenant avec moi l'un des blessés, Vétal, du détachement Guy Môquet, que deux balles ont atteintes aux poulmons et à l'omoplate¹.

Un mois après, c'est au tour de Logothétis d'être en prison.

Lucien FIEYRE, André VIALE, Marcel GIBAT.

Depuis des mois, de nombreux patients sont enfermés à la maison d'arrêt de Tulle. Les trois responsables F.T.P. arrêtés le 3 février à Larche, alors qu'ils revenaient de l'école des cadres de Dordogne, sont à leur tour incarcérés dans cette prison. Rappelons qu'il s'agit d'Eugène Connangle (Martial), d'Adrien Badal (Kléber) et de Georges Logothétis, tous trois responsables interrégionaux.

Le C.O. interrégional Frédéric (Poncet) et le C.O.R. Fernand (Edouard Valéry) mettent tout en œuvre pour délivrer ces hommes voués à la mort, ou tout au moins la déportation. Ce sera une attaque en force, de nuit, sur la prison. La préparation commence vers le 15 février.

L'organisation de l'opération est prise en main par Severin (Lucien Fieyre) qui est en relation avec le N.A.P. de Tulle et avec les policiers résistants².

TEMPOUSAGE COLLECTIF.

Dans une première période de la préparation, il est décidé de faire participer à l'attaque deux détachements « de choc » des 2^e et 3^e compagnies. L'opération est même déclenchée à plusieurs reprises, courant février : hélas, il n'est jamais possible de coordonner parfaitement les mouvements des deux groupes, provenant l'un de Clergoux, l'autre du Lonzac. Au dernier moment, il faut décommander les opérations et regagner les bases.

1. Vétal Saragoussi, d'origine grecque, comme Logothétis. Les deux autres libérés furent Jean Glévairec (Nantes) et Marcel Lange (Orne).

2. N.A.P. : « Noyautage des administrations publiques ». Ont joué un grand rôle dans la recherche des renseignements, les policiers résistants J.-B. Mousours, Soulier, Cross et le substitut Faucher.

Friedo et Séverin décident alors de ne faire intervenir qu'un détachement renforcé, celui de Clergoux.

Dans la ville de Tulle, les préparatifs sont également poussés avec les chefs de la 4^e compagnie. « Il faut une grande échelle », dit-on à Albert Faucher.

— Prenons celles de l'F. D. F. !

Et immédiatement, on étudie le système de compléments qui permettra d'avoir la clef de l'entrepôt. Deux échelles triples sont ainsi amenées, un après-midi, à proximité de la prison.

La nuit de l'attaque, Mary (Arsène Guyonnet) disposera des légers de la 3^e compagnie pour contrôler à distance les abords de la prison, conduire si nécessaire les attaquants et surveiller les éventuelles patrouilles des ennemis en ville. Cette tâche est facilitée par le fait que de nombreux membres de la 4^e compagnie habitent justement le quartier : Joannès Chabrierie, Albert (Dady) et Paul (la Baleine) Peuch, Arsène Guyonnet (Mary), etc.

Lucien FIEYRE, André VIALLE, Marcel GIBIAT.

Les chefs de l'opération seront Ravureau (Cabochard), qui commande la 3^e compagnie, Mandart (Ju), qui commande le Camp Réchaussière et Lucien Fieyre (Séverin) qui fournira tous renseignements et comblera l'attaque.

En outre, le « commando » comprendra sept chefs de groupe : Joseph (Wertheim), Metallo (Gibiat), Paris (Jean Feuillet), Poname (Peuch), Yvon (Hélouet) et Les (Barint).

Les marquisards sont : Baptiste Rougerie, Chassagnard, Lucien Rahmet, Paul Maubon, Fernando Sage, Papeye, Jojo, Johnny et d'autres.

Les légers sont : Martial et Jean Agnoux, Jean Réveillon (Fleochard), René Boutouyrie (le Pâle), Albert Meringonde, Dupeux (Julot) et Jean Nalio (Tit).

En tout, vingt-quatre hommes bien décidés.

Les hommes, réunis à la gare de Clergoux, dans la maison de la famille Meringonde, sont instruits sur tout ce qu'il y a à faire. Le plan de la prison est étudié sur un tableau noir, la tâche de chacun précisée.

Un point inquiétant : le chien-loup de la prison. S'il aboie, il faut le tuer pour ne pas donner l'alerte, mais comment ? Maurice Chassagnard, de Réchaussière, s'en occupera : d'une main un gros bifeck et de l'autre une hache bien aiguisée.

Pour entrer et ramener tout ce monde, il est décidé d'utiliser le petit car de Raymond Laporte, transporteur à Marcillac-la-Croisille. Comme il n'a pas roulé depuis trois ans, le mécanicien, Marcel Agnoux le mettra en état et le conduira le jour « J ».

Georges LOGOTHETIS.

Depuis vingt-sept jours, nous sommes en prison, Martial, Klieber et moi, avec d'autres résistants. Nous vivons dans l'angoisse des décisions

que l'ennemi prendra à notre égard. Par bonheur, de la nourriture nous parvient de l'extérieur, envoyée par nos amis¹.

Le ravitaillement est partagé entre tous les camarades résistants détenus.

Le 1^{er} mars, fouille générale des détenus². Nous sommes amenés séparément dans une petite cellule face au bureau du directeur.

Nous sommes des amis, me disent les inspecteurs à voix basse (ou faiblement semblant de me fouiller). Et l'un d'entre eux me présente un papier où je reconnais l'écriture de Séverin et celle de Bugeac. Je ne réponds pas.

— Vous allez être délinvés. L'attaque de la prison aura lieu cette nuit à trois heures.

Je reste muet. De retour dans la cellule, j'informe Klieber et Martial. Vers six heures, nous décidons de prendre nos dispositions.

Nous préparons une lettre pour les gardes mobiles en leur faisant connaître le sens de notre combat. Je la jette sur la tête d'un garde mobile à 20 heures.

Lucien FIEYRE, André VIALLE, Marcel GIBIAT.

Le 1^{er} mars, le commando est embarqué à Clergoux devant l'hôtel du F. T. P. legal Parel vers 23 h 30. Maxime (Bugeac) et le commandant Gérard des F. F. C. qui soupent chez notre ami lui souhaitent bonne chance.

Deux échelles, celle de la commune de Clergoux et celle du menuisier Vachal sont chargées sur l'impériale ainsi que des cordes.

Il fait froid, la neige dure comme le platane. Les hommes pour éviter le bruit et les glissades, sont chaussés de pentostiles ou ont mis de vieux bas sur leurs chaussures.

Silencieusement, le car descend vers Tulle. Il s'arrête un peu avant le passage à niveau de Saint-Adrian, à 2 kilomètres de Tulle. Les hommes descendent et écoutent : aucun bruit suspect. Vivement, le car est tourné direction Clergoux. Martial Agnoux et Bébert Meringonde en ont la garde tandis que trois autres légers — Jean Réveillon (Fleochard), René Boutouyrie (le Pâle) et Dupeux — minent les arbres bordant la route, pour le cas où, poursuivant les F. T. P., les Allemands ou G. M. R. viendraient à monter par là.

Le détachement, guidé par Séverin et Cabochard, s'achemine vers la prison en passant à proximité de l'usine de la Marque. Chemin faisant, on voit des silhouettes sortir de l'ombre : ce sont les sentinelles de la 4^e compagnie postées par Mary. Rien à signaler, tout va bien.

La nuit est noire et une petite pluie fine tombe.

1. Parmi lesquels, naturellement, le restaurateur Louis Pérault.

2. Cette fouille est une conséquence de la révolte armée des parlers de la Centrale d'Esses, réprimée dans le sang par Darmand, quelques jours avant.

3. Les inspecteurs Mouscours et Cross.

CHAPITRE VII

TULLE (1^{er} - 8 juin 1944)

Mon pays arrivait dans la nuit vers les régions où commence la lumière, il pressentait l'aurore, il savait qu'elle est un combat, quelle a dans sa poitrine des sanglots et du sang.

ARAGON (*La Diane française*).

LE CŒUR DU MAQUIS

Louis CODEFROY.

Dans la dernière semaine de mai, nous préparons avec soin l'attaque sur Tulle. Nous inspectons les unités : valeur combative, puissance de feu, moral des hommes et des cadres. Nous confrontons nos points de vue, cherchons à bien connaître aussi l'ambiance régnant dans la population de la ville, à « prendre la température » comme nous disons.

Le 26 mai, je fais une « inspection-promenade » dans Tulle en compagnie d'Albert Faucher. Nous pénétrons dans une arrière-salle de café. Une quinzaine de personnes sont là. L'une connaît bien Faucher et sans nul doute, son activité clandestine, car elle l'interpelle :

— Alors ! Qu'attendent les F.T.P. pour venir attaquer cette vermine déjà verte de peur ? Les G.M.R. s'ils sont nombreux, en ont « marré » et ne résisteront guère. Les « Vert-de-Gris » n'en mènent pas large. La Gestapo et ces « fumiers » de la Milice seront vite mis à la raison ! Tous les Tullistes attendent cela et donneront un bon coup de main aux F.T.P.

Toute la salle approuve cette harangue.

Faucher, un peu embarrassé répond d'une façon évasive...

— Ça viendra... il faut savoir attendre...

— S'il faut attendre longtemps, les Tullistes seront morts de faim et de colère !

En raison de la tournure de la discussion, nous ne nous arrêtons pas : j'entraîne mon camarade et nous sortons rapidement de la ville.

Ce que j'ai entendu m'éclaire : le secret total a été exigé des membres des états-majors. Comment se fait-il que la population connaîsse nos préparatifs ?

— Que veux-tu, me répond Faucher, nos préparatifs ne peuvent passer inaperçus. Ajoute à cela que nos « légaux » ont de fréquents contacts avec nos maquis et qu'ils sont mêlés à la population. Ceux qui réfléchissent pensent qu'une opération importante ne peut être envisagée que sur Tulle. Le bon sens ajouté aux vœux de tous les amène à cette conclusion.

Que puis-je répondre ? Décidément il faut en terminer au plus vite avec les préparatifs et passer aux actes afin de conserver l'effet de surprise.

Mais l'attaque sur Tulle devra être couverte aussi, à plus grande distance, à l'échelle de l'inter-région. Sous l'autorité directe de Roger Lescure, les unités de quatre départements limitrophes : Dordogne, Lot, Creuse, Haute-Vienne prennent leurs dispositions pour rester en alerte à partir du 1^{er} juin, et de nombreuses embuscades sont prévues sur les voies d'accès vers la Corrèze. Il importe en effet d'empêcher les garnisons ennemies de ces départements de se porter en renfort en Corrèze.

Toutefois, en raison de quelques trous existant dans notre dispositif, je dis à Kléber mon souci en ce qui concerne d'éventuels renforts ennemis pouvant venir du Puy-de-Dôme, du Cantal ou du Lot. Kléber me précise que des unités seront gardées en réserve aux sous-secteurs « A » et « C » et placées en embuscade face au Puy-de-Dôme et au Cantal, et que d'autre part, lors d'une entrevue avec les chefs de l'Armée secrète, ceux-ci se sont engagés à garder avec leurs meilleures unités (notamment des Polonais bien entraînés) les ponts sur la Dordogne¹.

Jean-Paul MAGNAC.

De quelles forces disposent les Allemands et leurs auxiliaires à l'intérieur de Tulle ? Notre service de renseignements qu'anime Lucien Fleury (Séverin) infatigable et téméraire, ne les a peut-être pas chiffrés exactement, mais il les a parfaitement localisés.

Les Allemands du 95^e régiment de sécurité sont établis à l'école normale de jeune filles, à l'école supérieure de jeunes filles, au lycée Edmond-Ferrier, à la Manufacture d'armes, au groupe scolaire de Souillac, à l'hôtel Dufayet, à l'hôtel Cérou (la Trémoilière : détachement de la feildendarmerie), à l'hôtel Moderne².

1. A l'aube du 7 juin, déjà installés au poste de commandement de l'opération dans la mairie de Tulle, je posai la question à Kléber en ce qui concerne les ponts sur la Dordogne. Il me confirma que l'accord avec l'Armée secrète est appliqué et que leurs unités assurent la garde de ces ponts.

2. Actuellement hôtel Continental.

Ils contrôlent aussi la poste et ont établi quelques observatoires de fortune (notamment à Blaye) sur les hauteurs dominant la ville, mais nous les ignorons.

Les Allemands disposent d'un abondant armement léger et d'un armement lourd convenable : quelques mitrailleuses lourdes, quelques mortiers de gros calibre, quelques canons de D.C.A.

Les forces du « maintien de l'ordre » et la Milice occupent la caserne du Champ de Mars, l'hôtel Saint-Martin, la gendarmerie, l'immeuble Pradoux (Q.G. de la Milice) et stationnent aussi à la préfecture.

Nous avons l'intention d'attaquer la garnison allemande, l'ancêtre si possible, de désarmer G.M.R. et gardes mobiles, de confisquer leur armement et leur matériel roulant, de mettre hors d'état de nuire miliciens et collaborateurs notoires¹.

Il serait extrêmement intéressant aussi de faire main basse sur certains dossiers à la préfecture, à l'hôtel de la police, à la Légion, au S.T.O. Du point de vue psychologique, ce serait un coup sérieux porté à l'occupant tandis que la population civile y trouverait un enthousiasme accru et une volonté de lutte décapante.

La ville pourrait être, par la suite, protégée par un réseau d'obus.

Le gendarmement déployé sur tout le territoire environnant.

Dès les premiers jours de mai, on prépare plans et ordres pour l'attaque. Kléber, au volant de sa « traction » noire, et avec un mépris total du danger, sillonne les routes de la Corrèze. De son P.C. de Saint-Bonnet-Avalouze à Lamazière-Basse, de Lamazière et de Chantoux à Clergoux et Saint-Paul, il va sur place visiter sous-secteurs, bataillons, compagnies. Il vérifie armement et matériel roulant. Il s'entretient longuement avec les responsables et regagne, de jour ou de nuit le P.C. à une allure folle.

Plusieurs réunions de travail, en présence de Cordetroy et sous sa direction, rassemblent, avec les commandants de sous-secteurs, les commandants de tous les bataillons tactiques.

La dernière de ces réunions se tient à Clergoux tout au début de juin (2 au soir) tard dans la nuit. Elle est l'ultime mise au point avant l'attaque. Il y a ce soir-là, autour de la longue table de bois patinée par les ans : Rivière, Kléber, André, Gustave, Alfred, Luc, Pierre, Jean, Yvon, Francis et moi-même Jean-Paul².

La date de principe du 6 juin est adoptée pour l'attaque.

Nos unités sont commandées par des hommes expérimentés, et pourvus d'un armement convenable. Bien sûr, c'est un armement léger, mais nous pensons qu'il est valable, contre les Allemands retranchés mais isolés les uns des autres, et qui ne pourront pas utiliser l'armement lourd dont ils disposent.

1. Ces objectifs correspondaient aux ordres qui furent donnés au moment du débarquement.

2. Godelroy, Chapou, Odry, Faucher, Bastié, Pompet, Veuvel, Robillard, Hellebret, Mollier, Magnac.

**200 combattants
et témoins**

maquis de corrèze



4^e édition

30^e mille



Mai 1944 - La « BRIGADE NORD-AFRICAIN » regagne son quartier général de l'hôtel Saint-Martin, à TULLE. Un tour de la Gestapo française, en uniforme de S.S., marche en file. Composé de voyous recrutés dans les bas-fonds parisiens, sous les ordres du tortionnaire LAFONT, la B.N.A. fut maintes fois mise en déroute par les maquisards et fut dissoute pour « incapacité ».



Sabotages ferroviaires au printemps 1944.



Grand BEAUNAC



Jean-Jacques CHAPOC



Marcel GODEFROY



Albert FAUCHER



Andrien BADAL



15 juillet 1944
Sabotage du tunnel du SALLIANT (commune d'ALLIASSAC), sur la ligne Paris-Toulouse.

« Les déclarations ci-après ont pour objet de signaler certains agitateurs, lesquels sont à mon avis à l'origine de la manifestation du 28 octobre 1942... »

« Je jure que je n'obéis à aucune vengeance personnelle. Le seul souci qui m'anime est la défense de la politique du Maréchal et de son gouvernement... »

* * *

Par un certain L..., directeur au service de la carte d'alimentation à Brive, la police a vent de l'existence d'une organisation dite « Front de la Résistance » à Brive.

Les principaux chefs seraient Edmond Michelet, délégué du Secours national, Marie Lajoinie, pharmacienne, et Jean Chastre, directeur du journal *Centre sports*.

Enquête faite, le commissaire principal des renseignements généraux informe le préfet, le 26 octobre, qu'Edmond Michelet ne fait, à Brive, preuve « d'aucune activité politique. Il est connu pour avoir des opinions de droite et aurait appartenu au parti U.R.D. ».

Le mouvement clandestin « Combat » est depuis longtemps organisé en basse Corrèze, sous la direction de Duval (Edmond Michelet).

En haute Corrèze, Marie-Madeleine Fourcade, repêchée de Marseille, et réfugiée à l'Auberge de jeunesse d'Ussel, dirige le réseau « Alliance ». Le colonel de Boislabert, évadé de prison, et le général Cochet vont aussi transiter, en novembre et décembre 1942, par Ussel et Neuvic. Ils confèrent avec Henri Queuille, ancien ministre de la 3^e République qui n'a pas voté les pleins pouvoirs à Pétain, en juin 1940.

André VIALLE (Barraud)

A Tulle, l'Armée secrète, organisation armée du mouvement « Combat », est dirigée par Martial Brigueux. Mon camarade Albert Faucher et moi, pourtant connus comme communistes et organisateurs des F.T.P., devenons membres du directoire départemental de l'A.S. Corrèze.

C'est dire combien l'unité en vue de la lutte armée est en bonne voie ici. C'est aussi à cette époque que Gilbert Bugeac, compagnon de Martial Brigueux me propose de m'occuper des parachutages éventuels d'armes. J'accepte immédiatement. Je suis donc un responsable du C.O.P.A. (Comité d'organisation de parachutages et d'atterrissages) en Corrèze. Mon premier travail est la prospection, en compagnie de Jourdan, des terrains favorables, qui ne manquent pas chez nous.

Par la suite, Albert Faucher et moi, assistons à des réunions clandestines avec Brigueux, Bugeac, Lacombe, Desvigne, etc.

Dans la nuit du 19 février 1943, sur notre terrain de Chamboulive, notre équipe : le docteur Pascaud, Paul et Antoine Esteric, Pierre Galdetoux, Paul Plantadis, Henri Bordes et moi, attendons l'arrivée de notre premier avion. Le « Lancaster » nous cherche longtemps, car les taillis qui nous enroulent rendent nos feux de signalisation peu visibles. Enfin il nous lâche son chargement : cinq containers de mitrailleurs « Sten » avec leurs munitions, et la garde-robe d'un agent parachuté depuis plusieurs jours.

Nous entrons d'abord les containers dans un terrain appartenant à un collaborateur de la commune, puis Martial Brigueux fait enlever ces armes par un camion qui les transporte à Tulle...

André VIALLE (Barraud)

Albert Faucher, fait entreposer une partie des armes dans son petit atelier de la rue de la Barrière à Tulle.

Quelques jours après, François Vialle, Raymond Aubert, Martin Sancy descendent de Saint-Pardoux-la-Croisille par l'autobus, et je les attends chez ma belle-mère, rue de la Barrière, face à l'atelier d'Albert Faucher. Les valises se révèlent trop petites. Les sacs de sept mitrailleurs « Sten », avec leurs munitions, trop lourds et volumineux, sont placés sur le charretton à bras d'Albert, que j'accompagne, en plaisantant, jusqu'à l'autobus. Les sacs « made in England » sont placés sur l'impériale par Migimac, qui est mis au courant.

Trois heures après, le chargement pénètre dans une grange de Raymond Aubert, à Teilhet de Saint-Pardoux.

La répartition a lieu le dimanche suivant devant les responsables clandestins du canton : Marius Ressot, Lucien Fieyre, François Parel, le père Chambaudie, François Vialle, Raymond Aubert, Paul Petitou, moi-même, etc. Cinq groupes de la région reçoivent mitrailleurs et munitions.

Germain Constanty, accompagné d'André Desassis, tous deux vêtus de vestes de cuir de gendarmes, viennent à moto de Meymac et emportent leur part : deux « Sten » et leurs munitions.

TEMOIGNAGE COLLECTIF

En haute Corrèze, l'Armée secrète, sous la direction de Chevalier et Le Moigne, installe un camp de réfractaires à la Bessette, commune de Saint-Exupéry, en mars 1943.

Que devient le char d'assaut camouflé par les résistants de Bugeat à la Celle ? L'occupation de la zone sud et l'inaction des militaires de l'ar-

* Il nous a été difficile de retrouver les traces des premiers parachutages d'armes en Corrèze. Le parachutage du 19 février 1943, dont parle Pierre Nioot, a été d'abord entrepris par des hommes de l'A. S., sous la conduite de Pierre Moulin (dont nous reparlerons), et Martial Migimac, en fil livrer une partie aux F.T.P.

André VIALLE

Le 18 avril, passant sur le pont de la Barrière, à Tulle, je suis croisé par Maxime (Bugnac) qui me souffle en passant : « La Gestapo de Limoges est en train d'arrêter Martial. Fais ton possible pour avertir Albert Faucher et Nony ».

Je fonce à l'atelier d'Albert. Nous grimpons au balcon* prendre les armes de huit membres du « commando » que nous avons constitué à la Manufacture d'armes. Nous rencontrons André Nony et lui demandons de descendre à la M.A.T. prévenir les hommes : il faut, à tout prix, libérer Martial.

Hélas, André Nony ne pourra entrer dans la Manufacture : les Allemands bloquent la porte.

Au balcon, Albert fait jouer les lames du parquet de sa cuisine, retire pistolets, mitraillettes, grenades et munitions, que nous mettons dans deux musettes, puis nous descendons à l'intersection des deux routes, au Balcon.

La nouvelle de l'arrestation s'est vite répandue : quelqu'un nous en parle en passant, sans s'arrêter.

Au bout d'un moment, nous voyons passer en direction de Limoges deux grosses voitures.

Dans la première, une « traction », se trouvent avec des feld-gendarmes Charlot Brival, arrêté en même temps que Martial, et le chef de la Gestapo, Mayer.

Dans la seconde, une « 402 » grenat, Mariot Brigueux, enchaîné. Nos regards se croisent. À côté de lui, l'agent de la Gestapo Müller. Les voitures disparaissent. Albert et moi attendons toujours les camarades.

Un moment après, surprise : une traction idéenne à celle qui vient de passer redescend sur Tulle. Nous saurons plus tard qu'en arrivant aux Fontaines, dans le grand virage un peu plus haut sur la route de Limoges, les policiers allemands se sont aperçus qu'ils ont oublié leur serviette chez Charlot Brival. Mais personne ne descend des Fontaines à qui nous aurions pu poser des questions. Et la voiture où se trouvent Brigueux et Brival est là-haut, en face le Châleau sous la garde d'un seul feldgendarme, mais nous n'en savons rien.

Comme Martial nous a vus, il doit avoir l'espoir d'une délivrance. Lorsque nous saurons tout cela, Albert et moi serons navrés, déçus et furieux.

Cher Martial ! Il vient d'être arrêté dans son bureau de la Chambre des métiers, où il était employé depuis sa révocation par Vichy en 1941. Ancien membre du Parti socialiste, il entretenait des rapports particulièrement cordiaux avec d'autres résistants différents de lui sur le terrain

camp Guy Mocquet, à Saint-Pardoux-la-Croisille. Je laisse notre fils Michel à ses grands-parents, et j'entre dans la clandestinité, comme agent de liaison de mon mari sous le nom de Juliette.

André VIALLE

Au camp Guy Mocquet, sur les bords du Doustre, l'effectif grossit tous les jours : ce qui pose quantité de problèmes : ravitailllement, encadrement, armement, instruction sur les armes et le combat, etc.

Il faut aussi au cours de longues sorties nocturnes, effectuer des corvées, des sabotages, quelquefois très loins.

À la débâcle de 1940, des armes et des munitions avaient été cachées un peu partout. Un important stock se trouve à Limoges, chez un patriote fabricant de porcelaine. Celui-ci s'en ouvre à Bugeac, qui me met au courant, ainsi qu'Albert Faucher.

Antoine Viciatien se charge de l'opération avec son camion. Il emmène avec lui Emile Soularue. À Limoges le fabricant, trop heureux de se débarrasser d'un matériel si compromettant, les reçoit aimablement. Les armes rangées dans des caisses étaient cachées sous la paille servant à l'emballage de la porcelaine. Antoine fait deux voyages.

J'assiste à l'arrivée du camion à Teilhet, avec Léon Lanot. On déballa sept fusils-mitrailleurs, un bon nombre de fusils Mas-36, 11 mitrailleurs Hotchkiss toutes neuves mais sans trépid, et beaucoup de munitions. Nous sommes comblés !

Antoine est, naturellement, chaudement félicité.

Près de Limoges, en revenant, il a dû doubler une colonne de véhicules allemands qui sagement, lui a laissé la route...

Puis Antoine, Emile et moi mangeons au camp. Boukarine (Baptiste Demathieu) est cuisinier : nourrir quatre-vingts hommes affamés dans les bois malgré la générosité des paysans des alentours, est très difficile. Or, ce jour-là est un jour maigre. De la vache abattue quelques jours plus tôt, il ne reste que les abats les moins bons.

Boukarine a entrepris de « faire passer » le pis. Pour cela il a confectonné une sauce verte qu'il a baptisée « sauce tartare ». Henri Chastagnol veut la goûter, un peu trop poulèvement : il en reste, un moment, bouche-bée et les yeux en larmes.

Au moment de repartir, nous apercevons Filochard (Jeantou Revellon) au volant d'une camionnette chargée de pommes de terre collectées chez les paysans. Elles sont saluées avec autant d'enthousiasme que les fusils-mitrailleurs tout à l'heure.

Le deuxième chargement d'armes sera destiné aux légions de Tulle. Albert Faucher leur a trouvé une assez bonne cachette : certains caveaux du cimetière de la ville.

* Nom d'un quartier de Tulle.

papiers en conséquence, se présentent à la prison en plein après-midi pour demander que certains prisonniers leur soient confiés. Hélas, il leur est demandé la levée d'écrou de chacun, que seul délivre le procureur de la République, et le faux document n'a pas été préparé.

Nos trois amis quittent donc les lieux pour aller quérir des « documents »... Le directeur de la prison, comprenant qu'il s'agit d'une tentative d'enlèvement de détenus résistants, fait renforcer la garde de ces derniers par une section de policiers de Vichy.

L'opération est à recommencer, en s'y prenant différemment.

Le 22 octobre, une vaste opération de prise des tickets d'alimentation est organisée en haute Corrèze. Les tickets sont enlevés aux mairies de Meymac, Darnetz, Combrezol, Chavanac et Millevaches.

Jean EYROLLE

Les policiers emmènent à Limoges André Desassis. Et il doit bien se douter de ce qui l'attend puisque, avant de partir, il fait parvenir à Pauline Sahuguet, qui est au quartier des femmes, ce qui reste de son ravalement personnel : un peu de miel^{*}.

Joseph VIALARD

Je suis gérant du magasin de l'Union des Coopérateurs de Tulle, avenue Victor-Hugo. Je suis en contact avec la résistance locale, Albert Faucher, Albert Thomas, Dufour, Gaillard et Lucien Fieyre qui est mon compatriote. Ce dernier me fournit des tickets et je lui livre épicerie, boissons, pommes de terre qu'il répartit dans les maquis du Plateau. Il me met aussi en contact avec le Camp Rase-Motte de Saint-Bonnet-Elvert qui, par l'intermédiaire de Marc se ravitaille directement chez moi.

Jusqu'au jour, 29 ou 30 octobre 1943, où, un citoyen nommé Moulx, proche parent du mari de ma fille, me présente un candidat au maquis, Marc et Lucien Fieyre lui donnent un croquis pour rejoindre le camp. Le candidat, un Océzien du nom d'Abachidzé, vraisemblablement membre de la Gestapo, conduit un détachement allemand à Saint-Bonnet-Elvert. Le maquis prévenu au dernier moment par un jeune berger peut se disperser, à l'exception de deux jeunes garçons qui sont arrêtés. Les Allemands arrêtent 16 habitants de Saint-Bonnet suspects d'aider le maquis et m'arrêtent le 2 novembre 1943. Nous serons tous déportés^{**}.

* Nous apprîmes plus tard qu'André, frappé et torturé, mourut en prison le 28 mars 1944.
 ** Compiègne, Buchenwald jusqu'en mai 1945. Abachidzé, arrêté après la Libération sera condamné aux travaux forcés à perpétuité, mais Moulx, enfui au Vétouella, revenu sans doute depuis, ne sera jamais inquiété.

liberté. Alors pensez un peu à ce que représente cette liberté retrouvée ! La possibilité d'aller et de venir — avec quelques précautions bien sûr — la certitude de savoir que ces événements que j'appelle de toutes mes forces n'auront pas lieu sans moi !

Ici les gens se battent, et parmi eux, aux premiers rangs, les communistes.

J'ai bien de la chance : la maison est prête. Je n'ai qu'à entrer et prendre une petite place que l'on me donne, bien entendu, très volontiers. Qu'il est bon de respirer l'air de mon pays, en cet automne 1943 !

E. SALESE

Vers la fin de 1943, la direction zone sud du Comité national des médecins est sollicitée par l'Etat-major des F.T.P., en vue de la création de leur service de santé.

Le C.N.M. accepte (comme il le fera également pour l'Armée secrète) et je suis chargé de cette tâche pour la région de Limoges, l'une des régions maquis les plus actives de France.

La tâche est, en effet, urgente. Dans leurs sapes, leurs cabanès, sous leurs tentes, les hommes sont mal abrités et parfois insuffisamment couverts. Il n'est pas étonnant de trouver d'assez nombreux cas d'angine et de bronchite.

Ils mangent suffisamment : la viande de mouton et les pommes de terre constituent l'essentiel de leur nourriture. Comme les matières grasses manquent, la graisse de mouton est souvent mise à contribution par les « cuisots » ce qui donne une nourriture parfois peu appétissante, mais que tout le monde accepte avec bonne humeur ; les légumes verts sont tout fait défaut. Aussi on ne compte plus les insuffisances hépatiques, les éruptions cutanées, les furonculoses, les gingivites, etc., et le médecin, constamment sollicité n'y peut pas grand-chose...

Les médecins du maquis manquent de tout. Ils se procurent médicaments et pansements par achat, par collecte ou parfois par réquisition dans les pharmacies et les cliniques...

Louise VERDIER

Depuis les arrestations de 1940, 1941 et 1942, un groupe de femmes s'est organisé à Tulle pour collecter de l'argent, de la nourriture, et aider ainsi les familles éprouvées, envoyer des colis dans les prisons et les camps.

Parmi elles, Solange Baunie, Marguerite Madelmont, Mathilde Jacquet, Mme Parel, dont le mari est prisonnier de guerre, Léonie Dalesme*

* Léonie Dulesme, responsable de la C.G.T. clandestine à l'usine n° 1, avait organisé, parmi les ouvriers de son usine, la manifestation contre le relevé en la soirée du 21 septembre 1943. Dans cette usine avait lieu, tous les mois, une quête pour le maquis.

responsable du groupe à qui nous remettons le montant des collectes pour le répartir, Mme Estorge, Michèle Bessac.

Au début de cette année 1943, André Vialle m'a demandé de « prendre la boîte aux lettres ». C'est ainsi que Carré (Ressot) m'apporte régulièrement de Lyon et Limoges des tracts que Fredon et Marie Emmanuel font parvenir à destination. D'autres camarades de Tulle et de Brive, dont le jeune Guy Faucher, qui a 13 ans, portent chez moi du courrier. Le mot de passe est « je viens chercher (ou porter) les chemises de Mme Michel ».

On me demande aussi de trouver des chambres pour les responsables, chez des amis, Marguerite Madelmont, Mme Laurensou. Tous ces camarades trouvent chez nos amis un réconfort autant moral que matériel, dans ces moments tragiques.

René BOYER

Paul Peyraud me confie en 1943, la responsabilité, à Brive, de la solidarité aux familles des emprisonnés, déportés, fusillés. Un responsable du Secours populaire, que je n'ai plus revu, me donne quelques directives. J'ai donc à m'occuper d'une trentaine de familles à qui je procure, chaque mois, du ravitaillement pour confectionner des colis et un peu d'argent lorsque cela est possible. Les fonds me sont surtout fournis par le Front national, qui organise des collectes clandestines dans la population.

Pendant de longs mois, L. Beylie me procure régulièrement à Brive, des conserves et des pâtes provenant de la maison Mallet et Cipan, où il est employé. Marcel Vigne me fournit des biscuits.

Dans l'hiver 1943-44, Maurice Rouel et Marsat, le chef de district de la gare de Brive, me mettent en rapport avec le service social de l'A.S., qui me remettra, chaque mois, des cartes d'alimentation qu'il se procure auprès du directeur du Ravitaillement. Nos rendez-vous ont lieu dans la salle du cercle de la J.O.C.

Après le départ de Paul Peyraud, Raoul Soustre me remettra les fonds fournis par le Front national.

André ODRU

Parmi les documents et journaux clandestins que je reçois de mes responsables pour orienter notre travail, il en est de particuliers : les messages littéraires. Le journal *Les Etoiles*, édité par le Comité national des écrivains, nous fait part du combat des intellectuels contre l'obscurantisme nazi, nous donne des nouvelles de ceux d'entre eux que la répression a frappés.

Fernand Dupuy m'apprend que Louis Aragon, à l'époque, a l'un de ses refuges dans le Lot*.

* Cette information s'est révélée fautive par la suite.

échapper en sautant par les fenêtres. Mais les habitants du vil amis, sont formels : les Allemands étaient conduits par un ex-agent de liaison qui n'était plus avec nous, un nommé « Piet » uniforme allemand. Cette trahison débordera : la famille Bou subira les conséquences, ainsi que mes propres parents à Paris. L'inquiétude, sera emprisonnée au Cherche-Midi.

Albert Faucher

André ODRU

Kléber (Louis Porte), notre commissaire technique, me fait part, un jour d'avril, d'un ordre impératif qu'il a reçu et dont je ne comprends pas le sens, d'avoir à bloquer dans leurs « planques » les armes récemment parachutées. Interdiction de les distribuer jusqu'à nouvel ordre !

Or, nos commandants de compagnies réclament des armes pour être en mesure d'effectuer les missions d'action qui leur sont prescrites. Les gars, un peu partout protestent : allons-nous agir comme l'Armée secrète et courir le risque de voir notre précieux matériel tomber aux mains des Allemands ? Je décide d'aller m'expliquer avec le responsable interrégional qui donne cet ordre.

Et c'est ainsi que mon premier contact avec le « commandant Rivière » (Marcel Godefroy), est une altercation en pleine rue* dans une lointaine banlieue de Limoges ! Kléber (Porte) m'a pourtant averti : « attention, c'est une tête ». Rivière est un ancien officier des Brigades internationales pendant la guerre d'Espagne. Il sait ce qu'il fait. Je suis remis promptement à ma place. Son souci est de voir clair dans l'équipement et l'ar-

* Exactement au milieu de la rue, entre les deux voies de tramway, seul endroit où nous ne pouvions pas être entendus. Bien sûr, il n'y avait pas beaucoup de circulation...

** Je ne sais si, par cette expression, Kléber (Porte) faisait allusion au caractère de Rivière, ou à sa compétence, ou alors à sa physionomie à la Danton. Soit ! (René Coustallier), 43 ans plus tard, aux obsèques de Marcel Godefroy, a eu une autre formule : « cet homme, pour nous les jeunes, avec sa force, son expérience, c'était une montagne ! ». De fait, l'expérience de Rivière, à 33 ans, venait déjà de loin. Jeune ouvrier toulousain, il avait combattu dans les Brigades Internationales en Espagne, en 1937 et 1938. Mobilisé en 1939, il combattit sur le front de Lorraine. Fait prisonnier en juin 1940, il s'évada à Metz et rejoignit Toulouze où il prit immédiatement place dans l'action clandestine du Parti communiste. Sa première action de sabotage, aux côtés de bauxites de Tarascon-sur-Ariège date du 2 octobre 1940. Nommé responsable de l'Organisation spéciale (armée) au P.C. pour la zone sud, il tomba aux mains de la police le 21 juillet 1941. Torturé, condamné à 15 ans de travaux forcés, il fut emprisonné à Saint-Etienne où une évasion collective lui permit de reprendre le combat en octobre 1943. Il combattit d'abord comme C.O. de l'Unité G (vallée du Rhône), puis il fut nommé chef nous, à la tête de notre interrégion.

mement des F.T.P. des cinq départements de l'interrégion, afin de procéder rapidement à des répartitions équitables.

Rivière est néanmoins sensible à mes arguments, et je retourne à Brive avec l'autorisation de déblocage partiel des armes immobilisées.

* * *

Dans les premiers jours de mai, Kléber (Porte) m'annonce une nouvelle qui pose un nouveau problème : il est nommé commissaire technique interrégional et il est appelé à Limoges.

Kléber n'a pas d'adjoint. Qui le remplacera en Corrèze dans cette tâche si délicate, qui réclame tant de dynamisme, de compétence technique en armement et explosifs, tant d'esprit d'organisation et aussi la connaissance humaine de nos gars ? Les armes sont, pour eux ce qu'il y a de plus précieux au monde, et il ne s'agit pas de badiner sur ce chapitre...

Je vais prendre à Tulle l'avis de Pierre Ganne qui n'hésite pas longtemps pour prononcer le nom d'Albert Faucher.

Albert Faucher : pardi, pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

Et c'est ainsi que, au cœur du vieux Tulle, rue de la Barrière, je pénètre dans l'atelier de chaudronnier d'Albert Faucher, plombier-zingueur que je connais depuis quelques semaines, et dont je sais le rôle considérable qu'il a joué dans l'armement des F.T.P. à l'origine.

Dès les premiers mots, il m'arrête. Il n'est pas question pour lui, à son âge, de quitter son travail, sa clientèle, sa femme, ses deux enfants.

Le travail clandestin, au Parti communiste comme aux F.T.P., il y a longtemps qu'il le mène depuis ce qui est son meilleur poste de combat : son atelier. Des quantités d'armes et d'explosifs ont déjà transité par là. Il connaît tous les gars, à la Manu, à la Marque, à la Ville. C'est ici, à Tulle, que son travail est le plus efficace.

Et pendant qu'il me dit tout cela, avec son fort accent de Limoges, Albert Faucher ne cesse pas de travailler. Son ombre trapue va, vient, fébrilement, dans la demi-obscurité de l'atelier qu'éclairaient seulement l'ouverture sur la rue sombre et les braises de la forge. Son marteau sur le fer rougi frappe, frappe, et le bruit me fait mal aux oreilles.

Pierre Ganne que je retourne consulter me dit : « Je discuterai avec lui ».

A ma visite suivante, lorsque je pénètre dans l'atelier de Vulcain, c'est par un éclat de rire et la main largement tendue qu'Albert Faucher m'an-

* Albert Faucher, né à Limoges en 1901, habita Tulle depuis 1929. En 1939, il y dirigea l'Union locale des Syndicats.

notice qu'il accepte. Je lui ménage aussitôt un rendez-vous avec Kléber (Chapou).

Car, en effet, depuis quelques jours, Philippe, du Lot, (Jean-Jacques Chapou) est devenu commissaire aux opérations pour les départements de la Corrèze et du Lot, en remplacement d'Edouard Valéry, qui devient commissaire aux opérations en Dordogne. Philippe, en Corrèze, prend le nom de Kléber*. Ainsi, notre comité militaire départemental s'est renouvelé. Ces mutations sont prescrites par le comité militaire interrégional, et nous en savons les raisons : éviter le danger d'une arrestation à Edouard, trop connu à Brive et en Corrèze, renforcer le comité militaire de la Dordogne, donner plus de responsabilités à Jacques Chapou, renforcer l'interrogation, etc.

Le double départ de Louis Porte et d'Edouard Valéry me désole : une fraternité profonde m'unissait à mes deux camarades du comité militaire. Nous avions vécu ensemble les dures semaines d'avril, et j'avais pu apprécier leur indomptable détermination. Mais il faut aller de l'avant !

Il y a quelques semaines déjà, Edouard, Louis Porte et moi, avons été sollicités par le C.M. interrégional pour trouver, parmi nos cadres de compagnie, un chef de valeur, expérimenté, qui sera appelé à prendre un commandement important dans un département voisin : le Puy-de-Dôme. Nous avons désigné notre excellent Cabochard (Ravereau) le C.O. de la 3^e compagnie que nous voyons partir avec regret^{**}. Il sera remplacé par un trio de valeur Dix-de-Der (Jean Robillard, autre jeune ouvrier parisien) Marcel (Chrétien) et Yvon (Eleouet).

En mai, Rivière (Godefroy), Gustave (Albert Faucher) et moi allons en voiture visiter quelques maquis dans le Causse de Gramat : Albert Faucher admire l'ordre qui y règne, l'entretien de l'armement, les marques extérieures de discipline. Il me prend à témoin que nous avons des leçons à recevoir en Corrèze. J'en conviens volontiers, mais je connais les raisons de cette situation : elles sont dans le caractère volcanique et ancien des maquis corréziens, où nos gars sont beaucoup plus nombreux et où les chefs sont rarement d'anciens militaires.

* C'est le troisième Kléber qui port ce nom en Corrèze mais il en fut beaucoup d'autres à travers la France des maquis. Aragon l'avait aussi renommé, au figure

Des Klébers, par les temps présents.

Il en est cent, il en est mille.

** Ravereau a dirigé par la suite avec la vigueur que nous lui connaissions, d'innombrables combats dans le Puy-de-Dôme et la Loire. Mais autour de Clergout, on n'est pas près d'oublier la figure, l'accent, le grand cœur, le courage de Cabochard, ce mégalomanie parisien qui commanda l'attaque de la prison de Tulle.

Ce n'est pas, en effet, un mince mérite que d'être un chef de détachement de nos F.T.P., surtout chez les anciens, les maquisards qui ont passé l'hiver dans la forêt et chez qui la discipline n'est pas la vertu première. Ces gaillards qui ont souffert de faim et de froid dans l'humidité des cagnas souterraines, ont fait le coup de feu contre les G.M.R., et les Allemands, ont vu quelquefois tomber un copain à leur côté n'obéissent pas à n'importe qui.

Ils sont faits de tous les bois de France, ouvriers ou paysans, râteaux permanents ou joyeux drilles, gavoche à démarches de vétérans, toujours affamés, fumeurs, habits de bohème, bardés d'armes, très attachés à leurs frères de combat. Leur tranquillité courage, devenu une habitude, est pour moi un perpétuel étonnement.

On peut compter sur eux, la mort ne leur fait pas peur ; mais il faut savoir, quelquefois, jacher la bride...

Leurs chefs se sont formés uniquement dans les combats. Ce sont des entraîneurs d'hommes, toujours les premiers au danger : Cabochard, Marcel, Dix-de-Der, ces métallos parisiens. D'autres, fils de Corrèze, obstinés, patients, allant toujours au bout de leur mission : d'autres encore, venus peu importe d'où, enfants perdus de la Patrie retrouvant leur force d'hommes dans la dure fraternité du combat populaire.

Quoi qu'il en soit, Albert Faucher a raison : il faut parvenir à une discipline plus stricte chez nous, si nous voulons devenir une armée véritable, et notre nouveau comité militaire devra y veiller à l'avenir.

Et je me prends à réfléchir au long chemin parcouru depuis un an : Combien fut dramatique la formation militaire, l'aguerrissement de nos combattants ! Disposer de quelques mitraillettes Sten, de quelques vieux fusils et revolvers dans les camps du printemps 1943, cela représentait un motif de fierté pour le jeune maquisard, mais que savait-il en faire ?

Ces armes permettaient, il est vrai, de s'en aller avec plus de courage préparer un déraillement, enlever les tickets dans une mairie, mettre une bombe aux fenêtres des éventuels dénonciateurs. Ces coups de main étaient surtout une préparation psychologique. Mais la valeur offensive des camps, au printemps 1943, et même en été, était quasi nulle.

Seuls quelques garçons particulièrement volontaires, dynamiques, ont osé, à cette époque, braver, revolver au poing, des gendarmes pour les désarmer, leur soustraire des compagnons arrêtés.

Chez la plupart des autres, la volonté de combattre n'existait pas, car ils n'en voyaient ni la possibilité, ni la nécessité.

Les choses changèrent avec les attaques des G.M.R. de Vichy. On peut dire que les maquisards trouvèrent là un ennemi à la mesure exacte de leurs possibilités d'adaptation, suffisamment faible moralement, mais ayant subi, dans les casernes de Vichy, un certain entraînement, con-

André ODRU

Le 20 mai au matin, j'arrive par le train de Brive en gare de Tulle, ma bicyclette dans le wagon de marchandises : j'ai un rendez-vous dans un village du Plateau, pour y procéder, avec Godefroy, Chapou, Faucher, et en compagnie de nombreux officiers F.T.P., à la mise en place des cadres du sous-secteur C.

Je m'aperçois tout de suite que la ville est en état de siège*. A la gare, mes papiers sont épluchés. Excellents papiers : Séverin (Lucien Fieyre) me les a remis récemment, en remplacement des anciens trop peu sûrs. Cette fois, ma carte d'identité est ce qu'il appelle une « vraie fausse carte ». Elle est la copie exacte, avec ma photo, de celle d'un jeune habitant de Tulle, nommé Corrèze, nom du terroir s'il en est un. Je suis employé à l'usine de la Marque (Brandt) qui fabrique des grenades et autres armements pour les nazis. J'ai aussi une carte de travail et une carte d'alimentation à son nom, avec les vrais numéros. Le tampon « Commissariat central de police de Tulle » est là, indiscutable. Séverin a bien fait les choses.

Ce premier barrage passé, j'enfourche mon vélo et me dirige vers le quartier de Souilhac, où j'ai une commission à laisser au petit café du carrefour de la route de Poissac, tenu par des amis.

Au milieu du carrefour, un Milicien, mitraillette Thomson braquée, me fait signe : je mets pied à terre.

— Vos papiers.

Au bout d'un moment : « Prénom de votre père ? ».

Je le donne.

— Nom et prénom de votre mère ?

Je les donne.

— Votre date de naissance ?

Catastrophe ! J'ai un vide dans la tête. Secondes terribles à passer. Je le regarde dans les yeux en disant : « Je ne sais pas ».

Le ton a changé : « Avance devant ». Mon vélo à la main, sa mitraillette dans le dos, je suis conduit au café voisin, situé de l'autre côté de

* Sous les ordres de Lafont, cinq-cens Miliciens, C.A.R. renforcant la Brigade royale-sécurité tombée en laibéaux, étaient arrivés la veille dans la ville. Lejeune, directeur départemental de la Milice était sur place. A l'hôtel Saint-Martin, Boney et Lafont attendaient l'arrivée des hommes et des femmes à torturer.

Si Tulle comptait 13 000 habitants, il devait y avoir à cette époque un milicien ou un Allemand, ou un G.M.R. pour 10 habitants dans la ville. Lejeune, docteur à Larche était avec les ordres du chef régional de la Milice à Limoges. Jean de Vaugelas, qui s'était déjà illustré au plateau des Guirres, fin mars 1944, dans les exécutions sommaires de masquards. L'historien de la Malice, Delperme de Blayac, dit de Vaugelas qu'il fut « un homme extrêmement dur, et c'est étonnant à peine d'écrire que pour lui, un communiste n'était pas un être humain ».

Après la Libération, Vaugelas put s'installer en Amérique du Sud.

susceptibles de mouvement, de manœuvre, et d'unités « statiques » liées aux lieux de travail et d'habitation de leurs membres.

Cette conception va permettre à nos maquis devenus détachements et compagnies « tactiques » de s'arracher, lorsque les nécessités du combat l'imposent, à leur zone d'implantation privilégiée, aux communes qui les ont fait naître et qui ont constitué jusqu'ici leurs bases populaires d'intendance. Les déplacements de nos unités ne seront plus uniquement des migrations imposées par les attaques de l'ennemi. Maintenant, il faudra se déplacer pour attaquer.

L'afflux des recrues va de plus entraîner le rassemblement de plusieurs compagnies en bataillons légers de 150 à 200 hommes chacun.

Jean-Paul MAGNAC

Après, les anciens détachements et compagnies de 1943, grossis par l'afflux de nouvelles recrues constituaient :

- La 1^{re}, puis les 6^e et 8^e compagnies pour le sous-secteur A ;
- Les 2^e et 5^e compagnies pour le sous-secteur B ;
- Les 3^e et 4^e, puis la 9^e compagnie pour le sous-secteur C.

Désormais, le nombre symbolique 23 précédant le numérotage antérieur caractérisera notre « R. III », formée par les départements de la Corrèze et du Lot.

Ainsi apparaissent les 231^e, 236^e, 238^e, 232^e, 235^e, 237^e, 233^e, 234^e, 239^e, compagnies. Et la 4^e compagnie, qui donne normalement naissance à la 234^e, donne naissance aussi à la 23-23^e. Dans le Lot, on numérotait à partir de 2310.

L'ordre de bataille au 1^{er} juin 1944 s'établit ainsi :

Etat-major régional, Saint-Bonnet-Avalouze : C.O.R. — J.-J. Chappou (Kléber) ; C.E.R. — André Odru (André) ; C.T.R. — Albert Faucher (Gustave).

Sous-secteur A, Lamazière-Basse : C.O. — Léon Lanot (Louis) ; C.E. — Maurice Mombaret (Flourens) ; C.T. — Adrien Lanot (Pédro) ; Premier bataillon, P.C. Le Peuch de Meymac : Chef : Férig (Hannibal) ; 231^e compagnie, Lamazière-Basse : Courtois (Robin) ; 236^e compagnie, Saint-Pardoux-le-Neuf, Charpentier (Mâchefer) ; 238^e compagnie, Chadebach-de-Bonnefond : Puy (René).

Sous-secteur B, Chanteix : C.O. — Fernand Taurisson (Jérôme) ; C.E. — Pierre Bouchelet ; 2^e bataillon, P.C. entre Saint-Pardoux-l'Ortigier et Saint-Mexant : Chef : Elie Dupuy (Lucien) ; 232^e compagnie, Le Lonzac-Saint-Salvadour : Pierre Guérin (Jo) ; 235^e compagnie ; N.O. Donzenac : Michel Roussel (Jules) ; Détachement C. Momey : Jean Baldous (Bébert).

* Vrais noms d'abord, noms de guerre entre parenthèses.

** « Régional » a le sens de « départemental ».

Depuis le début d'avril, je suis contraint à l'illégalité. Mon premier refuge est chez les Verdier, à Saint-Mexant, où, avec l'aide de Pierre Bouchereil, d'Antoine Gournet, on m'aménage une cache souterraine. Je reprends contact avec Henri (Ganne) et nous éditons des tracts pour les F.T.P.

Un jour Albert Faucher, qui me connaît bien, me présente Rivière (Godefroy) en tournée pour l'organisation du sous-secteur B. Je me charge de mettre sur pied, dans tout le sous-secteur, les compagnies statiques, dont il m'explique le principe et le rôle.

Je mènerai à bien ce travail avec Fernand Chéze, de Saint-Jal, Pierre Nouailhac, de Seilhac, Pierre Nicaud, de Chamboulivert, André Migoniac, du Lonzac, le professeur Robin, de Treignac, Jean Pommeret, de Lagraulière, Fernand Bazaugour. Le docteur Salesse-Lavergne accepte de soigner malades et blessés.

Tout doit être prêt pour couvrir l'attaque de Tulle qui se prépare.

E. SALESSE, A. FLORIAN

Yvan (Boguinski), le docteur Florian et Lucien Fieyre installent une infirmerie du maquis à Hablis, commune de Saint-Sylvain. Il s'agit d'une vieille maison délabrée, sur un manelon au milieu des bois, à 3 kilomètres de la route et protégée par une embuscade, à quelques kilomètres du hameau des Jordes.

Une pièce est transformée en chambre de malades et blessés, l'autre en salle de pansement, la grange en dortoir. On installe quelques chébits, quelques paillasses, et on « récupère » des draps pour les malades.

Le médecin-chef, le docteur Florian, au prix d'énormes difficultés a collecté un strict minimum comme médicaments et instruments, et réaménage une salle d'opération.

La salle d'opération est constituée par un châlit surélevé, et les instruments sont : un bistouri, cinq pinces de Kocher, une scie, trois tubes de catgut n° 2. C'est dans ces conditions que Yvan, aidé du docteur Florian, réalisera, en particulier, une amputation de bras et l'ablation d'un œil.

Yvan est un chirurgien bien particulier. La mitraillette en permanence sur l'épaule, la posant à peine pour opérer, deux grenades à la ceinture, c'est avant tout un combattant. Dès qu'il est libre, il disparaît pour participer aux embuscades et lorsqu'on a besoin de lui, il faut chercher une estafette dans les coins où l'on se bat et où l'on est certain de le trouver.

Dans cet « hôpital » dépourvu d'électricité et du confort le plus élémentaire, arrivent les blessés du pont de Lantourne, de Tulle, etc. On en comptera trente, un jour, dans la grange.

A l'appel du grand Lénine Se levaient les partisans...

Jacques BOVERT

Ce 26 mai, la 234^e compagnie prend son premier cantonnement aux « Trois Sapins ».

Quelques heures plus tôt, la 23-23^e a établi son campement au bas de Chastanet.

La liaison est établie avec le P.C. du bataillon, chez le « Négus ». Pour les gars de Tulle, l'aventure à visage découvert commence.

Pierre SAINTAGNE

Pendant que mes deux fils sont au maquis chez le camarade Frayssé, à Cuzeille, commune de Gros-Chastang, j'attends les événements chez moi en me tenant sur mes gardes. Ma tâche m'impose de rester en place, et jusqu'ici, j'ai toujours couché dans mon lit, tout en conservant le sommeil du lièvre.

Enfin, vient le grand jour tant attendu : Dans ma cellule* nous recevons la consigne de rejoindre le bataillon de Clergoux. Bien sûr, moi, le chef, je n'ai pas le droit de tirer au renard. Nous nous armons de nos mandolines** reçues quelques jours auparavant et nous voilà partis, à la tombée de la nuit, moi avec mes cheveux blancs dont on dirait qu'ils sont le fanion du groupe.

A Clergoux, avec un autre vieux de ma cellule, nous nous employons à nettoyer deux vieux chaudrons pour faire la soupe pour tous les camarades.

Ce soir-là, nous commençons la veillée d'armes.

André ODYRU

A la fin du mois de mai, le comité militaire départemental décide de prendre, à son tour, le maquis. La forêt corrézienne déploie partout ses immenses parures, atout supplémentaire pour nos combattants.

La première implantation du P.C. est prévue près d'une ferme, sur une croupe boisée, au Rouquet-de-Chanac, près de Saint-Boonet-Avalouze, suffisamment près de Tulle et des grands axes pour permettre des liaisons plus faciles avec les trois sous-secteurs. Un petit détachement d'agents de liaison à vélo y campe. Trois jeunes filles : Yvette Nin, Jacque Mansard, Michèle Treuil sont installées à proximité, pour les liaisons en ville et le secrétariat.

Nous y travaillons dans l'ambiance fiévreuse de la préparation des futurs combats. Les rires mêlés de Gustave (Faucher) et Kléber (Chapou) ne nous laissent pas douter de la victoire.

* Cellule du Part. communisme clandestin

** Dans le langage particulier de Pierre Saintagne, une « mandoline » est une mandolite.

Jean VIALAT*

Voici le rapport de la 23-14^e compagnie statique pour la nuit du 31 mai au 1^{er} juin 1944.

Le premier groupe a coupé la nationale 89 entre Saint-Angel et Ussel abattant 17 arbres. Le 2^e groupe a opéré de la même façon entre Saint-Angel et le Poteau de Maussac. Le 3^e groupe a été détaché au groupe des artificiers. La voie entre Maussac et Meymac a été coupée et le pont du « Moulin des filles » endommagé**.

Le poste de guet des aviateurs de Lapleau-Maussac a été complètement rasé.

Le 4^e groupe a abattu des arbres entre Maussac et Meymac, obstruant la route, coupant en même temps la ligne téléphonique.

Le 5^e groupe a fait sauter la voie entre Meymac et Beynat, ainsi que la ligne de 90 000 volts.

Toutes ces opérations ont été menées avec très bonne tenue et dévouement. J'attends les rapports des autres compagnies.

Jean-Jacques CHAPOU

Au cours de la journée d'action du 1^{er} juin, toutes les unités statiques ont répondu à notre appel, exécutant les sabotages prévus et se postant en embuscade sur les routes pour assurer la protection des villes occupées par nous. Il n'y a eu aucune réaction de la part des Allemands ni de la police.

Néanmoins, un fait grave s'est produit. Certains commandants de compagnies statiques enthousiasmés par la réussite de l'opération, n'ont pas hésité à provoquer la mobilisation des masses. Un afflux considérable de recrues s'en est suivi, et dans certaines localités, en particulier dans le sous-secteur C, des comités de libération sont entrés en activité, remplaçant les délégations vichysoises.

Devant cette situation, je provoque une réunion du comité militaire où il est décidé d'étendre notre contrôle du territoire à l'ensemble du sous-secteur C avec l'occupation des localités les plus importantes, notamment Argentat***. Des barrages et des embuscades sont établis sur tout le réseau routier de ce secteur.

Malheureusement j'apprends que l'enthousiasme des troupes statiques placées sur les embuscades se refroidit rapidement. En effet nos stocks d'armes ne nous permettent pas d'armer tous les volontaires qui se présentent.

* Rapport du lieutenant Vincent au sous-secteur A, en date du 2 juin 1944.

** A dater de ce jour et jusqu'à la libération, on ne vit plus passer un train à Maussac.

*** Argentat fut occupé du 2 au 3 juin 1944 par la 23^e compagnie.

Le lieutenant Gustave (Faucher) a pu, hier 2 juin, me mettre en contact, par agent de liaison, avec un agent de renseignement à Tulle. Pour l'élaboration du plan d'opération, nous avons évalué les forces ennemies à environ 250 Boches et 400 G.M.R. ou gardes mobiles. Le premier rapport de cet agent reçu aujourd'hui 3 juin mentionne 280 Boches et 600 G.M.R. ou G.M., sans compter les forces de police, gendarmerie et Milice.

Dans la soirée, l'envoyé de l'agent de renseignement m'informe que les troupes d'occupation à Tulle réclament d'importants renforts, et qu'on attend, d'un moment à l'autre, l'arrivée en Corrèze, en provenance du Lot et de la Dordogne, d'une division blindée allemande, la fameuse division B, qui opérait récemment dans le Lot*.

Jean Vialat

Jean-Jacques CHAPOU

P.C. régional, 3 juin 1944. A l'instant même (il est 23 heures) j'apprends par Jo, chef de groupe à la 233^e compagnie, que le P.C. du 1^{er} bataillon tactique (sous-secteur A) et la 231^e compagnie ont été attaqués par 400 Boches arrivant par Lamazière-Basse. J'étudie la possibilité de déclencher une manœuvre de diversion pour dégager nos camarades.

Le P.C. du bataillon est situé au Feix non loin de Combrèsol où vit Jean Vialat, que le tribunal de Limoges vient de condamner, le 15 mai, ainsi que ses deux fils, à 20 ans de travaux forcés parce qu'un stock d'armes parachutées avait été découvert dans son champ en décembre 1943.

X**

Ancien combattant de 14-18, militant communiste connu, militant paysan, Jean Vialat est malgré ses 58 ans, le chef du bataillon statique F.T.P. de cette région du sous-secteur A, sous le nom de lieutenant Vincent.

Depuis quatre ans, il est de ceux que la défaite, loin d'accabler, a stimulé. Ouvrier aux usines Michelin, il avait été renvoyé en raison de son activité syndicale.

* En ce début de juin, Kiebert recevait, en effet, des informations sur l'activité répressive d'une division allemande dans le Lot dont nous avons parlé. Le 21 mai, les Allemands avaient fusillé 15 personnes à Frayssinet-le-Getet, le 2 juin, ils incendiaient le village de Terrou.

** Auteur non identifié. Récit publié à la Libération, confirmé par Mme Jean Vialat et Georges Murrant.

TULLE (1er-9 juin 1944)

Mon pays arrivait dans la nuit vers les régions où commence la lumière, il présentait l'aurore, il savait qu'elle est un combat, qu'elle a dans sa pâleur des sanglots et du sang.

ARAGON (*La Diane française*).

Le cœur du maquis

Marcel GODEFROY

Dans la dernière semaine de mai, nous préparons avec soin l'attaque sur Tulle. Nous inspectons les unités : valeur combative, puissance de feu, moral des hommes et des cadres. Nous confrontons nos points de vue, cherchons à bien connaître aussi l'ambiance régnant dans la population de la ville, à « prendre la température » comme nous disons.

Le 26 mai, je fais une « inspection-promenade » dans Tulle en compagnie d'Albert Faucher. Nous pénétrons dans une arrière-salle de café. Une quinzaine de personnes sont là. L'une connaît bien Faucher et sans nul doute, son activité clandestine, car elle l'interpelle :

— Alors ! Qu'attendent les F.T.P. pour venir attaquer cette vermine déjà verte de peur ? Les G.M.R. s'ils sont nombreux, en ont « marre » et ne résisteront guère. Les « Vert-de-Gris » n'en mènent pas large. La Gestapo et ces « fumiers » de la Milice seront vite mis à la raison ! Tous les Tullistes attendent cela et donneront un bon coup de main aux F.T.P.

Toute la salle approuve cette harangue.

Faucher, un peu embarrassé répond d'une façon évasive...

— Ça viendra... il faut savoir attendre...

— S'il faut attendre longtemps, les Tullistes seront morts de faim et de colère !

En raison de la tournure de la discussion, nous ne nous attardons pas : j'entraîne mon camarade et nous sortons rapidement de la ville.

Ce que j'ai entendu m'étonne : le secret total a été exigé des membres des États-majors. Comment se fait-il que la population connaisse nos préparatifs ?

— Que veux-tu, me répond Faucher, nos préparatifs ne peuvent passer inaperçus. Ajoute à cela que nos « légaux » ont de fréquents contacts avec nos maquis et qu'ils sont mêlés à la population. Ceux qui réfléchissent pensent qu'une opération importante ne peut être envisagée que sur Tulle. Le bon sens ajouté aux vœux de tous les amène à cette conclusion.

Que puis-je répondre ? Décidément il faut en terminer au plus vite avec les préparatifs et passer aux actes afin de conserver l'effet de surprise.

Mais l'attaque sur Tulle devra être couverte aussi, à plus grande distance, à l'échelle de l'inter-région. Sous l'autorité directe de Murat (Lescure) les unités de quatre départements limitrophes : Dordogne, Lot, Creuse, Haute-Vienne prennent leurs dispositions pour rester en alerte à partir du 1^{er} juin, et de nombreuses embuscades sont prévues sur les voies d'accès vers la Corrèze. Il importe en effet d'empêcher les garnisons ennemies de ces départements de se porter en renfort en Corrèze.

Toutefois, en raison de quelques trous existant dans notre dispositif, je dis à Kléber mon souci en ce qui concerne d'éventuels renforts ennemis pouvant venir du Puy-de-Dôme, du Cantal ou du Lot. Kléber me précise que des unités seront gardées en réserve aux sous-secteurs « A » et « C » et placées en embuscade face au Puy-de-Dôme et au Cantal, et que, d'autre part, lors d'une entrevue avec les chefs de l'Armée secrète, ceux-ci se sont engagés à garder avec leurs meilleures unités (notamment des Polonais bien entraînés) les ponts sur la Dordogne.

Jean-Paul MAGNAC

De quelles forces disposent les Allemands et leurs auxiliaires à l'intérieur de Tulle ? Notre service de renseignements qu'anime Lucien Fieyre (Séverin), infatigable et téméraire, ne les a peut-être pas chiffrés exactement, mais il les a parfaitement localisés.

Les Allemands du 95^e régiment de sécurité sont établis à l'école normale de jeunes filles, à l'école supérieure de jeunes filles, au lycée Edmond-Perrier, à la Manufacture d'armes, au groupe scolaire de Souilhac, à l'hôtel Dufayet, à l'hôtel Cérou (la Trémoillière : détachement de la feldgendarmerie), à l'hôtel Moderne^{*}.

Ils contrôlent aussi la poste et ont établi quelques observatoires de fortune (notamment à Blaye) sur les hauteurs dominant la ville, mais nous les ignorons.

Les Allemands disposent d'un abondant armement léger et d'un armement lourd convenable : quelques mitrailleuses lourdes, quelques mortiers de gros calibre, quelques canons de D.C.A.

Les forces du « maintien de l'ordre » et la Milice occupent la caserne du Champ-de-Mars, l'hôtel Saint-Martin, la gendarmerie, l'immeuble Pradoux (Q. G. de la Milice) et stationnent aussi à la préfecture.

Nous avons l'intention d'attaquer la garnison allemande, l'ancêtre si possible, de désarmer G.M.R. et gardes mobiles, de confisquer leur armement et leur matériel roulant, de mettre hors d'état de nuire militaires et collaborateurs notoires^{*}.

Il serait extrêmement intéressant aussi de faire main basse sur certains dossiers à la préfecture, à l'hôtel de la police, à la Légion, au S.T.O.

Du point de vue psychologique, ce serait un coup sérieux porté à l'occupant tandis que la population civile y trouverait un enthousiasme accru et une volonté de lutte décuplée.

La ville pourrait être, par la suite, protégée par un réseau d'embuscades largement déployé sur tout le territoire environnant, allant jusqu'aux départements voisins, où d'autres opérations du même genre pourraient devenir possibles.

A partir du 15 mai, on prépare plans et ordres pour l'attaque. Kléber, au volant de sa « traction » noire, et avec un mépris total du danger, sillonne les routes de la Corrèze. De son P.C. de Saint-Bonnet-Avalouze à Lamazière-Basse, de Lamazière et de Chanteix à Clergoux et Saint-Paul, il va sur place visiter sous-secteurs, bataillons, compagnies. Il vérifie armement et matériel roulant. Il s'entretient longuement avec les responsables et regagne, de jour ou de nuit le P.C. à une allure folle.

Plusieurs réunions de travail, en présence de Grédery et sous sa direction, rassemblent, avec les commandants de sous-secteurs, les commandants de tous les bataillons tactiques.

La dernière de ces réunions se tient à Clergoux le 2 juin tard dans la nuit. Elle est l'ultime mise au point avant l'attaque. Il y a ce soir-là, autour de la longue table de bois patinée par les ans : Rivière, Kléber, André, Gustave, Alfred, Luc, Pierre, Jean, Yvon, Francis, Marcel et moi-même Jean-Paul^{**}. A l'écart, Barraud (André Vialle) et Maxime (Bugeac) suivent attentivement la discussion.

La date de principe du 6 juin est adoptée pour l'attaque.

Nos unités sont commandées par des hommes expérimentés, et pourvues d'un armement convenable. Bien sûr, c'est un armement léger, mais nous pensons qu'il est valable contre les Allemands retranchés mais isolés les uns des autres, et qui ne pourront pas utiliser l'armement lourd dont ils disposent.

Les maquisards sont armés de fusils anglais et français (Mas 36, 07-15, 1886-93), de mitraillettes « Sten » et « Thomson ». Ils sont abondamment

* Ces objectifs correspondaient aux ordres qui furent donnés au moment du débarquement par l'Etat-major zone sud F.T.P.

** Gauderon, Chapou, Odru, Vauhier, Bastié, Premiz, Vernol, Rollinat, Eléouet, Méry, Christen, Magnac.

Une décision difficile

Après l'attaque allemande en haute Corrèze, la désorganisation momentanée du 1^{er} bataillon va obliger le commandement à modifier son plan.

Jean-Jacques CHAPOU

P.C. régional, 5 juin, 23 h 30. — Une note du lieutenant Louis* commandant le sous-secteur « A » nous fait connaître qu'à l'heure actuelle, il n'a pas encore pu recoller avec son bataillon tactique.

J'en informe immédiatement les lieutenants André et Gustave. Après discussion où je m'oppose à la réalisation du plan prévu pour le 6 juin, j'obtiens un accord pour que le déclenchement de ces opérations soit retardé de vingt-quatre heures. Trop de précipitation risque de faire échouer une opération préparée trop hâtivement.

Le commandant Rivière nous rejoint le 5 juin à l'aube et approuve notre décision. Je lui communique les ordres de mission destinés à chaque commandant de sous-secteur et lui expose mon plan d'attaque. Il est d'accord.

Dans la journée du 5 juin, nous expédions dans chaque sous-secteur des agents de liaisons afin de connaître dans quelle situation ils se trouvent, et s'ils sont prêts pour l'opération prévue.

Le soir du 5, réunion du C.M.R. avec le commandant Rivière. Tous les détails des opérations sont étudiés et la décision est prise que demain matin, 6 juin, le commandant Rivière, le lieutenant André, et le lieutenant Gustave partiront chacun dans un sous-secteur pour rapporter au P.C. régional confirmation de la possibilité de chaque sous-secteur de prendre part aux opérations.

André ODRU

Le matin du 6 juin, nous apprenons que le débarquement vient d'avoir lieu. Le message radio convenu a été capté : « Dans la forêt normande, il est un lieu-dit ». André Vialle, responsable aux parachutages et aux liaisons-radio avec Londres nous l'apprend en faisant intrusion dans notre P.C. de Saint-Bonnet-Avalouze.

Enfin, le voilà dont, ce deuxième front en Europe promis depuis 1942 : La radio de Londres fait déclencher les plans « vert » et « tonque » relatifs à la coupure des voies ferrées et l'attaque des transports sur route.

* Léon Lanot.

Il y a longtemps que ces « plans » sont, par nous, entrés en action. Mais le débarquement allié en Normandie, attendu depuis des années, va nous permettre de porter notre action à un niveau plus élevé.

Immédiatement, Rivière réunit le Comité militaire, Kléber, Gustave, moi-même. Quelle décision allons-nous prendre dans le cadre des directives F.T.P. ? Faut-il engager l'attaque comme prévu, le matin du 7 juin ? L'ennemi est dans le désarroi, profitons-en... D'autre part, on peut penser que la vigueur du débarquement allié, l'aide accrue à la Résistance qui l'accompagnera, ne laisseront aucun répit, aucune possibilité de réaction violente à l'ennemi, surtout loin du front de Normandie comme nous le sommes*.

Les « mobilisés » de Tulle ont hâte de rentrer dans leur ville, de revoir leur famille, de régler leur compte aux miliciens, aux tortionnaires qui y sévissent.

Mais, par contre, tout n'est pas absolument au point dans la préparation, surtout en ce qui concerne la couverture lointaine et rapprochée de l'opération. Qu'en est-il, en particulier du bataillon haute Corrèze, aux prises avec l'ennemi, les jours précédents ? Nous discutons à présent. Si Gustave et moi sommes partisans d'attaquer dès le lendemain, Rivière et Kléber ont des réticences et souhaiteraient attendre encore 24 heures. Finalement, la décision est prise : nous attaquerons demain 7 juin à l'aube.

Il faut immédiatement transmettre les ordres aux sous-secteurs. Nous envoyons d'abord un agent de liaison, à vélo, apporter l'ordre d'attaque à Lucien (Elie Dupuy), au sous-secteur B. Gustave (Faucher) se rend auprès de Michel (Bastie) au sous-secteur C. Je porte moi-même, dans une voiture conduite par un de nos chauffeurs — je ne sais pas conduire — l'ordre à Louis (Léon Lanot), pour le bataillon haute Corrèze.

Avant de partir, j'envoie mon agent de liaison personnel** auprès de Henri (Ganne), le responsable du Parti communiste qui cantonne, en liaison avec le responsable du Front national, près de Saint-Mexant. La mission est délicate et difficile, en raison des dangers en cours de route et des difficultés du terrain. Mais Henri a sûrement des dispositions à prendre dans la ville, avant l'attaque.

A Lamazière-Basse, je ne trouve pas Louis (Léon Lanot). Il est, me dit-on, à Combrassol « à un enterrement ». Nous y allons. Combrassol est vide : tout le village est au cimetière. Justement la cérémonie est

* Les faits ont prouvé que cette opinion commune à l'époque, était erronée.

Rapportons encore que, le 6 juin 1944, le général de Gaulle lança de Londres un appel aux Français où il proclamait : « Pour les fils de France, où qu'ils soient, quels qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens dont ils disposent. Il s'agit de détruire l'ennemi, l'ennemi qui écrase et souille la patrie, l'ennemi détesté, l'ennemi déshonoré... » ** Ce n'est pas José (Pons). Le malheureux a attrapé la jaunisse et s'en est allé au repos à la ferme des Jonassat, dans la Creuse.

Quelques anciens soldats de l'armée républicaine espagnole nous et nous font profiter de leur expérience du combat ; ce sont des vies humaines que nous épargneriez, camarades espagnols, le courage n'a d'égal que le désintéressement !...

Les responsables discutent eux aussi. Comment vont se comporter les unités soumises pour la première fois à une bataille rangée en ennemi qui, sauf pour le moral, présente tant de supériorité ? Comment de jeunes y perdront leur vie généreuse ?

Jean-Jacques CHAPOU

Le commandant Rivière, les lieutenants André et Gustave rentrent au P.C. régional ce 6 juin entre 20 et 21 heures. Chacun d'eux m'apporte l'affirmation absolue que les troupes de chaque sous-secteur sont prêtes à l'action. Comme je m'étonne que les troupes du sous-secteur « A » puissent y participer, la réponse qui m'est donnée alors par le lieutenant André est : « Elles y seront ».

Devant ces affirmations, je décide alors d'envoyer les agents de liaison prévus, (originaires de Tulle et des environs) porteurs des dernières instructions, aux différents « points de chute » que les troupes de chaque sous-secteur doivent atteindre en camion, pour les guider à proximité immédiate de leurs objectifs.

Jean-Paul MAGNAC

A chaque sous-secteur a été fixé un objectif, et chaque bataillon a reçu un ordre de mission détaillé avec itinéraire, objectif, horaire et plan de feu. Les unités du sous-secteur « B » ont pour mission de réduire l'école normale de filles, le lycée de garçons (secteur nord et nord-ouest de la ville) ; au sous-secteur « A » sont dévolus l'hôtel Saint-Martin, la gendarmerie, l'immeuble Pradoux, éventuellement la préfecture (secteur nord et nord-est) ; au sous-secteur « C » la caserne du Champ-de-Mars, l'hôtel Moderne, l'hôtel La Trémoillière, le carrefour de la gare, l'hôtel Dufayer, l'école de Soulliac, la Manufacture d'armes (secteur est et sud-est).

Des barrages de protection, tenus par des unités statiques, unifiés moins bien entraînées et moins bien armées, ont été placés sur toutes les routes convergeant vers Tulle.

Toutes les unités participant à l'attaque doivent être à proximité de leurs objectifs avant le lever du jour. Le service « B » (sécurité) doit s'empêcher de la poste et couper les liaisons téléphoniques. L'équipe prévue (Séverin, Léonard, assistés d'ouvriers des lignes et d'employés des P.T.T. Laurent, notamment) aura du retard et rencontrera à la poste des difficultés imprévues.

L'heure « H » n'est pas fixée. Le signal d'ouverture du feu sera donné par le bataillon Jean (Robillard, beaucoup mieux connu sous le nom de

signe d'avancer et me couvre avec sa « Thomson ». Un bond et, dans le sifflement des balles, je passe. Aussitôt, Jean Bordas me suit. Hélas, il est tué et s'écroule au milieu de la rue.

Mes autres camarades renoncent et restent bloqués.

Dans l'après-midi, nous nous replions en empruntant l'escalier de l'immeuble du garage Peugeot, face au pont Dunant. Je n'ai rien mangé, j'avale un verre de « gnôle » que m'offre Souletie, un camarade de l'A.S.*

Paul CHABRERIE

Descendant la rue Marbot, notre section remonte l'avenue Victor-Hugo, prend à gauche, franchit le pont, longe le quai de Rigny, et, par la rue de l'Estabournie, atteint sans incident le chemin conduisant aux crêtes de Monteil et Gamot.

De là, nous surplombons le groupe scolaire de Souilhac et une partie de la M.A.T. Nous aménagions des positions de tir et des abris, pendant que les échos du combat nous parvenaient de plusieurs points de la ville.

Notre secteur restait calme, l'adjudant Fernand (Gros) emprunte, à travers les fourrés, un sentier de chèvre pour essayer de voir ce qui se passe vers la gare où les rafales crépitaient sans arrêt. Alors que, prudemment, il descend revolver en main, il se trouve, au détour du sentier, nez à nez avec un Allemand qui monte. Sans doute lui aussi cherche-t-il à se rendre compte... Fernand est le plus rapide : l'Allemand est abattu. Un bruit de dégringolade dans les fourrés voisins prouve que les ennemis étaient plusieurs.

La suite ne se fait pas attendre : un quart d'heure après, les canons installés à l'intérieur de la Manufacture tirent sur la crête où nous nous trouvons, mais nous sommes bien abrités, et les obus frappent trop en avant ou trop en arrière.

Pour riposter, nous ne disposons que de nos armes individuelles et d'un bazooka. Nous les utilisons de notre mieux.

Jean-Paul MAGNAC

Une « Maxim » est mise en batterie et prend en enfilade le bas de la rue des Condamines. Le sergent Delbos, de la 234^e compagnie, est tué et le lieutenant Boivert l'échappe belle. Ce dernier déloge, à coups de bazooka, la mitrailleuse et ses servants. Ceux-ci réussissent à se glisser dans le château d'eau le plus proche, par la porte du bas, mais ils seront réduits au silence par une torpille de bazooka que leur adresse Boivert. Ils ne se manifesteront plus de la matinée.

A 9 heures, j'envoie le détachement Brochet occuper la gare. Il en ramène trois prisonniers mais essuie le feu d'un F.M. allemand installé sur le château d'eau. Les trois servants du F.M. sont tués par des fusées de bazooka.

Brochet trouve aussi, cachés dans une soule à charbon, dix-huit hommes requis pour la garde des voies et qui, effrayés, ont cherché un abri. Il les invite à se joindre au maquis ou à rentrer chez eux.

Les gardes-voies ne feront ni une chose ni l'autre. Cette hésitation leur sera fatale dans quelques heures.

La 23-23^e tient toujours sous son feu le groupe scolaire de Souilhac et la Manufacture d'armes. Je reçois une liaison du lieutenant Maurice*, il est violemment pris à partie par des tirs de Minen et on tire aussi sur lui au canon de 37. Il a pu détruire au bazooka un nid de résistance dans la Manufacture.

Maurice me signale aussi qu'il est à court de munitions (je vérifierai le soir même et le lendemain que ce n'est pas tout à fait exact et nos unités disposent encore d'une puissance de feu très honnête). Il demande une compagnie de renfort avec des Pial et des bazookas.

Je rends compte immédiatement, mais comme je ne suis pas certain que ma liaison passera, je juge bon de l'assurer moi-même.

A l'hôtel de ville, je trouve un Kléber perplexe. Ça ne marche pas aussi bien qu'il le pensait. J'ai vu Alfred (Bastie) et Luc (Pompier), rue Louis-Mie et ils n'ont pas non plus un moral du tonnerre. Albert Faucher a été tué. Les liaisons sont extrêmement mauvaises et c'est le black-out à peu près total en ce qui concerne le nord et le nord-est de la ville.

Les unités du sous-secteur « B » sont-elles en place et que font-elles ? Le sous-secteur « A » est-il arrivé et ses compagnies tiennent-elles le secteur qui leur était imparti ? J'apporte un renseignement, assez imprécis certes, mais qui laisse supposer que le sous-secteur « A » est présent. J'ai rencontré un gars de la haute Corrèze (231^e ou 238^e) à Roussols, au pont de chemin de fer. J'examinais à la jumelle les abords du groupe scolaire et les hauteurs du Monteil et il est resté avec moi un long moment, perdu et ne sachant absolument pas où pouvaient se trouver les siens.

J'apprends aussi que les G.M.R. et gardes mobiles cantonnés à la caserne du Champ-de-Mars résistent toujours. Malgré les sommations que leur a faites le bataillon Robillard, ces forces continuent à tirer sur nous.

Kléber ne peut satisfaire à ma demande de renfort pour le sud, sud-est de la ville.

* Le cross-bien me rappelle que c'était Maurice Souletie et se lie à lui dans un hommage posthume. Il était un homme des moments où l'on l'aurait vu dans un combat ou une bataille.

gés dans les liaisons avec les bataillons au combat : Nordenne (Henri Brudieu), Pedro (Robert Magnaudet), Roger (Dupont), Néné (Jean Vacher), Bourotte, Dahou (M. Vacher), Marius, Bayard et les autres. Je veux ici leur rendre hommage. Par tous les temps, à pied et à vélo, comme leurs camarades des bataillons et compagnies, ils ont parcouru le département pour porter les ordres, alors que chaque virage pouvait être une fatale surprise.

Aujourd'hui, la difficulté majeure est la traversée des ponts sur la Corrèze.

Roger DUPONT

Envoyé par Kléber porter un message aux chefs de bataillon attaquant par l'ouest, je suis contraint à un grand détour par la Renaudie, la passerelle de l'usine de la Marque (où je travaillais avant le maquis), le cimetière et l'hôpital. Je trouverai les destinataires seulement dans l'après-midi...

Au Champ-de-Mars

Commandée par Francis (Molinari), la 23^e compagnie est à l'attaque devant la caserne tenue par les policiers du gouvernement de Vichy.

Francesco MOLINARI

Je mets en place une équipe de protection devant le Tribunal, face à l'hôtel Moderne et nous passons immédiatement à l'attaque de la caserne du Champ-de-Mars.

Nous rampons pour traverser le pont du Tribunal, lorsqu'un gars vient nous rejoindre. Tiens, c'est Albert Faucher. Arrivé près de moi, il me demande où sont placés les fusils-mitrailleurs. Juste à ce moment, en face de nous, des fenêtres de l'hôtel Moderne le tir commencent. J'ai à peine le temps de dire : « Fiche-toi par terre ! ».

Je sens Albert Faucher tomber contre mes jambes, et je lui dis : « Tu as vu, il était temps ».

N'ayant aucune réponse, je me retourne, et je vois ses derniers sauts avant la mort.

Une section de la compagnie parvient donc avec moi sur le quai opposé. Parmi nous, il y a notre mascotte, le petit Gavroche (Deleuze), âgé de 15 ans. L'installe deux bazookas face à la caserne.

Quelques torpilles sont d'abord lancées sans résultat ; le pourvoyeur Fanny (Cromer) est brûlé au visage par un retour de flamme. Saisissant alors un bazooka, au deuxième coup, j'atteins une fenêtre avec un projectile incendiaire : le deuxième étage de la caserne prend feu.

Le m'élance alors vers la porte d'entrée : le feu de l'ennemi nous arrête. Le camarade légal de Tulle qui nous a guidés jusque-là est tué ainsi que deux autres camarades. Fanny est à nouveau grièvement blessé par une grenade lancée d'une fenêtre au-dessus du fleuriste, ainsi que Guy (Zucca) et Fanfan (Barut).

Le feu semble un moment s'étendre : je vois quelques C.M.R. se lancer du deuxième étage avec un matelas pour se protéger dans leur chute. Nous restons un moment en position face à la caserne pour suivre les événements.

Yvon (Eleuet), commandé la 23^e compagnie. Dès le début des engagements il est grièvement blessé.

Jean ELEUET

Alors que dans l'aube naissante, nous atteignons le bas de la rue du Carmel, j'ai l'impression de recevoir une violente gifle qui me projette au sol, inanimé. Lorsque je reprends conscience, je suis couché dans le caniveau, entre mes camarades et les C.M.R. qui échangent des coups de feu.

Une blessure à la tête saigne abondamment. Des camarades m'aident à me mettre à l'abri : une balle m'a déchiré l'oreille gauche et j'ai une plaie au cou. Après un sommaire pansement, et devant la persistance de l'hémorragie, la décision est prise de m'évacuer.

Soutenu par des camarades qui essaient d'abord de me porter, réorienté par des personnes en cours de route, nous progressons péniblement en sens inverse de notre trajet d'approche. Le sang continue à couler dans ma manche de veste. En apercevant, à la hauteur de mon épaule gauche, un morceau de tissu effiloché, j'ai la révélation d'une seconde blessure. Mes compagnons m'examinent : « Ta veste est percée dans le dos, entre l'omoplate et la colonne vertébrale ».

Nous avons atteint les véhicules au Chambon : 3 kilomètres en terrain accidenté.

Jean-Jacques CHAPOU

Vers 8 heures, après deux heures de violent combat, aucun des agents de liaison que j'ai expédiés aux commandants de bataillons n'est encore venu me rejoindre.

Néanmoins le bruit des fusillades et d'autres renseignements m'apprennent que si les sous-secteurs « B » et « C » ont attaqué leurs objectifs, les troupes du sous-secteur « A » ne sont pas encore arrivées. Les objectifs qui leur ont été assignés ne sont donc pas atteints.

Il s'agit de l'école supérieure de jeunes filles où sont encasernés deux escadrons de gardes mobiles, de l'hôtel Saint-Martin, où se sont batti-

Les problèmes des liaisons

Jean-Jacques CHAPOU

A 4 h 15 du matin, je me trouve à proximité de l'hôtel de ville. Le signal du déclenchement de l'attaque doit être donné par le bataillon Jean (Robillard) qui ouvrira le feu sur la caserne du Champ-de-Mars.

A 5 heures, nous entendons une fusillade au nord-ouest de Tulle. J'appréhends par la suite que le bataillon Lucien (Elié Dupuy) n'ayant pas trouvé le guide au point de chute, s'est dirigé vers son objectif par ses propres moyens et est tombé sur un barrage de G.M.R.

Cette fusillade provoque chez l'ennemi, le lancement de fusées d'alerte. A 5 h 45, le bataillon Jean déclenche l'attaque générale, la riposte ennemie est très vite assez dense. Aux sommations de se rendre faites par les nôtres, les G.M.R. répondent par un feu nourri.

Roger Dupont est agent de liaison de l'Etat-major départemental.

Roger DUPONT

Arrivés dans la nuit devant la mairie, Béjard (Raub) Pedro (Magnaudex) et moi-même escaladons le mur et allons réveiller le concierge qui nous ouvre le portail. Nous vérifions, l'arme au poing, que toutes les pièces sont vides et l'Etat-major s'installe dans la salle du Conseil municipal.

Le lieutenant Gustave (Faucher), au petit jour, nous demande de faire une reconnaissance dans les jardins, à côté de la mairie. Au premier tournant du chemin, l'un des nôtres, le sergent D., est surpris par la silhouette d'un homme dans la demi-obscurité. Il tire sans sommation une rafale de mitrailleuse : hélas, il vient de faucher à bout portant un agent de liaison d'une de nos compagnies se tendant à la mairie. Je suis à quelques mètres en arrière. Le sergent D. est désespéré*. La blessure est horrible : les intestins sortent littéralement du ventre du malheureux garçon.

André ODRU

Arrivé en retard dans la ville, j'ai dû parcourir la distance séparant le monument aux morts de la mairie en rampant, protégé des tirs venant du flanc opposé de la vallée par un parapet de 50 centimètres de haut. J'arrive à proximité de la mairie peu après l'horrible méprise du sergent D.

* Complètement démoralisé, D. abandonne le combat. Par la suite, il s'engage dans l'A.S., puis, après la libération, dans l'armée De Lattre. Je le trouve, caporal-chef, devant le P.C. du 2^e bataillon du 6^e régiment de Tirailleurs marocains, à Fédulien en Auvergne. J.-P. M.

(Dieffenthaler), un des premiers gars qui prirent le maquis en Dordogne et qui vint avec son frère Toto rejoindre notre 239^e compagnie*.

André ODRU

Au cours de la matinée, où le ciel se dégage peu à peu, je me rends sur plusieurs de nos positions de combat, face à la caserne du Champ-de-Mars. Quelques officiers F.T.P. — et je le constate moi-même — m'expliquent comment ils ne parviennent pas à mener à son terme l'attaque de la caserne en raison de l'inefficacité des torpilles de bazooka sur des murs solides, et du feu provenant de l'école située sur l'autre flanc de la vallée, sensiblement à la même hauteur que nous.

Aux abords de la mairie, Robillard et le lieutenant soviétique Boguinski entraînent de ne pouvoir donner l'assaut à la caserne, en raison de ces feux dominants. Leurs hommes pectinent d'impatience.

A mon retour à la mairie, j'apprends la mort, à quelques dizaines de mètres de là, de notre cher Albert Faucher. L'inquiétude de voir notre attaque piétiner l'a poussé à aller lui-même participer à la bataille comme simple soldat, dans l'action la plus exposée. Il est mort au cœur de la ville qu'il aimait tant !

A l'hôtel de ville, Rivière, Kléber et moi étudions la situation. Le début d'incendie, dans les combles de la caserne du Champ-de-Mars, ne s'est pas développé. Dans divers secteurs de la ville, il y a des morts F.T.P. ; ce sont les nôtres, en effet, qui sont à découvert sous le feu de l'ennemi, chaque fois qu'un mouvement en avant est tenté. Il y a des victimes aussi dans la population civile.

Il ne faut, surtout, pas s'obstiner.

Rivière propose la décision à laquelle, Kléber et moi, nous nous rallions aussitôt : cessation du combat, repli général, en vue d'un réexamen de la situation.

Des agents de liaison sont dépêchés auprès des chefs de bataillon. Nous levons le siège. J'ai alors une pensée pour Albert Faucher que nous abandonnons et dont le calme visage, endormi à jamais, s'appuie contre le sol, là-bas, à l'entrée du pont, sous des larmes de brume.

Sur le chemin qui, de la mairie, permet de gagner directement les hauteurs, deux chefs de l'Armée secrète nous regardent d'un air interrogateur. Nous les saluons.

* FRANCIS Molinari, d'une famille d'antifascistes, valets réfugiés en France, avait 29 ans en 1939 lorsqu'il s'est engagé dans l'armée française pour combattre le nazisme (Croix de guerre 39-40). En 1943, il était tuyauteur sur le chantier du tunnel de la Croix-Rousse à Lyon. Convoqué pour le S.T.O., il partit, sous une fausse identité, travailler au Barrage de Chastang, près d'Angoulême, d'où il rejoignit les F.T.P. Sans tenir compte de son passé de résistants, il fut expulsé de France en 1952 parce qu'il était syndicaliste et communiste. Il est décédé le 6 janvier 1988, à Lyon.

A l'autre extrémité de la ville, les combattants des 1^{er} et 2^e bataillons, repliés sur leurs bases, ignorent tout de cette arrivée.

Jean-Paul MAGNAC

Le 2^e bataillon regagne ses bases de départ dans la soirée. Tout le monde est un peu déçu, mais consensient d'avoir fait son possible et persuadé que l'affaire n'est pas terminée.

Je vois Kléber entre 20 et 21 heures au P.C. Je rends compte de ce qui s'est passé dans le secteur qui m'était confié.

Kléber est d'avis d'attendre, demain on y verra plus clair. Je prends ma voiture et rejoins mon P.C. chez le Négus. J'y laisse Louis Faucher (le frère d'Albert) effondré et le moral très bas.

Jean-Jacques CHAPOU

Dans l'après-midi, au P.C. départemental, j'établis de nouveaux ordres de mission pour accentuer l'occupation de la partie est de la Corrèze et en assurer la protection par une série de barrages.

Ma note se termine ainsi : « Soldats, sous-officiers et officiers F.T.P., la patrie renaissante lève aujourd'hui la tête. Nous ne la décevrons pas ! ».

Jean-Paul MAGNAC

Plus tard, poussé par la curiosité — que se passe-t-il dans Tulle ? — dans la nuit noire, par Malangle et le pont de la Prade, je gagne Saint-Adrien et me laisse glisser jusqu'au bout de la rue Louis-Mlle.

Je rencontre Carlos (Guardiola) qui me dit qu'il y a encore des F.T.P. dans Tulle, vers le pont des Soldats et vers la Barussie.

Pas un chat dans la rue, pas le moindre bruit. Tulle dort ou attend un peu angoissé ce que demain lui apportera.

Je regagne mon P.C., fatigué et plonge dans le sommeil.

Tulle, 8 juin : Dans le brasier de l'école normale

Pour le jeune Tullien Claude Plas, dans sa maison du « Pra-Limouzi », le réveil, ce 8 juin, est déjà brutal.

Claude PLAS

Le 8 juin, vers 5 heures du matin, réveillé par un coup de feu, je regarde derrière mes persiennes du premier étage, ce qui se passe.

L'alerte aux S.S.

A l'exception du quartier de Souilhac où un contingent allemand attend la suite des événements dans la Manufacture, la ville de Tulle est donc maintenant libérée des occupants. Mais quelle a été la journée du 8 juin pour les responsables de l'Etat-major régional ? Qu'ont fait les troupes F.T.P. du sous-secteur « C » repliées depuis la veille sur leurs bases ?

André ODRU

Dans la matinée du 8, après quelques heures de repos pris sur la paille d'une grange, au P.C. de Chanac, nous entreprenons de rétablir les contacts. Kléber nous quitte très tôt, Rivière et moi échangeons nos idées, attendant les informations.

Nos idées sont plutôt sombres : nous n'entendrons plus le grand rire de Gustave (Faucher), qu'il faut songer à remplacer. Puis les nouvelles arrivent, heureuses ou terribles : la fuite des G.M.R. de Tulle, la tuerie des 17 garde-voies, dans l'après-midi la veille.

Enfin, l'après-midi, la troisième nouvelle, plus extraordinaire encore (auon décidément, nos liaisons ne vont pas vite !) : l'unité F.T.P. combattant à partir de l'ouest et avec laquelle nous n'avons pu avoir aucune liaison dans la journée du 7, ayant repris le combat le matin du 8, a vaincu les Allemands retranchés à l'école normale de jeunes filles et Tulle est « libérée » !

Aussitôt apprises ces nouvelles, je cherche une voiture : dans la « traction avant » de Jo (Mandart), qu'accompagnent deux de ses hommes, fusil-mitrailleur pointé à travers le pare-brise troué (un vrai cercueil roulant) nous fonçons vers Tulle, et j'entends d'arriver après la bataille, comme un carabinier d'opérette.

Au carrefour de Laguëne, à un kilomètre de la gare de Tulle, un attroupement d'habitants est là. Tous regardent en direction de la ville. Dès qu'ils nous voient, ils nous arrêtent affolés : « Les Allemands sont là, malheureux, partez ! ».

Demi-tour sur place : nous rebroutons chemin.

En effet, en fin de journée, ce 8 juin, des colonnes blindées de S.S. remontent vers le front de Normandie arrivent par la route de Brive et les nationales 120 et 140. Elles prennent immédiatement contact avec la garnison isolée dans la Manufacture d'armes.

les saluons par quelques giclées de mitrailleurs et de fusils. Un des derniers occupants s'affaisse. Leur tir déchiquète les branches autour de nous. J'ai bien une grenade dans la poche, mais je m'abstiens de la lancer, craignant qu'elle heurte un tronc d'arbre et me rebondisse au nez.

Cette alerte décide l'évacuation presto de Treignac par tous les maquisards. Le camion allemand avec son chargement est conduit par Bourdarias au cœur des Monédières. Les barrages sur les routes sont démolis.

René FOSSARD

De retour des combats de Tulle, Frisé (Mazaud) et moi sommes sollicités par les responsables locaux du Front national pour aller alerter Guinguin sur l'arrivée imminente des S.S. dans son secteur.

Mais Guinguin nous annonce sèchement qu'il n'est pas décidé à faire tuer ses gars.

10 juin :

Les hameaux brûlent

André ODRU

Dans la nuit du 9 au 10, au P.C. départemental, comme le groupe de protection et de liaison est décimé et dispersé, nous prenons la garde à tout de rôle, sur la route de terre qui vient de Chanac. Je suis de la dernière faction, au petit matin, avec Kléber.

Durant trois heures interminables, de la nuit noire à la lumière blafarde du ciel nuageux, à l'écoulee des bruits lointains (Tulle n'est qu'à 4 kilomètres à vol d'oiseau), je tremble de froid sur un talus, tandis que Kléber arpente nerveusement la route.

Puis nous revenons à la grange boire un bol de lait brûlant. Durant ces derniers jours de combat et d'absence, les filles ont eu la garde du campement, Jacquie (Mansart), Cathie (Nin) et Michelle (Treuil), intrépides et courageuses.

Mais l'importance de la force ennemie arrivée le soir du 8 juin nous incite à décider le repli de notre P.C. plus loin de Tulle.

Nous avons aussi à désigner un autre commissaire technique pour remplacer notre cher Albert Faucher : André Vialle, responsable jusqu'ici aux parachutages est, sur ma proposition, accepté par Rivière et Kléber.

Pour l'accomplissement de ces tâches, une voiture Citroën « traction avant » quitte Saint-Bonnet pour Clergoux par Saint-Paul. Nous sommes cinq : le chauffeur espagnol, Kléber à ses côtés ; à l'arrière Antoine (Bois), Michelle Treuil et moi-même.

out le sens. Et puis il y a aussi ces centaines de Tullistes que les S.S. ont emmenés avec eux : que vont-ils en faire ? et pourquoi ?

Certes, nous comprenons mieux les mesures prises contre nous. Des convois de cinq à six véhicules sont partis en expédition autour de la ville. Mais peut-on dire que ces expéditions constituent des contre-attaques visant le maquis ? En aucune façon. Leur bilan le prouve : par pur hasard deux combattants F.T.P. abattus, le chauffeur de notre voiture et l'inconnu des Chemineaux**, une prisonnière ramenée à Tulle : Michelle. Les autres victimes sont des civils non combattants***.

Jean-Jacques CHAPOU

Cette répression brutale a eu un effet déplorable sur le moral de certains de nos éléments, en particulier sur les F.T.P. des 234^e et 23-23^e compagnies nouvellement formées après l'arrêt du travail dans les usines. Ce découragement se double encore pour eux de l'angoisse où ils se trouvent quant au sort de leurs familles. La plupart ont laissé à Tulle femmes et enfants presque sans argent, et malheureusement nous n'avons pas à notre disposition les moyens pécuniaires pour donner à ces familles les allocations auxquelles elles ont droit.

J'ai fait décider aujourd'hui même**** que la presque totalité de l'argent dont nous pouvons disposer sera consacré au soutien matériel des femmes et des enfants de nos F.T.P., mais c'est vraiment trop peu de chose.

Jean ELEOUET

Blessé grièvement à Tulle, j'ai été transporté à l'infirmerie d'Habills, une vieille maison située près du hameau des Jorides. Pour peu de temps, car les lacérations des S.S. nous obligent à évacuer précipitamment Habills, dans la nuit du 9 au 10 juin. Au petit jour, nous faisons une halte au P.C. de la 233^e compagnie, à l'étang du Prévôt, avant de gagner la nouvelle infirmerie, plus vaste à Chabrière, dans la vallée du Doustre, non loin de Champagnac-la-Noaille.

Les docteurs Ransome (Toly), Félix, et le chirurgien russe Jean m'apportent leurs soins, ainsi que l'épouse du lieutenant tchèque Brochet*****, infirmière.

* Les S.S. ont emmené, le 9 juin au soir, 381 otages. A Linoges, un nouveau cri permit la libération de 162 hommes (dont Antoine Soulier). 149 hommes furent déportés, 101 ne sont pas revenus.

** Nous étions 1000 à penser que le chauffeur espagnol de la voiture et l'inconnu des Chemineaux étaient le même homme, c'est-à-dire José, un Espagnol (non identifié) que Kiebet avait fait venir du Lot pour l'aider : voiture, linottes, alouette, etc.

*** Les époux Farge, épiciers au Trech : le corps d'Antoinette Farge fut retrouvé par la suite dans un champ près de Larive.

**** La note est datée du 14 juin.

***** Les docteurs Toly et Florian, Yvan Boguizky, Jindrich Frevil et Marie Heide.

Mis au courant des événements de Tulle nous sommes démorales, d'autant que certains d'entre nous sont physiquement très affaiblis. J'ai été touché par deux projectiles, qui m'ont atteint de profil. De face, m'a dit le docteur Florian, les conséquences auraient été plus graves. Jean (Robillard), Domino et Tigre me rendent visite. « Albert Faucher et toi êtes des exemples, me dit Jean : nos gars se rendent compte que chez les F.T.P., les cadres s'exposent autant que les hommes... ».

Raymonde REGNIER

J'ai 19 ans. Au maquis on m'appelle Suzy. Le lieutenant Jérôme (Taureau) me donne à transporter des messages, soit verbaux, soit écrits. Je pars toujours à vélo sur les routes dans une sorte de joie. Je crois que je n'ai jamais eu peur : peut-être par manque d'imagination.

Le 11 juin 1944, deux jours après les pendaisons de Tulle, le lieutenant me confie onze messages à transmettre à Aubazine-gare, aux familles de nos gars qui ont combattu à Tulle. Elles doivent vivre dans l'angoisse, ne sachant si leurs garçons sont ou non parmi les victimes. Je transporte aussi pour tous ces gens de l'argent et des tickets d'alimentation. Je mets le tout entre ma peau et ma gaine. J'ai aussi les adresses des familles sur moi.

Le laitier me transporte jusqu'à Brive, mon vélo dans la voiture. Je n'ai jamais tant vu d'Allemands, des S.S. plutôt effrayants.

Ils contrôlent la circulation. Sur la route de Tulle, je demande avec un sourire si je peux passer. Ils me font signe : allez ! Je roule entre deux haies de S.S. en tenue de combat, le casque couvert d'un fillet dans lequel s'entrelacent des plantes vertes, le visage barbouillé de noir où ressort le blanc de leurs dents quand ils rient. Je passe ainsi devant des milliers de nazis au repos, dont quelques-uns se lavent les pieds dans la Corrèze ; d'autres préparent la cuisine.

J'arrive à Aubazine où je suis choyée dans les familles de nos gars du maquis. Il me faut boire et manger chez les uns et chez les autres. Une vieille maman à qui il ne reste plus qu'un fils sur trois pleure en m'embrassant. L'argent et les tickets que le maquis leur envoie les réconfortent, ils ne se sentent pas abandonnés.

Je reviens à vélo par les petites routes, joyeuse de rapporter au lieutenant Jérôme qui m'a fait confiance, et aux gars inquiets, des nouvelles des familles. J'en ai le cœur en fête.

Henri VIALLE

Après avoir reconstitué la 23-37^e compagnie, à Treignac, mise sous les ordres d'un gendarme breton qui nous a ralliés, nous voulons rencontrer Guingoulin. Granjean, le crémier nous y conduit. Le voyage est pénible : les barrages d'arbres sur la route nous obligent à des détours, les ponts ont sauté autour de Chamberet.

Dans ce secteur d'Oradour-sur-Glane, il n'y avait pas de maquis, pas de résistance active, il n'y a jamais eu d'action notable à plusieurs kilomètres à la ronde.

Devant cet acte incroyable, toutes les questions que nous pouvions nous poser, à la suite notamment des pendaisons de Tulle, sont balayées et remplacées par une détermination farouche de frapper toujours plus fort, d'exterminer les bêtes fauves du nazisme.

C'est dans cette disposition d'esprit, peu de jours après, que je suis amené à prendre une décision extrêmement grave. Les officiers du sous-secteur « A » responsables de la garde de la soixantaine de prisonniers allemands ramenée de Tulle, après le combat de l'Ecole normale, le 8 juin, me font part des problèmes inextricables que cette garde leur pose.

Passer encore pour la nourriture supplémentaire, à la charge de la payannerie de Haute Corrèze qui n'a jamais marchandé son dévouement, mais la garde de ces soixante hommes en des lieux non clôturés immobilise complètement un détachement entier du 5^e bataillon dont la présence est pourtant indispensable sur les embuscades.

Des nazis déclarés sont signalés parmi les prisonniers. Des évasions sont à prévoir en direction de la garnison nazie d'Ussel, distante de seulement vingt kilomètres du lieu de stationnement des prisonniers. Cela multiplie les dangers pour les hameaux et la population avoisinant le camp, proies toutes désignées en cas d'expédition répressive.

J'ai parfaitement conscience de cette situation. La guerre n'est pas finie ; combien de temps aurons-nous encore à craindre la pénétration de colonnes nazies en Haute Corrèze ?

En conséquence, je donne l'ordre suivant : il sera demandé à chaque prisonnier qui se déclare opposé à Hitler s'il est prêt à se joindre à nous, à se battre avec nous contre les nazis. Ceux qui accepteront seront intégrés isolément et sous surveillance dans nos unités*. Les autres devront être passés par les armes.

J'apprendrai, quelques jours plus tard, que l'ordre a été exécuté.

Par la suite, à partir de ce moment, plus aucune répression de masse contre la population ou contre les blessés du maquis soignés dans les hôpitaux n'aura lieu dans le département.

André ODRU

Le 11 juin, nous prenons connaissance par radio, sans comprendre, du télégramme du général Koenig (à qui de Gaulle a attribué le commandement des F.F.I. qu'il dirigerait depuis... Londres) : « Freinez, je répète, freinez guérilla... ». C'est bien le moment de donner un ordre

pareil, alors que toutes les formations armées, même les formations atténuées, sont engagées dans de durs combats !

Vraiment, le général en chef n'a pas le sens de l'opportunité !

Nous éditons vers le 15 juin, un nouveau numéro de *Volontaire*, le journal mensuel des F.T.P. de Corrèze : cette fois, nous en sommes très fiers, car il est composé dans la vraie petite imprimerie installée dans une saxe creusée dans le sol, près d'une ferme isolée de Saint-Pardoux-la-Croisille, à Trélhet. C'est l'imprimerie de la direction régionale du Parti communiste.

Volontaire commente notre action à Tulle, salue les combattants et les civils tués, et appelle à de nouveaux combats pour écraser les terroristes nazis. Il annonce la mort héroïque des deux chefs F.T.P. : le lieutenant Gustave (Albert Faucher) et le lieutenant Vincent (Jean Vialat).

Volontaire, porte en outre mention de la citation « à l'ordre du régiment » décernée par le comité militaire départemental au 2^e bataillon tactique du sous-secteur « B » (232^e et 235^e compagnies, détachement Camille Momey) pour le combat de l'école normale le 8 juin.

« Cette citation autorise les soldats, sous-officiers et officiers de ce bataillon au port de l'étoile rouge », dit le communiqué qui est signé : le commandant aux opérations régionales.

A ma connaissance, c'est la première décoration F.T.P. qui ait été décernée en Corrèze et la seule collective.

Après le passage sanglant de la « Das Reich » en Corrèze, un travail intense de propagande est fourni par les organisations populaires installées maintenant dans les bois. C'est qu'en effet, une partie de la population de Tulle, et principalement les familles des victimes des S.S., est sensible à la propagande ennemie reprise par certains ex-artistes de la Résistance sur le thème : « Si les maquis n'avaient pas attaqué à Tulle, il n'y aurait pas eu de représailles ».

Cette honteuse interprétation des événements est pour Kléber une terrible blessure au cœur. Au P.C. de la Bonde, il n'est pas à toucher avec des pincettes.

Jean-Jacques CHAPOU

Nous nous trouvons donc, à la suite de cet échec, dans une situation extrêmement défavorable, aussi bien du point de vue militaire que du point de vue politique.

Du point de vue militaire, il ne m'est pas possible de faire grand chose tant que je n'aurai pas à ma disposition les armes et les munitions nécessaires.

Du point de vue politique un sérieux travail doit, à mon sens, être fait à la base pour le redressement de la situation, aussi bien dans l'opinion publique en général qu'à l'intérieur même des rangs F.T.P.

* Les prisonniers qui passèrent dans des rangs (surtout des Polonais) participèrent plus ou moins au combat de la dernière période.

J'ai participé aux combats de Tulle et à d'autres engagements avec l'ennemi. J'ai toujours essayé — je sais que je n'y suis pas toujours parvenu — de montrer, dans les moments difficiles, le même courage et la même sérénité que mes camarades français. Ils restent dans mon cœur des exemples pour la vie.

Je suis moi-même heureux d'apprendre qu'ils ne m'ont pas oublié. Puisse ce livre faire revivre le combat qui a été mené dans cette région, soutenu par la population tout entière, pour la liberté et l'avenir heureux.

Fernand DUPUY

Un dernier mot pour rendre hommage à tous ces camarades qui furent de grands capitaines, des hommes admirables, ceux que j'ai bien connus : Martial, Alexis, Kléber, André, Fernand, Gustave, Philippe Kléber, Aristide, Daniel (Thomas) à qui je dois sans doute la vie, du fait que nous avions le même nom de guerre, Daniel, et que la police avait tenté de m'arrêter, moi, Daniel, avec le signalement de l'autre Daniel, et à ceux que je n'ai pas connus personnellement en raison des règles du travail clandestin.

Pour rendre hommage aussi à toutes celles et à tous ceux qui, du fait de leurs responsabilités exclusivement politiques, sont restés dans l'ombre de l'anonymat le plus complet : Benoît, Labrousse, Louis, Bertrand ; comme aussi nos courriers, nos « boîtes aux lettres », nos agents de liaison : Louise de Tulle et son mari Arsène, Carré qui a transporté des quintaux de tracts, tickets d'alimentation et matériels divers, Marie la blonde du Lot, et enfin à ceux qui nous ont hébergés : M. et Mme Hatzfeld du Château de Poissac, Mme Dubois de Cahors, Mme Chazauviel et Henriette, pour cette « maison du Bon Dieu » qui était la leur (et la nôtre) à Tulle.

Ils sont ainsi cent et mille dont personne n'a jamais parlé, dont personne ne parle et à qui même, bien souvent on ne reconnaît aucun titre de Résistance... alors que pourtant sans eux la Résistance eût été impossible.

André ODRU

Pourraient ma route au vert pays, je songe qu'ici en aucun endroit, un monument ne se dresse en hommage à nos morts, civils et maquisards. Il est d'ailleurs impossible d'en rassembler tous les noms : pour beaucoup d'entre eux, les étrangers en particulier, nous ne les connaissons pas nous-mêmes de leur vivant.

Mais peut-être, un jour, un gouvernement au service du peuple dressera ce monument, une flamme de pierre sur le front des forêts : « AU MAQUIS VICTORIEUX ».

La terre de Corrèze porte en elle le sang de soldats connus ou inconnus, venus des fermes voisines ou de lointaines provinces ou de l'étran-

ger. Leurs corps sont tombés au hasard des combats, dans la neige des plateaux, dans les gorges, les forêts, sur les talus des routes, dans les prisons et les camps des tortionnaires, sur l'asphalte des villes ou au nord d'Egletons, dans la flamme rose de la bruyère en fleur.

Nous portons témoignage, nous qui les avons bien connus, qu'ils sont morts pour la France, mais pas pour n'importe quelle France.

Si, à la même époque, en effet, hors du sol national, d'autres avaient « une certaine idée de la France », eux avaient la leur.

Qu'elle était belle, la France, frère absent au front pensif, âme indomptable, première étincelle, Robert Delors, qui allumas dès 1940 le brasier des combats en qui la mort fit de ton corps et de ton nom un flambeau...

Et la France à toi qui disais : « Que la vie sera belle après ! », Martial Brigouleix, l'homme au cœur offert à tous : militant socialiste tu avais mis pour toujours la main franche et fraternelle dans celle de tes camarades communistes.

Ta France à toi, le maquisard de 52 ans, poète combattant, Pierre Moutie, c'était la jeunesse, celle des gars de 20 ans tués avec toi à la Besse, et la jeunesse française d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Et votre France à vous, l'Espagnol de Chataur, le Polonais du Champ de Brach, l'Algérien d'Egletons, le Soviétique de Treignac, l'Allemand de Marcellac, et les autres morts de la M.O.I., c'était toutes vos patries ensemble !

On dit souvent avec raison que si les peuples font l'histoire, ce n'est pas eux qui l'écrivent. D'où la légende d'une Résistance dirigée de l'extérieur et menée surtout à l'extérieur, alors que notre peuple en fut la force multiforme, redoutable, ensanglantée.

L'aspiration des résistants à un pouvoir démocratique dans des relations de coopération pacifique avec tous les peuples de la planète, les partis, mouvements ou organisations clandestines l'avaient inscrite dans le programme du Conseil national de la Résistance, dont nous demandons la réalisation immédiate après la Libération.

Nous n'abandonnerons jamais, nous les survivants, cet espoir de nos morts. Tous, Français et étrangers, combattaient et mourraient pour le pouvoir du peuple, excluant tout capitalisme générateur d'oppression et de guerres.

Le pouvoir du peuple, dans une France prospère, humaine et pacifique, c'était ton espoir et ton combat, Albert Faucher, artisan au poing de fer et au cœur tendre qui, quatre années durant, forges de tes mains habiles l'outil puissant de la délivrance ; et Tulle ouvrier à pour moi son visage.

C'était ta cause, Jean Vialat, ouvrier redevenu paysan, qui portas la fidélité à ta patrie et à la classe à la limite du concevable ; Jean Vialat, géant de nos combats !

En la tienne, Chapou-Kléber, syndicaliste enseignant, qui vins au Parti communiste au cœur de la tourmente, soldat rayonnant des armées de l'ombre :

Cet espoir, dont nous avions cru la réalisation imminente, reste, aujourd'hui encore, à construire.

Mais il y a déjà si longtemps, n'est-ce pas, vous, les vivants, avec nos morts, au Pays Vert à l'unisson du pays entier, dans le combat contre le fascisme, l'égoïsme de classe, la cruauté, la veulerie, la bêtise, pour la patrie libérée, pour notre dignité d'hommes, pour l'indépendance et le bonheur de tous les peuples, pour la liberté, nous avions gagné notre première et plus dure bataille...

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Cet idéal, celui des morts et des vivants, il est en nos cœurs, il reste toujours dans le tréfonds de la conscience de notre peuple. Nos fils et les fils de nos fils le réaliseront.

Clergoux, 1969-1970-1974 - Tulle, 1987.

A l'actif donc, à ce moment-là : les centaines de policiers et militaires volontaires, disparus. Plusieurs dizaines d'Allemands tués, des dizaines de blessés, une soixantaine de prisonniers. A l'actif encore, le courage, l'efficacité de nos combattants les plus anciens.

Au passif, nos douze morts au combat, dont un membre du comité militaire départemental, nos blessés, et l'épuisement de nos munitions. Nos morts sont principalement des agents de liaison originaires de Tulle*.

Et les civils tués sans raison, ou parce qu'ils s'exposaient trop pendant les combats, ou assassinés par les S.S. à leur arrivée, combien sont-ils ? vingt, trente ?

Il faut faire aussi la critique de nos insuffisances dans le domaine de la rapidité des déplacements des troupes et des liaisons, de l'utilisation rationnelle de l'armement, de la manœuvre sous le feu, etc.

Quoi qu'il en soit de nos succès ou de nos insuffisances, de nos maladroites, de notre inexpérience militaire, l'échec final de l'attaque sur Tulle a été dû à un facteur extérieur au département, et que nous ignorions : c'était l'existence, dans le sud, d'une force nazie exceptionnelle par sa puissance militaire et sa cruauté. Nous apprendrons plus tard que nous avions affaire à la division de S.S. « Das Reich », revenue en février 1944 du front russe pour prendre position dans la région de Toulouse.

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Le 10 juin, aussitôt revenu au P.C. départemental, Kléber dicte à Jacquié, ses nouvelles instructions aux commandants des sous-secteurs et des bataillons :

« Après les dernières opérations de Tulle, qui n'ont réussi que partiellement et après les réactions violentes de l'ennemi et l'arrivée dans notre département de forces allemandes blindées considérables, les mesures ci-dessous indiquées devront être prises... ».

« Unités tactiques : les hommes seront regroupés dans leurs cantonnements habituels, à l'exception de ceux qui restent placés en embuscade ».

« Les barrages et les embuscades devront tenir normalement contre toutes les arrivées de forces ennemies en camions, side-car ou voitures légères, afin de leur interdire la libre circulation des routes ».

* Voici les noms des combattants F.T.P. tués le 7 juin, que nous connaissons : Boedas Jean, 28 ans, de la 234^e, tué au pont du Tribunal ; Baudy Victor, 43 ans, 234^e, tué place de la Gare ; Courcier René, 19 ans, 23-23^e, tué rue d'Espéret ; Chassagnon Jean, 22 ans, 234^e ; Cérou Jean, 33 ans, P.C. 3^e bat., tué côté de l'Hôpital (grille envoyée à A.S.) ; Delbos Marcel, 38 ans, 234^e, tué rue des Condamines ; Faubert Albert, 45 ans, P.C. 8^e, tué au Palais de Justice ; Lacroix Laurent, 22^e ; Vézigne André, 23^e, tué au pont du Tribunal ; Corréas Pierre, 23^e, tué au pont du Tribunal ; Deffrenthales, 29^e, tué rue F.-Vidalin. Le lendemain 8 juin furent tués : Armand Léon, du P.C. départemental ; David André, 24 ans, Delpit André, 24 ans, Sabot Antoine, 26 ans, Sudour Léopold, 19 ans, blessé le 7 juin, mourut le lendemain à Argemont.

Bruno Kartheuser

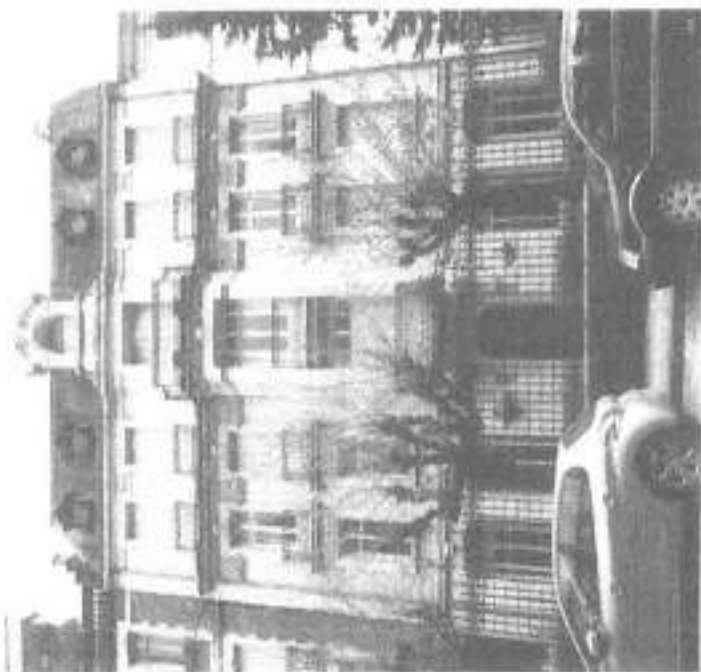
CAULET, DIT LAURENT

RÉSISTANT EN CORRÈZE

1906-1984
RÉCIT D'UNE VIE



édition KRAUTGARTEN *note*



À gauche: l'avenue 14^e au
deuxième étage. Pontica-
re, on a l'avenue 14^e et
l'avenue 14^e d'après
l'avenue 14^e et la rue de
Nantes (à 3^e maison, à
l'avenue).



Robert Laroche, ancien député
de la région de la
Gaspésie, à l'âge de 14 ans.
Il est à gauche, à l'âge de 14 ans.



l'interdiction de leur parti en 1939, une certaine expérience de la clandestinité et s'organisaient déjà en réseaux secrets.

PERSONNALITÉS : BUGEAC, BRIGOUTIX, FAUCHER

Si l'on s'appuie sur les rares témoignages écrits avant la Libération, on retient surtout trois personnes avec lesquelles Robert Caulet, dès son arrivée, a dû mener des relations privilégiées. L'entrepreneur Gilbert Bugeac, le professeur Martial Briquel, et le syndicaliste Albert Faucher, qui appartenaient tous trois à la même génération puisqu'ils sont nés dans la première décennie du siècle.

Gilbert Bugeac (1901) Tulle, alias Blaise et Sylvain, voisin de Caulet, était chef d'entreprise à Tulle et dirigeait la Coopérative du Bâtiment. D'idéologie socialiste, il refuse l'armistice et s'engage dans le mouvement *Cambrai*. Il devient l'adjoint de son ami Martial Briquel dès juillet 1942. Guy Faucher, le fils d'Albert Faucher, dira de lui : « Résistant de la première heure, je le considère comme un 'père tranquille de la Résistance' ». Il aura de cours de l'année 1942 une responsabilité grandissante, quand il se mettra à organiser les préparations des parachutages pour tout le département. Il organisera notamment le service radio en rapport avec ce service. Pour être tout à fait disponible, il abandonne son activité professionnelle à la tête de la coopérative.

Tandis que Bugeac entourent son engagement d'une grande discrétion, Martial Briquel (1903) était plus bruyant et plus bruyant. Issu d'une famille paysanne d'Ambriquet, il fut élève de l'École Normale de Tulle, puis instituteur et professeur de Lettres à l'EMPF. École militaire préparatoire technique. On vint à ses talents d'orateur, sa capacité de travail, son sens du dialogue, ses qualités humaines. Mobilisé en 1939, il se distinguait au combat et est décoré de la Croix de Guerre. Démobilisé, il reprit son enseignement à Tulle. « Fonctionnement patriote, il est l'un des principaux initiateurs de la Résistance en Corrèze. Il ne cache pas son hostilité envers le régime de Vichy et le pouvoir qui vient d'en haut. Il fait connaître, à haute voix, ses opinions. »²⁵ En novembre 1941, le régime de Vichy le révoque, en tant que franc-maçon, de son poste d'enseignant. Il devient alors Secrétaire de la Chambre des Métiers de la Corrèze. Son bureau se trouvait au 1^{er} étage de la Banque Populaire à Tulle, face au pont Fauriol. Au cours de l'année 1941, les groupements résistants *Cambrai*, *Léonard* et *Affaire* se structurèrent et s'organisèrent. Avec Jean-Louis Mi-chel, chef de Brive, Briquel représentait *Cambrai* en Corrèze. Quand l'AS Armée Secrète se forme en 1942, Martial Briquel en prend le commandement en Corrèze. Dans le *Livre d'Or des combattants corréziens morts pour la France*, Maurice Tinguet écrit :²⁶ « Ce fut le commencement de la constitution de l'Armée Secrète en Corrèze. D'abord, il se tourne vers ses amis les plus intimes, qu'il est hors de la Légion et

passés au gouvernement de Vichy. Ils le savent, tout en le mettant en garde contre lui-même, car il est par nature communicatif, confiant à l'excès, plein de joie, au lieu comme Cyrano de Bergerac. C'est qu'il s'agit d'agacés, d'habitants non de la région, véritables comme des épaves, mais de conduire une tâche obscure, patiente, tenace et qui requiert silence, discrétion, précaution, voire méfiance. »

Par la suite, on voit se constituer d'autres groupes avec des missions plus spécifiques, tels le SCAP : « Noyautage des administrations publiques », ou le RRC : « Bureau de Résistance ouvrière », avec Jean et Gabrielle Laporte.

Albert Faucher est né en 1901 à Laroque.²⁷ Il n'a pu fréquenter l'école que jusqu'au certificat d'études. Il entre tout de suite à l'usine comme apprenti peindre, on remarquera la similitude avec la jeunesse de Robert Caulet. « La guerre de 1914-18 l'obliges à changer de métier : le voici plombier-fumiste, métier qu'il exercera jusqu'à sa mort. Militant syndicaliste depuis l'âge de 17 ans, membre du Parti communiste, Albert Faucher a mis toute sa vive intelligence et tous ses loisirs au service de la cause du peuple. » Il s'installe à Tulle en 1929, rue de la Barrière. « Membre de son bureau syndical, en 1934, il dirige la grève du bâtiment. 1935 le trouve se créant du Syndicat du Bâtiment. En 1939, il dirige l'Union locale des Syndicats son fils Guy, écrivain.²⁸ Je me souviens très bien du premier contact que j'ai eu avec la Résistance. Un dimanche de juin 1941, André Valle, un voisin, est arrivé alors que nous travaillions dans notre jardin qui délimitait la ville.²⁹ Je me souviens encore de ses premiers mots : « Albert, à partir de maintenant, nous devons tous nous scier les caudex. » Mon père m'a demandé de becoter une parcelle, un peu plus loin, pour, finalement, ils ont repris leur conversation. « Guy Faucher participe aux entreprises clandestines de son père. » Durant les vacances scolaires, comme tous les autres jeunes, je travaillais à ses côtés à l'atelier. Je devais être disponible de jour comme de nuit pour la distribution du 'commerce' chez Gilbert Bugeac, Clément, Mézard, Chausseur à Treignac, André Valle, aux Cambises de Laroque ou à son appartement du François à Tulle. L'hazartiel ou résidait Pierre Gagné, ami qui chez Sylvain Combes, concierge de l'École Normale de garçons, par le train, il m'arrivait d'aller à Linçages ou au Blanc. »

PREMIERE RÉSISTANCE

Autour de ces premières personnalités déjà ne tardent pas à s'agglomérer d'autres volontaires de tous bords. Plus d'un, en effet, après la défaite, les conventions sont prises la mesure du nouvel État français, et beaucoup de partisans cherchent à en-

²⁷ Un moyen de connaître l'histoire de la Résistance d'Albert Faucher dans le journal *L'Action de la Corrèze*, Journal du Comité Départemental de l'Enseignement National de la Corrèze, édité en spécialité « *Échos de l'école* », publiée en novembre 1944 en hommage à Martial Briquel et Albert Faucher. Note dactylographique de 4 pages : *Annuaire de la période 1941-1944* par Guy Faucher, l'écrit de ses maîtres en 2000.

²⁸ L'Union locale des Syndicats de l'arrondissement de Tulle.

²⁵ Sources rassemblées sur notre site *Corrèze en Résistance*, p. 28-29.

²⁶ Ibidem.

²⁷ Ibidem, p. 24.

ment articuler leur opposition au régime de Vichy, certains encouragés par les réseaux de Tauliers (anglais et gaullistes). À Tulle, ces contacts ont vu naître un regroupement informel appelé plus tard « la première Résistance », ralliée autour de Martial Bringuoleix.

Il s'agit de personnes appartenant à des horizons divers : communistes, franc-maçons, enseignants, commerçants, ecclésiastiques, démocrates chrétiens, socialistes. Leurs noms apparaissent aujourd'hui dans toutes les synthèses historiques concernant la Résistance à Tulle. Outre Martial Bringuoleix, Gilbert Bugeac et Albert Fauchet, on y trouve Fernand Roubinet, électricien, Louis Lemaire, électricien, Marguerite Pradel, libraire, Charles Lair, vicair à la cathédrale et utilisateur d'un poste émetteur, Marie-Thérèse Tronchon, professeur au lycée, sa sœur Mireille, avocate, épouse de l'avocat et activiste Jacques Renouvin, Étienne Collet, instituteur, Jean Laporte, journaliste, et sa femme Gabrielle, Edmond Marty – la liste n'est pas exhaustive. Des étudiants participent parfois aussi aux discussions, tels Pierre Roubinet et Jean Picard.³⁰

Depuis juillet-août 1942, le Préfet Musso faisait surveiller le courrier de Mireille Tronchon, sur demande de la Police judiciaire de Limoges et de celle de Clermont-Ferrand. Dans une lettre du 26 août,³¹ le Préfet affirme n'avoir reçu aucun résultat du Président de la Commission de Contrôle postal de Brive et assure continuer une surveillance minutieuse. En outre, il demande au Commissaire Principal des RG du département « d'effectuer une enquête discrète sur les agissements de l'intéressée et de procéder à l'arrestation de Renouvin [sic – pour Renouvin] dans le cas où il rejoindrait sa fiancée ». On voit que le Préfet est bien renseigné. L'arrestation de Mireille T. et Renouvin aura lieu en janvier 1943.

L'objectif de ce groupe était la communication la plus large possible au sein de la population tulliste, dans la conviction naïve que l'État français tolérerait ce débat. Cauler n'est pas mentionné comme membre actif de ce groupe, mais il est certainement tenu au fait de ses activités par ses amis proches, Bugeac et Fauchet, et par sa collègue Marie-Thérèse Tronchon.

Pierre Roubinet, le fils de Fernand Roubinet, se souvient :³² « Ce fut une période de discussion intense entre les amis de l'Ordre et les amis de la République ou, di-

30. Souvenir de Benoit Mandelbrot : « Pierre Roubinet, un camarade de classe, et moi nous sommes d'arrivé à Tulle fin 1939. Visé comment se déroula notre rencontre : les bâtiments du lycée Fédéral-Poincaré avaient été rasés après un bombardement en l'honneur de la campagne et nous étions déplacés sur le site d'une école catholique récemment fermée. Le premier jour, Pierre m'aborda et nous nous mîmes à bavarder. Il venait d'une école catholique qui n'avait pas les moyens de créer des classes de second cycle et ne craignait pas d'envoyer ses meilleurs élèves dans un lycée d'État laïc. Lors d'un de nos premiers échanges, nous nous posâmes la question de la Résistance française, les maux de nos écoles respectives, leurs vicissitudes divergeaient à un point tel qu'elles semblaient croquer dans des pays différents. Une barrière sociale nous séparait, mais après quelques phrases scholastiques nous pouvions plus. Nous sommes devenus très proches et le sommes restés ». *Mandelbrot la forme*, p. 89.

31. MHR, AM.

32. Lettre de Pierre Roubinet à l'auteur, 4.2.2002. Voir aussi la note rédigée par Fernand Roubinet et Jacques Martine : *Notre vie la première Résistance à Tulle*, 13 p.

notion d'autoritarisme, après les premières élections municipales. Pierre Vial, encore les partisans d'un régime autoritaire et les partisans du régime démocratique. La discussion fut vive, mais assez locale et se termina en fin 42 par le ralliement de beaucoup des premiers aux seconds. Mais évidemment, cette discussion avait été bruyante. On ne peut pas concevoir l'organisation publique sans parler d'elle et tout à fait peu après les dirigeants de la première résistance, des réseaux de la Résistance, furent arrêtés, des portes, les villes. Mais la réalité est que les esprits et les actions, l'organisation, ont été à peine modifiés, leur survie.

Au-delà de la discussion, les membres participant à la distribution de tracts et de nombreux clandestins associant à leurs amis de Brive régionaux autour d'Edmond Michélet, qui représentait l'union. Plus tard, certains préparèrent la résistance armée en collectant des armes. La encore, Albert Fauchet aura un rôle prépondérant. C'est que tous les efforts ont été tentés pour résister à l'occupation allemande. C'est le caractère pluraliste et non de cette première résistance tulliste. Les antagonismes traditionnels entre idées et croyances, gauche et droite, socialistes, radicaux et communistes, sont abolis au profit de l'intérêt supérieur de l'action patriotique. C'est cette même apitrosie qui guide la résistance à Brive. Napoléon, en mai 1941 par le Parti communiste et dont Robert Cauler centralisait l'activité, un amateur en Corréze.

LES COMMUNISTES

Le PC avait en Corréze des bases solides depuis les années 1920, après un Marius Vial, ancien figure emblématique du mouvement corrézien et radical, se fit son terrain sur la scène publique. En 1930, la presse du Parti Populaire, le *Journal du peuple* et l'*Éclair*, il fut très activement militante communiste, mais aussi syndicaliste, expert technique et archéologue. L'Union nationale et régionale, les grèves et d'agitations, mais plus de l'union nationale et agricole, de manifestations, de grèves et d'agitations, mais plus pour les causes de la gauche et de l'antibourgeoisie, les temps vers était le Parti Populaire la guerre d'Espagne et la protestation contre les accords de Munich.

Les membres et militants qui engageaient celle des autres politiques et sociales d'avant 1939 sont très nombreux et ils ont tous du être belles par le mouvement de l'interieur et la police.

Bien que la Corréze ait été un foyer de résistances communistes, il n'est pas radicalement. Aucune histoire de mouvement communiste en Corréze – comme l'école de l'auteur anglais, Laine Russell, *Renai communiste in France*, 1920-1950, paru en 1998 et qui traite de l'après-guerre – les noms des principaux acteurs se re-

33. Marie-Françoise, *Les Résistances à l'Occupation*, 1973, 1975, 1977, 1979, 1981, 1983, 1985, 1987, 1989, 1991, 1993, 1995, 1997, 1999, 2001, 2003, 2005, 2007, 2009, 2011, 2013, 2015, 2017, 2019, 2021, 2023, 2025, 2027, 2029, 2031, 2033, 2035, 2037, 2039, 2041, 2043, 2045, 2047, 2049, 2051, 2053, 2055, 2057, 2059, 2061, 2063, 2065, 2067, 2069, 2071, 2073, 2075, 2077, 2079, 2081, 2083, 2085, 2087, 2089, 2091, 2093, 2095, 2097, 2099, 2101, 2103, 2105, 2107, 2109, 2111, 2113, 2115, 2117, 2119, 2121, 2123, 2125, 2127, 2129, 2131, 2133, 2135, 2137, 2139, 2141, 2143, 2145, 2147, 2149, 2151, 2153, 2155, 2157, 2159, 2161, 2163, 2165, 2167, 2169, 2171, 2173, 2175, 2177, 2179, 2181, 2183, 2185, 2187, 2189, 2191, 2193, 2195, 2197, 2199, 2201, 2203, 2205, 2207, 2209, 2211, 2213, 2215, 2217, 2219, 2221, 2223, 2225, 2227, 2229, 2231, 2233, 2235, 2237, 2239, 2241, 2243, 2245, 2247, 2249, 2251, 2253, 2255, 2257, 2259, 2261, 2263, 2265, 2267, 2269, 2271, 2273, 2275, 2277, 2279, 2281, 2283, 2285, 2287, 2289, 2291, 2293, 2295, 2297, 2299, 2301, 2303, 2305, 2307, 2309, 2311, 2313, 2315, 2317, 2319, 2321, 2323, 2325, 2327, 2329, 2331, 2333, 2335, 2337, 2339, 2341, 2343, 2345, 2347, 2349, 2351, 2353, 2355, 2357, 2359, 2361, 2363, 2365, 2367, 2369, 2371, 2373, 2375, 2377, 2379, 2381, 2383, 2385, 2387, 2389, 2391, 2393, 2395, 2397, 2399, 2401, 2403, 2405, 2407, 2409, 2411, 2413, 2415, 2417, 2419, 2421, 2423, 2425, 2427, 2429, 2431, 2433, 2435, 2437, 2439, 2441, 2443, 2445, 2447, 2449, 2451, 2453, 2455, 2457, 2459, 2461, 2463, 2465, 2467, 2469, 2471, 2473, 2475, 2477, 2479, 2481, 2483, 2485, 2487, 2489, 2491, 2493, 2495, 2497, 2499, 2501, 2503, 2505, 2507, 2509, 2511, 2513, 2515, 2517, 2519, 2521, 2523, 2525, 2527, 2529, 2531, 2533, 2535, 2537, 2539, 2541, 2543, 2545, 2547, 2549, 2551, 2553, 2555, 2557, 2559, 2561, 2563, 2565, 2567, 2569, 2571, 2573, 2575, 2577, 2579, 2581, 2583, 2585, 2587, 2589, 2591, 2593, 2595, 2597, 2599, 2601, 2603, 2605, 2607, 2609, 2611, 2613, 2615, 2617, 2619, 2621, 2623, 2625, 2627, 2629, 2631, 2633, 2635, 2637, 2639, 2641, 2643, 2645, 2647, 2649, 2651, 2653, 2655, 2657, 2659, 2661, 2663, 2665, 2667, 2669, 2671, 2673, 2675, 2677, 2679, 2681, 2683, 2685, 2687, 2689, 2691, 2693, 2695, 2697, 2699, 2701, 2703, 2705, 2707, 2709, 2711, 2713, 2715, 2717, 2719, 2721, 2723, 2725, 2727, 2729, 2731, 2733, 2735, 2737, 2739, 2741, 2743, 2745, 2747, 2749, 2751, 2753, 2755, 2757, 2759, 2761, 2763, 2765, 2767, 2769, 2771, 2773, 2775, 2777, 2779, 2781, 2783, 2785, 2787, 2789, 2791, 2793, 2795, 2797, 2799, 2801, 2803, 2805, 2807, 2809, 2811, 2813, 2815, 2817, 2819, 2821, 2823, 2825, 2827, 2829, 2831, 2833, 2835, 2837, 2839, 2841, 2843, 2845, 2847, 2849, 2851, 2853, 2855, 2857, 2859, 2861, 2863, 2865, 2867, 2869, 2871, 2873, 2875, 2877, 2879, 2881, 2883, 2885, 2887, 2889, 2891, 2893, 2895, 2897, 2899, 2901, 2903, 2905, 2907, 2909, 2911, 2913, 2915, 2917, 2919, 2921, 2923, 2925, 2927, 2929, 2931, 2933, 2935, 2937, 2939, 2941, 2943, 2945, 2947, 2949, 2951, 2953, 2955, 2957, 2959, 2961, 2963, 2965, 2967, 2969, 2971, 2973, 2975, 2977, 2979, 2981, 2983, 2985, 2987, 2989, 2991, 2993, 2995, 2997, 2999, 3001, 3003, 3005, 3007, 3009, 3011, 3013, 3015, 3017, 3019, 3021, 3023, 3025, 3027, 3029, 3031, 3033, 3035, 3037, 3039, 3041, 3043, 3045, 3047, 3049, 3051, 3053, 3055, 3057, 3059, 3061, 3063, 3065, 3067, 3069, 3071, 3073, 3075, 3077, 3079, 3081, 3083, 3085, 3087, 3089, 3091, 3093, 3095, 3097, 3099, 3101, 3103, 3105, 3107, 3109, 3111, 3113, 3115, 3117, 3119, 3121, 3123, 3125, 3127, 3129, 3131, 3133, 3135, 3137, 3139, 3141, 3143, 3145, 3147, 3149, 3151, 3153, 3155, 3157, 3159, 3161, 3163, 3165, 3167, 3169, 3171, 3173, 3175, 3177, 3179, 3181, 3183, 3185, 3187, 3189, 3191, 3193, 3195, 3197, 3199, 3201, 3203, 3205, 3207, 3209, 3211, 3213, 3215, 3217, 3219, 3221, 3223, 3225, 3227, 3229, 3231, 3233, 3235, 3237, 3239, 3241, 3243, 3245, 3247, 3249, 3251, 3253, 3255, 3257, 3259, 3261, 3263, 3265, 3267, 3269, 3271, 3273, 3275, 3277, 3279, 3281, 3283, 3285, 3287, 3289, 3291, 3293, 3295, 3297, 3299, 3301, 3303, 3305, 3307, 3309, 3311, 3313, 3315, 3317, 3319, 3321, 3323, 3325, 3327, 3329, 3331, 3333, 3335, 3337, 3339, 3341, 3343, 3345, 3347, 3349, 3351, 3353, 3355, 3357, 3359, 3361, 3363, 3365, 3367, 3369, 3371, 3373, 3375, 3377, 3379, 3381, 3383, 3385, 3387, 3389, 3391, 3393, 3395, 3397, 3399, 3401, 3403, 3405, 3407, 3409, 3411, 3413, 3415, 3417, 3419, 3421, 3423, 3425, 3427, 3429, 3431, 3433, 3435, 3437, 3439, 3441, 3443, 3445, 3447, 3449, 3451, 3453, 3455, 3457, 3459, 3461, 3463, 3465, 3467, 3469, 3471, 3473, 3475, 3477, 3479, 3481, 3483, 3485, 3487, 3489, 3491, 3493, 3495, 3497, 3499, 3501, 3503, 3505, 3507, 3509, 3511, 3513, 3515, 3517, 3519, 3521, 3523, 3525, 3527, 3529, 3531, 3533, 3535, 3537, 3539, 3541, 3543, 3545, 3547, 3549, 3551, 3553, 3555, 3557, 3559, 3561, 3563, 3565, 3567, 3569, 3571, 3573, 3575, 3577, 3579, 3581, 3583, 3585, 3587, 3589, 3591, 3593, 3595, 3597, 3599, 3601, 3603, 3605, 3607, 3609, 3611, 3613, 3615, 3617, 3619, 3621, 3623, 3625, 3627, 3629, 3631, 3633, 3635, 3637, 3639, 3641, 3643, 3645, 3647, 3649, 3651, 3653, 3655, 3657, 3659, 3661, 3663, 3665, 3667, 3669, 3671, 3673, 3675, 3677, 3679, 3681, 3683, 3685, 3687, 3689, 3691, 3693, 3695, 3697, 3699, 3701, 3703, 3705, 3707, 3709, 3711, 3713, 3715, 3717, 3719, 3721, 3723, 3725, 3727, 3729, 3731, 3733, 3735, 3737, 3739, 3741, 3743, 3745, 3747, 3749, 3751, 3753, 3755, 3757, 3759, 3761, 3763, 3765, 3767, 3769, 3771, 3773, 3775, 3777, 3779, 3781, 3783, 3785, 3787, 3789, 3791, 3793, 3795, 3797, 3799, 3801, 3803, 3805, 3807, 3809, 3811, 3813, 3815, 3817, 3819, 3821, 3823, 3825, 3827, 3829, 3831, 3833, 3835, 3837, 3839, 3841, 3843, 3845, 3847, 3849, 3851, 3853, 3855, 3857, 3859, 3861, 3863, 3865, 3867, 3869, 3871, 3873, 3875, 3877, 3879, 3881, 3883, 3885, 3887, 3889, 3891, 3893, 3895, 3897, 3899, 3901, 3903, 3905, 3907, 3909, 3911, 3913, 3915, 3917, 3919, 3921, 3923, 3925, 3927, 3929, 3931, 3933, 3935, 3937, 3939, 3941, 3943, 3945, 3947, 3949, 3951, 3953, 3955, 3957, 3959, 3961, 3963, 3965, 3967, 3969, 3971, 3973, 3975, 3977, 3979, 3981, 3983, 3985, 3987, 3989, 3991, 3993, 3995, 3997, 3999, 4001, 4003, 4005, 4007, 4009, 4011, 4013, 4015, 4017, 4019, 4021, 4023, 4025, 4027, 4029, 4031, 4033, 4035, 4037, 4039, 4041, 4043, 4045, 4047, 4049, 4051, 4053, 4055, 4057, 4059, 4061, 4063, 4065, 4067, 4069, 4071, 4073, 4075, 4077, 4079, 4081, 4083, 4085, 4087, 4089, 4091, 4093, 4095, 4097, 4099, 4101, 4103, 4105, 4107, 4109, 4111, 4113, 4115, 4117, 4119, 4121, 4123, 4125, 4127, 4129, 4131, 4133, 4135, 4137, 4139, 4141, 4143, 4145, 4147, 4149, 4151, 4153, 4155, 4157, 4159, 4161, 4163, 4165, 4167, 4169, 4171, 4173, 4175, 4177, 4179, 4181, 4183, 4185, 4187, 4189, 4191, 4193, 4195, 4197, 4199, 4201, 4203, 4205, 4207, 4209, 4211, 4213, 4215, 4217, 4219, 4221, 4223, 4225, 4227, 4229, 4231, 4233, 4235, 4237, 4239, 4241, 4243, 4245, 4247, 4249, 4251, 4253, 4255, 4257, 4259, 4261, 4263, 4265, 4267, 4269, 4271, 4273, 4275, 4277, 4279, 4281, 4283, 4285, 4287, 4289, 4291, 4293, 4295, 4297, 4299, 4301, 4303, 4305, 4307, 4309, 4311, 4313, 4315, 4317, 4319, 4321, 4323, 4325, 4327, 4329, 4331, 4333, 4335, 4337, 4339, 4341, 4343, 4345, 4347, 4349, 4351, 4353, 4355, 4357, 4359, 4361, 4363, 4365, 4367, 4369, 4371, 4373, 4375, 4377, 4379, 4381, 4383, 4385, 4387, 4389, 4391, 4393, 4395, 4397, 4399, 4401, 4403, 4405, 4407, 4409, 4411, 4413, 4415, 4417, 4419, 4421, 4423, 4425, 4427, 4429, 4431, 4433, 4435, 4437, 4439, 4441, 4443, 4445, 4447, 4449, 4451, 4453, 4455, 4457, 4459, 4461, 4463, 4465, 4467, 4469, 4471, 4473, 4475, 4477, 4479, 4481, 4483, 4485, 4487, 4489, 4491, 4493, 4495, 4497, 4499, 4501, 4503, 4505, 4507, 4509, 4511, 4513, 4515, 4517, 4519, 4521, 4523, 4525, 4527, 4529, 4531, 4533, 4535, 4537, 4539, 4541, 4543, 4545, 4547, 4549, 4551, 4553, 4555, 4557, 4559, 4561, 4563, 4565, 4567, 4569, 4571, 4573, 4575, 4577, 4579, 4581, 4583, 4585, 4587, 4589, 4591, 4593, 4595, 4597, 4599, 4601, 4603, 4605, 4607, 4609, 4611, 4613, 4615, 4617, 4619, 4621, 4623, 4625, 4627, 4629, 4631, 4633, 4635, 4637, 4639, 4641, 4643, 4645, 4647, 4649, 4651, 4653, 4655, 4657, 4659, 4661, 4663, 4665, 4667, 4669, 4671, 4673, 4675, 4677, 4679, 4681, 4683, 4685, 4687, 4689, 4691, 4693, 4695, 4697, 4699, 4701, 4703, 4705, 4707, 4709, 4711, 4713, 4715, 4717, 4719, 4721, 4723, 4725, 4727, 4729, 4731, 4733, 4735, 4737, 4739, 4741, 4743, 4745, 4747, 4749, 4751, 4753, 4755, 4757, 4759, 4761, 4763, 4765, 4767, 4769, 4771, 4773, 4775, 4777, 4779, 4781, 4783, 4785, 4787, 4789, 4791, 4793, 4795, 4797, 4799, 4801, 4803, 4805, 4807, 4809, 4811, 4813, 4815, 4817, 4819, 4821, 4823, 4825, 4827, 4829, 4831, 4833, 4835, 4837, 4839, 4841, 4843, 4845, 4847, 4849, 4851, 4853, 4855, 4857, 4859, 4861, 4863, 4865, 4867, 4869, 4871, 4873, 4875, 4877, 4879, 4881, 4883, 4885, 4887, 4889, 4891, 4893, 4895, 4897, 4899, 4901, 4903, 4905, 4907, 4909, 4911, 4913, 4915, 4917, 4919, 4921, 4923, 4925, 4927, 4929, 4931, 4933, 4935, 4937, 4939, 4941, 4943, 4945, 4947, 4949, 4951, 4953, 4955, 4957, 4959, 4961, 4963, 4965, 4967, 4969, 4971, 4973, 4975, 4977, 4979, 4981, 4983, 4985, 4987, 4989, 4991, 4993, 4995, 4997, 4999, 5001, 5003, 5005, 5007, 5009, 5011, 5013, 5015, 5017, 5019, 5021, 5023, 5025, 5027, 5029, 5031, 5033, 5035, 5037, 5039, 5041, 5043, 5045, 5047, 5049, 5051, 5053, 5055, 5057, 5059, 5061, 5063, 5065, 5067, 5069, 5071, 5073, 5075, 5077, 5079, 5081, 5083, 5085, 5087, 5089, 5091, 5093, 5095, 5097, 5099, 5101, 5103, 5105, 5107, 5109, 5111, 5113, 5115, 5117, 5119, 5121, 5123, 5125, 5127, 5129, 5131, 5133, 5135, 5137, 5139, 5141, 5143, 5145, 5147, 5149, 5151, 5153, 5155, 5157, 5159, 5161, 5163, 5165, 5167, 5169, 5171, 5173, 5175, 5177, 5179, 5181, 5183, 5185, 5187, 5189, 5191, 5193, 5195, 5197, 5199, 5201, 5203, 5205, 5207, 5209, 5211, 5213, 5215, 5217, 5219, 5221, 5223, 5225, 5227, 5229, 5231, 5233, 5235, 5237, 5239, 5241, 5243, 5245, 5247, 5249, 5251, 5253, 5255, 5257, 5259, 5261, 5263, 5265, 5267, 5269, 5271, 5273, 5275, 5277, 5279, 5281, 5283, 5285, 5287, 5289, 5291, 5293, 5295, 5297, 5299, 5301, 5303, 5305, 5307, 5309, 5311, 5313, 5315, 5317, 5319, 5321, 5323, 5325, 5327, 5329, 5331, 5333, 5335, 5337, 5339, 5341, 5343, 5345, 5347, 5349, 5351, 5353, 5355, 5357, 5359, 5361, 5363, 5365, 5367, 5369, 5371, 5373, 5375, 5377, 5379, 5381, 5383, 5385, 5387, 5

À faire de comparaison, on peut se référer au « *cadencier* » établi par Caullet fin 1945. Il évoque 104 actions pour l'année 1944-1945 en 430, pour la période de janvier à septembre. À la fin de la feuille de février, l'auteur fait le total du mois : « pendant le mois : 222 attentats », et pour mars : « pendant le mois : 250 attentats ». Ces chiffres sont basés sur les rapports des Renseignements Généraux.

On lit aussi cette mention, en date du 24 mars : « À Brive, 1^{re} réunion du CIDL au commandant St-Amand ». Caullet prend ainsi le contre-pied de la légende narrative de l'AS, qui est aujourd'hui documentée par la plaque apposée rue Louis Ladoüret, à Brive, et qui date la « première réunion du CIDL... du 4 août 1945. Caullet semble contester le caractère représentatif de la réunion de 1943.

On peut supposer que Caullet a suivi les acteurs qui se posent à Tulle et dans les environs immédiats, puis celles qui entrent de Bugnac et de Fauchier, et enfin celles menées par les FTP du plateau « Clergeux ».

Dans beaucoup de souvenirs émanant de combattants de Tulle, de Brive ou de Clergeux, il apparaît que le professeur de dessin et dirigeant du FN ne se limitait pas au seul volet civil de la Résistance : l'information, les parachutages, l'établissement de papiers, la fourniture de tickets d'alimentation, le recrutement de combattants, mais qu'il s'est impliqué aussi, tout comme Bugnac, dans la planification de plusieurs coups d'éclat. À tel point que certains ont même fait de lui le commandant militaire et la tête des FTP de la Corrèze. Ce qui serait non seulement une entorse aux règles qui régissaient la répartition des responsabilités, mais aussi sous-estimer l'égo des responsables militaires, tels Godefroy, Lesentré, Chapou, Cadru, Lanet et d'autres. On retiendra que Robert Caullet et Gilbert Bugnac étaient étroitement associés aux opérations de combat des FTP. Même s'ils n'étaient pas combattants, ils avaient la confiance des hommes de terrain et ont souvent assisté aux réunions décisives. Il en sera de même pour les grandes décisions autour de l'insurrection.

MARS-AVRIL : ACTEURS ET DÉCORS NOUVEAUX

L'année 1944 sera celle des grands bouleversements. En attente du mouvement, la France, de plus en plus, devient un champ de guerre. Pour les Français, le quotidien fait d'occupation, de répression, de batailles et de pénurie, reste globalement inchangé, mais des faits extérieurs d'une ampleur nouvelle viennent bouleverser cette vie devenue presque habituelle. On assiste à des changements de structures, de responsabilités, de planification. Dans cette nouvelle donne, la Résistance est particulièrement désavantagée, ne disposant – à la différence de l'adversaire – ni d'un renseignement fiable, ni d'un appareil logistique performant et solide. Fin juin, les FTP de la Corrèze et du Limousin sont totalement dépassés par une situation nouvelle qu'ils n'ont pas eu les moyens d'analyser correctement.



Décideurs des FTP : les interrogatoires Lescure et Billar, deux départementaux Cadru et Fauchier ; le chef de baraquon Dupuy.

tail ne pouvait pas échapper à l'attention publique, notamment à la *Éclair*, relayant aux forces de l'ordre et à la préfecture, même si la disparition ne fut remarquée qu'à la fin du long congé de la *Providence*, le 30 mai.

La MAT dénombre 170 absents le mardi, auxquels s'ajoutèrent environ 60 autres pour l'équipe de nuit. À l'issue de la Matinée, 40 ouvriers manquant le mardi. On fit le constat suivant : « Parmi les défilants, il y a de nombreux requis. Il s'agit d'un mouvement qui s'appuie surtout sur les jeunes. » Par la suite, la situation se normalisa pour un certain nombre qui retourneront au travail. On voulut croire leur explication selon laquelle, sur la base d'une rumeur, ils avaient disparu par peur de représailles et d'une déportation massive vers l'Allemagne. Le préfet donna ordre de river ces ouvriers des listes des défilants et des personnes suspectées de « terrorisme ». Fin mai, Robert Lescure séjourna une semaine en Corrèze au [R] au Raoulquet » près de St-Bonnet-Avalouze, avec Jean-Jacques Chaprou, André Odne et Albert Fauchet ainsi que les agents de liaison.

Le 1^{er} juin, journée d'action des FTP, les bougs du Bugest, Néovie, Jallès, Mervac, Corréze et Églénay furent occupés par des groupes FTP [le préfet Trouille nota ce même 1^{er} juin qu'une menace était sensible et qu'il fallait sans doute s'attendre à des actions plus importantes du maquis corrézien Tulle. Il demanda à ses supérieurs de déléguer des renforts.⁸⁰

Dans un rapport adressé à Lescure concernant les actions du 1^{er} juin et la réorganisation de sa troupe par l'arrivée des « légions », Chaprou dressa, le 2 juin, le bilan suivant⁸¹ : « Les opérations se sont déroulées selon les plans prévus avec un ensemble parfait. [...] Cependant, les conséquences de ces opérations ont dépassé nos prévisions et nos possibilités et nécessitent une mise au point immédiate. » Deux facteurs décidèrent les FTP à continuer dans la logique commencée : l'approbation générale de la population et l'absence de réactions allemandes importantes. « L'attaque de Tulle dans le plus bref délai possible fut alors envisagée et décidée en présence et avec l'approbation du COTR [Lescure]. »

La dernière réunion importante de planification eut lieu le 2 juin à Clergeous.⁸² Cela fut cette réunion. Lescure écrivit que la question de principe fut écartée toute la matinée et qu'en début d'après-midi, Chaprou se déclara prêt à recevoir l'action prévue le 6 juin. André Valle et Bugras, tous deux responsables des parachutages, étaient présents mais ne participèrent pas à la discussion.⁸³

Si l'on analyse la composition du groupe réuni dans la journée du 2 juin, on voit

⁸⁰ APLW 2148.

⁸¹ *Mémoires Corrèze*, p. 504 sq.

⁸² Pour les rapports qui suivent, rédigés par Lescure, Chaprou et Magnac, voir *Déjà l'été*, p. 510n. Selon Jean-Paul Magnac, dans un rapport de 1970, les participants à cette réunion étaient : Corréze, Chaprou, Odne, Fauchet, Besse, Pompière, Verneil, Robillard, Elouet, Molinari, Chirac, Magnac. Dans le rapport de Chaprou, Guédon n'est pas mentionné, mais bien le commissaire politique régional : « puis » Pierre Guédon. Quant à Jean Molari qui est cité par Corréze, il évoque la présence des motifs que Magnac, en précisant que la réunion se tint à la « chambre noire », une pièce sans fenêtre dans une maison à côté de l'église. *Mémoires Corrèze*, p. 238.

que le plus haut grade était le délégué militaire de la Zone sud, Godéfroy, véritablement en charge de la zone militaire régionale. Chaprou, Odne et Fauchet : deux commandants de bataillon du sous-secteur C, Robillard et Magnac : les trois responsables du sous-secteur E, Verneil, Besse et Pompière : quelques commandants de compagnies : Elouet, Molinari, Chirac : deux participants sans commandement : Bugras et Valle, responsables des parachutages. Dans les rangs des commissaires aux opérations, manquant Lescure, COTR et les CO des sous-secteurs A et B, Lami et Lami. On vérifie aussi de l'absence de toute mention de Claret, entièrement acquis au plan d'attaque.

Le commandant du 2^e bri, Fils Dupuy, Lami, qui vient de terminer l'action d'Albassac le 1^{er} juin, n'assiste pas à la réunion, mais raconte qu'il a été mis dans la confiance par Godéfroy, « dans les premiers jours du mois de juin », au PC du bataillon à Villiers, commune de Saint-Mexant. Le lendemain, Dupuy, convoqué les commandants d'unités et leur enjoignit de mettre leurs unités en état d'alerte pour une action dont il ne communiqua pas les détails. Ce n'est que le 5 juin que les commandants sont informés de l'objectif et de leur mission précise : tuer Dupuy. Lami, commandant le sous-secteur A, a lui aussi droit à une information directe et personnelle par le COTR André Odne. C'est de la rencontre le 6 juin à Combrès, à l'entrevue de Jean Vialat qui vient d'être assassiné par les Allemands. Le 1^{er} juin de la décision prise au comité militaire et à laquelle il doit s'attendre, mouvement vers Tulle des unités tactiques, attaque à l'aube du 7 juin.

Le soir du 5 juin, Chaprou note dans son journal que l'attaque a dû être repoussée d'un jour à cause de plusieurs problèmes sérieux : notamment le manque de réserves de munitions. « Trop de préoccupation risque de faire échouer une opération préparée trop hâtivement. » Odne rapporte : « Nouvelle réunion le 5 au soir. Nous discutons brièvement. Gustave [Fauchet] et moi sommes partisans de ne plus surseoir à l'attaque. [...] Par contre, Rivière et Kléber ont des réticences... ». Finalement, la décision est prise : nous attaquons le 7 à l'aube.

Depuis le 3 juin, les groupes FTP des quatre départements voisins – Dordogne, Lot, Creuse et Haute-Vienne – étaient en alerte et préparaient des embuscades sur de nombreuses routes afin de protéger les opérations en Corrèze d'éventuelles représailles allemandes et de contraindre l'arrivée de renforts allemands. Si l'on en croit l'appréciation de Godéfroy, les voies d'accès en provenance du Cantal, du Puy-de-Dôme et du Lot n'étaient couvertes que de manière imparfaite.

L'accord final fut communiqué dans l'ordre du jour – maintenant – des FTP en date du 6 juin⁸⁴. L'heure des combats décisifs a sonné. Le matin à l'aube, les forces alliées ont débarqué sur le sol de France et ont pris pied en Normandie. L'armée infanterie, l'artillerie, et destinée à l'État par la glorieuse Armée Rouge n'est plus que

⁸³ *Dupuy*, *Précis*, p. 189.

⁸⁴ *Odne*, *Guédon*, p. 158.

⁸⁵ *Corréze*, *Le*, p. 174-175.

Ainsi s'explique l'Arrêt de la Cour du samedi 9 septembre 1944. Il s'agit de l'organe des comités du Front National, dont le président n'est autre que Robert Caudet. Si l'on fait abstraction du mot élogieux qui termine l'article,⁹¹ on peut retenir quelques éléments qui caractérisent l'activité de « l'arrêté ». Même si son nom n'apparaît guère dans les réunions de décision – fussent-elles du Parti communiste, du triangle de commandement des FTP de la Cèreze, du Front National ou des organes regroupant le partage des parachutages – on peut être assuré de la présence de Robert Caudet à tous les niveaux. Pour connaître l'essentiel de la planification militaire, il aura la confiance d'Albert Lanchet. Les parachutages ont été organisés par Gilbert Bague et – pour les FTP – son ami André Vialle. Présent – avec la confiance du CEN, des organes exécutifs du CNR, du FNL, des FTP – pour être le président du C.D.L. il se familiarisait avec sa mission et garantissait la Cèreze dont il devenait, au lendemain de la Libération, réduire les conseils municipaux (C.C.) en remplacement des « délégations spéciales » vicieuses. Robert Caudet était, avant le déclenchement de la période insurrectionnelle, un homme de terrain. On le vit même, par la suite, assumer, grâce à son crédit, des missions de grande importance qui le révélèrent comme un homme d'initiative, d'action et de conciliations.

JUIN : DANS LA TOURMENTE

L'ATTAQUE DE TULLE : 7-8 JUIN

Les combats de Tulle ont été amplement décrits par les auteurs. Ces récits ont été publiés sous le titre « Maquis de Cèreze ». Le livre a été réédité plusieurs fois, chaque fois avec des remaniements et des récits supplémentaires. La dernière édition est la 5^e, parue en 1995.⁹² On ne lira donc ici qu'une synthèse des événements qui touchent le cadre de l'évolution de Caudet en ces jours dramatiques.

LES COMBATS

Chapou quitte son PC à 2 h. la nuit, pour se rendre à Tulle « sous le cdi Revère », des lrs Gustave et André pour rejoindre mon PC d'opérations que l'avant décidé d'attaquer à l'hôtel de ville de Tulle. Les combats du 7^e juin commencent à 5 h du matin quand Jean-Paul Magnac attaque au sud de la ville avec le 2^e brl : le quartier de la gare, Saulhac et la Mann. Ils arrivent à prendre la gare, mais les Allemands tiennent les autres positions. Magnac essaie en vain d'obtenir des renforts de Chapou. Vers

midi, les compagnies de Magnac se retirent sur un cimetière d'échec.

À l'Est, Molinari et Élieu commandent leurs compagnies dans l'attaque contre le centre-ville avec la caserne, le C. camp de Mars et l'Hôtel Moderne. Albert Faucher est tué quand il tente de franchir le pont avec les hommes de Molinari. À 9 h, l'Hôtel Moderne est pris, mais les GMR dans la caserne résistent.

Pour Chapou, la coordination est pratiquement impossible puisqu'aucun agent de liaison n'est venu le rejoindre. Chapou fait arrêter les combats. Il écrit : « Je dus en accord avec le cdi Revère et le l^r André donner l'ordre de repli sur des positions à proximité immédiate de Tulle. L'aj^r il nous serait possible de surveiller la réaction de l'ennemi et procéder au regroupement de nos forces. Je quitte l'hôtel de ville à 9 h 45 dans la direction de mon PC (à Chanaç). »

Un handicap grave réside dans le fait que les troupes du sous-secteur A, aux ordres de Léon Laron, ne sont pas arrivées. Elles devaient attaquer le haut de la ville, l'hôtel St-Martin, siège du SD (avec la Feldgendarmérie), la maison Pradoux, siège de la Milice (avec deux pelotons de gardes mobiles) et l'École supérieure des Filles (deux escadrons de gardes mobiles).

Enfin, Dupuy, avec les combattants Roussel, Gagnon et Baidoux, approchant par l'Ouest, attaque l'École Normale des filles où se tient la B. n^o du 95^e rég. de sécurité. Ils arrêtent le combat vers 11 h.

Vers 10 h, le maire Bouty apporte à Dupuy l'offre des GMR de cesser le combat et de se retirer sur Linoges. Ce retrait s'effectue l'après-midi, diminuant de 600 hommes le nombre des adversaires. Dans l'après-midi, deux compagnies du sous-secteur A arrivent sur place, mais tous les combats sont repartis au lendemain. La soir, Chapou fait le point, dans son quartier général à la Mann, avec quelques commandants.

Le jeudi 8 juin, le combat reprend à 5 h. se concentrant sur la vieille ville et plus particulièrement l'École Normale des Filles où les membres du SD étaient regroupés. Pour venir à bout de cette concentration d'ennemis, il fallait isoler les autres troupes allemandes dans le quartier de Saulhac, la Mann et la gare. 70 gendarmes, passés à la Résistance, prêtent main forte à cette tâche. Pendant de longues heures, les assaillants tiennent l'École Normale sans leur feu. Enfin, à 16 h, ils réussissent à incendier le toit de l'école. Les Allemands sortent pour se défendre, certains reprenant l'ouverture le feu. Les FTP, en position optimale de tir, éprouvent. Environ 160 Allemands sont tués. Vers 17 h, les derniers soldats allemands restés à l'intérieur se rendent. Avec eux, sortent aussi des prisonniers qui avaient été détenus au Saint-Martin. Les FTP – sans doute avec l'aide de l'Allemand Gerhard Laro, saisi dans l'attaque d'Allassac – sortent les neuf membres du SD des ruelles et les fusillent devant le mur du cimetière. Walter Schmied a réussi à s'échapper. La population sort dans les rues et fête la victoire. Des brancardiers, surtout des infirmiers et des secouristes, enlèvent les cadavres. Les combattants blessés, Allemands et FTP, sont emmenés à l'hôpital où les médecins, notamment le Dr Lory, les protègent contre les cellules de certains FTP. Au cours d'une manœuvre mal contrôlée, un camion devant charger

⁹¹ Il est possible que l'article ait été écrit par René Buis, la compagnie de Robert Caudet, qui, dès la Libération, a travaillé pour se constituer journal.

⁹² La première version était due avant tout au travail de collecte réalisé par Magnac et Chabot. Après la 4^e version, Chabot fut écarté du comité de rédaction et la 5^e édition, très élargie, fut publiée sous la responsabilité de Lescaze, Montagnac et Pranchère. La plupart des récits anciens furent conservés. Que s'il s'agissait de coordonner des versions d'anciens FTP proches l'édito, leurs décisions ne furent pas toujours les mêmes. L'ouvrage est donc un collage.

SS à Chateaur. Puis, surprise, les SS étaient retournés à Tulle. Odrin écrit :⁹⁶ « Nous n'avons guère le temps de faire de longs commentaires sur l'action de Tulle. Le bilan et la critique seront faits plus tard. Mais chacun de notre côté, nous ne pouvons nous empêcher de réfléchir aux circonstances qui ont décomposé d'attaque de Tulle en une succession de phases discordantes. » Cependant, il souligne « le rôle décisif » qu'ont joué Roussel, Baldous et Dupuy, le 8 juin, devant l'École Normale des filles. Plus tard, Élie Dupuy consacrera le bilan négatif de Chapou dans ses mémoires en énumérant les gains de l'opération :⁹⁷ « 50 ennemis tués, 53 prisonniers, fuite sans retour de 600 GMR, libération d'une trentaine de maquisards, destruction de la Gestapo à l'exception de Walter Schmalz, retard considérable de la division *Der Reich* (15 jours), instauration des deux pouvoirs en Corrèze (Nazis dans les villes, maquis dans la campagne), avertissement pour les Allemands. »

Pour ce qui est des chiffres, on peut retenir cet aperçu global, établi par confrontation des diverses sources et selon le critère de la probabilité :⁹⁸ Les FTP participant au combat étaient au nombre de 500 (nous ne combattront pas simultanément). Les compagnies allemandes formant la garnison comprenaient 600 hommes, les GMR (combattant le matin du 7 et se retirant ensuite sur Limoges) étaient 600. Il y eut une trentaine de blessés allemands à l'hôpital, et 36 blessés maquisards (Dr Schmidt).

Quant à Robert Caulet, président du FN en liaison étroite avec les commandants FTP, il n'a jamais désavoué la décision d'attaquer Tulle et a toujours réfuté les observations de cette décision.

LA PRÉSENCE DE CAULET

Sur ces deux jours de juin, Caulet n'a laissé aucun récit personnel. Il apparaît cependant dans plusieurs récits de témoins.

D'abord, l'événement majeur qui a dû l'émouvoir est la mort de Gustave Faucher au combat, le matin du 7, sur le pont devant le tribunal. Il en rend compte dans le journal du CDL publié le 22 octobre 1944 :⁹⁹ « Je crois que je n'aurais pas eu davantage de chagrin en apprenant la mort d'un parent aimé lorsque le matin, à 10 heures, un ami est venu m'apporter sa montre et son portefeuille où je trouvais une photographie de lui, de ce cher visage que je ne devais plus revoir. »

LE « CALENDRIER ». Pour une fois, nous citerons dans son intégralité l'inscription du calendrier du CDL en tête des documents vu qu'elle constitue jusqu'à ce

⁹⁶ Odrin Guérilla, p. 194.

⁹⁷ Dupuy Faucher, p. 116.

⁹⁸ Il n'y a pas de consensus entre les nombreuses sources. Se sont exprimés : des acteurs militaires allemands et français (Buchmüller, officier du V.S. Reichmann, cité du III^e bul. du 95^e rég. de séc., von Brodowski, cité du HVS, Dr Schmidt, médecin et membre de l'EM du 95^e rég. de séc.), des Justiciens et auteurs de mémoires (le préfet Trouillé, Delarue, *Maquis de Corrèze*). Voir *Kardachewski* *Préface*, p. 344-349.

⁹⁹ Édition spéciale en hommage à Marcel Bigolet et Albert Faucher : « Deux legs mérois ». Arrivé sur Albert Faucher signé « J. Laurent ».

jour le seul texte formulé (ou autorisé) par Caulet sur les deux jours de combats. Voici le texte :¹⁰⁰ « Le 6, débarquement des troupes alliées en Normandie. Les voies sont pratiquement toutes coupées en Corrèze, toute circulation est interrompue.

— Le 7, attaque de Tulle par les FTP et quelques éléments de l'AS.¹⁰¹ Les gardes qui devaient céder dès la première heure résistent, protégeant ainsi la garnison allemande et prolongeant les opérations. Ce n'est qu'après l'incendie de la caserne du Champ de Mars qu'ils se décident à cesser le feu ; après accord, ils quitteront la ville avec leurs armes en direction de Brive ; ils avaient déjà fait bien des victimes. Albert Faucher, commandant FTP est tué à la tête de ses hommes en attaquant les Allemands à l'Hôtel Moderne.¹⁰² — Le 8, l'attaque reprend. Les Buches se sont regroupés à l'École Normale qu'ils ont transformé (sic) en forteresse. Ce n'est que vers 4 heures de l'après-midi, lorsqu'elle prend feu, qu'ils se rendent. Après avoir hissé le drapeau blanc, les premiers qui sortent tirent sur les assaillants. 40 Buches furent tués, 60 prisonniers. — Vers le soir, une division blindée qui avait réussi à se faire un passage (?) arrivait à Tulle (...). »

Le dessin du mois montre les combats de Tulle devant l'École Normale. On y voit à l'avant-plan trois soldats allemands tués au sol, le fond montre la petite porte qui donne accès à la cour de l'École Normale et le bâtiment en feu.

MISSIONS DE CAULET. Concernant le retrait des GMR, les témoignages citent Roussel et Baldous comme étant les négociateurs côté FTP. Une autre source mentionne le rôle actif que Caulet aurait joué dans cette négociation.¹⁰³ *La Dépêche du Midi* (15 janvier 1969) écrit : « C'est à 11 h 30 qu'en hissant le drapeau blanc, les forces du 'Maintien de l'Ordre' repliées dans la caserne du Champ-de-Mars, manifestaient leur décision de mettre fin au combat. Ce fut M. Caubet (sic) (alias Laurent), professeur au lycée, futur président du comité départemental de libération, qui mena les pourparlers pour le compte des FTP avec le commandant du MO. Il fut convenu que les forces françaises, gardes, GMR et miliciens pourraient quitter Tulle par la route et se rendre à Limoges. » L'accord fut conclu officiellement devant la prêtresse Trouillé, en présence de deux officiers FTP et du colonel Colomb, commandant des forces du MO.¹⁰⁴ L'épisode confirme le rôle d'intermédiaire et de négociateur que

¹⁰⁰ Nous n'avons pas réussi à trouver les déclarations répétées que Caulet a faites à la police de Marseille, sur convocations, qui ont dû servir à l'enquête du TMR de Bordeaux, en vue des deux procès intentés aux acteurs nazis présents à Tulle (procès contre Reichmann et comités pour l'assassinat des gardes-voies, procès contre Lammierding et comités pour les pendaisons de Tulle).

¹⁰¹ L'AS a toujours contesté la moindre participation active à l'attaque de Tulle. La notice de N. Gaume (*Fonds Jugue des ADC*) note p. 133, sous le nom de Lucien Lacombe : « (Lagienne, 1913-1985), instituteur. Membre du Mouvement (combat des 1941). Chef de secteur de 3 compagnies AS du Corps Franc de Tulle à partir d'août 1942. Recherché par le Miltex, il prend le maquis en avril 1943. Il participe à l'attaque de Tulle le 7 juin 1944. »

¹⁰² Chapou écrira dans son rapport du 8 juin (Odrin Guérilla, p. 215) : « C'est d'ailleurs à ce moment que mon collègue le Lt Guastave qui était sorti pour se rendre compte de la situation fut tué. »

¹⁰³ *La Dépêche du Midi*, 25 janvier 1969, sous le titre « 1944-1969 — Un quart de siècle bien sûr depuis le drame de Tulle ». Le fait est rapporté aussi par Delarue *Trafic*, p. 344.

¹⁰⁴ *Trouillé Journal*, p. 109sq.

au moins posé la question du nombre et de la force des ennemis. » On faut-il y voir le signe que les stratégies supérieures, au niveau de la Zone sud p.e.x., ne jugeaient pas utile de transmettre l'état de leurs connaissances aux échelons régionaux et locaux ? La présence militaire accrue fait apparaître certaines esimations de la Résistance comme illusoires. Vers la mi-juin, les FTP de la Corrèze réussissent à publier et à diffuser leur bulletin *Volontaire*, rédigé essentiellement par André Odru. On peut y lire : « Dans les campagnes, une levée de volontaires eut lieu. Cet afflux d'hommes permettait en fait l'occupation d'un vaste territoire rural par des barrages et des embuscades. Pratiquement, l'occupant est chassé de la plus grande partie de notre département, l'administration vichyssoise est remplacée par des délégations de patriotes, des comités de France combattante, etc. ... » Même son de cloche dans son livre : « Le reste du département vit sous l'autorité du maquis. (...) En cette fin de juin, hormis les trois grandes villes et certains grands axes, le département est pratiquement libéré. » Pour contredire cette vue naïve, il y aura les nombreux morts qui tomberont en Corrèze jusqu'à la libération, dans les combats, comme otages civils, ou victimes des services du SD et de la Milice.

NOUVELLE FRAYEUR À TULLE

Le soir du 20 juin, un groupement de marche composé du 958^e Fla.bd. et de 4 compagnies du 19^e SS-Pol.Rgt. arrive à Tulle. La troupe est accompagnée par Kortzen, le chef de l'antenne SD de Brive, Trouillé écrit : 128 « Cette canaille a sauvé sa peau de justesse, étant en permission lors des événements récents. »

Les Allemands menacent d'envahir la ville, de pendre plusieurs centaines d'hommes et de procéder à des déportations massives. Plusieurs négociateurs s'efforcent de détourner ces menaces. Ce sont le préfet Trouillé, le secrétaire général Roche, le directeur de l'Usine de la Marque Vogel, les directeurs et ingénieurs Brenner, Magdaléna et Laborie. Le témoignage répété du Dr Schmidt, médecin de la garnison, pour réduire la légende des mutilations, contribue également à infléchir la fureur du commandant allemand. La mesure consista finalement à opérer un nouveau tri. Tous les hommes de 18 à 45 ans sont sommés de se rendre à la Manufacture de Tulle. Ceux qui sont sélectionnés sont ensuite examinés au tribunal. Là encore, les médecins Pouget et Schmidt exercent une influence secourable pour ceux qui sont menacés d'être déportés. 64 Tullistes sont finalement retenus et déportés, avec un contrat de travail à Graz (Autriche). Ils reviendront 11 mois plus tard. Parmi eux, Jacques Vigne. 129

LES FTP SUR LE PLATEAU

André Vialle, jusque-là affecté aux parachutages, succède à Albert Fauchier comme CTR. Godefroy quitte les FTP de Corrèze et le PC sur le Plateau pour s'établir à Limoges, tout en continuant d'exercer la même responsabilité de délégué militaire

d'après-midi un Tourtefois, sur le contenu de sa mission, nous ne possédons aucun document objectif, mais seulement les récits des Brivistes.

SOUVENIR DE JEAN PICARD. Jean Picard a pris du service chez Caullet début mai, appelé pour cela de Toulouse. En attendant les événements de juin et l'installation du CDL, il eut, grâce à une intervention de Caullet, à la Manu en qualité de tuteur de classes. L'emploi le dota d'une carte d'identité certifiant son appartenance à la MAT et d'une attestation d'emploi. « Caullet me recommanda de ne rechercher aucun contact au sein de l'entreprise pour rester le plus anonyme possible. » Fin mai, Picard rejoint Caullet à Nougéin, qui surplombe les gorges de la Dordogne et n'est accessible que par des routes étroites et le petit train-tarot. Nougéin est proche de Clergoux, « épicentre » de la Résistance du Plateau. Là, Caullet lui recommanda de passer un temps dans une compagnie FTP. Il sera enrôlé, le 1^{er} juin, dans la compagnie 2312 à laquelle appartient aussi son cousin René Picard. Son secteur d'activité est la région des Quatre-Routes - les Jordes.

« Caullet précise que je dois rester constamment à sa disposition afin de participer aux réunions où ma présence est jugée souhaitable. Ce principe restrictif est accepté par Gilbert Bugeac, responsable COPA. » Sur demande de Caullet, Picard retourne à Nougéin, les jours du 6 au 8 juin. Le 8, il assiste à une réunion du CDL, à Nougéin, à laquelle participe Jean Labrunie, accompagné de son épouse. Lors de cette rencontre entre Caullet et Labrunie, en présence d'autres membres du CDL, le sujet essentiel est le ravitaillement. Picard a retenu la date pour plusieurs raisons. Ce jour-là, il devait s'engager Mme Labrunie qui, suite à une chute, souffrait d'une petite pierre sous la peau du genou - Picard l'en avait libérée. C'était aussi le jour où Caullet rapporta à son entourage, à Clergoux ou à Nougéin, les événements de Tulle. Et enfin, c'était la veille de son passage à Tulle où il se rendit pour avoir des informations sur le sort de son frère Pierre, pris dans la rafle.

Quand on juxtapose les présences de Caullet, le 8 juin, il faudrait presque lui supposer le don d'ubiquité. On l'a vu à Tulle (Dr Pouget et Leroumeur d'Yson, le matin ; négociation avec les GMR dans la matinée ; Jacques Vigne, à la fin des combats), à Nougéin (pour accueillir Labrunie, sans précision sur le moment de la journée), à Brive, avec Labrunie (réunion au monastère St Antoine, dès 17 h) à Prieux-de-Ginied (demande de renforts chez Bover, avant le soir). Il est impossible, aujourd'hui, de vérifier tous ces témoignages ou d'établir une chronologie précise. 130

130 Il me faut ici relativiser mon opinion sur le rôle non militaire de Caullet exprimée dans le 3^e tome de ma recherche. Je ne connaissais que de manière insuffisante le rôle des CDL et notamment les diverses fonctions imposées aux CDL, dans la succession des périodes : la clandestinité, l'insurrection, la libération. Ce fait est encore confirmé par les vagues mentions que Caullet accomplit durant les combats, en portant une arme.

131 On peut évoquer en plusieurs endroits de Robert Caullet, rapportés par son fils. Ainsi à l'usage : « J'ai été enrôlé à Tulle pendant 24 heures ». Il écrivait probablement le 7 juin à la Manu où on lui a remis les documents trouvés sur le corps de Fauchier. Laurent Caullet rapporte : « Il disait être intervenu pour empêcher des actes déplacés de la part de certains Tullistes sur les cadavres allemands (fouille, vol de boîtes). Il avait également participé à l'évacuation en urgence le 8 au soir, à l'arrivée des SS. À cette occasion, il avait incité d'anciens élèves qui passaient aux carnes à fuir. Ils lui ont au 1^{er} et ont été pendus. »

ler à partir du mois de mai : « Le 'chef-lieu' du diaquis était nomade, mais sa région de prédilection était située dans un triangle dont les sommets étaient : le château de Sédieres, Saint-Mard-de-Lapleau et La-Roche-Canillac. Il fut longtemps installé au hameau de Nougein. » Il en découle que les événements et développements relatés ici, à savoir le rapprochement des différents PC dans la région de Clergoux et l'accrochage avec les SS, se sont passés tout près de Caulet. Ainsi, la description de son entourage nous livre aussi des informations sur son vécu à lui. Sa proximité avec Clergoux se confirme lorsque les réunions du CDL provisoire n'auront plus lieu à Brive, mais se dérouleront dorénavant là où les FTP sont chez eux et où l'accès est plus sécurisé.

« VOLONTAIRE »

Vers le 15 juin, Odra, l'initiateur devenu propagandiste pour combattants, rédige un nouveau numéro du *Volontaire*, le bulletin des FTP de la Corrèze.¹²⁷ « J'écris, à la table rustique sous les grands arbres avec le porte plume, l'encre et le papier que Barraud (André Vialle) m'a apportés de l'école de Clergoux. Cette fois, nous sommes fiers de notre journal, car il est composé dans la vraie petite imprimerie installée dans une sappe creusée dans le sol, à Teillet-de-St-Pardoux. C'est l'imprimerie de la direction régionale du Parti communiste. »

Le bulletin tient en une page de journal et comporte 4 articles.¹²⁸ L'article de fond intitulé « Toujours à la pointe du combat » résume le passé récent, et notamment les combats de Tulle.¹²⁹ L'analyse stratégique de l'opération nazie est formulée avec une justesse et une lucidité remarquables (alors que l'auteur ne pouvait pas connaître la note de Lammending du 5 juin) : « Le but que poursuit Hitler par ces mesures sanglantes est clair. Ces actes de sauvagerie ont pour but de couper nos détachements de la masse de la population et de les rendre ainsi imprisants à combattre. »

La reneur essentielle du texte est l'appel à continuer le combat, avec ce cri du cœur : « Les ouvriers et les paysans de chez nous ne demandent que des armes pour venir grossir le flot montant des combattants. Des armes, encore des armes, voilà le cri unanime que le peuple de France adresse à ses alliés anglo-américains. »

Des trois petits articles en marge, le premier rend hommage « à nos martyrs » : le lieutenant Gustave (Albert Faucher) et le lieutenant Vincent (Jean Vialat, torturé et assassiné le 4 juin à Combrèsol). Un deuxième rapporte la citation à l'ordre du régiment des soldats, sous-officiers et officiers du 2^e bd. (de Lucien Dupuy). Le dernier rappelle l'exemple du Maréchal Foch, « le vainqueur de 1918 ».

¹²⁷ Évocateur dans Odier Guérilla, p. 154. Copie de l'exemplaire revue de Jean Maison. – La première et la dernière phrase de l'article principal contiennent le terme *de guérilla* – qui a valeur d'une signature personnelle d'Odra.

¹²⁸ *Volontaire, Région de la Corrèze*, juin 1944.

¹²⁹ Certains détails sont inexactes : « les garnisons boches » de Tulle sont chiffrées à 250 hommes (au lieu de 600), leurs pertes à 100 morts (chiffre exagéré) et 40 prisonniers (pour 60). Exagéré encore ce résultat des combats du 8 : « À 16 heures, les partisans, maîtres de la ville, procédaient au nettoyage des derniers ilots de résistance boche. » Virent ensuite les pendaisons : « La répression sur la population civile de Tulle fut atroce. » Ici aussi, les déportations du 10 juin ne sont pas évoquées.

en faisant inscrire la référence à la Commission de Genève concernant les prisonniers, référence que la convention de Brive ne comportait pas. Il est au côté de Caulet après le départ de la dernière troupe nazie quand celui-ci entre pleinement dans double fonction et travaille quotidiennement dans les bureaux de la préfecture.

Quant à Jacques Migoniat, il a écrit son parcours dans une plaquette rédigée l'intention de ses enfants et de ses proches¹³⁰ : 34 pages, il décrit son parcours d'entraîneur et d'employé de la préfecture, puis ses engagements dans la Résistance sur le Plateau. Il était secrétaire proche de Gilbert Hugues, Jacques Vignat et Albert Guézin. « In la terre de André Vialle » Barraud et des frères Pierre – Jean Mancet – Jean-Christophe et Lucien Severin. Il évoque Caulet en le qualifiant par erreur d'être « responsable régional des FTP ». Il voit son propre rôle surtout en lien avec les fonctions de Fauchier – enseignements sur la MAT et du gendarme – retourne Moussois. À eux trois, et en étroite connexion avec Hugues, ils auraient constitué la base de l'information des Allemands et souvent provoqué des pertes menacées par des actions de police – ce qui paraît incontestable.

Les deux derniers précèdent mentionnent dans leurs mémoires l'entraîneur parle « le redacteur choisi par Hugues auquel l'Etat confiait les tâches les plus confidentielles et une de du code ». Migoniat, dans sa note, détaille ses attributions comme suit : « chiffrage et déchiffrement des télégrammes secrets portant ordres d'arrestations d'individus ; lecture et synthèse des rapports de police et de gendarmerie ; transmission de ces renseignements à nos agents de liaison. Il me donnait en double des copies des annonces contenant des dossiers sensibles ainsi que le numéro de coffre dans lequel étaient placés les documents secrets ou à décrypter. » Le successeur de l'entraîneur Pierre Trouille rapporte le 2 juin 1944¹³¹ : « Migoniat est le redacteur auxiliaire du cabinet chargé du chiffrage. Il a également la libre disposition du coffre fort, les boîtes à clés, et sait qu'il assiste dans la Résistance à l'équipement des parachutages des unités hugues, entraîneur de troupes, pilotes de Tulle et gros bonnet de la Résistance sur le plan régional. Après cela, dans mon entourage, Migoniat a tout le savoir-faire du travail étiré. »

Le même 2 juin, Algarnier vient en aide engagé de police pour rejoindre le Réseau Trouille : « La voix de cet homme au grand air était empreinte militaire. En supplément, il m'informe qu'il doit quitter mes services, car il a reçu l'ordre de se consacrer entièrement à sa formation d'adjudant et à son développement es renseignements pour lui, celle du combat, commencer. »

Nous remarquons que Migoniat a bien été entraîné par Trouille, il lui fait un fort mauvais pressenti. Quand à son service le 29 janvier 1944, l'ordre d'assassinat personnel du chef est envoyé à 15 personnes, Migoniat y est : « Nous avons eu de

¹³⁰ Jacques Migoniat, *La Résistance*, p. 23.

¹³¹ *Volontaire*, p. 23.

¹³² *Volontaire*, p. 23.

foule en ces termes : « En cette fin d'année et la joie de la libération n'a pas dominé les sanglots. Tulle, veillée de crépe, pleure ses malheureux fils... Les autres orateurs firent le Président du C.D.F. Cantet et le maire Latue l'évêque Mgr Chasseigne célébra l'office des morts.

Le journal *Le Combat des Patriotes* du 11 novembre 1944 rapporte : « La foule est alors autorisée à pénétrer dans les chapelles où les cercueils rangés sur deux rangs disparaissent sous les fleurs... La foule circule lentement, pendant des heures, La Ville avait déclaré cet après-midi jour de deuil et demandé aux industries et commerces de fermer. Les familles étaient priées de laisser les cercueils dans la chapelle ardente jusqu'au 3 novembre avant de les transporter à la sépulture familiale.

Une autre célébration à la mémoire des marais eut lieu le lendemain en ville (c'est dans le même journal). Après une messe célébrée à la cathédrale, la foule et les personnalités se réunissent sur la place Martial Brigueaux sur une tribune avait été dressée. Des FFI en armes formaient une garde d'honneur. Au son de la Marseillaise et du *Chœur du départ*, la foule et les autorités rendirent hommage aux morts. Parmi les personnalités qui prièrent la parole, on vit Louis Lénart, s'exprimant au nom de la Résistance, le Président du C.D.F. Cantet, le préfet Chantelaine. Les trois orateurs signifieraient les efforts communs en France par les troupes d'occupation contre la population civile et unie dans une même peine les malheureuses victimes à ceux qui étaient morts en combattant.

Cantet dit notamment : « À tous, nous devons montrer qu'ils ne sont pas morts pour rien, que nous sommes libres de l'ennemi maudit, mais qu'il nous reste à faire table rase de tout ce qui rappelle Vichy, de tous ceux qui sont responsables de leur mort ». Après la sonnerie « Aux morts » et l'hymne national, un cortège se forme pour se rendre au cimetière militaire. Y participent les FFI, les autorités civiles et militaires, le C.D.F., la municipalité, les délégations des Milices patriotiques, du Front National, des M.N.I., du Parti communiste et autres partis et groupements.

DEUX HÉROS : MARTIAL BRIGULEUX, ALBERT FAUCHER

Deux grandes figures de la Résistance corrézienne, deux luttistes morts par engagement patriotique, furent honorés le dimanche 22 octobre lors d'une célébration publique, sur l'initiative du C.D.F. Martial Brigueaux (1903) et Albert Faucher (1901) sont érigés en héros fondateurs de la Résistance. Pour cette commémoration scénique de deux existences élues en exemple et choisies pour être représentatives de la Résistance, le journal du C.D.F. du 22 octobre publie une édition spéciale sous le titre : « Deux des nôtres », avec les portraits ébauchés des deux hommes, et de nombreux récits et souvenirs rédigés par leurs amis.

De l'avis de tous les Résistants, Brigueaux est l'homme qui aurait été capable, par

son courage et son allant, de fédérer toute la Résistance corrézienne. Il a été arrêté à Tulle, le 17 avril 1943, puis incarcéré à Romainville et exécuté comme orange le 2 octobre 1943, au Mont Valérien.

Bugeac, dans son « Hommage d'un ami », se souvient : « Martial fut arrêté. Je ne savais publier cette dernière fois où nous nous rencontrâmes et pâmes tous effier cet au revoir qui devait être un adieu. Alors que j'ouvrais la porte de son bureau, son « Ça c'est pas est la... l. le camp » fut jeté avec tout l'immense désespoir d'une amitié atrocement inéquie. Albert filait sur son vélo. André courait au Balcon, sous les plans arrêtés. Les quelques minutes fatides de retard, André, Albert, seuls, sans équipe, armés mais ne pouvant intervenir, le départ, le salut des mains enchaînées et l'immense regret d'Albert, sa seule débauche au regret des instants perdus par d'autres et qui terminent « il en avait la prévision – la vie d'un ami... »

Albert Faucher, tombé au combat le 7 juin dans sa qualité de C.I.E.R., était depuis toujours le syndicaliste à l'engagement inébranlable, devenant ensuite l'homme de toutes les tâches concrètes qu'imposait l'engagement résistant. Cela allait du courrier aux armées en passant par les explosifs, les sabotages du rail, le sabotage industriel, les dynamitages, la planification des attaques de gendarmerie ou de bureaux de poste, et même de la prison de Tulle.

Voici une vue d'ensemble des contributions de ce journal dédiée à leur mémoire, dont la première partie est consacrée à Martial Brigueaux. L'article principal, « Hommage d'un ami », est de Gilbert Bugeac. L'article « Deux héros, un seul symbole » émane de la Section communiste de Tulle. Les autres articles évoquant Brigueaux sont : page 1 – « L'homme » (non signé) ; « Le militant socialiste » (J. Vaysses) ; « L'apôtre » (Mars Ballet) ; « Résistant, créateur et Chef de F.A.S. » (Capitaine Lucseau, E. Dautecourt, instituteur à Chantelaine) ; « Elève à l'École Normale » (Yves Marthon) ; « Le Collègue » (F. Newville) ; « L'ami » (Maurice Tintignac) ; « Le soldat » (A. Marthon, de la C.A.2 de L26 R.I.)

L'autre partie du journal est consacrée à Albert Faucher. En voici les titres : « Nos héros. Tous nos héros » (La région corrézienne du Parti communiste) ; « Ballade de celui qui chanta dans les supplices » (poème d'Aragorn) ; « Il aimait son métier » (non signé) ; « Albert Faucher Officier F.T.P. » (Commandant André Odru) ; « Faucher artisan » (Laurent) ; « L'esprit de décision de Faucher » (Laurent) ; « Albert Faucher et son fils Guy dans la clandestinité » (anonyme).

Le tout fournit un panorama des diverses facettes de la Résistance jusqu'au sacrifice de la vie et constitue une évocation étonnante, réunie par les compagnons de route des deux hommes.

À ces voix multiples, on peut ajouter la page personnelle livrée par le Dr Joly en hommage à Albert Faucher.⁷⁸

⁷⁸ Pour des raisons d'ordre administratif, le journal *Le Combat des Patriotes* de la Résistance corrézienne a été publié le 22 octobre 1944 et non pas le 21 octobre 1944, comme il est indiqué dans le texte.

qui renait douloureuse, par le travail, dans le sens du progrès et de l'émancipation sociale. Vos espoirs ne seront pas déçus, en la Victoire est en nous et avec vous. - De plus en plus souvent, on trouvera dans la presse des articles portant sur le retour de prisonniers et déportés, des témoignages sur les camps, des nécrologies de personnes mortes en déportation. Ainsi, *L'Avant de la France* publie le 20 mai un article sur Jean Leven, rapatrié de Haute-Silésie. Son camp, à Gliwicz, avait été libéré le 23 janvier par les Russes. Il avait été emmené à Cracovie et, le 22 avril, à Odessa. Les prisonniers libérés étaient encadrés et protégés par des soldats russes et, le 1^{er} mai, la ville d'Odessa leur fit vivre l'éclat de la victoire dans une parade militaire triomphale.

Dans la même édition, le journal décrit l'arrivée d'un train de rapatriés en gare de Brive, à 20h30, en présence du préfet, du maire et du commandant de la subdivision militaire Van Coppenolle. A l'arrivée du train, la foule applaudit longuement et se amène les impressions tracées sur les wagons par les rapatriés. C'est au milieu d'un service d'ordre impeccable et aux accents de marches militaires posées par les harquebuses locales de Tulle et de Brive que les prisonniers acclamés par la foule sont conduits au bureau administratif. Dans son allocution, le maire d'Allemagne, decerné à sa ville le titre de « Brive l'accomplissante ».

Sur ce même sujet, on trouve quelques déclarations qui, même si elles sont datées du mois de juin, font sentir l'ambiguïté des sentiments en ces jours historiques, entre jubilation et hess d'une part, deuil et amertume d'autre part.

Caullet signe une tribune dans son journal *L'Avant de la France* dans l'édition du 10 juin, sous le titre : « Le 6 juin 1944 au soir, la bataille de France commençait » (2). Appelée à ses secteurs la France de 1944. « Il y a peine un an, les Allemands étaient encore en France, la Milice traquait les partisans, la Gestapo arrêtait, torturant avec l'aide des brimées à l'arabais. Un an ! - Avec le débarquement, - le vain combat, enfin commencé. - Dès que le rassemblement de la Résistance, - cette armée magnifique, les nouveaux "sans-culottes" - et le fier appel de de Gaulle, - la bataille de France est commencée. Le devoir s'est avéré de combattre l'ennemi ou qui soit, ou qu'il se trouve ». L'auteur rappelle l'attaque de Guéret par l'AS et celle de Tulle par les FFI. « L'ennemi n'avait plus d'autre arme que la terreur pour mater cette levée en masse. Aussi a-t-on connu ses procédés renouvelés des périodes obscures des temps primitifs, les pendaisons de Tulle et les massacres d'Oradour. Le 6 juin 1944 est celui de l'époque héroïque - avec certains échecs qui ont vu la vie dure - avoir retardé l'arrivée de la division Das Reich sur le front, la division fortement décimée ». La fin est un hommage aux morts : « Leur sacrifice n'a pas été vain, et si dans cet anniversaire, bien des deuil nous attristent, nous devons penser que la victoire que nous venons de fêter est aussi leur victoire. »

Enfin, si c'est la première page se trouve l'article : « Le 7 juin 1944, à 8 h du matin, Albert Fancher tombait », signé par le Dr Tourn. Médecin regional FFI de Ransonne. En face le dernier paraître d'après la date, on trouve le fait avec l'action.

J'ai réduit au maximum malgré la peine que j'avais de quitter mes camarades de lutte qui me demandaient dans les divers cantons pour des manifestations de sympathie organisées à l'occasion de mon départ. Si, de toute façon, ma situation du point de vue administratif ne pouvait être réglée autrement que par un congé d'un mois pour convenance personnelle partant du premier janvier, je n'y verrai aucun inconvénient, n'ayant matériellement eu faire plus vite pour reprendre mon service. »

MARIAGE À ÉGLETONS

Robert Alexandre Caullet et Renée Reiss se marient le 21 janvier à Égletons. Le mariage est célébré par le maire Jean-Baptiste Gauthier (représentant la DC au CDL). Les témoins, d'après l'acte de mariage, sont Gilbert Bugeac (chef d'entreprise, Tulle), Maurice Rouel (agent SNCF, Brive), Paul Néraud (pâtissier, Égletons) et Marcel Rougine (professeur, Égletons). Les mariés sont entourés ce jour-là par des amis de longue date : le Marcellais et la Mosellane ont pris racine en Corrèze.

Les années corréziennes de Renée Reiss se trouvent résumées dans le document qui motive l'octroi de la Médaille de la Résistance, publié dans le Journal Officiel du 20 octobre basé sur le décret du 13 octobre 1945 : « Entrée dans les organisations résistances début 1943. Agent de liaison particulièrement courageuse et dévouée qui a assuré les missions les plus dangereuses à travers le département. A aidé à la libération du chef adjoint départemental COPA arrêté par la Gestapo juillet 1943. [Caullet] Arrivée lors d'un engagement entre les FFI et les Géorgiens, après s'être débarrassée des documents importants qu'elle transportait, su se faire libérer le lendemain, récupérant les plus et accomplissant sa mission (mars 1944). A rejoint les formations maquis et accompli les missions périlleuses se dévouant sans compter et faisant preuve des plus grandes qualités de courage. »

Le même soir se tient dans un salon du *Restaurant Alsacien*, à Tulle, une réception du FN en l'honneur de Caullet et en guise d'adieu. Parmi les hôtes, on retrouve Rouel (FN), Mme Fancher, le col Van Coppenolle, Champseix (CGA), Ganne (conseiller général Tulle-Sud), Guasson (adjoint au maire), Monzat (conseiller municipal FN), Bugeac (vice président du CDL), Poycaubert (trésorier CDL), Mme Devignès (CDL), Mme Dalesne et Mme Verdier (UFF), Mousours (commissaire de police), Maurice Rouel rappelle le rôle de Caullet dans la Résistance : « Son courage tranquille, son acceptation du danger en imposant à tout le monde. Désigné d'abord comme Préfet, puis comme président du CDL par les mouvements de Résistance, il s'attacha à réaliser entre les différentes tendances cette union si nécessaire. » Puis, Louis Ganne, membre du Conseil Général et « ancien officier FTP », souligne l'action de Caullet dans la clandestinité et à la tête du CDL, « toujours inspirée de la nécessité de réunir l'union des éléments Républicains et patriotes ». Lui aussi

« Ce restaurant se situait dans la rue Victor Hugo - aujourd'hui Radio France Bleue - à côté du Dômeau. Reçu dans *L'Écho de la Corrèze* 25-1-1946.

« ALBERT A ÉTÉ TUÉ ! (7 juin 1944 - 8 heures du matin)

Laurent ... Albert a été tué » et en prononçant ces mots, je déposai devant Robert Cauter, alors responsable du FN, le portefeuille, la montre et les deux grenades que j'avais recueillies dans la poche de notre camarade Albert Faucher, commissaire technique régional des FTPF ..

Laurent jeta sur moi un regard incrédule qui me fit ouvrir le portefeuille pour en sortir la photographie d'identité de notre ami. Et devant cette image encore pleine de vie, nous avons pleuré en silence, frappés de stupeur par une douleur simple et profonde. Nous avons pleuré en hommes, touchés dans leur affection pour le camarade et l'ami et le frère de combat. Nous avons pleuré aussi le Commissaire Technique Régional de nos FTPF, l'officier des FFI dont l'abnégation, le courage, et les qualités de cœur étaient légendaires dans toutes les batailles, toutes les compagnies, tous les maraîchers.

Nous sentions que l'une des figures les plus sympathiques, l'une des personnalités les plus dynamiques de la Résistance Corrèzienne venait de tomber à la pointe du combat pour la Libération.

Nous avons pleuré parce qu'au fond de nous-mêmes, une voix murmurait : « La Libération est là, proche, très proche et il ne la verra pas. Il n'a pu jouir du spectacle donné par le défilé des boches dans les rues de Tulle après la capitulation du 16 août. Mais il a eu la joie de les attaquer, ces boches, et l'honneur de mourir pour la patrie, face à l'ennemi, les armes à la main »

Et je sais qu'Albert, à la seconde où il fut frappé, était sûr de la Victoire. »

Docteur Tilly, service médical FTP (alias Ransonnet)

LE FRONT NATIONAL ET L'UNITÉ DE LA RÉSISTANCE

L'installation des préfets et des C.I.L. met un terme aux étonnements et autres situations chaotiques liés à la transition entre les deux régimes. À peine un mois et demi après la Libération, les forces de la Résistance optent pour une stratégie de survie au lieu de se dissoudre. Le mot clé d'« union » dominera le débat politique jusqu'à la fin de période de transition, qui s'achèvera en 1945 avec les élections générales.

Et pourtant, les dissensions entre les différentes familles de la Résistance restent profondes. S'opposent principalement le FN et les Communistes d'une part, et le MLN (ex-MUR) d'autre part. Le rapport des RG de Brive du mois d'octobre (transmis par Chaussade à sa hiérarchie) nous livre une esquisse rapide des points de désaccord :

- « Le dissensionnement entre l'AS et les FTP demeure entier et peut se résumer dans les points suivants.

Les FTP reprochent aux AS : primo, d'abriter dans leurs rangs d'anciens collaborateurs ; secundo, d'être encore une armée de castes, conservatrice et traditionaliste ; 3^e d'avoir des officiers aux uniformes trop récemment sortis des armoires ; 4^e de mépriser les officiers FTP qui ont conquis leurs galons au maquis.

L'AS reproche aux FTP : primo, d'être communistes avant d'être Français ; 2^e de

André ODRU

Commissaire aux Effectifs des FTP de Corrèze

Maquis et Guerilla en Limousin 1943 - 1944



Documents inédits

Kléber (Louis Porte) n'avait pas d'adjoint. Qui le remplacera en Corrèze dans cette tâche si délicate de responsable technique, qui réclame tant de dynamisme, de compétence en armement et explosifs, tant d'esprit d'organisation et aussi la connaissance humaine de nos gars ? Les armes sont, pour eux ce qu'il y a de plus précieux au monde, et il ne s'agit pas de badiner sur ce chapitre...

Je vais prendre à Tulle l'avis de Pierre Ganne qui n'hésite pas longtemps pour prononcer le nom d'Albert Faucher.

Albert Faucher : pardi, pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

Et c'est ainsi que, au cœur du vieux Tulle, rue de la Barrière, je pénètre dans l'atelier de chaudronnier d'Albert Faucher, plombier-zingueur que je connais depuis quelques semaines, et dont je sais le rôle qu'il a joué dans l'armement des F.T.P. à l'origine².

Des les premiers mois, il m'arrête. Il n'est pas question pour lui, à son âge, de quitter son travail, sa clientèle, sa femme, ses deux enfants.

Le travail clandestin, au Parti communiste comme aux F.T.P., il y a longtemps qu'il le mène depuis ce qui est son meilleur poste de combat : son atelier. Des quantités d'armes et d'explosifs ont déjà transité par-là. Il connaît tous les gars, à la Manu, à la Marque, à la Ville. C'est ici, à Tulle, que son travail est le plus efficace.

Et pendant qu'il me dit tout cela, avec son fort accent de Limoges, Albert Faucher ne cesse pas de travailler. Son ombre trapue va, vient, fébrilement, dans la demi-obscurité de l'atelier qu'éclairait seulement l'ouverture sur la rue sombre et les braises de la forge. Son marteau sur le fer rougi frappe, frappe, et le bruit me fait mal aux oreilles.

Pierre Ganne que je retourne consulter me dit : « Je discuterai avec lui ».

A ma visite suivante, lorsque je pénètre dans l'atelier de Vulcaïn, c'est par un éclat de rire et la main largement tendue qu'Albert Faucher m'annonce qu'il accepte. Je lui ménage aussitôt un rendez-vous avec Kléber (Chapou).

Fernand (Valéry) et Kléber (Porte) nous quittent

Car, en effet, depuis quelques jours, Philippe, du Lot, (Jean-Jacques Chapou) est devenu commissaire aux opérations pour les départements de la Corrèze et du Lot, en remplacement de Fernand (Valéry), qui devient commissaire aux opérations en Dordogne. Philippe, en Corrèze, prend le nom de Kléber³.

² Albert Faucher, né à Limoges en 1901, habitait Tulle depuis 1929. En 1939, il y dirigeait l'Union Locale des Syndicats.

³ C'est le troisième Kléber qui prit ce nom en Corrèze mais il en fut beaucoup d'autres à travers la France des maquis. Aragon l'avait aussi remarqué, au figuré, dans son « hymne à la cathédrale de Strasbourg » :

Des Kléber, par les temps présents.

Il en est cent, il en est mille.

Dans les montagnes et dans les villes.

Ainsi, notre Comité militaire départemental s'est renouvelé. Ces mutations sont prescrites par le Comité militaire interrégional, et nous en savons les raisons : éviter le danger d'une arrestation à Edoard, trop connu à Brive et en Corrèze, renforcer le comité militaire de la Dordogne, donner plus de responsabilités à Jacques Chapou, renforcer l'interrégion, etc.

Le double départ de Louis Porte et de Fernand me désole : une fraternité profonde m'unissait à mes deux camarades du Comité militaire. Nous avions vécu ensemble les dures semaines d'avril, et j'avais pu apprécier leur tranquille efficacité. Mais il faut aller de l'avant !

Rivière (Godefroy), Gustave (Albert Faucher) et moi allons en voiture visiter quelques maquis dans le Causse de Gramat : Albert Faucher admire l'ordre qui y règne, l'entretien de l'armement, les marques extérieures de discipline. Il me prend à témoin que nous avons des leçons à recevoir en Corrèze. J'en conviens volontiers, mais je connais les raisons de cette situation : elles sont dans le caractère volcanique et ancien des maquis corréziens, où nos gars sont beaucoup plus nombreux et où les chefs sont rarement d'anciens militaires.

Formés dans les combats

Ce n'est pas, en effet, un mince mérite que d'être un chef de détachement de nos F.T.P. surtout chez les anciens, les maquisards qui ont passé l'hiver dans la forêt et chez qui la discipline n'est pas la vertu première. Ces gaillards qui ont souffert de faim et de froid dans l'humidité des cagnas souterraines, ont fait le coup de feu contre les G.M.R. et les Allemands, ont vu quelquefois tomber un copain à leurs côtés n'obéissent pas à n'importe qui.

Ils sont faits de tous les bois de France, ouvriers ou paysans, rôtisseurs permanents ou joyeux drilles, gavoche à démarche de vétérans, toujours affamés, fumeurs, habits de bohème, bardés d'armes, très attachés à leurs frères de combat. Leur tranquille courage, devenu une habitude, est pour moi un perpétuel étonnement.

On peut compter sur eux, la mort ne leur fait pas peur : mais il faut savoir, quelquefois, lâcher la bride...

Leurs chefs se sont formés uniquement dans les combats. Ce sont des entraîneurs d'hommes, toujours les premiers au danger : Cabochard, Marcel, Dix-de-Der, ces métallos parisiens. D'autres, fils de Corrèze, obstinés, patients, allant toujours au bout de leur mission : d'autres encore, venus peu importe d'où, enfants perdus de la Patrie retrouvant leur force d'hommes dans la dure fraternité du combat populaire.

Quoi qu'il en soit, Albert Faucher a raison : il faut parvenir à une discipline plus stricte chez nous, si nous voulons devenir une armée véritable, et notre nouveau Comité militaire devra y veiller à l'avenir.

Depuis plus d'un an

Et je me prends à réfléchir au long chemin parcouru depuis un an ! Combien fut dramatique la formation militaire, l'aguerrissement de nos combattants ! Disposer de quelques mitrailleuses Sten, de quelques vieux fusils et revolvers dans les camps du printemps 1943, cela représentait un motif de fierté pour le jeune maquisard, mais que savait-il en faire ?

Ces armes permettaient, il est vrai, de s'en aller avec plus de courage préparer un déraillement, enlever les tickets dans une mairie, mettre une bombe aux fenêtres des éventuels dénonciateurs. Ces coups de main étaient surtout une préparation psychologique. Mais la valeur offensive des camps, au printemps 1943, et même en été, était quasi nulle.

Seuls quelques garçons particulièrement motivés, volontaires, dynamiques, ont osé, à cette époque, braver, revolver au poing, des gendarmes pour les désarmer. Leur volonté de combattre n'existait pas, car ils n'en voyaient ni la possibilité, ni la nécessité.

Les choses changèrent avec les attaques des G.M.R. de Vichy. On peut dire que les maquisards trouvèrent là un ennemi à la mesure exacte de leurs possibilités d'adaptation, suffisamment faible moralement, mais ayant subi, dans les casernes de Vichy, un certain entraînement, connaissant la discipline indispensable. Par leurs attaques efficaces de l'été 1943, les G.M.R. ont obligé les maquisards d'abord à se battre et ensuite à découvrir une véritable tactique de guérilla.

Ils les ont contraints à la vigilance perpétuelle, de jour et de nuit, au fractionnement en petits groupes, aux déplacements permanents (abandon total des grands cantonnements « confortables »), au refus systématique de la défensive, à la recherche de l'attaque par surprise, sur l'emplacement choisi par eux, au décrochage rapide sur le chemin de repli.

Ce fut donc là, pour les maquisards, la grande leçon de l'été 1943. Malheureusement, et c'était inéluctable, cette formation militaire par le feu du combat s'est faite au prix de lourds sacrifices payés par la déportation et la mort de beaucoup d'entre nous et de ceux qui nous aident.

La brutalité de cette formation sous les balles de l'ennemi a écarté de nos rangs, quelques mois, les moins décidés d'entre nous, pratiquant ainsi la terrible sélection du combat : pas de lâches chez les F.T.P. mais non plus pas de timorés, pas d'hésitants.

Et ainsi, la mise en application des enseignements tirés rapidement des accrochages a permis, grâce à de nombreux succès locaux, de renverser les rôles : les G.M.R., dans leurs cantonnements, sur leurs camions, devinrent à

responsable clandestine de l'Union des femmes françaises. De son vélo, elle me regarde avec effroi, tourne et s'enfuit à toutes pédales !

Je comprends vaguement : un clandestin arrêté par la Milice, que l'on retrouve libre, il y a de quoi se méfier ! Or, Marie était dans le petit café de Souilhac où je me rendais la veille, et elle a assisté à mon arrestation...

Rivière n'a pas cette crainte, lui. Il est dans la gare, au rendez-vous. Tout à l'heure, dans le compartiment du train, mon récit terminé, Godefroy se plongera discrètement dans la contemplation de sa carte d'identité toute neuve, signée par Séverin !

Qui dira assez les mérites des gars responsables de la confection des faux papiers !

Cher Séverin. Ce garçon de 30 ans, dynamique, malicieux, inventif, d'un courage impressionnant, n'a jamais accepté une responsabilité précise chez les F.T.P. Franc-tireur parmi les francs-tireurs, il ne s'occupe - et avec quel brio ! - que des « coups fumants » où il est irremplaçable. A preuve, l'attaque de la prison de Tulle, victorieuse et exemplaire !

Mais ses chefs-d'œuvre sont les faux papiers qu'il nous fournit, aux lampons, aux signatures acrobatiques. A ce titre, je lui dois, comme bien d'autres, la vie.

Quelques jours après, Pierre Ganne n'apprendra qu'il n'a pas échappé, lui non plus, à l'arrestation. Enfermé avec de nombreux autres Tullistes, dans le cinéma « Le Select », il a pu s'en évader. Le voilà illégal à son tour.

Combien l'atmosphère, à Tulle, a changé en quelques mois ! Ces sbires à têtes de bandits qu'on croise sur les trottoirs, c'est la mort qui passe. La mort ou la torture, la torture et la mort.

Et combien je regrette de n'être pas un type vigoureux, carré d'épaule, capable, si la situation l'impose, d'un coup de poing maximum à la mâchoire, d'envoyer à terre un bonhomme avec un grand coup de pied dans sa mitraillette avant de filer. Barraud n'a dit avoir vu l'agent anglais « Gérard » le faire l'hiver dernier, dans une rue de Limoges. Et il avait pu se sauver.

Où, le danger, autour de chacun de nous dans les villes, est très grand. Malheur à qui relâche un moment sa vigilance ; malheur à qui prend des libertés avec les strictes mesures de sécurité. Et malheur aussi à ses camarades.

Alors, chaque responsable, s'il est exigeant pour lui, l'est aussi pour les compagnons de lutte. Alors des soupçons naissent, des critiques se formulent, des accusations prennent des proportions dramatiques et il n'est pas possible de vérifier. On prend des décisions hâtives de sanction contre un tel ou un tel, de mise à l'écart. Des décisions que l'on regrettera plus tard. En tout cas, celui qui est frappé en souffre doublement.

Dans le Lot, Rivière, Kléber, Gustave et moi parvenons à l'école de Terrou, où nous avons rendez-vous avec les chefs FTP. Il y a là Antoine (Lechobornier), qui a remplacé Philippe (Chapout) dans le Lot, et d'autres chefs locaux.

L'insurrection y est présentée comme le « seul moyen d'autodéfense » ; lors du débarquement allié, l'armée nazie ne se livrerait-elle pas à des internements massifs et au massacre de millions de Français ? N'heur vaut ne pas prendre ce risque et l'insurrection nationale est la « suprême sagesse ».

Le document envisage même la possibilité de « libérer la patrie » par les « seules forces du C.F.L.N. (Comité français de la Libération nationale, qui dirige la Résistance française à Alger) si, par impossible, le second front tardait encore longtemps à se réaliser ».

Examinant, dans nos discussions au Comité militaire du département, la situation chez nous, nous pensons que cette insurrection deviendra rapidement possible en Corrèze. Nos forces, notre armement, la connaissance que nous avons des forces ennemies stationnées sur place, l'état d'esprit très favorable des populations, tout nous y encourage.

Nous connaissons aussi la force de la Résistance armée dans les départements voisins. Au nord, les forces de Guingouin et les maquis de la Creuse ; au sud, les actifs F.T.P. du Lot ; à l'ouest, la Dordogne qui assiste à une levée en masse de combattants ; à l'est, les hautes terres du Massif-Central et leurs maquis¹. Nous sommes fondés à penser que les forces nazies ne sont pas plus fortes ailleurs que chez nous.

C'est dans ces conditions que le Comité militaire interrégional a envisagé depuis le mois d'avril, avec notre accord, de frapper un grand coup, dès que les conditions seront devenues favorables, à Tulle, cœur du dispositif.

Cette attaque sur le chef-lieu du département est étudiée sans attendre, et va provoquer les déplacements de Kléber dans les trois sous-secteurs, au volant de sa voiture traction avant noire.

Guidé par Gustave (Faucher), Rivière va passer quelques heures dans les rues et les bistros de Tulle pour tâter le pouls de la population. Il en revient édifié. Non seulement notre attaque est espérée, mais on s'y réjouit de savoir qu'elle se prépare ! Et on s'impatiente ! C'est un secret de polichinelle, ce qui indispose Rivière. Lesoux rieurs qui ont pris le maquis n'ont pas tenu leur langue.

(14) 10/10/1944

¹ C'est au cours du mois de mai 1944 que fut déviée et mise en oeuvre, par les M.L.R. d'Auvergne, la concentration des maquisards et des volontaires des villes dans les forêts entourant le Mont-Mouchet. Il en vint du Cantal, du Puy-de-Dôme, de l'Allier, de la Haute-Loire. Ils étaient 6000 le 19 mai, plus de 3000 le 6 juin, sous les ordres de Guépard (Coulaudon).

Je saurai plus tard que Rivière attend, de la part du commandement de la zone sud, à Lyon, confirmation de son accord pour l'attaque sur Tulle. Mais cet accord ne vient pas parce que ce commandement a été démantelé par la Gestapo. Nous en reparlons.

Mais auparavant l'interrégion ordonne une nouvelle journée d'action « insurrectionnelle » le 1^{er} juin et Kléber s'y emploie chaque jour. Il est aidé par Gustave (Faucher), qui connaît bien le département, par Jean-Paul (Magnac).

Dans les derniers jours de mai, Rivière nous quitte pour la Creuse, où des événements l'appellent. Il voyage en moto, conduite par un de nos gars. Il promet de revenir bientôt.

Murat (Roger Lescure), le COIR, vient le remplacer. Murat a organisé la journée d'action dans les cinq autres départements de « l'inter ».

² Trois responsables FTP de la Creuse viennent d'être arrêtés, parmi lesquels Marc Paroïfin, qui avait reçu notre groupe d'Estienne d'Orves, à Versailles. Et il s'agissait aussi de préparer une attaque AS et FTP sur les forces de Viehy à Guéret. Sur l'action de Marc Paroïfin en Creuse après notre séparation le 3 août 1943, vous son récit résumé : « Après votre départ et la tenue scolaire, j'étais élève-insulteur au lycée de Guéret, dans cet établissement j'organisais le groupe de combat René Laforge des FTP (du nom d'un des quatre normaliens de Dijon fusillés par les Allemands), et nous réunissions avec mes camarades normaliens ou lycéens d'importantes opérations (rapportons dans « Le temps du maquis »). J'étais le chef de groupe.

En janvier je quittais le lycée et le jour de mes 20 ans (22 janvier 1944) je fus désigné CO (responsable militaire) des maquis de La Souveraine (Quatre camps du centre compagnie dit : compagnie Perpetua du nom d'un jeune Résistant de Saint-Sébastien lui en l'honneur). Le 21 février 1944, je fus gravement blessé lors d'une action sur la voie ferrée Paris-Toulonaise par un milicien (blessure au bras droit, blessure à l'abdomen).

Après une courte convalescence je revins au lycée où je repris ma place au combat. Le 20 mai 1944, en sortant du lycée je fus arrêté en gare de Guéret. Vers 10 h, par le deuxième service de la Milice commandé par l'assassin Jean Filliol de la Cogoutte.

Nous étions trois responsables FTP discutant de nos actions devant l'entrée de la gare... imprudence ! Avec moi Raymond Belmont (commandant Martin des FTP de la Creuse) et Raymond Lacroix (capitaine André des FTP) qui alors quittait la Creuse et passait ses congés à Martin.

Sous les tortures, les miliciens ne purent nous faire avouer que nous nous comprenions et ne surent rien de notre organisation.

Nous fûmes incarcérés à Limoges, d'abord à la caserne militaire du Petit séminaire puis, lors du débarquement, à la Maison d'arrêt.

Je fus, comme Lacroix, libéré par les FFE du colonel Guingouin le 31 août 1944.

De retour en Creuse, je fus nommé CF (Commissaire aux effectifs du XV^e bataillon FTP), nommé dans le secteur de La Souveraine puis, après un stage à l'école des cadres je partis sur le front de La Rochelle où je fus affecté comme chef de section à la 1^{re} compagnie du 26^e RI.

Après la guerre et un séjour forcé de trois mois en Algérie : je me fis repatrier comme étudiant et démobiliser pour continuer mes études...

avec Marie.

Elle fournit
r place et ne
tages y sont
a alimentant
nt l'arrêt de

ilitaire de la
Sac au dos,
ils gagnent
le Gimel. La

maquisards,
ul et Alfred
compagnies
nusandée par
ent destiné à
s, les armes
écisées sur la

avec lequel
annonce du

tements. A la
bandoulière,
Paul. La route

en charge les

« instituée par le
m mouvement de
ne.

Iles sont formées
leur demander ce
ents du danger.



Jean-Jacques CHAPOU

Enseignant à Cahors, organisateur et
Chef des maquis MUR du Lot
devenus FTP en mars 1944.
Chef des FTP de Corrèze de mai à
juillet 1944, tué au combat le 16 juillet
à Bourganneuf.



Gustave (Albert) FAUCHER

Commissaire Technique départemental
tué à Tulle le 7 juin 1944



Louis (ou Marcel) GODEFROY

Délégué du commandement de la
Zone Sud FTP en Limousin.
Futur colonel commandant le 126^e RI
dans la campagne d'Allemagne



Jarquie (Marie-Paule) MANSART
qui deviendra le courrier-
secrétaire de J. Jacques Chapou



Résistants FTP après la Libération : Bans, A. Vialle, Maureille, Bastié, Dézallie, Verdier, Pinsonnet, Lucien Fieyre. L'attaque de la prison de Tulle (2 mars) fut préparée entre autres par Fieyre, Bugeac, Faucher. 24 FTP commandés par Ravereau libéraient 20 prisonniers. - Le premier groupe du maquis du plateau en 1943, avec son commandant « Cabochard » (Jacques Ravereau, 4^e).

En haute Corrèze sont occupés aussi Bugat, Neuvié, Meymac, Egletons, où un notable collaborateur est condamné et exécuté. Occupés aussi le bourg de Corrèze, Juillac.

Les usines de Tulle sont attérées pour plusieurs jours, la voie Tulle-Ussel impraticable, une locomotive lancée depuis la gare de Corrèze vient détruire du matériel et la voie dans la gare de Tulle préalablement alertée. L'importante gare de Capdenac est occupée, le matériel saboté, la brigade de gendarmerie neutralisée, des Allemands sont abattus.

Quatre ponts routiers sur la Dordogne sont détruits. Partout les unités statiques ont participé aux actions avec enthousiasme. Un afflux de nouvelles recrues s'en est suivi, mais nous ne sommes pas en mesure de les armer, et beaucoup rentrent chez eux. Dans de nombreuses localités, les délégations installées par les autorités préfectorales sont chassées des mairies, remplacées par des Comités de libération. Ceci se passe surtout dans le sous-secteur C où nous sommes.

Nouvel objectif : Tulle

Kléber et Jean-Paul jugent bon de donner l'ordre à Francis, le chef de la 239^{ème} Cie, de s'installer dans Argentat, se protégeant par un réseau d'embuscades. Francis (Molinari) est un travailleur immigré italien, militant syndical.

Alors que nous prenons peu à peu connaissance de ces actions, au PC de Chanac, Murat (Lescure) nous pose la question le 2 juin au matin : sommes-nous prêts à l'action sur Tulle ?

La discussion s'engage. Nous sommes tous d'accord. Kléber, Gustave, moi. Quel délai fixer ? Il faut y travailler tout de suite. Kléber convoque aussitôt une réunion à Clergoux des responsables du Sous-secteur C, les chefs des bataillons tactiques et statiques pour le soir même. Puis Murat nous quitte pour gagner Limoges. Il aura en charge la couverture lointaine de l'opération de Tulle, dans les autres départements. Il ennuiera Michèle avec lui, pour ses liaisons avec nous.

Le 2 juin au soir, sur la grande table du restaurant de Clergoux, un plan de Tulle est étalé. Kléber discute avec les chefs de bataillons, Alfred (Bastie), Jean (Robillard), Jean-Paul (Magnac), et les commandants de compagnies.² Les secteurs d'attaque sont répartis, et Kléber place au crayon les armées automatiques.

Il se chargera des ordres de mission à transmettre aux commandants des sous-secteurs. La date de l'opération sur Tulle est fixée au mardi 6 juin. Dans le fond de la salle, Barraud, responsable aux parachutages, et Bugac, des Forces françaises combattantes, observent sans rien dire.

Un ennui : nous ne connaissons pas exactement l'effectif des forces allemandes et des forces vichystes dans la ville. Kléber se plaint des défaillances de la part de

² Sont présents : Chapou, Faucher, Obru, Magnac, Bastie, Pompoier, Verneil, Robillard, Eléouet, Molinari, Chrétien, Vialle et Bugac.
Chapou, dans ses notes personnelles, signale la présence du « polo régional », c'est-à-dire Henri (Ganne). Ni Magnac ni moi n'avons le souvenir de cette présence illogique. Mais il vaut mieux se fier au texte de Chapou qu'à notre mémoire.

Le 5 juin

Le 5 juin, Rivière nous rejoint au PC de Chanac. Il vient de Limoges où Murat a mis le Comité militaire inter au courant de notre décision concernant Tulle. Hier, il était au sous-secteur B, près de Chateaux, pour préparer l'attaque. Les unités statiques participeront à la couverture de l'opération. Il a préparé en détail, avec Lucien (Dupuy), l'attaque du bataillon tactique sur le secteur ouest de la ville. La date et l'heure seront fixées ultérieurement.

Kléber nous dit l'impossibilité d'attaquer le lendemain, en raison des retards dus à la situation au sous-secteur A. Nous retardons l'opération de 24 heures.

Nouvelle réunion le 5 au soir. Nous discutons d'abord, Gustave, et moi sommes partisans de ne plus surseoir à l'attaque : la population de Tulle l'attend, les combattants F.T.P. sont moralement, matériellement, prêts, surtout les "mobilisés" de Tulle qui ont hâte de rentrer dans leur ville, de revoir leurs familles, de régler leur compte aux miliciens, aux tortionnaires qui y sévissent. L'ennemi peut être encore surpris.

Par contre, Rivière et Kléber ont des réticences : tout n'est pas au point dans la couverture lointaine et rapprochée de l'opération. Qu'en est-il, en particulier, du bataillon Haute-Corrèze aux prises avec l'ennemi ? Ils souhaiteraient attendre un jour de plus et reporter l'attaque au 8. Finalement la décision est prise : nous attaquerons le 7 à l'aube. Personnellement, je porterai demain 6 juin au Sous-secteur A l'ordre de mouvement vers Tulle du bataillon tactique et d'attaque pour le 7 à l'aube.

Dans la soirée, Barraud fait irruption à notre PC, très excité : les messages de Londres sont arrivés : déclencher les sabotages. Il précise le message qui nous concerne : *Connaissez-vous la rasière de Nancy ?*

Pour nous, l'ordre des sabotages est depuis longtemps dépassé.

Le 6 juin

Le 6 au matin, avant de partir dans une voiture conduite par un de nos chauffeurs (je ne sais pas conduire), j'envoie mon agent de liaison personnel auprès de Henri (Ganne), le responsable du Parti communiste qui cantonne, en liaison avec le responsable du Front national, près de Saint Mexant. La mission est délicate et difficile, en raison des dangers en cours de route et des difficultés du terrain. Mais Henri a sûrement des dispositions à prendre dans la ville, avant l'attaque. Il faut absolument l'informer.

A Lamazière-Basse, je ne trouve pas Louis (Léon Lanot). Il est, me dit une femme combattante, à Combrèsol « à un enterrement ». Elle me dit aussi : « Le débarquement a eu lieu ce matin ». Nous reprenons la route.

Combrèsol est vide : tout le village est au cimetière. Justement la cérémonie est terminée et la foule revient par le petit chemin, des femmes sont en larmes. Louis

est là, il n'a pas sa figure habituelle, mais cet homme toujours maître de lui laisse difficilement apparaître ses sentiments.

Je l'informe de la décision prise au comité militaire et à laquelle il doit s'attendre : mouvement vers Tulle des unités tactiques ; attaque à l'aube du 7 juin.

Je suis pressé, je lui serre la main : « A bientôt ! ». Nous regagnons le PC de Chénac. Je ne me suis pas rendu compte de l'immense malheur qui frappe Léon Lanot et la population du village et des alentours. Car celui qu'on vient d'enterrer, c'est Jean Vialat.

Léon Lanot a prononcé au cimetière quelques mots d'adieu à son grand ami et camarade.

A quoi bon parler de vengeance ? La lutte, depuis si longtemps, la lutte si dure, continue.

A mon retour à Chénac, à la tombée de la nuit, je retrouve mes camarades. Nous n'avons pas le temps de nous réunir pour commenter la nouvelle du débarquement en Normandie, mais nous pensons qu'elle aura une bonne influence sur notre action du lendemain, surtout en démoralisant l'adversaire. Gustave est allé au sous-secteur C. Rivière a envoyé un émissaire au sous-secteur B, préférant revenir à la nouvelle de débarquement. Kleber et lui ne sont pas sûrs de la présence à l'heure dite du bataillon du sous-secteur A, mais je les rassure : *ils y seront* ! Néanmoins, par précaution, Kleber préparera de nouveaux ordres ne prenant en compte que les sous-secteurs B et C.

Conformément aux dispositions prises par Rivière avec le sous-secteur B, les chemins de Brive ont été appelés à cesser le travail et à gagner le maquis. Les unités statiques du S. S. B (six compagnies) sont en alerte et placées en embuscade.

¹ Dans son rapport daté du 5 juin, Kleber écrit : « *La décision est prise que dès le lendemain le commandant Rivière, le lieutenant André et le lieutenant Gustave partiront chacun dans un sous-secteur pour rapporter au PC régional l'confirmation de la possibilité de chaque sous-secteur de prendre part aux opérations.* »

Cette « confirmation de possibilité » ne correspond, ni à mes souvenirs, ni à la logique. Notre mission était de lancer l'ordre d'attaque pour le lendemain. C'est que nous avions fait

La première bataille.

Le 7 juin, avant le jour, je m'achemine à pied, vers Tulle, au-delà des collines. Je n'ai personnellement plus d'horaire particulier à respecter. Je reviens sur mes pas, car le temps n'est pas beau, il bruine et j'ai besoin de mon imperméable.

J'arrive dans la ville par la hauteur où se trouve la «pièce de la Bastille», position tenue par les gars de Marcel (Chrétien), qui tiennent sous leur feu la caserne du Champ de Mars, occupée par les GMR.

Je me rends compte que nos armes ne permettent pas de nous attaquer à ces murailles, sauf à espérer une reddition des assiégés, ce qui n'est pas encore le cas.

Pour me rendre à la mairie, où siègent Rivière, Kléber et Gustave, je dois ramper sur une longue distance, à l'abri d'une murette longeant la route. A mi-parcours je m'aperçois qu'un obus entre dans le talus à ma droite, sans exploser. Merci aux saboteurs de l'usine. Il a été tiré par les gardes mobiles, depuis l'Ecole Supérieure, de l'autre côté de la vallée.

Dans le jardin de la mairie, un drame a eu lieu : un de nos agents de liaison se rendant à la mairie a été victime d'une méprise. Un des nôtres, dans la demi-obscurité de l'aube, a tiré sur lui. L'auteur du coup de feu est là, démoralisé, désespéré. A terre, le blessé souffre atrocement. Il crie de douleur. Nous n'avons pas prévu de brancardiers ni d'infirmiers sur place. Il faudrait le porter à mains d'hommes. Où ? Selon nos prévisions trop optimistes, nous devrions utiliser l'hôpital de la ville où notre docteur Ransome (Tory) est à pied d'œuvre. Mais l'hôpital est, en ce moment, inaccessible. Le malheureux agent de liaison meurt sous nos yeux.

Quel atroce début de journée !

Alors que le feu est intense par toute la ville, dans la mairie, Kléber, Rivière, Gustave, penchés sur le plan de Tulle, attendent le retour des agents de liaison envoyés dans les différents secteurs. En particulier, le secteur nord, celui du bataillon Hannibal (sous-secteurs A), ne se manifeste pas. L'Hôtel Saint-Martin, où se tenait la Gestapo et la Feldgendarmérie, la maison Pradoux, où sont les Miliciens, ne sont pas attaqués. Nous ne sommes pas en contact avec le bataillon Lucien, dont nous entendons cependant le feu de l'autre côté de la ville.

Nous comprenons que les liaisons à pied, dans la ville, sont extrêmement dangereuses, et nous apprenons que certains agents de liaisons ont été tués. Yvon (Eléouët), atteint par une balle, à la tête de sa compagnie, a été évacué.

Kléber commande certaines opérations sur l'Hôtel Moderne, en face du tribunal. Il reçoit la visite de Jean-Paul (Magnac), venu lui rendre compte de la situation à la Manufacture, où les Allemands sont maintenant isolés de la ville, mais où ils ont une grande puissance de feu, tirant au canon sur nos positions, alors que nos munitions s'épuisent.

Face à la caserne du Champ de Mars, je vois Jean (Robillard) et Yvon (Boguizski) plectiner d'impatience devant la difficulté à attaquer la caserne. Les torpilles de bazooka sont inefficaces sur les murs de pierres de taille. Le début d'incendie dans les combles ne s'est pas développé.

Dans la ville, ce sont les pêtres qui sont sous le feu de l'ennemi. Nous consommons inutilement nos munitions. Ne pas s'obstiner. Rivière propose la décision à laquelle Kléber et moi nous rallions aussitôt : cessation du combat, repli général en vue d'un réexamen de la situation. Les agents de liaison sont envoyés auprès des chefs de bataillon. Nous levons le siège. Il est 9 heures 45.

Je songe à nos trop nombreux camarades morts, gisant dans les rues, à Gustave, que nous abandonnons, et dont le calme visage, endormi à jamais, s'appuie contre le sol, là-bas, à l'entrée du pont, sous des larmes de bruite.

Sur le chemin qui, de la mairie, permet de s'élever vers les hauteurs, deux hommes en costumes semi-militaires (de l'AS ?) nous regardent d'un air interrogateur. Nous les saluons. Plus loin, dans la vallée de la Montane, où nos combattants rejoignent leurs bases, un avion d'observation allemand nous oblige à nous dissimuler sous le couvert.

Ma journée du 8

Le 8, après quelques heures de sommeil sur la paille de la Grange, au PC de Chanac, Rivière, Kléber et moi allons travailler à rétablir les contacts, car le groupe des agents de liaison est désorganisé, les survivants non encore rassemblés. Nos idées sont plutôt sombres, nous n'entendons plus les grands rires de Gustave, qu'il faut songer à remplacer.

Kléber, imperturbable, dicte son rapport à Jacque, qu'elle tapera dans l'après-midi. Il commence ainsi : *L'opération de Tulle a eu lieu. Elle a échoué.*

Mais Rivière a une mission à remplir, pour laquelle il me demande de l'accompagner. Il a convenu, ces jours derniers, un rendez-vous avec les chefs FTP du Lot au bourg de Sainte-Fortunade. Nous utilisons la voiture que conduit Tino (Bouilhac), chauffeur à la compagnie statique voisine.

A Sainte-Fortunade, nous attendons en vain. Personne du Lot n'est là. En raison de l'importance qu'il accorde à ce rendez-vous, Rivière décide de se rendre sur place, dans le Lot. Pour ma part, je juge qu'il me faut rentrer au PC. Kléber a sans doute, besoin d'aide. Je dis à Rivière de partir en voiture. Personnellement, je me débrouillerai.

D'un bon pas, par chemins et petites routes - une quinzaine de kilomètres - courant dans les pentes, je reviens en quelques heures au PC de Chanac. Les filles

* En cas d'arrivée d'éléments blindés, les barrages devront immédiatement se replier... Dès que les blindés seront passés, reprendre l'embuscade. Les liaisons entre les barrages d'arrêt et les barrages de soutien devront être très sérieusement contrôlées...

* Armement : deux armes peuvent être utilisées contre les voitures blindées et les tanks : les lance-torpilles, les grenades Gammon.

* Conduite à tenir : laisser s'engager les blindés dans l'embuscade et jeter les grenades Gammon sur eux, de préférence sur le moteur. Se replier immédiatement. Il est nécessaire de veiller à ce que les barrages ne soient pas établis à proximité de maisons ou de fermes. La méthode allemande consistant à tirer au canon sur ces maisons...

Et cet ordre est signé : « En opérations, le 10 juin 1944 à 12 h 15. le lieutenant commandant le 3^e régiment F.T.P. Lieutenant Kléber »

A Chataur

L'importance de la force ennemie arrivée le soir du 8 juin nous incite à décider le repli de notre P.C. plus loin de Tulle.

Nous avons aussi à désigner un autre commissaire technique pour remplacer notre cher Albert Faucher : André Vialle, responsable jusqu'ici aux parachutages est, sur ma proposition, accepté par Rivière et Kléber.

Pour l'accomplissement de ces tâches, une voiture Citroën « traction avant » quitta Saint-Bonnet pour Clergoux par Saint-Paul. Nous sommes cinq : le chauffeur espagnol, Kléber à ses côtés ; à l'arrière Antoine (Bois), Michèle et moi-même.

La voiture arbore, sur l'aile droite, un petit drapeau tricolore.

Prudemment, de virages en carrefours, nous avançons, faisant de longues attentes pour écouter. Comment expliquer cette impression ? Je sens la mort présente autour de nous. Peut-être est-ce à cause de ce lourd silence qui pèse sur les hameaux et les champs déserts. La campagne est belle et sent bon pourtant en cette claire matinée de juin.

Sur la route, nous nous rendons compte que les nazis font une sortie. Des coups de canon se font entendre : nous saurons plus tard que le hameau des Jordes a été détruit. Dans la traversée de Saint-Paul une femme, à sa fenêtre, nous crie sa colère et son effroi.

Au carrefour où notre route aboutit sur la départementale 10, au hameau de Chataur, un paysan, sa faux à la main, nous arrête par de grands gestes. Aussitôt le grondement des blindés se fait entendre. Ils montent des Jordes et sont encore cachés par un virage.

Nous explosons hors de la voiture. Je saute dans le champ voisin tenant par la main Michèle. C'est alors une succession de rafales d'armes automatiques en provenance du premier véhicule allemand.

Cette fois, nous irons à pied. Le trajet se fait par les chemins où, au cours d'une pause repas, Kléber dicte des ordres à Jacques, laquelle, assise au pied d'un arbre, prend note sur ses genoux.



Francis (Francesco MOLINARI)

CO de la 23^e compagnie.

Chargé d'attaquer les Allemands retranchés dans l'Hôtel Moderne, il vit mourir Albert Faucher à son côté.



Jules (Michel ROUSSEL)

Chef de la 23^e compagnie, à qui, le 7 juin à Tulle, Lucien (Dupuy) confia le commandement du bataillon, et qui, sans hésitations, prit la décision de rester sur place et de continuer la bataille.



Le champ de bataille du nord de Tulle,
vu depuis la position du bataillon Jean.

Au premier plan, la caserne du champ de Mars, où étaient les G.M.R.

En haut à gauche, l'Ecole supérieure où étaient les gardes mobiles.

A droite, l'Hôtel de ville, PC des FTP.

Le long de la rivière, on devine l'Hôtel moderne, tenu par les Allemands, le Tribunal, où Albert Faucher a été tué, plus loin l'Hôtel St Martin où était la Milice.

Sur les pentes au fond à gauche, les positions du bataillon Lucien.

Le « Volontaire » et les autres journaux

Je rédige vers le 15 juin, un nouveau numéro de *Volontaire*, le journal des F.T.P. de Corrèze. J'écris, à la table rustique sous les grands arbres avec le porte-plume, l'éncre et le papier que Barraud m'a apportés de l'école de Clergoux.

Cette fois, nous sommes fiers de notre journal, car il est composé dans la vraie petite imprimerie installée dans une sape creusée dans le sol, à Telleb de Saint-Pardoux. C'est l'imprimerie de la direction régionale du Parti communiste.

Volontaire commente notre action à Tulle, salue les combattants et les civils tués, et appelle à de nouveaux combats pour écraser les tortionnaires nazis. Il annonce la mort héroïque des deux chefs F.T.P. : le lieutenant Gustave (Albert Faucher) et le lieutenant Vincent (Jean Vialat).

Volontaire, porte en outre mention de la citation « à l'ordre du régiment » décernée par le Comité militaire départemental au 2^e bataillon tactique du sous-secteur « B » (232^e et 235^e compagnies, détachement Camille Monney, sous le commandement de Lucien) pour le combat de l'école normale le 8 juin.

« Cette citation autorise les soldats, sous-officiers et officiers de ce bataillon au port de l'étoile rouge », dit le communiqué qui est signé : le Commandant aux opérations régionales.

A ma connaissance, c'est la première décoration F.T.P. qui ait été décernée en Corrèze et la seule collective.

Après le passage sanglant de la division allemande en Corrèze, un travail intense de propagande est fourni par les organisations populaires installées maintenant dans les bois. C'est qu'en effet, une partie de la population de Tulle et principalement les familles des victimes des S.S., est sensible à la propagande ennemie reprise par certains ex-attentistes de la Résistance sur le thème : « Si les maquis n'ont qu'une attaque à Tulle, il n'y aurait pas eu de représailles ».

Cette honteuse interprétation des événements est pour Kléber une terrible blessure au cœur. Au P.C. de la Bonde, il n'est pas à toucher avec des pinces.

Les organisations populaires

A la calomnie des attentistes reportant sur nous la responsabilité des crimes des S.S., un tract imprimé du comité de Front national, en date du 20 juin, répond : « C'est un mensonge odieux », et cite les événements de Figeac et d'Oradour-sur-Glane, où les massacres ont eu lieu sans le prétexte des combats.

Un tract de la C.G.T. dit : « Après la vaillante et courageuse action des Francs-tireurs et partisans français qui ont anéanti presque complètement la garnison hitler de la ville, Tulle paie son tribut à Mein Kampf ». Et la C.G.T. appelle à préparer la « grève générale insurrectionnelle ».

Le journal *La Terre*, organe paysan du P.C.F., écrit : « De tels actes de terreur ne seraient pas possibles si tous les hommes en état de porter les armes

les prisons et les camps des tortionnaires, sur l'asphalte des villes ou au nord d'Egletons, dans la flamme rose de la bruyère en fleur.

Et je nomme trois grandes figures que je n'ai pas connues : Robert Delord, frère de 1940, des prisons et des camps, carbonisé au combat, Martial Brigouleix, le symbole de Tulle combattante, Pierre Moule, le poète ami des jeunes.

Je nomme tous mes camarades du Comité militaire départemental FTP de Corrèze, tous vaillants capitaines de la liberté, Eugène Connangle, Georges Logothétis, Roger Sanson, Fredo Poncet, Louis Porte, Edouard Valéry, Albert Faucher, André Vialle, Jean-Jacques Chapou, Constant Magnac, Jean-Baptiste Champseix, Antoine Lecherbonnier.

Tous nos chefs de l'interrégion : Bosdechez, Duvernac, Badal, Faure, Godefroy, Billat, Lescure et aussi les Politiques : Fernand Dupuy, René Cance, Pierre Ganne.

Votre France à vous, l'Espagnol de Chataur, le Polonais du Champ de Brach, l'Algérien d'Egletons, le Soviétique de Treignac, l'Allemand de Marcillac, et les autres morts de la M.O.I., c'était toutes vos patries ensemble!

On dit souvent avec raison que si les peuples font l'histoire, ce n'est pas eux qui l'écrivent. D'où l'affirmation d'une Résistance dirigée de l'extérieur et menée surtout à l'extérieur, alors que notre peuple en fit la force multiforme, redoutable, ensanglantée, symbolisée par la création à Paris du Conseil National de la Résistance, le 27 mai 1943.

L'aspiration des résistants à une démocratie économique et sociale dans des relations de coopération pacifique avec tous les peuples du monde, les partis, mouvements ou organisations clandestines l'avaient inscrite dans le programme du C.N.R.

Nous n'abandonnerons jamais, nous les survivants, cet espoir qui était le nôtre, et que le général de Gaulle avait ainsi défini, le 3 novembre 1943, devant l'Assemblée consultative d'Alger :

« ...que les biens de la France profitent à tous les Français... »

Qu'il ne puisse se trouver un homme ni une femme de bonne volonté qui ne soient exaltés de vivre et de travailler dans des conditions honorables de salaire, d'alimentation, d'habitation, de loisir, d'hygiène, de pouvoir faire insinuer, voir vivre joyeusement leurs enfants. Voilà ce que le pays attend de la Résistance ».

C'est pour le peuple, dans une France prospère, humaine et pacifique, c'était ton espérance et ton combat, Albert Faucher, artisan au poing de fer et au cœur tendre qui, quatre années durant, forçais de tes mains habiles l'outil puissant de la délivrance ; et Tulle ouvrier à point moi ton visage.

C'était ta cause, Jean Vialat, ouvrier redevenu paysan, fidèle à ta patrie et à ta classe jusqu'à la mort atroce, Jean Vialat, géant de nos combats !

1^{er} JUIN - 15 JUILLET 1944

Un document d'une dizaine de pages dactylographiées, étonnant et exceptionnel, se trouve aux archives du Musée de la Résistance à Tulle. Son auteur : Jean-Jacques Chapou, que nous appelions Kléber, 33 ans en 1944, enseignant à Cahors, responsable aux opérations au "Comité militaire" départemental des FTP de Corrèze. Ce document fut écrit dans le maquis entre le 1^{er} et le 10 juin 1944, au jour le jour, pendant et après les événements de Tulle, avec quelques notes jusqu'au 15 juillet.

Je connais, pour avoir été le camarade de combat de "Kléber" Chapou, dans quelles conditions ces textes ont été écrits. Marie-Paule Mansouri (Jacquie) recueillait en sténo, sous la dictée, les récits de Kléber, d'abord au poste de commandement près de Chanac, puis sur le chemin de Clergoux, puis sous la tente de parachutes, au PC de l'étang de la Bonde.

Chapou vivait intensément les événements, préparation de l'attaque, discussions avec ses camarades, visites aux Sous-secteurs, allées et venues en voiture ou à pied dans la ville et sur les hauteurs de Tulle. Et de retour à sa base, il trouvait le temps de dicter ses récits et ses réflexions.

Ce comportement paraît étonnant aujourd'hui, et il l'était déjà pour moi à l'époque. Je ne comprenais pas cette nécessité d'écrire à une telle période : à quoi bon ? Mais je n'étais pas d'ordre à donner à Kléber, et chacun a sa façon de travailler. Kléber était engagé totalement dans son combat, engagement moral certes, mais aussi physique. Il l'avait montré clairement au combat de Cajarc, en avril. Sa façon de être, montrant son pistolet : "Si les Allemands me prennent, la dernière balle sera pour moi" était convaincante.

A qui Kléber destinait-il ses récits ? Au commandement FTP ? Mais Rivière-Godefroy était sur place jusqu'au 10 juin et Roger Lescure venait nous voir.

Préparait-il les comptes à rendre après la Libération ? A qui ? A ses supérieurs de la Franc-maçonnerie ?

Tenir un journal quotidien, pour un clandestin, était le comble de l'imprudence. Ce document pouvait tomber à tout moment entre les mains de l'ennemi, et c'est bien ce qui se serait produit si, à son départ de Corrèze, le 13 juillet, Kléber avait emporté ses archives personnelles avec lui. Mitraillés dans la voiture près de Bourgnanef, lui et Jacquie se sont précipités au dehors. Kléber, blessé, s'est certainement échappé d'une balle en plein front. Jacquie s'est sauvée et les Allemands n'ont pas trouvé de documents dans la voiture.

Fort heureusement Kléber avait laissé ses archives en Corrèze, au P.C. de l'étang de la Bonde : est-ce délibérément ou par oubli ? Avait-il l'intention de les

reprendre lorsqu'il est repassé par la Bonde le 14 juillet (ou le 15 ?), trouvant le camp vide ? Quoi qu'il en soit j'ai rassemblé et caché ces papiers avec d'autres, pendant le mois de combat qui a suivi. Les ai-je lus à l'époque ? Dans la logique de juillet 1944, j'aurais dû les détruire, et c'est ce que j'aurais fait si la menace s'était précisée. Une attaque allemande sur Clergoux ou Sédières en juillet-août 1944 était possible.

A mon départ de Corrèze, en octobre 1944, j'ai confié les archives F.T.P à "Jean-Paul" (Constant Magnac). Heureusement conservées, elles sont à notre disposition au Musée de la Résistance à Tulle.

Lors de la rédaction des premières éditions de "Maquis de Corrèze", dans les années 70, Magnac et moi, qui avions été au contact quotidien de Chapou en juin 44, avons beaucoup discuté à la relecture de ces documents. Certaines réflexions de Chapou en 1944, les plus pessimistes, ne correspondaient pas à nos souvenirs.

C'était le cas aussi pour Elie Dupuy et Michel Roussel dans leurs écrits.

Chapou ne supportait pas l'échec. Pourtant, dans son comportement quotidien, il était plein de dynamisme et d'enthousiasme. J'ai encore dans mon souvenir le son de son rire, comme celui d'Albert Fuchet.

Quoi qu'il en soit nous avons décidé de ne pas retranscrire dans "Maquis de Corrèze" la totalité des textes de Chapou, d'en extraire les récits des faits vécus et simplement d'évoquer son grand découragement à un certain moment. Après tout, une publication intégrale aurait été possible ultérieurement, et je le fais aujourd'hui.

Car il faut bien faire attention à la date, voire à l'heure où ces textes furent écrits. Les textes de Kléber comportent date et heure, mais à quoi correspond l'heure ? Est-ce celle où le texte a été dicté en sténo, ou celle où Jacquie l'a tapé à la machine ? Par exemple lorsque Chapou dicte, le 8 juin : "La bataille de Tulle a eu lieu, elle a échoué", il ne savait pas alors que la bataille continuait sous les ordres de Roussel, et qu'il allait devoir la reprendre dans quelques heures. Il ne connaissait pas l'étendue des succès, des échecs, des conséquences. Or Jacquie, avant de taper cette phrase qui commence le récit du 7 juin, donne l'heure : 18 h. A cette heure là, le 8 juin, Chapou arrivait à la mairie de Tulle, pour y reprendre en main le commandement.

Lorsqu'on cite Chapou, il faudrait connaître le jour et l'heure où il a dicté. Ce n'est pas facile. Par exemple, le récit dont nous parlons est daté à sa fin de la main de Chapou le 8-6-44. Or la fin du récit concerne le début de la journée du 9. Il n'a pu signer le 8 mais le 9 juin.

Et tenir compte de ses douloureux sentiments de déception. Car son jugement, sévère sur les combattants FTP après la première phase du combat, est injuste, comme les résultats du lendemain l'ont montré : la faible honteuse des GMR, les 40 tués allemands, les blessés hors de combat, les 60 prisonniers emmenés au

magas, la libération de nos camarades aux mains de la Gestapo sont un bilan honorable. Kléber, quelques jours plus tard, félicitera et décorera les combattants du Sous-secteur B.

Et que voulez-vous dire à ce moment là par : "Le politique l'a emporté sur le militaire ?" Certainement que la volonté d'utiliser le choc psychologique produit sur l'ennemi par la nouvelle du débarquement en Normandie avait précipité la décision d'attaquer le 7, alors que le temps était trop court pour permettre à nos gens d'arriver tous et à temps sur place.

Si l'on veut connaître l'état d'esprit des responsables FTP à cette époque qui suit un douloureux échec, il suffit de lire les différents articles du journal "Le Volontaire" de juin et juillet 1944, que j'ai rédigés sous les ombrages de la Bonde, à Clergoux, soumis à Chapou qui les a approuvés, peut-être modifiés. Il faut lire aussi les tracts du Front national de lutte, de la CGT, le journal "Le Travailleur" du parti communiste, le journal "la Terre", des paysans. Aucun n'est découragé, tous appellent à poursuivre le combat.

Il n'en reste pas moins que le document Chapou est unique et d'un très grand intérêt historique et psychologique, œuvre d'un homme d'exception avec ses forces et ses faiblesses. Trop souvent les récits de Résistance sont des interprétations à posteriori, expurgées, composites. Le récit de Chapou pose la question de la valeur du témoignage immédiat, spontané, soumis, dans le feu de l'action, aux sentiments du moment, non réfléchi.

On y trouve, à l'occasion d'un épisode dramatique de la Résistance française, le vécu immédiat d'un combattant. Il mérite d'être étudié, reproduit, édité, critiqué, éclairé.

C'est ce que, pour ma part, j'essaie de faire à l'occasion de la première publication de ces lettres.

André ODRU
camarade de combat
de Jacques Chapou
en Corrèze

Rapport d'activité sur les opérations du 31 Mai au 1^{er} Juin 1944

Je n'ai encore que des comptes-rendus succincts quant aux opérations qui se sont déroulées dans la 3^e Région dans la nuit et dans la journée du 31 Mai au 1^{er} Juin 44. Néanmoins, je puis déjà vous donner un aperçu de la situation.

Les opérations se sont déroulées selon les plans prévus, avec un ensemble parfait. Les actes de sabotage et les occupations des villes ont été exécutés conformément aux instructions qui m'avaient été données par le délégué militaire de la zone. Cependant, les conséquences de ces opérations ont dépassé nos prévisions et nos possibilités et nécessitent une mise au point immédiate.

EFFECTIF : Le sabotage des conduites d'eau alimentant les sources d'énergie électrique des usines de la Marque et de la manufacture de Tulle ont eu lieu comme prévu et provoqué l'arrêt de ces usines et un passage dans l'illégalité de 220 F.T.P. environ. Ces F.T.P. ont été organisés en deux compagnies : la 234^e sous le commandement du Lt Marceau ; 232^e commandée par le Lieutenant Maurice. Ces deux compagnies forment le deuxième bataillon tactique du sous-secteur C, bataillon commandé par le Lt Jean-Paul. Pendant l'organisation et l'équipement de ces deux compagnies, la protection du camp, où elles avaient été rassemblées, était assurée par la 233^e compagnie.

Aussitôt armées, ces deux compagnies sont entrées en activité en se postant en embuscade sur les routes nationales 689 et 678 interdisant la circulation aux forces allemandes et aux forces françaises du maintien de l'ordre. Il n'y a pas eu d'accrochage à signaler dans la nuit du 31 au 1^{er}. L'occupation des villes par les Cies tactiques s'est faite comme prévu. Toutes les compagnies statiques ont répondu à l'appel en exécutant les actes de sabotage prévus et en se postant en embuscades sur les routes pour assurer la protection des villes. Il n'y a eu alors aucune réaction des forces allemandes ni de forces françaises du maintien d'ordre. L'opération s'est donc déroulée pour le mieux du point de vue militaire.

Néanmoins, un fait grave à mon sens, s'est produit. Certains commandants de compagnies statiques enthousiasmés par la réussite de l'opération n'ont pas hésité à provoquer la mobilisation des masses. Un afflux considérable d'effectifs s'en est suivi et le mouvement de libération paraissant être déclenché puisque à certains points du territoire, en particulier dans le sous-secteur C, dans les villages de Pandrignes, Saint-Bonnet, Saint-Paul, etc., les comités de libération entraînent activité, remplaçant les délégations vichystes et les groupes F.T.P. statiques, occupant le terrain, tous ne demandant qu'à être armés et à se battre. Devant cette situation et dès que je fus mis au courant par un communiqué urgent du lieutenant Alfred commandant le sous secteur C et par un rapport verbal de son adjoint aux effectifs le lieutenant Luc, j'ai provoqué une réunion du C.M.R. pour analyser la

situation nouvelle, avoir pu constater que les renseignements fournis par les miliciens n'ont pas été alors décodés, qu'il y avait eu des erreurs dans la situation et des erreurs d'interprétation le pourcentage total le sachant, et en passant le 1^{er} Juin 44 du matin l'exécution de l'opération. J'ai alors donné ordre aux commandants du sous-secteur C d'écarter l'occupation du territoire à l'ensemble de ce sous-secteur avec l'occupation des villes et des villages les plus importants y compris l'occupation d'Argentat par la voie C et j'ai donné toutes instructions utiles pour que l'ensemble de ce secteur soit protégé d'une attaque des forces allemandes ou des forces françaises du maintien de l'ordre, en faisant établir des embuscades et des barrières sur l'ensemble du circuit routier sillonnant ce secteur. J'ai envoyé par ailleurs immédiatement des agents de liaison aux sous-secteurs A et B pour réclamer les comptes-rendus des opérations exécutées et avoir quelques renseignements sur la possibilité de mobilisation des masses en vue de la libération de leur territoire.

Le 2 Juin à 12 heures, d'après les renseignements reçus, l'enthousiasme était complet et un mouvement de masse possible pour la libération de la Corrèze. L'ennemi n'avait pas bougé jusqu'alors se contentant de renforcer ses positions dans Tulle. L'attaque de Tulle dans le plus bref délai possible fut alors envisagée et décidée en présence et avec l'approbation du C.A.L.R.

Les lignes générales du plan d'opération furent étudiées dans une réunion du C.M.R. qui s'est tenue le 2 au soir en présence des commandants du sous-secteur C, des chefs du bataillon tactique et statique de ce sous-secteur et du Poles régional. La date de l'opération fut fixée au mardi 6 juin et le lieutenant d'établissement les plans d'opération et les ordres de mission devant être transmis aux commandants des sous-secteurs.

Le 3 juin, 3 jours des rapports écrits et verbaux provenant de tous les côtés créent une situation tellement défavorable.

J'ai appris que l'enthousiasme des troupes statiques placées en embuscades sur les routes s'était nettement refroidi. L'exemple : le 1^{er} détachement de la 231^e Cie compagnie statique, lieutenant Armand, placée en embuscade sur la route de Sainte-Florimonde à Tulle, après un accrochage avec une patrouille allemande, accrochage dont il est sorti victorieux et sans perte, a quitté sans ordre son embuscade. Aussitôt avisé, j'ai envoyé le lieutenant Armand sur place pour essayer de ramener ce détachement à son poste.

J'ignore encore les résultats de son activité. Autre exemple : le 2^e détachement de la même compagnie, placé en embuscade sur la route Argentat à Tulle à proximité du carrefour des Jordes au lieu dit « Le grand tournant » a quitté hier soir son poste sans ordre, après un léger accrochage avec une patrouille allemande qui fut d'ailleurs repoussée, ceci sans aucune perte pour nous, abandonnant sur place son fusil-mitrailleur, des chargeurs de mitrailleurs etc.

Aussitôt avisé, les lieutenants Mary, commandant le bataillon statique, son adjoint Lirite et quelques agents de liaison de son P.C. ont dû se déplacer pour tenir eux-mêmes l'embuscade où ils ont retrouvé intact le matériel abandonné. Autre exemple : la 232^e Cie statique (lieutenant Adolphe) à qui l'ordre avait été donné d'établir une embuscade d'arrêt sur la route de Saint-Bonnet Avalouze à

Tulle n'a pas rejoint son poste, passant ainsi libre une route par où l'ennemi pouvait s'infiltrer et prendre à revers tout notre dispositif de défense. Ayant eu son seullement de la non-exécution de cet ordre, j'ai donné ordre au sous-secteur C de passer à la caverne de la 232e Cie et convoqué le lieutenant Adolphe en le priant de m'apporter un rapport écrit concernant la non-exécution de l'ordre reçu.

Ces réflexions sont la conséquence d'un état d'esprit défavorable et d'une chute subite d'enthousiasme due au fait que nos stocks d'armes ne nous ont pas permis d'arriver tous les volontaires qui se présentaient. En effet, un incident malheureux s'était produit quelques jours auparavant : une de nos planques d'armes contenant environ 20 tonnes de matériel, qui, soit par manque de liaison, soit par manque de compréhension du responsable de la planque, n'ayant pas été débloquée à temps, a été enlevée par l'A.S.

Par la suite, un parachutage important (6 avions) qui nous était destiné a été intercepté il y a deux jours par l'A.S. De ce fait, les compagnies statiques de nos sous-secteurs sont mal ou pas armées. Exemple : Argentat, la 232e Cie et Hector n'est nullement armée ; ce qui l'empêche de participer à toutes les opérations et en particulier à l'occupation d'Argentat. Ce manque d'armes s'est cruellement fait sentir et est un facteur important de démotivation pour l'ensemble des troupes.

D'un autre côté, autre conséquence défavorable : depuis mon arrivée dans la Région A, je n'ai pu avoir qu'hier un contact de 10 minutes avec le responsable du Service B. Le service B n'est encore nullement au point et le responsable presque toujours introuvable. Je ne connais pas hier encore, de façon exacte les effectifs des troupes allemandes et des troupes françaises du maintien de l'ordre cantonnées dans Tulle. Heureusement, mon collègue technique le lieutenant Caustave a pu depuis hier me mettre en contact par agent de liaison avec un agent de renseignements de Tulle. Je puis ainsi avoir quelques renseignements sur l'objectif principal : Tulle.

Pour l'élaboration du plan d'opération, nous avions évalué ces forces à environ 2500 Boches et 400 G.M.R. ou gardes mobiles. J'ai reçu aujourd'hui même les rapports de cet agent, mentionnant la présence à Tulle de 880 Boches et de 600 G.M.R. ou gardes mobiles, cela sans compter les forces de police, gendarmerie et milice.

Enfin, malgré tous nos efforts, je n'ai pu encore obtenir, à l'exception du sous-secteur C l'état de nos effectifs. Le C.E.R. lieutenant André a dû se déplacer en personne pour obtenir au sous-secteur B ces renseignements. C'est dans ces conditions que je suis chargé d'entreprendre l'élaboration du plan d'occupation de Tulle et la rédaction des ordres de mission destinés à chaque sous-secteur.

Par surcroît on vient de m'annoncer à l'instant qu'une de nos Cies, je ne sais exactement laquelle, était attaquée par 400 Allemands aux environs de Lamsière-Basse et qu'un de nos groupes était cerné à Ligleons. Ce renseignement a été fourni par un chef de groupe, Jo, de la 233e Cie qui est venu me réclamer du renfort. Je viens d'envoyer un agent de liaison pour transmettre l'ordre de la 231e Cie sous-secteur A de tenter une manœuvre de diversion sur les arrières ennemis pour bloquer nos entrées.

Enfin l'agent de renseignement de Tulle, s'inclinant par bassesse devant il y a quelques minutes que les troupes d'occupants allemands réclament d'importants renforts et qu'on attendait d'un moment à l'autre l'arrivée en force en provenance du Lot ou de la Dordogne, d'une division motorisée allemande, la fameuse division B, qui opérait récemment dans le Lot.

A. P.C. régional, le 26/44 à 23h

Lieutenant KLEBER

Je veux faire une remarque concernant les choses parachutées, prises par l'A.S. et sur lesquelles Chapot ne donne pas de précision de lieu. Ni Magnat, avec qui j'en ai discuté dans les années 70, ni moi n'en avons gardé le souvenir. André Vialle n'en parle pas dans ses témoignages. Mon opinion est qu'il a pu s'agir d'un camouflages entre les deux fournisseurs d'armes, le S.A.E. (Jack Potier), favorable à l'A.S. et le B.C.R.A. (Bugey) plutôt favorable aux F.F.P. ce qui a pu se terminer en faveur de l'A.S.

4-6-44 7 h 30 du matin

D'après rapport verbal de l'agent de liaison envoyé par moi pour renseignements au sous-secteur A, le P.C. du 1^{er} bataillon tactique du sous-secteur A et la 231e Cie ont été attaqués par 400 Boches en provenance d'un point d'ennemi. Le commandant du bataillon statique du sous-secteur A, le Lt Vincent a été fait prisonnier et fusillé immédiatement à proximité de sa maison. Sa femme et sa fille arrêtées et torturées. On ignore encore ce qu'elles sont devenues. Le commandant du 1^{er} bataillon tactique du sous-secteur A, le lieutenant Clavet dit Cricri, dont le P.C. a été attaqué par les Allemands qui y sont allés directement, a été fait prisonnier. J'ignore encore ce qu'il est devenu.

Le lieutenant Louis, commandant le sous-secteur A dont me faire parvenir aujourd'hui même un rapport écrit. On ignore encore ce que son adjoint aux effectifs le Lt Laurent a pu devenir, celui-ci se trouvait à Ligleons au moment où la ville a été cernée par les Boches.

A. P.C. Régional, le 4-6-44

8 heures du matin

Lieutenant KLEBER

Du 4 au 10 de Châteaury dans et heures indécises

Une note venant du Lieutenant LULLIE commandant le Sous-Secteur A nous fait connaître qu'à l'heure actuelle il n'a pas encore pu recueillir avec le bataillon tactique. Elle informe immédiatement mon collègue effectif le lieutenant ANDRE et mon collègue technique lieutenant GUSTAVE. Après discussion on se propose à la réalisation du plan prévu pour la date fixée. J'obtiens un accord de principe pour que le déclenchement de ces opérations soit retardé de 24 heures. Les raisons invoquées par moi sont que trop de précipitation risque de faire échouer une opération préparée trop hâtivement. L'accord de principe se fait.

A ce moment-là arrive le Commandant RIVIERE, délégué militaire de la zone. Il a été mis au courant de notre intention de prendre LULLIE par le C.O.L.R. Il approuve notre décision et je lui communique les ordres de mission destinés à chaque commandant de Sous-secteur. Je lui expose mon plan d'attaque. Il est d'accord sur ce plan d'opération également d'accord sur le retard de 24 h. des opérations. Dans la journée, nous expédions des agents de liaison dans chaque Sous-Secteur afin de savoir dans quelle situation ils se trouvent et s'ils sont prêts pour l'opération prévue. Le soir, réunion entre le délégué militaire de la zone et le C.M.R. Tous les détails des opérations sont étudiés et la décision est prise que dès le lendemain le commandant RIVIERE, le lieutenant ANDRE et le lieutenant GUSTAVE partiront chacun dans un Sous-Secteur pour rapporter au P.C. régional confirmation de la possibilité de chaque Sous-Secteur de prendre part aux opérations.

Cette dernière phrase ne correspond ni à mes souvenirs, ni à la logique. Rivière, Gustave et moi avions mission de donner l'ordre d'attaque pour le lendemain 7 juin.

F.P.L.

F.T.P.F.

8/6/44 à 9 h 5

COR à tous Commandants de Sous-secteurs

D'après renseignements qui me parviennent, il est à craindre que dans un dernier effort pour le réduire, les Boches utilisent contre nos camps, notre matériel et nos troupes, des avions.

Certaines précautions élémentaires doivent donc être rappelées à tous.

1) Installation des camps

Prendre toutes précautions utiles pour que les marabouets soient bien camouflés : établir les feux de camp dans les endroits les plus couverts, brûler du bois très sec pour éviter de la fumée, couvrir les feux pour diffuser au maximum cette fumée pour qu'elle ne monte pas en colonne, ne pas laisser au soleil tout objet

brillant, vêtements, armes, sacs, etc. L'installation des camps doit être faite de telle sorte que les avions ennemis ne puissent les trouver, même par la nuit.

2) Evacuation des camps, des routes

Il devient crucial à une distance d'au moins 50 mètres. En cas d'alerte, contre l'aviation, les camions stopperont immédiatement et les hommes s'écarteront dans la campagne, couchés et immobiles. Camouflés autant que possible les véhicules de transport par une couverture broulée marron et verte.

3) Déplacement des troupes à pied

les troupes se déplaceront en colonnes, à intervalles variant selon les heures du déplacement (de jour ou de nuit) et selon les possibilités du terrain.

Déplacement de jour : sur route, intervalle d'au moins 6 mètres. Au cas du passage de l'air à assez haute altitude, immobiliser et rester debout surtout s'il fait du soleil sous couvert à vue.

Déplacement de nuit : sur route à intervalle aussi long que les possibilités de visibilité le permettent ; sous couvert, en colonne à se toucher. En cas de passage d'air on s'immobilise, mais surtout ne pas bouger.

Cette note devra être reproduite et diffusée à l'échelon de détachement pour être lue et commentée à tous les hommes.

En opération 7/6/44 à 9 h 20

Le lieutenant commandant le régiment F.T.P. Kieher

La dernière date indiquée est erronée.

J'espère à avoir cette note en P.C. de

Chaque le matin du 8 juin. Le 7 à 09h30 il se trouvait encore à la maison à Tulle.

Jeudi 8/6/44 18 h

L'opération de TULLIE a eu lieu. Elle a échoué. Je vais essayer et-dessous de vous donner toutes explications utiles pour que vous puissiez en comprendre le déroulement et les causes de l'échec.

Le mardi 6, comme prévu, le commandant RIVIERE s'était rendu au P.C. du Sous-Secteur B, le lieutenant GUSTAVE au P.C. du Sous-Secteur C et le lieutenant ANDRE au P.C. du Sous-Secteur A. Quelques temps après leur départ, nous apprenions par radio le détachement des troupes alliées sur le sol français et je recevais du commandant RIVIERE la note ci-jointe par laquelle il me faisait savoir que, étant donnée la situation nouvelle et particulièrement favorable créée par le débarquement, l'opération de TULLIE devait avoir lieu dans la nuit même. Mais que, au cas où le Sous-Secteur A ne pourrait participer à l'action, je devais préparer de nouveaux ordres de mission en ne tenant compte que des effectifs du Sous-Secteur C et du Sous-Secteur B pour la répartition des objectifs à atteindre. Je me mis en devoir d'élaborer un nouveau plan d'opération où tous les objectifs à

allant de l'ouest à l'est, toutes les troupes du Sous-Secteur A et du Sous-Secteur B. L'autre donne le nombre et l'armement des troupes ennemies à neutraliser ou à réduire. Je décidai de faire l'opération en 2 temps.

1er temps : Grouper toutes nos forces contre les ennemis de TULLE en essayant d'isoler la garnison allemande de Souillac par un barrage solide.

2ème temps : Une fois le 1er objectif atteint, laisser une partie de mes effectifs pour le nettoyage de TULLE, et ramener toutes les autres forces contre la garnison de Souillac.

J'étais mes nouveaux ordres de mission mais là il ne m'était pas possible de les donner avant de savoir si oui ou non le Sous-Secteur A participerait à l'action. Le commandant RIVIERE, les lieutenants ANDRE et GUSTAVE rejoindront au P.C. régional entre 20 et 21 H. Nous eûmes aussitôt une réunion. Chacun d'eux m'apportant l'affirmation absolue que les troupes de chaque secteur étaient prêtes à l'action. Comme je m'étonnais que les troupes du Sous-Secteur A puissent y participer, j'ai fait confirmer oralement en présence du Commandant RIVIERE par le Lieutenant ANDRE cette participation effective des troupes du Sous-Secteur A. La réponse qui me fut donnée alors est : *Elles y seront*. Devant ces affirmations, je résolus alors d'envoyer des agents de liaison porteurs des dernières instructions ci-jointes, aux points de chute qui avaient été établis d'accord avec chaque commandant de Sous-Secteur et en accord avec le commandant RIVIERE et les lieutenants GUSTAVE et ANDRE. Ces agents de liaison choisis spécialement parmi des F.T.P. originaires de TULLE et connaissant les environs, avaient pour mission de conduire les troupes de chaque Sous-Secteur du point de chute qu'elles devaient atteindre en camions à proximité immédiate de leurs objectifs réciproques en leur faisant éviter, par l'emprunt d'itinéraires détournés, les barrages de police établis tout autour de TULLE par les G.M.R. les G.M. et les Allemands. La situation de ces barrages nous était connue et fut expliquée à chacun des agents de liaison qui devait servir de guides. Ces guides devaient se mettre à la disposition des commandants de bataillon et assurer la 1ère liaison entre chaque commandant de bataillon et moi-même, dès la mise en place des troupes et armes antiaériennes avant même le déclenchement de l'attaque. Ces agents de liaison expédiés, je trouvai moi-même mon P.C. à 2 h. du matin le mercredi 7/6/44 suivi du Lt RIVIERE, des Lts GUSTAVE et ANDRE pour rejoindre mon P.C. d'opérations que j'avais décidé d'établir à l'hôtel de ville de TULLE. A 4 h 15 du matin, je me trouvais à proximité de l'hôtel de ville, attendant le déclenchement de l'attaque qui devait se faire par l'intermédiaire du bataillon JEAN (S/Secteur : C) celui-ci devant déclencher le feu en attaquant dès 4 h 50 la caserne du champ de Mars. A 5 h du matin nous entendîmes une vive fusillade F.M., mousquetons, mitrailleurs, au nord-ouest de TULLE. J'ai su par la suite que c'était le bataillon LUCIEN (sous-secteur B) qui était tombé sur un barrage. Ce fait s'est produit parce que n'ayant pas trouvé le guide au point de chute, il s'était dirigé vers TULLE par ses propres moyens. Cette fusillade dura quelques instants seulement mais provoqua de la part des forces ennemies le

intention de briser l'axe. J'en préparai donc l'axe de l'attaque de la caserne du Champ de Mars fut déclenchée par le bataillon D.A.P. pour l'attaque du barrage. La opération s'accomplissait très vite, assez d'ailleurs, et au moment où les unités de tous cotés par les notes aux G.M.R. ces derniers ripostèrent par un feu très nourri.

La fusillade devint générale, elle crepinait aux quatre coins de la ville avec de détonations provenant des lance-torpilles et des mortiers. Je penchai alors accompagné du Lt RIVIERE et des Lts GUSTAVE et ANDRE, dans l'hôtel de ville dont je me fis ouvrir les portes par le concierge et je m'y installai pour attendre les liaisons et prendre la direction effective des opérations. Vers 8 h du matin après deux heures de violent combat aucun des agents de liaison que j'avais expédiés aux commandants de bataillon n'était encore venu me rejoindre. Néanmoins, en écoutant le bruit de la fusillade et par des renseignements qui me furent donnés par des F.T.P. qui dans la bagarre avaient été coupés de leurs unités, je pus me rendre compte que si les sous-secteurs B et C avaient attaqué leurs objectifs, les troupes du sous-secteur A n'étant pas arrivées, les objectifs qu'elles devaient réduire n'étaient pas touchés, sous

- L'école supérieure de jeunes filles où étaient casernés deux escadrons de gardes-mobiles,

- L'hôtel SAINT-MARTIN où s'étaient barricadés la gestapo et la telgendarmerie.

- La maison PRADOURX où étaient enfermés les miliciens et deux pelotons de gardes-mobiles.

Je me rendis compte tout de suite que ces objectifs n'ayant pas été neutralisés, ils contre-attaquaient par un feu très nourri, ce feu provenait surtout de l'école supérieure de jeunes filles située en face et en surplomb de la caserne du Champ de Mars et de l'hôtel SAINT-MARTIN, interdisant le passage sur le Pont de la Mémoire et prenant en enfilade la place Carnot et le quai A de Chamurad. Ceci gênait considérablement l'attaque de la caserne du Champ de Mars en nous occasionnant des pertes sensibles. C'est d'ailleurs à ce moment que mon collègue le Lt GUSTAVE qui était sorti pour se rendre compte de la situation fut tué. J'essayai alors d'avoir quelques idées plus précises sur l'évolution de la situation dans le secteur du bataillon JEAN PAUL (caserne de Souillac) et du bataillon LUCIEN (école normale d'instituteurs) et j'envoyai immédiatement des agents de liaison pour avoir des renseignements. Certains de ces agents n'ont pu passer, d'autres revenant, étant donné l'intensité de la fusillade et le feu meurtrier que les miliciens, prenant de l'assurance au fur et à mesure que s'affirmait la résistance de nos ennemis, dirigeaient contre nous, tirant même directement de certains immeubles contre mon P.C. La lutte continuait sporadiquement, avec par moments des recrudescences d'intensité de feu et à d'autres moments des accalmies.

Je reçus alors une liaison par l'intermédiaire du sous-Secteur C du Lt JEAN PAUL. Il nous faisait savoir que la résistance des Boches de la caserne de

atteints à l'heure prévue, ce qui a permis un renfort assez vite de l'ennemi et une protection des objectifs atteints assurée par les unités non attaquées. Ceci nous a occasionné malheureusement quelques pertes et nous a empêchés d'atteindre complètement le but que nous nous étions proposés.

^{2ème} remarque : les liaisons n'ont pas été assurées convenablement. Je vous prie de donner dans votre sous-secteur aux responsables de chaque échelon des consignes extrêmement formelles et extrêmement strictes quant à l'organisation des liaisons. Il faut que le nombre des agents de liaison soit au minimum doublé et que tout le matériel nécessaire (vélo, moto, auto) soit mis à leur disposition. Que chacun comprenne qu'une action d'envergure ne pourra se coordonner efficacement que dans la mesure où chaque responsable rendra compte fréquemment des opérations, de sa position, de son action, des réactions de l'ennemi et des mouvements de troupes nécessaires. Il faut que le commandement chargé de l'opération puisse être informé très souvent de l'évolution de la situation afin de la diriger et de coordonner les forces de chacun. Cela ne pourra se faire qu'avec un système de liaison sérieusement établi et sévèrement contrôlé.

En opération le 10/6/44 à 12 h 15
Le lieutenant commandant le 3^{ème} régiment FTPF
LIEUTENANT KLEBER

Daté le jour du massacre d'Oradour et du drame d'Ussel

CONSIDERATIONS GENERALES

1^{re} CAUSES DE L'ECHEC :

L'analyse des événements et l'étude de l'opération contre TULLE nous amène à considérer quelles sont les causes de cet échec militaire. Elles sont nombreuses et à mon sens peuvent être déterminées comme suit :

a) absence de renseignements. J'ai signalé dans mon rapport que le service B est inexistant. J'ai pu en tout et pour tout obtenir certains renseignements partiels sur l'effectif des troupes ennemies occupant TULLE, sur leur armement, sur les positions occupées. Ces renseignements étaient malheureusement pour la plupart incomplets et erronés. Par ailleurs les renseignements sur l'état de nos effectifs et l'armement de nos troupes m'étaient également incomplètement connus.

b) précipitation de l'opération - Je pense que la raison politique l'a emporté sur la raison militaire. Je continue de croire que si l'opération avait été retardée seulement de 24 heures, ceci aurait permis aux troupes du sous-secteur A d'être à pied d'œuvre et d'atteindre leurs objectifs. Je pense que dans ces conditions, du point de vue militaire, nous aurions pu remporter le succès.

c) manque de matériel et munitions. Le repli a dû être ordonné par suite surtout du manque de munitions et de l'impossibilité où je me trouvais de continuer le combat. Depuis, des rapports verbaux m'ont été faits par des

220

commandants de sous-secteur et ces commandants de bataillon. Là nous reste à peu près en tout et pour tout, la possibilité de 25 à 30 minutes de feu, ceci pour l'ensemble de nos troupes.

d) déficience de notre appareil de liaison. Les liaisons se font à pied ou à bicyclette ce qui, étant donné l'entraînement des P.C. de sous-secteur et des P.C. de bataillon a retardé considérablement l'exécution des ordres. Si averti dès 15 heures les unités avaient pu être à pied d'œuvre deux h. après, il est probable que le succès remporté sur la garnison allemande de l'école normale d'instruction eut pu être exploité et nous permettrait de nous maintenir dans TULLE.

e) Manque d'instruction initiale, de combattivité et du sens des responsabilités chez un grand nombre de F.T.P. et quelques responsables. Beaucoup d'éléments recrutés aux F.T.P. ont été décevants sous le feu et ont lâché pied dès qu'ils ont senti devant eux une certaine résistance. On ne fait pas des soldats avec des recrues organisées depuis huit jours à peine. Par ailleurs, certains chefs de détachement et de compagnie manquent de l'allant nécessaire pour entraîner leurs hommes au combat. On sent très nettement la crise des cadres subalternes au point de vue militaire.

Je fais tous mes efforts pour parler à cette insuffisance et pour que chaque F.T.P. connaisse au moins son arme et l'ensemble de l'armement (explosifs compris) mis à notre disposition. Presque tous téchés et hommes compris ignorent encore l'usage pourtant excessivement efficace que l'on peut faire de la grenade Gammton.

2^e) CONSEQUENCES DE CET ECHEC

a) du point de vue militaire, nous avons eu des pertes nombreuses. Je n'ai pas encore entre les mains l'état exact des pertes subies mais on peut évaluer en gros à une trentaine de tués et une vingtaine de blessés. Ces pertes ont atteint le moral des hommes et subissent refroidir leur enthousiasme. Nous avons malheureusement à déplorer la mort de certains cadres excellents, tels que le LI GUSTAVE, C.T.R., et d'autres cadres qu'il nous est extrêmement difficile de remplacer. Nous avons épuisé la presque totalité de nos munitions et ce manque de munitions nous voue à l'heure actuelle à une inaction plus démoralisante encore. Nous avons donc un gros effort à faire pour regrouper les unités, leur redonner le moyen de se battre et remonter leur moral.

CONSEQUENCES POLITIQUES

L'échec de TULLE a eu pour conséquences immédiates une répression brutale de la part des boches. Sur les échelles qui n'ont été transmises sont exacts, il y avait au 108 personnes pendues ou fusillées à TULLE dès le lendemain de notre repli. Cette répression brutale a eu un effet déplorable sur le moral de certains de nos

221

LE COMITE MILITAIRE FTP ZONE SUD ET LE LIMOUSIN

A l'échelle du département de la Corrèze, Chapou, Faucher, André Vialle et moi n'avions pas de contact direct avec le Comité militaire zone Sud, et nos responsables interrégionaux nous en disaient peu de chose. Godefroy nous disait qu'il était « délégué de l'état-major Zone-Sud ». Nous connaissions les femmes agents de liaison avec Lyon, nous savions que Henri Valéry y avait des responsabilités dans les liaisons de la zone avec les interrégions.

Mais je n'ai appris qu'après la guerre, à l'occasion de la rédaction de « Mauquis de Corrèze », dans les témoignages des responsables de l'interrégion, les particularités des rapports de notre « inter » avec la Zone, à Lyon, et les drames qui eurent lieu à ce niveau. On peut les résumer ainsi :

Au mois d'avril 1944, Godefroy reçoit Mailly (Boris Guimpel), le Commissaire aux opérations de la Zone à Brive, au moment où les Allemands déclenchent leurs exactions. Ils évoquent les modalités possibles de la future insurrection nationale. C'est là que Rivière est chargé du commandement de l'interrégion, avec l'aide du CMIR, comme « délégué de l'EM Zone ».

Au même moment, Lescure rencontre Caylus (Marcel Sembat) à Limoges. Il est nommé COIR. Louis Porte est nommé Technique inter.

Marcel Godefroy écrit :

Le 17 avril à Limoges, l'Etat-major, au grand complet, décide de frapper plus fort, et met sur pied un plan d'ensemble qui se divise en deux parties :

Première partie : organisation d'une grande journée d'action à l'occasion du 1er mai 1944, avec poursuite de cette action pendant tout le courant du mois de mai. En laissant la plus large initiative aux E.M. de chaque département, il leur est conseillé ce jour-là, en tenant compte des possibilités... (suivent les directives concernant l'armement, les occupations de localités, les sabotages).

Deuxième partie : cette partie ne devra entrer en application qu'après vérification, en mai, de l'efficacité de notre dispositif, des réactions de l'ennemi, de sa capacité de riposte, de la façon dont il se comportera lors de nos attaques et en particulier lors des occupations des agglomérations.

Elle comporte essentiellement l'organisation d'une journée insurrectionnelle pour le 1er juin, avec objectifs plus ambitieux et une attaque sur les forces allemandes et de police de Tulle.

Ce plan d'action est adressé à l'Etat-major zone sud. Vers le 25 avril, une réponse nous parvient : accord pour la première partie ; au cours du mois de mai, un officier de la zone devra nous apporter la réponse pour la 2ème partie.

Il est intéressant de comparer cette situation dans l'interrégion de Limoges et ce qui se passait dans le Cantal et le Puy-de-Dôme. Là se déroulait, depuis le

Roger SALESSE

Alias PAUL

J'AVAIS 20 ANS EN 1940...



*Un Résistant témoigne :
en Creuse et en Limousin*

EDITIONS DE LA VEYTILOU S.A.R.L.

A Albert FAUCHER

A Robert DILLORD

*à ces deux disparus qui furent mes amis,
pour l'édification de mes petits-enfants.*

1942

Après quelques jours passés en famille, je reprends mon travail de boulanger et passerai sur les détails qui ne présentent aucun intérêt. En 1942, las du travail harassant du fournil, qui n'ouvre guère de perspectives pour moi, j'obtiens, par relation, l'emploi de manoeuvre à l'usine de la "Marque" à Tulle.

J'y suis rapidement remarqué et affecté au traitement thermique qui me permettra un travail très intéressant et intelligent.

Nous travaillons, un peu pour le cinéma ; l'usine fabrique une bonne partie des projecteurs qui équipent les salles de cinéma en France. A la demande de l'Occupant, nous devons de plus en plus abandonner ce secteur pour fabriquer du matériel militaire : corps d'obus de 120 et obus anti-chars de 25.

Cette partie de la France n'est pas pour les Allemands et dans toute l'usine c'est un concours de recherches pour saboter habilement les fabrications et en sortir le moins possible.

...ouvriers que nous avions une machine à biller, c'est-à-dire un instrument de précision où une bille sous pression frappe la pièce à contrôler et détermine la dureté de celle-ci en mesurant la profondeur de l'empreinte laissée par le choc.

Un disque interchangeable, dûment taré, détermine la pression exercée.

Nous sabotons la trempe des obus pour obtenir un métal trop mou.

Lors du passage de la commission de contrôle, discrètement nous échangeons le disque normal qui aurait révélé le défaut par un disque apparemment identique, mais que nous avions trafiqué pour qu'il affiche un résultat correct.

Beaucoup plus tard, lorsque le lot était à nouveau contrôlé, après des usinages complémentaires en d'autres lieux, d'autres usines, et que le défaut était découvert, le lot entier devait être refusé et "riblonné" ! Malgré leurs enquêtes, à ma connaissance, jamais les Allemands n'ont découvert la supercherie.

En 1942, le parti clandestin s'organise dans nos régions et reprend contact avec moi par l'intermédiaire d'Albert Faucher que je connais bien et que j'apprécie comme homme et entraîneur du Véloce Club Tulliste. Nous réorganisons nos cellules et une de nos tâches consista à organiser des collectes sur les lieux de travail, à chaque paye, pour subvenir aux besoins des premiers réfractaires et de leurs familles.

Ensuite, nous organiserons les premiers maquis sur "Les Monédières".

Mon rôle consistera à regrouper les réfractaires dans les vestiaires du stade dont le gardien veut bien fermer les yeux et collaborer avec nous. Nous les ravitaillerons dans l'attente du jour favorable à leur transfert au maquis. Ensuite, je leur procure des billets pour le petit train à voie étroite, le P.O.C., qui les conduira en gare du Lonzac.

Le Lonzac que j'aurai rejoint moi-même à vélo. Je les attends sur la route de Trégnac, de là, je les conduirai à pied, à l'entrée de Madrange, où, un résistant local, demeurant en une maison à l'entrée du village, un peu isolée, les conduira jusqu'au camp, sur les Monédières toutes proches.

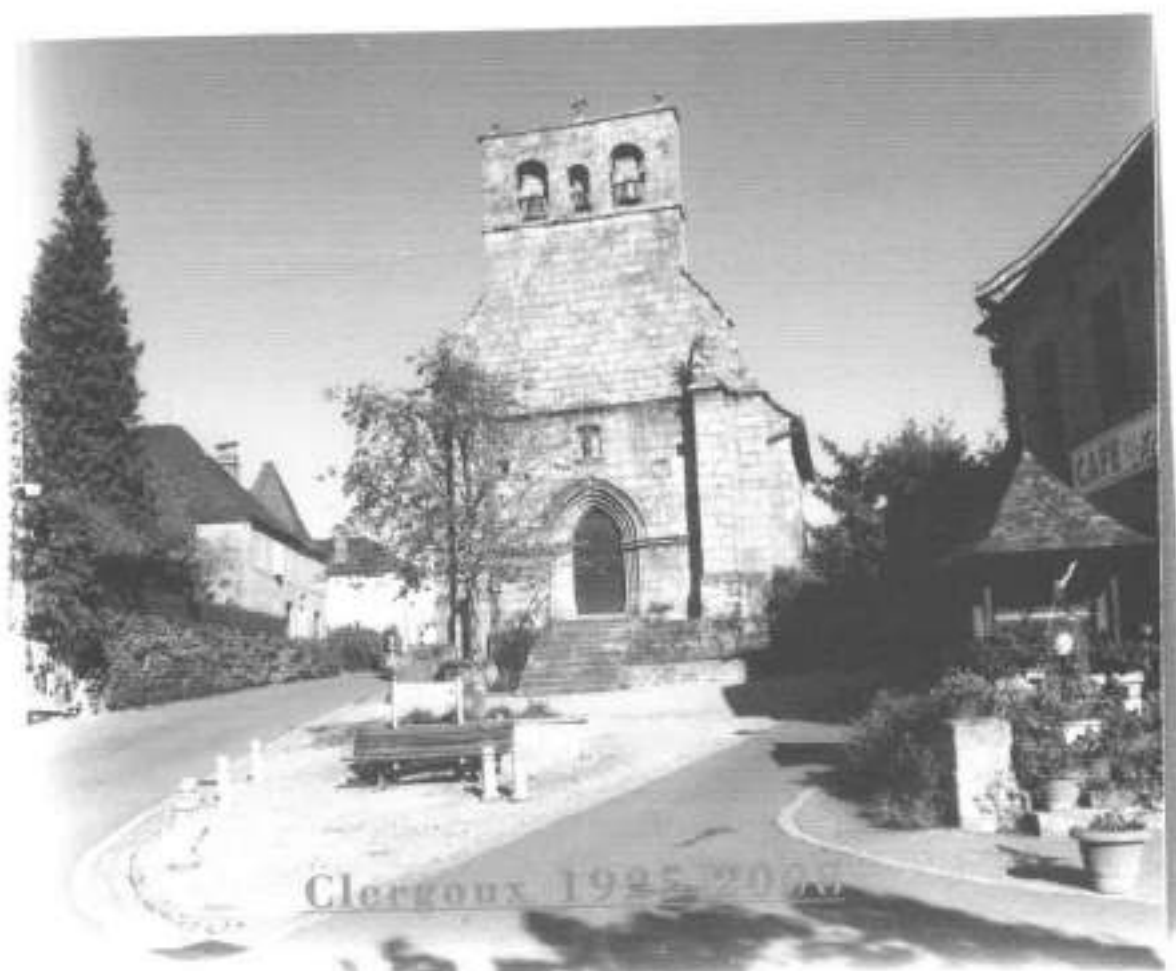
Nous arrivons à la fin 42, les temps deviennent difficiles. A Tulle, petite ville de moins de 20 000 habitants, nous n'avons que peu de contacts avec la campagne pour profiter de son ravitaillement. Chaque matin, maman est obligée de couper, peser et étiqueter la ration de pain de charbon pour la journée. Quatre enfants de 23-20-18 et 14 ans, ça mange ! Imaginez le crève-cœur d'une mère réduite à cette situation. Les pommes de terre elles-mêmes nous étaient rationnées et difficiles et chères à obtenir au marché noir.

C'est à cette époque, fin 42, que les Allemands seront enfin entrés à Stalingrad. Une terrible bataille qui, début 43, fera basculer le sort de la guerre, au prix de dizaines de milliers de morts.

C'est par la radio anglaise, brouillée, à peine audible et interdite d'écoute que nous suivons l'évolution des événements. Ce sont les premières fois que nous pouvons enfin relever la tête fièrement en nous prévalant de nos positions passées. En 41-42, l'avance continue des armées allemandes rendait peu crédible un retournement de situation, thèse que nous avions toujours soutenue.

Jean MAISON

JEANTOU



Clergoux devient un vrai bivouac.

Le 2 juin, une importante réunion se tient dans 'la chambre noire'. À l'ordre du jour:

- Sommes-nous prêts à mener une action sur Tulle?
- Si oui, à quelle date?

Participaient à la discussion CHAPOU, ODRU, FAUCHER, MAGNAC, BASTIÉ, POMPIER, VERNEIL, ROBILLARD, ÉLÉOUET, MOLINARI, CHRÉTIEN, VIALLE et BUGEAU.

Étalé sur une longue table, un plan de Tulle. L'attaque, quand elle sera décidée, devra être assurée par les bataillons tactiques, par contre les bataillons statiques seront placés en embuscade le plus tôt possible, en amont de la ville. Un de nos groupes aura en charge la 978. Nous étions bien placés avec Barrant, pour avoir des informations.

Mais, le lendemain, dans l'après midi du 3 juin, 'lo' nous informe qu'une force allemande importante venant de Clermont, à la demande de la garnison de Tulle, a pénétré en Corrèze. Des combats ont lieu, déjà, en Haute-Corrèze.

Une forte embuscade se met en place dans les virages des Champs de Brach, à Eyrieu. Deux groupes y participent, l'un côté droit sous la direction de 'Pépit' avec ses M.O.I., l'autre sous la responsabilité de 'Dix de der' avec 'Yvon'. Quand les camions se présentent, le premier est accueilli par une torpille de bazooka. Désarmé, il s'empale dans un hêtre. C'est un véritable déluge de grenades, de torpilles, qui s'abat sur les survivants. Quand les allemands veulent se replier de l'autre côté de la route, le deuxième groupe rentre en action. Malgré les renforts arrivés, le combat durera deux heures. L'ennemi sera forcé de faire demi-tour.

De notre côté, chez les M.O.I., un jeune polonais, tout juste arrivé, décédera. Transporté à l'église de Clergoux, il sera inhumé dans notre cimetière. Chaque année, le 8 mai et le 11 novembre, nous allons nous recueillir sur sa tombe.

Notre camarade 'Pépit' (MUR Engel), a reçu une rafale dans un bras. Le lendemain, il sera amputé par 'Jean le Russe', à l'aide d'une scie à métaux. Jusqu'à son décès, chaque année, il revenait à l'occasion du 8 mai à Clergoux. Décédé le 9 décembre 1993, il avait demandé que ses cendres soient dispersées autour des arbres dans les virages faisant partie aujourd'hui du délaissé de la route nationale 89. Le 29 octobre 1994, nous lui rendions cet hommage devant sa famille.

Dès le 5 juin, suivant les ordres donnés, les différentes compagnies ELPF se rapprochèrent de Clergoux, venant de Lapeau, d'Argentat, etc. Les granges des villages alentour et du bourg même, servaient d'abri. Quantité d'hommes armés déambulaient sur la rue principale. Les chaudières

LE B.R.O de TULLE **« 1942-1944 »**

Bureau de la Résistance Ouvrière

**ORIGINE - ORGANISATION - EVOLUTION -
CONSEQUENCES**



Jacques MARTINIE
« Titin »

Novembre 1942

A la demande de Jean Laporte et de son ami Lucien Fieyre et afin de contrer les méthodes du Service d'Ordre Légionnaire « SOL », de la Police Régionale d'Etat, des allemands qui s'installent dans notre région etc... Albert Céraudie (« Bébert »), avec quelques camarades du Lycée Edmond Berrier, participent à l'organisation d'un réseau de renseignements qui va devenir très efficace principalement à Tulle avec le quadrillage de la ville par les élèves du lycée, des écoles, des administrations ...

Jean LAPORTE sera un des futurs organisateurs de la manifestation contre la relève. (1)
Madame LAPORTE va devenir une véritable assistante sociale, cette dernière veille à ce que les emprisonnés, suite à cette manifestation, reçoivent un repas fourni par le restaurant des « cheminots », Louis Peyraud à la Gare.
A la sortie Sud de Tulle, de jeunes Résistants détruisent les indicateurs de directions installés par les « Fritz » (les allemands) au Pont de la Pierre (2).

Le 27 novembre 1942 : l'armée d'Armistice est dissoute. A la même époque, l'organisation des mouvements de résistance est la suivante :

Messieurs / Martial BRIGOUTEIX, Raoul DESVIGNES, Lucien LACOMBE, pour l'A.S. COMBAT (Armée Secrète), Albert FAUCHER, Léon LANOT, André VIALLE, pour les F.T.P (Francs Tireurs et Partisans), Gilbert BUGEAC, Léon JOSSERAND du C.O.F.A (3), Jean LAPORTE, Albert THOMAS, Roger PLATAT pour le B.R.O.

Le 24 décembre 1942, Henri Bergel du groupe Combat est déporté à Sachsenhausen (Allemagne).

1943

Sans l'organisation dans les villes, le « maquis » n'aurait pas vu le jour. Si le maquisard avait besoin du cultivateur, il fallait bien venir en aide à ce dernier modestement ; mais on trouver l'argent, sinon dans les villes.

Le B.R.O organise donc :

Les collectes dans les usines, auprès des commerçants.
La distribution de tracts, de rares exemplaires du journal « Combat » émanant de Brive, à faire lire aux amis.
La récupération de quelques armes.
L'aide aux prisonniers politiques et à leurs familles.
La contrefaçon des faux-papiers.
Les renseignements, avec l'aide de Lucien Fieyre alias « Séverin », du voisin Pierre Borély domicilié au n° 1 à Roussoles, d'une équipe d'élèves : Ecole Normale, Lycée, dont Daniel Espinal, Albert Céraudie, Jean Picard, Pierre Rouhinet, etc...

(1) La Relève : organisation d'envoi d'ouvriers français volontaires en Allemagne avec en contrepartie, le retour de nos jours, René Drocœur Aimé Audoubert.
(2) de nos jours, René Drocœur Aimé Audoubert.
(3) Comité d'opérations des parachutistes et actions

Jean GILBERT

Vers le 10 mai, sur un ordre de Léon Lanoë, mon détachement de la 238^e Cie F.T.P. se voit confier la mission de récupérer au camp de la Courtine des couvertures et des chausures qui sont sous la surveillance de réfugiés lorrains. Arrivés sur place, nous les ficelons sans serret trop fort et emportons un précieux et volumineux butin.

Avec six hommes nous avons réussi la mission. Nous rentrons à notre base située à Malsignes de Peyrelevalde. Un de nos gars qui chausse du 48 trouve, enfin, son bonheur. Six mille couvertures vont se transférer, mer, dans les familles, notamment chez Broussouloux, ex pantalonnier, qui ékipaient les recrues, car tel était l'objectif du commandant du sous-secteur A, sentant le moment du débarquement proche.

Albert Faucher

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Des changements importants se produisent à la direction du commissariat F.T.P. en Corrèze. Philippe (Jean-Jacques Chapou) qui prend le nom de Kléber*, devient commissaire aux opérations en gardant le contrôle du Lot. Edouard Valéry est nommé commissaire aux opérations dans l'important département de la Dordogne. De plus, Louis Porte rejoint l'inter-région B au poste de commissaire technique.

Ces décisions ont été prises par l'état-major de l'interrégion qui sollicite également le C.M.R. pour l'affectation de cadres pour d'autres départements. Ainsi, Cabochar (Ravereau), * commandant la 3^e compagnie, est affecté dans une autre interrégion.

André Odru, commissaire aux effectifs, après consultation de Pierre Ganne, « Polo » du Parti communiste, prend contact avec Albert Faucher qui finalement accepte la responsabilité de commissaire technique régional.

André VIALLE (BARBAUD)

J'apprends avec plaisir qu'Albert Faucher devient Commissaire aux effectifs à l'État-Major Régional E.T.P., avec lequel il travaille.

• C'est le troisième Kéfiel qui prit ce nom en Europe mais il en fut beaucoup d'autres à travers la France des moines. Aujourd'hui, c'est aussi remarqué, du figure

Para Alister, por los temas de Schwed.

What are the results?

« Pas credu a dirigé jadis la pelle, et c'est la vengeance que nous lui connaissons. Il a mené les pays dans le Pays-de-France et la Loire. Mais autour de l'hergeux, on n'est pas prêt d'oublier la figure, l'inventeur de grand vœu, le courage de l'abbaye, ce merveilleux pasteur qui commande l'usage de la robe de sainte.

**Terre de Résistance
et de Liberté**

MAQUIS de CORRÈZE



Nous allons, Albert et moi-même, pour suivre, à ce niveau, notre coopération déjà ancienne.

Une longue et solide amitié nous lie. Nous avons initié à la C.G.T. avant la déclaration de la guerre, le 3 septembre 1939, Albert Faucher était le Secrétaire Départemental des agents des contributions indigènes.

Je garde le souvenir de cette importante assemblée syndicale, tenue le 21 juin 1939, à la salle des fêtes de Tulle, pour la réintégration de Clovis Chirin, révoqué de la M.A.T. à la suite de la grève du 30 novembre 1938, Albert Faucher préside et je l'assiste à la tribune. Il combat avec énergie l'injustice qui frappe Chirin et rassemble les militants pour qu'il retrouve son travail.

De plus, nous sommes quasiment des voisins, habitant tous les deux au Bafean de Tulle et son atelier, dans la Barrière, se trouve tout à côté du logement de la mère de ma femme.

Aussi le 2 août 1940, lorsque je rentre après la retraite, du front des Vosges, la reprise de contact avec Albert Faucher est immédiate. Nos points de vue sont identiques, nous n'acceptons ni la défaite, ni le régime de Pétain. Nous entrons dans la Résistance, comme l'on va à la source.

Dès lors, nous participons à la mise en place d'une organisation structurée du Parti Communiste clandestin. Albert emmène de très nombreux travailleurs et il a leur confiance. Nous allons, Albert, le facteur Metcier et moi-même, rendre visite à Léon Lanot, qui nous incite à persévérer. Grâce à ses encouragements, avec l'aide de Blanchet et Raymond Loriguy, nous recrutons, en quelques jours, trente camarades supplémentaires.

Son atelier est un lieu de contacts et de rendez-vous. Il y passe de très nombreux résistants dont : Jeantou Estorgues, Séverin, Petit Louis avec son éternel vélo, Champseix, Ganne, Henri pench, Lemaire et bien d'autres.

Au printemps 1944, nous redoublons d'efforts pour équiper en armes nos unités F.T.P.

En la matière Albert Faucher est un précurseur. Les premières armes parachutées, qui ont fait « monter le moral » au camp F.T.P. de Saint-Pardoux-la-Croisille, chez les gars de Germain Constanty et dans d'autres détachements, ont d'abord transité, par les planques tulistes d'Albert Faucher : comme celles amenées de Chamboulive et camouflées dans les caves de la Banque Populaire à Tulle.

Leur transport en ville s'effectue en plein jour avec le « charretou » à bras. Il en est ainsi lors d'un déménagement d'une cache située dans une excavation du cimetière. Il y a même, dans l'atelier, une planque aménagée dans le sol, sous le poêle à sciure.

Nous réalisons, ensemble des opérations. La tentative, hélas infructueuse, de libérer Martial Brigueoleix : la récupération d'un stock important de matériel, huiles et carburant, fourni par Delamarre, directeur de la M.A.T. C'est Antoine Vinatier qui emmène le camion. Après l'avoir chargé à la Gare de Saint-Salvador, nous le plantons aux Cambuses de Clergoux. Un jour, en 1943, nous sommes prévenus que les allemands s'approprient à récupérer un dépôt de matériel, dans un baraquement situé à Razeat, près d'Argentat, qui avait servi pour l'hébergement de républicains espagnols.

Nous nous y rendons une nuit et nous incendions le dépôt, qui est incendié.

Le prénom d'Albert Faucher est de donner l'exemple, d'être au premier rang. Là où l'on est le plus exposé, ce qui explique sa participation aux différentes opérations.

Il loge chez lui des clandestins : Jean Fredon, Marie Fennemauch, german, un parachutiste au service du C.G.P.A., présenté par Bugac, Son fils, Guy, très jeune, accomplit un travail considérable dans les liaisons et je le vois plusieurs fois pour des questions de parachutages.

Un après-midi, Monssous prévient Albert Faucher, que Bergeal va être arrêté. C'est Guy qui va lui dire de disparaître immédiatement.

Guy Faucher participe à un sabotage de la ligne haute tension venant de l'usine de Bar, que son père a préparé avec Jeanne Tricot. Ils accomplissent la mission à vélo.

Avec Albert Faucher, le poste de Commissaire Technique au Comité Militaire F.T.P. est entre de bonnes mains.

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Dans la soirée du 10 mai 1944, deux F.T.P., du détachement Kéchyvière Joseph (Joseph Wertheim) et Environ (Paul Maisson) sont dans le secteur de Naudès - La Peyrade. La famille de Paul Maisson vit ici. Leur attention est attirée par le bruit d'un avion qui survole le lieu à basse altitude. Les deux maquisards sortent leur lampe électrique sur lesquelles ils placent un papier de couleur, rouge et bleu, imitant les lampes spécialement prévues pour baliser les terrains de parachutage. Le pilote repère les signaux et, lors d'un nouveau passage, lâche ses containers.

Aussitôt la récupération s'organise. La famille Mazonoux, acquise à la Résistance et chez qui se trouve un résistant de Lapeyre, François Monégier, attèle les vaches. Les charrettes sont chargées et le transport vers un lieu de camouflage est terminé au jour.

Paul Maisson s'empresse alors de partir pour Clergoux afin de prévenir le P.C. du bataillon F.T.P. qui enverra, quelques jours plus tard, l'équipe de « Maten » récupérer la précieuse cargaison.

d'Espagne et des brigades internationales. En 1939, ils s'étaient échappés d'Algérie vers l'Algérie où ils se sont portés volontaires dans l'été 1943. Ils prédominent dans la 9^e compagnie de chars du 3^e bataillon commandé par le capitaine Raymond Tronne qui parle couramment l'espagnol.

Or, c'est cette 9^e compagnie - vingt deux tanks et cent vingt hommes - que, le 24 août 1944, Leclerc envoie de Rambouillet comme avant-garde vers Paris insurgée. Après son passage à Châtillon-sous-Bagneux, elle finit vers la porte d'Italie et à 21 heures 30 de cette journée, elle arrive à l'Hôtel de Ville. Les premiers chars qui foulent le pavé de la place se nomment pour certains : « Romilly », « Montmirail », et d'autres « Ébro », « Guadalajara », « Teruel » et « Madrid »... Leurs équipages ne parlent pas très bien notre langue mais leurs cœurs battent à l'unisson avec le nôtre. Non moins symbolique, cette rencontre entre deux anciens des brigades internationales qui s'étaient connus en Espagne. Roger Ossart*, responsable des F.E.I. Paris-banlieue-sud et du lieutenant-colonel Putz de cette formation motorisée de Leclerc. D'origine luxembourgeoise, Putz avait servi comme capitaine dans l'armée française lors de la première guerre mondiale. Comme de nombreux autres, il avait apporté son expérience militaire aux brigades internationales où il fut commandant puis colonel.

La division Leclerc et ses combattants espagnols se joignent aux insurgés F.E.I. de l'Île-de-France que commande Rol-Tanguy, l'ancien commissaire de la « XIV^e brigade internationale ». Quelle puissante évocation de l'unité dans le temps du combat des peuples contre le fascisme et pour la liberté !

Finie la semaine des deux dimanches

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Les dirigeants socialistes et radicaux, d'abandon en abandon, avaient fini par rompre entièrement avec le programme du Front Populaire et ils composaient avec les forces réactionnaires.

Le gouvernement Daladier remettait en cause les acquis obtenus après les grèves de 1936. Il voulait mettre fin à la « semaine des deux dimanches ». A coup de décrets-lois, il fragilisait lourdement les travailleurs et les petites gens des classes moyennes.

* Oscar Roger - responsable de l'armée des anciens des F.E.I.

Contre cette politique de massacre, la C.G.T. déclara la grève générale du 11 novembre 1938. Elle connut une grande ampleur mais fut suivie d'une violente répression policière et gouvernementale. A la Manu à Tulle, 3 militants ouvriers, Robert Chizez, Clovis Chirin et Jean Plas, furent révoqués à la veille de la conférence régionale du parti qui se tenait les 10 et 11 décembre à l'hôtel moderne à Tulle. Les délégués s'élevèrent contre ces sanctions inadmissibles et demandèrent leur annulation.

Une vigoureuse bataille, tant au plan syndical que politique, fut engagée pour la réintégration des exclus de la M.A.T. et si elle aboutit pour Jean Plas et Robert Chizez, il apparut qu'en Clovis Chirin, c'était le premier dirigeant communiste qui était visé et que son éloignement du département était l'objectif du pouvoir. Chirin était admis à faire une demande ailleurs qu'à Tulle. Ainsi le gouvernement Daladier-Raynaud s'engouffrait dans la répression et reprenait à son compte les pratiques réactionnaires. Déjà, à Tulle, un préfet poursuivait le même but lorsque dans une lettre au ministre de l'Intérieur, le 22 octobre 1938, il s'exprimait en ces termes : « Je crois devoir vous signaler à nouveau le rôle important que joue M. Perrier, professeur d'histoire au lycée de Tulle, dans l'organisation du parti communiste. A différentes reprises, je vous ai demandé de vouloir bien faire procéder à son déplacement. Je me permettais à nouveau d'insister auprès de vous afin qu'il soit nommé à un autre poste dans le plus court délai possible ». Le cynisme de tels personnages allait pouvoir, hélas, se donner libre cours avec la dissolution du parti communiste qui allait intervenir le 27 septembre 1939.

Sur la présidence d'Albert Faucher

La réintégration à la Manu de Clovis Chirin devenait un objectif primordial dans le premier semestre de 1939 qui met en difficulté le gouvernement et ses soutiens en Corrèze. Le 21 juin 1939, Clovis Chirin est à la tribune de la salle de la Halle, choisi comme président d'honneur de la réunion d'information syndicale de l'U.L.-C.G.T. de Tulle. Albert Faucher préside effectivement, assisté d'Antoine Parol de la M.A.T. et d'André Vialle, fonctionnaire des contributions indirectes à l'élection. Trois cents auditeurs, dont une centaine de socialistes d'après la police, écoutent les allocutions de Jean Goudoux, secrétaire général de l'U.D.-C.G.T. et de Racamond, secrétaire général adjoint de la C.G.T. Ils votent unanimement un ordre du jour qui sera porté au Préfet. Le 6 juillet 1939, à 18 h 30, les « nez-noirs » se portent salle de l'U.P., à une réunion à laquelle sont conviés les élus corréziens. La réintégration de Chirin est le seul point à l'ordre du jour, car si Jean Plas et Robert Chizez, licenciés également le 9 décembre 1938 ont été réintégrés depuis, le tract du syndicat C.G.T. de la Manu souligne : « Après sept mois et demi, Chirin, père de trois enfants, est toujours dehors. Il faut que cette injustice prenne fin car Chirin n'a commis aucune mauvaise

Raymonde TARDIF*

En cette année 1942, la Résistance active et structurée existe à Meymac. Georges Guingouin assure, depuis la fin 1941 - début 1942, la liaison avec la direction clandestine du Parti Communiste qu'il représente en Haute-Corrèze. Nous le recevons chez nous, au "Casino", dont nous sommes les gérants. Raoul a de longues discussions avec François, auprès duquel il recueille les informations nécessaires aux dirigeants clandestins, et il donne les consignes pour l'efficacité et la sécurité de l'organisation. C'est le système des groupes de trois avec cependant des groupes spéciaux pour la distribution des tracts et l'organisation des sabotages.

Après le départ de Raoul, nous avons la liaison, avec Charlot, Roger Sanson. Quelle inépuisable et quelle audace chez ce camarade ! Nous avons établi un code de communication qui nous servira y compris lors de ses (nombreuses) évasions des prisons vichystes.

Camille LAPRADE

En 1942, nous développons à Sornac, l'organisation clandestine par groupe de trois. Nous recevons le renfort de Germain Constandy, ancien des brigades internationales ; il est recherché par la police et il a quitté la région parisienne.

Les militants antifascistes d'avant la guerre dont Louis Dézaly ont jeté les premiers jalons de la Résistance dès l'automne 1940 et Georges Guingouin a rétabli la liaison qui manquait en novembre 1941. Après avoir pris des contacts à Bugeat et Tarnac, il est venu à Sornac où il est resté plusieurs jours. Ensuite Camille Maleyrat et moi-même l'avons conduit chez Chazalnoël à Peyrelevade.

Albert EYROLLES

Dans l'année 1942, l'atelier de mon père** est devenu un lieu de rencontre de la Résistance qui s'engage dans la lutte armée. Nous sommes

* Dans les années 70, François Tardif participa à une émission télévisée sur la Résistance, où il symbolisa l'un des pères tranquilles du combat de l'ombre. Georges Guingouin, qui l'avait perdu de vue, reconnut son camarade "Casal" de la clandestinité. Raoul reprit contact avec Raymonde et François Tardif et vint leur rendre visite à Meymac.

** Eyrolles Henri-Jean que le directeur de la M.A.T.M. Pic, dans sa lettre au Préfet du 29 septembre 1939, se refusait à considérer comme dangereux et indésirable fut licencié de la Mann en 1940 pour son passé de militant communiste et de syndicaliste. Cette révélation fut ordonnée en haut-lieu. Son fils, Albert Eyrolles, fut également révoqué. Eyrolles Henri-Jean monta alors, près de la gare de Tulle, dans un bâtiment appartenant à M. Peyrié, un atelier de mécanique générale qui devint aussitôt un centre de rencontre et de rendez-vous des militants communistes et résistants.

en relation avec Albert Faucher, André Vialle, Martial Brigouleix et Jean Estorges. Le café-restaurant Perault face à la gare sert de relais. Nous réparons les armes collectées pour l'organisation clandestine des F.T.P. Nous entretenons de bons rapports avec le directeur de la M.A.T.M. Delamaire*, patriote et résistant de la première heure. Un jour, il remet à mon père sa collection de sept pistolets pour la résistance. C'est un geste qui a une profonde signification et une implication immédiate. Mon père informe Barraud (André Vialle) et lui remet les revolvers. Trois d'entre eux vont servir à Charlot (Roger Sanson) pour les premières actions armées qu'il prépare et mène dans le département.

C'est d'ailleurs à l'occasion du sabotage du château d'eau de la gare de Tulle accompli par un groupe de quatre résistants (Jeanrou Estorges, Henri-Jean Eyrolles, Albert Eyrolles et G. Roux (Pimpin)) que je suis arrêté avec mon père, à l'atelier, par la police de Tulle. Je suis libéré peu après, faute de preuves, alors que mon père est immédiatement amené au camp de Saint-Paul-d'Eyrieux**.

* Le colonel Delamaire, inquiété, rejoindra les Forces Françaises Libres.
** Eyrolles Henri-Jean sera libéré par le maquis en août 1944.

« Allons voir le chef de gare », dit l'un d'eux. Un employé à grande casquette, auquel ils s'adressent, expliquant leur cas, les conduit au bureau : « Attendez-moi ».

Un moment après, un monsieur en civil entre, refermant la porte à clef. Il toise les deux jeunes gens, les questionne, puis finit par leur dire : « Vous voulez vraiment partir en Allemagne ? Vous risquez gros là-bas. Il n'y a pas assez de forêts autour de chez vous ? ».

Les jeunes gens interloqués se regardent, puis se décident : « D'accord, nous faisons demi-tour ».

Le monsieur en civil s'en va alors leur chercher deux billets pour qu'ils reprennent le train d'Eygurande*.

Les deux garçons construiront leur cabane dans le bois de Bonnaigues, au bord du marais. Plus tard, l'un entrera à l'A.S., l'autre aux F.T.P.

Les tâches des responsables

Léon LANOT

Dans l'hiver 1942-1943, en tant que membre de la direction départementale du Parti communiste, je prends contact avec le camarade Robert (Elie Mignot) de Saint-Pardoux-la-Croisille, et avec Germain (Constantin) de Sornac.

Je les charge, le premier comme responsable « politique », le second comme responsable « militaire », d'organiser les clandestins vivant en Corrèze, réfractaires ou politiques, en unifiés F.T.P.

C'est ainsi que naissent, en février 1943, le camp de La Tourrette et celui des gorges de la Dordogne. Je charge ensuite mon jeune camarade André Desassis (Darius), de rassembler les clandestins dans les bois de la Saulière, près de la gare de Beignat-Ambrugeat, et, de mon côté, je crée un « centre recruteur » au village de la Genestine (commune de Darnet).

Pierre NICOT

A Chamboulive, à l'arrivée de l'occupant allemand, notre ancien maire Fortunade, déchu par Pélain, prenait contact avec Martial Brigoulès, dont il était l'ami personnel.

Le vétérinaire Pierre Grador, le docteur Pascaud et moi sommes chargés d'organiser la réception de parachutages d'armes.

* Nous repartirons de M. Calmettes, chef de gare à Bugeat.

Dans la nuit du 19 février 1943, sur notre terrain de Chamboulive, notre équipe, le docteur Pascaud, Paul et Antoine Escrie, Pierre Galeotti, Paul Plantalis, Henri Burdes et moi, attendons l'arrivée de notre premier avion. Le « Lancaster » nous cherche longtemps, car les ténés qui nous entourent rendent nos feux de signalisation peu visibles. Enfin il nous lâche son chargement : cinq containers de mitrailleuses « Sten » et leurs munitions, et la garde-robe d'un agent parachuté depuis plusieurs jours.

Nous enterrons d'abord les containers dans un terrain appartenant à un collaborateur de la commune, puis Martial Brigoulès fait enlever ces armes par un camion qui les transporte à Tulle.

André VIALLE

Albert Faucher, fait entreposer une partie des armes dans son petit atelier de la rue de la Barrière à Tulle*.

Quelques jours après, François Vialle, Raymond Auberty, Martin Sancey descendent de Saint-Pardoux-la-Croisille par l'autobus, et je les attends chez ma belle-mère, rue de la Barrière, face à l'atelier d'Albert Faucher. Les valises se révèlent trop petites. Les sacs de sept mitrailleuses « Sten », avec leurs munitions, trop lourds et volumineux, sont placés sur le charretton à bras d'Albert, que j'accompagne, en plaisantant, jusqu'à l'autobus. Les sacs « made in England » sont placés sur l'impressionnable par Mignot, qui est mis au courant.

Trois heures après, le chargement pénètre dans une grange de Raymond Auberty, à Teilhet de Saint-Pardoux.

La répartition a lieu le dimanche suivant devant les responsables clandestins du canton : Marius Resson, Lucien Fieyre, François Parel, le père Chambrade, François Vialle, Raymond Auberty, Paul Petrou, moi-même, etc. Cinq groupes de la région reçoivent mitrailleuses et munitions.

Germain Constanty, accompagné d'André Desassis, tous deux vêtus de vestes de cuir de gendarmes, viennent à moto de Meymac et emportent leur part : deux « Sten » et leurs munitions.

TEMOIGNAGE COLLECTIF

En Haute-Corrèze, l'Armée secrète, sous la direction de Chevalier et le Moigne, installe un camp de réfractaires à la Besseste, commune de Saint-Exupéry, en mars 1943.

Que devient le char d'assaut camouflé par les résistants de Bugeat à la Célle ? L'occupation de la zone sud et l'inaction des militaires de l'ar-

* Il nous a été très difficile de retrouver les traces des premiers parachutages d'armes en Corrèze. Le parachutage du 19 février 1943 dont parle Pierre Nicot, a été d'abord celui d'un des hommes de l'A.S., sous la conduite de Pierre Moulie dont nous reparlerons, et Martial Brigoulès, à l'été 1943, une partie aux F.T.P.

Au jour dit, à 18 heures, le 28 octobre 1942, la M.A.T., la fabrique d'accordéons, la fabrique de draps, de jouets, l'usine de la Marque et des petites entreprises locales convergèrent en un cortège impressionnant, vers la Préfecture. Les rues de Tulle étaient noires de monde. Combien étions-nous ? Plusieurs milliers très certainement, la tête de la manifestation se trouvait à la Préfecture et la fin sur les quais. Il va de soi que des cris soutenus et hostiles à Pétain, Laval, jaillissaient de la foule imposante des manifestants.

Mobiliser cinq à six mille personnes pour les faire participer à une manifestation interdite n'était pas une chose facile. Cependant chacun et chacun des manifestants prenait enfin conscience qu'il était possible de s'opposer à des actes politiques de collaboration prônés par le gouvernement de Pétain. Ce jour-là, chacune et chacun des manifestants accomplissait un acte efficace de résistance. Il est bien évident que le climat favorable ainsi créé dans la ville et dans les entreprises permettait à la Résistance de recruter et de s'organiser dans de bonnes conditions pour les actions futures qu'elle aurait à conduire.

En étant solidaires avec les ouvriers requis, nous venions aussi de créer les conditions pour qu'un très grand nombre d'entre eux deviennent des réfractaires et rejoignent nos maquis.

André VIALLE

A Tulle, l'Armée secrète, organisation armée du mouvement « Combat », est dirigée par Martial Brigouleix. Mon camarade Albert Faucher et moi, pourtant connus comme communistes et organisateurs des F.T.P., devenons membres du directoire départemental de l'A.S. Corrèze.

C'est dire combien l'unité en vue de la lutte armée est en bonne voie ici.

C'est aussi à cette époque que Gilbert Bugeac, compagnon de Martial Brigouleix me propose de m'occuper des parachutages éventuels d'armes. J'accepte immédiatement. Je suis donc un responsable du C.O.P.A. (Comité d'organisation de parachutages et d'atterrissages) en Corrèze. Mon premier travail est la prospection, en compagnie de Jourdan, des terrains favorables, qui ne manquent pas chez nous.

Par la suite, Albert Faucher et moi, assistons à des réunions clandestines avec Brigouleix, Bugeac, Lacombe, Desvigne, etc.

* Le titre de notre ouvrage « Maquis de Corrèze » pourrait faire supposer que la Résistance se dévoua pour l'essentiel au maquis. En fait, elle s'organisa et s'implanta dans les villes et les campagnes, et fut tout indissociable.

Martial Brigouleix manifeste une grande sympathie pour l'action clandestine des communistes.

L'invasion

Maurice BOURDELLE, Léger DESPERT, César NESTI

En cet automne 1942, les sentiments antiaxis dans la population de Brive, encouragés par le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, le 8 novembre, sont tels que nous décidons, en accord avec les résistants gaulistes, une manifestation de rue à l'occasion de l'anniversaire de la victoire du 11 novembre 1918.

Cette manifestation aura lieu sous le patronage à la fois du Front national créé par le Parti communiste français et du mouvement « Combat ».

Dans les jours qui précèdent, nous faisons une distribution intensive de tracts dans les quartiers et les entreprises, invitant les Brivistes à se rassembler à 18 heures autour du Monument aux morts.

Or, dans la nuit du 30 au 31 novembre, les Allemands franchissent la ligne de démarcation et envahissent la zone dite « libre ». Leurs troupes avancent rapidement sur la nationale 20 et approchent de Brive. Cela, nous ne l'avions pas prévu.

A midi, pour faire le point et prendre les dernières dispositions, je me rends chez un huissier, M. Faure, par lequel je suis en contact avec nos amis de « Combat ». Celui-ci me déclare que Lందres veut de donner l'ordre de ne pas manifester contre les Allemands.

Nous discutons vivement. Je fais remarquer qu'il nous est matériellement impossible de décommander la manifestation, et j'affirme : mes camarades y seront. Faure se rend à mes raisons, disant toutefois qu'il faudrait s'en tenir à chanter *La Marseillaise* et se séparer.

Mais voilà qu'un avion allemand lance vers 16 heures des tracts demandant à la population de « rester calme » et conseillant aux militaires du 41^e R.I. de rester dans les casernes.

Peu à peu, la foule s'amasse place Thiers. Un groupe important arrive, précédé des ouvriers de l'usine Radiocell.

Les convois allemands, engins blindés et véhicules divers, commencent à traverser la ville, soulevant déjà des ens hostiles. Une femme crache au visage d'un motocycliste allemand. On crie : « A bas Hitler ! ».

A 18 heures, une unité allemande campée sur la partie Est de la place Thiers. La police et les pompiers de Brive prennent position autour du mouvement, lancés en haïterie. Une foule considérable est massée à tous les accès de la place, surtout rue Gambetta et au carrefour Toulouse-Puy-Blan.

Aldé Viallé

Le matin du 18 avril, je suis convoqué à une réunion des responsables de l'Armée Secrète, dans le bureau de Martial Brigouleix, à la Chambre de Mézières avenue Victor-Hugo, à Tulle.

Comme je m'apprête à entrer dans l'immeuble, Gilbert Bugée, en sort en courant et me souffle : « La Gestapo de Limoges est en train d'arrêter Martial. Va avertir Nony et Faucher ». C'est inutile : nous les apercevons à l'autre bout du pont de la Barrière (convoqués eux aussi). Nous les mettons au courant et le dispositif prévu en cette circonstance est aussitôt déclenché.

André Nony part alerter le groupe-franc (huit hommes) de la M.A.T. Albert Faucher et moi filons à vélo au Balcon, au domicile d'Albert, où nous dégeçons les armes cachées sous le plancher, les plaçons dans deux musettes et allons nous poster en face, au carrefour des deux routes qui mènent de Tuile...

Au bout d'un moment, monte une « traction » noire ; à l'avant, un civil chapeauté et un feld-gendarme, et, seul à l'arrière, Charles Brival qui ne nous voit pas. Charlot est donc arrêté aussi.

Une minute après, passe une « 402 » : à l'avant encore un civil et un gendarme allemand, à l'arrière Martial, les mains liées derrière la tête. Nous ayant vus, il les agite faiblement. Hélas, les gars de la M.A.T. ne sont pas là !

Alors que Albert et moi nous nous interrogeons, surprise, voilà que la traction repasse devant nous avec les deux civils et un gendarme, redescendant sur Tulle. Nous apprendrons plus tard que, s'étant aperçus aux Fontaines qu'ils avaient oublié une serviette chez Brival, ils redescendaient la chercher. Nous apprendrons aussi que lors de son arrestation dans son magasin, Charlot, entraîné à l'escrime, a voulu se défendre avec son épée mais ses adversaires ont fini par l'assommer et le transporter dans leur voiture.

La « 402 » remonte peu après. Albert et moi sommes furieux. Nous le serons plus encore lorsque nous apprendrons peu après que la « traction » noire, avec ses deux prisonniers et un seul feld-gendarme, se trouvait garée à moins de deux cents mètres, aux Fontaines, et qu'à nous deux nous aurions pu les libérer : le lieu s'y prêtait à merveille. Comme Martial nous a vus, il a dû espérer une délivrance ! Nous en sommes très affectés.

Non, lui, n'avait pu entrer dans la M.A.T., certée par les allemands.

Cher Martial ! Il vient d'être arrêté au milieu d'une assemblée de meuniers et entrepreneurs de battages. Lorsque le policier français s'est approché de lui pour l'appréhender, André Esclause, de Lafage-sur-Sombre, l'a entendu lui dire : « Toi, je te connais ».

cooperary Association, Saccharum et al., la Commission de l'Industrie des Sucres, les parents et le Centre dans la communauté, comme un exemple d'un lien de coopération sous le nom de l'équipe.

Address: _____

Au camp Cixy-Moèque, sur les bords du Doustre, l'effectif grossit tous les jours, ce qui pose quantité de problèmes : ravitailler, encadrer, armer, instruire, instruire sur les armes et le combat, etc.

Il faut aussi au cours de longues sorties nocturnes effectuer des courses, des sabotages, quelquefois très loin.

À la débâcle de 1940, des armées et des munitions avaient été cachées un peu partout. L'important stock se trouve à Langres, chez un patriote fabricant de porcelaine. Celui-ci s'en ouvre à Bugat, qui me met au courant, ainsi qu'Athén Faucher.

Antoine Vinatier se charge de l'opération avec son camion. Il emmène avec lui Emile Soularue. A Limoges, le fabricant, trop heureux de se débarrasser d'un matériel si compromettant, les reçoit aimablement. Les armes rangées dans des caisses étaient cachées sous la paille servant à l'emballage de la porcelaine. Antoine et son deux voyages.

J'assiste à l'arrivée du canon à Tardhet, avec Léon Laron. On déballe sept fusils-mitrailleurs, un bon nombre de fusils Mas-36, 11 mitrailleuses Hotchkiss toutes neuves mais sans répiquet, et beaucoup de munitions. Nous sommes comblés !

Antoine est, naturellement, chaudement félicité

Près de Linoges, en revenant, il a dû doubler une colonne de véhicules allemands qui sagement, lui a laissé la route...

Puis Antoine, Émile et moi mangeons au camp. Boukarine (Baptiste Demabieu) est cuisinier : nourrir quatre-vingts hommes affamés dans les bois, malgré la générosité des paysans des alentours, est très difficile. Or, ce jour-là est un jour maigre. De la vache abattue quelques jours plus tôt, il ne reste que les abats, les moins bons.

Broukarine a entrepris de « faire passer » le pis. Pour cela il a confectonné une sauce verte qu'il a baptisée « sauce tartare ». Henri Chastagnol veut la goûter, un peu trop goulûment : il en reste, un moment, bouche-bée et les yeux en larmes.

Au moment de repartir, nous apercevons Filochard (Jean-Paul Revelion) au volant d'une camionnette chargée de pommes de terre collectées chez les paysans. Elles sont saluées avec autant d'enthousiasme que les fusils-mitrailleurs tout à l'heure.

Le deuxième chargement d'armes sera destiné aux légats de Tulle. Albert Faucher leur a trouvé une assez bonne cachette : certains caveaux du cimetière de la ville.

Le lendemain, nous montons une embuscade dans la Côte des Gardes, sur de faux renseignements. C'est notre camarade Georges Pelacœur (l'Hirondelle) qui a remplacé Darius à son poste très délicat et dangereux.

TÉMOIGNAGE COLLECTIF

Le C.O.R. Daniel (Albert Thomas) et Alexis (Logothétis) organisent, en novembre, une attaque de la prison de Tulle pour le libérer, ainsi que plusieurs autres camarades, parmi lesquels des maquisards du camp Sampaix.

Il s'agit d'une opération par ruse. Thomas s'est procuré des uniformes de la Gestapo. Des maquisards de la 2^e et de la 3^e compagne les endossent et pénètrent dans Tulle dans deux « tractions avant ».

Fredo (Poncet), Jo (Mandant) et Joseph (Wertheim), allemand anti-nazi, se faisant passer pour des officiers de la Gestapo, munis de papiers en conséquence, se présentent à la prison en plein après-midi pour demander que certains prisonniers leur soient confiés. Hélas, il leur est demandé la levée d'écrou de chacun, que seul délivre le procureur de la République, et le faux document n'a pas été préparé.

Nos trois amis quittent donc les lieux pour aller quérir des « documents »... Le directeur de la prison, comprenant qu'il s'agit d'une tentative d'évasion de détenus résistants, fait renforcer la garde de ces derniers par une section de policiers de Vichy.

L'opération est à recommencer, en s'y prenant différemment.

Le 22 octobre, une vaste opération de prise des tickets d'alimentation est organisée en Haute-Corrèze. Les tickets sont enlevés aux mains de Meynue, Darretz, Combressol, Chavanac et Millevaches.

Jean EYROLLE

Les policiers emmènent à Limoges André Desassis. Et il doit bien se douter de ce qui l'attend puisque, avant de partir, il fait parvenir à Pauline Sahuguet, qui est au quartier des femmes, ce qui reste de son ravitaillement personnel : un petit pot de miel*.

Joseph VIALARD

Je suis gérant du magasin de l'Union des Coopérateurs de Tulle, avenue Victor-Hugo. Je suis en contact avec la résistance locale, Albert Faucher, Albert Thomas, Dufour, Gaillard et Lucien Fieyre qui est mon compatriote. Ce dernier me fournit des tickets et je lui livre épiceries, boissons, pommes de terre qu'il répartit dans les maquis du Plateau. Il me met aussi en contact avec le Camp Rase-Motte de Saint-Bonnet-Elvert qui, par l'intermédiaire de Marc se ravitaillait directement chez moi.

* Nous apprîmes plus tard qu'André, frappé et torturé, mourut en prison le 28 mars 1944.

Jusqu'au jour, 29 ou 30 octobre 1943, où un citoyen nommé Mouix, proche parent du mari de ma fille, me présente un candidat au maquis, c'est-à-dire, un Grégorien du nom d'Abachidzé, vraisemblablement membre de la Gestapo, conduit un détachement allemand à Saint-Bonnet-Elvert. Le maquis prévenu au dernier moment par un jeune berger peut se disperser, à l'exception de deux jeunes garçons qui sont arrêtés. Les allemands arrêtent 16 habitants de Saint-Bonnet suspects d'aider le maquis et m'arrêtent le 2 novembre 1943. Nous serons tous déportés*.

Sur le Plateau des Étangs, un nouveau camp apparaît

Ludovic GARD

J'ai un peu plus de 17 ans. Repéré dans mon village en Dordogne où j'ai aidé à des passages clandestins de la ligne de démarcation, je suis entré au maquis corrézien avec l'aide du charbon de Gimel, le jour de la Saint-Jean d'octobre, c'est pourquoi on m'appelle Jean. Notre groupe, qui a pris le nom de « Politzer », est commandé par Marco et son adjoint est le légal Agnoux. On y trouve Terracol, Titi, Toto, etc... On nous a confié une Sten, un parabellum et quelques fusils Mauser, avec lesquels nous montons la garde autour de la sape, près du hameau de Migliac.

Les camps Guy Lelong. Le Réfractaire et Roland mènent sur la sécurité et l'efficacité

Jean LAGUTLAUMIE, Louis GOURINAL

Des renseignements font état d'une menace policière. Jouant la prudence, nous prenons le large pour un temps. Bivouaquant au-delà des Monédières, nous ne savions pas qu'ainsi nous inaugurons un parcours qui sera utilisé plusieurs fois dans l'avenir par nos unités.

Mais bientôt, le danger écarté, nous voici de retour, c'est ici que nous éprouvons une sensation de sécurité, la mauvaise saison approche, il faut se protéger des frimas. Nous creusons dans ces bois de Charbrillanges qui font face au Lonzac une sape spacieuse. Nous disposons d'un noyau de camarades désireux de se battre et qui avaient choisi les francs-tireurs pour cela. Notre équipe était soudée par cette volonté qui nous était commune.

Nous avions récupéré un poste de radio et réussi à installer et à camoufler une ligne à travers bois, alimentée par une prise à un poteau de la ligne électrique proche.

* Complégon. Bochenwald jusqu'en mai 1945. Abachidzé, arrêté après la Libération, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, mais Mevel, enfui au Venezuela, revenu sans doute depuis, ne fut jamais inquiété.

Le corps de Roland est retrouvé le lendemain par les paysans des environs. Son corps est criblé de coups de ballochettes, et sa figure écrasée à coups de crosse et de talon. Roland est enterré à La Roche-Canillac, une foule nombreuse venue des environs assiste aux obsèques.

Le 14 juillet, les Allemands arrêtent, au château de Pèbeyre, Neuville Joffroy, du C.O.P.A. Il sera déporté.

Charles MONTAGNAC

Depuis 1940, « l'Etat français » ne célèbre plus l'anniversaire de la prise de la Bastille. Fêter le 14 juillet de quelque façon que ce soit est considéré comme un acte séditieux.

A Tulle, depuis plusieurs jours, une active propagande se fait de bouche à oreille : « Tous, le 14 juillet, à 16 h 30, au début de la rue Nationale* ! ».

A l'heure dite, je trouve au rendez-vous des groupes, hommes et femmes. Albert Faucher apporte une ample provision de cocardes tricolores qui sont accrochées au revers des vestes par un groupe de femmes courageuses.

A 17 heures, nous sommes plus d'une centaine. Nous nous estimons assez nombreux pour défilé. Un jeune réfugié alsacien apporte un drapeau tricolore. Au coude à coude, chantant *la Marseillaise*, nous avançons vers le pont de la Mairie. Devant la Kommandantur** les officiers allemands interloqués se pressent au porche de l'hôtel.

Chemin faisant, nos rangs ont grossi des curieux qui se sont joints à nous. Nous sommes plusieurs centaines à faire la navette entre le pont du Tribunal et le pont de la Mairie, et nous tenons ainsi la rue une demi-heure. La police survient et quelques policiers veulent s'emparer du drapeau. La foule se presse autour du jeune Alsacien. Les policiers renoucent, mais tentent d'arrêter plusieurs personnes, dont Roger Pjallat et Armand Verdier. Nos camarades sont attachés des mains des policiers par les manifestants.

Un grand moment après, l'ordre de dispersion est donné.

TEMOIGNAGE COLLECTIF

A Brive et Ussel, des forces considérables de police et de G.M.R. réussissent à empêcher les manifestations du 14 juillet.

Mais ce même jour, les maquisards expérimentent le matériel parachuté sur la ligne à haute tension qui alimente les usines de Tulle. Entre Rosiers et Eyrenn, trois pylônes sont couchés à terre par explosif. L'opération sera souvent renouvelée par la suite, en différents points de la

* Aujourd'hui rue Jean-Baptiste.

** Hôtel Moderne, aujourd'hui hôtel Limouzi.

Jean GILBERT

Vers le 10 mai, sur un ordre de Léon Lanot, mon détachement de la 238^e Cie F.T.P. se voit confier la mission de récupérer au camp de la Courtine des couvertures et des chaussures qui sont sous la surveillance de réfugiés lorrains. Arrivés sur place, nous les ficelons sans serter trop fort et emportons un précieux et volumineux butin.

Avec six hommes nous avons réussi la mission. Nous rentrons à notre base située à Malsagnes de Peyrelevade. Un de nos gars qui chausse du 48 trouve, enfin, son bonheur. Six mille couvertures vont se transformer, dans les familles, notamment chez Broussouloux, en pantalons qui équiperont les recrues, car tel était l'objectif du commandant du sous-secteur A sentant le moment du débarquement proche.

Albert Faucher

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Des changements importants se produisent à la direction du comité militaire F.T.P. en Corrèze. Philippe (Jean-Jacques Chapou) qui prend le nom de Kléber*, devient commissaire aux opérations en gardant le contrôle du Lot. Edouard Valéry est nommé commissaire aux opérations dans l'important département de la Dordogne. De plus, Louis Porte rejoint l'inter-région B au poste de commissaire technique.

Ces décisions ont été prises par l'état-major de l'inter-région qui sollicite également le C.M.R. pour l'affectation de cadres pour d'autres départements. Ainsi, Cabochard (Ravereau)** commandant la 3^e compagnie, est affecté dans une autre inter-région.

André Odra, commissaire aux effectifs, après consultation de Pierre Ganne, « Polo » du Parti communiste, prend contact avec Albert Faucher qui finalement accepte la responsabilité de commissaire technique régional.

André VIALLE

J'apprends avec plaisir qu'Albert Faucher devient Commissaire aux effectifs à l'Etat-Major Régional F.T.P., avec lequel je travaille.

* C'est le sous-secteur Kléber qui prit ce nom en Corrèze mais il en fut beaucoup d'autres à rebvers la France des maquis. Aragon l'avait aussi remarqué, ne figure-t-il pas ?

Des Kléber, par les temps présents,

Il en est cent, si en est mille.

** Ravereau a dirigé par la suite, avec la vigueur que sont les commissaires, d'innombrables combats dans le Puy-de-Dôme et la Loire. Mais nous de Clergoux, on n'est pas près d'oublier la figure, l'accent, le grand cœur, le courage de Cabochard, en infatigable persécuté qui commanda l'attaque de la prison de Tulle.

Nous allons, Albert et moi-même, poursuivre, à ce niveau, notre coopération déjà ancienne.

Une longue et solide amitié nous lie. Nous avons milité à la C.G.T. avant la déclaration de la guerre, le 3 septembre 1939. Albert Faucher était le Secrétaire Départemental des agents des contributions indirectes.

Je garde le souvenir de cette importante assemblée syndicale, tenue le 21 juin 1939, à la salle des fêtes de Tulle, pour la réintégration de Clovis Chirin, révoqué de la M.A.T. à la suite de la grève du 30 novembre 1938. Albert Faucher préside et je l'assiste à la tribune. Il combat avec énergie l'injustice qui frappe Chirin et rassemble les militants pour qu'il retrouve son travail.

De plus, nous sommes quasiment des voisins, habitant tous les deux au Balcon de Tulle et son atelier, dans la Barrière, se trouve tout à côté du logement de la mère de ma femme.

Aussi, le 2 août 1940, lorsque je rentre après la retraite, du front des Vosges, la reprise de contact avec Albert Faucher est immédiate. Nos points de vue sont identiques, nous n'acceptons ni la défaite, ni le régime de Pétain. Nous entrons dans la Résistance, comme l'on va à la source.

Dès lors, nous participons à la mise en place d'une organisation structurée du Parti Communiste clandestin. Albert connaît de très nombreux travailleurs et il a leur confiance. Nous allons, Albert, le facteur Mercier et moi-même, rendre visite à Léon Lanot, qui nous incite à persévérer. Grâce à ses encouragements, avec l'aide de Blanchet et Raymond Longys, nous recrutons, en quelques jours, trente camarades supplémentaires.

Son atelier est un lieu de contacts et de rendez-vous. Il y passe de très nombreux résistants dont : Jeantou Estorges, Séverin, Petit Louis avec son éternel vélo, Champseix, Ganne, Henri peuch, Lemaire et bien d'autres.

Au printemps 1944, nous redoublons d'efforts pour équiper en armement nos unités F.T.P.

En la matière Albert faucher est un précurseur. Les premières armes parachutées, qui ont fait « monter le moral » au camp F.T.P. de Saint-Pardoux-la-Croisille, chez les gars de Germain Constanty et dans d'autres détachements, ont d'abord transité, par les planques tulistes d'Albert Faucher ; comme celles amenées de Chambouville et camouflées dans les caves de la Banque Populaire à Tulle.

Leur transport en ville s'effectue en plein jour avec le « charretou » à bras. Il en est ainsi lors d'un déménagement d'une cache située dans une excavation du cimetière. Il y a même, dans l'atelier, une planque aménagée dans le sol, sous le poêle à sciure.

Nous réalisons ensemble des opérations. La tentative, hélas infructueuse, de libérer Marial brigueux : la récupération d'un stock important de matériel, huiles et carburant, fourni par Delamaire, Directeur de la M.A.T. C'est Antoine Vinatier qui conduit le camion. Après l'avoir chargé à la Geste de Saint-Salvadour, nous le planquons aux Cambuses de Clergoux. Un jour, en 1943, nous sommes prévenus que les allemands s'approprient à récupérer un dépôt de matériel, dans un baraquement situé à Rageau, près d'Argentat, qui avait servi pour l'hébergement de républicains espagnols.

Nous nous y rendons une nuit et nous incendions le dépôt, qui est anéanti.

Le propre d'Albert Faucher est de donner l'exemple, d'être au premier rang, là où l'on est le plus exposé, ce qui explique sa participation aux différentes opérations.

Il loge chez lui des clandestins : Jean Fredon, Marie Emmanuel, germain, un parachutiste au service du C.O.P.A., présenté par Bugeac. Son fils Guy, très jeune, accomplit un travail considérable dans les liaisons et je le vois plusieurs fois pour des questions de parachutages.

Un après-midi, Monssours prévient Albert Faucher, que Bergeal va être arrêté. C'est Guy qui va lui dire de disparaître immédiatement.

Guy Faucher participe à un sabotage de la ligne haute tension venant de l'usine de Bar, que son père a préparé avec Jeanot Tricoit. Ils accomplissent la mission à vélo.

Avec Albert faucher, le poste de Commissaire Technique au Comité Militaire F.T.P. est entre de bonnes mains.

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Dans la soirée du 10 mai 1944, deux F.T.P. du détachement Réchosièr Joseph (Joseph Wertheim) et Environ (Paul Maison) sont dans le secteur de Noailles - La Peyrade. La famille de Paul Maison va ici. Leur attention est attirée par le bruit d'un avion qui survole le lieu à basse altitude. Les deux maquisards sortent leur lampe électrique sur lesquelles ils placent un papier de couleur, rouge et bleu, imitant les lampes spécialement prévues pour baliser les terrains de parachutage. Le pilote repère les signaux et, lors d'un nouveau passage, lâche ses containers.

Aussitôt la récupération s'organise. La famille Mazenoux, acquise à la Résistance et chez qui se trouve un résistante de Lapleau, François Monégier, attèle les vaches. Les charrettes sont chargées et le transport vers un lieu de camouflages est terminé au jour.

Paul Maison s'empresse alors de partir pour Clergoux afin de prévenir le P.C. du bataillon F.T.P. qui enverra, quelques jours plus tard, l'équipe de « Marco » récupérer la précieuse cargaison.

Pierre SAINTAGNE

Enfin, vient le grand jour tant attendu ! Dans ma cellule, nous recevons la consigne de rejoindre le bataillon de Clergoux. Bien sûr, moi, le chef, je n'ai pas le droit de rater au rendez-vous. Nous nous armions de nos mandolines* reçues quelques jours auparavant et nous voilà partis, à la tombée de la nuit, moi avec mes cheveux blancs dont on disait qu'ils sont le fétion du groupe.

A Clergoux, avec un autre vieux de ma cellule, nous nous employons à nettoyer deux vieux chaudrons pour faire la soupe pour tous les camarades.

Ce soir-là, nous commençons la veillée d'armes.

Roger LESCURE

Je reste donc une semaine en Corrèze, au P.C. au Rouquet près de Saint-Bonnet-Avalouze où le comité militaire départemental a pris le maquis. J'y travaille avec Kléber (Jean-Jacques Chapou), André (André Odru) et Gustave (Albert Faucher). Je fais la connaissance de Jacques (Marie-Paule Mansart), secrétaire de Kléber, Michèle Treuil et Yvette Nin qui sont les agents de liaison.

Nous avons rendu visite à différentes formations F.T.P., en particulier en moyenne Corrèze. J'ai pu constater que le moral était excellent. Nous suivons, avec l'état-major, l'exécution du plan toute la nuit du 31 mai depuis les hauteurs de Saint-Bonnet-Avalouze et nous pouvons juger qu'il sera largement dépassé, vu l'ampleur des explosions qui nous parviennent.

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Les ponts de Vernéjoux, Lanau, Saint-Projet, Spontour, sur la Dordogne, sont détruits.

Dans le Lot, la ville et l'importante gare de Capdenac sont occupées par le 3^e bataillon. La brigade de gendarmerie est faite prisonnière et le matériel ferroviaire saboté. Ont participé à l'opération environ cinq cents hommes transportés par trente cinq camions.

Les usines de Tulle sont arrêtées pour plusieurs jours, la voie ferrée Tulle-Ussel impraticable, une locomotive, lancée depuis la gare de Corrèze, vient écraser des wagons et détruire les voies dans la gare de Tulle préalablement alertée.

Dans la journée du 1^{er} juin, occupation de Bugeat, Neuville, Juillac, Meymac, Corrèze, etc., et, à nouveau, Eggletons. Un tribunal siège à la mairie d'Eggletons, devant lequel comparait le docteur S. Il est accusé d'avoir sollicité des allemands l'occupation par eux de la ville. S. est condamné à mort et exécuté.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 juin, la 236^e compagnie sabote encore quatre transformateurs alimentant les usines de Saint-Eloy et de la Boule (Puy-de-Dôme), travaillant pour l'Allemagne.

* Dans le langage particulier de Pierre Saintagne, une « mandoline » est une mandoline.

Roger LESCURE

Dès le premier jour de ma mission, j'avais fait part à Kléber, commissaire aux opérations, du projet de l'attaque de Tulle. Il m'avait écouté, attentivement, sans approuver ni rejeter : « ça demande réflexion », a-t-il dit.

Le matin du 2 juin, devant l'état-major au complet, je fais part de ma mission : l'état-major interrégional veut connaître votre avis sur la proposition d'une attaque de Tulle dans un délai rapproché. J'ajoute : « en définitive, c'est vous qui décidez, car c'est vous qui connaissez mieux que nous, mieux que moi, vos possibilités ».

Le débat dure toute la matinée. c'est en début d'après-midi que Kléber au nom de l'état-major des F.T.P.F. de la Corrèze me dit : « oui ! Après nous être longuement concertés, nous sommes d'accord pour attaquer la garnison allemande de Tulle. Un grand nombre de nos maquisards attend cette décision avec impatience ».

Nous sommes réunis autour d'une table, carte et plan de Tulle déployés. Nous avons mis sur pied dans les grandes lignes le plan d'opération avec la répartition des objectifs par sous-secteur. Il est prévu d'isoler Tulle par les coupures des nationales 89 et 140. La date du 6 juin est avancée. Cela constitue une ébauche sérieuse qui doit être examinée au Comité militaire qui se réunit le soir même. Puis je quitte le P.C. pour rejoindre le P.C. de l'inter, par la ligne Tulle-Uzerche, en compagnie de Michèle (Treuil), agent de liaison du comité militaire de Corrèze. J'y rendrai compte de ma mission et des décisions prises.

Jean-Jacques CHAPOU

Les lignes générales du plan d'opération furent étudiées dans une réunion du C.M.R. qui s'est tenue le 2 au soir en présence des commandants du sous-secteur C, des chefs du bataillon tactique et statique de ce sous-secteur et du Polo régional. La date de l'opération fut fixée au mardi 6 juin et je fus chargé d'établir immédiatement les plans d'opération et les ordres de mission devant être transmis aux commandants des sous-secteurs.

Jean-Paul MAGNAC

La réunion du 2 juin est l'ultime mise au point avant l'attaque. Il y a ce soir-là, autour de la longue table de bois patinée par les ans : Rivière, Kléber, André, Gustave, Alfred, Luc, Pierre, Jean, Yvon, Francis, Marcel et moi-même Jean-Paul*. A l'écart, Barraud (André Vialle) et Maxime (Bugeac) suivent attentivement la discussion.

Kléber (Jean-Jacques Chapou) poursuit les préparatifs

* Godéfroy, Chapou, Odru, Fauchet, Bascié, Pompier, Verneil, Robillard, Eléouet, Melinani, Charliet, Magnac. Cette liste dressée par Jean-Paul Magnac, en 1970, diffère de celle donnée par Chapou qui ne mentionne pas Godéfroy mais mentionne le « polo régional », Pierre Ganne.

Le lieutenant Gustave (Faucher) a pu, hier 2 juin, me mettre en contact, par agent de liaison, avec un agent de renseignement à Tulle. Pour l'élaboration du plan d'opération, nous avions évalué les forces ennemies à environ 250 Boches et 400 G.M.R. ou gardes mobiles. Le premier rapport de cet agent reçu aujourd'hui 3 juin mentionne 280 Boches et 600 G.M.R. ou G.M., sans compter les forces de police, gendarmerie et Milice.

Dans la soirée, l'envoyé de l'agent de renseignement m'informe que les troupes d'occupation à Tulle réclament d'importants renforts, et qu'on attend, d'un moment à l'autre, l'arrivée en Corrèze, en provenance du Lot et de la Dordogne, d'une division blindée allemande, la fameuse division B, qui opérait récemment dans le Lot*.

Jean Vialat

Jean-Jacques CHAPOU

P.C. régional, 3 juin 1944. A l'instant même (il est 23 heures) j'aprends par Jo, chef de groupe à la 233^e compagnie, que le P.C. du 1^{er} bataillon tactique (sous-secteur A) et la 231^e compagnie ont été attaqués par 400 Boches arrivant par Lamazière-Basse. J'étudie la possibilité de déclencher une manœuvre de diversion pour dégager nos camarades.

Le P.C. du bataillon est situé au Feix non loin de Combrès, où vit Jean Vialat, que le tribunal de Limoges vient de condamner, le 15 mai, ainsi que ses deux fils, à vingt ans de travaux forcés parce qu'un stock d'armes parachutées avait été découvert dans son champ en décembre 1943.

X**

Ancien combattant de 14-18, militant communiste connu, militant paysan, Jean Vialat est malgré ses 58 ans, le chef du bataillon statique F.T.P. de cette région du sous-secteur A, sous le nom de lieutenant Vincent.

Depuis quatre ans, il est de ceux que la défaite, loin d'accabler, a stimulé. Ouvrier aux usines Michelin, il avait été renvoyé en raison de son activité syndicale.

* En ce début de juin, Kieffer recevait, en effet, des informations sur l'activité répressive d'une division allemande dans le Lot dont nous avons parlé. Le 21 mai, les Allemands avaient fusillé 15 personnes à Frayssinet-le-Gelat, le 2 juin, ils incendiaient le village de Terrou.

** Auteur non identifié. Récit publié à la Libération, confirmé par Mme Jean Vialat et Georges Murran.

retardé de vingt-quatre heures. Trop de précipitation risque de faire échouer une opération préparée trop hâtivement.

Le commandant Rivière délégué militaire de la zone nous rejoint le 5 juin. Il a été mis au courant de notre intention de prendre Tulle par le C.O.I.R. (Lescure) et approuve notre décision. Je lui communique les ordres de mission destinés à chaque commandant de sous-secteur et lui expose mon plan d'attaque. Il est d'accord.

Dans la journée du 5 juin, nous expédions dans chaque sous-secteur des agents de liaison afin de connaître dans quelle situation ils se trouvent, et s'ils sont prêts pour l'opération prévue.

Le soir du 5, réunion du C.M.R. avec le commandant Rivière. Tous les détails des opérations sont étudiés et la décision est prise que demain matin, 6 juin, le commandant Rivière, le lieutenant André et le lieutenant Gustave partiront chacun dans un sous-secteur pour rapporter au P.C. régional confirmation de la possibilité de chaque sous-secteur de prendre part aux opérations.

Marcel GODEFROY

L'attaque sur Tulle est couverte aussi, à plus grande distance, à l'échelle de l'interrégion. Sous l'autorité directe de Murat (Lescure), les unités de quatre départements limitrophes : Dordogne, Lot, Creuse, Haute-Vienne prennent leurs dispositions pour rester en alerte à partir du 1^{er} juin, et de nombreuses embuscades sont prévues sur les voies d'accès vers la Corrèze. Il importe en effet d'empêcher les garnisons ennemies de ces départements de se porter en renfort en Corrèze.

Toutefois, en raison de quelques trous existant dans notre dispositif, je dis à Kléber mon souci en ce qui concerne d'éventuels renforts ennemis pouvant venir du Puy-de-Dôme, du Cantal ou du Lot. Kléber me précise que des unités seront gardées en réserve aux sous-secteurs « A » et « C » et placées en embuscade face au Puy-de-Dôme et au Cantal, et que, d'autre part, lors d'une entrevue avec les chefs de l'Armée Secrète, ceux-ci se sont engagés à garder avec leurs meilleures unités (notamment des Polonais bien entraînés) les ponts sur la Dordogne.

Le débarquement des alliés

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Au matin du 6 juin 1944, la nouvelle se transmet : les alliés ont débarqué sur les côtes normandes. André Vialle donne l'information au P.C. du Rouquet, il a entendu le message radio couvrant : « Dans la forêt normande, il est un lieu-dit ».

Ce second front est enfin arrivé. Nous n'avons pas attendu pour mettre en œuvre les prescriptions des plans « vert » et « tortue » déclenchés par Londres. Cependamment l'objectif de la libération nationale est maintenant en vue.

Nous arrivons le 5 juin, en fin de journée, à Naves. transportés depuis Allasac où nous avons pris part à l'opération, avec un car conduit par Logothétis. Dès ce moment, la 23^e compagnie F.T.P. est opérationnelle. Nous avons apprécié le mode de transport car, comme pour le 1^{er} mai à Vigéois, nous sommes allés à pied à Allasac. Partis le 2 juin avec les gars du détachement « le Réfractaire », basé à La Goutte de Veix, nous avons fait étape à Espartignac puis avons rejoint, le lendemain, le point de rendez-vous près d'Allasac. Que de camarades ont souffert le martyr avec leurs pauvres chausures !

Ainsi, nous qui pensions repartir à pied pour les Monédières, nous avons pris une autre direction. C'est à Naves, où nous sommes bien accueillis, que nous apprenons, le 6 juin, le débarquement. En fin d'après-midi, nous prenons la direction de la Croix de Bar de Tulle où nous retrouvons le bataillon.

André VIALLE

Au P.C. du comité militaire, au Rouquet, je suis sollicité pour l'appréhension des stocks de munitions dont nous disposons et qui sont nécessaires à l'attaque de Tulle. Je les évalue à une durée de feu de deux heures que j'estime insuffisante pour une opération de cette envergure*.

L'exécution difficile d'une décision

Les unités des sous-secteurs B et C sont opérationnelles mais l'attaque allemande en Haute-Corrèze, la désorganisation momentanée du 1^{er} bataillon va obliger le commandement à modifier son plan

Jean-Jacques CHAPOU

P.C. régional, 5 juin, 23 h 30⁰⁰. — Une note du lieutenant Louis (Lanot) commandant le sous-secteur « A » nous fait connaître qu'à l'heure actuelle, il n'a pas encore pu recoller avec son bataillon tactique.

J'en informe immédiatement les lieutenants André et Gustave. Après discussion où je m'oppose à la réalisation du plan prévu pour le 6 juin, j'obtiens un accord pour que le déclenchement de ces opérations soit

* Dans les rapports de Kléber sur l'attaque de Tulle (consultables au Musée départemental de la Résistance et de la Déportation à Tulle), l'armement et les munitions sont ont des données sensibles. Le 3 juin 1944, Kléber cite les conséquences négatives de l'enlèvement d'un dépôt d'armement de 20 tonnes environ et de l'interception d'un parachutage important (6 avions), destiné aux F.T.P., par une autre organisation de la Résistance. Le manque de munitions est évoqué comme l'un des éléments de la décision de la cessation du combat et du repli général le 7 juin, repli qui ne toucha que les unités du S.C.C. Par contre le bataillon Lucien du S.S.B. ne connaît pas ce problème.

** En dictant son rapport, à 23 h 30, Kléber note, au présent, les faits saillants de la journée du 5 juin 1944. Il utilise cette méthode, le 8 juin, à 18 h, pour faire son rapport sur les journées des 6, 7 et 8 juin 1944.

Raymond TRAKIEUX

A Treignac, c'est jour de marché et il y a foule, la nouvelle se répand. Chacun veut faire quelque chose. Des groupes de jeunes se forment et discutent sur les décisions à prendre. Pour les uns, il faut rejoindre les maquisards, d'autres proposent de s'organiser sur place. C'est cette proposition qui l'emporte et un rassemblement est aussitôt prévu à l'école des filles.

En quelques heures, une centaine de personnes se trouvent réunies. Des mitraillettes « Sten », sorties ou ne sait d'où, sont distribuées. Ceux qui ne peuvent en recevoir, bien que déçus, se joignent aux autres afin de participer aux missions qui leur seront confiées.

L'occupation de la Mairie et de la Poste est décidée. Elle se fait dans le calme et la joie. Puis en prévision d'une attaque, des embuscades sont mises en place, sur la nationale 140 à l'entrée et à la sortie de la ville, en utilisant le passage à niveau du tacot à la sortie sud. Des barrages et chicane sur les routes de Chamberet, de Bugat, de Lestards sont aussi installés.

Si les armes font défaut, l'enthousiasme y supplée. Le but est d'empêcher à tout prix l'ennemi de manœuvrer. La première escarmouche a lieu le lendemain. Un camion allemand nous est signalé, venant de La Celle, il esuie les tirs de l'embuscade du pont de la Brasserie, fonce à travers la ville et bute à la sortie sur la barrière du tacot de Tulle, au passage à niveau. Les convoyeurs pris à partie par le groupe de garde tentent de fuir, laissant un des leurs mort et des blessés, ces derniers réussissent à s'enfuir, mais se rendront à des paysans d'Affieux. Le mort fut enterré au cimetière, les blessés soignés à l'hôpital, les prisonniers remis au comité de libération.

La 233^e compagnie E.T.P. se forme lors de ces journées et reçoit une dotation d'armes qui est la bienvenue.

Les compagnies statiques se mobilisent

Marcel JUGIE

Mon camarade d'atelier à la M.A.T., Marcel Dufour, devenu le lieutenant Leclerc, a le commandement de notre détachement de légaux. Il nous distribue les armes qu'il a camouflées dans la grange de Jean Queyrie, à la Liguade de Chameyrat. Nous barons les routes du Tranchat et Venarsat, direction Cornil, au dessus de la nationale 89. Notre unité gagne aussi les hauteurs de Tulle, à Poissac et les Combès de Brossard. Nous fermons la route départementale 9 par des abatages d'arbres.

Jean-Jacques CHAPOU

Le mardi 6, comme prévu, le commandant Rivière se rend au P.C. du sous-secteur B, le lieutenant Gustave au P.C. du sous-secteur C, et le lieutenant André au P.C. du sous-secteur A. Quelque temps après leur départ, nous apprenons par radio le débarquement des troupes alliées

sur le sol français et je reçois du commandant Rivière la note ci-jointe* par laquelle il me fait savoir que, étant donné la situation nouvelle et particulièrement favorable créée par le débarquement, l'opération de Tulle doit avoir lieu dans la nuit même, mais que, au cas où le sous-secteur A ne pourrait participer à l'action, je dois préparer de nouveaux ordres de mission en ne tenant compte que des effectifs des sous-secteurs C et B.

Étant donné le nombre et l'armement des troupes ennemies à neutraliser et à réduire, je décide de faire l'opération en deux temps :

1^{er} temps : essayer d'isoler la garnison allemande de Souillac par un barrage solide ;

2^e temps : une fois le premier objectif atteint, laisser une partie de mes effectifs pour le nettoyage de Tulle, et ramener toutes les autres forces contre la garnison de Souillac.

J'établis mes nouveaux ordres de mission, mais il ne m'est pas possible de les envoyer avant de savoir si, oui ou non, le sous-secteur A participera à l'action.

Léon Lanot, à Combrèsol, charge André Farne d'avertir le chef de la 236^e compagnie...

Manrice MACHEFER

Le soir du 6 juin 1944, ordre est donné à la 236^e compagnie, renforcée d'un contingent de quarante mineurs de charbon de Masseix, de rejoindre Tulle dans la nuit.

Le rassemblement des sections a lieu dans le bourg de Saint-Par-doux-le-Neuf. Le trajet s'effectuera en camion par les routes secondaires. Premier objectif : Naves.

Ebe DUPIY

Le 6 juin, un agent de liaison du P.C. régional se présente au bataillon apportant le message suivant :

« 2^e bataillon attaquera l'objectif 7 juin 1944 à 4 heures. Mot de passe : Turenne ».

Immédiatement des agents de liaison partent du P.C. vers les compagnies avec les ordres ci-après :

— « Unité se portera avec maximum personnel et armement sur base départ « Croix-de-Bar » (1 km ouest Tulle) le 6 juin 1944 à 22 heures. P.C. Bataillon sera en place Croix-de-Bar. Mot de passe : Turenne ».

Malgré les difficultés, les liaisons, effectuées à vélo ou à pied, fonctionnent lentement mais sûrement grâce au courage et au dévouement de ceux qui en sont chargés.

Le détachement Baldous réquisitionne un camion-plateau à gazogène, et le 6 juin, fait route sur Salat-Germain-les-Vergnes, embarque le P.C.

* Les rapports de Nébet étaient destinés au C.O.L.R.

Quelques anciens soldats de l'armée républicaine espagnole sont parmi nous et nous font profiter de leur expérience du combat; combien de pertes de vies humaines vous nous épargnez, camarades espagnols, dont le courage n'a d'égal que le désintéressement !...

Les responsables discutent eux aussi. Comment vont se comporter ces unités soumises pour la première fois à une bataille rangée en face d'un ennemi qui, sauf pour le moral, présente tant de supériorité ? Combien de jeunes y périront leur vie générique ?

Jean-Jacques CHAPOU

Le commandant Rivière, les lieutenants André et Gustave rentrent au P.C. régional ce 6 juin entre 20 et 21 heures. Chacun d'eux m'apporte l'affirmation absolue que les troupes de chaque sous-secteur sont prêtes à l'action. Comme je m'étonne que les troupes du sous-secteur « A » puissent y participer, la réponse qui m'est donnée alors par le lieutenant André est : « Elles y seront ».

Devant ces affirmations, je décide alors d'envoyer les agents de liaisons prévus, (originaires de Tulle et des environs) porteurs des dernières instructions, aux différents « points de chute » que les troupes de chaque sous-secteur doivent atteindre en camion, pour les guider à proximité immédiate de leurs objectifs.

Jean-Paul MAGNAC

A chaque sous-secteur a été fixé un objectif, et chaque bataillon a reçu un ordre de mission détaillé avec itinéraire, objectif, horaire et plan de feu. Les unités du sous-secteur « B » ont pour mission de réduire l'école normale de filles, le lycée de garçons (secteur nord et nord-ouest de la ville); au sous-secteur « A » sont dévolus l'hôtel Saint-Martin, la gendarmerie, l'immeuble Pradoux, éventuellement la préfecture (secteur nord et nord-est); au sous-secteur « C » la caserne du Champ-de-Mars, l'hôtel Moderne, l'hôtel La Trémolière, le carrefour de la gare, l'hôtel Dufayet, l'école de Souillac, la Manufacture d'armes (secteur est et sud-est).

Des barrages de protection, tenus par des unités statiques, unités moins bien entraînées et moins bien armées, ont été placés sur toutes les routes convergeant vers Tulle.

Toutes les unités participant à l'attaque doivent être à proximité de leurs objectifs avant le lever du jour. Le service « B » (sécurité) doit s'emparer de la poste et couper les liaisons téléphoniques. L'équipe prévue (Séverin, Léonard, assistés d'ouvriers des lignes et d'employés des P.T.T., Laurent, notamment) aura du retard et rencontrera à la poste des difficultés imprévues.

L'heure « H » n'est pas fixée. Le signal d'ouverture du feu sera donné par le bataillon Jean (Robillard, beaucoup mieux connu sous le nom de

gés dans les liaisons avec les bataillons au combat: Bordenie (Henri Bru-dieu), Pédro (Robert Magnandeu), Roger (Dupont), Néné (Jean Vacher), Bourotte, Dahou (M. Vacher), Marins, Bayard et les autres. Je veux ici leur rendre hommage. Par tous les temps, à pied et à vélo, comme leurs camarades des bataillons et compagnies, ils ont parcouru le département pour porter les ordres, alors que chaque virage pouvait être une fatale surprise.

Aujourd'hui, la difficulté majeure est la traversée des ponts sur la Cor-rèze.

Roger DUPONT

Envoyé par Kléber porter un message aux chefs de bataillon attaquant par l'ouest, je suis contraint à un grand détour par la Renaudie, la passerelle de l'usine de la Marque (où je travaillais avant le maquis), le cimetière et l'hôpital. Je trouverai les destinataires seulement dans l'après-midi...

Au Champ-de-Mars

Commandée par Francis (Molinari), la 23^e compagnie est à l'attaque devant la caserne tenue par les policiers du gouvernement de Vichy

Francesco MOLINARI

Je mets en place une équipe de protection devant le Tribunal, face à l'hôtel Moderne et nous passons immédiatement à l'attaque de la caserne du Champ-de-Mars.

Nous rampons pour traverser le pont du Tribunal, lorsqu'un gars vient nous rejoindre. Tiens, c'est Albert Faucher. Arrivé près de moi, il me demande où sont placés les fusils-mitrailleurs. Juste à ce moment, en face de nous, des fenêtres de l'hôtel Moderne le tir commencent. J'ai à peine le temps de dire : « Fiche-toi par terre ! ».

Je sens Albert Faucher tomber contre mes jambes, et je lui dis : « Tu as vu, il était temps ».

N'ayant aucune réponse, je me retourne, et je vois ses derniers sursauts avant la mort.

Une section de la compagnie parvient donc avec moi sur le quai opposé. Parmi nous, il y a notre mascotte, le petit Gayroche (Deleuze), âgé de 15 ans. J'installe deux bazookas face à la caserne.

Quelques torpilles sont d'abord lancées sans résultat; le pourvoyeur Fanny (Cromer) est brûlé au visage par un retour de flamme. Saisissant alors un bazooka, au deuxième coup, j'atteins une fenêtre avec un projectile incendiaire : le deuxième étage de la caserne prend feu.

Fernand DUPUY

Un dernier mot pour rendre hommage à tous ces camarades qui furent de grands capitaines, des hommes admirables, ceux que j'ai bien connus : Martial, Alexis, Kléber, André, Fernand, Gustave, Philippe Kléber, Arislide, Daniel (Thomas) à qui je dois sans doute la vie, du fait que nous avions le même nom de guerre, Daniel, et que la police avait tenté de m'arrêter, moi, Daniel, avec le signalement de l'autre Daniel, et à ceux que je n'ai pas connus personnellement en raison des règles du travail clandestin.

Pour rendre hommage aussi à toutes celles et à tous ceux qui, du fait de leurs responsabilités exclusivement politiques, sont restés dans l'ombre de l'anonymat le plus complet : Benoît, Labrousse, Louis, Bertrand ; comme aussi nos courriers, nos « boîtes aux lettres », nos agents de liaison : Louise de Tulle et son mari Arsène, Carré qui a transporté des quintaux de tracts, tickets d'alimentation et matériels divers, Marie la blonde du Lot, et enfin à ceux qui nous ont hébergés : M. et Mme Hatzfeld du Château de Poissac, Mme Dubois de Cahors, Mme Chazauviel et Henriette, pour cette « maison du Bon Dieu » qui était la leur (et la nôtre) à Tulle.

Ils sont ainsi cent et mille dont personne n'a jamais parlé, dont personne ne parle et à qui même, bien souvent, on ne reconnaît aucun titre de Résistance... alors que pourtant sans eux la résistance eût été impossible.

TEMOIGNAGE COLLECTIF

Nous luttons pour libérer la Patrie, rétablir la liberté et la démocratie.

Nous luttons pour que la Puix revienne pour notre peuple et pour tous les peuples de la Terre.

Lorsque dans les prisons et les camps, les 11 novembre, que ce soit en 1940 à Paris, que ce soit en 1941, 1942, 1943 et 1944 les patriotes reprenaient le chant de la « Marseillaise » interdite, ils le faisaient dans l'esprit que Rouget de Lisle exprimait en 1792 :

*« Soyons unis ! Tout est possible ;
Nos vils ennemis tomberont.
Alors les Français cesseront
De chanter ce refrain terrible :
« Aux armes, Citoyens !
Formez vos bataillons
Marchons, marchons, qu'un
sang impur abreuve nos sillons ».*

* * *

Cet idéal, celui des morts et des vivants, il est en nos cœurs, il reste toujours dans le tréfonds de la conscience de notre peuple. Nos fils et les fils de nos fils le réaliseront.

Clergoux. 1969-1970-1974 — Tulle, 1987-1995

Jean-Jacques FOUCHÉ

Gilbert BEAUBATTE

Tulle

Nouveaux regards sur les pendaisons
et les événements de juin 1944



▲ 128 TULLY, F.

Vue générale

L'ensemble de la troupe AS était commandée par deux officiers : Guédin et Vaujour²⁴.

Le constat d'une organisation hiérarchisée ne renseigne pas sur les effectifs. Les chiffres recueillis par le général de la Barre de Nanteuil pour le Service historique de l'Armée de terre²⁵ doivent être considérés comme des indications. Il y aurait eu environ 5 800 FTP en juin 1944 en Corrèze²⁷, pour aboutir au chiffre de 7 250 combattants homologués – grades et fonctions confondus – à la fin de la guerre par les services de l'Administration. L'effectif rassemblé par l'AS aurait été moindre aux mêmes périodes : environ 1 650 en juin 1944 et 1 985 combattants homologués ensuite.

Les informations apportées par *Maquis de Corrèze* concernant l'articulation des unités FTP en bataillons et compagnies ne contiennent pas d'indications chiffrées sur les effectifs. La présentation insiste sur la structuration militaire, et c'est bien cette organisation hiérarchique que l'on veut montrer.

Plus que le nombre des maquisards engagés dans l'attaque, cette organisation des groupes en unités hiérarchisées nous donne une bonne indication : elle a tous les aspects militaires formels d'une armée traditionnelle. La troupe FTP se présentait effectivement en ordre de bataille et ainsi comme un élément précurseur de l'armée nouvelle populaire voulue par le PCF.

Nous avons vu que la hiérarchie FTP avait résolu la question du commandement militaire (le commissaire aux opérations) en déplaçant le chef de la résistance lotoise en Corrèze. Arrivé début mai, Chapou n'eut qu'un temps très court pour prendre contact avec les unités et organiser l'attaque. Au moment de déclencher l'opération de Tulle, il ne connaissait pas exactement l'effectif dont il disposait.

André Odru, commissaire aux effectifs, dirigeait le Service P (propagande), la trésorerie, les effectifs, et il était chargé des liaisons avec le Front national, les responsables locaux du syndicat CGT et du parti communiste.

Albert Faucher, commissaire technique, assurait la responsabilité de six services : A (les cartes d'identité), B (les renseignements), C (le matériel), I (comme intendance), G (les parachutages), et S (pour sanitaire) : un ensemble considérable de tâches toutes importantes.

Bruno Kartheuser

WALTER, AGENT DU SD À TULLE
La tragédie du 9 juin 1944

Tome II

La France occupée 1940-1943



édition KRAUTGARTEN arte

A Ussel, le maire socialiste Ver salua le chef octogénaire de la collaboration en s'exclamant ³²² « Ici, on vous aime, Monsieur le Marechal, et cela depuis longtemps déjà ».

À Brive, le président de la « Délégation » (nom donné au conseil communal nommé par Vichy), Louis Miginiac, s'emporta avec enthousiasme : ³²³

« Comment paraître de vue, en effet, l'œuvre immense et grandiose poursuivie par vous depuis deux ans, l'héroïque décision de mettre fin à l'effusion de sang devenue inutile et l'invasion limitée du même coup, l'autorité gouvernementale aussitôt rétablie et maintenue (...) enfin l'aide prônée avec insistance que l'expert du relèvement devient une certitude si les Français, enfin réconciliés, savent se grouper et s'unir derrière le chef qui les conduit. »

Le 28 octobre, quelques milliers d'habitants de Tulle manifestèrent dans les rues contre la « relève », avec la participation des usines et entreprises les plus importantes de la ville : la MAT, la fabrique d'accordéons, l'usine textile, la fabrique de jouets, l'usine de la Marque et de nombreuses petites entreprises locales. La manifestation débuta à 18 h et se dirigea vers la préfecture. Elle rassembla cinq à six mille personnes.

À Tulle, une section armée de l'AS (*Combat*) se constitua sous la direction de Martial Brigouleix. En faisaient partie Albert Faucher et André Vialle, qui devaient ensuite rejoindre les FTP. Ils se donnaient pour principale mission de préparer des terrains de parachutage d'armes ; l'organisation responsable des parachutages s'appela le COPA (*Comité d'organisation des parachutages et atterrissages*).

Le 11 novembre 1942 est une date mémorable. C'est le jour où les Allemands occupèrent la zone Sud. Les principales conséquences furent la démobilisation de l'armée française d'armistice, l'introduction du travail obligatoire pour l'Allemagne et le réquisitionnement des produits agricoles. Ces trois éléments confrontèrent chacun à sa façon la Résistance. Le 11 novembre, jour de commémoration de l'armistice de 1918, une manifestation patriotique eut lieu à Brive, organisée par le groupe communiste *Front National* et par *Combat*. ³²⁴ Entre 2.000 et 3.000 personnes se rassemblèrent devant le monument aux morts. Les Allemands qui entraient à Brive furent accueillis par la Marseillaise.

Plus les Allemands se mirent à réquisitionner la production agricole, et plus la Résistance se développa aussi dans cette branche. La consigne « Rien pour les Boches » se répandit. On décida de s'opposer au réquisitionnement de fourrage et surtout de foin (pour 1942, 100.000 boisseaux étaient prévus) en dynamitant et en mettant hors d'usage les presses à foin et les batteuses (ainsi le 15 décembre en gare de Meynaud). Régulièrement, des transports de bovins réquisitionnés étaient attaqués et décaqués au profit de l'approvisionnement des maquis.

Le 24 décembre, Henri Bergeal fut le premier résistant originaire de Tulle à être arrêté par des douaniers allemands à la frontière espagnole. Il voulait rejoindre l'Afrique du Nord comme pilote. Il fut déporté au camp de Oranienburg-Sachsenhausen. ³²⁵

³²² *Beuze Pétioussation*, p. 3.

³²³ David Vinçes, p. 87. D'un autre côté, l'auteur souligne de nombreux exemples où Miginiac vint activement en aide à des résistants et des démocrates.

³²⁴ *Beuze L'indivisible*, p. 27-28.

³²⁵ *Rouhinet-Maurine Résistance*, p. 5.

1943

La mise
d'essai
en Alle
fallut as
procure
Dans le
placéer
forces c
constru
Le da
entrep
d'une é
visee
bourge
désastre
La mili
Mihce
indispe

Pierre-
avait é
déport
Miceille
Delm
Comba
Le prêt
émeter
régulier
enumen
avec qu

Edmon
très tôt
Il rédige
Libérai
avec d
à Lim
Dordog
Le 17
Brigon

30 34
31 35
32 36
33 37

Bruno Kartheuser

WALTER, AGENT DU SD A TULLE

Tome 3

**LES PENDAISONS
DE TULLE.
LE 9 JUIN 1944**



édition KRAUTGARTEN arte

■ 2. LES FTPF EN CORREZE

La première forme de la Résistance communiste dès 1940 était l'« O.N. » (Organisation spéciale) qui regroupait entre autres des anciens combattants d'Espagne.¹¹ Les responsables étaient, en septembre 1940: Georges Guingoulin en Haute-Corrèze, Léon Lanot dans le secteur Tulle-Egletons, Germain Aubertoux à Brive. À partir de là se constituèrent des premiers groupes de combat ou « groupes francs ». De ces groupes francs naquit le « Front National » (FN) qui existait depuis mai 1941 au plan national (et particulièrement dans la zone nord) et qui se donnait comme programme la libération nationale. Le FN regroupait « *ouvriers, paysans, intellectuels, petits gens, communistes, anciens militants du PS et du Parti radical, libérés, penseurs et chrétiens* ».¹² En Corrèze, le FN fit son apparition dès mai-juin 1942. Les groupes de combat s'appelaient « Francs-Tireurs et Partisans Français » (FTP). Dès septembre 1942, des groupes s'organisèrent à Tulle (avec 3 sections : MIP, MAT et villet). Un groupe de combat Basse-Corrèze se forma en mars 1943. Au printemps 1943, les détachements des FTP prirent les noms de camarades morts au combat. Dans un premier temps, on constitua 5 compagnies : la 1^{re} en Haute-Corrèze, les 2^e et 5^e dans le sous-secteur B, à savoir Brive, Tréignac; la 3^e à Clergoux, la 4^e regroupant les « légaux » de Tulle. Plus tard, les troupes FTP seront organisées selon le schéma idéal suivant : 8 hommes constituent un groupe (24), 3 groupes un détachement (72), 3 détachements une compagnie (216), 3 compagnies un bataillon (648).

Chaque niveau de commandement comprenait trois responsables.¹³

Commissaire aux opérations (CO): actions, attentats, attaques

Commissaire aux effectifs (CE): recrutement, organisation

Commissaire technique (CT): armement, renseignement

Le commandement régional des FTP était aux mains des chefs suivants

de décembre 1943 à février 1944:	Poncel (« Fredo »),
de février à fin avril 1944:	Valéry (« Justin ») (devenant ensuite COR en Dordogne). ¹⁴
de mai au 13 juillet 1944:	COR, Chupon (« Kléber »), CER, André Odro (« André »), CTR: <u>Albert Fauchet</u> .

Parmi les changements notables au plan régional, il faut encore compter la mutation de Marcel Godefroy (« Rivière »), le 32 février 1944, de l'imérégion C (Drôme, Vaucluse, Gard, Ardèche) à l'imérégion B (Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Dordogne, Lot, Indre) où il sera le responsable militaire. Il avait lutté dans les brigades internationales en Espagne.¹⁵ En septembre 1943, il s'était échappé de la prison de St-Etienne. Il venait maintenant d'être muté dans la région qui nous concerne.¹⁶

¹¹ *France occupée*, p. 127 sqq.

¹² *Légion Brive*, p. 59 sq.

¹³ *France occupée*, p. 148. Voir également *Qu'est-ce FTPF*, p. 56 sqq.

¹⁴ Dans ADT 573 W 14, un rapport des RCI note les renseignements appris d'un refractaire arrêté. Le prisonnier déclare appartenir à un maquis de 150 hommes cantonnés dans les forêts du Nord-Ouest de la région. Ils sont bien armés. L'adjudant de commandant s'appelle « Justin » qu'il reconnaît sur une photo. Il indique aussi des caches de tabac volé (près de Moussey). Le camp comprend un cantonnement français et un cantonnement espagnol et est abrité par une femme dont le prisonnier peut indiquer le propriétaire.

¹⁵ Voir *Labarre-Chupon*, p. 11.

¹⁶ *Guingoulin-Odro*, p. 174.



Jean Jacques Chapou
(„Kléber“), COR.



Eugène Odru
(„André“), CTR.



Le délégué militaire de la
zone sud Marcel Godetroy
(„Rivière“).



Albert Faucher („Gustave“), CTR.

L'état-major de la „Région III“ (Corrèze) des FTP.

- « Sans en débiter des grands airs romantiques et lyriques, Tallé a des vives et arides idées sous son terrain propre et l'inspiration d'ombres noires modelées sur à l'effacement apparent. Ses poésies en Corrèze sont relativement modestes, bien encastrées, symétriques et dotées d'un travail à toute épreuve. Bien qu'un certain retard dans la reconstitution s'explique. »
- « Le moral des troupes ennemies dans ce département qui ds appartient à la police Russe est au plus bas. »

S'ensuivit alors la mobilisation générale du 25 mai, un signal pour faire comprendre même à l'observateur le plus détaché que la phase décisive approchait. Les FTP mobilisaient leurs « légions ». Charles Montagnac se souvient :¹⁹⁵

« Contre ce 220 légion FTP de quitter leurs familles pour rejoindre le maquis d'est pas tout à fait anodin. Les camarades que le combat, qui dans certains pays comme dans l'Espagne sont, comporte des risques. Pour ce qui me concerne, le soir du 25 mai, j'ai rassemblé une dizaine de camarades et mon digne de à Ponton. Chacun a sa propre contribution à cette tâche la casse-croûte qui sera fort utile et apprécié. Certains, c'est nous qui ont avec eux, et avec nous un matériel qu'ils possèdent depuis longtemps. Ma fidèle amie Odette Mero a eu l'astuce et est à nouveau prêt à fonctionner. Le point de ralliement est le "Pont de la Prairie". » Je reviens à Jean Picard manifestant qu'il était prêt à se dévouer pour la libération : « Je suis affecté au FC du sous-servant C. Dans un premier temps, j'ai la responsabilité d'assurer la liaison avec l'Etat-Major de la région avant de prendre le commandement d'une compagnie. Partis dans la nuit du 25 au 27 mai, nous avons rejoint notre base au "Cocoonier", à proximité de St-Paul. »

La date était bien choisie. On faisait « le pont » pour le week-end de la Pentecôte. Les mobilisés disparaissaient le 25 mai, leur absence n'était remarquée que mardi le 30 mai, ce qui faisait pour les maquisards quelques jours de gagnés.¹⁹⁶ Les usines entreprenaient fiévreusement leurs complages. Les RCI faisaient savoir au préfet le 30 mai les noms des défaillants, c'est-à-dire de ceux qui ne s'étaient pas présentés au travail. Pour la MAF, il s'agissait de 170 absents le mardi, s'y ajoutaient environ 60 pour l'équipe de nuit. À l'Usine de la Marque, 40 ouvriers manquaient le mardi, chiffre augmenté de 6 autres pour l'équipe de nuit. On fit le constat suivant : « Parmi les défaillants, il y a de nombreux rouges. Il s'agit d'un mouvement qui s'appuie surtout sur les rouges. »

Dans la suite, la situation se normalisait pour un certain nombre qui retournerent au travail. On crut leur explication selon laquelle, sur base d'une rumeur, ils avaient disparu par peur de représailles et d'une déportation massive vers l'Allemagne. Le préfet donna ordre de rayer ces ouvriers des listes des défaillants et des personnes suspectes de « terrorisme ».

Le 26 mai, Godefroy entreprit une ronde d'inspection à Tallé avec Albert Faucher qui habitait au Bateon. Faucher avait été nommé CER à la mi-mai 1944. Dès avant 1939, il avait été militant de la CGT et secrétaire départemental des employés des contributions indirectes.¹⁹⁷ Il avait entreposé de nombreuses réserves d'armes dans son atelier et avait participé à une tentative de libération, restée toutefois vaine, de Martial Brugnot.¹⁹⁸

¹⁹⁵ Jacques Corréze, p. 499 sq.

¹⁹⁶ AD19 2145.

¹⁹⁷ Dans une réunion syndicale du 21 juin 1939 à Tallé, Albert Faucher avait présidé avec un élan conduisant une réunion de protestation en faveur de la section de Clavys Chavin licenciée suite à une grève à la MAF en novembre 1938 (Fausse copie, p. 190, Jacques Corréze, p. 474).

¹⁹⁸ Jacques Corréze, p. 475; André Vialle : « Son fils Guy, très jeune, accomplit un travail considérable dans les liaisons et je le vois plusieurs fois pour des questions de parachutage. »

Pendant ce temps, Roger Lescure séjourna une semaine durant en Corrèze au PC « au Rouquet » près de St Bonnet-Vialouze, avec Jean-Jacques Chapon, André Orlu et Albert Faucher ainsi que les agents de liaison Marie-Paul et Mimsan cadjoïle de Charbon. Michèle Treuil et Yvette Nan le 1^{er} juin, l'armée d'action des FTP, les bourgs de Bugat, Neuvic, Billac, Meymar, Carrère et Egletons furent occupés par des groupes FTP. Le préfet Trouille nota le même 1^{er} juin qu'une menace était sensible et qu'il fallait sans doute s'attendre à des actions plus importantes du maquis contre Tulle. Il demanda à ses supérieurs de déléguer des renforts.¹⁰⁶

Dans un rapport adressé à « Marat » concernant les actions du 1^{er} juin et la réorganisation de sa troupe par l'arrivée des « légions », Chapon écrivit le 2 juin.¹⁰⁷

« Les opérations se sont déroulées selon les plans prévus avec un ensemble partiel. Les actes de sabotage et les occupations de villes ont été exécutés conformément aux instructions qui m'ont été données par le délégué militaire de la zone (Godefroy) ». « Rivière » et « Capetrou », les conséquences de ces opérations ont dépassé nos prévisions et nos possibilités et nécessitent une base de point immédiate ».

Dans ce même rapport, il précise que l'effet incitation de ces actions avait consisté dans le fait qu'elles furent interprétées par la population comme le signal d'un soulèvement général. Beaucoup d'hommes se présentèrent comme volontaires et dans de nombreuses localités, les comités de libération déjà constitués entrèrent en action de manière précoce pour relayer l'administration de Vichy. Il en résultait pour les FTP la nécessité d'étendre le statut de l'occupation à tout le sous-secteur C, à savoir la région de Tulle et d'Argentat.

Deux facteurs décidèrent les FTP à continuer dans la logique commencée, l'approbation générale de la population et l'absence de renforts allemands importants.

« L'attaque de Tulle dans le plus bref délai possible fut alors envisagée et décidée en présence et avec l'approbation de GODEFROY (Rivière) ». « Marat » et ».

La dernière réunion importante de planification eut lieu le 2 juin 1944 à Clergoux.¹⁰⁸ En rapportant cette réunion, Lescure écrit que la question de principe fut discutée tout l'avant-midi et qu'en début de l'après-midi, Chapon s'était déclaré prêt à réaliser l'action prévue le 6 juin. Selon Jean-Paul Magnac (dans un rapport de 1970) les participants à cette réunion étaient :

Godefroy « Rivière », Chapon « Kléber », Orlu « André », Faucher « Gustave », Gasté « Albert », Pompiet « Luc », Verneil « Pierre », Robillard « Jean », Eléouet « Yvon », Mulinari « Francis », Cuchet « Marcel », Magnac « Jean-Paul », André Vialle « Barnard » et Bugat « Mayone » étaient présents mais ne participèrent pas à la discussion.

Dans le rapport de Chapon lui-même, Godefroy n'est pas mentionné, mais bien le commissaire politique régional, Pierre Ganne.

L'Etat-Major des FTP subit un contre-coup sensible par l'arrestation, la torture et l'exécution de Jean Vialat, 55 ans, le matin du 3 juin à Condréssol, Vialat (« Vincent ») commandant le « bataillon statique » dans le sous-secteur A (Ussel et Haute-Corrèze).

Le soir du 3 juin, Chapon tenait ce rassemblement que l'attaque devait être reportée d'un jour à cause de plusieurs problèmes, le plus important étant le manque de réserves de munitions. « Trop de problèmes jusqu'à l'heure de l'attaque, les réserves préparées trop rapidement. »

¹⁰⁶ MFLW 2117.

¹⁰⁷ Magnac, op. cit., p. 304-5.

¹⁰⁸ Pour les rapports ont souvent rédigés par Lescure, Chapon et Magnac, voir Hugues Corézet, p. 506.

Les engagements à obéissance communiste. Dans cette phase violente de la première moitié de l'été 1944, les agents anglais se font oublier. On sait tout juste qu'ils sont présents, non comme conseillers ou combattants, mais plutôt observateurs et rapporteurs. La seule certitude est la méfiance radicale des Anglais à l'égard d'une Résistance communiste forte et armée.

A. Rappel: la structure locale des troupes FTP

Qu'il me soit permis de rappeler brièvement, pour mieux faire comprendre le déroulement de l'attaque, la structure dirigeante des FTP en Corrèze. L'interrégion était dirigée depuis fin avril par Paul Billat (« Malou ») (C.E.R.), Roger Lescure (« Murat ») (C.O.R.) et Roger Porte (« Kléber ») à ne pas confondre avec Jacques Chapou qui adopte également le pseudonyme de « Kléber ») (C.T.R.). Marcel Godéfroy (« Rivière ») était le délégué militaire de la zone sud (Lyon) auprès du comité militaire de l'interrégion B.

En avril-mai, les 3 sous-secteurs A - B - C de la « Région III » des FTP (Corrèze et Lot) s'étaient constitués au plan local. La numérotation usuelle fut changée en faisant précéder du nombre 23 les numéros des compagnies de la « R. III Corrèze-Lot ». Cela donnait par exemple pour le sous-secteur A les compagnies 231, 236 et 238. Aux compagnies traditionnelles, on ajouta fin mai les compagnies stalines, formées des « légats », c.à.d. ceux qui avaient rallié la Résistance mais étaient restés à leur travail jusqu'à la mobilisation. Le 1^{er} juin 1944, les FTP-Corrèze et leurs effectifs se présentaient comme suit :

(sigles : C commissaire; O opérations; E effectifs; T technique; Co compagnie; B bataillon; S sous-secteur; R région; IR interrégion)

ETAT-MAJOR REGIONAL. PC à Saint-Bonnet-Avalouze

C.O.R. : Jean-Jacques Chapou (Kléber)

C.E.R. : André Odru (André)

C.T.R. : Albert Faucher (Gustave)

SOUS-SECTEUR A, Ussel et la Haute-Corrèze - PC à Lamazière-Basse

C.O. : Léon Lanot (Louis)

C.E. : Maurice Mombazer (Flourens)

C.T. : Adrien Lanot (Pédre)

1^{er} bataillon, PC : Le Pouch de Meymac

C.O.B. : Fertig (Hannibal)

231^{re} compagnie Lamazière-Basse; Courtois (Robin)

236^{re} compagnie Saint-Pardoux-le-Neuf; Charpentier (Mâchefer)

238^{re} compagnie Chadebecq-de-Bonnefond; Pin (René) ¹

ENGAGÉS A TOUT LE : environ 130 hommes.

SOUS-SECTEUR B, Brive, Basse-Corrèze et Uzerche - PC à Chateix

C.O. : Fernand Taurisson (Jérôme)

C.E. : Pierre Boucheteil

C.T. : Dufour

¹ *Depuis Corrèze*, p. 482 sq.

² Cette esc. se trouvait à Ussel et ne participa pas aux combats de Trille.

Suivant Jean-Paul Magnac, on s'était fait une bonne connaissance des forces ennemies:

- Les soldats de la garnison du 95^e régiment de sécurité sont répartis sur 8 emplacements et quelques points d'appui: l'Ecole Normale pour filles, l'Ecole supérieure pour filles, le lycée Edmond Pezzer, la Mairie, le groupe scolaire de Souilhac, l'Hôtel Dufrenoy, l'Hôtel Cérat (caserd. La Trémolère: une cre. de Feldgendarmérie), l'Hôtel Moderne. Ils contrôlent en outre le bureau des postes et ont installé des abris à plusieurs endroits sur les hauteurs pour l'observation aérienne (p.ex. à Blaye, le château d'eau à la gare, le transformateur de Cueilley).
- Les forces du Maintien de l'Ordre (police et garde), de la milice et du SD sont cantonnées à 5 endroits: la caserne du Champ de Mars, l'Hôtel St-Martin, la gendarmerie, la maison Pradeloux (siège de la milice) et la préfecture.

Cette liste doit être complétée par les données suivantes:¹¹

- MO (caserne Champ de Mars, Lycée des garçons, Ecole supérieure des filles): environ 600 hommes.
 - 2 cre. du III. hit. du 95^e rég. sec. et autres forces allemandes: 350-380 hommes. Le détail:¹² état-major de hit. 35 hommes, 8e cre. 139 hommes, 1^{re} cre. 113 hommes (total 279 hommes), en outre: Feldgendarmerei, SD, personnel technique de la MAT et du contrôle de la production ainsi que le VS (Orskommandantur).
- TOTAL: environ 1.000 adversaires.

Les objectifs sont:

- désarmer et, si possible, anéantir la garnison allemande
- désarmer les GMR et les gardes mobiles et s'approprier leurs armes et véhicules
- rendre inoffensifs la milice et les collaborateurs connus.

Remarque: Dans ces considérations, les FTP n'évoquent que la situation actuelle à Tulle sans prendre en compte d'éventuels renforts de la troupe allemande, ni par des forces conventionnelles (Wehrmacht), ni par des forces spéciales (bataillons de police, SS). Roger Lescure entreprend une démarche auprès des groupes FTP des départements voisins de la Dordogne et du Lot afin qu'ils renforcent leur action pour empêcher les garnisons cantonnées dans leur secteur de sortir (les FTP en Creuse et en Haute-Vienne étaient déjà informés): mais une initiative semblable auprès des voisins à l'Est, dans le Cantal et le Puy-de-Dôme, n'est pas entreprise, comme le récrit le signal. Par ailleurs, les groupes de l'AS étant désignés pour des actions de sabotage, notamment sur les ponts de la Dordogne, par les plans arrêtés par le commandement allié, d'autres préparatifs en ce sens ne paraissent pas nécessaires.

Le deuxième chapitre de transition évoque la décision de Chapou de retarder l'attaque de 24 h, car que les préparatifs et l'état de l'armement sont insuffisants. Le 6 juin, les trois cadres sont envoyés pour un dernier contact et contrôle dans les trois secteurs respectifs: Godéfroy-« Rivière » se rend au sous-secteur B (Brive, Laverche, Basse Corrèze), Odru-« André » au sous-secteur A (Ussel, Haute Corrèze) et Fauchier-« Gustave » au sous-secteur C (Tulle, Argentat). On se préoccupe de la stabilité opérationnelle de la troupe du sous-secteur A (ceci sans doute en relation avec des actions de répression militaire qui avaient eu lieu les premiers jours de juin en Haute-Corrèze).

¹¹ *Expo L'Idée 2004*

¹² *Expo L'Idée 2004*

■ 1. LE RÉCIT DES FTP

Le récit du 7 juin comprend 4 chapitres :

- L'attaque de la Mann, du quartier de Souilhac et du quartier de la gare (commandant Constant Magnac « Jean-Paul » et le détachement « Brochet »)
- L'attaque du centre-ville, la caserne et le Champ de Mars (commandant Francesco Molinari « Francis » et Jean Fléquet « Yvon »)
- L'attaque au N-O (commandant Elie Dupuy « Lucien »)
- L'après-midi du 7 juin, l'assassinat des gardes-votes, report du combat.

1. Au Sud : attaque de la Mann, du quartier de Souilhac et de la gare

Jean-Paul Magnac rapporte que les deux compagnies du 2^e bataillon du sous-secteur C (la 234 et la 235) quittent leur cantonnement vers 2 h du matin et prennent position pour surveiller le quartier de la gare, Souilhac et la Mann. L'attaque débute à 5 h. À 8 h déjà, la Feldgendarmarie est classée de l'Hôtel La Trémoillière, les feldgendarmes qui se sont échappés se sont postés dans les jardins avoisinants. Un groupe FTP reste cloué un certain temps à proximité d'eux, pendant que l'un d'entre eux, Roger Simonot, s'échappe de l'encerclement. Jean Bontas, à côté de lui, est tué. Aux côtés de Magnac se trouve également Jean-Pierre Soudetie, un combattant AS. Les Allemands sont à nouveau concentrés dans le quartier de Souilhac et dans la Mann et se défendent par un tir nourri. Ils disposent d'armement lourd. À proximité de la rue des Coulimines, le sous-officier FTP Delbos est tué.

La prochaine opération vise la prise de la gare. Vers 9 h, Magnac envoie le détachement Brochet pour occuper la gare. Ils y trouvent 18 Français qui sont requis pour garder la gare et les rails. Les combattants FTP leur demandent de se joindre à eux ou de rentrer chez eux. Les gardes-votes déclinent les deux propositions et entendent rester malgré le grave danger qui les menace, puisque les défenseurs allemands sont positionnés dans les hôtels en face de la gare. Magnac se rend au PC de Kléber à la Mairie. Il apprend qu'Albert Faucher a été tué lors de l'attaque de la caserne où se trouvent les GMR et Gardes mobiles, et que le mural Panche. Ce sont surtout les liaisons qui sont défectueuses. Comme les groupes ne disposent ni de radio ni d'autres moyens, ils communiquent par des agents, souvent des membres du détachement de protection du PC. L'exiguïté de la ville et les situations de combat rendent le passage, surtout par les ponts, difficile sinon impossible. Il n'existe aucun contact vers le Nord et le Nord-Ouest. Kléber ne peut pas accorder les renforts que Magnac demande pour son secteur.

Alors qu'on avait eu un arrangement avec les GMR, cette attente ne se réalise pas et les policiers opposent une résistance soutenue dans la matinée. Dans les jardins de la Mairie, un agent de liaison FTP a par mégarde tué un autre agent de liaison.

Le retrait s'organise entre 19 et 22 h.

2. À l'Est : attaque du centre-ville, la caserne, le Champ de Mars

C'est le lieu d'engagement de la 239^e compagnie commandée par Francis Molinari et de la 233^e aux ordres de Jean Fléquet « Yvon » du 1^{er} bataillon du sous-secteur C. La 239^e se trouve devant le tribunal. Lorsque les combattants FTP essaient de passer le pont en rampant, Albert Faucher est tué au tir nourri posté à une fenêtre de l'Hôtel Moderne. Molinari, à ses côtés, ne peut que constater le mort. Avec son groupe, il atteint l'autre côté du pont. Quand ils investissent l'Hôtel

Il n'est pas interdit de penser qu'Armand Horn préfère, vu sa fonction très exposée en tant que responsable du travail obligatoire, ne pas risquer une rencontre avec les résistants à Tulle et se rendit par précaution à Brive.

L'Oberingenieur Brenner, directeur allemand de la MAT

Le directeur allemand de la MAT, l'Oberingenieur Brenner, n'était pas à Tulle pendant les combats et les bombardements. Son récit reflète donc ce qu'il a appris par ses collaborateurs ou les autres instances allemandes, à son retour à Tulle. Il déclare devant Wildhecker:²¹

« Pendant mon absence, les faits suivants se sont passés à Tulle. La rumeur qui circulait déjà depuis des semaines dans la population, disant que Tulle serait attaquée par les maquis et que tous les services allemands seraient liquidés ou faits prisonniers, cette rumeur fut réalisée dans la nuit du 6 au 7 juin par les bandits. L'ensemble des services allemands stationnés à Tulle avaient depuis un certain temps déjà élaboré un « plan de défense » qui prévoyait que le SD et la Feldgendarmarie ainsi que ceux qui se trouvaient à l'Hôtel Moderne se réfugiaient auprès de la 8^e cie établie à l'Ecole Normale des filles, dans le cas d'une alarme. Les occupants de l'Hôtel Nouvel, le personnel des chemins de fer et l'état-major du bataillon cantonné à l'Hôtel de la Gare devaient percer en cas de danger jusqu'à la compagnie à l'école de Smithac disposant d'armement lourd.

Dans la nuit susdite, la ville fut donc attaquée à plusieurs endroits, surtout la caserne des GMR au centre-ville qui était occupée par 400 hommes. Après un bref échange de tirs suivi de négociations, leur direction s'est rendue, en échange les bandits leur ont accordé le départ libre. On ne peut rien dire de la police et de la gendarmerie vu qu'elles n'entrèrent pas en action. Les tirs ont pu être si intenses que vers 10 h du matin il était impossible de se déplacer encore dans les rues. »

■ 4. BILAN PROVISOIRE

On peut établir trois bilans selon les principales forces en présence.

- Les FTP ont usé le pas décisif d'une attaque ouverte contre une garnison allemande. Ils ont attaqué Tulle de 3 côtés et réalisé après 4 à 5 h de combat des succès éviants, notamment au centre de la ville (ce qui permettrait d'isoler les Allemands aux extrémités Nord et Sud de la ville). Viennent s'y ajouter la débâcle et le retrait des GMR ressemblant à une fuite, départ qui donne aux FTP l'occasion de concentrer leur effort sur les deux points de rassemblement de la garnison allemande. L'exécution des attaques a révélé des faiblesses considérables: des hausses totalement inefficaces, la défection du sous-secteur A, la démoralisation de certaines unités non habituées au combat, l'armement insuffisant face à un armement supérieur des forces allemandes (p.ex. un canon d'infanterie dans le quartier de la gare). Ils ont à déplorer la perte du lieutenant Albert Faucher.
- Les forces allemandes n'ont pu se maintenir que dans le quartier de la gare et dans l'Ecole Normale. Elles ont dû évacuer la caserne et l'Hôtel Moderne au centre-ville ainsi que le St-Martin et la maison Rio-Blanc. Cependant, un manque complètement de documents décrivant les contacts extérieurs du III^e bil, que ce soit vers Brive, Clermont-Ferrand ou Limoges. Comme les lignes téléphoniques fonctionnent jusqu'à midi ou moins (voir les appels du chef du MO, de Vaugelas, à la préfecture), on peut supposer avec assez de certitude que le

²¹ Déclaration devant Wildhecker (Rüstungskommando Limoges): RH MA RW 24/281.

■ DOCUMENT 2

COMBATTANTS FTP TOMBES LES 7 ET 8 JUIN

Cette liste a été publiée dans *Magasin Corréze* (p. 585)

7 JUIN

Bordas Jean, 28 ans, de la 234e, tué au pont du Tribunal;
 Bunzli Victor, 43 ans, 234e, tué place de la Gare;
 Coursac René, 19 ans, 23-23e, tué rue d'Épierré;
 Chassaign Jean, 22 ans, 239e;
 Cérout Jean, 33 ans, P.C. 3e bat., tué côte de l'Hôpital (guide envoyé s.s. A);
 Delbus Martel, 38 ans, 234e, tué rue des Condamines;
 Faucher Albert, 43 ans, P.C. R3, tué au Palais de justice;
 Lazarovitz Laurent, 234e; Vergne André, 234e, tué au pont du Tribunal;
 Corréze Pierre, 234e, tué au pont du Tribunal;
 Deiffenthaler, 239e, tué rue J.-Vidalin.

8 JUIN

David André, 24 ans,
 Delpit André, 24 ans,
 Sabot Antoine, 26 ans.
 Sudour Léopold, 19 ans, blessé le 7 juin, mourut le lendemain à Argenteuil.

■ DOCUMENT 3

BLESSES ET PERTES DE LA 8e CIE.

Ces informations sont contenues dans les *Papiers de Cornil* et proviennent donc de documents allemands.

LISTE DES BLESSES DE LA 8e CIE

Grade	Nom, prénom	Date de la bless	transporté à
Uffz.	Karl Gerling	7.6.	11.6. Bordeaux
Ogefr.	Heinrich Jax	8.6.	11.6. Bordeaux
Ogefr.	Franz Veljupsek	8.6.	Angoulême
gefr.	Heinrich Schuchmann	8.6.	Angoulême
Ogefr.	Kurt Ahrenholz	7.6.	Angoulême
Ogefr.	Georg Thurm	8.6.	Angoulême
Ogefr.	Julius Grenda	8.6.	Angoulême
Ogefr.	Konrad Ziegler	8.6.	Angoulême
Ogefr.	Wentzel Rothbauer	8.6.	Angoulême
Ogefr.	Erich Gensicke	8.6.	Angoulême

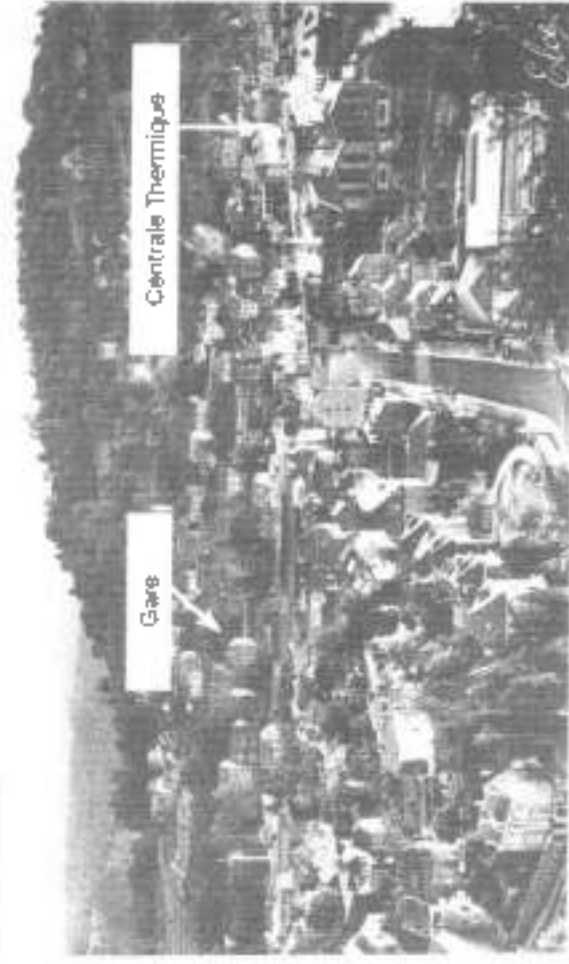
(accidenté en mars 1944: Ogefr. Jakob Blischler)



TROIS CHÈF

Une photo de l'attaque du 11 mai 1940, les troupes allemandes, de l'armée polonaise, les 18 soldats-volontaires polonais Reichsmann, Obill, Reizer, Ody, Schlegelski.

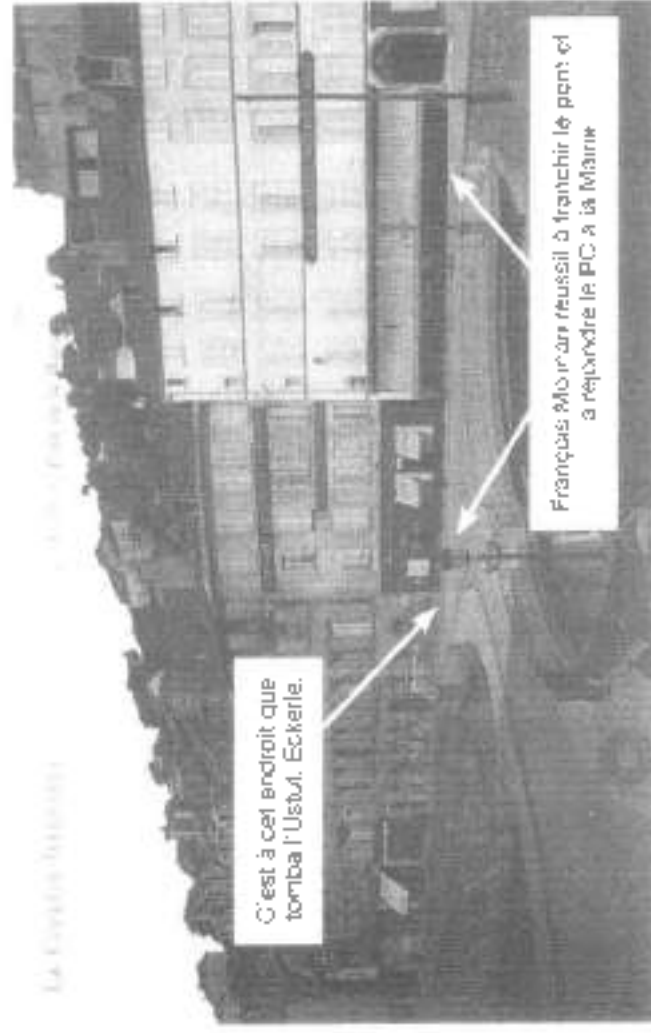
Vue du quartier sud avec les objectifs de l'attaque.



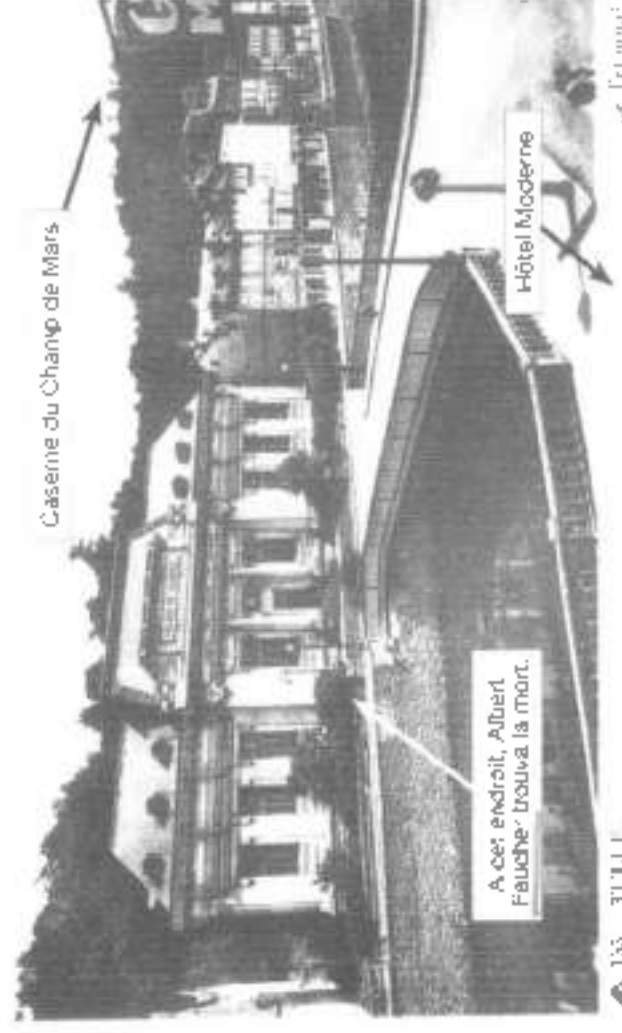
À partir de ces hauteurs que les 23-23e cie. et le détachement "Johannes" mènent l'attaque contre l'école de Souillac en la MAT.



Attaque contre la MAT, où une partie du 11e hit. s'était retranchée.



La mort du CTR Albert Faucher le 7 juin devant le tribunal. Expo Ledee.



La rencontre Eckert-Molinari. François Molinari écrit : « Je suis bloqué au milieu du pont. Dernière moi, le tir des mitrailleurs. Devant moi, à l'angle du pont, un SS avec une mitrailleuse qui attend que j'avance dans son champ de tir. Eckert fut tué et Molinari dut gagner le PC à la main. Expo

Bruno Kartheuser
**WALTER, AGENT DU SD
À TULLE**
Tome 4

**LES PENDAISONS
DE TULLE**

CRIME SANS CHÂTIMENT

éditions EDAT V'ARINA 1980

... nom Valéry (mère de la Corrèze en Dordogne) comme adjoint.

À ce niveau du département, les fonctions sont réparties comme suit à partir de juillet : CDR Jean-Jacques Chaput (Kléber) adjoint Jean-Paul Magnac ; CDR André Odri (André) adjoint Jean-Baptiste Champseix (Joseph) ; CDR André Vialle (Barraud) comme successeur d'Albert Fancher tombé à Tulle.

Le 23 juin, Roger Lescure tira de près la mort quand sa voiture se trouva soudain à proximité de l'autre, face à une douzaine de soldats allemands. Il réussit à décrocher, un compagnon fut fait prisonnier, sa secrétaire Marcelle fut tuée.

Début juillet, les PC se répartissent comme suit : Lescure à Lamazière-Basse, Rivier dans la région de Meymac (Haute-Corrèze), le CDL avec Cautlet et Labrunie à Sougein. Le PC de la direction militaire de la R. 3 (c'est-à-d. la Corrèze dans la division FTP), d'abord installé au Rosquet (commune de Chanac-les-Alines) durant l'attaque de Tulle, fut transféré à l'écart de Bourde, à Clergoux, puis au château de Sédreux, dans la même commune.¹⁷

Nouvelles structures d'encadrement : FFI et CDL

Àu début du mois de juin, on assiste à la création d'une nouvelle instance d'encadrement pour toutes les forces de la Résistance : les FFI, Forces Françaises de l'Intérieur, en exécution des stipulations du Conseil National de la Résistance.¹⁸ Le délégué militaire de la R. 5, Dochelet (alias Chasseigne), nomma à cette fonction Maurice Rousselier (Rivier).¹⁹ Le responsable FTP de l'inter-région B, Marcel Godefroy, le rencontra le 14 juin près de St-Victor-La-Penche et ils s'entendirent facilement. Godefroy (Rivier) devint l'adjoint de Rousselier (Rivier).

Après le débarquement, l'installation des CDL et des comités de libération locaux devint une urgence pour prévenir certaines velléités des Alliés tendant à faire de la France une région AMGOT administrée par les Alliés. Les FTP acquirent donc un rôle primordial dans cette course contre la montre entreprise par le général de Gaulle qui était déterminé à n'accepter qu'une France libre et souveraine.

Un premier CDL de la Corrèze s'étant constitué en 1943 à Brive dans les milieux de l'AS-ORA-MER, il avait désigné comme président l'avoué briviste Baillèly. Lorsque en été 1944, la Libération s'annonça et que les CDL s'approprièrent à devenir une structure officielle, les rapports de majorité du CDL durent être adaptés aux réalités sur le terrain. Les séances décisives eurent lieu au PC des FTP à Clergoux aux alentours du 26 juin et le 2 juillet (suivant les notes de Trojilley).²⁰

¹⁷ *Arch. Dignes, ci-dessus*, p. 105.

¹⁸ Le 26 mai 1944, le général Koenig fut reconnu comme commandant des FFI par le SFLAF (commandement suprême des Alliés). *Karlheiser-Pendleton*, p. 275 sq.

¹⁹ Rousselier fut depuis 1941 chef de l'AS dans la région de Toulouse. En février 1944, il fut appelé à Paris pour coopérer à la formation d'un état-major des corps francs de la Résistance. Depuis mars 1944, il s'occupa, dans la région de Limoges, à la préparation du « plan ven » (actions de sabotage pour le cas d'un débarquement allié). *Karlheiser-Pendleton*, p. 277. *Commissaire d'Autriche*, p. 176. Rousselier avait été contacté en 1942 par Charles Tillier, l'un des responsables du PCE illégal, pour devenir chef de l'état-major des FTP au niveau national. *Mémoires Corrèze*, p. 619.

²⁰ D'après l'incertaine F. David (op. cit.), p. 93 sq. parle d'une réunion qui se serait tenue le 14 juillet. Y auraient participé Labrunie pour représenter Brive, Bourdarias (Meyr) et la secrétaire Therondel. Le vote en faveur de Cautlet aurait eu lieu à l'école primaire. Labrunie constata l'accompagnement : « À l'écart, le siège du CDL ne sera plus à Brive, mais à Sougein... », au milieu d'un territoire occupé par les communistes, (...) J'accepte immédiatement la nouvelle fonction dans le cadre du CDL. » *Arch. Dignes*, p. 93 sq.

Après la Libération, Labrunie assumera la direction de la mairie de Brive.

constater à quel point un officier nazi non converti a pu influencer un livre français, livre dont une ancienne grande figure de la Résistance comme Marie-Madeleine Fourcade écrit la préface. (Le chapitre Weidinger sera continué dans la 2^e partie de la campagne des publications – avec Tæge, Snickler et Schneid.)

LA MORT DE LAMMERDING EN 1971

Peu avant la mort de Lammerding, la ville de Tulle se mobilisa une fois de plus pour exprimer sa colère contre l'attitude de l'Allemagne. Le 29 novembre 1970 eut lieu la plus grande manifestation de son histoire à laquelle participaient, d'après les articles de presse, plus de 5 000 personnes pour exiger l'extradition de Lammerding.¹³⁷ Antoine Soulier écrit :¹³⁸ « La ville de Tulle a vécu ce dimanche le plus beau jour de son existence. » Sur invitation de Roger Lescure, Compagnon de la Libération et ancien COIR (Maurat),¹³⁹ de nombreux responsables des organisations de Résistance et des victimes, les hommes politiques et mandataires se réunirent. On entendit comme orateurs Lucien Lacourbe (AS-MUR),¹⁴⁰ Léon Dauterment (AS-MUR), Charles Montagnac (FTP et ANACR de Corrèze), Marie-Madeleine Fourcade (présidente nationale du CAR), Pierre Villon (CNR, président de l'ANACR), André Leroy, Jean Pierre-Bloch, l'abbé Glasberg, André Boissarie, Jacques Baugé, Elie Blancourt, Gaston Charlet, Jacques Mercier. Puis la foule se rendit à la préfecture, à l'ancienne place du champ de Mars (à proximité du Pont du Tribunal) pour honorer la mémoire d'Albert Faucher et de Martiat Brigueoleix. Une délégation se rendit également au mémorial de Cueilhe où Mlle Fourcade déposa une gerbe.

En janvier 1971, Lammerding âgé de 74 ans se rendit à la clinique de Bad Tölz pour s'y faire soigner d'un cancer. En novembre 1970, il avait élu domicile à Greiling, à proximité de Bad Tölz, le lieu de nombreuses festivités et activités des SS. Il mourut à la clinique le 13 janvier 1971. Le 19 janvier, il fut enseveli au cimetière Nord à Düsseldorf, en présence d'environ 500 personnes.¹⁴¹ Le Subal Otto Weidinger donna lecture d'un discours d'éloge et de deuil, répondant de manière exemplaire aux vieux idéaux SS. Que la route de Lammerding l'ait mené en 1944 à travers la France, fut appelé par Weidinger « son sort (fatal) ». L'observateur ne peut s'empêcher de penser également aux nombreuses victimes de Lammerding dans ses autres campagnes, notamment à l'Est, victimes beaucoup plus nombreuses qu'en France. Weidinger affirme que les actions de Lammerding dans le Linnousen ont servi à « libérer un grand nombre d'Allemands des mains des maquisards. » Jusque là, on n'avait entendu nulle part ailleurs cette affirmation ni trouvé une preuve quelconque de la réalité d'un tel fait. La faute la plus grande aurait été imputable à la partie adverse

¹³⁷ Reportage paru dans le journal *Le Monde* du 10 novembre 1970, p. 5 (journal de la LICRA: Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme. C'est le président à l'époque Jean-Claude Pierre-Bloch, présent à l'enterrement de cette manifestation).

¹³⁸ *Années d'homme*, p. 172sqq.

¹³⁹ COIR, commissaire aux opérations de l'intérieur – cf. *Karlheinz Friedemann*, p. 254.

¹⁴⁰ Les principales séries étaient: AS-MUR: groupes de Résistance unies de l'Armée Secrète gaulliste; ANACR: association des anciens combattants et résistants des FTP; CAR: Comité d'Action de la Résistance, alliant de tous les réseaux de Résistance; CNR: Conseil National de la Résistance, préface de la du premier gouvernement après la Libération.

¹⁴¹ Reportage de deux colonnes dans *Le Monde* du 21 janvier 1971.

qui avait
merding
diatique
aucun
personn
comme i
famille p
nut et de
Le crimi
ment por
de Tulle
du régime
terribles
allemand
été « exé
se chiff
lemande
ment à «
devant »
queurs i
Quand o
ité », ap
caché-ca
la maniè
qui firent

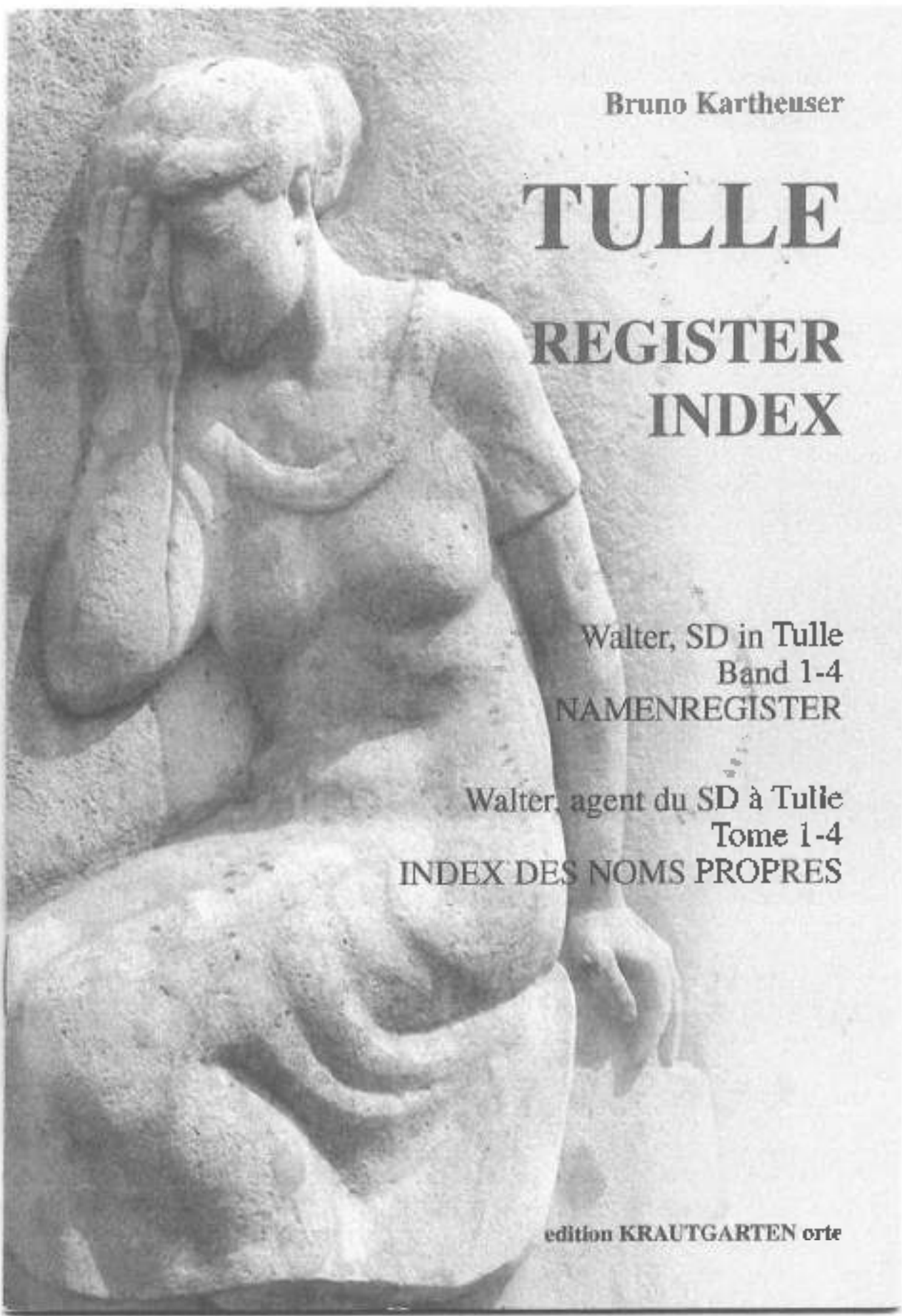
La const
d'human
ment des
sionnel u
du quille
celle-ci.

¹⁴² BA 100
des chr
petites d
personn
parues.
dées. L'
dispara
n'ay pas
survécu.
¹⁴³ A cela,
raité d
pendus.
à pour



Le souvenir, la mémoire à Tulle (ap).
 Recueillement annuel le 9 juin, lorsque la population et les familles des victimes se rendent de la gare au monument de Cuellie.
 Les balcons où furent pendues les victimes du 9 juin sont fleuris.
 Guy Faucher, fils d'Albert Faucher tombé au combat le 7 juin 1944, aide son père dans la Résistance, à peine âgé de 15 ans. - Témoins et artisans de la mémoire à Tulle : Jacques Martinet, Pierre Roubaud, Bruno Lédée. - Le maire François Hollande rend hommage aux victimes devant la stèle sur la place Louisa Paulin (en 2004).





Bruno Kartheuser

TULLE

REGISTER

INDEX

Walter, SD in Tulle
Band 1-4
NAMENREGISTER

Walter, agent du SD à Tulle
Tome 1-4
INDEX DES NOMS PROPRES

édition KRAUTGARTEN orte



Joseph Dornand



Josef Delmona



Josef Eckerle



Jean Espinasse



Albert Faucher



Lucien Fiey



Max von Frickhoff



Theodore Gattner



Charles de Gaulle



Paula Gessler



Stefan Gierers



Walter Glininger



Marcel Godefroy



Josef Grubel



Marius Gugglin



Georges Guingard

Histoire - Mémoire

C'était le maquis...

qui libéra le Pays

*Ouvrage collectif sous la direction
de Pierre LOUTY*

LA VEYTIZOU N.P.L.

Monsieur COUGNOUX proposa d'héberger Roger CHASTAING dans une maison située entre Fresnay et Coussac-Bonneval, à Paymiel.

"Rendez-vous près. Nous y serons transportés dans un camion de 'la Fraternelle'. Je dis 'nous' car y estiment dans les mêmes conditions que moi et pour les mêmes motifs : un nommé 'Saumonde'.

Ce camion transporte également des ouvriers de la société mais eux, c'est pour le travail... Ils ignorent qui nous sommes.

Arrivés devant une vieille maison, à l'aspect vétuste, en bordure d'une petite route tranquille, on nous y dépose : Saumonde et moi.

À l'intérieur, se trouve un ouvrier espagnol qui travaille pour la société. Il ne parle pas très bien le français. Il se prénomme Ramos...

Nous devons coucher dans une pièce au rez-de-chaussée, dans une pièce qui ouvre sur un bois... à côté, une pièce sert de cuisine et de salle commune avec une grande table de campagne au milieu."

Roger CHASTAING raconte alors comment ils doivent faire cuire leurs aliments au feu de cheminée, dans une vieille marmite. L'ordinaire de ces hommes est des plus rudimentaires. Bien sûr, ils cherchent à l'améliorer mais il faut aller à plus de 8 kilomètres, au bourg de Coussac-Bonneval, pour se ravitailler. Et avec peu d'argent, ils n'ont que le strict nécessaire. Par ailleurs, leur compagnon espagnol ne comprend pas très bien ce qu'ils font ici à ne pas travailler, à attendre... Le climat se détériore... Alors ils vont partir se cacher ailleurs. C'est ainsi que Roger CHASTAING entra dans la clandestinité. Il avait parfaitement cons-

cience qu'il ne lui était plus possible de rester vivre à Limoges. Il avait choisi la vie de "l'homme des bois".

Se cacher et agir pour la Résistance. C'était désormais la tâche première de celui qui devait devenir à l'État-Major régional des Francs-Tireurs le "Capitaine René" adjoint au Commandant des effectifs.

Voyage à Tulle

Roger CHASTAING avait repris contact avec ses camarades de la Résistance à Limoges, notamment avec un certain Placide qui tenait un café boulevard Gambetta. C'était une pratique courante pour obtenir des renseignements, dans les bistrotts se croisaient toutes sortes de gens, les simples travailleurs, des employés de l'administration, des policiers, des collabos et des "terroristes"...

Placide demanda à Roger de se rendre à Tulle, dans le quartier des Balcons pour rencontrer un certain Faucher, responsable des E.T.P.F. de la Corrèze. Au même moment, un nommé LEBLANC demeurant avenue Georges Dumas, à Limoges, désirait entrer au maquis et accompagnait notre ami dans sa mission. Ancien voisin de Roger CHASTAING, les deux hommes se connaissaient très bien et LEBLANC était en situation régulière...

À Tulle, la rencontre avec FAUCHER se passe très bien et il est convenu que nos deux jeunes limougeauds rejoindront une unité E.T.P. de la Corrèze. Le rendez-vous est fixé... Il faut repartir. Ce fut alors que les choses se compliquèrent.

En effet, les gardes mobiles de la Corrèze contrôlaient tous les voyageurs à

l'entrée de la gare. Pour LEBLANC, aucun problème ! Mais Roger CHASTAING ne possédait pas de vrais papiers... Il raconte :

"Devant moi, se trouve une femme d'un certain âge, chargée d'un panier en osier et de sacs ; marché noir, très certainement... Tout en tournant la tête, j'arrive devant la porte ; le garde vérifie ses papiers et au moment où il les contrôle, un canard sort la tête du panier. Rires des gens !.. Un peu de confusion se produit.

Je ris également devant le garde et, pendant qu'il est occupé, j'en profite pour me faufiler et entrer rapidement dans la gare. Sur le quai, ayant assez d'inquiétude mais tout en gardant mon sang-froid, j'accoste un employé en blouse grise qui pousse un chariot. Je lui souffle :

- Résistance... Vite ! Je suis en danger.

Rapidement sans discuter, il me conduit dans une pièce où se trouvent des chariots, des paquets et des sacs. Il me donne une blouse grise pareille à la sienne, une casquette puis un chariot à pousser. Nous revenons tranquillement sur le quai.

Ma crainte était vraiment justifiée puisque deux gardes mobiles sont à ma recherche. Ils ont dû s'apercevoir que je suis passé sans contrôle. Ils viennent vers nous et nous demandent si nous n'avons pas vu un jeune courir sur le quai ou se cacher. Nous leur répondons que non, mais qu'il a bien pu s'enfuir par les voies ou se cacher dans un wagon : le train se trouvant sur le quai. Ils vérifient tous les wagons.

Le calme revenu, je remets tout en place dans la pièce puis monte tranquillement dans le train.

Quoi qu'il en soit, je dois un grand merci à cet employé de la S.N.C.F. que je n'ai jamais revu mais qui, par son action, m'a certainement sauvé d'une arrestation."

À Uzerche, il retrouva son ami LEBLANC et ils rentrèrent à Limoges... Quelques jours plus tard, LEBLANC refusait d'entrer dans le maquis, il rejoignait la milice... On y était mieux payé ! Roger était catastrophé : il imaginait le danger. Si LEBLANC parlait... Malgré ce qu'il savait, LEBLANC ne dénonça pas les maquisards. Cependant, Roger CHASTAING avait fait prévenir FAUCHER et n'intégrerait pas le maquis de la Corrèze.

Nouveaux contacts

En août 43, Roger CHASTAING entra en contact avec un résistant qui se nommait COIGNAC. Il habitait la cité des Coutures, à Limoges.

Roger CHASTAING nous raconte cette rencontre :

"COIGNAC travaillait chez un graveur : Malinvaud, rue François Chénieux à Limoges.

Il sera capitaine E.T.P.F. à la libération de Limoges, fabriquait de faux cachets et tampons de police, utilisés pour les fausses cartes d'identité ainsi que pour les certificats de travail, obligatoires à l'époque. Nous fabriquions ces documents dans la cuisine du café de Madame CHABANEIX, 11 avenue du Pont Neuf.

Par la suite, il me mit en relation avec "Raymond", qui n'est autre qu'André LACOMBE, bien connu dans la résistance de la Corrèze dont il était originaire et en

Retour sur les tragiques événements du 9 juin 44 à Tulle...

par Michel TRESALLET

.... Dans un des derniers camions, un homme monta. Il passa devant nous, c'était M.T.,
.... Ses yeux bleus nous fixaient.

... Je n'ai jamais pu oublier le regard si bleu, ce regard étonné, comme celui d'un enfant qui ne comprend pas pourquoi il a mal.

... Il fut de ceux qui sont morts au camp d'Hersbrück quelques mois après.

Regardé dans la tourmente p.115

Pierrette Bazin

On pourrait commencer ce récit ainsi :

Tulle est une petite ville du bas Limousin. Nous sommes en 1944, c'est la guerre, deux garnisons allemandes y sont en poste pour protéger les deux usines d'armement qui sont implantées à chacune de ses extrémités : L'usine Brant (usine de la Marque) et la Manufacture d'Armes de Tulle (la M.A.T.). Il y a aussi un détachement important de la Gestapo.

Sa topographie toute en longueur suit les berges de la Corrèze. De chaque côté, les collines boisées encadrent la préfecture du département. Tout est paisible et la population attend patiemment une libération imminente.

Le 7 juin, les F.T.P. attaquent les garnisons allemandes.

L'Ecole Normale se trouvait dans un bas-fond, sous les rochers du Fourat du Pra-Limouzi. De ces hauteurs, les F.T.P. mirent le feu aux bâtiments de l'école à l'aide de bombes incendiaires. Les soldats

de la garnison, tous assez âgés ou très jeunes, obligés de sortir de leur abri, furent mitraillés par les gars du maquis.

Le 8 juin, la bataille se poursuit et se termine, dans l'après-midi, par la capitulation des Allemands retranchés dans les locaux de l'Ecole Normale d'instituteurs avec tous les agents de la Gestapo et leurs prisonniers.

On pourrait se poser des questions sur l'opportunité de cet assaut F.T.P. donné à cette petite ville bien tranquille alors que le pays est encore sous la botte de l'occupant ?

Le 8 juin 1944 au soir, la Panzer division S.S. "DAS REICH" entre dans Tulle et ce qui va suivre dépend directement de ce qui s'est passé auparavant ... etc. etc.

Cette version que certains se complaisent à propager tente à dédouaner les Allemands des horreurs qu'ils ont perpétrées dans notre région, en reportant,

l'absence de mon père. Il faut dire que ma mère a tout fait pour que nous ne ressentions pas trop cette disparition. Les enfants s'adaptent relativement aux situations qui leur sont imposées. Cependant, longtemps j'ai éprouvé un sentiment "d'anormalité" et lorsque, dans différentes circonstances, on me posait des questions sur mes parents : "Situation du père" ... "décédé" ... , et j'ajoutais ... "en déportation" ... comme pour me justifier.

Longtemps aussi il m'est arrivé de rêver qu'un jour, je le verrais revenir, et que je serais enfin normal.

Puis la vie a continué et je me suis installé dans cette situation "d'orphelin de guerre".

Ma mère nous a élevés avec le culte de ce père, qui nous aimait par dessus tout et que son honnêteté foncière orienta naturellement vers la Résistance. C'est pour cela que j'ai toujours pensé à lui quand j'ai eu des décisions importantes à prendre.

Nous habitions au N° 24 de l'avenue de la Bastille, chez les Vialle. La fenêtre de notre chambre donnait sur le parc d'une maison mitoyenne, où logeait Monsieur C... et sa famille. Il nous avait fait boucher cette fenêtre avec des briques, ne laissant qu'un jour de 20 cm en haut pour l'aération, car il ne fallait pas que nous ayons vue sur son parc. Pourquoi ? Comment avait-il obtenu ce droit ? Pourquoi le nom de mon père était-il souligné au crayon rouge sur les listes de la préfecture ?

Nous appelions Madame Vialle "Tata". Sa fille, Marcelle, jouait le rôle de nounou et nous promenait, tous les soirs, Liliane et moi, sur le trottoir qui montait vers le quartier du Balcon.

Un soir, nous nous étions sans doute attardés, une traction avant noire a

ralenti, une glace s'est baissée, puis elle est repartie. Marcelle, terrorisée, nous a serrés contre elle en nous murmurant : "Ne bougez pas les enfants, c'est le bossu". J'ai su plus tard qui était le bossu. Il avait l'habitude, à l'heure du couvre-feu, de partir de l'hôtel Saint-Martin (siège de la Gestapo) et de faire le tour de la ville en voiture.

Je me souviens aussi que lorsqu'il y avait des alertes, ma mère nous mettait dans une remorque qu'elle attelait à son vélo et nous descendait au magasin, rue Jean Jaurès, pour nous éloigner de l'usine de la Marque de peur des bombardements, qu'il n'y a d'ailleurs jamais eus.

Mon père était absent de la maison en cette période, car je ne le retrouve pas dans mes souvenirs.

Ma mère m'a dit par la suite : *"Il était agent de liaison d'Albert Faucher (Commissaire Technique Régional dans les F.T.P.). Il a été arrêté deux fois sur dénonciation. La deuxième fois c'était le jour de la foire de la Sainte-Antoine, donc le 17 janvier. Peu de temps après, A. Faucher est venu à la maison : « ça va mal, il faut partir ». C'est alors qu'il a pris le maquis."*

Il reste des interrogations dans l'histoire de mon père.

Le docteur Pouget était le médecin de la M.A.T (Manufacture d'Armes de Tulle). Ils se connaissaient très bien. Il y a peu de temps, son fils m'a affirmé se souvenir de les avoir vus en conversation le 8 juin dans l'après-midi, donc le jour de la fin de l'attaque de l'École Normale par le maquis.

A-t-il participé à l'attaque de Tulle ? Si oui, pourquoi n'est-il pas reparti avec les autres ? Comment l'a-t-on trouvé avec autant de facilité, compte tenu de la géographie des lieux, s'il n'y a pas eu dénonciation ? Je ne le saurai jamais.

LA BARAKA

(Mes coups de chance)

par Roger SALESSE

Il y a une dizaine d'années Roger SALESSE nous avait livré ses souvenirs de résistant en Corrèze et en Creuse dans un très bel ouvrage "J'avais 20 ans en 1940". Écoutons-le à nouveau

Notre existence, notre vie ne nous appartient pas. Dès la naissance, des mères n'ayant pas souhaité un enfant ou dans l'impossibilité d'en assurer l'existence commettent des infanticides.

L'environnement familial et le milieu social détermineront une carrière, une vie, plus ou moins longue et dangereuse où les risques seront fonction de votre position, de votre environnement, incontrôlable, incontournable.

Des événements extérieurs, totalement indépendants de votre volonté, guideront votre existence, c'est particulièrement vrai en période de conflit de guerre par exemple ou, encore, le pot de fleurs qui vous tombe d'un balcon sur la tête.

À l'inverse, certains bénéficieront d'une chance extraordinaire : gros gains au loto ou autres loteries, héritage inespéré ou, autant de circonstances tout à fait exceptionnelles où la vie ne tient qu'à un fil et vous permettront d'échap-

per à une mort quasi-certaine.

Je me considère comme un exemple de ces personnes ayant profité d'une chance tout à fait extraordinaire que je qualifie de **BARAKA**, terme qui caractérise parfaitement des événements particulièrement dangereux que j'ai traversés sans dommage, cependant que l'issue inéluctable semblait l'arrestation, la déportation et, plus probablement, la condamnation à mort et la fusillade.

J'écris ces lignes en pensant à tous ceux qui n'ont pas eu la même chance que moi, camarades morts en luttant pour que nous puissions vivre libres, en une société plus égalitaire alors que le fascisme et Hitler menaçaient l'avenir pour des siècles

Je pense plus particulièrement à mes camarades, Dédé LAGRAFEUILLE bésillé à la prison de Tulle, avec qui, lors de mes passages au Lonzac, je partageais de succulents casse-croûtes, alors que je lui apportais des tracts et les directives de notre chef Pierre GANE, pour beaucoup oublié.

Je pense à Robert DELORS qui pour moi est le plus valeureux des résistants que j'ai connus : organisateur incomparable du PC en Corrèze, des ETPE en Creuse. Lors de nos adieux, alors que repéré par la milice, il partait rejoindre la Dordogne où une res-

Hommage au Grillon

Par Pierre LOUTY

Dans les années 80, j'ai eu la chance de rencontrer Roger CHASTAING. C'était un homme discret, très souriant et fort sympathique. Il se présenta un jour à mon bureau avec un petit classeur d'écolier et deux ou trois cents feuillets où il avait écrit, avec beaucoup de soin, un récit qu'il avait tout simplement intitulé : *j'étais F.T.P.F. en Haute-Vienne*.

- Je parie, me dit Roger, que tu ne connais pas ce sigle... F.T.P.F. !

- Si bien ! lui répondis-je. J'ai même été bercé par les récits de la Résistance. Mon oncle Robert appartenait au maquis du Mont Gargan, celui de GUINGOUIN...

- GUINGOUIN ! C'était "Le Grand"... Cependant il convient d'ajouter qu'il n'était pas le seul... Nous, les F.T.P.F., nous étions très nombreux et dispersés sur l'ensemble du territoire de la Haute-Vienne. Nous appartenions à la R5 - D4. Ce classeur renferme mon histoire... Tu en feras ce que tu voudras. Elle n'intéressera peut-être pas... Seulement, voilà : je voudrais que tu en fasses imprimer une dizaine d'exemplaires pour ma famille...

Une dizaine d'exemplaires ! Je gardais le petit classeur bleu et, le soir même, je me plongeais dans ces feuillets pour découvrir l'extraordinaire aventure d'un homme qui, à vingt ans, avait choisi d'entrer en Résistance. C'était l'histoire du "grillon". Pourquoi avait-on surnommé ainsi le capitaine René ? J'ai cherché longtemps... Je crois avoir trouvé maintenant mais Roger n'est plus là : il ne pourra me confirmer. Le capitaine René



Roger
CHASTAING :
Capitaine
RENÉ
adjoint à
R.E.M.R.
des F.T.P.F.
de la
Hte-Vienne

était comme le grillon champêtre : un insecte qui sait si bien se cacher au moindre bruit et reparaitre dès qu'il n'entend plus rien. Alors, le grillon se met à chanter comme pour narguer le passant qui l'a dérangé... Se cacher ? Imiter la boule de Mercure ? C'est bien là toute la vie d'un résistant telle que Roger CHASTAING la mena de 1940 à la libération de Limoges. Il y a peut-être aussi une autre explication, plus physique, plus ressemblante ! Roger était un grand sportif. Toute sa vie, il a fait du vélo et il avait ainsi considérablement développé sa cage thoracique. C'était un vrai grillon ! Et j'ai eu la chance de le connaître !

pensabilité importante l'attendait mais aussi, hélas, une mort glorieuse : son corps fut brûlé sous des fagots par les Allemands. Sur le quai de la gare, tel St. Martin, il m'offrit son manteau dont j'avais le plus urgent besoin.

Je pense à Albert FAUCHER, qui fut mon entraîneur au Véloce-Tulliste, vrai meneur d'hommes, au contact chaleureux, que je retrouvais par la suite dans les F.T.P.F., tué lors de la bataille pour la libération de Tulle.

Pourquoi eux ? Pourquoi pas moi ? Destin... **BARAKA** !

Voici quelques exemples : huit des circonstances illustrant cette chance, cette **BARAKA** qui me permet aujourd'hui de vous les conter. Il y en eut d'autres, moins significatifs.

FORET DE CHADON :

Nous sommes en 1943, les Allemands, fortement éprouvés par l'armée soviétique (Stalingrad fut le tournant de cette guerre !), avaient besoin de main-d'œuvre pour faire tourner leur machine de guerre... Ils avaient envahi la zone Sud et le gouvernement de Vichy avait décrété le STO (Service du travail obligatoire). Pour les appelés corréziens, c'était la construction du mur de l'Atlantique qui devait prévenir de l'invasion de tout notre littoral.

Je travaillais à la Marque (Tulle). Notre résistance était déjà bien organisée : sabotage de la production des obus de 120 et des ogives de 25 anti-chars. Nous faisions des quêtes de soutien aux emprisonnés et aux premiers réfrac-

taires.

Fin mars, c'était mon tour d'être appelé au S.T.O. Bien sûr, je n'y répondis pas. Une première planque chez une arrière-grand-mère à Saint-Chamant ne me donna pas toutes satisfactions. Elle était trop éloignée de mes activités de résistant.

Des relations de mon père nous avaient indiqué une cabane de bûcherons, inoccupée entre deux coupes de bols et parfaitement isolée, au milieu d'une grande forêt. C'était la planque parfaite. À l'Est, le sentier d'accès, envahi par les ronces et les fougères, était impraticable. J'accédais à la cabane par un sentier opposé, en traversant très prudemment, sur le tronc d'un gros arbre abattu en passerelle et le vélo sur l'épaule, la petite rivière la Montane.

J'occupais les lieux depuis un certain temps sans jamais la moindre rencontre, j'y couchais surtout. La journée, je m'occupais le plus souvent du courrier pour la résistance et du passage des candidats au maquis du premier camp des Monédières.

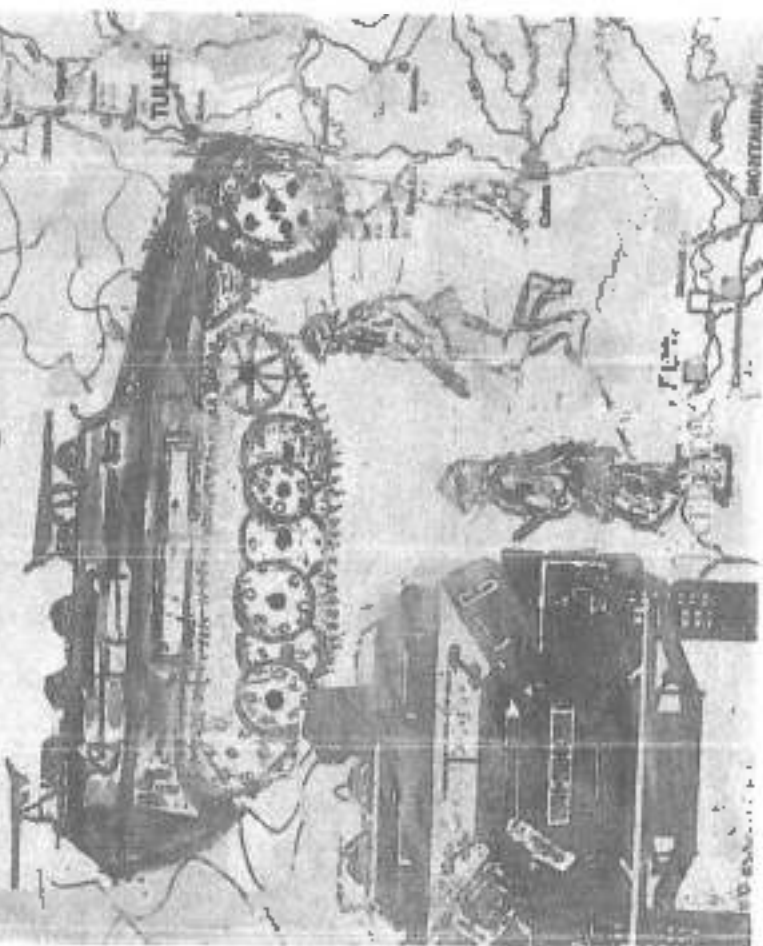
Un matin, alors que j'avais couché à Tulle chez mes amis VIACROZE où la disposition des lieux permettait de s'échapper par le lit de la Corrèze en cas d'alerte, je roulais en direction de la vallée pour rejoindre ma cabane lorsqu'en vue du Pont de la Prade sur la Montane, j'aperçus, postées et espacées le long de la route, des silhouettes d'uniformes pas du tout rassurantes dans ma situation.

Pas téméraire, méfiant, je fis demi-tour et rejoignis Tulle. Des camarades allèrent aux nouvelles. Il s'agissait bien

Paul Mons

Afin que nul n'oublie

En France
la Das Reich fit la guerre aux civils



Bibendum), et procéder aux coupures ferroviaires prévues par le Plan vert.

Il était clair que l'A.S. Corèze, sans ordre formel de l'état-major du Général KOENIG, n'attaquerait pas immédiatement les garnisons allemandes. Cette stratégie ne pouvait choquer personne, elle correspondait exactement à ce qu'avait souhaité le Général DE GAULLE dans son discours radiodiffusé de Londres, le 23 octobre 1941, dont un court extrait fixait la conduite à tenir par les forces se rangeant sous sa discipline : « Dès que nous serons en mesure de passer tous ensemble à l'attaque par l'extérieur et par l'intérieur, vous recevrez les ordres voulus. Jusque-là, patience, préparation, résolution ».

Les maquis F.T.P., largement implantés dans le département, comme dans toute la région, disposaient aussi d'un vaste réseau de légaux⁷ impliqués dans les divers secteurs d'activité. Ils bénéficiaient d'une forte considération auprès de la population civile. La réussite d'un certain nombre de coups de mains n'était pas étrangère à ce phénomène, et tout ce qui pouvait porter atteinte à l'ennemi était vu d'un bon œil. Les F.T.P. n'avaient pas encore rallié les F.F.I. et n'admettaient pas de recevoir des directives de Général KOENIG qui, de son quartier général londonien de Bryanston Place, avait pour mission de coordonner toutes les opérations de la Résistance sur le sol français. Cette position « politique » ne les empêchait pas d'entretenir les meilleures relations avec les agents des réseaux BUCKMASTER. Les deux agents responsables du réseau S.O.E. AUTHOR-DIGGER, qui intervenirent dans la région, furent Henry PEULEVE (Jean) puis, après son arrestation Jacques POIRIER (Nestor). Ils eurent de fréquents contacts avec les F.T.P., qu'ils considéraient plus interventionnistes que l'A.S. ; ils les firent bénéficier des parachutages d'armes et de matériel léger qu'organisait COPA.

COPA prit forme en 1942, à l'initiative de Martial BRIGOULEIX, alias Beaudouin, à la tête du Corps franc A.S.

Bugac - 13 CRA - Londres

Tulle, et avec l'aide d'Albert FAUCHER et d'André VIALLE, qui n'avaient pas encore rejoint les F.T.P. Les principales préoccupations de COPA consistaient à alimenter les groupes installés dans les bois et à camoufler les armes et fournitures reçues de Londres.

Même si elles ne s'élevèrent pas au grand jour, il y eut çà et là quelques tensions entre l'A.S. et les F.T.P. quant à la répartition et à l'occupation de ces armes, leur détention constituant le moyen essentiel de jouer un rôle prépondérant lorsque seraient engagés les combats contre les garnisons allemandes.

À l'instar de l'A.S., les F.T.P. avaient adopté fin 1943 un dispositif de commandement à trois niveaux, qui répartissait les ordres reçus du Comité National F.T.P. En gros, pour la moitié sud de la France, ce dispositif était doté d'un Comité Militaire de zone sud basé à Lyon (C.M.Z.S.), duquel dépendaient des Comités Militaires Interrégionaux (C.M.I.R.), qui chapeautaient les Comités Militaires Régionaux (C.M.R.).

Chaque niveau disposait d'une structure identique, qui comprenait :

- Un commissaire aux effectifs (C.E.) ;
- Un commissaire technique (C.T.) ;
- Un commissaire aux opérations (C.O.).

Préparation de l'insurrection

L'organisation hiérarchique des F.T.P., placée sous l'influence interactive du Parti Communiste, fut infiltrée en zone sud et au plus haut niveau par un Alsacien nommé ILTIS⁸, alias Boulanger, qui s'était vu confier imprudemment le poste de C.T. à Lyon. Il était en contact direct avec le C.T. de zone qui s'appelait PUYOO, alias Ménigiac. Dès le samedi 13 mai 1944, PUYOO, qui avait rendez-vous avec ILTIS, fut appréhendé par la Gestapo de BARBIE. Puis très rapidement, tout l'état-major du C.M.Z. fut arrêté, ainsi que les membres du C.M.I.R. et du C.M.R. du secteur.

La zone sud décapitée, au moment où l'ensemble des

Dans l'après-midi du 6 juin, les autorités locales, pressentant l'attaque du maquis, avaient fait prévenir la population par haut-parleur : « En cas de bataille ou de fusillade, les volets des fenêtres devront être fermés et les habitants devront rester à l'abri dans leurs maisons ».

Le 7 juin au matin, à 5 heures, la 239^e compagnie déclencha les hostilités par des tirs de bazookas sur la caserne du Champ de Mars. Ceux-ci furent suivis par une vive réaction des gardes et des G.M.R., malgré, dit-on, leur intention antérieurement déclarée de ne pas résister.

Sur les quais, les combats faisaient rage et les Allemands défendaient d'arrache-pied l'immeuble de l'Hôtel Moderne », où était rechauffé leur état-major. C'est quasiment en face de ce bâtiment, devant le tribunal, qu'Albert FAUCHIER, alias Gustave, lieutenant F.T.P. rattaché au commandement militaire, fut tué d'une balle en plein visage.

Les fusillades se poursuivirent durant plus de 6 heures, mêlant le feu à une partie de la caserne. Effrayées par l'ampleur de l'attaque, les forces du maintien de l'ordre ayant à leur tête le Colonel COLOMB, hissèrent un drapeau blanc. Après tractations, elles furent autorisées à quitter Tulle vers 16 heures, avec armes et matériels. C'est un convoi d'environ 600 hommes - peu d'éléments des forces suppléées intégrèrent la Résistance ce jour-là - qui prit la direction de Limoges, avec sur le véhicule de tête le drapeau blanc des vaincus. Dans son rapport, le préfet TROUILLE qualifia ce départ de « fuite déshonorante ».

On ne manquera pas de s'interroger sur l'isolement des forces de Vichy, auxquelles la garnison allemande n'apporta aucun secours. Alors que l'attaque de Tulle était imminente, le Préfet Pierre TROUILLE avait refusé, à la délégation de la Gestapo venue le solliciter, que les forces du maintien de l'ordre s'unissent aux Allemands pour faire front commun contre le maquis. Le Préfet justifia son refus à l'interprète Walter SCHMALLD en se référant à une circulaire BOUSQUET :

L'organisation de l'attaque de Tulle, que le haut commandement allemand considérait comme la citadelle du maquis, fut finalisée le 2 juin au soir au P.C. des F.T.P. Corrèze. Marcel GODEFROY (Rivière), et CAULET (Laurent) qui devait l'aider, furent désignés comme les responsables. La direction initiale de l'opération serait assurée par le lieutenant Jean-Jacques CHAPOU, alias Kléber », assisté du lieutenant André ODRU (André), du Lieutenant Albert FAUCHER (Gustave), et du chef d'état-major, le lieutenant Constant MAGNAC (Jean-Paul). L'ouverture du feu y était fixée à 5 heures, le matin du 7 juin.

Les objectifs poursuivis, Marcel GODEFROY les avait présentés à chacun des chefs de bataillon qui allaient participer à la tentative de libération de Tulle. Ils se résument ainsi :

- Obliger l'ennemi à maintenir dans la France occupée des garnisons importantes, le privant ainsi de renforts nécessaires sur les fronts où se déroulaient les combats ;

- Entraver les liaisons et communications des Allemands, leur infliger des pertes en hommes et en matériels, et s'opposer à ce que leurs forces puissent se rendre, tout au moins dans des délais raisonnables, sur les lieux de débarquement ;

- Démoraliser, ou mieux retourner à l'avantage du maquis, les forces policières françaises (G.M.R., Police, Gendarmerie, etc.) et châtier la Gestapo, les miliciens...

- Enfin, en cas de succès, libérer une partie importante de la Moyenne et de la Haute-Corrèze, qui s'y prêtait admirablement, en raison de son relief boisé, accidenté et mal desservi en voies de communication ».

Un vent de soulèvement soufflait donc en Corrèze. Il aurait dû se limiter à déboucher l'occupant et ses complices. Mais quelques débordements sectoriels tendent à accréditer l'idée qu'une insurrection plus générale a pu être envisagée dans l'esprit de quelques exaltés. A titre d'exemples, on note ainsi que les 6, 7 et 8 juin 1944, les compagnies statiques du 6^e bataillon F.T.P. contrôlèrent certains axes de communication. La 23-31^e

Résistants tués au

- 12 F.T.P. non identifiés
- CHASSAING Marcel Jean, 52 ans.
- BUNZLI Victor, 43 ans.
- DELBOS Marcel, 38 ans
- CEROU Jean, 33 ans
- FAUCHER Jean Albert, 13 ans (18.03.1901)
- BORDAS Jean, 26 ans
- SABOT Antoine, 26 ans
- DELPIT André, 24 ans
- CORRÈZE Pierre, 23 ans
- DIEFFENTHALER René Jean, 23 ans
- DAVID Marc, 21 ans
- LAZOROVITZ Laurent, 21 ans
- VERGNE André, 21 ans
- COURSAK René, 19 ans

*Assassinés par les SS de la Division DAS REICH
lors de son arrivée à Tulle*

- ESPINAS Léonard, 60 ans
- BUSSON Louis, 39 ans
- MARTHON Pierre, 38 ans
- BROUSSE Jean, 37 ans
- PEYRAT Georges, 36 ans
- BESSE Gabriel, 35 ans
- CARRÉ Marcelle, 26 ans
- CHAUZEIX Louis, 23 ans
- SEGUINE Pierre Louis, 17 ans
- PRESSET Joseph, 16 ans

Michel Peyramaure

LA DIVISION MAUDITE

roman-document

La marche de la
Das Reich
de Montauban
au front de Normandie
par Tulle et Oradour

ROBERT LAFONT

Demain, je dois rencontrer « Pierre ». Je vais entrer dans une nouvelle existence. Ma décision est prise et je m'y tiendrai.

JEAN-JACQUES CHAPOU

P.C. du magasin aux environs de Tulle. Le matin.

C'est André Vialle (« Barraud ») qui apporta la nouvelle au P.C. de Saint-Bonnet-Avalouze, tôt dans la matinée, frémissant d'excitation. Chapou et lui se connaissaient bien : Vialle était membre du réseau C.O.P.A., chargé des parachutages.

— Mes camarades, dit-il avec des graviers dans la voix, nous vivons une grande journée. J'ai entendu ce matin, à la radio de Londres, une nouvelle de première importance : l'annonce que le débarquement avait eu lieu en Normandie. Puis il y a eu ce message que j'attendais avec impatience : « *Dans la forêt normande est un lieu-dit...* » Vous savez ce que ça signifie ?

Chapou, que la joie transfigurait, prit Vialle par les épaules, le regarda droit dans les yeux :

— Tu as bien entendu, au moins ? Ce n'est pas une fausse nouvelle ?

— J'ai bien entendu, dit Vialle. Ce message annonce l'ouverture d'un nouveau front en Europe. J'avais tous mes esprits et j'étais parfaitement réveillé. Ordre nous sera donné incessamment de déclencher les plans Vert et Tortue : coupures de voies ferrées, attaque des convois routiers allemands vers la Normandie, sabotage des ponts de la Dordogne...

Chapou tournait en rond dans la pièce.

— Deux ans que nous attendions cette nouvelle ! Deux ans, camarades. A partir d'aujourd'hui, tout va changer.

— Le plan Vert, le plan Tortue, dit Odru, il y a belle lurette que nous les avons appliqués sans attendre les consignes de Londres, mais à partir d'aujourd'hui nos actions vont s'intensifier. Il reste à espérer que les Alliés maintiendront leurs têtes de pont et que des armées et du matériel nous tomberont du ciel, sinon...

— Nous en aurons besoin, dit Vialle. La plupart de nos unités sont sous-équipées.

Annie venait de rejoindre le groupe ; elle pleura sur l'épaule de Chapou.

— Va dans l'enclos, lui dit Chapou. Tu y trouveras Faucher et Godefroy en train de réparer le moteur de la Simca. Annonce-leur la nouvelle et demande-leur de nous rejoindre tout de suite. Réunion du comité militaire.

Faucher et Godefroy, qui étaient revenus avec Odru d'une mission auprès des commandants de sous-sections, arrivèrent peu après en s'essuyant les mains à de vieux chiffons. Tous s'empressèrent avec émotion avant de prendre place autour de la lourde table de campagne. Annie apporta une bouteille de piquette qu'elle avait mise à rafraîchir dans le puits, suspendue à une ficelle. Elle fit le service en s'essuyant les yeux.

— A défaut de champagne... dit Chapou en levant son verre. Le premier vin de la liberté, camarades.

— Tu vas un peu vite, dit Odru.

— Ne trouvez-vous pas étrange, dit Godefroy, que la date du débarquement coïncide, à un jour près, avec celle de notre attaque de Tulle ?

— Simple coïncidence, dit Odru. Je ne suis pas superstitieux, et ce n'est pas pour faciliter notre opération que les Alliés ont décidé de débarquer...

— Moi, dit Godefroy, j'y vois un signe : celui du succès de nos actions à venir.

Il vida son verre d'un trait, le rempli de nouveau avant d'ajouter :

— Bien entendu, cette nouvelle ne change rien à nos plans.
— Au contraire, dit Odru. Nos hommes seront plus décidés encore. J'imagine que les Fritz doivent être dans leurs petits souliers. Nous devons profiter de leur désarroi et ne pas leur laisser de répit. Ils ont entendu le tonnerre ; ils vont recevoir la foudre !

Il y eut un silence. Tous avaient les yeux fixés sur Chapou qui faisait tourner son verre entre ses mains d'un air absorbé.

— Eh bien ! dit Godefroy, tu ne dis rien ? Si tu n'es pas d'accord, donne-nous tes raisons.

— Vous savez bien que je suis d'accord, dit Chapou, mais aussi

que tout n'est pas joué. Au cours de la nuit du 4 juin j'ai reçu une note de Lanot, de son P.C. de haute Corrèze. Il cherchait à recoller les morceaux de son bataillon tactique que les Allemands ont dispersé, et je sais qu'il n'a toujours pas réussi. Toi, Odru, toi, Faucher, qui revenez de son secteur, vous ne pouvez pas l'ignorer. Sans ce bataillon, l'opération sur Tulle devient une aventure dangereuse. Mon avis est qu'il faut retarder cette attaque d'une journée.

La veille, il avait noté sur son carnet : « *Les raisons invoquées par moi sont que la précipitation risque de faire échouer une opération préparée trop hâtivement.* »

- Tu plaisantes ! dit Odru. Si c'est la situation du bataillon de la haute Corrèze qui te tracasse, tu as tort. La 236^e compagnie est sur le point de prendre la route : près d'une centaine de combattants avec, en plus, une unité d'une quarantaine de mineurs de charbon venus de Messeix.

- Quand as-tu rencontré Lanot pour la dernière fois ? demanda Chapou.

- Ce matin même, aux obsèques de Vialat, au cimetière de Combrèssol. Lanot a fait un discours et il avait encore des traces de larmes sur les joues. La 236^e compagnie et le groupe des mineurs arriveront ce soir dans les environs de Tulle, par camions, à l'endroit qui leur a été assigné : le bourg de Saint-Pardoux-le-Neuf. De là, ils feront mouvement vers Naves. Lanot est un homme de parole. Je ne permets pas qu'on doute de lui.

- Je ne conteste pas sa parole ! dit durement Chapou. C'est vrai, Lanot est un homme d'honneur, mais ce n'est pas d'honneur qu'il s'agit. Tant que je ne verrai pas ses hommes aux portes de Tulle...

- Saint Thomas ! dit Odru d'un ton sarcastique.

- D'autre part, ajouta Chapou, nos « légaux » de Tulle, lorsqu'ils auront confirmation de la nouvelle du débarquement, risquent d'être tentés, en tablant sur la panique des Allemands, de retourner dans leur famille pour fêter l'événement et régler leur compte aux forces gouvernementales. Il faudra les en dissuader. Des actions désordonnées risquent de faire échouer notre opération.

- Chapou a raison, dit Godefroy. Je fais prévenir les responsables par nos agents de liaison.

- Comment se comporte le 2^e bataillon commandé par Dupuy ? demanda Chapou.

- Aucun problème, dit Godefroy. Les troupes de Dupuy sont gonflées à bloc, et lui aussi...

Élie Dupuy revenait d'Allasac, commune proche de Brive, située sur la ligne de chemin de fer de Paris. La 235^e compagnie de son 2^e bataillon avait procédé à l'attaque d'un train, après avoir contraint les gendarmes de la localité, sous la menace des bazookas, à livrer leurs armes.

Le train attendu était escorté par des soldats allemands logés dans un wagon, qu'il avait fallu attaquer au bazooka. Après une brève résistance, les Allemands s'étaient débandés à travers bois, laissant les voyageurs dans les wagons. Drôles de voyageurs ! Une centaine de jeunes, requis par le Service du Travail Obligatoire pour aller travailler dans les usines du Grand Reich. Parmi eux, un Allemand réfractaire : Gerbard Léo, qui s'était fait pincer pour propagande antinazie et avait gagné le maquis.

Au soir de cet exploit, revenu à sa base de départ, Élie Dupuy avait reçu la visite de Godefroy qui avait écouté avec intérêt son récit.

- C'est un bel exploit, dit le commissaire aux opérations, mais nous attendons mieux encore de toi et de tes hommes. Nous préparons une opération de grande envergure dans le cadre de l'insurrection nationale qui approche. Nous allons prendre Tulle et donner ainsi le signal que d'autres attendent.

Élie Dupuy avait eu un mouvement de surprise. Tulle ! C'était un gros morceau.

- Je t'en parlerai plus longuement dès que nous serons seuls, avait murmuré Godefroy.

Ils avaient attendu patiemment que le vieux couple de paysans qui hébergeait le P.C. du bataillon ait regagné sa chambre. Godefroy avait étalé sur la table couverte d'une toile cirée rapée un plan de la ville, où les points stratégiques étaient indiqués par des marques de couleurs¹.

- La base de ton bataillon sera ici, au nord de la ville, à la

1. Voir en annexe le plan de Tulle.

- Ça pourrait aller mieux, répond un jeune lieutenant. Pourquoi ces salauds ne se rendent pas? Ils savent qu'ils sont foutus et qu'ils vont griller comme des poulets s'ils n'amènent pas le drapeau blanc. Et ils répondent à nos sommations en nous canardant. Ça fait mal au ventre de tirer sur des Français, chef!
- Il faudrait pouvoir donner l'assaut, répond Odru, mais ça ferait un massacre car vous vous trouveriez sous le feu du bataillon Dupuy, venu du versant opposé. Avez-vous encore des munitions?
- Il y a beaucoup de gaspillage.
- Et le moral?
- Nous tiendrons jusqu'à ce que ces fumiers se rendent.

Installés depuis cinq heures du matin dans la salle du conseil municipal, Jean-Jacques Chapou et Louis Godefroy tournent en rond, incapables de rester immobiles. Chapou est très pâle, une lueur d'inquiétude dans l'œil; il a négligé de se raser, et cette ombre sur ses joues lui donne l'air plus sinistre encore.

- Le moral de nos troupes, dit Magnac, n'est pas au beau fixe. Notre ami Albert Faucher a été tué. Robillard et le lieutenant soviétique Boguinski, embusqués près de l'hôtel de ville et qui devraient donner l'assaut, sont cloués sur place.
- Rien ne va comme nous l'avions prévu! s'écrie Chapou. Nos agents de liaison font ce qu'ils peuvent mais ils ne sont guère efficaces et notre armement n'est pas adapté au siège d'un édifice de cette importance.
- Comment se comportent les autres secteurs? demande Godefroy en s'efforçant de conserver son calme.
- Une bonne nouvelle: le détachement Brochet a fait des prisonniers dans le quartier de la gare, répond Magnac. Le groupe scolaire et la Manufacture d'Armes où s'est retranché le gros de la garnison allemande sont sous le feu de nos armes. Le lieutenant «Maurice» a essuyé un terrible tir de Minnen et de canon 37 mais il a éliminé un poste de bazooka à la «Manu». Un poste de mitrailleuse a été balayé par le lieutenant Boisvert, qui commande la 234^e compagnie. Il a eu un homme tué: le sergent Delbos...
- Sans s'asseoir, Chapou jette rapidement quelques notes sur une feuille.

- Quoi encore. Magnac? dit-il.
 - «Maurice» manque de munitions. Il réclame une compagnie de renfort avec des mortiers Piat et des bazookas. Une bonne nouvelle: j'ai rencontré un gars du bataillon Lanot, sous-secteur «A», au pont de chemin de fer de Roussoles, mais incapable de dire où se trouve son unité.
 - Et ton secteur?
 - Nous avons besoin de renforts nous aussi. Les Allemands sont puissamment retranchés à la Manu et à l'école de Souillac.
 - Des renforts... Des munitions... proteste Godefroy. Où veux-tu que nous en trouvions?
 - Nous ferons donc de notre mieux, dit tristement Magnac.
 - Le mieux que nous ayons à faire, dit Chapou, c'est de donner l'ordre de cesser le feu pour nous réorganiser et voir exactement où nous en sommes.
- Il retient la question qui lui brûle les lèvres, puis il la lâche au moment où Magnac va quitter la salle.
- Est-ce que tu sais où est Annie?
 - Je l'ignore, dit Magnac.

De sa fenêtre donnant sur le parc, le préfet Pierre Trouillé regardait le ciel s'éclaircir au-dessus de la colline. Une accalmie était intervenue; les attaquants devaient dénombrer leurs pertes. Le préfet songeait à ce que le chef de la Gestapo lui avait annoncé la veille: «Nous attendons des renforts d'ici trois jours...» Si ce triste sire disait vrai? Si l'une des divisions du groupe d'armées «G» cantonnées dans le Sud-Ouest passait par Tulle en remontant vers la Normandie? Pierre Trouillé ne put contenir un frisson qui l'ébranla de la tête aux pieds. Il avait relaté cet entretien à Letourneur, chef du S.T.O., dont le visage avait pris soudain une teinte grisâtre.

Profitant d'un répit, le préfet jeta quelques notes sur son carnet: des repères pour le livre qu'il écrirait peut-être plus tard. Tout y sera noté de ce qu'il aura vu, entendu, ressenti, en témoin lucide et sans passion. Ses choix idéologiques sont faits depuis longtemps, et Vichy n'entretenait pas d'illusion à son sujet: comme son prédécesseur, Bernard Lecornu, il est suspect, mais on le sait bonnête, habile et compétent; un bon commis de l'État

- Nous étions décidés à monter à l'assaut du ciel, dit-il. Il ajouta :
- Nous avons des choses importantes à nous dire, monsieur le préfet. Tout d'abord, vous n'oubliez pas que la libération de Tulle est due à nos seuls partisans F.T.P.?
- Le préfet sourit. Comment aurait-il pu l'ignorer? Dupuy dressa un tableau sommaire de la situation et fit état des pertes : celles des partisans et celles de l'ennemi.
- Tout n'est pas terminé, dit le préfet. Que faites-vous du gros de la garnison allemande? Elle ne s'est pas rendue, que je sache?
- Demain, elle aura mis bas les armes, sinon nous la réduirons par une attaque en règle. Nos hommes sont encore pleins d'ardeur et de courage.
- Il ajouta en se levant :
- C'est d'administration que je suis venu m'entretenir avec vous, dit-il. Elle doit se poursuivre sans hiatus, mais ce n'est pas mon affaire. Vous savez qu'à Guéret, libérée depuis hier, les partisans ont réinstallé le préfet Vasserot à son poste. Nous souhaitons que vous restiez au vôtre. Votre sympathie pour la Résistance est bien connue.
- Votre confiance m'honore.
- Vous conserverez donc la direction de l'administration préfectorale, sous le contrôle d'un comité civil.
- Le préfet sursauta.
- Voulez-vous dire que vous allez installer ici un comité chargé de contrôler mes actes?
- Dans quelques jours l'organisation du Parti prendra des dispositions plus précises.
- Le préfet se leva brusquement.
- Je ne puis accepter cette restriction! dit-il d'un ton sec. Vous me faites confiance et je reste. Sinon, je me retire et me considère comme votre prisonnier. Tout ce que je puis accepter, c'est un système de liaison.
- Dupuy eut un mince sourire.
- Allons, monsieur le préfet, ne vous emportez pas! Nous avons de bonnes raisons de penser que vous êtes un bon patriote. Vous resterez donc maître de vos services et nous ne vous importunerons pas dans vos fonctions. L'essentiel est que nous

avons libéré cette ville. Demain, ce sera le tour de Brive et la Corrèze entière suivra.

« Votre optimisme me fait chaud au cœur, mais je ne puis le partager. Je crains fort que la garnison de Tulle ne reçoive des renforts d'ici peu.

Dupuy sourit de nouveau.

- Rassurez-vous, monsieur le préfet. D'ici peu, vous ne verrez plus un Boche en Corrèze.

Un groupe s'est formé autour de Francesco Molinari. Des gars de la 239^e compagnie qu'il commandait lors de l'attaque de l'hôtel Moderne, siège de la Kommandantur. Quelques hommes d'autres compagnies sont là aussi. Parmi eux, le petit Delcuzé, « Gavroche », un adolescent d'une quinzaine d'années qui n'a pas froid aux yeux et qui rend des services aux partisans.

Le bras de Francesco se pose familièrement sur l'épaule de « Gavroche » comme s'il s'adressait uniquement à lui, alors qu'ils sont une dizaine à faire cercle autour de lui pour écouter ce grand bavard.

- Tu te souviens, petit, j'étais là quand Faucher s'est fait étendre sur le pont que nous traversions pour approcher la caserne. T'y étais, hein, et t'as tout vu?

Fils d'antifascistes italiens réfugiés en France, expulsé de notre pays pour menées syndicalistes et politiques, Francesco a gardé une pointe d'accent de ses origines.

- Ouais! dit fièrement « Gavroche », j'y étais.

- J'ai dit à Faucher : « Couche-toi ». Il s'est couché. Je lui ai dit : « Il était temps, vieux! Maintenant, écarte-toi un peu, tu pèses sur mes jambes... » Il a rien répondu; il était mort. Putain de guerre! Une partie de la compagnie me rejoint sur le pont. Je fais installer deux bazookas en face de la caserne qui flamбай. Tu te souviens, « Gavroche »? Ce qu'on pouvait rigoler en voyant les G.M.R. se jeter par les fenêtres avec un matelas sur le ventre pour amortir le choc, les cons!

- Ouais, chef, c'était marrant!

Tandis que la bataille faisait rage autour de la caserne, Francesco avait reçu de « Kléber » l'ordre d'occuper l'hôtel Moderne d'où les occupants tiraient sur les partisans. Francesco était parti avec cinq gars.

- Nous étions décidés à monter à l'assaut du ciel, dit-il. Il ajouta :

- Nous avons des choses importantes à nous dire, monsieur le préfet. Tout d'abord, vous n'oubliez pas que la libération de Tulle est due à nos seuls partisans F.T.P.?

Le préfet sourit. Comment aurait-il pu l'ignorer? Dupuy dressa un tableau sommaire de la situation et fit état des pertes : celles des partisans et celles de l'ennemi.

- Tout n'est pas terminé, dit le préfet. Que faites-vous du gros de la garnison allemande? Elle ne s'est pas rendue, que je sache?

- Demain, elle aura mis bas les armes, sinon nous la réduirons par une attaque en règle. Nos hommes sont encore pleins d'ardeur et de courage.

Il ajouta en se levant :

- C'est d'administration que je suis venu m'entretenir avec vous, dit-il. Elle doit se poursuivre sans hiatus, mais ce n'est pas mon affaire. Vous savez qu'à Guéret, libérée depuis hier, les partisans ont réinstallé le préfet Vasserot à son poste. Nous souhaitons que vous restiez au vôtre. Votre sympathie pour la Résistance est bien connue.

- Votre confiance m'honore.

- Vous conserverez donc la direction de l'administration préfectorale, sous le contrôle d'un comité civil.

Le préfet sursauta.

- Voulez-vous dire que vous allez installer ici un comité chargé de contrôler mes actes?

- Dans quelques jours l'organisation du Parti prendra des dispositions plus précises.

Le préfet se leva brusquement.

- Je ne puis accepter cette restriction! dit-il d'un ton sec. Vous me faites confiance et je reste. Sinon, je me retire et me considère comme votre prisonnier. Tout ce que je puis accepter, c'est un système de liaison.

Dupuy eut un mince sourire.

- Allons, monsieur le préfet, ne vous emportez pas! Nous avons de bonnes raisons de penser que vous êtes un bon patriote. Vous resterez donc maître de vos services et nous ne vous importunerons pas dans vos fonctions. L'essentiel est que nous

ayons libéré cette ville. Demain, ce sera le tour de Brive et la Corrèze entière suivra.

- Votre optimisme me fait chaud au cœur, mais je ne puis le partager. Je crains fort que la garnison de Tulle ne reçoive des renforts d'ici peu.

Dupuy sourit de nouveau.

- Rassurez-vous, monsieur le préfet. D'ici peu, vous ne verrez plus un Boche en Corrèze.

Un groupe s'est formé autour de Francesco Molinari. Des gars de la 23^e compagnie qu'il commandait lors de l'attaque de l'hôtel Moderne, siège de la Kommandantur. Quelques hommes d'autres compagnies sont là aussi. Parmi eux, le petit Deleuze, « Gavroche », un adolescent d'une quinzaine d'années qui n'a pas froid aux yeux et qui rend des services aux partisans.

Le bras de Francesco se pose familièrement sur l'épaule de « Gavroche » comme s'il s'adressait uniquement à lui, alors qu'ils sont une dizaine à faire cercle autour de lui pour écouter ce grand bavard.

- Tu te souviens, petit, j'étais là quand Faucher s'est fait étendre sur le pont que nous traversions pour approcher la caserne. T'y étais, hein, et t'as tout vu?

Fils d'antifascistes italiens réfugiés en France, expulsé de notre pays pour menées syndicalistes et politiques, Francesco a gardé une pointe d'accent de ses origines.

- Ouais! dit fièrement « Gavroche », j'y étais.

- J'ai dit à Faucher : « Couche-toi ». Il s'est couché. Je lui ai dit : « Il était temps, vieux! Maintenant, écarte-toi un peu, tu pèses sur mes jambes... » Il a rien répondu; il était mort. Putain de guerre! Une partie de la compagnie me rejoint sur le pont. Je fais installer deux bazookas en face de la caserne qui flambait. Tu te souviens, « Gavroche »? Ce qu'on pouvait rigoler en voyant les G.M.R. se jeter par les fenêtres avec un matelas sur le ventre pour amortir le choc, les cons!

- Ouais, chef, c'était marrant!

Tandis que la bataille faisait rage autour de la caserne, Francesco avait reçu de « Kléber » l'ordre d'occuper l'hôtel Moderne d'où les occupants tiraient sur les partisans. Francesco était parti avec cinq gars.

LE B.R.O de TULLE **« 1942-1944 »**

Bureau de la Résistance Ouvrière

**ORIGINE – ORGANISATION – EVOLUTION –
CONSEQUENCES**



Jacques MARTINIE
« Titin »

A l'extérieur de la ville, les points d'appui pour le B.R.O. sont les usines, les voies ferrées, les ateliers du P.O.C. (ligne de Chemin de Fer Paris-Orléans-Corrèze) d'où un réfractaire peut sauter dans un train sans passer par la Gare.

Aux jardins ouvriers du Pont de la Pierre, il n'est pas rare de trouver quelques mitraillettes, voire entre deux rangées de petits pois, un magnifique fusil mitrailleur alors que sur la route toute proche (au printemps 1944), gendarmes, gardes-mobiles et policiers installeront 3 postes de contrôles, Pounot à l'entrée de Tulle, au croisement de St Fortunade et au pied du viaduc de la ligne d'Ussel. Malgré cela, en bordure de cette même route de Laguenné, la Résistance reste en place.

Un membre du mouvement « COMBAT », venu de Lyon, insista pour que la Résistance s'oriente vers une insurrection armée. Suite à cette visite fut constitué le premier Directoire Départemental. Les membres étaient:

Etienne COLLET instituteur, Martial BRIGOLEIX, Raoul DESVIGNES, Gilbert BUGEAC, Albert FAUCHER, Jean GILIBERT, André VIALLE, Jean LAPORTE et Edmond MARTY.

En novembre 1942, au moment de l'occupation de la zone sud, un avion de la R.A.F (Royal Air Force) largue des tracts (1) sur Tulle et en particulier sur les quartiers de Saint Adrian, La Croix de Leyrat à Naves. Certains chefs de l'Ecole Militaire de Tulle se servent, sur le terrain, d'Enfants de Troupe de l'Ecole, dans le but de rassembler et de faire disparaître le plus possible de tracts !

(1) le Courrier de l'air - Royal Air Force Londres, novembre 1942.

Novembre 1942

A la demande de Jean Laporte et de son ami Lucien Fieyre et afin de contrer les méthodes du Service d'Ordre Légionnaire « SOL », de la Police Régionale d'Etat, des allemands qui s'installent dans notre région etc ... Albert Géraudie (« Bébert »), avec quelques camarades du Lycée Edmond Perrier, participent à l'organisation d'un réseau de renseignements qui va devenir très efficace principalement à Tulle avec le quadrillage de la ville par les élèves du lycée, des Ecoles, des administrations ...

Jean LAPORTE sera un des futurs organisateurs de la manifestation contre la relève. (1)

Madame LAPORTE va devenir une véritable assistante sociale, cette dernière veille à ce que les emprisonnés, suite à cette manifestation, reçoivent un repas fourni par le restaurant des « cheminots », Louis Peyraud à la Gare.

A la sortie Sud de Tulle, de jeunes Résistants détruisent les indicateurs de directions installés par les « fritz » (les allemands) au Pont de la Pierre (2).

Le 27 novembre 1942 : l'armée d'Armistice est dissoute. A la même époque, l'organisation des mouvements de résistance est la suivante :

Messieurs / Martial BRIGOULEIX, Raoul DESVIGNES, Lucien LACOMBE, pour l'A.S. COMBAT (Armée Secrète), Albert FAUCHER, Léon LANOT, André VIALLE, pour les F.T.P (Francs Tireurs et Partisans), Gilbert BUGEAC, Léon JOSSERAND du C.O.P.A (3), Jean LAPORTE, Albert THOMAS, Roger PIALAT pour le B.R.O.

Le 24 décembre 1942, Henri Bergeal du groupe Combat est déporté à Sachsenhausen (Allemagne).

1943

Sans l'organisation dans les villes, le « maquis » n'aurait pas vu le jour. Si le maquisard avait besoin du cultivateur, il fallait bien venir en aide à ce dernier modestement ; mais où trouver l'argent, sinon dans les villes.

Le B.R.O organise donc :

Les collectes dans les usines, auprès des commerçants.

La distribution de tracts, de rares exemplaires du journal « Combat » émanant de Brive, à faire lire aux amis.

La récupération de quelques armes.

L'aide aux prisonniers politiques et à leurs familles.

La confection des faux-papiers.

Les renseignements, avec l'aide de Lucien Fieyre alias « Séverin », du voisin Pierre Borély domicilié au n° 1 à Roussoties, d'une équipe d'élèves : Ecole Normale, Lycée, dont Daniel Espinat, Albert Géraudie, Jean Picard, Pierre Roubinet, etc...

(1) La Relève : organisation d'envoi d'ouvriers français volontaires en Allemagne avec un contrepartie, le retour de quelques prisonniers de guerre de 1939.1940

(2) de nos jours, Rue Docteur Aimé Audubert.

(3) Comité d'opérations des parachutages et actions

après, il put gagner la Croix-de-Bar, Sainte-Fortunade, et enfin alla se cacher près de Monceaux-sur-Dordogne. Ce même 19 octobre, les Allemands arrêtaient en Corrèze de nombreux résistants ; à Tulle, Madame Pimont, Paul Mignot, qui furent internés à Fresnes, Madame Pradel qui fut déportée à Ravensbrück.

Entre l'arrestation de Madame Pradel et la libération, d'autres membres du groupe de premiers résistants dont nous parlons furent arrêtés ou échappèrent à une tentative d'arrestation. Ainsi, le 29 février 1944, au lendemain de l'arrestation de Robert Chivalier et de Jean Servrancks — qui périrent à Mauthausen — Jean et Gabrielle Laporte échappèrent à la police allemande, grâce à la chance disent-ils, grâce surtout à leur courageuse présence d'esprit ! Toutefois ces arrestations, effectives ou manquées, semblent avoir été liées à l'action de ces patriotes de la première heure dans le second temps de la Résistance qu'ici nous pouvons seulement évoquer. En effet, après la première vague d'arrestation, celle du premier trimestre 43, la résistance tulliste avait été fortement ébranlée : la police allemande semblait l'avoir emporté ! Et pourtant — comme tout succès né de la violence peut-être ? — cette victoire allemande, source de deuils et d'immenses souffrances, devait être immédiatement remise en cause. Un « directoire » était constitué, composé de membres du premier groupe qui avaient échappé aux Allemands (M. Brigouleix, G. Bugeac, le capitaine Desvignes, A. Faucher, J. Gilibert, J. Laporte, E. Marty, A. Vialle, E. Collet) et d'un nouvel arrivant en Corrèze, Robert Caulet. Les deux premiers présidents de ce groupe furent M. Brigouleix, puis le Capitaine Desvignes, présidences vite interrompues par leurs arrestations que nous avons relatées plus haut. Mais la nouvelle structure subsistait et avec elle commence le second temps de la Résistance à Tulle, temps consacré principalement à l'organisation et au développement des maquis.

Lorsque nous causions naguère avec les femmes et les hommes de ce premier groupe de Résistants, nous étions frappés par l'amitié qu'ils se portaient. Lorsque, pour rédiger ce témoignage, nous avons questionné les survivants, nous avons de nouveau été frappés par l'amitié qu'ils conservent entre eux et pour les disparus. Certes, il faut le redire, ces femmes et ces hommes n'avaient pas fondé leurs vies sur les mêmes valeurs, religieuses ou politiques, ils ne partageaient pas les mêmes croyances ni les mêmes opinions, mais, au-delà de leurs différences, ils nous apparaissent unis par une commune passion, celle de la liberté.

après, il put gagner la Croix-de-Bar, Sainte-Fortunade, et enfin alla se cacher près de Monceaux-sur-Dordogne. Ce même 19 octobre, les Allemands arrêtèrent en Corrèze de nombreux résistants ; à Tulle, Madame Pimont, Paul Mignot, qui furent internés à Fresnes, Madame Pradel qui fut déportée à Ravensbrück.

Entre l'arrestation de Madame Pradel et la libération, d'autres membres du groupe de premiers résistants dont nous parlons furent arrêtés ou échappèrent à une tentative d'arrestation. Ainsi, le 29 février 1944, au lendemain de l'arrestation de Robert Chivalier et de Jean Servanckx — qui périrent à Mauthausen — Jean et Gabrielle Laporte échappèrent à la police allemande, grâce à la chance disent-ils, grâce surtout à leur courageuse présence d'esprit ! Toutefois ces arrestations, effectives ou manquées, semblent avoir été liées à l'action de ces patriotes de la première heure dans le second temps de la Résistance qu'ici nous pouvons seulement évoquer. En effet, après la première vague d'arrestation, celle du premier trimestre 43, la résistance tulliste avait été fortement ébranlée : la police allemande semblait l'avoir emportée ! Et pourtant — comme tout succès né de la violence peut-être ? — cette victoire allemande, source de deuils et d'immenses souffrances, devait être immédiatement remise en cause. Un « directoire » était constitué, composé de membres du premier groupe qui avaient échappé aux Allemands (M. Brigouleix, G. Bugeac, le capitaine Desvignes, A. Faucher, J. Glibert, J. Laporte, E. Marty, A. Vialle, E. Collet) et d'un nouvel arrivant en Corrèze, Robert Caullet. Les deux premiers présidents de ce groupe furent M. Brigouleix, puis le Capitaine Desvignes, présidences vite interrompues par leurs arrestations que nous avons relatées plus haut. Mais la nouvelle structure subsistait et avec elle commença le second temps de la Résistance à Tulle, temps consacré principalement à l'organisation et au développement des maquis.

Lorsque nous causions naguère avec les femmes et les hommes de ce premier groupe de Résistants, nous étions frappés par l'amitié qu'ils se portaient. Lorsque, pour rédiger ce témoignage, nous avons questionné les survivants, nous avons de nouveau été frappés par l'amitié qu'ils conservent entre eux et pour les disparus. Certes, il faut le redire, ces femmes et ces hommes n'avaient pas fondé leurs vies sur les mêmes valeurs, religieuses ou politiques, ils ne partageaient pas les mêmes croyances ni les mêmes opinions, mais, au-delà de leurs différences, ils nous apparaissent unis par une commune passion, celle de la liberté.

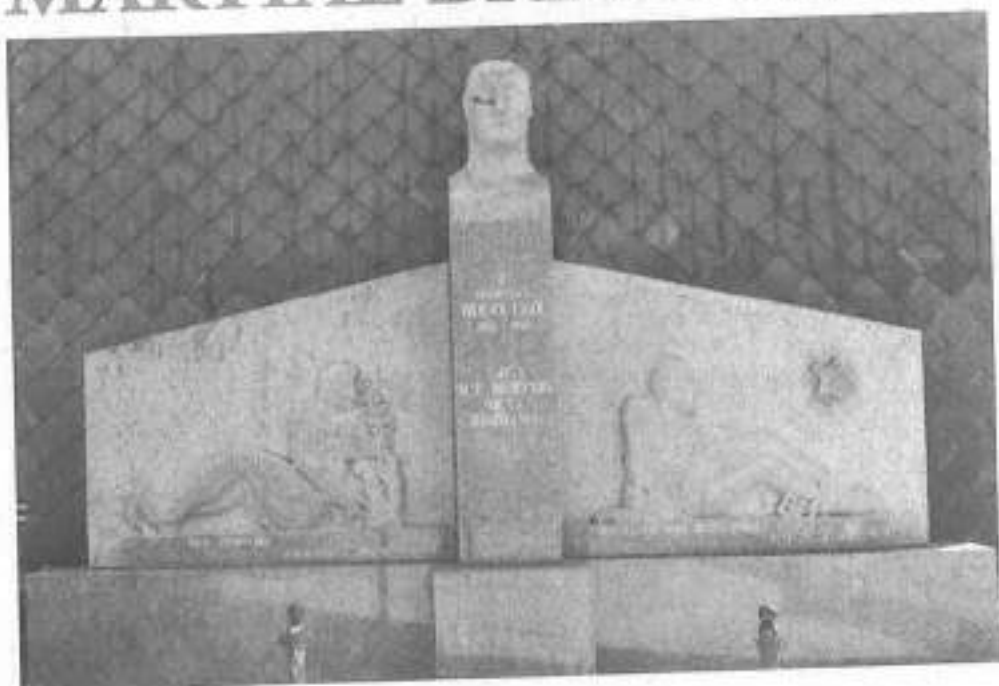
NOTE SUR LA PREMIERE RÉSISTANCE

A TULLE



Gilbert Beaubatie
Philippe Lascaux

MARTIAL BRIGOULEIX



« Que la vie sera plus belle après... Vive la France »

Mille Sources

Mais il était plus que cela encore ; il était ce peuple anonyme qui créa les communes, prit la Bastille, dressa les barricades, fit la commune de Paris et la République, et qui, par deux fois en 20 ans, opposa sa poitrine à l'offensive de la barbarie et de l'oppression.

Il n'est plus.

Devignes, Farro, Faucher¹⁹ et tant d'autres, plus obscurs mais non moins glorieux, sont tombés pour la même cause, animés du même idéal.

Monsieur le Maire de Tulle,

Ce monument que nous plaçons sous votre garde à partir de ce jour est leur monument à tous.

¹⁹ Raoul Devignes (1894-1943). Fmitur-raçon, capitaine d'active au 126^e R.I. de Brive, il est devenu l'adjoint de Martial Brigouleix, avant de lui succéder à la tête de l'Armée secrète Corrèze. Arrêté par la Gestapo à Allasac, il a été fusillé à Linoges sans avoir parlé, le 27 septembre 1943. Albert Faucher (alias Gustave), artisan installé rue de la Barrière à Tulle. Proche de Martial Brigouleix, il est devenu par la suite commissaire technique régional F.T.P. Le 7 juin 1944, dans la matinée, il a été tué à Tulle, devant le Palais de Justice, par des tireurs allemands, qui se trouvaient à l'hôtel Moderne, sur la rive droite de la rivière Corrèze.

Raymond Farro (1909-1944) a été le chef régional de l'Armée secrète. Il est tombé dans les filets de la Gestapo à Brive, puis transféré à Tulle, à l'hôtel Saint-Martin, où il a été torturé. Le 2 avril 1944, les Allemands l'ont fusillé dans la cour de la prison.

- A gauche, l'homme qui soutient sa tête de son avant-bras rappelle l'action pacifique de tout un peuple qui veut servir l'humanité. Il croit en la science et veut par elle donner au monde plus de bonheur.

- A droite, cet homme enchaîné, au visage tourné vers l'avenir, aux muscles tendus par la lutte contre ses chaînes, n'est autre que ce combattant de tous les temps qui a usé ses forces et donné sa vie, pour le triomphe de la Liberté et de la Justice.

- Au sommet de la colonne centrale, qui est celle de la vie, apparaît le visage de Martial, incarnation des deux autres : « la colonne est brisée, comme fut sa vie. »...

ALLOCATION DU MAIRE DE TULLE²⁰

« Cette remise comporte également à mon sens, la remise d'un patrimoine spirituel et sacré, qui est la somme des dévouements et des sacrifices qui ont inspiré le ciseau du sculpteur.

Nous avons donc la charge de veiller à l'intégrité de l'œuvre artistique de ceux qui, dans la clandestinité, ont su mourir pour la patrie.

²⁰ Jean Massoulier, élu maire de Tulle le 20 avril 1949. Il le restera pendant dix ans.

Juin 1944 EN LIMOUSIN

 la montagne

 le populaire
du centre

ORADOUR

la folie
meurtrière

TULLE

99 martyrs



Mercredi 7 juin

L'attaque de la Résistance

Mal renseignée, en manque de matériel et de munitions, la Résistance n'a pas pu aller au bout de l'attaque de la ville le mercredi 7 juin. Retour sur une journée tragique.

1-5. TULLE. — La Caserne et Casernes du Champ de Mars.



Un coup de bazooka tiré contre la caserne du Champ de mars, occupée par les forces de maintien de l'ordre du régime de Vichy, sera le signal du déclenchement général de l'attaque sur Tulle.

Il est 5 heures du matin en ce mercredi 7 juin 1944. Le jour se lève avec une légère brume. Un autre coup de bazooka prend pour cible une fenêtre de l'hôtel La Trémoillière, près de la gare, qui abrite la feldgendarmérie.

Dans le centre historique, d'autres groupes de partisans opèrent simultanément sur la Maison Pradoux, face à la préfecture, où loge la milice ; sur l'hôtel Saint-Martin (Sipo-SD), mais aussi pour bloquer l'Ecole normale d'insti-

trices où est cantonné un gros contingent allemand.

Mais dès l'ouverture du feu dans le secteur du Champ de mars, les FTP reçoivent des tirs hostiles provenant de l'Ecole supérieure des Filles et du lycée Edmond-Berrier où ils ignorent la présence d'adversaires.

Miliciens en fuite

Après une manœuvre courageuse, un projectile incendiaire va mettre le feu au 2^e étage de la caserne et l'hôtel Moderne sera pris d'assaut, les Allemands l'évacuant par l'arrière.

Malgré cela, le PC des assaillants FTP installé à la mairie et dirigé par Jean-Jacques Chapoux (U Kléber) estime que la réaction allemande a

Un coup de bazooka tiré sur la caserne du Champ de mars donnera le signal du déclenchement général de l'attaque sur la ville.

Albert Foucher lieutenant FTP mort à 43 ans, pendant l'assaut de la caserne, devant le tribunal

Photo : A. Foucher
C. B. B. B. B.



été beaucoup plus violente que prévue. Qu'elle possède des points d'appui ignorés des résistants, et qu'il faut réorganiser les troupes. Un ordre de repli général sur les hauteurs est donné à 10 h 30.

La garnison vichyste en profite pour se regrouper et négocier son départ pour Limoges, emmenant avec elle les miliciens qui se faisaient passer pour des personnels administratifs.

Les positions évacuées ne seront pas récupérées. Les Allemands se concentrent en trois lieux : l'École normale de filles, la Maginot et l'école de Souillac.

Autour de l'École normale de filles, les combattants FTP n'ont pas

reçu l'ordre de repli général et se rendent compte, dans l'après-midi, qu'ils sont les seuls à tenir encore bataille dans la ville.

La mort dans l'âme, par manque de moyens, ils doivent laisser passer les gendarmes mobiles de Vichy qui fuient vers Limoges.

Comme le remarquera le Lieutenant Kléber, dans son rapport du 14 juin 1944 sur « les causes de l'échec » de Trille, « des renseignements incomplets et erronés » ont gravement handicapé la progression des assaillants, en plus de « la précipitation de l'opération », du manque de matériel et de munitions, « et la défectuosité de notre appareil de liaison ».

L'École normale de filles, où s'étaient repliés les Allemands

Photo: M. G. G. G.



« Ça tirait de tous les côtés »

témoignages

Isaques Vigne, habitant au Pra Lemozy. « Réveil en fanfare à 5 heures du matin. Les maquisards dévalant des hauteurs environnantes ont attaqué. Ils ont pris l'École normale pour cible. La fusillade est très proche. Par la lucarne de ma petite chambre, j'aperçois un groupe de tireurs embusqués derrière la haie de la propriété voisine... »

« À 14 heures, après un moment de silence persistant, je me suis hasardé à sortir de la maison, malgré les protestations de mes parents. Les partisans s'étaient éclipés. Des voisins m'ont imité. Nous étions tous interloqués. Vers 15 heures, la sirène de la ville haute retentit longuement. Quelqu'un nous a annoncé que des avions allemands allaient bombarder la ville en représailles. Une foule de gens venant du centre ville grimpeait

à toute allure rue du Four en se dirigeant vers la campagne. On s'est mis à l'abri dans la cave. L'alerte était fautive même si, en fin d'après-midi, deux avions ont survolé la ville à basse altitude... »

« En fin de journée, grâce au téléphone qui fonctionnait encore, nous avons appris que les gardes mobiles s'étaient retirés de leur caserne et que les Allemands logés à l'hôtel Saint-Martin et à l'hôtel Moderne s'étaient repliés dans l'enceinte de l'École normale des filles... »

Ce soir, mon père ne quitte pas le poste de radio. Radio Londres est inaudible. Radio Paris annonce que « les envahisseurs sont sur le point d'être rejetés à la mer ». Radio Sorensen fait état de « furieux combats et de nouveaux débarquements de troupes anglo-américaines... »



Photo: M. G. G. G.



Photo: Lucien Perce

Jacques Dubois, demeurant quai Baluze. « Le 7 juin, on a été réveillés par des tirs. Ça tirait de tous les côtés et cela dura toute la journée. Mon père ne m'autorisait pas de rester dans la maison, j'étais dehors tout le temps ». L'adolescent se souvient qu'entre deux passages d'avions mitraillant les quais, des gamins récupéraient les douilles.

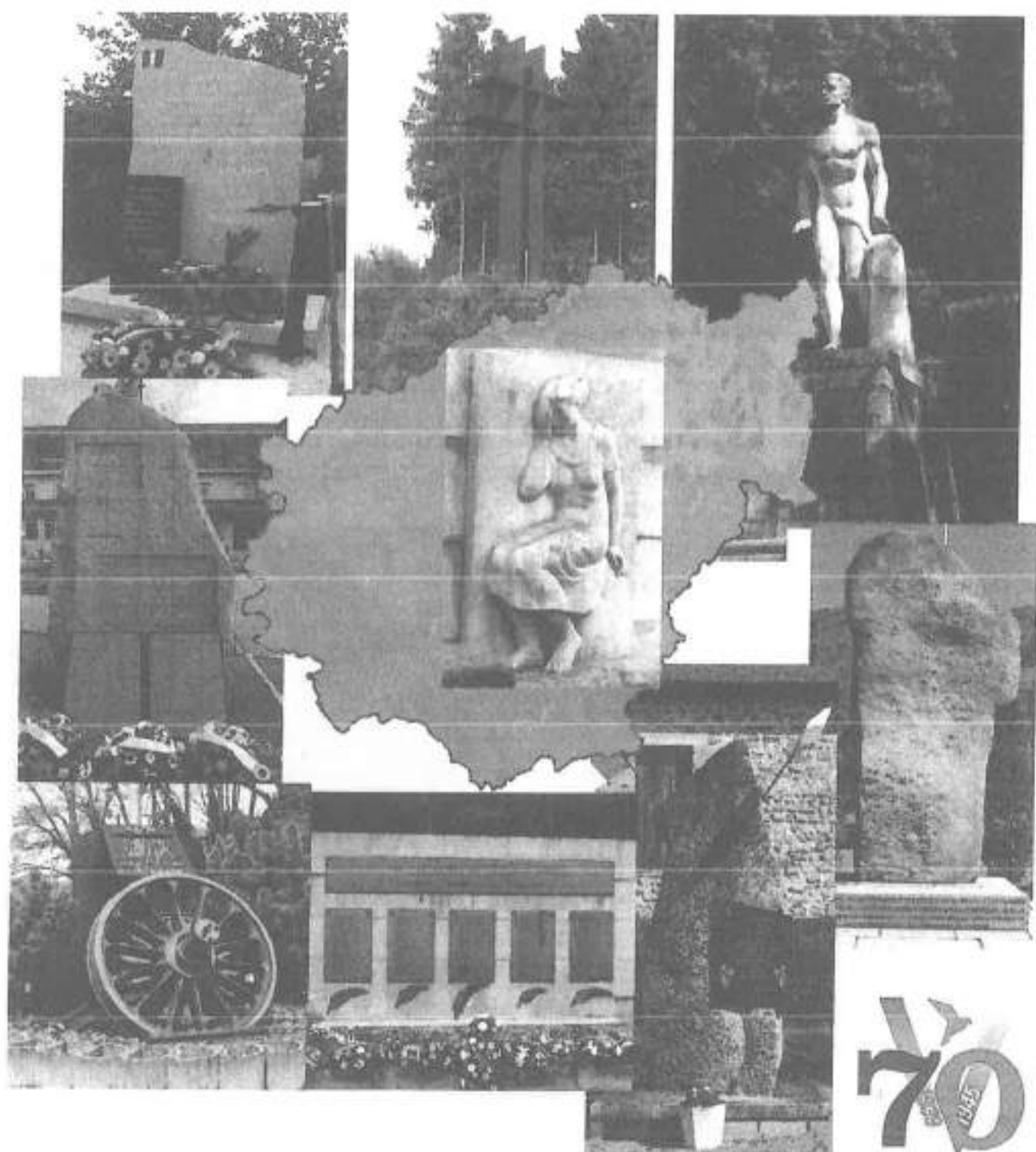


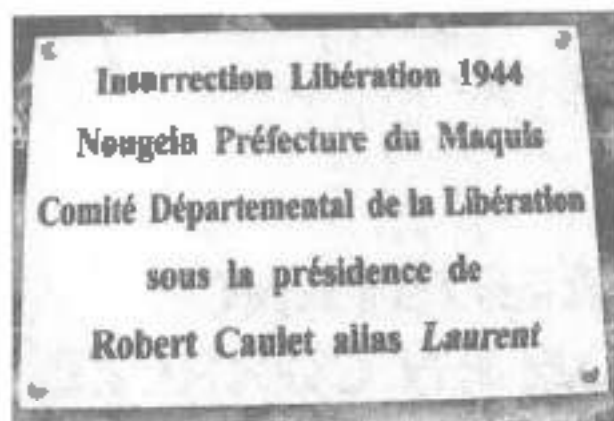
Photo: Agence Gaudin

Jean Viacroze, habitant quai Péri (ex-Valon). « J'ai vu tomber Albert Faucher, le matin, face à l'hôtel Moderne où était le Kommandantur. Il est resté la tête dans le cariveau jusqu'à une heure de l'après-midi ».



**MEMORIAL DE LA RESISTANCE
ET DE LA DEPORTATION EN CORREZE
1940-1945**





Robert CAULET alias «Laurent», professeur de dessin au Lycée Edmond Perrier de Tulle, est un opposant de la première heure au nazisme et au pétainisme à travers ses dessins antifascistes et patriotiques. Habitant dans la même rue que Gilbert Bugeac, il entre en relation dès son arrivée avec les mouvements de résistance tullistes et devient le compagnon de route clandestin de Gilbert Bugeac, responsable C.O.P.A., Martial Brigouleix, responsable A.S et Albert Faucher, responsable F.T.P. Acteur de l'union de la Résistance en Corrèze, il est président du comité départemental de Libération (CDL) réuni à

la mairie de Clergoux en juin 1944. Le 17 août 1944, il devient Préfet intérimaire de la Corrèze pendant 1 mois et reste à la tête du C.D.L jusqu'au 12 janvier 1946.

MEILHARDS

➤ Lieu-dit : Le Mas de MEILHARDS "Corrèze". Stèle en granit de Pérols.

« Jean DELOR fusillé par les Allemands le 07 avril 1944. »

Depuis le 05 Avril, les Allemands étaient cantonnés au village de La Terrasse, tout près du Mont Gargan. Un résistant leur avait été signalé. Jean Delor vivait avec sa famille tout à côté, au village de La Chabanne. Ce matin du 07 avril, il est sorti pour récupérer un outil oublié la veille dans un champ. Apeuré en voyant les allemands, il s'est mis à courir pour retourner chez lui, d'où les allemands l'ont extrait sans ménagements. Il s'est remis à courir vers le village du Mas. Les allemands l'ont blessé une première fois et l'ont achevé à quelques mètres de la stèle, vers 11H. Il avait 17 ans. Jean Delor est enterré dans le cimetière de Meilhards. Son nom figure sur le Monument aux Morts de la commune.



MENOIRE

➤ Sur une grange, près du village en contrebas de la mairie.



Cette plaque est un hommage à la population de la commune de Ménoire, en reconnaissance au soutien et à l'hospitalité réservés aux Résistants pendant l'occupation. La grange ornée de la plaque a servi de chapelle ardente, accueillant les soldats tués au lieu dit " Les Murels" sur la commune d'Albussac, le 31 Juillet 1944.

MEYMAC

➤ Plaque sur la Maison où vécut Martial BRIGOULEIX



EDITION DE LA CORREZE

TULLE a rendu un suprême
hommage à ses martyrs
le 9 juin

[illegible][illegible]

transformé sa maison par perdre

puit. Le père apparaît aux familles de la République. La femme à l'œuvre se sentait à son aise dans la République. La femme à l'œuvre se sentait à son aise dans la République. La femme à l'œuvre se sentait à son aise dans la République.

[illegible]

Malgré un temps pluvieux, une foule de 150 personnes a participé aux célébrations organisées le 1^{er} novembre à Paris, à la mémoire des militants de la Renaissance. Les personnalités présentes ont été les délégués des organisations de la ville se réunissant sur la place Maitland-Morgue, à l'issue d'une marche solennelle à la cathédrale. Des P. J. I. ont ainsi consacré à l'époque actuelle.

« Pour les femmes il n'est pas facile de les faire venir ici, au contraire, car nous devons soulever trop de combats. Ce ne sont pas des combats contre un ennemi ouvert, mais contre un ennemi qui attaque par derrière, qui, au lieu d'être dans la voie, s'enfonce dans les bois, s'enfonce dans les montagnes et attaque nos troupes à l'arrière sans cesse. Ce n'est pas une guerre juste, c'est la manière des mahométans du moyen âge. »

Colonel Laykén, chef de la Kommandantur de Tulle et de Brive, le 7 août 1944.

Prix du numéro : 1 fr.

Samedi 9-Septembre 1944

Numéro 2

L'AUVERGNE

BUREAUX :
10, rue de l'Hôtel-de-Ville
BRIVE Tél. 047

BUREAUX A TULLES
37, Avenue Victor-Hugo
Tél. 462

ORGANE DES COMITÉS DU FRONT NATIONAL

PARAIT LE SAMEDI ET LE SAMEDI

« Les Hitlériens
cotoient l'abîme. »
STALINE.

A nous de les y précipiter

Que doit-on faire de l'Allemagne ?

Avant la guerre 1939-1944, beaucoup avaient coutume de dire que tous les peuples sont frères, que seuls leurs gouvernants, esclaves du capitalisme, sont condamnables.

Cela semblait vrai pour l'Allemagne comme pour les autres peuples.

Cela est vrai encore en principe. Sans peut-être pour l'Allemagne.

Ce peuple a démontré, démontre encore chaque jour, qu'il trouve son plaisir dans la guerre, la cruauté, le sadisme, la persécution, la destruction, au point qu'il semble lui pour ne marcher qu'à coups de bottes, et que le nazisme paraît résumer ses besoins, être l'expression

Seul, le châtiment peut nous épargner cette catastrophe, et un châtiment ne reculant ni devant les personnes, ni devant le nombre des responsables à supprimer.

Il faut que l'Allemagne perde les 200 ou 300.000 hommes qui ont formé les cadres du parti nazi.

Pourquoi ce châtiment n'aurait-il pas lieu, me demandez-vous ?

N'oublions pas que l'Allemagne est un vaste camp de concentration où sont enfermés des millions de Français, de Polonais, de Russes, d'Italiens, de Serbes, etc. travailleurs, prisonniers de guerre ou déportés, et que cette masse est une

La GUERRE...

Nos lecteurs savent peut-être mieux de l'air avec nous le tour de l'Europe au large. Commençons par le front russe, celui dont la géographie leur est, peut-être, la moins familière.

A l'extrême nord, et jusqu'au Golfe de Finlande, plus d'opérations, la Finlande ayant sollicité un armistice. Les troupes russes avaient atteint les frontières de 1939, et menaçaient la capitale.

Entre le Golfe de Finlande et le lac Pélipous, les Russes maintiennent leur pression à l'ouest de Narva.

Sur la côte occidentale, du lac Pélipous, la grande ville esthoniennaise de Dorpat (Tartu), est prise. Dans ce secteur, l'offensive, partie de Pskov et d'Ostrov, menace Riga par une arabe directe.

Celle qui prit son essor à l'est de Vitebsk a mené les Russes, qui ont suivi le cours de la Dvina, jusqu'à 40 km de Riga. Ce mouvement tournant a isolé tout un groupe d'armées allemandes.

Face à la Prusse, Kaunas (Kowno), est prise. L'armée, actuellement attardée, menace la capitale de la Prusse orientale, Königsberg, et, en même temps, tendait à l'isolement d'un second groupe d'armées. Les Allemands ont pu en œuvre toutes

L'Union réalisée dans la Résistance
doit pouvoir se réaliser
autour de la Résistance

Président CAULET

Les paysans corréziens connaissent tous « Laurent ». Ils l'ont vu au travail dans leurs villages, au cours où la résistance s'organisait, parcourant les routes et les chemins de terre par tous les temps, et certains, conscients de son entreprise difficile, l'ont surnommé « le Pétain de la Résistance ».

C'est en effet lui qui a créé les premiers « maquis », en étroit accord avec Martial Brugoulex, pionnier du combat patriotique dans notre département. Martial Brugoulex, victime de sa foi, fusillé par les nazis.

Mais nos amis paysans et tous ceux qui ont alors connu le patriote sous son nom de guerre, ne doivent plus ignorer que « Laurent » a retrouvé sa véritable identité : celle du véritable de classe Caulet, et

Le Président Caulet fait, en

L'AVENIR **DE LA CORRÈZE** ORGANE DES COMITÉS DU FRONT NATIONAL

BUREAUX :

12, rue de l'Hôtel-de-Ville

BRIVE T.M. 647

BUREAUX A TULLE

19, avenue Violon-Musé

T.M. 483

PARAIT LE MARDI ET LE SAMEDI

Jean LABRUNE, maire de Brive, nous parle
 Contribution patriotique et volontaire
 Chauffage - Journée du 1^{er} Novembre

A la conférence de presse du mercredi 25 octobre, notre sympathique maire Jean Labrunie, nous a dit :

— La contribution volontaire est patriotique beaucoup mieux. La moyenne journalière des souscriptions est actuellement de 100.000 fr. Les corporations, en général, font leur devoir. Pas toutes. Il en est dont la contribution est une somme dérisoire. Et Jean Labrunie ajoute : « Malgré d'assez nombreuses déficiences de la contre, nous espérons réunir bientôt millions. Les sociétés sportives, les sociétés de bienfaisance et seront les premières à bénéficier de cette somme. Il y a aussi l'achat du Parc Monjaux qui contribuera très bien à l'installation d'une production électrique. »

Une programme de grande d'œuvre est mis sur pied. Il y a l'œuvre d'urgence au bois-œuvre Cardinal-Louis, allant du Pont-de-Pauls à l'Arrière du 11-Novembre. Les municipalités actuelles ont le mérite d'en avoir reconnu l'urgence.

La question du ravitaillement, du chauffage, est éternelle éternelle. Mais sans doute, Jean Labrunie. Mais nous aurons du charbon en décembre. Nous aurons aussi du charbon en janvier. Nous aurons aussi du charbon en février. — Si les conditions de l'approvisionnement sont bonnes, la production mensuelle est de 207

La reconnaissance du Gouvernement Provisoire de la République

La reconnaissance du gouvernement provisoire de la République par la presque totalité des Etats, constitue l'événement politique le plus important de la semaine. Réclamée aussi bien par la France que par l'opinion publique des pays alliés, elle

UN GRAND CHEF DE LA RESISTANCE A L'HONNEUR
Le Colonel JACQUET est nommé Officier de la Légion d'Honneur

Hitler ordonne à ses troupes de chasser les Russes de la Prusse Orientale

— LA TROUPE D'INTERMUR & EST FRANCHIE DANS LE SECTEUR DE TILBOURG, LA RESISTANCE ALLEMANDE S'EFFONDRE, — EN HONGRIE, LES RUSSES ATTEignent LE DANUBE.

A L'QUEST. — La poche de l'Est avait été sur le point d'être liquidée, par ailleurs, la ligne de résistance allemande s'est effondrée dans le secteur de Tilsburg, et les Alliés avancent rapidement sur un front de 20 km.

Dans le secteur des Vosges, le franchissement des opérations permet un regroupement des forces avant l'attaque qui doit permettre aux troupes françaises de franchir le Danube.

A L'EST. — C'est toujours à l'Est que l'effort des opérations est le plus rapide. En Prusse Orientale, les Russes, après avoir pris Gumbinnen et Gumbinnen, franchissent la trouée d'Insterburg dont la chute est proche. Dans ce secteur, les Russes ont mis en ligne des forces supérieures à toutes celles précédemment engagées sur un seul front. Soixante-trois géoparcs ont la charge de réduire la Prusse Orientale.

EN HONGRIE. — L'avance est ralentie. Les troupes soviétiques bordent désormais la Tisza qu'elles ont déjà débordée au sud, où elles ont atteint le Danube.

EN ITALIE. — Les Allemands se retirent vers Ravenne, et le corps d'armée allemand sur toute sa longueur, a été traversé dans le secteur de Cassino. La lutte doit durer le sort de Bolognesse est toujours incertain. **EN EXTREME-ORIENT.** — Les troupes américaines débarquées à Leyte et à Samar, dans les Philippines, ont commencé leurs tâches de mobilisation.

Vers la libération **COMME**

Le Front National vous parle...

On parle beaucoup de l'initiative prise par le Front National en vue d'établir des listes communes de Résistance pour les élections.

La guerre continuera, à l'avenir commandé la trêve des partis. Il est impossible de risquer de compromettre l'effort militaire par le jeu des querelles de partis. L'enjeu ne manquera pas d'en profiter.

La Nation doit être consultée. Mais elle doit l'être dans un atmosphère de calme et de vigilance patriotique. Il ne saurait, en aucun cas, être question de laisser libre cours à l'activité et aux intrigues des agents de la cinquième colonne qui ne cherchent que l'occasion de poignarder dans le dos la Nation et notre gouvernement.

Nul ne conteste, du point de vue patriotique, l'utilité de l'union. On nous dit que certains craignent que cette entente préalable des partis ne nous rende égoïstes sur l'état des esprits en France. Il faut, disant-elle, il est indispensable d'y voir clair.

Y voir clair : c'est ce que veut le Front National. Si les listes communes étaient constituées à l'arrière-pensée, par des états-majors ou des comités irresponsables, les craintes qu'on formule seraient sans doute fondées. Il n'en sera rien.

C'est au peuple lui-même qu'appartient de désigner, dans les assemblées patriotiques, les hommes qu'il jugera les mieux qualifiés pour le représenter. Dans chaque quartier, dans chaque village, tous les citoyens, toutes les citoyennes seront appelés à dresser la liste commune de la Résistance. Qu'elle sera le programme ?

meur, du
colonel

genti Bar-
Jaquet
ce-Lorral-
en ma-
rains qui,
r les hos-
aus cher-
il de se
ur éviter
la forêt
brigade
relaire de
eusement
de Phil-

me gran-
appren-
sol vient
mée, et
général
oix d'of-

i mérite
au cours
il avait
Mais la
nuit jugé
la raison
le colo-
iste.
ont dé-
sa le ca-
surpris
chef com-
ni à ses
te-postes,
tient va-
s d'une
it hospi-
aute-Bac-

l'armée
os sincè-
eux de

Claude Gombert.

l'ants se sont réfugiés dans l'égout
qui a pris feu.

Hommage de la Corrèze à ses deux héros

Martial BRIGOUTEUX et Albert FAUCHER

qui sont morts avec l'espoir de réaliser l'union de tous les Français

C'est par un temps triste et gris, en accord avec l'état d'âme des Talistes, que s'est déroulée en cette journée du 22 octobre, la cérémonie consacrée à la mémoire de Martial Brigouteux et d'Albert Faucher. Une foule nombreuse se pressa sur la place du Champ-de-Mars, malgré la pluie qui menaçait. On remarqua deux compagnies du 100^e R.I., équipées à neuf, et différentes délégations des mouvements de résistance et de jeunesse. Il est dix heures lorsque les personnalités gravissent les marches de l'estrade ornée de draperies tricolores. Mme Brigouteux, Mlle Brigouteux et Mme Faucher prennent place auprès de M. le Préfet, M. le président du C.D.L.N., M. Lafus, maire de Tulle, et de M. Laroy, chef de cabinet, et Rochet, secrétaire général de la Préfecture. Les colonels Antoine, Hubert et Moyenne représentent les F.F.I.

La Sainte-Cécile de Brive interprète la « Marseillaise », et M. Lafus prend la parole. Il déclare que Martial Brigouteux, créateur et chef de l'ASB en Corrèze, et Albert Faucher, officier P.T.T., ont deux places de la ville de Tulle vont désormais porter les noms, sont morts avec l'espoir de réaliser l'union de tous les Français. Martial Brigouteux et Albert Faucher, bien qu'ayant des opi-

niers politiques différentes, s'étaient unis pour servir un idéal commun : la libération de la France. Cette leçon d'union s'impose, car la France divisée a été celle de la défaite et de la collaboration. Ce sont nos morts qui nous donnent des droits à la parole.

Succédant à M. Lafus, M. Coulet tient, au nom du C.D.L.N., à assurer Mme Brigouteux et Mme Faucher de sa respectueuse sympathie. C'est à la Chambre des Médiens qu'il est entré en contact avec Brigouteux, estimé de tous, large d'esprit, confiant en la réussite de la résistance et à qui l'on doit la création du premier comité de coordination, embryon du Comité de libération. Sept membres, dont Albert Faucher, le composaient. Le travail devint alors plus efficace : organisation de groupes, de compagnies, recherche de terrains de parachutage, camouflage d'armes, organisation et ravitaillement des camps du maquis. Hélas ! la collaboration si fructueuse de Martial Brigouteux et d'Albert Faucher, devait cesser avec l'arrestation du premier, qui, après des mois d'emprisonnement, était fusillé au Mont Valérien.

Un instant désespérés, ses collaborateurs se ressaisirent, et la Résistance reprit de plus belle. Le prin-

pal animateur en fut Albert Faucher, et les sabotages de pylônes, de rails, de transformateurs, les déraillements de trains se répétèrent à une cadence accélérée. Ancien secrétaire des Syndicats de Tulle, Albert Faucher continuait dans la Résistance la lutte qu'il avait entreprise pour l'émancipation de la classe ouvrière. Triqué par la Gestapo, il se consacra à l'organisation des camps F.F.I. P.F. de tout son être. Le 25 mai, il prit la tête de ses troupes, harcelant et décimant les convois allemands. Il devait tomber, le jour de la grande attaque, à la tête de ses hommes, frappé d'une balle en plein front. Le président du C.D.L.N. proclame avec ferveur que c'est en son nom et en celui de toutes les victimes de la Résistance, qu'il faut chasser les boches et aller en Allemagne. C'est l'union des partis, parti communiste et démocrates chrétiens, notamment, qui a permis à la France de se libérer au prix d'un sacrifice immense. Il nous faut maintenant cette union pour que la France retrouve sa grandeur et serve la mémoire de ses morts.

A son tour, le colonel Moyenne prend la parole. Il retrace surtout la vie de Martial Brigouteux, qu'il a particulièrement bien connu. Il énumère les qualités du chef corrézien de l'ASB, qui est né dans la montagne corrézienne.

Parlant de la Résistance, le colonel Moyenne se profile pour évoquer ces officiers qui ont toléré d'être désarmés par les Allemands, sans protester, qui n'ont rien fait pour sauver le matériel qui nous manquait, et qui, aujourd'hui, arborent des uniformes neufs et amplement garnés.

M. le Préfet termine la série des discours officiels en des termes simples et concis. Il a fait le porte-parole du gouvernement qu'il associe à la cérémonie d'aujourd'hui. S'il n'a pas connu les deux héros corréziens du maquis, il en a connu les noms et les exploits, car leur réputation a depuis longtemps franchi les limites du département. En donnant tout vie pour la France, ils ont tracé à tous le chemin à suivre.

La seconde aux Morts retentit, et le plaque portant le nom de Martial Brigouteux est dévoilée. Les deux compagnies F.F.I. défilent impavides. Derrière eux se forme le cortège qui se rend à Souillac. Là, les officiers inaugureront la place Albert Faucher.

L'émouvante cérémonie est terminée.

Corrèze touzue...

désirer
s'offrir
appren-
assé au-
cois des

la école
à bas, ni

ad. Pas-
s

rait son
lées n'a-
battues
réver.
me nous

et Jan-
Mon des
de déci-
colleagues
Assemblée

— Le gouvernement britannique aurait l'intention de soutenir le roi de Yougoslavie, et n'aurait pas pris de décision à l'égard du roi de Grèce, son vieux serviteur. Qu'en pensent ces populations que leurs rois ont si bien mérités à la guerre ?

— Des engagements auraient eu lieu dans la province de Lérida, entre Partisans républicains espagnols et l'armée régulière de Franco. On espère que le sort de ce vieux ami de la France sera bientôt réglé ! Mais, sait-on que Franco aurait proposé d'envoyer des troupes en France pour y rétablir l'ordre, paraît-il troublé ? Le Commissaire de la République à Toulouse ignore cette outrageante proposition. Mais les espagnols en parlent.

— De Londres : Mes Galni et Maurice Liéard, respectivement procureur de la République à Digne, et juge d'instruction à Nice, ont été arrêtés.

— Charles Tillon, ministre de

l'Air, a demandé l'arrestation de M. (chef) Deshay et d'autres aviateurs, coupables d'avoir été la « Marea », ligne aérienne à la disposition des Allemands. Deshay, pilote de Pélage et de Lavai, a, de plus, fait une propagande pro-nazie extrêmement violente. Ajoutons que, propriétaire d'une grande partie des usines parisiennes, il a gagné des millions pendant la guerre, sur la dos des parisiens.

— Le gouvernement Pierlot, rentré de Londres et fort de sa position de gouvernement légal revenu d'exil, a inauguré sa politique par des mesures qui n'ont pas plu à tous les partis. C'est ainsi que le Parti Communiste ayant présenté des revendications, le gouvernement s'est refusé à envisager « des propositions extrêmes ». Le parti socialiste et les syndicats belges, pareillement méprisés, parlent sérieusement d'une action commune avec les communistes contre M. Pierlot.

Archives de la Corse
Cote 99 FR 11

Prix du numéro : 1 fr.

Dimanche 19 et Lundi 20 Novembre 1944

Numéro 22

L'AVANT-DE LA CORRÈZE

ORGANE DES COMITÉS DU FRONT NATIONAL

PARAIT LE JEUDI ET LE DIMANCHE

BUREAUX :
33, rue Toulouse (2 ét.)
NIVEAU TEL. 247

BUREAUX A TULLE
10, avenue Victor-Hugo
TEL. 400

Le Front National a été
créé en Mai 1941.
Le Front National a
libéré la Corse en Septem-
bre 1943.

Il faut choisir : des paroles ou des actes

A l'annonce de prochaines élections municipales, il y a dans les sous-préfectures et les chefs-lieux de canton, des hommes qui retrouvent la joie de vivre. Les malheureux, qui patronnaient, au temps bédit de la IIIe République, les comités électoraux, ne sont plus rien. Ils n'ont pas le moindre petit siège dans les Comités de Libération. Il est vrai qu'ils ont gardé, pendant à l'aise, une réserve pleine de modestie. « Ils ne faisaient pas de politique », disent-ils.

Un gouvernement uniquement soucieux d'affirmer son pouvoir personnel verrait, d'un oeil favorable, une telle entreprise de liquidation, mais ce n'est pas l'intérêt de la France. L'intérêt de la France n'est pas dans les joutes politiciennes. Mobilisée pour chasser l'ennemi, les Français doivent le rester pour assurer l'indépendance totale et la reconstruction du pays. Les vrais problèmes s'appellent, par exemple : charbon, ponts à recon-

Les alliés sont à Metz l'avant-poste classique sur la route de l'invasion

EN FRANCE. — Les Alliés continuent à progresser, presque sans combattre, dans le secteur de Metz. Les unités de Tife. Les partisans ont occupé Cettigné, ex-capitalité du Morbihan. Dans l'extrême nord, les troupes norvégiennes collaborent à l'action de l'armée soviétique. Les Américains ont attaqué le bourg de Châtel-Saint-Germain. Le carrefour de Morlange est menacé, ainsi que le nord-ouest de Dieuze. Dans les Vosges, les Alliés sont à Montigny, à 11 km. de Baccarat. L'armée française a attaqué sur un front de 40 km., progressant de 8 km.

EN HOLLANDE. — Après les derniers avances, les Alliés arrivent à

Un de nos héros Louis PLANTADIS

Robert DELORD à la mémoire d'un jeune patriote

Robert Delord est tombé, l'âge à l'honneur. Tous les jeunes Français l'honorent. Tous ceux, si nombreux, qui l'ont connu, le pleurent. Bien avant la guerre, il était secrétaire de la région des Jeunesses Communistes de la Corrèze. Il fut d'abord l'opposé de la haute de patrons anti-sociaux. Son activité politique fut cause de son renvoi de la Banque Populaire.

Le 8 novembre 1941, il fut arrêté, puis condamné à 3 ans de prison. Il eut les maisons centrales, puis les camps de concentration qu'il mit à profit pour compléter son instruction.

Le 22 août 1943, il fut transféré aux

24

- TULLE -

Respectez la mémoire de nos héros

Tous les patriotes de Tulle connaissent le petit magasin de la rue de la Barrière qui servait d'atelier à notre cher Albert Faucher. En effet c'était là un des centres de la Résistance à Tulle ; il était le lieu de rendez-vous de tous ceux qui, dans la clandestinité, luttèrent contre les nazis au péril de leur vie et avec toute leur foi. Et ce petit atelier obscur était pour les vieux résistants de Tulle un lieu sacré et doublement cher, à la fois par le souvenir de celui que nous pleurons et aussi parce qu'il avait abrité et caché aux regards indiscrets tant de conciliabules où s'étaient décidées les actions à entreprendre contre le boche exécré. Et nous le considérons tous comme étant un peu lui aussi de la Résistance. C'est donc avec une douloureuse surprise que nous avons appris que dans la nuit du 11 au 12 novembre, un officier du 100^e, — et même paraît-il un officier supérieur, — foulant aux pieds et la sainteté de l'endroit et la mémoire du héros qui y peina jusqu'à sa mort au champ d'honneur, osa, au mépris d'ailleurs de la loi et par un inqualifiable abus de pouvoir, ordonner une perquisition sous prétexte que des armes y étaient déposées.

En effet, il y avait bien des armes, mais ces armes appartenaient à la 2^e compagnie du 100^e R.I. ; deux chefs de bataillon, dont l'un d'eux détenait les clés du local, en avaient connaissance. La population de Tulle ne s'explique pas pourquoi une section en armes du 100^e R.I. fut envoyée dans la nuit du 11 au 12 novembre pour occuper le quartier ni pourquoi l'on fit fracturer les portes de l'atelier de notre regretté camarade. Tout cela pour enlever quelques armes que l'autorité elle-même y avait déposées des objets personnels auraient d'ailleurs disparu en même temps que les armes.

Les Tullistes se sont justement émus de cette manière de faire, digne de la Milice de Darmand. L'on voudrait discréditer nos vaillants P.F.I. que l'on ne s'y prendrait pas autrement. Mais il y a un responsable : celui qui a donné l'ordre de la perquisition, alors même qu'il n'en avait nullement le droit. Nous voudrions bien le connaître et nous demandons que des sanctions sévères soient prises contre lui. Un peu de tact, s'il vous plaît et de respect pour la mémoire de ceux qui sont morts pour que vive la France !

CONFERENCE

La seconde conférence sous l'égide des P.U.J.F. aura lieu au Théâtre Municipal, mardi 21 novembre, à 20 h. 30. Les textes de Guy de Maupassant seront lus et commentés par M. Terrassin, professeur de lettres au Lycée Edmond-Ferrier.

Bonne journée pour le ressortement des liens qui nous attachent à l'URSS.

Arrondissement de Tulle

LE LONZAC. — Mariage. Samedi 11 novembre a été célébré au Lonzac le mariage de notre sympathique camarade André Migonin, résident de la première heure, dévoué inlassablement à la cause de son pays, actuellement sous-lieutenant au 100^e R.I. de Tulle, avec Mlle Andrée Montinlin, sténodactylo à Salon-la-Tour. Les Comités du Front National présentent aux nouveaux époux leurs félicitations et leurs vœux de bonheur les plus sincères.

LAGRAULIERE. — Une belle réunion du Front National. — Dimanche 5 novembre, salle de la Mairie, a eu lieu la première réunion du Front National. Après l'allocution du Président qui, en quelques mots amiables, a remercié l'assistance d'être venue si nombreuse à cette première réunion, la constitution du bureau a été votée à l'unanimité. Le nouveau trésorier a exposé les buts du Front National. Il a expliqué le but qu'il veut et doit atteindre. Une grande cordialité régnait dans la salle. Nous avons pris 56 adhésions. Belle soirée ! Nous espérons que beaucoup d'amis viendront prendre rang à nos côtés, lors de la prochaine réunion, où le délégué régional viendra faire connaître en détail ce qu'est et ce que sera demain le Front National. Au Front National, rien que des amis unis dans la même idéal, sans distinction d'étiquette politique venant tous avec nous et soutenant nos revendications.

Le Front National à l'aide des Réfugiés. — Le 10 novembre au soir, la commune a reçu 33 réfugiés de la Charente Maritime. Immédiatement, le président du Front National s'est mis à la disposition du président du Comité de Libération pour accueillir ces pauvres gens si durement éprouvés par le sort. Le président du Front National a proposé de les héberger dans les hôtels où des lits leur ont été réservés et des repas copieux servis aux frais de la caisse de secours immédiats du Front National, en attendant que le président du Comité de Libération et le Comité d'accueil leur ait fait préparer tout le maximum dans leur nouvelle demeure de repli. Espérons que tous ces réfugiés sauront se montrer dignes envers tous les Graulérois qui leur ont réservé le meilleur accueil.

CHAMBOULIVE. — Cérémonie du 11 novembre. — Malgré un temps pluvieux, Chamboulive a rendu un hommage ému aux martyrs de la Résistance et victimes de la barbarie nazie. Un long défilé, formé des Anciens Combattants, des enfants des Ecoles, des membres du C.L.L. et de toute la population, se rendit au pied du monument aux morts. M. Giroit, président du C.L.L., dans une bref discours, rappeila les horribles tragédies de Chateaubriant, de Paris, d'Oradour, et, plus près de nous, de Tulle et du Lonzac, puis il salua la mémoire des disparus en demandant à la foule une minute de silence en leur honneur. La cérémonie se termina par la « Marseillaise », chantée avec ferveur par nos écoliers.

SAINT-PARDOUX-LA-CROISILLE. — Pour le maintien des Milices. — Le Comité de Libération Nationale de Saint-Pardoux, réuni le 3 novembre,

à l'initiative de son président, a décidé de faire un tour de France qui aura sa paroielle un jour que nous espérons très prochain.

Un accident. — Notre camarade Louis Veyssière, cordonnier, a glissé sur le trottoir et s'est fracturé une jambe. Nous lui envoyons nos vœux de prompt guérison. Que ferait, en attendant, les mères de famille qui ont des enfants ?

Evénement. — Ommée Rem : Samedi soir et dimanche en matinée et soirée, un grand film : Quatre heures du matin.

Les délinquants. — En faisant leur tournée habituelle, les gendarmes ont pris en flagrant délit deux chasseurs qui braconnaient, malgré les ordres répétés du gouvernement. Ils ont confisqué les armes et leur ont dressé procès-verbal. Avis est donné à tous les chasseurs qui ne veulent pas finir en prison ou dans les camps de rééducation, et qui veulent se plaindre de l'ancien régime.

SAINT-VIANCE. — Fête de l'Armistice. — Dimanche 12 novembre, à 12 heures et demi, un cortège de anciens combattants, précédé de divers groupements et de la population, s'est rendu au monument aux morts où des gerbes de fleurs furent déposées. Ensuite, la « Marseillaise » a été chantée par les enfants des écoles. Après un silence recueilli, M. Trauil, maire, fit l'appel des enfants de Saint-Viance tombés au champ d'honneur. Puis, petit à petit, la foule se retire en pensant que Saint-Viance n'oublie pas ses enfants. Félicitons aussi les organisateurs de cette belle journée.

JUILLAC. — La personne qui a trouvé une valise entre Juillac et Sannes est priée de la rapporter à M. Vallin, chauffeur de l'autobus de Graulière, contre récompense.

VOUTEZAD. — De nombreux réfugiés de Charente-Maritime sont venus dans notre localité. Ils y trouveront l'accueil le plus fraternel. A l'appel de la municipalité républicaine, dirigée par nos amis Lauriac et Raynal, aidés par les P.U.J.F., sous la conduite de Mlle Raynal et le P.N. local.

SAINT-SOLVE. — Nécrologie. — Mercredi dernier eurent lieu, à La Chapelle, les obsèques de R. Pommepey, âgé de 21 ans, tué accidentellement le 29 octobre. D'un naturel gai et serviable, Roger Pommepey avait su attirer la sympathie de tous. A son père et à sa sœur si douloureusement frappés par cette mort brutale, nous adressons nos sincères condoléances.

LA VIE SPORTIVE

AU STADIUM

Dimanche, au stade, le C.A.B. rencontrera en match amical, Panniers. L'équipe de Panniers, qui a bénéficié de la rentrée de plusieurs joueurs toukousiens, notamment de Toulouse Olympique, a battu Montauban et Auch. C'est donc un beau match en perspective, auquel tous les Brivistes voudront assister. Brive, au grand complet, mettra son équipe au point en attendant le grand match de championnat, à Pau.

Au stade Le Gère. — En Coupe de France, l'Étoile Briviste rencontrera l'ASPO Briviste. Ce sera une belle lutte entre ces deux clubs brivistes. — En lève de râteau : ESS (1) contre ASPO (2).

120 q
il faut
dirige
Unit
Diman
res, se
révalo
Fran
étaient
33 de
de car
d'ine,
rume
vemen
et son
ques
femm
en fai
de bon
gaient
sions
Sali
ration
a-ta
comme
simple
pose
Son
surage
nemai
les p
Ma
une
pas l
marge
dant
cuisse
800 e
et qu
mouir
ce au
tour.
On
qu d
rait
une c
Br
ed c
vaise
préc
de c
savo
les :
pouv
VI
tion
SEP
che
tes.
Q
à B
et :
P
tes
d'Es
B
san
mi
La
h
ou
jou
A
ja
Ag
Bri
F
De
Ce
Té
i
gal
mé
bli
115

Archive de la Coesce
Cote 79 PR/1

Prix du numéro : 1 fr.

Jendredi 23 Novembre 1944

Numéro 23

L'AVENIR

DE LA CORRÈZE

ORGANE DES COMITÉS DU FRONT NATIONAL

PARAIT LE JEUDI ET LE DIMANCHE

BUREAUX :

33, rue Tauliac (S. 6L)

REVUE Tél. 87

BUREAUX A TUNIS :

69, Avenue Victor-Massé

Tél. 411

LE FRONT NATIONAL

propose la fusion

au Mouvement de Libération Nationale

LE MESSAGE DU FRONT NATIONAL

En mai 1944, le Front National invitait tous les Français et Françaises

La Guerre

Metz, Belfort, Gérardmer, Montbéliard
redeviennent françaises

FRONT DE L'OUEST. — Les troupes américaines et des éléments français sont entrés et se battent dans Metz. L'un des principaux ponts a été traversé. Des voies de retraite allemandes sont dangereusement menacées.

La première armée française comprenant l'armée d'Afrique et d'importants contingents P.F.L. après avoir progressé régulièrement de 10 km par jour, a pris la vieille citadelle de

sera défendue rue par rue. La capitale va être bientôt totalement encerclée. Les Russes tentent un mouvement pour encercler les troupes allemandes de Hongrie Orientale. A Tirana, capitale de l'Albanie, les ennemis font rage.

FRONT DU PACIFIQUE. — Les Alliés continuent leur progression en Birmanie, bombardent les positions japonaises et les unités contre-attaquent des Nippons. Aur ont coûté

Un de nos héros



Léo JEAN

fut le premier chef de groupe gal P.F.L. en gare de Brive. Apr avoir participé à de nombreuses

...pour l'été. Ceci représente un gros travail, car il faut transporter le matériel pour le seul ravitaillement en lait de notre ville.

Au moment où, à l'approche de l'hiver, la paysannerie manifeste incontestablement un effort de bonne volonté, il sera souhaitable d'assurer coûte que coûte l'activité des véhicules de ramassage pour éviter que la moindre quantité de lait ne se perde, ce qui contribuerait à parfaire dans une large mesure l'approvisionnement en lait des agglomérations de Brive et de Tulle.

- BRIVE -

L'activité des Milices Patriotiques

INCENDIE ET TOUJOURS LE MARCHÉ NOIR

Il s'avère que certains personnages troublants du marché noir, ont demandé leur adhésion aux Milices Patriotiques et se servent de leurs bulletins pour essayer de franchir les contrôles du ravitaillement.

Le Commandant des Milices avise ces individus qu'ils seront démasqués et poursuivis.

L'un d'eux, de la commune de Varez, le nommé Buge, a déjà été arrêté en gare de Brive, porteur de valises emplies de tabac de contrabande. Il aura à répondre de ce délit devant les autorités compétentes, et il est certain que ce tabac lui coûtera cher.

AU SUJET DE LA RÉPARTITION DES MARCHANDISES SAISIES

Des individus, dont l'intérêt personnel est de discréditer les Milices Patriotiques, propagent des bruits tendancieux laissant supposer que les marchandises saisies le sont au profit des membres des Milices. Ces gens se gardent bien de porter leurs accusations devant les responsables des Milices. Ils préfèrent prêter un travail de sape, sournois et sans risque, car cette catégorie d'individus n'a pas l'habitude de prendre ses responsabilités au grand jour. Le commandant des Milices Patriotiques de Brive demande donc aux personnes qui pourraient surprendre quelques-uns de ces délateurs, de ne pas manquer de les lui signaler, et fait connaître à tous ceux que cela pourrait intéresser, qu'ils peuvent prendre connaissance au siège des Milices Patriotiques, de l'état des marchandises saisies et réparties par la Compagnie de Brive.

MAISON DU PRISONNIER

Le Centre d'entraide de Brive organise le jeudi 23 novembre à la salle des Fêtes, un goûter au profit des enfants de prisonniers et orphelins de la guerre 39-40.

Ce goûter mensuel comporte, outre la partie artistique et la collation proprement dite, le tirage au sort de deux livrets de caisse d'épargne de 500 francs.

Les femmes de prisonniers sont priées de bien vouloir se présenter à la Maison du Prisonnier, service : « Famille de l'absent », pour y retirer leur inscription.

- TULLE - USSEL

Au sujet de la perquisition opérée chez Albert Fancher

Le Comité Départemental de Libération Nationale de la Corrèze s'est justement ému de la perquisition arbitraire et illégale qui a été faite à Tulle, le 11 novembre 1944, sur l'ordre d'un officier dans l'atelier d'Albert Fancher, lieutenant P.F.I. tombé au champ d'honneur. Il regrette qu'un officier français manque ainsi de tact le plus élémentaire et n'ait pas plus de respect pour la mémoire d'un héros dont Tulle tout entière glorifie récemment la mémoire, en donnant son nom à l'une de ses rues.

Le C.D.L.N., traduisant le pensée de l'opinion publique, proteste avec la dernière énergie contre une telle opération qui a été ordonnée par un officier nullement qualifié, et au mépris total des lois et règlements en vigueur. Il demande que des sanctions soient prises et que des perquisitions de ce genre, qui sont faites pour désaffecter nos Français P.F.I. ne se renouvelent plus à l'avenir.

ENCORE ET TOUJOURS L'ÉPURATION A LA MANUFACTURE D'ARMES

Par arrêté du Commissaire au Gouvernement en date du 18 novembre 1944, sont suspendus de leurs fonctions :

M. Meyrieu, ingénieur de première classe, fabrication d'armement. Barthélémy, ingénieur administratif. Taillard, ingénieur civil, ancien officier d'active; Maringeas, ingénieur civil; Martin, ingénieur civil; Alloume, chef d'atelier; Bachelier, contremaître; Landeau, ajusteur-projeteur; Pucot, peintre à la manufacture d'armes de Tulle.

POUR LA PROMÈTE DE NOTRE VILLE

Il est rappelé une fois de plus que les particuliers doivent être déposés sur la voie publique avant le passage des voitures municipales, et non après. La propriété de la ville exige que cette mesure soit respectée. La police a reçu des instructions et sévra contre les retardataires. De même, les commerçants qui déposent, l'après-midi, dans le carreau, devant leur boutique, les balayures du magasin, seront verbalisés. Ils doivent, en effet, recueillir ces débris dans leurs poubelles et déposer celles-ci le lendemain matin, au moment du passage de la voiture.

CONFÉRENCE RETAQUE

La conférence prévue par les F.V. J.P. pour le 21 novembre, est reportée à une date ultérieure, du fait de la réquisition de la salle par les autorités militaires.

Arrondissement de Tulle

LAGRAULIERE. — Beau geste. — A la suite de la fête organisée à l'hôtel Pampel par les Jeunesses Communistes de la commune, une collecte a produit 1.000 francs qui ont été versés à la caisse du secours immédiat du Front National. Félicitations.

M. PUCCH EST ELU MAIRE

Le conseil municipal s'est réuni le 14 novembre pour procéder à l'élection du maire et de ses adjoints. Ont été élus : maire, M. Pucch Henri, 15 voix; premier adjoint, M. Robert Julien, 10 voix; deuxième adjoint, M. Panat Emile, 14 voix; troisième adjoint, Mlle Lemme Charlotte, au second tour, 14 voix.

Arrondissement de Brive

VARÈZE. — Farniente et marché noir. — On se plaint en France d'un manque de main-d'œuvre. C'est incompréhensible. Sans aller plus loin, que le bourg, nous sommes à Varetz à moins de désigner aux autorités compétentes, une bonne, une excellente équipe de cinq à six jeunes gens, tous en bonne, en excellente santé, qui ne demandent qu'à travailler. Et qui ne travaillent pas. Ils avaient un chef, un chef en non-activité, si l'on peut dire : le nommé Buge. Il vient de lui arriver un accident. Un accident providentiel. Mais, qui lui succèdera ? Dans les milieux bien informés circule déjà le nom d'Arson.

Arrondissement d'Ussel

LATRONCHE. — Pour les familles nombreuses. — Les Forces Unies de la Jeunesse Patriotique et M. Estrelle Henri, ont remis au Comité de Libération, un don en faveur des familles nombreuses de Latronche. Nos remerciements aux généreux donateurs.

SÉRANDE. Le type parfait du milicien. — Les habitants de Séranden ne sont pas prêts d'oublier le triomphe célébré Carbillot, ex-comptable à la société Capoon. Les autorités allemandes ayant voulu réquisitionner les travailleurs étrangers employés dans cette entreprise, ceux-ci manifestèrent l'intention de prendre le maquis. Carbillot eut vent de leur décision et, à trois reprises, téléphona aux autorités pour les faire arrêter avant qu'ils puissent gagner les bords. Fort heureusement, il y avait sans doute de meilleurs Français dans les services de police, et l'affaire n'eut pas de suite. Quelques jours après, Carbillot partit de Séranden en emportant la caisse de son entreprise. On apprenait un peu plus tard qu'il venait de contracter un engagement à la L.V.F. pour échapper aux poursuites judiciaires. Voilà le type parfait du milicien. Le traître doublé du voleur. Espérons qu'aujourd'hui, si ce n'est déjà fait, l'infâme Carbillot est prêt à payer de sa vie les crimes dont il s'est rendu coupable dans notre région.

SAINT-ETIENNE-LAGESESTE. — Front National. — Les Français désireux de travailler avec nous au relèvement de la France et à sa grandeur, doivent demander leur inscription au Front National. Pour Saint-Etienne-Lagesteste, s'adresser à M. Joseph Besse. D'autre part, les journaux du F.N. sont en vente chez M. Aubessard.

d'un poste de sur-
Sous l'active du
Social et Sanitaire
après la libération
marché de secours
velles conceptions
mis sur pied.

Muni de tout le
re, dirigé par de
ses d'expérience,
des stagiaires de
poste de secours,
jour et de la nuit,
sont des voyageurs
merait des soins
ce, et des mères
l'indispensable po
Voilà un exem
mon des bonnes
ser avec les sou
bords.

L'inauguration
soutz aura lieu
liées de la ville.

BRIVE-37
SPLENDEUR : L'
bois, avec Anna
Luguet. — REX :
nat, avec John Ch
La Kermesse hard
se Rosay, Alerte
NOUVEAUTES : y
Paul Muni et Be

Souscrire à
L'EMP
DE LA LIB
c'est participer
de la mienne

Petites

POMMES A OIE
de quantités, Brive
d'Espagnac, Brive.

A vendre CAMI
gano, équipé avec
seule cessation d'
Agence Havas, Br

L. maison T
ports à Brive, des
mécanicien pour
bile. Références :
1-38.

M. FEURCLADE
GILROEN, 12 et 1
Rodevelt, Brive.
Gazogènes à bote
tres rapidement v
vont avoir fourni
toutes études et d

OCCASION : 0
matériel neuf, tap
Agence Havas, Br

Cherche gérance
sans restaurant. F
ment ou garantie
de Havas, Brive, N

On demande un
TOUT FAIRE. 2
Bons gages, nour
chic. M. Froidefon
Bloux, Brive. Tél.

CARROSSERIE
à Brive, demande
et manœuvres.

UN CHAUFFEL
UN MANŒUVRE,
MENAGE, sont de
Office du Travail
Brive, Visa DMQ

L'ÉCHO DE LA CORRÈZE

Quotidien Républicain d'Information

Journal autorisé à recevoir les annonces judiciaires et légales

TULLE

Ville Martyre

LE CALVAIRE DES OTAGES DE TULLE A COMPÈGNE

Les libérés sont partis. A peine, sur eux, la porte de l'égout s'est-elle refermée que pleurent à nouveau les monnaies et les injures. Un SD vocifère en français, avec l'accent gascon des faubourgs: « Alors, entête! Alligament. Tons garsin, les Fran- çais! Incapables de s'alliger? Vous allez voir si je vais vous drosser! Et où vous allez, en sera mieux. Pendant que vous crevez en Allemagne, je m'en mettrai les pieds la grande » (1).

Il est stupéfait d'évoquer aux malheureux l'enfer qui les attend. Réagissant, avec une puissance du béton, ils se mettent à courir en rang pour satisfaire encore une fois le caprice de leurs bourreaux.

Vers le soir, on apporte de la paille qu'ils étalent le long des murs. La nuit tombe. Une autre nuit d'angoisse et de couchement. Malgré la fati-

2. DE LIMPES À PAINS

Pour passer dans l'immeuble, il faut traverser un long porche qui débouche sur une cour intérieure. De chaque côté, forment une double haie, des brutes sont postées, tenant une mitrailleuse, qui au nord de l'entrée, un béton, un câble d'acier... bêt tout les instruments sortis de la chambre des tortures. Chaque homme qui s'engage est frappé, heurté de coups, jeté inside d'un côté à l'autre, jusqu'à ce qu'il s'effondre dans la cour, inanimé.

Comment 370 hommes pourraient-ils tenir dans une cour ainsi exigüe? On leur ordonne de s'asseoir, mais ils ne peuvent trouver place côté à côté. On les a embossés à l'un dans l'autre, chacun recevant son voisin entre les jambes déchaînées. Interdiction de parler et de bouger.

La révolte prendra en Belgique

Londres. — On mande de Bruxelles à l'Agence Reuter qu'un grand nombre de membres du Mouvement de libération de la Belgique pour protester contre l'ordre du Gouvernement leur demandant d'avoir à rendre tous, armes ont ouvert les portes de la prison d'une ville de province. Ils ont pris un prisonnier qui s'était dévoué, (A.P.P.).

Un grand débat de politique étrangère s'est ouvert à l'Assemblée Constituante

Paris. — Hier, le grand débat sur la politique extérieure du Gouvernement s'est tenu devant l'Assemblée Constituante provisoire. Il durera probablement deux jours.

A 16 h., le Général de Gaulle a pris

Au Conseil des Ministres

Paris. — Le Conseil des Ministres s'est réuni le 23 novembre sous la présidence du Général de Gaulle. Le Général de Gaulle a communiqué au Gouvernement le compte rendu de la progression de la première armée française en Alsace.

M. Jacquinet, ministre de la Marine, a expliqué le Gouvernement de l'organisation navale et de la construction de la Marine de guerre. M. Parodi, ministre du Travail, et de la Sécurité Sociale a proposé des mesures en vue de diminuer le chômage. Sur la rapport de M. Tixier, ministre de l'Intérieur, le Gouvernement

place au lieu des Ministres. M. C. Billaut, ministre des Affaires Étrangères, MM. Tanguy-Prigent, Capitant, Lasserre, Parodi et... viennent à la scène à son côté.

M. Winster, député socialiste à l'Assemblée de la Motte, déclare qu'il faut que la France exige au moment de la paix une frontière défensive. La frontière du peuple libre, s'écrie-t-il, est sur le Rhin (vifs applaudissements).

Pub. M. G. Bidet, ministre des Affaires Étrangères, nous a le 17

Le ministre rappelle la visite faite par M. Churchill et Eden le 11 novembre à l'Assemblée de la Motte. Il fait l'éloge de nos soldats pour leur courage, leur vaillance, leur esprit de sacrifice, pour leur dévouement à la France. Il fait l'éloge de nos soldats pour leur courage, leur vaillance, leur esprit de sacrifice, pour leur dévouement à la France.

Dimanche 28 et Lundi 29 Janvier 1945

Numéro 42

L'AVENIR

DE LA CORRÈZE

ORGANE DES COMITÉS DU FRONT NATIONAL

PARAIT LE JUDI ET LE DIMANCHE

BUREAUX :

32, rue Turenne (3^e ét.)

Tél. 13-17

BUREAUX A TULLE

38, avenue Victor-Hugo

Tél. 42

C'est à Berlin, sur le
corps terrassé, anéanti
du nazisme, que se battra
la grande paix éternelle.

19 parle

de Guerre

par L. CASANOVA.

2^e et 3^e Assemblée Constituante.

l'occupation de la rétrograde de
les organisations du F. ont
ont, les 6 ans du F. ont
cette du F. J. P. en Co-
de l'Assemblée, ont déposé
elle administrable de l'indica-
pratique, avec l'armée, il
dans la semaine à venir.
c'est de la manière à venir.
chacun, l'unité l'occupation
effort, l'occupation de mobil-
de tous les pays, des shi-
et de l'Assemblée.
l'Assemblée pour le mouvement
à appliquer dans ce pays
celui d'une discipline d'
à l'Assemblée, l'Assemblée l'Assemblée
ses effets, l'Assemblée l'Assemblée
aux l'Assemblée et aux
l'Assemblée.

devoir des grandes associa-
patriotiques est de l'y aider.
On fait la guerre et tout se

LA POUSSÉE SOVIÉTIQUE CONTINUE, INEXORABLE

Breslau, Koenigsberg, Dantzig seront bientôt aux mains des Russes

Les armées soviétiques poursuivent la marche triomphale dont l'objectif est le cœur du Reich : Berlin. La poussée gigantesque commencée à Varsovie s'est irradiée vers la Prusse Orientale qui est maintenant isolée, vers la Haute et la Basse Silésie dont les industries sont désormais hors d'état de continuer à fournir du matériel aux armées allemandes. L'Allemagne se trouve ainsi privée de la moitié de ses sources de potentiel de guerre.

De partout les réfugiés allemands affluent vers le centre. Des manifestations en faveur de la paix se déroulent en plusieurs points. Les populations qui furent émi réquisitionnées pour contribuer à l'édification hâtive des défenses. La Gestapo a vu contre tout ce qui résiste et un Allemand a pu dire : « Nous avons épuisé toutes les gammes de la terreur ».

Pour renforcer le front de l'Est, les Allemands réquisitionnent en toute hâte les unités éprouvées dans les Ardennes. Il s'agit question des mobilisations, de super-mobilisations. On veut un demi-million et même un million.

qu'à retarder le destin inéluctable de l'Allemagne.

Au nord de la Prusse Orientale, les armées de Tcherniakowski ont occupé Insterburg et Weimar et son arrière-près de Koenigsberg, tandis qu'en sud, celles de Rokossowski, après s'être emparées de Osterode et de Allenstein, ont atteint la Baltique non loin du port de Königsberg. La Prusse Orientale se trouve de ce fait encerclée et avec elle trente divisions allemandes.

De son côté, Joukov a pris Bromberg, Mülisch, Glesno, Kalisz, menant sa grande offensive. Il a, en fait, l'appareil de Breslau. Le grand centre silésien est atteint également par les forces de Koniév et on se bat dans les faubourgs de la ville. Les Allemands ont décidé de défendre Breslau contre tout ce qui se présente. Les forces ont établi deux têtes de pont, sur l'Oder, près d'Oppeln. Cette dernière ville est entre leurs mains, ainsi que 2.000 prisonniers. L'Oder est atteint sur un front de 60 km.

Plus au sud, une nouvelle offensive de Malinowski, en Tchécoslovaquie, a entraîné les troupes allemandes.

En Hollande, les Britanniques ont occupé Eindhoven, près de Gênes.

En Basse-Alsace, dans le secteur de Haguenau et dans celui de Bieschwiller, les Allemands ont attaqué à plusieurs reprises. Il semble cependant que les Américains aient dû céder un peu de terrain au cours de ces derniers jours.

L'offensive française en Haute-Alsace continue à se dérouler favorablement entre Colmar et Strasbourg. La surprise paraît avoir joué son rôle en faveur des Français, les Allemands ne s'attendant pas à une attaque menée si vigoureusement.

Guerre aérienne. — Les appareils alliés ont rampli 3.000 missions en Allemagne dans les trois derniers jours.

Les bons juges marte

— La Cour de Justice du 1^{er} a condamné à mort la femme Mandin, directrice d'entreprise à Flayon. Elle s'était rendue coupable d'intelligence avec l'ennemi et avait donné des renseignements sur des réfractaires à la Cour de Justice de Poitiers.

— La Cour de Justice de Poitiers a condamné à mort Maurice Oques, du Comité d'action du P.P.F. de la L.V.F.

— La Cour de Justice de Perpignan a condamné à mort Georges Bégou, chef de la Milice des Pyrénées-Orientales.

— Des condamnations à mort par contumace ont été prononcées contre Victor Sallé, délégué du R.N.F., actuellement engagé dans la 1^{re} S.S. et contre les époux Saux, coupables d'intelligence avec l'ennemi.

...et les autres

— Le journaliste algérien Zouherelli, rédacteur en chef du « Nouveau Témoin », où il écrivait les articles les plus basement pro-nazis, une devant ses juges l'innocent et l'agent double. C'est sans doute pour quoi la Cour de Justice de la Seine l'a condamné à 10 ans de travaux forcés.

Les C. D. L. n'ont pas le droit de se désintéresser

ERS LA CITE



de prendre des mesures
éviter l'encombrement des

ar un site que la rue
e. Préfecture, chaque jour
automobile stationne en
menne cependant que de
note des faits encombrant
casse de telle sorte qu'il
peuvent impossible à deux
mes de cheminer de front.

CONVOI FUNÉBRE

0 h., Chapelle de l'hôpital,
Veure Leymarin.

4 h., levée du corps de M.
Seigne au pont de la Pier-
bination à Indignac.

IS AUX ETRANGERS

artir du 16 avril les étran-
qui auront besoin de se
un commissariat de po-
seront reçus tous les jours
à 10 h.

AVIS D'EXAMEN

examen pour le recrute-
de commis auxiliaires du
aura lieu à Tulle le 21
1945. Les candidats et can-
doivent faire parvenir
emendées le 15 mai au plus
la Trésorerie Générale.
renseignements sur cet
à leur seront donnés, soit
Trésorerie Générale de Tulle
la Recette des Finances de
soit dans les Perceptions
Corrèze.

S AUX FAMILLES DES
HIERES GENERAUX DU
E DE RESERVE OU EN
RETRAITE DECEDES

UIS LE 1er JUIN 1944

ne de permettre à l'admi-
nistration centrale de la guerre
clarifier d'urgence la situa-
administrative des officiers
du cadre de réserve
nités décédées depuis le 1er
1944 sur le territoire de la
e. le commandant de la
sion de Tulle invite les
à lui signaler d'urgence
de tout officier général
ou depuis le 1er juin 1944
ura lieu d'indiquer, outre
et prénoms, le grade de
ier général intéressé, ainsi
lien et la date du décès.

nombreuses réclamations
raant le retard apporté au
ent de la prime de démobi-
in arrivent chaque jour au
au F.F.L. Il est rappelé à
et que ce retard n'incom-
au bureau F.F.L.

En cas de réclama-
tions s'adresser au C.A.T. de Li-
moges qui seul est chargé du pa-
yement des primes.

Les Sports

Le 12^e Tour de la Corrèze

sera disputé le 10 mai

SERA COUQU LE 10 MAI PROCHAIN
Après quatre années d'interrup-
tion imposée par des circonstances qui con-
stituent bien difficile les épreuves sur
route, le Tour de la Corrèze l'annonce cy-
cliste la plus goûtée du public va se dis-
puter à nouveau.

Sous le patronage du journal « La
Marcellaise du Centre » elle se dispu-
tera le 10 mai prochain sur un parcours
de près de 200 kilomètres et sera dotée
de 18.000 fr. de prix.

Le Tour de la Corrèze qui compte parmi
les plus belles courses sur route de
France, fut fondé en 1925 par le Vélo-
club Tulliste et se courut jusqu'en
1928 sous le nom Circuit de la Corrèze.
En 1929 naissait le Tour de la Cor-
rèze. Il connaît cette année, la même
série qu'il remporta depuis plus de 20
ans.

GRAND PRIX
D'OUVERTURE
ALBERT FAUCHER

Cette course qui marquait le
début de la saison cycliste du
Vélodrome Club Tulliste, était dédiée
à un des piliers, un héros de la
Résistance Corrèzienne, Albert
Faucher.

Les sportifs Tullistes atten-
daient cette épreuve, signe an-
nonciateur de la belle saison. La
distance, 80 km. autour des
quals faisait de cette compétition
une épreuve des plus spectacula-
ire. Sur les 28 engagés, 20 cou-
reurs parmi lesquels: Londero,
Modolo, Roux etc... et tant
d'autres dont on connaît la va-
leur peirent le départ à 9h. 30,
Place Albert Faucher.

La Course

Le départ est donné par Guy
Faucher, fils de notre regretté
camarade. Dès le premier tour
nous assistons à une tentative
de décrochage du coureur local
Coudert qui, bien que très fati-
gué, prend l'offensive mais après
quelques centaines de mètres,
tout rentre dans l'ordre.

Les premières primes sont on-
levées successivement par Dus-
sartre, Modolo et Roux. Au 8^e

après plusieurs tentatives
d'échappées de cinq ou six cou-
reurs, Roux démarre et réussit à
prendre une avance appréciable
sur le peloton. Au tour suivant,
Modolo et Dussartre le rejoin-
dront et conserveront cette avan-
ce sans l'augmenter, car le pe-
lon chassé pour rattraper les fu-
yarda. Au 12^e tour, le trio de té-
te passe avec un kilomètre d'a-
vance sur le peloton qui ne sem-
ble ne rien tenter pour rattraper
ce retard. Dès lors la course est
jouée sauf accident. Dussartre,
Roux et Modolo accentuent en-
core leurs efforts et c'est avec 5
minutes d'avance sur les sui-
vants que se course le sprint final
Roux de Limoges l'emportera
dans une belle envolée.

Voici l'ordre des arrivées:

1^{er}, ROUX de Limoges, cou-
vrant les 80 km. en 2 h. 26 m.;
2^e, Modolo même temps; 3^e, Dus-
sartre, même temps; 4^e, Pécourt,
en 2 h. 31 m.; 5^e, Prodel, 6^e, Bo-
rie, 7^e, Espalloux, 8^e, Jolly, 9^e,
10^e, Coudert.

Personne, certain âge, valide,
prendrait emploi dans un bu-
reau pour écritures et petite
comptabilité.

SERVICE ANNIVERSAIRE

Un service anniversaire sera célébré
en l'Eglise Cathédrale vendredi 13 avril
à 9 heures à la mémoire de

Monsieur Edouard LECOQ

Adjudant chef, maître armurier
en retraite

De la part de Mme Vve Lecoq, ses
enfants et toute la famille.

Etude de Me F. Soulinges,
huissier à TulleVENTE
AUX

ENCHERES PUBLIQUES

Le vendredi 13 avril 1945, à
Tulle, place Gambetta, à 13 h.,
il sera procédé par le ministère
de l'huissier soussigné, à la ven-
te aux enchères publiques des
objets mobiliers ci-après:

Lit d'enfant complet, divan,
fauteuils, chaises, tables, etc...

La vente aura lieu au com-
pant, frais en sus.

F. Soulinges

Etude de Maître Léon LAVIALLE,
Loqué en droit.

Notaire à Bort les Orgues (Corrèze)
Il résulte d'un acte reçu par Maître
Lavialle, notaire à Bort les Orgues, le
11 mars 1945, enregistré à Bort les Or-
gues le 23 mars 1945, Folio 84 No 172,
que la société au nom collectif Perdis-
tuchaux, constituée entre M. Gustave
Perdis, exploitant forestier, demeurant
au 14, commune de Sarrazac (Corrèze),

et M. Al-
rent à B-
pour ob-
cir-cute

Etudes
Tulle
sa

ENC
D

au ch
de Sa
r
IM
AI

Bar

rie et
ce, M

Louis

comp-
ridon

cour

Lusti

lapis

nom

point

théq

et de

Chan

rie et

rato

Ex

vente

Av

luxe

Et

Avo

TU

Avo

D

rend

Tulle

ment

pel d

date

gome

HISTOIRE : documents extraits de "La Voix de la Résistance". Août 1969

Organisation de l'Etat-Major A.S - MUR en R5 . 1943-1944
(La Région R.5 ne recouvre pas exactement les mêmes départements que pour les F.T.P.).

**Etat-Major Régional
M.U.R - M.L.N. Région 5**

Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Indre,
Dordogne, Charente, Cher

Chef Régional toutes branches :

Edmond MICHELET, "Duval"
puis André FOURCADE, "Vergnaud"
puis Gaston HYLLAIRE, "Léonie".

Adjoints :

Robert SCHMIDT, "Mainvaud"
et R. KRONENBERGER, "Boby".
Armée Secrète-A.S.
Raymond FARRO, "Fromont".

Mémoire :

Gontran ROYER, "Pierrette"

Adjointe :

Georgette GERARD, "Claude"

Secrétaire général :

J. OLLIVIER, "Denay"

Services Renseignements

Marcel PRADET

Groupes France :

Jacques ANSOT, "Jacques"

Action Ouvrière :

René MARTINAUD, "Klagny"

Résistance Fer :

ROUFFET, "Tébouze"

N.A.P. :

Jean GILBERT, "Carber"

Faux Papiers :

Léon ROUBEROL, "Bignol"

Service Soutien :

Mme RIFFE, "Maud"

Adjointe :

Mme SCHMIDT, "Pénélope"

Liaisons et Sabotage P.T.T.

R. SALMON

Presse Clandestine :

Gaston HYLLAIRE, "Léonie"

Marcel BAYNAUD, "Macaire"

**Etat-Major départemental
M.U.R - M.L.N. Corrèze**

Chef départemental toutes branches :

Emile BAILLEY, "Bonnet"

Adjoints : Antoine MEYRIGNAC, "Ducasse"

et François NEUVILLE, "Christian"

Secrétaire général et liaisons :

Jean BOURDARIAS, "Mado"

et René JUGIE, "Gao"

Trésorier général et Faux Papiers :

Albert GRANET, "Gallois"

Armée Secrète-A.S. :

Martial BRIGOLEIX, "Baudouin"

puis Gontran ROYER, "Raffin"

puis Colonel René VALUOUR, "Hervé", "Patrick"

Mémoire :

Colonel Marius GUEDIN, "Georges"

Services Renseignements et Groupes France

René JUGIE, "Gao"

Action Ouvrière et Résistance Fer :

Lucien ROUSSET, "Mimosa"

Service Social :

Jeanine GRANET, "Jeanine"

R.O.P. et Presse Clandestine :

Jean TEROQ, "Terro"

N.A.P. :

Albert GRANET, "Gallois"

puis J. MORO, "Martin"

Liaisons et Sabotage P.T.T. :

Armand FRUCHON, "Armand"

Chefs d'arrondissement

TULLE : Henri VIGNAL, "Rip"

Adjoint Militaire : Commandant HOUNAU, "Hubert"

BRIVE : Commandant HABERT, "Germain"

USSEL : Louis LE MOIGNE, "Jean-Jacques"

Adjoint Militaire : Commandant CRAPLET, "Duraf"

Ordre de bataille de l'A.S. - MUR Corrèze

"Listes des principales unités de l'A.S. Corrèze ayant la qualité F.F.I. Ces unités furent organisées officiellement et réglementairement le 6 juin 1944 avec des éléments des maquis de "Combat" et des M.U.R. de la Corrèze, qui furent constitués après l'occupation de la zone Sud par les Allemands (voir p.V. de revue d'effectifs du colonel Hervé, en date du 14 juillet 1944 et rapports de MM. Michelet, Bailley, Royer, Craplet, Hounau, Jugie).

1/ Aux ordres des colonels VAUJOUR, alias "HERVE", GUEDIN, alias "GEORGES" comprenant :

A- Unités organiques (type normal)

- 1er Bataillon "As de coeur" Commandant Medat, alias "Romano"

- 2ème Bataillon "As de Pique", Commandant Habert, alias "Gemma"

- 3ème Bataillon "As de Carreau", Commandant Chevalier

- Deux Bataillons "As de Trèfle" Commandant Pierrat, "Pierre", alias Paul Bernard et Commandant Delort.

B- Un Etat-Major de brigade avec compagnie de commandement, type réglementaire. Organes administratifs d'un corps de troupe (officier des détails et service d'état-civil, service santé, service d'approvisionnement, armement et munitions, parc autos)

C- Un élément d'intendance, type divisionnaire, aux ordres de l'intendant militaire Lacaux, ex-Moune, pour les réquisitions, répartition et contrôle d'emploi des fonds réservé d'approvisionnement.

D- Un élément de prévôté, type divisionnaire.

2/ Une demi brigade A.S de Haute-Corrèze aux ordres du lieutenant-colonel CRAPLET, alias "DURET, comprenant :

Un Etat-Major de demi-brigade, type réglementaire.

- 1er Bataillon organique, type normal aux ordres du commandant Lemoigne, alias "Jean-Jacques, sous-chef d'Etat-Major

- 2e Bataillon organique, type normal aux ordres du commandant Magnien, alias "Polycarpe".

- Elément annexé d'intendance, service de santé, parc autos.

3/ Groupe de sécurité et groupes francs "Gao" aux ordres de René JUGIE, alias "Gao" et Lt. Colonels GALINAT et J. PUYBARAUD.

4/ Un Bataillon sédentaire à Brive avec G.F aux ordres des capitaines MARATUEL, LORRE et BORDES.

5/ Le C.F.L de Tulle aux ordres du commandant HOUNEAU, alias "Hubert".

A/Un Etat-Major avec organes administratifs, service de santé, parc autos, officiers des détails, approvisionnements.

B/ Une compagnie sédentaire avec groupes francs à Saint-Privat sous les ordres du capitaine Célien.

C/ Une compagnie sédentaire avec groupes francs sous les ordres du capitaine Marut, à Lapleau.

**ORGANISATION DES MAQUIS F.T.P DE LA RÉGION 5
(DORDOGNE, HAUTE-VIENNE, CREUSE, INDRE, CORRÈZE, LOT)**

La structuration des Maquis fut un travail long et progressif, né d'initiatives individuelles (par exemple Georges GUINGOUIN) ou collectives (mouvements de résistance, partis, syndicats et autres organisations civiles clandestines). Dans son stade le plus accompli, l'organisation des maquis F.T.P est présentée sous forme de tableau et croquis dans le livre d'Elie DUPUY : *Le Parcours d'un Terroriste Ordinaire*, p 162-163 (2e éd., mai 2001)

Nous reproduisons ci-dessous un travail sur ce sujet adressé par André ODRU (Commissaire aux effectifs Régional en Corrèze en 1944) aux Musées de la Résistance de Corrèze. Il est complémentaire du travail précédent qui fixe un cadre théorique par la désignation des responsables aux différents échelons de la hiérarchie et de manière évolutive en 1943 et 1944. Chaque lecteur pourra, évidemment, nous faire parvenir des compléments ou rectificatifs à ce sujet.

Rappelons brièvement la signification des sigles utilisés :

C.E.I.R	Commissaire aux Effectifs Inter-Régional
C.O.I.R	Commissaire aux Opérations Inter-Régional
C.T.I.R	Commissaire Technique Inter-Régional
C.E.R	Commissaire aux Effectifs Régional (Département de la Corrèze)
C.O.R	Commissaire aux Opérations Régional
C.T.R	Commissaire Technique Régional
B.C.R.A	Bureau Central de Renseignement et d'Action (Gaulliste-Londres)
S.O.E	Service Opérations Exécutive (Britannique)

Commandement F.T.P dans l'Inter B en Corrèze

Lire la 4e édition de "Maquis de Corrèze", avec les témoignages de J.B. Champseix, Ep. Valéry et A. Odru

Sur l'organisation FTP, lire les pages 126-130, (sept 43, A. Odru) et les pages 207-214 (février 44, Fernand Dupuy).

COMMANDEMENT INTER DE LIMOGES correspondant à la R5 plus le Lot

Le Comité militaire interrégional comprend un CEIR (effectifs), un COIR (opérations), un CTIR (technique)

1943 : Raymond DUVIGNAC *Thibaud* (CEIR), Roger BOSDECHEZ *Raynal* (COIR), Adrien BADAL *Kléber* (technique).

On peut rattacher à ce Comité militaire, à partir d'octobre, les chefs de l'Ecole des cadres : François COY *Dubois*, LAHOUSSE, remplacé en décembre par Roger LESCURE

(CO)

(CE)

(CE)

1944 : De janvier jusqu'au 3 février, date des arrestations de Larche : Eugène CONNANGLE *Martial* (CEIR), Adrien BADAL (CTIR), PONCET *Frédo* (COIR), Georges LOGOTHETIS *Alexis*, puis *Agnès* est responsable inter aux parachutages.

Connangle, Badal et Logothétis, emprisonnés à Tulle, seront libérés par l'attaque de la prison, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars. Connangle et Badal seront mutés dans d'autres interrégions. Ils seront à nouveau arrêtés, subiront la torture, et Badal sera massacré par les SS en Savoie.

Après février : Paul BILLAT *Malou* (CEIR), PONCET (COIR)

Arrivée de Marcel GODEFROY *Rivière*, d'abord comme CTIR, puis comme Délégué de l'Etat-major Zone Sud. Il assurera le commandement de toute l'interrégion jusqu'à la création, en juillet, des Inters B et Bbis, et la Libération, où il sera adjoint de Rousselier *Rivier*, chef FFI de la R5.

Avril : Roger LESCURE *Murat*, COIR, adjoint de Godefroy.

Mai - Louis PORTE *Kléber* devient CTIR, jusqu'à sa mutation dans l'interrégion de St Etienne.

Juillet : Création des deux interrégions, B et B bis, GODEFROY devenant adjoint du chef FFI de la R5., avec Billat à ses côtés.

Inter B (Dordogne, Lot, Corrèze) : COIR Roger LESCURE, CEIR Raoul CALAS, CTIR Henri VALERY

Inter B bis (Haute-Vienne, Creuse, Indre) : CEIR Jean CHAINTRON, Jacques CHAPOU *Kléber*, rejoignant son poste de COIR, sera tué en route par les Allemands.

COMMANDEMENT CORREZE

Le Comité militaire "régional" comprend le CER, le COR, le CTR. Ce dernier a sous son autorité, plusieurs services : parachutages, santé, renseignement, etc. L'intendance est le fait des organisations civiles.

1943 : Eugène CONNANGLE *Martial* (Commissaire politique, puis CER), CHAPDEVILLE (Commissaire militaire, puis COR), Georges LOGOTHETIS *Alexis* (CTR) Il y aura plusieurs COR, par périodes. SANSON *Charlot* quelques jours en septembre, avant son arrestation, Albert THOMAS *Daniel* en novembre, avant son départ pour la Dordogne. André VIALLE *Vaillant* est responsable aux parachutages, d'abord en relation avec Martial Brigueux, puis avec Bugeac *Maxime*, du BCRA.

1944

Janvier - CER André ODRU *André* ; il le restera jusqu'à la libération ; COR : PONCET *Frédo* ; CTR : Louis PORTE *Aristide* puis *Kléber*. André VIALLE *Vaillant* puis *Barraud*, est responsable aux parachutages, en relation avec Bugeac et Peulevé *Harry*, du SOE

Février - Poncet est muté à l'inter, Edouard VALERY *Justin* puis *Fernand* le remplace comme COR Corrèze.

Mai - Edouard Valéry est muté comme COR Dordogne sous le nom de *Lecœur*, Louis PORTE à l'inter.

Jacques CHAPOU *Kléber* est muté du Lot en Corrèze, comme COR. Albert FAUCHER *Gustave* est CTR

Juin - Après la mort à Tulle d'Albert Faucher, André VIALLÉ est CTR. Constant MAGNAC *Jean-Paul* est adjoint à Chapou *Jacques*. Jean Baptiste CHAMPSEIX *Jean-Claude* puis *Jacques* est adjoint au CER André ODRU.

Juillet - Au départ de CHAPOU pour Inter Rhs, CHAMPSEIX devient CTR. Magnac restant son adjoint.

Août - 1) Le TRIBONNIER *André* (ven. du) est devenu CTR. Il sera nommé en août chef FFL départemental, conservant le commandement FTP avec MAGNAC *Jean-Paul* (devenir CTR à ses côtés). CHAMPSEIX *Jacques* adjoint du CTR pour le Sous secteur B et les libérations de Brive et de Tulle.

Tous avons donc eut trois Kléber

Kléber I - Adrien Badol

Kléber II - Louis Porte

Kléber III - Jacques Chapou

Pour les commandements des Sous-secteurs, voir "Maquis de Corrèze (4e)" page 266.

Il convient aussi de prendre en considération les cadres responsables des organisations clandestines civiles sans lesquelles l'organisation armée n'aurait pu vivre.

Parti et Jeunesse communistes. A l'interregion, Georges LASSALLE *Félix*, fusillé en Dordogne en mars 1944. Il sera remplacé, en mai, par MOLINIER *Eugène*.

En Corrèze en 1943, Fernand DUPLY *Daniel*, futur député-maire de Choisy le Roi, Paul PEYRAUD *Louis*. F. Dupuy est né en Savoie en avril 1944.

Après avril 1944, Pierre GANNE *Robert*, André GAILLARD et Gaston MAGOT *Paul*. A partir de mai 1944, la direction du PC clandestin "prend le maquis" à Chantoux puis, en juin, au Teilhet de St Pardoux la Croisille.

Front national, en 1944, René CHIFFE, futur député-maire du Havre et à Tulle GAILLET *Laurent*.

Organisation paysanne, A l'interregion, depuis 1943, J.B. CHAMPSEIX et RAMBAUD, en Corrèze, André LAGRAFEUILLE, fusillé en avril 1944.

C.G.T. fin 1943 et 1944, André GAILLARD et de fortes organisations à Brive, Tulle, Ussel et sur les chantiers de la Dordogne.

Union des Femmes Marie EMMANUELLI en relation avec de nombreuses autres dirigeantes femmes dans les villes et les campagnes.

Document joint (page 10) Attestation signée Gaston Hyllaire, Mouvement de Libération Nationale, ex-Mouvements Unis de la Résistance, prouvant les relations entre l'A.S et les F.T.P en Basse Corrèze.

Bulletin des Amis de la Résistance (ANACR) de la Corrèze

11 Place J. M. Daurier 19100 Brive

Survient l'horrible crime allemand ! 80 otages seront fusillés pour venger un chef allemand tué à Paris. Martial Brigouleix est désigné : le 2 octobre 1943, avec ses malheureux camarades il gravit les pentes du Mont Valérien où l'attend la mort brutale....

L'union de tous dans la Résistance, il l'avait réalisée de main de maître : le chef n'était pas discuté. Pourquoi a-t-il fallu qu'une malheureuse scission se produise dans les rangs de la Résistance après son arrestation ? Il n'avait pas voulu cela ! Mais aujourd'hui que tous les partis politiques, tous les mouvements "résistants" le reconnaissent sincèrement comme pionnier de la Résistance corrézienne, l'union ne peut que se refaire autour de son nom, chaque jour plus étroite, plus solide, pour que naisse enfin cette France forte et libre qu'il désirait. Souhaitons qu'un jour prochain, un régiment corrézien F.F.I. "BRIGOLEIX" veille avec fierté sur le pieux souvenir de celui qui fut chez nous, en même temps que le grand apôtre de la Résistance, le promoteur de la Libération.

Capitaine Loyseau, L. Dautrement - Instituteur à Chanteix



ALBERT FAUCHER - 1901-1944
OFFICIER F.T.P.F



L'activité militaire d'Albert Faucher ne date pas du jour de son affectation à l'Etat Major Départemental des Francs Tireurs et Partisans.

Depuis 1943 déjà, Faucher s'employait à fond à l'armement des premiers "Maquis". Mitraillette après mitraillette, vieux fusil après vieux fusil, tout un arsenal clandestin passait dans la petite échoppe de la rue de la Barrière (Tulle) avant de partir les unes dans les "planques" d'armes destinées aux F.T.P. des usines et de la ville de Tulle, les autres pour les bois où naissaient peu à peu les premiers éléments de notre armée.

Faucher qui armait les maquis, Faucher dont l'esprit large et vif, dont la fière intelligence et la grande activité lui permettait d'être un sûr agent de la résistance militaire. Faucher participait aussi à l'élaboration et à l'exécution des coups de mains F.T.P.F. C'est lui qui a été la cheville ouvrière de toutes les expéditions F.T.P.F. sur Tulle, de l'attaque de la prison, le jour de mars où 22 patriotes ont été arrachés à la déportation et à la mort, du sabotage des lignes à haute tension alimentant des usines, du sabotage de l'usine de Bar qui a arrêté définitivement la fabrication d'armes pour les boches.

Au mois d'avril 1944, Albert Faucher quittait ses outils et son atelier. Il est nommé Lieutenant F.T.P.F., membre de l'Etat-Major départemental, Commissaire Technique. Dès le premier jour, il a consacré à cette tâche écrasante un désintéressement absolu, une activité débordante, un dévouement de tous les instants, une volonté de fer.

Il était partout à la fois, parcourant le département à bicyclette pour coordonner l'activité de tous ses services clandestins, admirable de vitalité, débordant d'entrain, de gaieté, de courage dans les moments les plus difficiles. Albert Faucher, le pivot de la Résistance armée dans Tulle a été l'un des animateurs de cet admirable départ au Maquis des ouvriers d'usines, les derniers jours de mai. Il s'est dépensé sans compter pour la cause, pour lui si chère de la libération de son pays.

Mais il n'a pas été permis à cet officier d'élite, à ce chef modeste et bienveillant, à ce combattant infatigable de voir s'accomplir ce pour quoi il avait tant lutté.

Le Lieutenant Faucher est mort le 7 juin, tombé à la tête de ses hommes, au cours de la destruction par les F.T.P.F. de la garnison allemande de Tulle, tombé en combattant modeste et héroïque, le fusil à la main et, comme toujours dans sa vie, en avant des autres.

Hélas ! Albert Faucher, mon grand et cher camarade de combat, tu n'as pas pu voir la réalisation de tes vœux, tu n'as pas pu voir, comme nous, la fuite et la reddition du boche maudit, grande et belle récompense pour ceux qui ont lutté, tu n'as pas pu voir finir le cauchemar de l'occupation contre laquelle tu avais si ardemment combattu et ce sentiment nous serre le cœur à nous tous tes amis des temps héroïques qui serions si heureux de te retrouver aujourd'hui à nos côtés dans cette ville de Tulle que tu aimais tant !

Commandant ANDRE

ODRH

1946

De la Libération à la Renaissance de la France



Ceci est plus qu'un
souvenir, c'est aussi un
résumé historique des actions
d'acier du "Mouvement Corrézien".

Vous y trouverez les dates des principaux faits
d'armes des vaillants soldats sans uniformes et aussi
celles des cruautés commises par les hordes nazies
qu'ils ont écrasées.

Ils ont gagné une bataille, nous en avons enraciné
une à gagner tous ensemble, celle de la Renaissance
Française.



Édité par le Front National et "L'Avenir de la Corrèze"

Il y a cinquante ans... le 14 juillet 1943

Echo du 8/07/93

Cette année, Tulle va commémorer le 50^e anniversaire du 14 juillet 1943 qui a vu quatre-vingt personnes défilier pour commémorer la Fête Nationale, mais surtout profiter de cette date pour manifester courageusement son hostilité à l'occupant et au régime de Vichy.

Au cours d'une conférence de presse, Charles Montagnac qui est à l'origine de cette initiative, ainsi que Louis Vaux et Jean Roche, auxquels s'était joint Jean Combasteil, a évoqué comment la population tulliste, malgré les interdictions et les risques de répression, a su manifester en de multiples occasions, avec vigueur, courage et détermination, ses sentiments d'hostilité à la politique du gouvernement de Vichy qui sont aussi une forme de résistance.

Le 14 juillet 1943

A l'été 1940, s'était instaurée en France, en un délai très court, une situation où les acquis de la révolution, transmis, discutés, enrichis pendant un siècle et demi sont jetés à bas.

La République Française sombre à Vichy le 10 juillet 1940 pour devenir l'Etat Français dont le chef est Pétain.

La tière devise de la République : Liberté, Egalité, Fraternité disparaît pour être remplacée par celle du régime de Vichy : Travail, Famille, Patrie.

Pétain et ses collaborateurs mettent en avant les valeurs d'une autre révolution dite nationale. Les droits de l'homme et du citoyen édictés depuis 1789, sont bafoués ou supprimés.

Des opposants au régime sont pourchassés, emprisonnés, fusillés ou livrés à l'occupant. Les syndicats, les partis politiques, hostiles à Vichy sont interdits. Bien souvent leurs dirigeants sont arrêtés et emprisonnés.

C'est ainsi que dans de nombreuses villes, le 14 juillet 1943, la Résistance qui entre dans sa 4^e année organise des manifestations dont le but est de rappeler les valeurs et les symboles qui s'attachent à notre fête nationale et à la République.

C'est ainsi que Tulle sera l'une des villes françaises qui célébrera le 14 juillet. Préparer une telle manifestation, interdite, il va de soi, n'était

pas chose facile.

Les moyens d'expression étaient limités. La communication se faisait par la bouche à oreille ou le tract avec les risques que cela comportait.

Le mot d'ordre était : tous le 14 juillet à 18 heures au début de la rue nationale (rue Jean Jaurès actuellement) qui avait été débaptisée par Vichy. (Il n'y avait plus en France une seule rue Jean Jaurès).

A l'heure dite, des groupes se forment. Albert Faucher, l'un des organisateurs s'active. Des rubans tricolores sont épinglés au revers des vestes ou des corsages des femmes qui sont très largement représentées.

« Vers 18 h 30, nous nous estimons assez nombreux pour le défilé qui se dirige, drapeaux tricolores en tête, chantant la Marseillaise, vers le pont de la Mairie, précise Charles Montagnac.

« (sic) Il est indiqué que « des tracts émanant du parti communiste et de la « Propagande Gaulliste » appelant à célébrer le 14 juillet, ont été distribués dans certaines communes du département notamment à Brive, Chambouville, St-Martin-la-Méanne, Treignac, Tulle, Le Lonzac, Lafage-sur-Sombre.

« Malgré ces appels, dit le rapport, la journée a été calme dans l'ensemble du département, sauf à Tulle où deux cents personnes (plus du double en réalité) défilèrent derrière les drapeaux tricolores, avant d'être dispersés par la police municipale et la gendarmerie, sans autres incidents.

A Ussel et Brive la journée fut très calme peut-être en raison des forces importantes de police mises en place à cette occasion ».



♦ Au cours de la conférence de presse

Le cortège passe devant l'hôtel Moderne, (actuellement Hôtel Limouzi). Les officiers Allemands sont interdits et pour le moins surpris.

En chemin le cortège s'est élargi de Tullistes.

« Comme nous nous y attendions, poursuit-il, la police survient alors que nous sommes rassemblés place de la Poste (actuellement Place Jean Tavé). Ils ne parviennent pas, grâce à l'opposition des manifestants, à s'emparer des drapeaux ainsi que deux de nos camarades, Armand Verdier et Roger Palat ».

Propagande

Il est intéressant de noter ce qu'en disait la police (RG) dans son rapport hebdomadaire du 11 au 18 juillet.

Sous la rubrique intitulée « Propagande Antinsti-

« Il a paru cinquante ans après, important de commémorer cette manifestation non pas tant pour magnifier le courage des participants, mais surtout pour montrer la véritable nature du régime de Vichy qui considérait comme un acte séditeux de célébrer ce qui est l'une des gloires de notre patrie : la Fête de la Nation le 14 juillet, indiquait Charles Montagnac. En ce sens il s'agit d'un rappel du passé pour s'inscrire dans le présent et l'avenir et rappeler notamment que c'est la Résistance qui a puissamment contribué entre autre à rétablir la République, les libertés, la démocratie, le suffrage universel ».

Le 28 octobre 1942

Cette hostilité publique au gouvernement de Vichy avait

été précédée le 28 octobre 1942 par une manifestation contre la relève qui avait rassemblée plus de cinq mille personnes.

Ce soir là, à la sortie des usines, des bureaux, les Tullistes en un cortège impressionnant, parti de la Manufacture d'Armes auxquels s'étaient joints les ouvriers du Bâtimement, la fabrique de draps Chabreyroux, traversant la ville où ils rencontrèrent au carrefour du pont de la Mairie la personnel de l'usine de La Marque.

La tête du cortège se trouvait à la Préfecture et les manifestants occupaient la rue Souham et la plus grande partie du quartier du Trech. De la foule rassemblée s'élevaient des cris hostiles à Laval, aux allemands et à Pétain.

Grève patriotique

Un autre exemple significatif de la volonté des Tullistes de ne pas piler devant Vichy fut la grève patriotique et revendicative dans les usines de Tulle à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Valmy. Y participèrent les trois mille ouvriers de la Manufacture d'Armes, ceux de l'usine de La Marque et diverses petites entreprises de la ville. Il y eut ce jour là près de quatre mille grévistes dans la ville malgré le directeur allemand de la MAT Brenner, le préfet, et les pouvoirs publics furent surpris de l'ampleur du mouvement. Un certain nombre de revendications furent saisies après discussion entre les délégués des entreprises, Brenner et le préfet.

50^e anniversaire du 14 juillet 1943

Pour commémorer le 50^e anniversaire du 14 juillet 1943, une cérémonie à laquelle sont conviés les Anciens Résistants et la population tulliste se déroulera à 18 heures, le 14 juillet, devant la Palais de Justice, à la plaque Albert Faucher, qui fut l'un des principaux organisateurs de la manifestation. Un défilé se formera préalablement de la place M. Brigueux jusqu'au Tribunal où aura lieu un dépôt de gerbes.

Le 7 Juin 1944, à 8 h. du matin Albert FAUCHER tombait

7 juin 1944 — 8 h. du matin :
« Laurent... Albert a été tué ! » et en prononçant ces mots le dépositaire de Robert Faucher, alors responsable du F. N. le portefeuille, à Montreuil et des deux grenades que j'avais recueillies dans la poche de notre camarade Albert Faucher, communiste local, ancien régional du F. T. P. F.

Laurent tira sur moi un regard incrédule qui m'a fait ouvrir le portefeuille pour en sortir la photographie d'identité de Robert.

Et devant cette image encore fraîche de son visage, j'ai pleuré en silence, frappé de stupor par une douleur simple et profonde. Nous, avons pleuré en hommes, touchés par leur affection pour le camarade et l'ami et le frère du combat. Nous avons pleuré avec le commissaire technique régional de nos F. T. P. F., l'officier des F. P. I. dont l'abnégation, le courage et les qualités de cœur durant les combats dans toutes les batailles, toutes les compagnies, toutes les opérations.

Nous sentions que l'un des figures, les plus sympathiques, l'une des personnalités les plus dynamiques de la Résistance Comproque venait de tomber à la pointe du combat pour la Libération.

Nous avons pleuré parce qu'un fond de nous mêmes s'est vu disparaître :

La libération est là, proche, très proche, et il en va de la sorte.

Il n'a pu pour du spectacle donné par le défilé des « boches » dans les rues de Tulle.

après la capitulation du 16 mai. Mais il a eu la joie de les abattre, ces boches, et l'honneur de mourir pour la Patrie, face à l'ennemi, le soir à la mort.

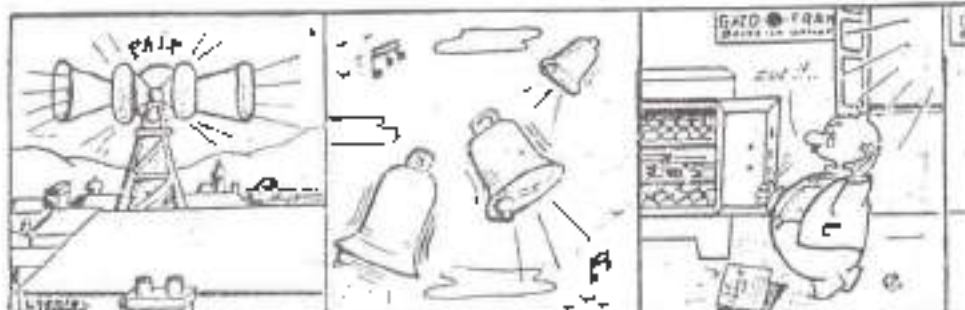
Et je sais qu'Albert, à la seconde où il fut frappé, était sûr de la victoire.

Docteur TOTY
Médecin régional F. P. I.
(alias RANSOMIE)

Traffic d'essence

Une enquête est ouverte contre Soubrenne Paul, gérant du petit Suro, avenue de Paris, pour vente d'essence sans titre et à raison de 100 francs le litre. Paul Soubrenne reconnaît en avoir vendu 139 litres versés à diverses personnes. Il prétend que cette essence lui a été procurée par des militaires qui lui revendaient le carburant provenant de leurs véhicules, à de rares, l'enquête se poursuit.

LES AVENTURES DE M. VIREVESTÉ.



La Terre tourne...

Le Japon et ses vicieuses

« Le Speaker de la radio de la capitale qui le Japon sera bientôt prêt à accepter les Black Units et la reddition aux conditions. Par la présidence, sans doute !

« 200.000 Chinois ont refusé de travailler pour le compte des Japonais aux fortifications de la Côte. — Les Japonais, craignant encore au petit percé Todt !

« Un sur 100 c'est le faible pourcentage, d'ailleurs en réduction, des avions américains qui atterrissent les bases de guerre alliées. — Comme quoi on peut fort proprement se suicider pour en rétablir son salut.

« Deux cents navires de guerre britanniques sont dé-

jà dans le Pacifique, prêts à combattre. Une épidémie de suicides rates et la préparation.

Oublierait-on de les faire payer ?

« Deux navires allemands transportant 150 cadavres ont été découverts près de Lorient. N'oubliez-ils pas un peu trop tous ces morts déshonorés ?

« L'aviation ne serait plus à l'abri, mais se présenterait en toute liberté à St-Sébastien. C'est une ville bien agréable. Saint-Sébastien !

PAR JOYEUX !
« AS TOUJOURS !

« Deux jeunes Allemandes de l'Hitlerjugend ont été exécutées pour espionnage près d'Aix-la-Chapelle.

« A Padoue, le Comte Gri-

gnani, neveu de Mussolini, a été exécuté. A Anzio, la foule a couru au fascisme de la prison et l'a brûlé.

« Le Parlement Danois a voté « unanimement » de la peine de mort — Sans doute en l'honneur des collaborateurs !

« L'un des responsables des aviateurs de Buchenwald et de Dachau, le général de B.S. Schellenberg, a été arrêté en Suède. — Espérons que la peine de mort n'a pas été supprimée, en Suède.

Ce n'était pas encore fait :
« Les groupements anti-jews en France viennent d'être dissous, par ordonnance adoptée par le Conseil des Ministres. Aussi bizarre que cela puisse paraître, le cri : « Les Juifs au créatorium »

serait donc un cri redoublé ?

La Pologne se relève...

« Le plan de reconstruction de Varsovie est adopté. La nouvelle ville gardera la physionomie de l'ancienne. Les entreprises industrielles seront évacuées vers la banlieue.

...mais

le « Gouvernement » polonais (de Londres)

« Le « Gouvernement » polonais, de Londres s'efforce, par tous les moyens dont il dispose, d'empêcher le rapatriement de plusieurs millions de Polonais, détrempés de peur dans leur patrie.

Il leur montre, avoir compris

« 300 000 combattants allemands se rendent en Italie

Au moment

pour les

« A Brest

des débris

Américains

« Le 10

« Le 10

« Le 10

« Le 10

L'avenir de la France No 80
10 Juin 1945

LE PROFESSEUR LUCIEN TOTY SE SOUVIENT DES ÉVÉNEMENTS DE JUIN 1944

« J'étais médecin dans la Résistance »

Chaque année, le professeur Toty revient en Corrèze le 8 mai retrouver ses compatriotes du Plateau des Etangs à Clergoux. Devenu spécialiste mondial de la chirurgie thoracique, il se souvient de son passage à Tulle en juin 1944. Il raconte.

Le débarquement allié vient d'avoir lieu sur les plages de Normandie. Les commandos de résistants reçoivent l'ordre de partir d'Angleterre d'attaquer partout où sont cantonnées des garnisons allemandes. Celle de Tulle compte 700 hommes répartis entre Souillac, l'Hôtel-Moderne (actuellement Limouzi) et l'Hôtel Saint-Martin. L'attaque est lancée le 7 juin à 7 heures du matin, autour de la place du Champ de Mars dont les GMR occupent la caserne et contre l'Hôtel Moderne que les allemands abandon-

nent en se repliant par la rue de la Barrière jusqu'à l'Ecole Normale de filles (détruite par la suite et remplacée par les HLM de Bournazel). Pendant ce temps, les résistants investissent l'hôpital où cinq médecins organisent les opérations, dont Lucien Toty. A l'époque, les soins sont dispensés par des bonnes sœurs. Aussi, ce sont les séminaristes qui sont mobilisés pour organiser les brancardages. La caserne du Champ de Mars brûle et les GMR remontent jusqu'à la préfecture avant de filer sur Limoges.

L'hôpital se remplit

Les combats sont sévères. Les blessés allemands ou résistants arrivent en nombre à l'hôpital. « Le premier que je verrai arriver sera Albert Faucher », dit Lucien Toty. Malheureusement, il était mort. Faucher sur le Pont du Tribunal par une balle en pleine tête tirée depuis l'Hôtel Moderne.

A l'extérieur, les FTP occupent la rue du Fourat et harcèlent l'Ecole Normale d'où ripostent les allemands. La toiture de l'établissement prend feu et oblige les allemands à se rendre. Un drapeau blanc est dressé. Les premiers FTP qui s'avancent pour faire prisonniers les soldats allemands sont fauchés par la mitraille.

Cette traîtrise entraîne une riposte sévère de la part des maquisards.

Les maquis évacuent leurs propres blessés sur les hôpitaux de campagne pour qu'ils ne soient pas achevés par les allemands. Les plus gravement atteints sont conduits à l'hôpital. On y recense alors 30 à 40 maquisards et 37 allemands. Les médecins opèrent jusqu'à 3 heures du matin. Parti épuisé se reposer un moment, le docteur Toty est réveillé en sursaut par une sœur affolée : « Les maquis sont là et vont enlever les blessés allemands ! »

Ils voulaient les fusiller en représailles.

« Je me suis avancé et ai invoqué les droits des prisonniers édictés par La Croix-Rouge », dit Lucien Toty. Nous avons eu le sen-

timent que l'homme auquel nous avions affaire était soit un provocateur, soit un fou.

Les médecins ont gain de cause et peuvent présenter les blessés allemands parfaitement traités au sein de l'hôpital militaire, quand arrivent, à 7 heures du matin, le préfet accompagné de trois officiers allemands.

Au cours de la visite, un des blessés qui a assisté à la scène raconte le rôle joué par Lucien Toty dans la survie de leur existence.

L'arrivée de la Das Reich

C'est ce jour-là que la Das Reich qui remonte de Montauban est informée par message aérien des combats qui agitent Tulle et fait le détour qui sera fatal à tant d'hommes de la préfecture corrézienne.

Lucien Toty se souvient du « panzer » sur la place Maschat. Les maquisards blessés seront mélangés aux femmes hospitalisées dans l'aile qui leur est réservée.

Le 9 au matin, les médecins feront valoir leur besoin de sang dans la cour de la « blanchisserie » où se trouve la « blanchisserie » de funeste mémoire pour sauver douze hommes destinés à la pendaison.

La suite des événements, chacun la connaît.

Si Lucien Toty a tenu à témoigner, c'est parce que toutes les rumeurs ont cours concernant cet épisode de la Résistance et qu'il tenait à faire connaître la version des faits de celui qui fit à Tulle de drôles de débuts dans la carrière médicale et chirurgicale.

Lucien Toty, enfant du Trech

C'est à la maternité de la rue Souham que Lucien Toty voyait le jour le 18 août 1919.

Sa mère tenait alors une petite épicerie en haut de la rue des Portes-Charnac. Et son père avait subi les affres de la guerre 14-18 dont il était revenu gazé et tuberculeux. Une tuberculose qu'il devait d'ailleurs transmettre à son fils, expliquant peut-être sa vocation par la suite de chirurgien thoracique dont l'éminence est connue du monde entier.

Elève au lycée Edmond-Pailler, Lucien Toty devait entreprendre ses études de médecine à Bordeaux en 1936. Mobilisé en 1939, il est maintenu dans un premier temps dans l'armée de l'arrière puis en est chassé par les allemands.

En 1942, il entre dans la Résistance aux côtés de Martial Brigueux.

S'il n'est pas arrêté à ses côtés le 17 avril 1943, c'est parce que le train d'Ussel par lequel il rentrait à Tulle avait une heure de retard.

Se sachant menacé, Lucien Toty disparaît.

Lorsqu'il redescend à Tulle, il sera contacté par Albert Faucher et enrôlé pour soigner les résistants.

Lucien Toty sera à l'origine de la création de deux hôpitaux clandestins installés dans des villas de particuliers, un vers Grotte-Chastang, l'autre à Sarran. Il sera médecin à l'hôpital de Tulle au moment de l'attaque de la garnison allemande et du passage de la Das Reich.

Il se souvient...

SUR

A l'issue de la nuit du 1944, il s'agit de Poitou juin.

Lundi 13/05/1994

NEMENTS DE JUIN 1944

ins la Résistance »

mal retrouver ses compagnons de résistance du
l'at de la chirurgie thoracique, il participa en tant
4. Il raconte.

l que l'homme auquel
avons affaire était soit
avocat, soit un fou.
... médecins ont gain de
... et peuvent présenter
lessés allemands par-
ient traités au sein de
l'al militaire, quand arri-
à 7 heures du matin.
était accompagné de
officiers allemands.
ours de la résistance, un
lessés qui a assisté à
me raconte le rôle joué
ucien Toty dans la sur-
a leur existence.

L'arrivée la Das Reich

est ce jour-là que la
Reich qui remonte de
uban est informée par
sage aérien des
ats qui agitent Tulle et
détour qui sera fatal à
d'hommes de la pré-
e comédienne.
ien Toty se souvient
panzer» sur la place
hat. Les maquisards
es seront mélangés
femmes hospitalisées
elle qui leur est résér-

9 au matin, les méde-
eront valoir leur besoin
ing dans la cour de la
u - où a lieu le « tri »
neste membre pour
« douze hommes des-
à la pendaison.
suite des événements,
en le connaît.
Lucien Toty a tenu à
gnier, c'est parce que
is les rumeurs ont
concernant ces épi-
de la Résistance et
venit à leur connaître
sion des faits de celui
à Tulle de drôles de
s dans la carrière mé-
et chirurgicale.



Un documentaire sur les événements de juin 44

A l'initiative de Peuple et Culture, un documen-
taire va être tourné sur les événements de juin
1944 à Tulle par le réalisateur Jean Prédinas. Il
s'agit d'une co-production France 3 Limousin-
Poitou-Charentes. Le tournage devrait débuter en
juin.

Objet : remerciements
De : "Michel TRESALLET" <mi.tresallet@gmail.com>
Envoyé : 23/05/2022 10:34:09
À : "FAUCHER Pierre" <sand.faucher@wanadoo.fr> ;
Pièces jointes : Guy FAUCHER.pdf

BJR

Merci Pierre pour ton mail

Je sais pour avoir travaillé sur les événements de 1944 qu'il est très difficile de pousser les recherches.

Tu as fait un travail formidable qui serait sans doute intéressant d'être édité.

Je pense que c'était en 2007 que ton père m'a donné ces quelques feuilles que je me permets de te transmettre.

Sans doute te les a-t-il données aussi, dans ce cas ce n'est qu'une confirmation. J'ai mis quelques notes à la main sur les renseignements que m'a fourni ton père

Amitiés

Michel

SOUVENIRS DE LA PERIODE 1941-1944

par Guy Faucher

né en 1929

Dès avant 1938, souvent j'accompagnais mon père, Albert Faucher, lors de ses rendez-vous avec ses camarades : Maurice Rondelard, Bigourie, Pymège, Peyrical, syndicalistes du bâtiment, Berchat, Paul Mignot, Léo Dalesme, Gaillard, Brunie, travailleurs dans les diverses usines de Tulle.

Dans ces rencontres conviviales, les diverses positions, tant ouvrières que patronales, étaient prises en compte. Longtemps après, M. Rogard m'a fait part du sentiment constructif qu'il avait éprouvé lors des entretiens qu'il avait eu avec mon père et de l'estime qu'il avait gardée pour le syndicaliste qu'il était.

En septembre 1939, la récente naissance de mon frère René permit à mon père de n'être mobilisé que dans une compagnie motorisée cantonnée dans le Limousin. Il fut démobilisé après l'armistice et rentra à la maison.

Dès cette époque, le soir à la maison, les conversations concernaient essentiellement les possibilités pour la famille de survivre. Je me rappelle qu'il avait été fortement question de louer une terre à cultiver. Par contre, mon père avait conservé intact son amour du sport et la passion qu'il avait de s'occuper des jeunes cyclistes du V.C.T.

Il s'installe comme artisan plombier-fumiste dans un local de la rue de la Barrière à Tulle. Cette échoppe va devenir une plaque tournante de la Résistance en Corrèze.

Comme avant la guerre, il continue d'entraîner le club cycliste local, ce qui me permettra de devenir un fervent de ce sport, puis de distribuer à vélo, en Corrèze et dans certains départements limitrophes, les messages ou tracts qu'il me confiait à cette fin.

Je me souviens très bien du premier contact que j'ai eu avec « la Résistance » : un dimanche de juin 1941, André Vialle, un voisin, est arrivé alors que nous travaillions dans notre jardin qui dominait la ville. Je me souviens encore de ses premiers mots : « Albert, à partir de maintenant, nous devons tous nous serrer les coudes ». Mon père m'a demandé de bêcher une parcelle un peu plus loin, puis, longuement, ils ont repris leur conversation.

Durant les vacances scolaires, comme tous les autres jeudis, je travaillais à ses côtés à l'atelier. Ma vie a changé : je devais être disponible de jour comme de nuit pour la distribution du « courrier » : chez Gilbert Bugeac, avenue de Paris à Tulle, Caulet, lui aussi demeurant avenue de Paris, Meyzaud, chasseur à Treignac, André Vialle (alias Barrault), aux Cambruses de Clergoux ou à son appartement du Tranchat à Tulle, Chazauviel où résidait Henri Gane, ainsi que chez Sylvain Combes, concierge de l'Ecole Normale de garçons. Par le train, il m'arrivait d'aller à Limoges ou au Blanc. Avec mon copain Jeannot Tricoit nous

transportions, tantôt à vélo, tantôt avec le « charretou », le matériel entreposé dans l'atelier de mon père.

Il ne m'est pas possible, aujourd'hui, de me rappeler tous ceux qui sont passés à cette époque au 35 de la rue de la Barrière. Je me souviens malgré tout de : Gilbert Bugeac (alias Maxime, Blaise... membre du BCRA, responsable du COPA), Jeantou Estorge, Peuch, Vignal, Raymond Verdier, Josserand, Noni, Magnier, Jean-Baptiste Champseix, Raymond Langy, Georges Tyvent, Pommier, Antoine Vinatier, Arsène Guyonnet, Louis Lemaire, Henri Gane, André Lagrascuille, Paul Peyraud, Lucien Fieyre alias Séverin, André Odru, Georges Logothétis, et quelques parachutistes des Forces Françaises Libres qui ont été logés dans notre appartement comme certains clandestins tels que Marie Emmanuelli ou Fredon.

Dans ce local transitaient les armes : les anciennes étaient livrées à Jeantou Estorges quand il ne venait pas les chercher lui-même avec sa remorque attelée à son vélo, ou chez Eyrolles, dit « le Løye », dans son atelier de mécanique générale face à la gare de marchandises, pour leur remise en état. Les autres étaient entreposées dans une cache creusée sous le poêle à sciure, voire dans celle constituée dans notre appartement, ou directement acheminées vers le Maquis, particulièrement sur Clergoux.

Je me souviens d'un parachutage livré par Antoine Vinatier. Comme il avait été attribué aux « légaux » de Tulle, on ne pouvait que l'entreposer dans la ville. Grâce à la complicité du gardien du cimetière, nous avons pu, de nuit, planquer le matériel dans une cavité qu'il nous avait indiquée. Quelques jours plus tard, un jardinier dont la parcelle était située en contrebas du cimetière prévint mon père de ce qu'il ne pouvait plus accéder à son robinet d'arrosage. Avec le charretou dont les roues avaient été recouvertes de vieux pneus de vélo afin d'en atténuer le bruit, nous avons évacué tout le matériel, de nuit, jusqu'à l'ancien moulin appartenant aux jardiniers Madelmont (Marguerite et son mari), au Balcon, sous la route nationale. Il fut, par la suite, une nouvelle fois déplacé par mesure de sécurité.

Les missions que me confiait mon père n'étaient pas une sinécure : Tulle-Le Lonzac-Latronche où demeuraient les parents d'André Lagrascuille, afin de lui faire parvenir les plis que lui adressait Henri Gane qui séjournait au Café de la Baignade à l'Auzelon ; souvent le soir, à la demande de Gilbert Bugeac, il me fallait monter jusqu'aux Cambuses de Clergoux chez la mère d'André Vialle afin que ce dernier ait connaissance des messages concernant les parachutages. Je me rappelle qu'un soir, juste avant que la nuit ne tombe, je remets à André Vialle un tel message. Il m'invite alors à l'accompagner afin d'en informer « les hommes ». Tous deux à vélo, nous gagnons les abords d'un étang où nous avons discuté avec « les hommes » qui, effectivement, étaient là. Cela avait pris beaucoup plus de temps qu'il n'était nécessaire et, de retour à la maison, mon père, mortellement inquiet, m'a gratifié d'un sermon que je n'ai pas oublié.

J'apportais régulièrement des messages chez les Verdier qui habitaient en face de la cathédrale, Louise Verdier ! quelle femme merveilleuse : elle servait de « boîte aux lettres », disposait de chambres pour la Résistance (chez elle ou chez des amis), était responsable d'un groupement de femmes qui collectaient argent et nourriture afin d'aider les familles éprouvées, assistée en cela par Léo Dalesme, responsable de la CGT clandestine à Pusignac à drap. Le fruit de leur collecte était remis à Francis Josserand, employé à la Manufacture d'Armes qui a assumé un énorme travail pour la Résistance, malgré une santé fragile qui, hélas et à quelques jours près, ne lui permit pas de voir la libération de Tulle.

Un soir, après avoir rencontré Gilbert Bugeac, mon père me demande de l'accompagner. Nous nous sommes rendus dans une ferme située entre Scilhac et Baumont. Nous y avons écouté la radio de Londres dans l'attente d'un message qui n'est pas venu : donc, pas de parachutage en vue. Il était trop tard pour que nous puissions rentrer à Tulle compte tenu du couvre-feu, aussi avons-nous passé la nuit tous les deux enfouis dans le foin de la grange. Un bon déjeuner, offert le lendemain matin par nos hôtes, nous donna les forces pour regagner Tulle par un autre chemin.

A quelques temps de là, il est demandé à mon père de saboter la ligne électrique reliant la centrale de Bar à la Manufacture d'Armes. A sa demande, je prépare donc le plastic par petites boules pour cinq pylônes implantés entre la Bitarelle et un peu au-delà de la gare de Corrèze. Le moment venu, Jean Triccois, mon père et moi sommes partis de l'atelier de la rue de la Barrière à vélo, chacun muni d'un sac tyrolien contenant tout ce qu'il fallait : plastic, cordon, crayons à retardement, détonateurs. Nous avons placé les charges tous les deux poteaux puis nous sommes rentrés. Nous avons été très déçus, le lendemain, de constater que notre travail n'avait pas été couronné de succès. Il fut donc nécessaire de renouveler l'opération.

J'ai vécu de près les préparatifs de l'attaque de la prison de Tulle, principalement organisée par Lucien Fieyre, alias « Séverin », sur les renseignements du policier Moussours qui, notamment, avait fourni le plan de cette maison d'arrêt.

Il y eut bien des réunions à l'atelier où tout fut préparé minutieusement : « l'emprunt » des échelles au service des lignes électriques dans son dépôt du quai de Vallon (aujourd'hui G. Péri) et qui ont été huilées, les visites sur place avec « Séverin » pour vérifier l'emplacement des fils téléphoniques, celui où seraient entreposées les échelles (à proximité dans les abris anti-aériens creusés sous la place de la Bride), l'itinéraire d'accès des maquisards (St-Adrian-le Pont des Soldats, puis le petit chemin face à l'usine de la Marque débouchant à proximité de l'entrée du cimetière, puis la rue de la Barrussie et la prison).

La première opération ayant subi un retard s'est arrêtée sous le mur du cimetière, devant la conciergerie où des armes prélevées sur le stock des « légaux » de Tulle furent distribuées. La seconde fut la bonne et permit la délivrance des résistants détenus. A Clergoux où ils étaient attendus, la joie fut grande. Gilbert Bugeac, accompagné de deux parachutistes arrivés de la veille, et André Vialle les accueillirent chaleureusement.

Gilbert Bugeac (membre du BCRA sous le matricule « Jac 14 »), était, avant la guerre, le directeur d'une entreprise de travaux publics et demeurait à Tulle, avenue de Paris, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la C.P.A.M. Résistant de la première heure, je le considère comme un « père tranquille de la Résistance ». Vice-Président, puis Président du Comité Départemental de Libération de la Corrèze de septembre 1944 à juillet 1946, liquidateur national de la Délégation Militaire Régionale et du Réseau Action R5, il a été nommé Compagnon de la Libération par décret du 17 novembre 1945.

Ses relations intimes avec mon père firent qu'ils se retrouvèrent tous deux dans le premier directoire de la Résistance corrézienne en 1942, avec Martial Brigouleix, Desvignes, Collet, Gilibert, Vialle, Laporte, Marty.

En septembre 1942, lors d'une réunion à laquelle participaient : Martial Brigouleix, Desvignes, Lucien Lacombe (pour l'A.S.), Albert Faucher, Léon Lanot, André Vialle (pour

les F.T.P.), Gilbert Bugeac, Jusserand (C.O.P.A.), Laporte, Thomas, Pialat (B.R.O.), la coordination avec l'A.S. était réalisée.

Gilbert Bugeac participe au directoire de « l'après » Brigueuleix. Lors d'une réunion chez Desvignes, J. Laporte, L. Lemaire, A. Faucher, A. Vialle reprochent à l'organisateur le trop grand nombre des participants. Il y avait, en outre, Collet, Lacombe, Tintignac, Neuville, A. Faure, Ruyet-Gontran, Baillely, Gilbert, Lanot, Bugeac, Jusserand, Marty, Caulet.

Un après-midi de septembre 1943, alors que je remplaçais mon père absent à l'atelier, je reçus la visite de Paul Peyraud (Petit-Louis). Il voulait parler d'urgence à mon père, aussi l'ai-je amené à notre jardin où je savais le trouver. J'entends encore les premiers mots qu'il lui adressa, avant une longue conversation : « Que penses-tu du type qui s'est évadé de l'Île de Ré ? ». (Roger LÉSCURE.)

Des compagnons de mon père durant cette dure époque, je me rappelle : Georges Tyvent, Sylvain Combes, Raymond Longy (ébéniste), Pellegris (restaurateur de meubles), Raymond Verdier (pâtissier), Edmond Marty, Arsène Guyonnet (le « légal » le plus disponible de cette époque ; il suffisait de passer le soir rue de la Barnassie, il prenait alors son « outillage » dissimulé sous les tuiles proches de la fenêtre et il était prêt), Albert Peuch (très souvent associé à Arsène), Antoine Vinatier (transporteur à Eyreix), Jean-Baptiste Champseix (alias « Joubert », qui fut l'un des signataires de la capitulation de la garnison allemande de Tulle), Johannès Chaherie, Boivert, Armand Verlier, Roubinet, les époux Laporte (responsables du BRO), Arago d'Albussac, Jean Moussours, le policier qui, après mise au point, se rangea au côté de la Résistance... et tous les autres qui, avec Albert, ont permis la montée au maquis, les 25-26 mai 1944, des « légaux » de Tulle constituant un renfort de plus de deux cents combattants.

En mars 1944, mon père nous demanda de nous réfugier chez notre grand'mère à Limoges, ce que nous fîmes, ma mère, mon frère et moi. C'est là que nous avons appris son décès, survenu le 7 juin suivant.

Nous ne sommes revenus à Tulle qu'en août, à pied, ce qui nous a pris plusieurs jours. Ma grand'mère nous accompagnait et nous tirions une remorque à vélo prêtée par un ami, chargée de valises, de paquets et aussi de mon frère, âgé alors de 5 ans. L'image même de l'exode de juin 1940 !

De cette époque de mon adolescence, qu'il s'agisse des travaux effectués chez les clients de mon père, de la fabrication de busines en tôle galvanisée, des allées et venues des amis résistants, des kilomètres effectués pour la libération de notre pays, je garde un souvenir inoubliable.

Mon père a pris le relais de Sylvain Combes
(arresté, torturé, mort en déportation) en tant
que "Géral aux lettres" d'Albert FAUCHER

Bulletin des Amis de la Résistance (ANACR) de la Corrèze.
11 Place J.M Dauterle, 19100, Brive-la-Gaillarde

EDITORIAL: Congrès de Grenoble

Le Congrès National de l'ANACR à Grenoble, les 5-6-7 novembre derniers fut un grand Congrès, particulièrement réussi au niveau de l'organisation, de la participation des élus locaux et nationaux, et de la qualité des travaux réalisés en commissions. Vous en trouverez les résolutions dans le Journal national.

La participation lors de la journée d'ouverture du ministre Hamlaoui Mekachera est à marquer d'une pierre blanche pour les Amis : pour la première fois, un ministre, dans son intervention, évoque et reconnaît l'existence des "Amis de la Résistance (ANACR) comme "passeurs de mémoire". C'est une étape importante pour la reconnaissance de notre Association à tous les niveaux des pouvoirs publics.

La réorganisation de la Direction de l'ANACR illustre ce que nous avons déjà ressenti dans les comités locaux et départemental : la nécessité de renforcer ces directions comme l'ont fait Robert Chambeiron et Pierre Sudreau en demandant à Louis Cortot, Compagnon de la Libération d'assumer avec eux la co-présidence. Jacques Varin devient secrétaire général associé au côté de Charles Fournier-Bocquet, Guy Deschamps devient trésorier adjoint associé au côté de Franck Béziade.... Voir pour plus de précisions le prochain Journal de la Résistance.

Le samedi, la séance plénière a été présidée par Simone Mariotte, Présidente des Amis, en raison de la fatigue de R. Chambeiron et Pierre Sudreau. Le moment est venu pour les Amis de s'engager auprès des Résistants pour assumer leur part de travail dans tous les comités et pour les Résistants de soutenir et d'accompagner autant que possible ce passage de témoin partout où c'est nécessaire. Cela ne peut se faire que dans le respect mutuel. Les Résistants restant en place dans les directions et mobilisant toutes leurs forces pour recruter de nouveaux Amis, leur enseigner le rôle de l'ANACR, apporter leurs témoignages (écrits, oraux, visuels...) et leurs archives (cahiers, lettres, photos, objets...) afin de permettre aux Amis d'être réellement des "passeurs de mémoire", au plus près de la réalité historique.

.../...



Simone MARIOTTE, Présidente nationale des Amis de la Résistance (ANACR) et Bernard DELAUNAY au Congrès de Grenoble

SOMMAIRE

- Editorial: Congrès de Grenoble
- Compte rendu de l'Assemblée Générale :
par M-Jo Pivier, 3.10.2004, Argentat
- Direction départementale des Amis de la Corrèze
élue pour 2 ans
- Souvenirs de la période 1941-1944 par Guy Faucher
- Comité départemental Amis :
 - * Participation au 60^e anniversaire du drame de Tulle
 - * Réception des Amis (ANACR) de Valençay
- Comité d'Argentat : Suite du Bull n°8
Témoignage de Marthe Bouillot
- Comité de Neuvic : activités
- Comité de Varetz :
 - * Extrait du livre paroissial de Noailles 42/44
 - * Allocution d'E. Daurat, 27 mai 2004
- Comité d'Objat : Hommage à A. Briat par G. Maury
- Comité de Bugat : Sentiers de la Résistance 2004
- Comité de Saint-Mexant : Témoignage G. Fourche
- Perspectives 2005

SOUVENIRS DE LA PÉRIODE 1941-1944 par Guy FAUCHER

Dès avant 1938, souvent j'accompagnais mon père, Albert Faucher, lors de ses rendez-vous avec ses camarades: Maurice Rondelard, Bigourie, Puymège, Peyricat, syndicalistes du bâtiment, Berchat, Paul Mignot, Léo Dalesme, Gailhard, Brunie, travailleurs dans les diverses usines de Tulle. Dans ces rencontres conviviales, les diverses positions, tant ouvrières que patronales, étaient prises en compte. Longtemps après, M. Rogard m'a fait part du sentiment constructif qu'il avait éprouvé lors des entretiens qu'il avait eu avec mon père et de l'estime qu'il avait gardée pour le syndicaliste qu'il était.

En septembre 1939, la récente naissance de mon frère René permit à mon père de n'être mobilisé que dans une compagnie motorisée cantonnée dans le Limousin. Il fut démobilisé après l'armistice et rentra à la maison.

Dès cette époque, le soir à la maison, les conversations concernaient essentiellement les possibilités pour la famille de survivre. Je me rappelle qu'il avait été fortement question de louer une terre à cultiver. Par contre, mon père avait conservé intact son amour du sport et la passion qu'il avait de s'occuper des jeunes cyclistes du V.C.T. Il s'installe comme artisan plombier-fumiste dans un local de la rue de la Barrière à Tulle. Cette échoppe va devenir une plaque tournante de la Résistance en Corrèze.

Comme avant la guerre, il continue d'entraîner le club cycliste local, ce qui me permettra de devenir un fervent de ce sport, puis de distribuer à vélo, en Corrèze et dans certains départements limitrophes, les messages ou tracts qu'il me confiait à cette fin.

Je me souviens très bien du premier contact que j'ai eu avec « la Résistance » : un dimanche de juin 1941, André Vieille, un voisin, est arrivé alors que nous travaillions dans notre jardin qui dominait la ville. Je me souviens encore de ses premiers mots: « Albert, à partir de maintenant, nous devons tous nous servir les coudes ». Mon père m'a demandé de bêcher une parcelle un peu plus loin, puis, longuement, ils ont repris leur conversation.

Durant les vacances scolaires, comme tous les autres jeudis, je travaillais à ses côtés à l'atelier. Ma vie a changé: je devais être disponible de jour comme de nuit pour la distribution du « courrier » : chez Gilbert Bugeac, avenue de Paris à Tulle, Caulet, lui aussi demeurant avenue de Paris, Meyzaud, chasseur à Treignac, André Vieille (alias Barrault), aux Cambuses de Clergoux ou à son appartement du Tranchat à Tulle, Chazauviel où résidait Henri Gane, ainsi que chez Sylvain Combes, concierge de l'École Normale de garçons. Par le train, il m'arrivait d'aller à Limoges ou au Blanc. Avec mon copain Jeannot Tricoit nous transportions, tantôt à vélo, tantôt avec le « charretou », le matériel entreposé dans l'atelier de mon père.

Il ne m'est pas possible aujourd'hui, de me rappeler tous ceux qui sont passés à cette époque au 35 de la rue de la Barrière. Je me souviens malgré tout de : Gilbert Bugeac (alias Maxime, Blaise...membre du B.C.R.A* , responsable du C.O.P.A*), Jeantou Estorge, Peuch, Vignal, Raymond Verdier, Josseland, Nori, Magnier, Jean-Baptiste Champseix, Raymond Leugy, Georges Tyvent, Pommier, Antoine Vinatier, Arsène Guyonnet, Louis Lemaire, Henri Gane, André Lagrèfeuille, Paul Peyraud, Lucien Fieyre alias Séverin, André Odra, Georges Logothétis, et quelques parachutistes des Forces Françaises Libres qui ont été logés dans notre appartement comme certains clandestins tels que Marie Emmanuelli ou Fredon.

Dans ce local transitaient les armes: les anciennes étaient livrées à Jeantou Estorges quand il ne venait pas les chercher lui-même avec sa remorque attelée à son vélo, ou chez Eyrolles, dit « le Loyer », dans son atelier de mécanique générale face à la gare de marchandises, pour leur remise en état. Les autres étaient entreposées dans une cache creusée sous le poêle à sciure, voire dans celle constituée dans notre appartement, ou directement acheminées vers le Maquis, particulièrement sur Clergoux.

Je me souviens d'un parachutage livré par Antoine Vinatier. Comme il avait été attribué aux « légaux » de Tulle, on ne pouvait que l'entreposer dans la ville. Grâce à la complicité du gardien du cimetière, nous avons pu, de nuit, planquer le matériel dans une cavité qu'il nous avait indiquée. Quelques jours plus tard, un jardinier dont la parcelle était située en contrebas du cimetière prévint mon père de ce qu'il ne pouvait plus accéder à son robinet d'arrosage. Avec le charretou dont les roues avaient été recouvertes de vieux pneus de vélo afin d'en atténuer le bruit, nous avons évacué tout le matériel, de nuit, jusqu'à l'ancien moulin appartenant aux jardiniers Madelmont (Marguerite et son mari), au Balcon, sous la route nationale. Il fut, par la suite, une nouvelle fois déplacé par mesure de sécurité.

...

Les missions que me confiait mon père n'étaient pas une sinécure: Tulle-Le Lonzac- Latronche où demeuraient les parents d'André Lagrèfeuille, afin de lui faire parvenir les plis que lui adressait Henri Gane qui séjournait au Café de la Baignade à l'Auzelou ; souvent le soir, à la demande de Gilbert Bugeac, il me fallait monter jusqu'aux Cambuses de Clergoux chez la mère d'André Vialle afin que ce dernier ait connaissance des messages concernant les parachutages. Je me rappelle qu'un soir, juste avant que la nuit ne tombe, je remets à André Vialle un tel message. Il m'invite alors à l'accompagner afin d'en informer « les hommes ». Tous deux à vélo, nous gagnons les abords d'un étang où nous avons discuté avec « les hommes » qui, effectivement, étaient là. Cela avait pris beaucoup plus de temps qu'il n'était nécessaire et, de retour à la maison, mon père, mortellement inquiet, m'a gratifié d'un sermon que je n'ai pas oublié.

J'apportais régulièrement des messages chez les Verdier qui habitaient en face de la cathédrale. Louise Verdier! Quelle femme merveilleuse: elle servait de « boîte aux lettres », disposait de chambres pour la Résistance (chez elle ou chez des amis), était responsable d'un groupement de femmes qui collectaient argent et nourriture afin d'aider les familles éprouvées, assistée en cela par Léo Dalesme, responsable de la CGT clandestine à l'usine à drap. Le fruit de leur collecte était remis à Francis Josserand, employé à la Manufacture d'Armes qui a assumé un énorme travail pour la Résistance, malgré une santé fragile qui, hélas et à quelques jours près, ne lui permit pas de voir la libération de Tulle.

Un soir, après avoir rencontré Gilbert Bugeac, mon père me demande de l'accompagner. Nous nous sommes rendus dans une ferme située entre Seilhac et Baumont. Nous y avons écouté la radio de Londres dans l'attente d'un message qui n'est pas venu : donc, pas de parachutage en vue. Il était trop tard pour que nous puissions rentrer à Tulle ~~corrupte~~ tenu du couvre-feu, aussi avons-nous passé la nuit tous les deux enfouis dans le foin de la grange. Un bon déjeuner, offert le lendemain matin par nos hôtes, nous donna les forces pour regagner Tulle par un autre chemin.

A quelques temps de là, il est demandé à mon père de saboter la ligne électrique reliant la centrale de Bar à la Manufacture d'Armes. A sa demande, je prépare donc le plastic par petites boules pour cinq pylônes implantés entre la Bitarelle et un peu au-delà de la gare de Corrèze. Le moment venu, Jean Tricois, mon père et moi sommes partis de l'atelier de la rue de la Barrière à vélo, chacun muni d'un sac tyrolien contenant tout ce qu'il fallait: plastic, cordon, crayons à retardement, détonateurs. Nous avons placé les charges tous les deux poteaux puis nous sommes rentrés. Nous avons été très déçus, le lendemain, de constater que notre travail n'avait pas été couronné de succès. Il fut donc nécessaire de renouveler l'opération.

J'ai vécu de près les préparatifs de l'attaque de la prison de Tulle, principalement organisée par Lucien Fieyre, alias « Séverin », sur les renseignements du policier Moussours qui, notamment, avait fournis le plan de cette maison d'arrêt. Il y eut bien des réunions à l'atelier où tout fut préparé minutieusement: « l'emprunt » des échelles au service des lignes électriques dans son dépôt du quai de Vallon (aujourd'hui G. Péri) et qui ont été huilées, les visites sur place avec « Séverin » pour vérifier l'emplacement des fils téléphoniques, celui où seraient entreposées les échelles (à proximité dans les abris anti-aériens creusés sous la place de la Bride), l'itinéraire d'accès des maquisards (St-Adrian-le Pont des Soldats, puis le petit chemin face à l'usine de la Marque débouchant à proximité de l'entrée du cimetière, puis la rue de la Barrussic et la prison).

La première opération ayant subi un retard s'est arrêtée sous le mur du cimetière, devant la conciergerie où des armes prélevées sur le stock des « légaux » de Tulle furent distribuées. La seconde fut la bonne et permit la délivrance des résistants détenus. A Clergoux où ils étaient attendus, la joie fut grande. Gilbert Bugeac, accompagné de deux parachutistes arrivés de la veille, et André Vialle les accueillirent chaleureusement.

Gilbert Bugeac (membre du BCRA sous le matricule « Jac 14 »), était, avant la guerre, le directeur d'une entreprise de travaux publics et demeurait à Tulle, avenue de Paris, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Caisse Primaire d'Assurance Maladie. Résistant de la première heure, je le considère comme un « père tranquille de la Résistance ». Vice-Président, puis Président du Comité Départemental de Libération de la Corrèze de septembre 1944 à juillet 1946, liquidateur national de la Délégation Militaire Régionale et du Réseau Action R5, il a été nommé Compagnon de la Libération par décret du 17 novembre 1945.

Ses relations intimes avec mon père firent qu'ils se retrouvèrent tous deux dans le premier directoire de la Résistance corrézienne en 1942, avec Martial Brigouleix, Desvignes, Collet, Gilibert, Vialle, Laporte, Marty.

En septembre 1942, lors d'une réunion à laquelle participaient: Martial Brigouleix, Desvignes, Lucien Lacombe (pour l'A.S.), Albert Faucher, Léon Lanot, André Vialle (pour les F.T.P.), Gilbert Bugeac, Josserand (C.O.P.A.), Laporte, Thomas, Pialat (B.R.O.), la coordination avec l'A.S. était réalisée.

Gilbert Bugeac participe au directoire de « l'après Brigouleix ». Lors d'une réunion chez Desvignes, J. Laporte, L. Lemaire, A. Faucher reprochent à l'organisateur le trop grand nombre des participants. Il y avait, en outre, Collet, Lacombe, Tintignac, Nerville, A. Faure, Royer-Gontran, Baillely, Gilibert, Lanot, Bugeac, Josserand, Marty, Caulet.

Un après-midi de septembre 1943, alors que je remplaçais mon père absent à l'atelier, je reçus la visite de Paul Peyraud (Louis). Il voulait parler d'urgence à mon père, aussi l'ai-je amené à notre jardin où je savais le trouver. J'entends encore les premiers mots qu'il lui adressa, avant une longue conversation: « Que penses-tu du type qui s'est évadé de l'île de Ré ? ». A ce moment-là je ne savais pas qu'il s'agissait de Roger Lescure.

Des compagnons de mon père durant cette dure époque, je me rappelle: Georges Tyvent, Sylvain Combes, Raymond Longy (ébéniste), Pellegris (restaurateur de meubles), Raymond Verdier (pâtissier), Edmond Marty, Arsène Guyonnet, le « légal » le plus disponible de cette époque; il suffisait de passer le voir rue de la Barrussie - il prenait alors son « outillage » dissimulé sous les tuiles proches de la fenêtre et il était prêt-, Albert Peuch (très souvent associé à Arsène), Antoine Vinatier (transporteur à Eyrein), Jean-Baptiste Champseix (alias « Joubert », qui fut l'un des signataires de la capitulation de la garnison allemande de Tulle), Johannès Chabrierie, Boivert, Armand Verdier, Roubinet, les époux Laporte (responsables du B.R.O*), Arago d'Albussac, Jean Moussours, le policier qui, après mise au point, se rangea au côté de la Résistance... et tous les autres qui, avec Albert, ont permis la montée au maquis, les 25-26 mai 1944, des « légiaux » de Tulle constituant un renfort de plus de deux cents combattants.

En mars 1944, mon père nous demanda de nous réfugier chez notre grand-mère à Limoges, ce que nous fîmes, ma mère, mon frère et moi. C'est là que nous avons appris son décès, survenu le 7 juin suivant.

Nous ne sommes revenus à Tulle qu'en août, à pied, ce qui nous a pris plusieurs jours. Ma grand-mère nous accompagnait et nous tirions une remorque à vélo prêtée par un ami, chargée de valises, de paquets et aussi de mon frère, âgé alors de 5 ans. L'image même de l'exode de juin 1940 !.

De cette époque de mon adolescence, qu'il s'agisse des travaux effectués chez les clients de mon père, de la fabrication de bassines en tôle galvanisée, des allées et venues des amis résistants, des kilomètres effectués pour la Libération de notre pays, je garde un souvenir inoubliable.



Plaque apposée sur une des colonnes du tribunal de Tulle

- * B.C.R.A : Bureau Central de Renseignement et d'Action
- * C.O.P.A : Centre des Opérations de Parachutage et d'Atterrissage
- * B.R.O : Bureau de Résistance Ouvrière

L'origine de ce travail c'est deux mails .

Le 1° de l'ordre de la libération m'indiquant que mon grand-père n'avait pas eu la médaille de la résistance .

Le 2° de l'ordre de la Légion d'Honneur m'indiquant qu'il ne conservait pas les dossiers des morts pour la France.

J'ai donc chercher des traces de ces médailles dont, j'étais persuadé, mon grand-père avait été décorées .

Pour la Légion d'honneur j'ai retrouvé une copie du décret de nomination , pour la médaille de la résistance je n'ai rien trouvé si ce n'est une annotation en fin de page de son homologation de grade.

Par contre ces recherches n'ont permis de remonter le fil de sa vie et d'enfin connaître cet homme , dont on me parlait tant sans jamais rien me dire en fait .

Qui était Albert FAUCHER ,qu'a t'il fait ? Il y a ci après quelques éléments de réponse .

ALBERT FAUCHER

Lieutenant GUSTAVE

- Né le 18 Mars 1901 à LIMOGES .
- Mariage le 04 Avril 1925 avec Catherine MOSCAVIT à LIMOGES
- 2 fils :
 - Guy né le 05 Janvier 1929 à LIMOGES
 - René né le 29 Avril 1939 à TULLE
- Décédé le 07 Juin 1944 à TULLE
- 1929 arrive à TULLE
- 1931 Chef fumiste chez DELVECHIO

1934 à 1939

- 1934 Dirige la grève du bâtiment à Tulle
(Extrait de LAURENT par Kartheuser page 53)
- 1935 Est secrétaire du syndicat du bâtiment
(Extrait de LAURENT par Kartheuser page 53)
- 1939 Dirige l'union local des syndicats
(Extrait de LAURENT par Kartheuser page 53)
- Juin 1939 Organise une réunion d'information syndicale
(Rapport du commissaire de Police du 22 Juin)
- 21 Juin 1939 Dirige une réunion de soutien à Clovis CHIRIN
(Maquis de Corrèze 5 page 79)
(Maquis de Corrèze 5 André VIALLE page 474)
- 1939 Est secrétaire départemental des agents des contributions indirectes
(Maquis de Corrèze 5 André VIALLE page 474)

1940

- 22 février 1940 Rappelé à l'activité par l'armée
(Extrait de Services du Ministère de la Défense National)
- 01 Octobre 1940 Démobilisation
(Extrait de Services du Ministère de la Défense National)
- 1940 Récupère ses armes
(Brouillon de Guy FAUCHER)
(Armes remises au Musée des Armes de TULLE)
- 1940 Dès les premiers jours suivant l'armistice Albert participera à la lutte clandestine
(Hommage d'un ami BLAISE, Gilbert BUGEAC – Journal du C.D.L.)
- Août 1940 Nous rentrons dans la résistance comme on va à la source
(André VIALLE – Maquis de Corrèze 5 page 474)
- Août 1940 – Distribution de tracts
(Homologation de Grade FFI Archives Vincennes réf : GRI6P217011)
1940 - Est révoqué des prud'hommes par Vichy en refusant le syndicat officiel.
(Hommage BLAISE)
Août 1940 – Rend visite à Léon LANOT avec André VIALLE et participe avec VIALLE
à l'organisation du parti communiste clandestin.
(André VIALLE – Maquis de Corrèze 5 page 474)

1941

- Juin 1941 – Rendez-vous avec André VIALLE
(Extrait de LAURENT par Kartheuser page 53)
- 1941 - Distribution de tracts
(Homologation de Grade FFI Archives de Vincennes réf : GR16P217011)
- 10 Octobre 1941 – Echappe à une arrestation
(Situation militaire au FFI Archives de Vincennes réf : GR16P217011)

1942

- 1942 - Réorganisation des cellules du PC et organisation de maquis dans les monédières
(J'avais 20 ans en 1940 Roger SALESSE Page 41)
- Printemps 1942 devient avec André VIALLE membre du directoire départemental de l'AS Corrèze
(Maquis de Corrèze 1 pages 299,300)
- Il y a environs 2 ans se réunissait le premier Comité de Coordination à Tulle.
Ce comité comptait 6 membres ,des six deux ne sont plus Albert FAUCHER et Martiol BRIGOULEIX un est déporté .Il n'en reste donc que trois Robert CAULET est de ces trois.
(Avenir de la Corrèze N° 42 du 20,01,1945)
(Avenir de la Corrèze N° 22 des 19 et 20 novembre 1944)
- Eté 1942 était en rapport avec Paul PEYRAUD alias LOUIS responsable politique du PCF
(Maquis de Corrèze 1 page 293)
- 1942 – Contacts avec Albert EYROLLES
(Maquis de Corrèze 5 pages 137-138)
- 1942 – Réunion avec BRIGOULEIX
(André VIALLE – Maquis de Corrèze 5 pages 154-155)
- 1942 – Formation d'une Section AS avec BRIGOULEIX, VIALLE...
(Kartheuser Tome II France occupée 1940-1943 Page 142)
- 27 novembre 1942 – Participe à l'organisation des mouvements de la résistance
(Le BRO de Tulle – Jacques MARTINIE)
- Juin 1942 – Membre du comité restreint AS
(Homologation de grade – archives de Vincennes – GR 16P 217011)
- Formation en 1942 du COPA avec BRIGOULEIX, VIALLE, BUGEAC .
(Afin que nul n'oublie . En France la das reich fit la guerre aux civils . Paul MONS pages 58,59)
- Novembre 1942 – Chef du service sabotage COPA
(Homologation de grade – Archives de Vincennes GR 16P217011)
- 1^{er} Juin 1942 – Participe au parachutage
(Homologation de grade – Attestation GR16P217011)
- 1942 – Membre du comité des organisations et mouvements de résistance en Corrèze
(Attestation FFI – GR16P217011)
1942- Membre de l'état- major AS Corrèze Combat du 12.06.1942 au 01.04.1944 .
(Attestation Neuville -GR16P217011)

1944

- Mars 1944 – Participe à l'organisation de l'attaque de la prison de Tulle
(Bulletin ANACR N°8.2003 Commandant ANDRÉ)
(Hommage BLAIZE page 3)
(Décret légion d'honneur 6.6.46)
17 .01 .1944 Prévient Louis TRESALLET qu'il faut partir .
(C'était le Maquis qui libéra le pays Pierre LOUTY page 165)
- 1944 – Héberge des clandestins et une radio
(Hommage dans le combat des patriotes de 1.11.1944)
(André VIALLE – Maquis de Corrèze 5 page 475)
- Avril 1944 – Sabotage de l'usine de Bar
(Bulletin des amis de la résistance N°8 Commandant André)
(Décret légion d'honneur du 6.6.46)
- Avril 1944 – Nommé technique Régional FTPF
Inspecte les camps, organise les groupes
(Attestation FFI Archives de Vincennes Cote GP 16P217111)
(Maquis et guerrilla en Corrèze ODRU – Page 113)
(Maquis de Corrèze 4 – Page 352)
(Pendaions de Tulle KARTHEUZEUR – Page 322)
- Mai 1944 Présente à GODEFROY (Rivière) Jean Baptiste CHAMPSEIX qui est chargé par Rivière de mettre sur pied dans le sous secteur les compagnies statiques.
(Jean Baptiste CHAMPSEIX Maquis de Corrèze 4 page 368)
15 Mai 1944 - Participe à une réunion pour la mise en place du sous secteur C .
(Maquis de Corrèze 1 , André ODRU page 365)
- 25 Mai 1944 – Visite le maquis du Lot
(Maquis et guerrilla en Corrèze ODRU – Page 113)
(Maquis de Corrèze 4 – Page 352)
- 25 Mai 1944 – Guide RIVIERE (Godefroy) en Corrèze
(Maquis et guerrilla en Corrèze ODRU – Pages 128-129)
(Maquis de Corrèze 4 – Page 395)
(Pendaions de Tulle KARTHEUZEUR – Page 247)
- 26 Mai 1944 Inspection dans TULLE .
Est apostrophé à Tulle sur l'attaque de la ville
(Maquis de Corrèze 3 GODEFROY pages 341.342)
- Mai 1944 - Réorganisation des Maquis du Lot.
(Maquis de Corrèze 1 André ODRU pages 394 .395)
- Mai 1944 - Albert FAUCHER Commissaire technique responsable de six services – Cartes d'identités – Renseignement – Matériel – Intendance – Parachutage – Sanitaire
(TULLE – FOUCHE-BEAUBATIE – Page 58)
- Fin Mai 1944 – Présent au P.C. à Saint Bonnet Ayalouze
(Pendaions de Tulle KARTHEUZEUR – Page 248)
(LAURENT - KARTHEUZEUR– Page 160)

- (Maquis de Corrèze 5 LESCURE – Page 503)
- Fin Mai 1944 – Le comité militaire prend le maquis
(Extrait de LAURENT par Kartheuser page 382)
(Maquis de Corrèze 4 André ODRU page 382)
- 31 Mai 1944 – Présent au P.C. de Chanac
(Extrait de LAURENT par Kartheuser page 208)
- Mai 1944 – Membre du commandement en Corrèze
(La voix de la résistance Août 1969)
(Extrait de LAURENT par Kartheuser page 382)
- Juin 1944 – Louis TREZALLET agent de liaisons d'Albert FAUCHER
(C'était le Maquis qui libéra le pays Pierre LOUÏY page 165)
- 01.06.1944 – Composition du Commandement au 01.06.1944 .
(Maquis de Corrèze 5 Jean Paul MAGNAC pages 482.483)
- 02 Juin 1944 – Participe à la réunion de Clergoux
(Jeantou – Mr MAISON – Page 236)
(Maquis et guérilla en Corrèze ODRU – Page 134)
(Pendoisons de Tulle KARTHEUZEUR – Page 248)
(Extrait de LAURENT par Kartheuser page 397)
(Maquis de Corrèze 5 MAGNAC – Page 506)
- 02 Juin 1944 – Met CHAPOU en contact avec un agent de liaison pour réévaluation des effectifs ennemis dans Tulle
(Maquis de Corrèze 5 CHAPOU – Pages 506-507)
5 JUIN 1944 - réunion à 23h30 avec CHAPOU et ANDRÉ .
(Maquis de Corrèze 1 CHAPOU page 415)
(Maquis de Corrèze 5 CHAPOU page 520)
- 06 juin 1944 – Visite au PC du sous secteur C.
(Maquis de Corrèze 5 CHAPOU pages 522.523)
- 06 Juin 1944 - Réunion avec GODEFROY, CHAPOU, ODRU pour décaler l'attaque du 07. juin .
(Maquis de Corrèze 1 CHAPOU page 414)
- 07 juin 1944 - 2 h du matin quitte le PC pour se rendre à Tulle
(Cavlet dit LAURENT de Kartheuser page 171)
- 07 juin 1944 – Ouverture des portes de la mairie de Tulle à 5h45.
(Maquis de Corrèze 1 CHAPOU page 424)
- 07 juin 1944 - Dès le début de l'attaque installation à la mairie de Tulle .
(Maquis de Corrèze 1 ODRU page 425)
- Le 7 juin 1944 Le lieutenant GUSTAVE au petit jour demande à Roger DUPONT d'effectuer une patrouille dans les jardins de la Mairie .
(Maquis de Corrèze 4 Roger DUPONT page 408)
- 07 Juin 1944 - Est tué lors de l'attaque de Tulle
(Décret légion d'honneur 6.6.46)
(Homologation de Grade FFI – Page 2)
(Attestation FFI Archives de Vincennes Cote GP 16P217011)
(Certificat du capitaine TOTY du 21.12.44)
(Témoignage de TOTY du 15.05.1994 j'étais médecin dans la résistance)
(Maquis de Corrèze 5 MOLINARI – Page 531)
(Afin que nul n'oublie de Paul MONS page 76)
- Albert FAUCHER a été tué (le 7 juin 1944 -8 heure du matin)

Hommage du Docteur TOTY service médical FTP ? Alias RANSONNE

(Caulet dit LAURENT Karteuser , page 282)

- *Il est resté la tête dans le caniveau jusqu'à 1 heure de l'après midi .*
(Claude VIACROZE _ Juin 1944 en Limousin ,la montagne le populaire ,page 25)
- *10 Juin 1944 -L'exemple*
(Jean ELEOUT - Maquis de Corrèze 4 – Page 469)
- *11 Juin 1944 – Journal le Volontaire*
(André ODRU - Maquis de Corrèze 4 – Page 484)
- *01,09,1944 Diplôme des Francs Tireurs et Partisans Français en qualité de Commandant*
(Le président du comité militaire national des francs tireurs et partisans Français Charles TILLON)
- *Septembre 1944 le comité local de libération de TULLE décide de rebaptiser la place Nivelle*
place Albert FAUCHER
(l'avenir de la Corrèze N° 2 du 09,09,1944)
- *15 Octobre 1944 journée de commémoration , Martial BRIGOUTEIX et Albert FAUCHER ,*
à Tulle.
(l'écho de la Corrèze du 9,10,1944 N°28 , cote 134PR/1 Archives de la Corrèze)
- *22 Octobre 1944 – Cérémonie Places Albert FAUCHER et Martial BRIGOUTEIX*
- *(L'Avenir de la Corrèze N° 16 du 28 Octobre 1944)*
(L'Echo de la Corrèze du 24 Octobre 1944)
- *le 11 Novembre 1944 – Perquisition à son atelier par l'Armée*
- *(L'Avenir de la Corrèze du 20 Novembre 1944)*
(L'Avenir de la Corrèze du 23 Novembre 1944)
(L'Echo de la Corrèze du 23 Novembre 1944)
- *4 Décembre 1944 proposition pour la croix de la libération par le Comité Départemental de*
Libération National avec édition spécial d'un journal .
(Archives Départementales de la Corrèze)

1945

- *12 avril 1944 grand prix cycliste à la mémoire d'Albert FAUCHER à Tulle*
(l'écho de la Corrèze du 12 ,04,1945 N° 181 , cote 134 PR/2 Archives de la Corrèze)

1946

- *17,01,1946 1° Homologation de grade N° 6927 au rang de Commandant*
(Colonel KLEBER)
- *6 Juin 1946 – Promotion et nomination dans la légion d'honneur au grade de chevalier*
et médaille de la Croix de Guerre avec palme.
Décret du 6 juin 1946 , journal officiel du 7 juillet 1946.

- Souscription Municipale pour l'achat d'une croix de la Légion d'Honneur pour l'offrir à Mme FAUCHER

1947

14,04,1947 Demande de la carte du combattant volontaire de la résistance .

1949

- 19,04,1949 Attestation d'appartenance aux Forces Françaises Combattantes
(Direction du personnel militaire de l'Armée de terre)
- Cité lors de l'inauguration du monument Martial BRIGOULEIX à Tulle
le 13 novembre 1949
(Martial BRIGOULEIX ouvrage édité par la société des lettres sciences et arts de la Corrèze / mille sources page 92)

1952

- 19,08,1952 Homologation de grade FFI N° 6393
Au rang de Commandant FFI
(Archives de Vincennes GR 16P 217011)
- 14,11,1952 Certificat d'appartenance aux forces Françaises de l'intérieur.
(Archives de Vincennes GR 16P 217011)

NON DATE

- Fait prévenir BERGEAL d'une arrestation imminente c'est Guy qui va le prévenir
(André VIALLE - Maquis de Corrèze 5 - Page 475)
- Hommage de Roger SALLESSE .
(C'était le maquis qui libéra le pays Pierre LOUTY page 186)

- Sabotage de la ligne à haute tension venant de l'usine de Bar avec Jeannot TRICOT et Guy FAUCHER.
(Maquis de Corrèze 5 André VIALLE page 475)
- Albert FAUCHER précurseur.
Planque des armes amenées de Chamboulive dans les caves de la banque populaire.
(André VIALLE Maquis de Corrèze 5 page 474)
- Récupération d'un stock de matériel, huile et carburant à la gîte de Saint Salvadour qui est planqué aux Combuses de Clergoux.
(André VIALLE Maquis de Corrèze 5 page 475)
(Jean Baptiste CHAMPSEIX- Maquis de Corrèze 3 page 66)
- Robert CAULET alias LAURENT Président du Comité Départemental de Libération, compagnon de clandestinité de BUGEAC BRIGOLEIX et Albert FAUCHER.
(Mémorial de la résistance page 71)
- Jacques MIGIGNAC, MOUSSOUR, FAUCHER, auraient constitué la base de l'information des alliés et souvent prévenus des personnes menacées par des actions de police - ce qui paraît incontestable.
(Coulet dit LAURENT, Kartheuser, page 254)
- Hommage
(Fernand DUPUY - Maquis de Corrèze 4 - Page 608)
- Au maquis victorieux
(André ODRU - Maquis de Corrèze 4 - Page 609)
- Certificat Mr Albert FAUCHER soldat sans uniforme des forces françaises Combattantes, a participé, en territoire occupé par l'ennemi, au glorieux combat pour la libération de la Patrie.
(Le ministre des Armées, pour le ministre et par ordre le Général BONNEAU)

NE PAS OUBLIER

Oublier des archives de la Légion d'Honneur (non conservées)

Oublier les médailles sur le livret militaire (non mentionnées)

Oublier de la médaille de la résistance (non attribuée)

Certes ces 3 absences ne sont pas grand-chose, mais sont sûrement un signal à la vigilance.

Car si la république n'a pas jugé bon de conserver un minimum de mémoire d'un chevalier de la légion d'Honneur, que pourra t'elle répondre lorsque l'on demandera qui était Albert FAUCHER les 17 août à TULLE.

Car je le crains dans quelques années à part certains érudits il n'y aura pas grand monde pour répondre à cette question.

POSTFACE

*Ce document contient certainement des erreurs des omissions et autres imprécisions ,
il a été réalisé avec comme seul but, ne pas oublier.*

*Tous les faits énoncés dans ce texte ont été puisés dans différents ouvrages sur la résistance,
des documents officiels , des articles de journaux et autres témoignages dont les références
sont indiquées à chaque fois et une copie conservée par mes soins .*

*Tous les témoignages sont ceux de tierces personnes qui parlent de GUSTAVE et non des
souvenirs d'Albert FAUCHER .*

*Remerciements à Mr GINER des archives municipales de Tulle et aux personnels des Archives
de la Corrèze .*

Remerciements Service historique de la Défense ,Centre historique des archives , Vincennes .

Le 17,05,2022

Pierre FAUCHER



**MINISTÈRE
DES ARMÉES**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

**Secrétariat général
pour l'administration**

Direction des patrimoines,
de la mémoire et des archives

Vincennes, le **02 FEV. 2021**

N°500770 ARMSGV/SHD/CHADP/DRO

Service historique de la Défense
Centre historique des archives
Département des publics
Division des recherches documentaires

Affaire suivie par Catherine BOUCHEZ
Tél. : 01 41 93 20 73
Ref : 6898

Monsieur, Madame,

En réponse à votre demande arrivée dans nos services le 21 octobre 2020, j'ai l'honneur de vous faire parvenir à titre gracieux et exceptionnel la photocopie des seuls documents concernant le dossier de résistant de Faucher Albert conservé sous la cote GR 16P 217011

Je vous prie d'agréer, Monsieur, Madame, l'expression de ma considération distinguée

Karine PERRISSIN-FABER
Attachée d'administration de l'État
Cheffe du département des publics

Monsieur et Madame Pierre FAUCHER
36 Le Front de Gial
19330 FAVARS

MILITAIRE

ETAT-MAJOR

Bureau - Chancellerie
Section F.F.C.I.

N° 6.393 BR FFCI/FPI

C.A. 4 4

11.12.1952 Bordeaux

- Ministère -

Grade honorifique

N°

Date

Commandeur

5.927
du 1.4.46

MODÈLE NATIONAL - SÉRIE SPÉCIALE

Références : IM. n° 10 EMGG/FPI du 8 février 1945

IM. n° 4560 FFCI/FI du 9 mai 1947

DM. n° 582/CAB-PA du 2 mars 1948

FFCI

CERTIFICAT D'APPARTENANCE AUX FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIUR

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA 4^e RÉGION MILITAIRE, certifie que :M PAUCHER Albert, Jean alias LIMOGES (Haute Vienne)né le 18.3.1901

à

(060606)

actuellement domicilié à

A SERVI DANS LES FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR

au titre des formations suivantes, et dans les départements ci-après :

A.S. CORREZE - E.M. départemental

du

1.6.42

au

1.4.44F.F.C.I. CORREZE -

du

2.4.44

au

7.6.44

du

au

Circonstances particulières antérieures

Le 7.6.1944 M monsieur PAUCHER Albert, Jean
a été tué au combat de Tulle (Cse)

La présente attestation constitue un Certificat de présence au Corps.

Elle a été établie à l'intention de la veuvedomiciliée à "Le Balcon" par TULLE (Cse)BORDEAUX, le 11 Décembre 52Le Général Ge C.A. J. HUBERTCommandant la 4^e Région Militaire

P. O. Le Chef d'Etat-Major

Accord ministériel
D.S. N° 15-52 F.F.I.
du 14.11.1952Références particulières
éventuellesIDENTIFIÉ
la Section
FICHER

SERVICES effectués dans la RESISTANCE et les F. F. I. et aussitôt après la libération.

I. — RESISTANCE INDIVIDUELLE du juillet 1940 à août 1942 Exposer l'activité, avec lieux, dates, références.

Distribution de tracts dactylographiés, puis réimprimés (articles anti-allemand et anti-lichy sort de son inspiration personnelle). Distribution de tracts Communistes, puis fin 41, début 42 dactylographiés de "Combat", et de tracts adaptés aux circonstances et aux faits marquants (tracts et journaux distribués de la main à la main, déposés dans les boîtes à lettres, collés dans les endroits fréquentés).

II. — RESISTANCE ORGANISEE

A. — INDICATIONS de BASE

Dates	Nom du Mouvement ou méthode	Adhésion donnée à nom pseudo, fonction	Nom, effectif, secteur de la formation (1) nom et pseudonyme du Chef
du <u>juillet 1940</u>	<u>A.S.</u>	<u>Prigoulet, chef départemental A.S.</u>	<u>Membre du Comité régional A.S. (nom : Mathieu, lacoste, Prigoulet - Desvignes, Angere, A. Mille, R. Salles)</u>
du <u>2.11.42</u>	<u>S.O.P. R.S. (Dion)</u>	<u>Bureau fillet</u>	<u>avec la direction de M. Prigoulet.</u>
du <u>1.11.42</u>	<u>Mission judiciaire dans activité A.S., puis FTPF</u>	<u>Responsable départemental C.O.R.</u>	<u>A. Faudou chef départemental sabotage (membres : sabotage, explosifs, fin travail de leur production).</u>
du <u>1.5.44</u>	<u>FTPF</u>	<u>J. Chapou alias Kikou CO. R.T.</u>	<u>Adq. technique départemental</u>

B. — COMPTE RENDU de L'ACTIVITE en l'exposant par phases successives correspondant à une même nature et importance de l'action et en mettant en évidence sous la forme indiquée et s'il y a lieu les motivations.

Faire ressortir la continuité des services compte tenu de l'activité légale le cas échéant. Indiquer les blessures, arrestations, autres circonstances ayant amené à modifier ou suspendre l'activité, à changer de secteur.

Nommé le 10 avril 1944 à PC R.T. par J. Chapou alias Kikou CO. R.T.
aux fonctions de Secrétaire technique régional nom pseudo, qualité avec le grade de Lieutenant (représentatif)
Unité, effectif, secteur ainsi soumis à votre autorité : lui conférant le grade de capitaine (König)
(S'il y a lieu) la R.T. (Ravitaillement, armement et munitions du C.M.R.)

Services Accomplis

Principales

Missions

et Opérations

Blessures, le tout

avec

Lieux et Dates

Liaison radio avec Londres (appareil émetteur installé chez lui).
Organisation d'un cours de sabotage et d'armement dans un atelier qui était en même temps un dépôt d'armes, d'explosifs et de matériel parachuté.
Participation à la machine à partir du sabotage exécuté sur l'élaboration, ligne R.T. Bureau transformation, les fusées dans la région de Tulle (cf. ordre de l'attaché militaire).
Participation à l'attaque de la base de Tulle le 8 mai 1944.
Combats de Tulle (7 juin 1944) in il l'heure la mort.

(1) Spécifier s'il s'agit d'un Maquis, Corps-Franc, Service, Etat-Major. Ne pas omettre le Département.

Nommé le _____ à _____ par _____
aux fonctions de _____ avec le grade de _____
Unité, effectif, secteur ainsi soumis à votre autorité : _____

Services Accomplis _____

Principales _____

Missions _____

et Opérations _____

Blessures, le tout _____

avec _____

Lieux et Dates _____

NOTA. — Faire ressortir à la fin du compte-rendu les conditions dans lesquelles s'est produit le départ de l'ennemi dans votre secteur, l'importance des derniers engagements, avec leurs dates, votre rôle personnel.

III. — DECORATIONS OBTENUES. Mentionner les autorités les ayant accordées, avec dates et références. Joindre, si possible, le texte des citations.

Chevalier de la Légion d'Honneur

Croix de guerre avec palme

Rosette de la Résistance

PHOTOGRAPHIE
D'IDENTITÉ

(Sauf impossibilité)

Suite page 4.

IV. — SERVICES effectués après la libération. Indiquer l'affectation reçue, la date d'engagement ou de mise en congé, les emplois civils ou militaires jusqu'au 15 Octobre 1944 au moins. Il y a avantage à énumérer les unités d'affectation jusqu'à la démobilisation pour faciliter la mise à jour des états de Service le cas échéant

V. — SIGNATURE DE L'INTERESSE :

A _____, Je _____

ou de l'ayant cause ou de l'autorité ayant rempli le présent dossier

Signature

Nom : Casagrande

Qualité : Ex cell de la RIT.

Mr. J. Fauchon

AVIS DE LA COMMISSION DEPARTEMENTALE en date du 5 août 1952

Avis/avis pour la CA aux FFI

1/ AS du 1/6/42 au 3/6/1944

2/ FTBF du 1/6/44 au 7/6/1944

date de l'avis de la CA au Comité de Tulle

LACOMBE CASANOVA BOIVERT MAGNAN NEUVILLE
LES MEMBRES LE PRESIDENT

Noms

Mouvements représentés : A. S. - F. T. P. F. - O. R. A. - O. C. M.

Signatures :

AVIS DU DECISION DE LA COMMISSION REGIONALE ~~EXAMEN~~ de LILLOES en date du 9/8/1952

AVIS CONFORME A LA C. D. R.

Le Cdt BOILLET LES MEMBRES

représentant le Général

VALADE GOURGEROL PRADAUD LESQUIRE LABARRE

LE PRESIDENT

Mouvements représentés : A. S. - F. T. P. F. - O. R. A. - D. E. M. - A. S.

Signatures :

CASE RESERVEE

-1- ATTESTATION -1-

Je soussigné (Nom et Prénoms) **NEUVILLE François**
 Alias **Charles** Grade **F.F.I. homologué**
 . **Membre du Bureau départemental** . **AB. Comin**

Certifie que le **PPF**
 Nom : **F. AUCHER** Prénoms **Albert** Grade
 Pseudo né le **18/3/1901** à **Limoges**
 Département de **Haute-Vienne**

A servi dans ma formation **Combat AB. Comin**
 **Compagnie** **Etat Major**
 (Lieu de stationnement)

Du **1er juin 1942** au **10 mai 1944**

Date à laquelle : (1) ~~il a été démobilisé et renvoyé dans ses foyers.~~
il a rejoint une formation PPF. ~~Il a souscrit un V.D.G. au titre de (formation).~~
~~Il a été arrêté à~~
~~Il a été tué au combat de~~

J'atteste qu'il a participé aux opérations suivantes
 (Nature des opérations avec lieux et dates).

Parachutage . **du 1-6-42**
Organisation des parachutes AB. départemental
Sabotage et parachutages de l'AB. de l'Etat
 le à

En foi de quoi je lui délivre la présente attestation
 pour servir et faire valoir ce que de droit.

Vu pour légalisation (2)
 de la signature
 Le Maire ou le Commissaire
 de Police :

Fait à **Tulle** le **5 août 42**

(Signature) :

frédère

(1) Rayer la mention inutile.
 (2) sans timbre fiscal.

SITUATION MILITAIRES AUX F.F.I.

Organisation de résistance auxquelles vous avez appartenu : C.O.P.A. F.F.I.

Date d'admission 1942 Nom des militaires ayant
reçu l'admission - BRIGOULEIX Martial (Chef départemental AS) - fusillé
DEVIGNES Raoul (Chef Dal. AS) torturé et mort lors de son inter-
rogatoire par la Gestapo
BUGEAC Gilbert -ex BLAISE- Chef C.O.P.A. (BORAL)
KIEBER (Commandant régional F.F.I.) tué à l'ennemi
Commandements ou fonctions successives exercées (lieux, dates et nombre
d'hommes effectivement commandés).

Albert FAUCHER a participé à la lutte clandestine dès 1940, par la distribution de tracts établis par ses soins puis des journaux et tracts reçus des organisations en 1941. Il put échapper à une opération de police au cours de laquelle un de ses camarades fut arrêté le 10 Octobre 1941. Membre du comité de Coordination des organisations et mouvements de Résistance en Corrèze en 1942 (il représentait la C.G.T. à ce comité). Entré à l'A.S. sous les ordres de Martial BRIGOULEIX (fusillé par les Allemands) puis de DEVIGNES Raoul après l'arrestation du premier, est passé au service C.O.P.A. (B.C.R.A.L.).

A organisé dans son atelier une école de sabotage et d'armement, où les instructeurs venus de LIMOGES instruisaient les "clandestins". Cet atelier servait de dépôt d'armes, explosifs, matériel parachuté, etc... et de P.C. de l'organisation. Avait installé à son domicile un poste d'émission radio fréquemment utilisé. Chargé des opérations de parachutage dans le secteur sud du Département, a constitué les équipes, et assuré les opérations dont certaines furent particulièrement périlleuses. Elles eurent lieu au milieu des troupes allemandes alors qu'elles circulaient sans arrêt sur les routes voisines du terrain et se déroulèrent heureusement grâce au courage, au dévouement et aux qualités de ce Chef. Aucune opération ne fut décommandée à Londres, quelles que soient les circonstances. Il assurait le transport et la distribution des armes dans le Département, traversait la ville avec son chargement alors qu'elle était occupée par les Allemands.

Assurait les liaisons départementales à bicyclette, franchissant les barrages ennemis et les liaisons interdépartementales. A exécuté avec son fils (qui participait à toutes les entreprises de son père - médaillé de la Résistance-) des sabotages particulièrement délicats sur les lignes à haute tension.

En 1943, avait la charge de l'établissement et distribution des cartes d'alimentation des réfractaires ou agents du service dans son secteur.

Détaché du service sur sa demande en 1944, alors que s'organisait la lutte ouverte, fut nommé "technique régional" F.F.I. Inspecte les camps, organise les groupes. A ce titre nommé Commandant F.F.I. il a pris le commandement d'une partie des troupes qui attaquèrent la ville de TULLE et fut tué à leur tête le 7 Juin 1944 au cours du combat. (1500 hommes étaient présents).

Par ses qualités morales, son ascendant, son courage et son dévouement, Albert FAUCHER est l'image la plus pure du résistant et son incarnation même.

MINISTRE DE LA GUERRE -

FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR -

SUBDIVISION

RE 10538
div 20-11-44
FICHE INDIVIDUELLE OFFICERS -

1 - ETAT CIVIL - TITRES CIVILS -

NOM FAUCHER Prénoms Albert-Jean Pseudo : GUSTAVE

Date et lieu de naissance : 18/3/1901 à LIMOGES (Hte-Vienne)

Nationalité : FRANÇAISE Pour les étrangers
préciser si vous êtes engagé volontaire (1939-40)

Profession et emplois civils occupés : Entrepreneur de
Plomberie & Chauffage central

Situation de famille : Marié - 2 enfants

Adresse : au BALCON - TULLE (Corrèze)

Etudes, diplômes, connaissances spéciales : B.E.

11- SITUATION MILITAIRE (avant l'entrée dans les F.F.I.)

Grade (active)

Date de nomination :

Arme : Infanterie

Ecoles militaires :

Affectations en 1939-40 : 126° R.I.

Décorations :

Fonctions entre la démobilisation 1939-40 et l'entrée dans
la Résistance : Entreprise plomberie et chauffage central

Services exceptionnels :

Décorations : Proposé pour la Croix de la Libération

IV - RENSEIGNEMENTS DIVERS -

Avez-vous appartenu à l'une quelconque des organisations de l'ex-Gouvernement de VICHY ? non
Lesquelles ?

Avez-vous participé à des actions contre la Résistance ? non

Etes-vous ancien prisonnier de guerre ? Si, oui, dans quelles conditions avez-vous été libéré ? non

Etes-vous ancien prisonnier politique ? Si, oui dans quelles conditions avez-vous été libéré : non

Quels camarades y avez-vous connus ?

Avez-vous subi des condamnations autres que celles de caractère politique ? non

Je déclare sur l'honneur la sincérité
des précédentes déclarations

(signature)

PHOTO -



**MINISTÈRE
DES ARMÉES**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

**Secrétariat général
pour l'administration**

Direction des patrimoines,
de la mémoire et des archives

Service historique de la Défense
Centre historique des archives
Département des publics
Division des recherches documentaires

Vincennes, le 01/04/2021
N° 52186 ARMISGA/SHO/CHA/DP/DRO

Affaire suivie par Frédéric BÓRÓWÓZYK
Réf 7970

Monsieur,

En réponse à votre courrier enregistré par nos services le 16 décembre 2020, j'ai l'honneur de vous faire parvenir à titre gracieux et exceptionnel, la photocopie du dossier d'Albert Faucher conservé au Service historique de la Défense sous la cote GR 15 P 217011.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée

Karine PERRISSIN-FABER
Attachée d'administration de l'État
Cheffe du département des publics

Véronique de Touchet
Adjoint au chef
du Département des services au public

Monsieur Pierre FAUCHER
36 La Font de Giel
19330 FAVARS

4 REGION MILITAIRE

ETAT-MAJOR

Bureau - Chancellerie
Section F.F.C.I.

N° 6.393 BH FFCI:FDsp.

C.A. 4 4

11.12.1952 Bordeaux

MODÈLE NATIONAL - SÉRIE SPÉCIALE

Références : IM. n° 10 EMGG/FFI du 8 février 1945

IM. n° 4550 FFCI/PI du 9 mai 1947

DM. n° 582 CAB/FA du 2 mars 1948

FFCI

CERTIFICAT D'APPARTENANCE AUX FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA 4^e REGION MILITAIRE, certifie que :

M FAUCHER Albert, Jean
né le 18.3.1901 alias LIMOGES (Haute Vienne)
(86c646)
actuellement domicilié à _____

A SERVI DANS LES FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR

au titre des formations suivantes, et dans les départements ci-après :

<u>A.S. CORREZE - S.R. départemental</u>	du <u>1.6.42</u>	au <u>1.4.44</u>
<u>F.T.P.F. CORREZE -</u>	du <u>2.4.44</u>	au <u>7.6.44</u>
_____	du _____	au _____

Circonstances particulières antérieures _____

Le 7.6.1944 M maieur FAUCHER Albert, Jean
a été tué au combat de Tulle (Cse)

La présente attestation constitue un Certificat de présence au Corps.
Elle a été établie à l'intention de la veuve
domiciliée à "Le Balcon" par TULLE (Cse)

BORDEAUX, le 11 Décembre 52

Le Général 4e C.A. J. HUMBERT
Commandant la 4^e Région Militaire
P. O. Le Chef d'Etat-Major.

Accord Ministériel
D.M. N° 19-52 P.F.I.
du 14.11.1952

Références particulières
éventuelles

IDENTIFIÉ
A LA SECTION
FICHER

ANNEXE A LA NOTE DE SERVICE N° 7.155 CH/FFOI DU 19.6.1951
(à établir par l'organe chargé d'instruire le dossier)

FICHE DE DOCUMENTATION CONCERNANT LE DOSSIER DE /

Monsieur FAUCHER Albert
Jean

Né le : 18.3.1901 à LILGES (H.V.)

I)- Le dossier est signé par l'intéressé, ou par une personne qualifiée :

Monsieur FAUCHER Albert
Jean
Qualité : Demandeur

II)- UNITÉ D'APPARTENANCE :

NOM : A.S. Départementale Reconnue unité F.F.I. du 9 septembre 41
Corrèze au 21.5.44 -

NOM :

Reconnue unité F.F.I. du
au

NOM :

Reconnue unité F.F.I. du
au

III)- CHEFS DIRECTS AYANT FOURNI LES ATTESTATIONS -

NOM : NEUVILLE
François

Grade homologué : Commandant

Période du C.A. du 1.3.42
au 21.8.44

NOM : MAGNAC
Constant

Grade homologué : Commandant

Période du C.A. du 19.11.43
au 21.2.44

NOM :

Grade homologué :

Période du C.A. du
au

A LILGES le 12.8.1954

Le (Chef de Bataillon) SAUGET
Chef du Bureau F.F.I. de LILGES.

(1) Nom et qualité de
la personne qui a
vérifié le dossier
joint et établi la
présente fiche.

IV *Infanterie*

NOM : **FAUCHER**

Prénoms : *Albert, Jean*

Date et lieu de naissance : *18.3.18 à Limoges (Haute Vienne)*

Pseudos : *GUSTAVE*

Adressa : *St. Balem à Gailly (Vienne)*

Grade d'origine, Arme A - R Rang : *Inf. active*

Date d'entrée dans ou M^e de Résist. : *1942*

Désignation du Mouvement : *C. D. P. A. F. T. P. F.*

Date d'entrée dans la Résist. Active : *X*

Date d'intégration dans une formation combat^{te} :

Grade F. F. I. : *Commandant*

Arrêté le : _____ Repatrié le : _____

Déporté le : _____ Décédé le : *2 juil. 1944*

Blessé le : _____ Fusillé le : _____

- (1) Carte d'identité
Militaire
- (2) Carte d'identité
Arme A. B.
- (3) Carte d'identité
Arme A. B.
- (4) Carte d'identité
Arme A. B.
- (5) Carte d'identité
Arme A. B.
- (6) Décret
de...
- (7) Décret
de...

HOMOLOGATION

Grade homologué : *Commandant*

Région : *43* Subdivision : _____

C^o Nat. N^o *6927* Date : *4.4.46* Liste : *feuille*

Appel : _____ Date : _____

INTÉGRATION

Grade *ARR.* *Commandant* Date prise de rang : *4.5.46*

Arme ou Service : _____ Décret N^o du *12.6.46*

Date : *12.6.46* Page : *5455* Col. : *3*

Observations : _____

ADMISSION ACTIVE

Grade : _____ Date prise de rang : _____

Arme ou Service : _____ Décret N^o : _____

Date : _____ Page : _____ Col. : _____

Observations : _____

DÉCORATIONS RÉSISTANCE

	ORDRE	RÉGION	DÉCRET	DATE
C. D. L.				
L. H. ou M. M.				
C. D. G.				
M. D. R.				

C. D. L. compter de 1.6.42

1.2 / pas de CR
Lettre transmise
à H. R.

27 SEPT 1953

BE 1 49 784 m - 4-1050 -

Dossier Rente à 25 Sept 52 N° 645

CA - 6 393 de la 4^e RM



**MINISTÈRE
DES ARMÉES**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

**Secrétariat général
pour l'administration**

Direction des patrimoines,
de la mémoire et des archives

Service historique de la Défense
Centre historique des archives
Département des publics
Division des recherches documentaires

Vincennes, le 27 AVR. 2021
N° *Sch 780* ARMISGA/SHD/CHADP/DRO

Affaire suivie par Catherine BOUCHEZ
Tél : 01 41 93 20 73
Réf. 973

Monsieur,

En réponse à votre demande arrivée dans nos services le 8 février 2021, j'ai l'honneur de vous faire parvenir à titre gracieux et exceptionnel la photocopie des seuls documents concernant le dossier de résistant de Faucher Albert conservé sous la cote GR 16P 217011.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Karine PERRISSIN-FABER
Attachée d'administration de l'État
Cheffe du département des publics

Monsieur et Madame Pierre FAUCHER
36 le Font de Gial
19330 FAVARS

En exécution des prescriptions de l'I.M. N° 4.550/FPCI/ FI du 9 Mars 1947 et de la D.M. N° 34.583 PM/6.C, du 2 Mai 1951, pour prétendre au C.A. aux F.F.I. le demandeur doit :

1°) Fournir une demande établie avec données précises et signée de lui-même (signée de l'ayant-cause pour les posthumes), page 4.

2°) Avoir participé à des opérations définies dans l'I.M. N° 4.550/FPCI/FI AYANT un caractère Militaire (combats, embuscades, coups de main, sabotages, transport d'armes, parachutages), opérations mentionnées avec lieux et dates page 2 de l'imprimé, paragraphe "compte-rendu d'activité".

Il reste bien entendu que les faits d'avoir été seulement inscrit à une formation F.F.I., ou d'avoir hébergé des réfractaires, prêté sa maison pour un P.G. de maquis ou de groupe de maquis, prêté son champ pour un parachutage, servir de boîte aux lettres, ne donnent aucun droit au certificat F.F.I.

3°) Tous renseignements sur les blessures que vous auriez pu avoir. C'est-à-dire : où, quand et dans quelles circonstances vous avez été blessé ; où et entre quelles dates vous avez été hospitalisé ; quelle est votre pension d'invalidité ; à quelle date après cette blessure elle peut être mentionnée sur votre C.A. que si vous me fournissez des copies conformes de pièces médicales, ou si cette blessure est mentionnée sur l'attestation de votre chef).

4°) Les précisions suivantes : à quelle date exacte avez-vous :

- soit signé un engagement volontaire pour la durée de la guerre (et pour quel corps),
- soit (en octobre 1944 vraisemblablement) été renvoyé dans vos foyers.

5°) Fournir une attestation d'un chef de maquis, reconnu lui-même F.F.I. avant la date d'entrée du demandeur homologué Officier F.F.I. et figurant sur la liste des Officiers jointe à l'Ordre de Bataille de l'Unité en cause, le dit Chef signataire de l'attestation ne doit pas seulement se borner à mentionner que le demandeur a appartenu à son Unité de telle date à telle date, mais énumérer les opérations auxquelles il a participé avec mention de lieux et dates.

Il vous appartient de me faire parvenir dans un délai de trois mois après réception de la présente lettre, votre dossier complété conformément aux prescriptions ci-dessus. Passé le délai précité, votre demande sera considérée comme nulle classée suite et vous perdrez ainsi tous vos droits.

Ext. N° 34.583

(1) vous avez rejoint votre unité F.F.I. Cette blessure....

Four les Attributions, il vous faut pour vous adresser au chef FFI de votre
17 au titre FFI : M. Roger Fontana - 40 Rue Duguesne - Champs Elysées
19 au titre FFI : M. Magnan, Commandant - 60 Rue du Breil - Belleville - Courbe

Secrétariat d'Etat
aux Forces Armées
(guerre)
Direction du Personnel
militaire de l'Armée de Terre
6^e Bureau

Attestation d'appartenance
aux F.F.C

N° 74.615.

Référence : I.M. n° 407 / FFCI / Adm.
du 17 avril 1947

Monsieur FAUCHER Albert, Jean
Né le 18.3.1901 a servi en qualité d'AGENT P.1
du 1.11.42 au 6.6.44
au réseau ACTION R.5
des Forces Françaises Combattantes

Paris le 19 avril 1949

Certifié exact
le général directeur
P/O le lieutenant Colonel Le Belin de Dionne
Chef de Bureau FF.I et R.I.F de la D.P.M.A.T

Comité Départemental

DE

Libération Nationale



FM/GB

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

TULLE, 22 Février 1945

Le Président du C.D.L.

à Monsieur le Préfet.

Suite à votre note MO/JL du 17
Février, j'ai l'honneur de vous adres-
ser, ci-joint, propositions pour l'at-
tribution de la Médaille de la Résis-
tance.

Les organisations que nous avions
consultées pour l'établissement des dos-
siers ne nous ont pas encore communiqué,
pour la plupart, les renseignements de-
mandés.

Nous n'avons pas cru devoir vous
transmettre les propositions pour la
Croix de la Libération. Le contingent
attribué étant très réduit, nous avons
déjà fait tenir d'autre part, proposi-
tions pour deux Résistants décédés :
Martial BRIGOULEIX et Albert PAUCHER.

Le Vice-Président,

ETAT D'ETAT AUX FORCES ARMÉES
(GUERRE)

N° 74.615

Direction du Personnel Militaire
de l'Armée de Terre

6ème Bureau

ATTESTATION

d'appartenance aux F.F.C.

Référence : I.M. N° 407/FPCI/Adh.
du 17 avril 1947

Monsieur FAUCHER Albert-Jean

né le 18 mars 1901, a servi en qualité d'AGENT P.1.
du 1-11-1942 au 6-6-1944, au Réseau "ACTION R.5"
des FORCES FRANÇAISES COMBATTANTES.

Paris, le 19 Avril 1949

Certifié exact.

P.O. Le Général-Directeur,
Chef du Bureau F.F.I. et R.I.F. de la D.P.M.A.T.

signé : illisible.

Les services accomplis en qualité d'Agent P.1 comptent comme services militaires
actifs, suivant les dispositions de l'I.M. citée en référence.

Pour copie conforme.

Tulle, le 4 janvier 1955.

Le Secrétaire Général de l'Office,

Ruellier



FICHE INDIVIDUELLE D'ETAT CIVIL

dressée en application du décret du 30 septembre 1953
et de l'arrêté du 26 octobre 1953.

L'annonceur Légal - 49, rue Blatin - Clermont-Fd

nbre 1048

LA CARTE IRE DE LA RÉSISTANCE.

NOTA. — A la demande de l'intéressé, il peut être établi son
une fiche séparée pour chaque membre de la famille (fiche
individuelle), ou une fiche collective (fiche familiale), pour
valoir certificat d'état civil, de célibat, de non-mariage, de non-
divorce, de décès, de mariage, de divorce, de mariage, de mariage,
non divorcé, selon le cas, figurent respectivement dans
la marge, en face des données de la personne intéressée.

non mariée
non divorcée

NOM (1) : MOSCARITI
(Nom de jeune fille pour les femmes mariées ou veuves.)
Epouse ou veuve de (2) : Tancher Jean Albert
(Noms du mari.)
Prénoms : Catherine
(Au complet dans l'ordre de l'état civil.)
Né le 21 septembre 1904
(Le mois doit être inscrit en toutes lettres.)
à Liégeois (Haut-Rhin)
(Commune et département, Pour Paris et Lyon,
indiquer l'arrondissement.)
de Moscariti Henri
(Nom et prénom du père.)
et de Roulhac Marie
(Nom et prénom de la mère.)

- (1) En lettres capitales.
(2) Ecrire la mention inutile.

En application de l'article 181 du code pénal, sera puni d'un emprisonnement de 6 mois à 2 ans et
d'une amende de 40.000 à 400.000 F, ou de l'une de ces deux peines seulement, quiconque aura
sciemment établi ou fait usage d'une attestation ou d'un certificat faisant état de faits matériellement
inexistants ou qui aura falsifié ou modifié une attestation ou un certificat originairement établi.

Certifié conforme
aux pièces présentées.

Nom du préposé : Madeline
(Signature.)



Je soussigné (nom, prénoms) : Tancher Catherine

certifie sur l'honneur l'exactitude
des déclarations portées sur la présente fiche.

A Liégeois le 4 / 11 / 54
(Signature.)

Tancher

Corrections

Enregistrement (des constatations faites) : sur A. L. 1000000 de 7 d'oct. 1944

- (1) En lettres capitales.
(2) Dans l'ordre de l'état civil, souligner le prénom usuel.
(3) Souligner le plus connu.

J. U. 009472





OFFICE NATIONAL
DES
ANCIENS COMBATTANTS
ET
VICTIMES DE LA GUERRE.

DEMANDE DE LA CARTE DU COMBATTANT VOLONTAIRE DE LA RÉSISTANCE.

Office départemental de

Avis très important. — Il est du plus grand intérêt pour le postulant de répondre avec le maximum de soin et de précision à chaque question posée dans les limites du cadre qui lui est offert pour exposer ses titres.

Demande présentée par :

NOM (1) : SAUDON
Prénoms (2) : René Albert
Pseudos (3) : Guéroux
Situation de famille : Marié - 2 enfants
Profession : Entrepreneur de plomberie
Nationalité : Française
Adresse actuelle : au balcon - 93111

Mme SAUDON
née ESCOFFIER Catherine
Mariée
épouse de Monsieur SAUDON
Française
au balcon - 93111

Situation militaire (postérieure au 17 juin 1940) :

Commandant F.F.V.V.

Promotions ou décisions intervenues depuis la libération :

Situation civile sous l'occupation jusqu'à la libération (avec lieux et dates) :

Entrepreneur de plomberie, puis a rejoint les formations
clandestines

Blessures (avec indication des circonstances et éventuellement des constatations faites) :

Tuë à l'ennemi le 7 juin 1944

- (1) En lettres capitales.
(2) Dans l'ordre de l'état civil, souligner le prénom usuel.
(3) Souligner le plus récent.

J. O. 602472



Décorations avec référence (J. O. du _____) au titre de la résistance.
Citations, numéro de l'ordre et copie conforme du texte à annexer.

Relation sommaire des différentes activités exercées dans la résistance :

Indiquer avec lieux et dates :

- Les formations ou réseaux auxquels vous avez appartenu ;
- Le nom des responsables, chefs de réseau notamment pour les F.F.C., qui vous ont contactés, nommés ou désignés à vos grades et fonctions, commandés ;
- Les actions contre l'ennemi auxquelles vous avez participé ; les responsabilités assurées ou les services rendus ;
- Numéro d'immatriculation et pseudo dans chaque formation.

a) "Résistance" dans le réseau M.O. T. de la région d'Orléans 1944 - la formation technique régionale.

b) Responsables : BLANCH (Monsieur LUCAS)
et Colonel GRASSELON ELLISE (Lieutenant ROBERT)

Conférence

Responsable départemental C.O.A.

[Signature]
BLANCH

[Signature]
Dechalette

CRATON 21401

A TULLE, le 20 décembre 1944

[Signature]
Faucho

Mémoire des hommes

[Accueil](#) > [Conflits et opérations](#) > [Seconde Guerre mondiale](#) > [Titres, homologations et services pour faits de résistance](#) > [Faire une recherche](#) > [Résultat de la recherche](#) > Albert Jean FAUCHER

SECONDE GUERRE MONDIALE

n°1/1

Albert Jean FAUCHER

Mort pour la France le 07-06-1944 (Tulle, 19 - Corrèze, France)

Né(e) le/en 18-03-1901 à Limoges (87 - Haute-Vienne, France)

43 ans, 2 mois et 20 jours

Carrière

Famille résistance	forces françaises combattantes (FFC), forces françaises de l'intérieur (FFI)

Nom du réseau des forces françaises combattantes	ACTION R5

Mention	Mort pour la France

Cause du décès	tué au combat

Cote(s)	Service historique de la Défense, Vincennes GR 16 P 217011

[Retour aux résultats](#)[Modifier la recherche](#)[Nouvelle recherche](#)

Objet : votre courrier
 De : memoiredeshommes.webmaster.fr@def.gouv.fr
 Envoyé : 23/09/2020 14:38:13
 À : sand.faucher@wanadoo.fr

Bonjour,

J'ai bien réceptionné votre courrier concernant la recherche infructueuse de ~~Albert~~ ~~MA~~ FAUCHER.

Ce militaire figure dans la base « Titres, homologations et services pour faits de résistance »

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005>

L'écrit du dossier (cote GR 16 P) est à demander directement au Service Historique de la Défense, à Vincennes.

Cordialement

Christophe DUPONT
 Webmaster du site Mémoire des Hommes
www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr



1211
OG-BAT-ATS
1211

MOI-1000-10-1000

1-1-1-1

Central

Etat civil; des
Successions et des
Sépultures Militaires
1-1-1-1-1-1-1-1-1-1

1211 10100 10000 10 101 004

(Document à remettre à la Famille)

Le Service Central de l'Etat Civil, des Successions et Sépultures Militaires, est avisé au décès de:

NOM: MARCHES

Prénoms: Jean Albert

Date et lieu de naissance: 12 mars 1901 à Miroges (Hte. Vienne)

N° 121:

Grade: Commandant

Corps: Forces Françaises de l'Intérieur

Date du décès: 7 juin 1944 à Tulle (Corrèze)

Cause du décès:

Accès de la Famille au Balcon Tulle (Corrèze)

Paris, le 12 mars 1945
37, rue de Bellechasse (VII^e)

Pour l'Intendant Général

Chef de Service et par son ordre:

signé: illisible

Destinataires:

M. le Maire de TULLE (Corrèze)

12 mars 1945
TULLE
LE MAIRE
1000

FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR
1940



FRANCS-TIREURS ET PARTISANS FRANÇAIS
1944

DIPLOME

DÉCERNÉ PAR LE
COMITÉ MILITAIRE NATIONAL
DES FRANCS-TIREURS ET PARTISANS FRANÇAIS

À Monsieur

Faucher Albert

QUI A SERVI AVEC BRAVOURE DANS LES RANGS DES
F.T.P.F. EN QUALITÉ DE *Commandant* Mort pour la France
PENDANT LA GUERRE DE LIBÉRATION NATIONALE.
IL A DROIT À LA RECONNAISSANCE DE LA PATRIE LIBÉRÉE.

PARIS, LE 1^{er} Septembre 1944

LE PRÉSIDENT DU COMITÉ MILITAIRE NATIONAL
DES FRANCS-TIREURS ET PARTISANS FRANÇAIS

CHARLES TILLON
DEPUTE DE LA SEINE

Charles Tillon

281

T. J. M.

HONNEUR

PATRIE

M. Albert Faucher

soldat sans uniforme des Forces Françaises
Combattantes, a participé, en territoire occupé
par l'ennemi, au glorieux combat pour la
libération de la Patrie.



Le Ministre des Armées
Pour le Ministre de la Guerre
Général BONNEAU
Député Général
des Forces Françaises Combattantes

Amicale des Anciens de l'A. S. Corrèze

Siège social :

31, Boulevard Général-Koenig

BRIVE
(CORRÈZE)



Téléphone 2.99 ou 811

N°975

BRIVE, le 9 Janvier 1947

Madame Albert FAUCHER

Au Falcon

TULLE. -

Madame,

Nous avons l'honneur de vous adresser ci-joint une amplia-
tion du Décret portant promotion du Capitaine FAUCHER au grade
de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Veuillez agréer, Madame, nos salutations respectueuses.



DECRET

portant promotion et nomination dans la Légion d'Honneur

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Sur le rapport du Ministre des Armées (Armée de Terre)

Vu le décret organique de la Légion d'Honneur du 16 Mars 1852

Vu l'ordonnance du 7 Janvier 1944 relative aux décorations décernées à l'occasion de la guerre

DÉCRÈTE :

ARTICLE PREMIER. — Sont promus ou nommés dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur :

AU GRADE DE : CHEVALIER - à titre posthume.

**"FAUCHER, Albert, Jean, Capitaine des Ex-forces Françaises de l'Intérieur
de la 12^e Région**

"Dans la Résistance, depuis début 1943, A participé à de nombreux sabota-
"ges de voies ferrées et de pylones, attaqué la prison de TULLE, le 8 mars
"1944, où 22 patriotes sont délivrés, Sabotage de l'Usine de BAR, En avril
"1944, nommé Commissaire technique départemental F.T.P., a consacré à cet-
"te tâche écorasante, un désintéressement absolu, une activité débordante,
"une volonté à toute épreuve, Officier d'élite, d'une grande modestie, a or-
"ganisé avec compétence, tous ses services clandestins, Toujours volontaire,
"pour les missions les plus dangereuses, Est tombé héroïquement à la tête
"de ses hommes, à TULLE, le 6 juin 1944, lors de l'attaque de la garnison al-
"lemande de cette ville, Type du pur résistant, du patriote ardent."

Ces promotions et nominations comportent l'attribution de la Croix de Guerre avec palme.

ARTICLE 2. — Le Ministre des Armées est chargé de l'exécution du présent décret qui ne sera pas publié au Journal Officiel de la RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Fait à Paris, le . . . 6 Juin 1944 194
signé

Par le Gouvernement Provisoire
de la République Française
Le Ministre des Armées,
signé :

MICHELLET

BOUIN

COPIE CERTIFIÉE CONFORME

Le Lieutenant-Colonel LEMOINE
signé : LEMOINE

EXTRAIT CERTIFIÉ CONFORME

Le Lieutenant-Colonel BINOCHÉ,
du Cabinet du Ministre des Armées,
Chef de la Section Décorations Résistance.



Le 6 juin 1946 portant nomination dans l'Ordre national de la Légion d'honneur.

Le 6 juin 1946 portant nomination dans l'Ordre national de la Légion d'honneur.

Au grade de chevalier.

ET (Jean-Emile), médecin capitaine division blindée; rallié aux forces libères en août 1940 au Cameroun, a sa demande dans un bataillon de partisans avec ce bataillon aux côtés du Fuzan, de la Tripolitaine et de l'Affranchi à la 2^e division blindée division, il prend part avec cette grande tous les combats jusqu'à son retour en France. Est alors volontaire pour servir en Chine et s'embarque avec le corps expéditionnaire. Deux fois cité.

LE (Yves-Louis), lieutenant, commandant de deux postes ennemis, a été à franchir 350 mètres à la nage et une mine magnétique sous le ponton Pommery de 5.000 tonnes. A exploité le lendemain faisant couler 1. Des qu'il eut la possibilité de s'en aller combattre au grand jour, n'a pas participer dans des conditions exceptionnelles à la campagne de Tunisie, et d'Allemagne ne cessant de mener, y résultant encore deux citations de l'armée. Officier de valeur jamais douté de la victoire, travaillant avec les organisations de la

nomination au commandement de la Croix de guerre.

RYE (Jean), sous-lieutenant, régiment de la Tchad; a participé à la campagne de Tunisie-Tripoli 1942 et à la campagne de Tunisie en tant que chef de voiture de découverte; a été cité deux fois. A participé à la campagne de Tunisie, a été distingué avec la section de ces lourdes dont il a participé à la commande au combat où son chef de section avait été

nomination au commandement de la Croix de guerre.

A titre posthume.

AC (Charles-Eli), capitaine, de la division blindée; commandant d'un peloton de chars à la Tchad, a rallié les forces libères un des premiers. Officier de, entraîneur d'hommes hors pair, de la campagne de Tunisie, alors qu'il était bloqué, a été porté prisonnier en captivité en compagnie en vue de l'enseignement sur les positions. A été mortellement blessé la reconnaissance. Est mort des suites de ses blessures.

La présente nomination annule la citation de l'armée attribuée à l'indivisible du 24 mai.

ET (Jean-François-Eugène), sous-lieutenant de la 2^e division blindée; brillant qui a rallié les forces libères un des premiers. Belle figure de soldat, entraîneur d'hommes. Au cours de la campagne de Tunisie, a été tué en combattant en nombre, a été mort alors que le succès auquel il a contribué était assuré.

N (Pierre-Joseph-Saturnin), lieutenant de la 2^e division blindée; officier de mérite ordonné qui a rallié les forces libères en Syrie. Chargé de l'entraînement des véhicules automobiles dépend sans compter, malgré les tracas souvent périlleux, pour que tel soit toujours en état de marche de la rapide et dure campagne de Tunisie-Tripolitaine-Tunisie. A été tué par une très large part au succès des français, a trouvé une mort glorieuse au cours de la campagne de Tunisie.

AN (Raymond), capitaine, de la 2^e division blindée; brillant officier qui a rallié dans le tout premiers les forces

françaises libères. A trouvé une mort glorieuse à Libreville en novembre 1940 en combattant contre des éléments rebelles au mouvement de la France résistante, qui venait de se former en A. E. F.

ONREL (Yves-Marie-René), capitaine, du régiment de travailleurs sénégalais du Tchad (2^e division blindée); splendide officier ayant une très haute conception du devoir. Soldat fatigué qui s'est rallié un des premiers aux forces françaises libères. Parfait commandant de compagnie, entraîneur acharné hors de pair qui a trouvé la mort au cours d'un bombardement aérien, le 20 février 1943, à Ksar-Killoua (Tunisie).

Ces nominations correspondent à l'attribution de la Croix de guerre avec palmes.

Décret du 6 juin 1946 portant promotion et nomination dans l'Ordre national de la Légion d'honneur pour services de guerre exceptionnels.

Par décret en date du 6 juin 1946, sont promus ou nommés dans l'Ordre national de la Légion d'honneur:

Au grade de commandeur.

PRAT (René-Joseph), colonel.

La citation à l'ordre de l'armée accordée par décret n° 1216 du 26 novembre 1945, est annulée.

Au grade de chevalier.

ACH du **ACH** (Jean-Baptiste), capitaine de réserve.

BACH (Charles-Pierre).

BARHAUT (Jérôme-Georges), capitaine.

BRUNIN (Yves-Henri), capitaine.

La présente citation annule et remplace la citation à l'ordre de l'armée n° 608 accordée en 1945.

BUSCHENHUTZ (Paul), lieutenant.

BUCERISSE (Georges-Jean-Edouard), capitaine.

DAUM (Victor), chef de bataillon.

DEVES (André).

GALLIE (Théodore-Joseph-Dominique), adjudant capitaine.

GILLESPIE (Richard), lieutenant.

LACOSTE (Marie-François-Gabriel), chef de bataillon.

LEPEVRE (René).

MAKINSKY (Cécile).

MASSON (Louis-Guy-Frédéric-Marie), chef de bataillon.

MAURONISSE (Jean-Louis-Etienne), sergent.

MOLINIER (Théodore-Eugène-Eugène).

NOUVEUX (Paul-Jean-Marie-Auguste), adjudant-chef.

PALLARD (Louis-François), capitaine.

PRELOT (René).

POUYRASSIEUX (Jeanne), commandant.

TALLE (Jean-Marie-Gérard), lieutenant.

A titre posthume.

ARONNET (Gilles-Eugène).

BONJOUR (Israël), sous-lieutenant.

BOUILLIS (Gérard).

TRICKA (Gérard), pseudo Michel Bernard.

DOUELLET (Louis-Auguste-Victor) lieutenant.

La proposition de médaille militaire accordée par décret du 27 août 1945 est annulée.

BOUSQUET (Raphaël), lieutenant, 17^e région.

BOUVIER (Ferdinand), sous-lieutenant, 17^e région.

BRANHAM (Gabriel-Marie-Pierre), capitaine.

BRUNO (Gaston), lieutenant, 17^e région.

BUREL (Albert), 17^e région.

CAMP (Henri), capitaine, 7^e région. La citation à l'ordre de l'armée accordée par décret n° 33 du 23 octobre 1945 est annulée.

CARRE (Jean), lieutenant, 8^e région.

CHIVET (Louis), commandant.

DELVALLEE (Jean).

EDENWALD (Ernst), 20^e région.

FÉRA (Oscar), 10^e région.

GLOTZ (Lambert-Roland), lieutenant.

HELFER (Géorgios), 10^e région.

HILLERET (Gérard), sous-lieutenant.

HUGOT (Gaston).

HUNSENER (Friedrich), 18^e région.

JUSTU (Alphonse), 12^e région.

JAGLE (Henri-Jacques), 10^e région.

JEANFFY (Eugène-Simon-Roger), capitaine.

JANAY (Paul-René-François), colonel.

LAIR (François-Charles-Jean), lieutenant.

LAURENCE (Henri), 10^e région.

LEVI (Bernard).

MATHIEU (Louis-Joseph-Charles).

MESNIE (André-Marie-Joseph), lieutenant-colonel.

MICHAEL (Gérard), 10^e région.

ONAN (Géraud), capitaine, 8^e région.

PASQUET (Jean), lieutenant.

PELLEGRIN (Gaston).

PERROT (Jean-Justin-Louis), capitaine.

PREBIN (Jean-Joseph), capitaine.

REYNOLD (Joseph), commandant.

RICON (Gérard-Louis-Charles), lieutenant-colonel.

SAASS (Armand), lieutenant, 8^e région.

La présente nomination annule et remplace la citation à l'ordre de l'armée accordée par décret du 26 novembre 1945.

SCHLESSE (Paul), capitaine.

La citation à l'ordre de l'armée accordée par décret n° 1102 du 4 septembre 1945 est annulée.

SANTAG (Auguste), 10^e région.

SYAMM (Joseph).

VIETTLI (Louis), 10^e région.

VILLARD (Charles), lieutenant. Ces nominations correspondent à l'attribution de la Croix de guerre avec palmes.

Décret du 6 juin 1946 portant promotion et nomination dans l'Ordre national de la Légion d'honneur.

Par décret en date du 6 juin 1946, sont promus ou nommés dans l'Ordre national de la Légion d'honneur:

Au grade d'officier.

POUGET (Nicolas), commandant, de la 10^e région militaire.

Au grade de chevalier.

SANTALY (Yvonne-Léonide-Annette), pseudo Lucienne.

A titre posthume.

BILLIET (Louis-Louis-Auguste), région de Lorraine.

BERNARD (Louis), sous-lieutenant.

BOGARD (Gérard), sous-lieutenant.

BARTAG (Gérard), capitaine.

PARCIEU (Louis-Jean), capitaine.

LAGNIEU (Jean-Louis), pseudo LEROUX.

IMBRYET (Gérard), commandant.

LAGRANGE (Yvonne), lieutenant, 12^e région.

LOUSCAT (Jean), sous-lieutenant.

OLIVIER (Henri), pseudo DENAY, commandant, 1^{re} région.

PACENEL, pseudo D'ANGELARS, chef de bataillon, 8^e région militaire.

POUGUES (Henri-Armand-Victor), chef de bataillon.

VOITURET (Jean).

Ces promotions et nominations comportent l'attribution de la Croix de guerre avec palmes.

Décret du 6 juin 1946 portant nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Par décret en date du 6 juin 1946, sont nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

au grade de chef de bataillon,

ALAIN DU PEUZE DE LARSEN, lieutenant-colonel (Henri-Jean-Jacques).

BICHANON (Paul-Louis-Albert), pseudos Paul, André et Sébastien, sous-lieutenant.

BOUYER (Louis-René), pseudo de Sèze, capitaine.

CHÉRIVINOY (Henri-Paul), n° 3020, commandant de réserve.

CONTE (André), capitaine. Cette nomination annule la proposition de citation à l'ordre de l'armée accordée par décision n° 88 du 12 mars 1944.

DAVID (Gilles), pseudo Thomas, lieutenant-colonel.

Cette nomination annule et remplace la citation à l'ordre de l'armée, accordée par décision n° 692 en date du 5 mai 1943.

FALIER (Odette-Marie-Cécile).

GUOTTE (Gérard), chef de bataillon.

HARRY DE FERNEXBOURG (Raymond-Marcel-Olivier), lieutenant.

LAURENT-ATTILIAN (François-Gaston-Marie), capitaine.

LEFANT (Louis-André-Jean), colonel, de la 8^e région.

La présente citation annule et remplace la citation à l'ordre de la division (ordre général n° 32 en date du 15 décembre 1944 du général commandant la 8^e région militaire).

LE LAY (Alfred), lieutenant de vaisseau.

LE TAC (Gérard), commandant.

La citation à l'ordre de l'armée accordée par décision n° 85 du 1^{er} mars 1946.

LE TAC (Yves), pseudo LE CORRE.

Cette nomination annule la citation à l'ordre de l'armée accordée sous le n° 95 le 12 mars 1945.

LE TAC (Yves), pseudo MONT ORANGE.

Cette nomination annule la citation à l'ordre de l'armée accordée sous le n° 88 du 12 mars 1945.

METZGER (René-Antoine), n° 870, capitaine.

VALOT (Roger-Marcel), ingénieur.

VIGOR (Marcel), infirmière majeure.

Les présentes nominations comportent l'attribution de la Croix de guerre avec palmes.

Décret du 11 juin 1946 portant promotion et nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Par décret en date du 11 juin 1946, sont élevés au grade de grand officier, promus au grade de grand officier, dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

au grade de grand officier,

BOUVERIE (Raymond), colonel.

au grade de commandeur.

BOUFFE (Pierre), général de réserve.
BLANCHET (Joseph), colonel.
CETTELLE (Paul), chef d'escadron d'artillerie.

Cette proposition annule et remplace la citation à l'ordre de l'armée accordée par décision n° 1304 du 1^{er} octobre 1945.

WATTEWENDERS (Paul-Félix), chef de bataillon.

au grade d'officier.

DR BASTARD (Henry), chef d'escadron. Cette promotion annule la citation à l'ordre n° 202 du 29 novembre 1944.

COURTAS DE MONTMARTRE (Jean-Baptiste), lieutenant.

GRANIER (Robert), lieutenant-colonel.

GURDIN (Marcel-Louis), chef de bataillon. La nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur, parue au Journal officiel du 23 juin 1945, est annulée.

GUNTZEL (Georges), lieutenant-colonel.

MELISSAULT (André-Charles-Paul), médecin.

RECHET (Charles), professeur à la faculté de médecine.

au grade de chevalier.

BACART (Raymond), lieutenant de la 1^{re} région militaire.

BALCHOWSKY (Alfred).

BATHES (Raoul), capitaine.

Cette nomination annule la citation à l'ordre n° 2^e du 10 janvier 1945.

BOSCHER (Jacques-Pierre-Henri), capitaine.

CAUSSE (Jean-Louis), capitaine.

CHAPPEL (Pierre-Albert), commandant.

CHEVALER DE SAINT-ALBERT (Maurice-René), commandant.

COUDERT (Jacques).

DOUMER (Jacques-Jean-François).

FOURNIER (André-Jacques), capitaine.

GENDRE (Ferdinand-Jimé), sous-lieutenant.

GORDON (Marie), sous-lieutenant.

GOSSELIN (Gaston), pseudo D'ALBESIS.

GRANIER (Julien-Albin-Antoine), capitaine.

Cette nomination annule et remplace la citation à l'ordre n° 1400 en date du 13 décembre 1945.

GUZPE (Maurice), capitaine (réserve) de la 1^{re} région.

Cette nomination annule et remplace la citation à l'ordre de l'armée accordée par décision n° 1220 du 5 novembre 1945.

HOUCHEST (Henri) (pseudo BARRAS).

JEANPIERRE (Pierre-Paul), capitaine d'active.

LECOCHAT (André), capitaine de la 1^{re} région.

MELLOT (Paul), n° 876.

MONOD (Philippe-Jolide).

MOTTAY (Renée-Jeanne), capitaine.

PALOC (Jean-Paul), capitaine.

PASSEL-PELLEUX (Régis), lieutenant.

PIERRE (Jean-Baptiste-Antoine), capitaine adjudant, 8^e division d'infanterie coloniale.

PLANCHET (Gilles-Jean-Marie), lieutenant.

RENAUD (Marcel).

RIOD (Gérard-Marie), lieutenant-colonel.

ROCHE (Michel).

TANGUY (André-Marie), sous-lieutenant.

TIBURDO (Albert), sous-lieutenant.

TRIGEN (Paul).

Ces nominations comportent l'attribution de la Croix de guerre avec palmes.

MATILLÉ (Argus-Jean), capitaine.

DE MONTMORIN SAINT-DIERRE (Henri-Marc-Julien).

HOLLAND (Gaston-Roger), capitaine. Cette nomination annule la citation n° 69 du 25 janvier 1945.

Ces nominations ne comportent pas l'attribution de la Croix de guerre.

(A titre posthume.)

DORVILLE (Pierre-Albert).

DIENIS (Véronique), capitaine.

DUVAL-DE (Jean-Pierre).

GALLOT (Gérard), capitaine.

HOUCARDE (Maurice), capitaine de réserve.

LANNABRE (Pierre).

LEPÉVIER (Jean), capitaine.

MAURICE (Claude-Christophe), médecin-lieutenant.

PRESTAT (Maurice), lieutenant-colonel.

VENQUEHE (Jean-Jacques), pseudo BENO.

WESLEY (Jean-Robert), sous-lieutenant.

Ces promotions et nominations comportent l'attribution de la Croix de guerre avec palmes.

Décret du 12 juin 1946 portant promotion et nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Par décret en date du 12 juin 1946, sont promus et nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

(Pour prendre rang du 1^{er} septembre 1944)

au grade d'officier.

ROBERT DE BRUCHAMP (René-Etienne-Frédéric-Louis-Raymond), capitaine au N° régiment d'artillerie : excellent officier au moral élevé et d'une compétence militaire éprouvée, adjoint principal de son commandant d'unité depuis le début de la campagne, le 8 juin 1944, à Hardivillers, le commandant d'unité et les commandants de batteries ayant été tués ou blessés en reconnaissance ou une attaque d'engins blindés sur la position que le groupe allait occuper, a réussi, par sa sang-froid et son habileté manœuvrière, à sauver tout le groupe. A immédiatement reconstitué le commandement des batteries et pris lui-même le commandement du groupe qui, sous ses ordres, a brillamment pris part aux durs combats sur l'Oise, à l'Isle-Adam les 11 et 12 juin 1944, infligeant à l'ennemi par des tirs précis, des pertes sérieuses. Le 17 juin, le village de Loury qu'il devait traverser étant occupé par l'ennemi, a forcé le passage en mettant ses pièces en action, distance rapprochée et en organisant le combat à pied avec ses artilleurs. A réussi à faire passer son groupe après une lutte acharnée, ayant rencontré l'ennemi à nouveau le même jour à Châteaufort-sur-Loire, a combattu vaillamment au milieu de sa troupe décimée par le feu des mitrailleuses. A permis, par sa résistance, à une grande partie de son personnel de passer la Loire.

SEVERIGNES (Pierre), capitaine, au N° 1^{er} bataillon d'instruction du N° régiment d'infanterie de Fort-de-France : officier d'une haute valeur morale et d'une grande valeur professionnelle. Le 19 juin 1944, a fait preuve de plus belles qualités militaires en défendant jusqu'au corps à corps, pendant toute la journée le village de Marlevillers violemment attaqué par un ennemi supérieur en nombre et en moyens. S'est encore distingué du 1^{er} au 26 juin en résistant pied à pied à la progression ennemie avec les débris de son unité remplissant entièrement la mission qui lui était confiée. Annule et remplace la citation à l'ordre de l'armée n° 1101/G.

MONTAGNE (René-Etienne-Louis), capitaine commandant le 3^e bataillon du N° régiment d'infanterie : brillant commandant de bataillon, d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables. A eu une attitude exemplaire au 1^{er} et sous les bombardements aériens du Sturmovik et d'Ilk-pitch. Le 23 juin 1944, en étant le droit de la division, a, par son courage et sa résistance, contenu dans des conditions particulièrement défavorables de l'ennemi au 1^{er} et s'est replié que sur ordre, en fin de jour.

RÉGION R 5

Le 21 JUILLET 1944

SERVICE DE SANTÉ

DIRECTION DE LA CORRÈZE

N° 1125/F

J'ai soussigné TOTY, Médecin Capitaine, Médecin Chef de la
Subdivision, ex Médecin Régional P.T.P.F. pour R. 511.
certifie avoir constaté le décès du Lieutenant FAUCHER Albert
alias Gachet, alias Manchunin, C.T.R. des P.T.P.F. tombé en
Champ d'Honneur le 7 Juin 1944 vers 8 H. du matin à Tulle.
La mention " MORT POUR LA FRANCE " doit être portée sur l'acte
de décès.

Le Médecin Capitaine TOTY
Médecin Chef de la Subdivision

MINISTÈRE D'ÉTAT
CHARGÉ DE LA DÉFENSE NATIONALE
ÉTAT MAJOR DE L'ARMÉE DE TERRE
BUREAU CENTRAL
D'ARCHIVES ADMINISTRATIVES
MILITAIRES

EXTRAIT DES SERVICES

COPIE N° 1
N° 100SN/100CH 21
TÉLÉPHONE 27 88.87
BOITE N° 69
Code Postal : 64023

Le Colonel ANTONI, Commandant le Bureau Central d'Archives Administratives Militaires, certifie que des dossiers, pièces ou documentation en sa possession, il a été extrait ce qui suit, concernant :

NOM : FAUCHER
Prénoms : Jean, Albert
Né le 18 Mars 1901 LIMOGES (Haute-Vienne)

- N° d'identification :
- Inscrit au registre matricule du Bureau de recrutement de LIMOGES sous le n° 2271 classe 1921
 - Entré au service à compter du 07.04.1921 comme appelé au 63^e Régiment d'Infanterie
 - Passé dans la réserve de l'Armée Active le 01.04.1923
 - Renvoyé dans ses foyers le 30.05.1923
 - Rappelé à l'activité le 27.09.1938
 - Renvoyé dans ses foyers le 01.10.1938
 - Rappelé à l'activité le 22.02.1940
 - Renvoyé dans ses foyers le 01.10.1940
 - A servi dans les F F I, au titre du Réseau Corrèze R.M. Départemental du 01.06.1942 au 01.04.1944
 - A servi au titre des F T P F du 02.04.1944 au 07.06.1944
 - Tué au combat de Tulle (Corrèze) le 07.06.1944

Certificat d'appartenance aux FFI, modèle National délivré le 11.12.1952 par le Général de Corps d'Armée E.M. 1^{er} Bureau Chancellerie
Section FFCL S/ N° 6393 BR. /FFCI/PI/SP CAL
Accord ministériel IM N° 15-32 /FFI du 14.11.1952

Délivré à : -7FELV1972-309689
Madame Veuve FAUCHER Jean
H.L.M. de Cueilie - Bât. 2
19000 TULLE

POUR EXTRAIRE



Satisfaction à votre demande du 29.01.1973
Référence : 12.72.1642

STANDARD 10 11 1946

Commission Nationale
d'Enquête
sur l'Affaire F.V.I.

RECEVUE

N° 127

12° Bureau d'Enquête

Le présent document est le résultat des travaux de la Commission Nationale d'Enquête sur l'Affaire F.V.I. du 15 novembre 1944, la note 1074 J. A. R. N° 1/2, du 13 mai 1945, et la note 4130 J. A. R. N° 1/2 du 26 juillet 1945, et classé dans le cadre de l'Enquête sur l'Affaire F.V.I. et transmis au Bureau d'Enquête sur l'Affaire F.V.I.

10 COMMISSION

Le Bureau d'Enquête sur l'Affaire F.V.I. a

reçu le 10.12.1945

N° 12.12.1945

Le 10.12.1945

Commission d'Enquête sur l'Affaire F.V.I.

Date de l'acte N° 12.12.1945

Paris, le 17 novembre 1945
Bureau d'Enquête sur l'Affaire F.V.I.
du Colonel BERNARD
Président

signé: Illisible

M. Capitaine Douchet
Secrétaire,
signé: Illisible.

Four copies
de l'acte

Handwritten signature

Direction du Personnel Militaire
de l'Armée de Terre

6ème Bureau

A T T E S T A T I O N

d'appartenance aux F.F.C.

Référence : L.M. N° 401/BPCI/Adh.
du 17 avril 1947

Monsieur FAUCHER Albert-Jean

né le 16 mars 1901, a servi en qualité d'AGENT P.1.
du 1-11-1942 au 6-6-1944, au Réseau "ACTION R.5"
des FORCES FRANÇAISES COMBATTANTES.

Paris, le 19 Avril 1949

Certifié exact.

P.O. Le Général-Directeur,
Chef du Bureau F.F.I. et R.I.F. de la D.P.M.A.T.

signé : illisible.

Les services accomplis en qualité d'Agent P.1 comptent comme services militaires actifs, suivant les dispositions de l'I.M. citée en référence.

Pour copie conforme.

Tulle, le 4 janvier 1955.

Le Secrétaire Général de l'Office,



Rueff

FORCES FRANCAISES INTERIEURES

ETAT-MAJOR

CORREZE

Tulle, le 1er Septembre 44.

Je soussigné, Lieutenant-Colonel LECHERBO NIER, commandant départemental des Forces Françaises Intérieures, certifie qu'Albert FAUCHER au moment ou il est tombé à l'ennemi détenait la fonction de commandant F.I.F.I. comme Technicien Régional.

En opérations, le 1er septembre 44

Le Lieutenant-Colonel LECHERBO NIER



MINISTRE DE LA GUERRE

**Commission Nationale
d'homologation
des grades F.F.I.**

NOTIFICATION

N° 6927

12° REGION MILITAIRE

En vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par la dépêche ministérielle 634 F.F.I. I/S du 15 Novembre 1944, la note 2074 G A B. MIL/P. du 25 Mai 1945, et la note 4130 G A B MIL/PB du 25 Juillet 1945, la Commission Nationale d'Homologation des grades obtenus à titre F.F.I. a prononcé l'homologation dans le grade d'assimilation

de COMMANDANT

En faveur de M. FAUCHER Albert, Jean

Prende dans les F.F.I. Gustave

Né le 18.3.1908 Limoges

MORT POUR LA FRANCE le 7.6.1944

Homologation du 4.1.1946

Date de prise de rang: 1.5.1946

**Fait à Paris, le 17 janvier 1946
Pour la Commission Nationale d'Homologation
Le Colonel KLEBER
Président**

signé: Illisible

**Le Capitaine Dechet
Secrétaire,
signé: illisible.**

**Pour copie conforme
Le Maire**



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE FRANÇAIS

ORDRE DE MISSION

(Militaires)

Corps ou Service : *Subdivision de Tulle*

Numéro de l'ordre : *296*

Nom : *Fanchu*

Prénoms : *Jean*

Grade : *soldat*

Matricule : *2271*

Recrutement : *Limoges*

Lieu de naissance : *Limoges*

Date de naissance : *18 mars 1901*

Ville et département : *(Ht. Vienne)*

Corps ou service : *7^e Cie 132/RR.*

N° de la carte d'identité (ou de l'attestation d'identité) :

N° du livret individuel de l'homme :

Signature du titulaire,

Délivré par le colonel *cdt la subdivision*

Mission *liaison avec le général*
cdt le G.S. de la Containe

Itinéraire : *Tulle vers la Containe*
et retour

Durée : *un jour*

Moyen de transport : *motocyclette*

A Tulle le *29 juin 1900*
Grade et nom de l'autorité qui délivre
l'ordre :

Le colonel Vogel cdt la subdivision (signature)

O. l'Officier d'État-Major



Lamy
(cachet)

101 50000
Subdivision de TULLE
Etat-Major

ordre de circulation

et LAISSEZ PASSER

Le *Motocycliste Fauchet*

Vu a TULLE le *26 Juin '40*
est autorisé à *se rendre à Naves pour*
porter son fils

Moyen de transport *moto*

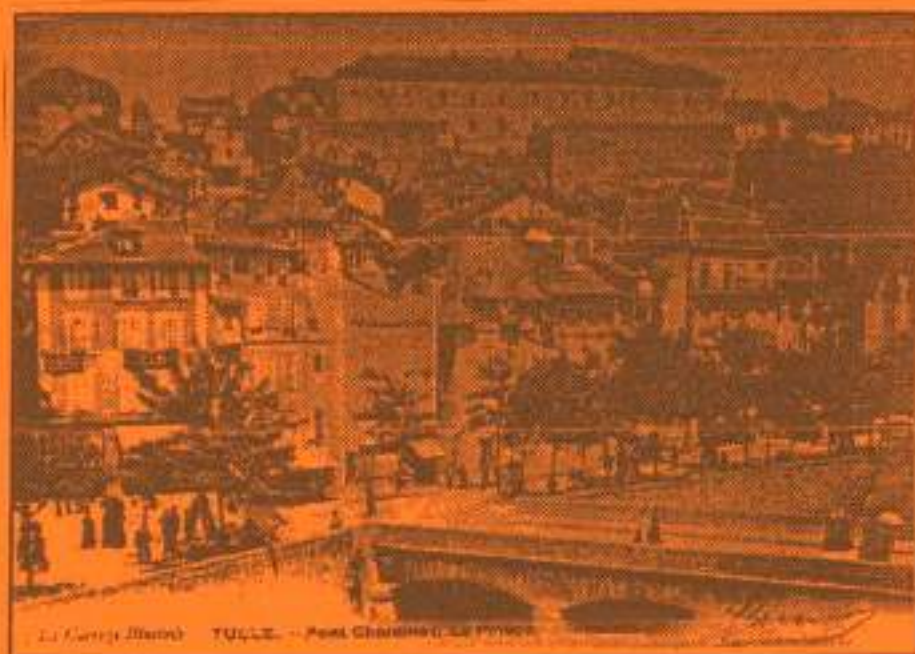
TULLE, le *26* juin 1940
Le Colonel VOGEL, Cdt la Subdivision

R.O. l'Officier d'Etat Major



Dossier

L'ATTAQUE DE LA PRISON DE TULLE



Vue de l'ancienne Prison de Tulle depuis le Pont Choiseul

DECRET

portant promotion et nomination dans la Légion d'Honneur

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Sur le rapport du Ministre des Armées (Armée de Terre)

Vu le décret organique de la Légion d'Honneur du 16 Mars 1852

Vu l'ordonnance du 7 Janvier 1944 relative aux décorations décernées à l'occasion de la guerre

DÉCRÈTE

ARTICLE PREMIER. — Sont promus ou nommés dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur :

AU GRADE DE : CHEVALIER - à titre posthume,

**"FAUCHER, Albert, Jean, Capitaine des Ex-forces Françaises de l'Intérieur
de la 12^e Région**

"Dans la Résistance, depuis début 1943, A participé à de nombreux sabota-
"ges de voies ferrées et de pylones, attaqué la prison de TULLE, le 8 mars
"1944, où 22 patriotes sont délivrés, Sabotage de l'Usine de BAR. En avril
"1944, nommé Commissaire technique départemental F.T.P., a consacré à cet-
"te tâche écrasante, un désintéressement absolu, une activité débordante,
"une volonté à toute épreuve, Officier d'élite, d'une grande modestie, a or-
"ganisé avec compétence, tous ses services clandestins, Toujours volontaire,
"pour les missions les plus dangereuses, Est tombé héroïquement à la tête
"de ses hommes, à TULLE, le 6 juin 1944, lors de l'attaque de la garnison al-
"lemande de cette ville, Type du pur résistant, du patriote ardent."

Ces promotions et nominations comportent l'attribution de la Croix de Guerre avec palme.

ARTICLE 2. — Le Ministre des Armées est chargé de l'exécution du présent décret qui ne sera pas publié au Journal Officiel de la RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Fait à Paris, le 6 Juin 1946 104
signé

Par le Gouvernement Provisoire
de la République Française :
Le Ministre des Armées,
signé :

MICHELET

BOUIN

COPIE CERTIFIÉE CONFORME

Le Lieutenant-Colonel LÉMOINE
signé : LÉMOINE

Bulletin des Amis de la Résistance (ANACR) de la Corrèze

11 Place J. M. Daurès 19100 Brive

Survient l'horrible crime allemand ! 80 otages seront fusillés pour venger un chef allemand tué à Paris. Martial Brigouleix est désigné : le 2 octobre 1943, avec ses malheureux camarades il gravit les pentes du Mont Valérien où l'attend la mort brutale....!

L'union de tous dans la Résistance, il l'avait réalisée de main de maître : le chef n'était pas discuté. Pourquoi a-t-il fallu qu'une malheureuse scission se produise dans les rangs de la Résistance après son arrestation ? Il n'avait pas voulu cela ! Mais aujourd'hui que tous les partis politiques, tous les mouvements "résistants" le reconnaissent sincèrement comme pionnier de la Résistance corrézienne, l'union ne peut que se refaire autour de son nom, chaque jour plus étroite, plus solide, pour que naisse enfin cette France forte et libre qu'il désirait. Souhaitons qu'un jour prochain, un régiment corrézien F.F.I "BRIGOLEIX" veille avec fierté sur le pieux souvenir de celui qui fut chez nous, en même temps que le grand apôtre de la Résistance, le promoteur de la Libération.

Capitaine Loyscau. L. Dautrement - Institutur à Chanteix



ALBERT FAUCHER - 1901-1944
OFFICIER F.T.P.F



L'activité militaire d'Albert Faucher ne date pas du jour de son affectation à l'Etat Major Départemental des Francs Tireurs et Partisans.

Depuis 1943 déjà, Faucher s'employait à fond à l'armement des premiers "Maquis". Mitraillette après mitraillette, vieux fusil après vieux fusil, tout un arsenal clandestin passait dans la petite échoppe de la rue de la Barrière (Tulle) avant de partir les unes dans les "planques" d'armes destinées aux F.T.P. des usines et de la ville de Tulle, les autres pour les bois où naissaient peu à peu les premiers éléments de notre armée.

Faucher qui armait les maquis, Faucher dont l'esprit large et vif, dont la fière intelligence et la grande activité lui permettait d'être un sûr agent de la résistance militaire. Faucher participait aussi à l'élaboration et à l'exécution des coups de mains F.T.P.F. C'est lui qui a été la cheville ouvrière de toutes les expéditions F.T.P.F. sur Tulle, de l'attaque de la prison, le jour de mars où 22 patriotes ont été arrachés à la déportation et à la mort, du sabotage des lignes à haute tension alimentant des usines, du sabotage de l'usine de Bar qui a arrêté définitivement la fabrication d'armes pour les boches.

Au mois d'avril 1944, Albert Faucher quittait ses outils et son atelier. Il est nommé Lieutenant F.T.P.F., membre de l'Etat-Major départemental, Commissaire Technique. Dès le premier jour, il a consacré à cette tâche écrasante un désintéressement absolu, une activité débordante, un dévouement de tous les instants, une volonté de fer.

Il était partout à la fois, parcourant le département à bicyclette pour coordonner l'activité de tous ses services clandestins, admirable de vitalité, débordant d'entrain, de gaieté, de courage dans les moments les plus difficiles. Albert Faucher, le pivot de la Résistance armée dans Tulle a été l'un des animateurs de cet admirable départ au Maquis des ouvriers d'usines, les derniers jours de mai. Il s'est dépensé sans compter pour la cause, pour lui si chère de la libération de son pays.

Mais il n'a pas été permis à cet officier d'élite, à ce chef modeste et bienveillant, à ce combattant infatigable de voir s'accomplir ce pour quoi il avait tant lutté.

Le Lieutenant Faucher est mort le 7 juin, tombé à la tête de ses hommes, au cours de la destruction par les F.T.P.F. de la garnison allemande de Tulle, tombé en combattant modeste et héroïque, le fusil à la main et, comme toujours dans sa vie, en avant des autres.

Hélas ! Albert Faucher, mon grand et cher camarade de combat, tu n'as pas pu voir la réalisation de tes vœux, tu n'as pas pu voir, comme nous, la fuite et la reddition du boche maudit, grande et belle récompense pour ceux qui ont lutté, tu n'as pas pu voir finir le cauchemar de l'occupation contre laquelle tu avais si ardemment combattu et ce sentiment nous serre le cœur à nous tous les amis des temps héroïques qui serions si heureux de te retrouver aujourd'hui à nos côtés dans cette ville de Tulle que tu aimais tant !

Commandant ANDRE

(André ODRU)

Notre Mémoire

Bulletin Semestriel édité par le Musée Départemental de la Résistance et de la Déportation
2, Quai Edmond Perrier 19000 Tulle Tél : 55.26.24.36.

Numéro 1

Juillet 1955

Editorial : Le Mot du Président Charles MONTAGNAC

R



Jean ELBOUËT alias "YVON" de la 1ère
Cie. F.T.P.F. auteur du récit et participant à
l'opération du 2 Mars 1944.

Notre dossier :

*Le 2 Mars 1944 un commando
s'empare de la Prison de Tulle et
libère 30 Résistants détenus.*

Récit par l'un des acteurs

Le rôle du Musée au sein de la Ville et du Département

R

Dans ce numéro :

Le mot du Président Ch. MONTAGNAC	Page 1
Le rôle du Musée au sein de la Ville et du Département	Page 1
Notre Dossier	Page 2
Les nouvelles du Musée	Page 6

Notre Dossier

L'ATTAQUE DE LA PRISON DE TULLE

Mis à part les récits publiés dans le livre "MAQUIS DE CORRÈZE", rien de sérieux n'a été mis à la disposition du public pour porter à sa connaissance les différentes actions tentées par les F.T.P.F. pour libérer les résistants emprisonnés à TULLE en 1944.

Le livre de Georges BEAU & Léopold GAUBUSSEAU "R5, Les SS en Limousin, Périgord & Quercy", publié en 1984, relate une version fantaisiste des faits qui appelle les réserves et mises aux points suivantes :

Les auteurs de cet ouvrage ont confondu et mêlé trois affaires qui se sont déroulées à des dates et sur des objectifs différents :

- L'action du 8 Janvier 1944 sur l'infirmerie de l'Hôpital de TULLE
- La tentative du début Février sur la Prison de TULLE.
- L'action du 2 Mars 1944 sur la Prison de TULLE.

L'HISTOIRE APPARTIENT AUSSI A CEUX QUI L'ONT FAITE.

Avant de relater en détail l'action du 2 Mars 1944, revenons rapidement sur les premières pour en préciser les objectifs, les résultats obtenus et les effectifs qui y participèrent.

L'action du 8 janvier 1944 sur l'infirmerie avait pour objet de libérer les détenus blessés, placés sous la surveillance des G.M.R. Ce fut une réussite. Trois des quatre prisonniers furent soustraits à leurs gardiens, le quatrième étant intransportable.

Participèrent à l'action :

Georges LOGOTHETIS
alias "ALEXIS"
Jacques RAVEREAU
alias "CAROCHARD"
Jean ESTORGES
alias "ACHILLE"
Georges MANDART
alias "JO-LA-TERREUR"
Joseph WERTHEIM
alias "JOSEPH"

Jean FEUILLET
alias "PARIS"
"PETIT-LOUIS"
"VALÉRIUS"

La tentative du début Février sur la prison avait pour objet de réclamer trois détenus récemment arrêtés en prétextant une demande de transfert. Ces détenus étaient trois responsables régionaux arrêtés à LARCHES, le 3 Février 1944, alors qu'ils revenaient de l'Ecole des Cadres F.T.P.F. de FANLAC en DORDOGNE où ils avaient assisté à un parachutage. Il s'agissait de :

Georges LOGOTHETIS
alias "ALEXIS"

Commissaire Technique Régional

Les trois inspecteurs se méfient et réclament un contrôle d'identité...

Eugène CONNANGLE
alias "MARTIAL"
Commissaire aux Effectifs Régional
Adrien BADAI.
alias "KLEBER."

Commissaire aux Opérations
Régional

Cette tentative se solda par un échec. Alors que le Directeur de la Prison allait satisfaire à la demande de transfert formulée par deux pseudo-agents de la GESTAPO, l'arrivée inopinée de trois inspecteurs, plus méfiants et qui sollicitèrent un contrôle d'identité des pseudo-agents, fit échouer le projet.

Participèrent à l'action :

Joseph WERTHEIM & FRERO

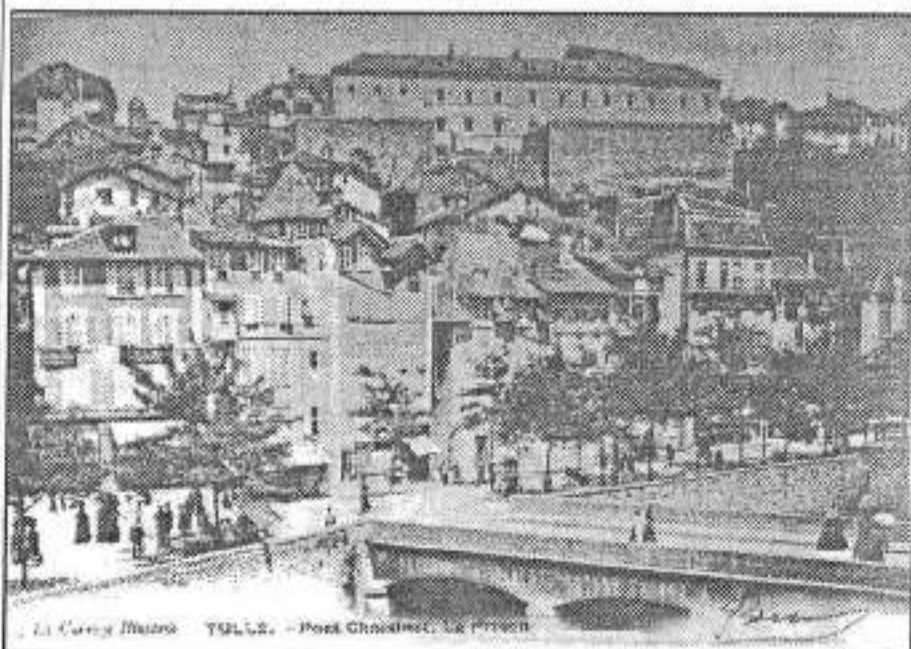
(Pseudo-agents)

Georges MANDART

alias "JO-LA-TERREUR"

et quelques éléments de son groupe en convièrent.

Notre camarade Roger RANOUX alias "HERCULE", cité par les auteurs du livre "R5", n'a pas été mêlé à ces trois affaires. Au moment des faits, il se trouvait en DORDOGNE, où il avait fait mouvement vers le 21 Octobre 1943, après l'acrobachage entre ses hommes et les gendarmes de GIVEL. Entre la deuxième tentative du début Février et la troisième action dont nous parlerons plus longuement, il faut cependant faire état de deux projets qui avortèrent : le premier à cause d'un



Vue de l'ancienne Prison de Tulle depuis le Pont Chousinet

Notre Dossier (suite)

manque de moyens d'escalade, le second a cause de la difficulté de coordonner l'arrivée simultanée sur les lieux d'éléments venant les uns du LONZAC, les autres de CLERGOUX. C'est finalement la 3ème Compagnie, implantée dans les environs de CLERGOUX, qui fut choisie pour mener à terme cette audacieuse opération.

Jacques RAVEREAU, alias "CABOCHARD", en étant le Commissaire aux Opérations. Cette compagnie était composée des groupes Guy MOQUET II, Gabriel PERJ, Lucien SAMPALX, Georges POLITZER, Léopold RECHAUSIERE.

Georges MANDART, alias "JO-LA-TERREUR", avait la responsabilité du groupe Léopold RECHAUSIERE; il fut retenu, ainsi que de nombreux éléments de son groupe.

Les autres éléments furent sélectionnés par CABOCHARD dans les autres groupes de la 3ème Compagnie. Des "Légaux" de CLERGOUX et de MARCILLAC seront intégrés pour former un commando de 24 personnes. La couverture de l'itinéraire dans TULLE par quelques légaux de cette ville portera l'effectif à 30 personnes environ :

Lucien FIEYRE
alias "SEVERIN"
Jacques RAVEREAU
alias "CABOCHARD"
Georges MANDART
alias "JO-LA-TERREUR"
Joseph WERTHEIM
alias "JOSEPH"
Jean FEUILLET
alias "PARIS"
Marcel GIBIAT
alias "METALLO"
Léo BARLOT
alias "LEO"
Jean ELEQUET
alias "YVON"
Henri LEQUIN
alias "DOMINO"
PEUCH
alias "PANAME"
Baptiste ROUGERIE
alias "BAPTISTE"
Jean CHASSAGNARD
Lucien SAHUGUET
Paul MAISON
Fernand SAGE
Jean NALDO

alias "TITI"
"POPEYE"
"JOHNNY"
"JOJO"

LEGAUX DE CLERGOUX & MARCILLAC

Jeanou REVELLON
alias "FILOCHARD"
René BOUTOUYRIE
alias "LE PALE"
Albert MERIGONDE
alias "BEBERT"
DUPEUX
alias "JULOT"
Martial AGNOUX
Jean AGNOUX

Cette reconnaissance faillit tourner à la catastrophe ...

LEGAUX DE TULLE

Arsène GUYONNE
alias "MARY"
Paul CHABRIERIE
alias "JOHANNES"
Albert PEUCH
alias "DADY"
Paul PEUCH
alias "LA BALEINE"

*Il dans l'atelier d'Albert Fancher
Rue de la Harrière*

Les principaux organisateurs de l'opération furent : Lucien FIEYRE alias "SEVERIN" et Jacques RAVEREAU alias "CABOCHARD". SEVERIN collectait toutes les informations indispensables itinéraires d'accès, effectifs des gardes en poste à la prison, etc. Il était en contact avec le policier MOUSSOURS qui était lui-même membre du N.A.P. (Noyautage des Administrations Publiques).

Une reconnaissance de l'itinéraire et des abords de la prison fut organisée par CABOCHARD.

Elle eut lieu en plein jour. Nous eûmes une fois de plus recours à Monsieur DUBOIS, fermier à MAILLERODE, à qui nous empruntâmes sa camionnette bâchée. Nous avons ainsi circulé dans TULLE, à l'abri des regards, observant furtivement les lieux par les interstices

de la bâche.

Cette reconnaissance faillit tourner à la catastrophe lorsque, peu après le passage devant la gendarmerie, le véhicule donna les premiers signes de défaillance. Heureusement pour nous, la panne intervint quelques centaines de mètres plus loin, dans la côte de la Nationale 89, à la sortie de TULLE.

Le transfert de l'effectif retenu pour l'opération posait un sérieux problème. Il fallait également tenir compte qu'au retour nous serions beaucoup plus nombreux. SEVERIN eut l'idée de faire remettre en état par Jean et Martial AGNOUX un petit autocar à gazogène appartenant à Monsieur LA-ORTE, transporteur à MARCILLAC et qui n'était plus utilisé depuis de longs mois.

Pour escalader les murs de la prison, SEVERIN fit déposer par des légaux de TULLE, non loin de la prison, la veille de l'opération, des échelles empruntées au Service Electricité de la ville.

De son côté, CABOCHARD avait emprunté des échelles à l'entreprise VACHAL à CLERGOUX.

Il sélectionnait les participants à l'opération, fixait à chacun sa mission, organisait des séances de répétition et s'assurait que chaque membre avait parfaitement compris son rôle.

Ces séances avaient souvent lieu chez les parents de notre camarade Albert MERIGONDE, près de la gare de CLERGOUX.

SEVERIN et CABOCHARD s'étaient mis d'accord sur le schéma suivant :

- Rassemblement et embarquement à CLERGOUX
- Déplacement en autocar par la NATIONALE 678 jusqu'à MALANGLE, puis la petite route menant au passage-à-niveau de SAINT-ADRIAN.
- Débarquement au passage-à-niveau de SAINT-ADRIAN
- Un premier groupe restant sur place aura pour mission de garder l'autocar, après l'avoir placé dans la descente, en direction de MALANGLE
- Miner quelques arbres devant et derrière le passage-à-niveau, pour retarder d'éventuels poursuivants.
- Les deux groupes, porteurs des cordes et des échelles, devront progresser jusqu'à la prison par l'itinéraire

Notre Dossier (suite)

reconnu (2 Km 500 environ).

- L'un de ces groupes aura une mission de protection. Il devra disposer des armes automatiques pour couvrir l'opération et un éventuel repli et placer des charges explosives sur les gonds de la porte principale et la petite porte du poste de garde pour ouvrir de force un passage au groupe d'assaut, dans le cas où celui-ci serait détecté et ne pourrait réduire le poste de garde.

- Le second de ces deux groupes devra :

- A l'aide d'échelles, escalader le mur d'enceinte, couper la ligne téléphonique.

- Descendre à l'aide des cordes dans la cour de la prison et neutraliser le chien.

- S'emparer des gardes de service dans le poste, ouvrir les portes pour permettre aux éléments disponibles de pénétrer.

- Neutraliser les gardes au repos au premier étage.

- Après libération des seuls détenus politiques et bouclage des gardes, repli général jusqu'au car.

Après de nombreuses concertations entre SEVERIN, CABOCHARD et les chefs de groupes, il fut reconnu que 5 heures 30 était l'heure la plus propice pour agir. Les participants avancèrent qu'à cette heure matinale, après une nuit de veille, la garde se relâcherait, les bruits suspects pourraient se confondre avec les mouvements matinaux d'une ville qui reprend son activité.

Le jour "J" fut fixé au 2 Mars 1944.

L'heure de l'embarquement à CLERGOUX, à 23 heures 30.

Au soir du jour "J", le 2 Mars 1944, les conditions atmosphériques étaient très mauvaises. La neige tombait, la route, verglacée, était très glissante.

Après quelques hésitations et appréciations sur les risques supplémentaires introduits par ce facteur imprévu, SEVERIN et CABOCHARD décidèrent de maintenir l'opération, concluant que cette situation apparemment défavorable devait être exploitée, que dans de telles conditions la vigilance de la garde pourrait être moins vive.

Pour éviter les glissades et pour

atténuer le bruit des brodequins cloutés, certains enfileront de vieilles chaussettes par dessus, d'autres enrouleront des bandes de tissus. Il y aura également quelques chaussons de feutre mis obligeamment à notre disposition par Madame MARTINE, mercière à CLERGOUX.

L'embarquement eut lieu vers 23 heures 30, devant l'Hôtel BRANDIBAS-PAREL à CLERGOUX, en présence du Commandant GERARD des F.F.C. qui se trouvait sur les lieux en compagnie de BUGEAC alias "MAXIME".

La descente vers TULLE fut très lente et très périlleuse, surtout après MALANGLE. La petite route, sinueuse, étroite, est bordée d'un profond ravin. Après avoir franchi LA MONTANE, c'est la montée vers le passage-à-niveau de SAINT-ADRIAN.

Le jour "J" fut fixé au 2 Mars 1944 ...

Grâce à la maîtrise de notre conducteur, Martial AGNOUX, nous arrivâmes à bon port.

Les gardes-voies en poste au passage-à-niveau furent très surpris par l'arrivée de ce vieil autocar, à l'inspiçiale chargée de longues échelles.

Le premier groupe mit en place les dispositifs de protection de chaque côté du passage-à-niveau, après avoir fait virer l'autocar. Les gardes-voies ne furent pas nuls dans le secret de la mission. Le chef de groupe veilla à ce qu'aucun d'eux ne prenne la fuite, de crainte d'être accusé de complicité.

Ce groupe était composé, entre autres, de :

Henri LEQUIN
alias "DOMINO"
Jean REVELLON
alias "FILOCHARD"
René BOUTOUYERIE
alias "JULOT"
Albert MERIGONDE
alias "HEBERT"
Martial AGNOUX

C'est sous la pluie, mêlée par intermittence de flocons de neige, que les deux autres groupes se dirigèrent vers l'objectif.

Les dispositions prises au sujet des chaussures s'avérèrent efficaces mais la progression fut lente et difficile. L'itinéraire avait été choisi de manière à éviter les zones denses d'habitation. Il y avait deux routes importantes à franchir : la Nationale 89 et la Départementale 23, route de VIMBELLE, que nous devions emprunter pendant quelques centaines de mètres après avoir franchi la CORREZE près de l'usine de la MARQUE. Nous allions ensuite remonter sur l'autre versant par un sentier très escarpé ; cet itinéraire avait été reconnu par les légats de TULLE.

Nous sommes parvenus aux abords de la prison vers 5 heures 30.

Marcel GIBIAT, alias "METALLO", et son groupe de protection mirent en place les armes automatiques à chaque extrémité de la rue.

Une première échelle fut mise en place pour procéder à la coupure de la ligne téléphonique. Il y eut un bref instant d'anxiété car l'échelle provoqua un court-circuit avec une ligne électrique heureusement sans suite.

Jacques RAVÉREAU, alias "CABOCHARD", Léo BARLOT et Jean ELEOUET, alias "YVON", s'avancèrent jusqu'aux portes de la prison et placèrent les charges explosives sur les gonds de la porte principale et la petite porte du poste de garde.

Ils pouvaient entendre distinctement, par la fenêtre, la conversation des gardes de service dans le poste.

Lorsque les charges furent placées, une seconde échelle fut mise en place : des cordes avaient été placées sur le dernier échelon pour permettre la descente dans la cour.

Lucien FIEYRE, alias "SEVERIN", Georges MANDART, alias "JO" et ses hommes, se laissèrent glisser dans la cour. Il y eut encore un moment d'angoisse lorsque CHASSAGNARD, qui avait pour mission de neutraliser le chien avec une hache, laissa choir celle-ci dans la cour. L'animal ne se manifesta pas, il eut droit, plus tard, au morceau de viande dont s'était muni notre camarade pour l'attirer et éventuellement, l'abattre.

Six heures venaient tout juste de sonner, nous avions d'ailleurs distinctement entendu les gardes en faire la

Notre Dossier (fin)

remarque, lorsque SEVERIN, JO et son groupe firent irruption dans le poste de garde.

Au même instant, CABOCHARD, cassant un carreau de la fenêtre avec son pistolet HERSTAL, avait signalé aux gardes que toute résistance était vaine, que la prison était investie à l'extérieur comme à l'intérieur.

Les deux portes furent rapidement ouvertes, puis les charges explosives récupérées. Au premier étage, les gardes qui n'étaient pas en service avaient entendu des bruits suspects et ils avaient pris position en armes dans le couloir. SEVERIN, JO et son groupe, se firent précéder par les gardes faits prisonniers dans le poste et s'en servirent comme boucliers et n'eurent pas à parlementer très longuement pour obtenir la reddition et la remise des armes.

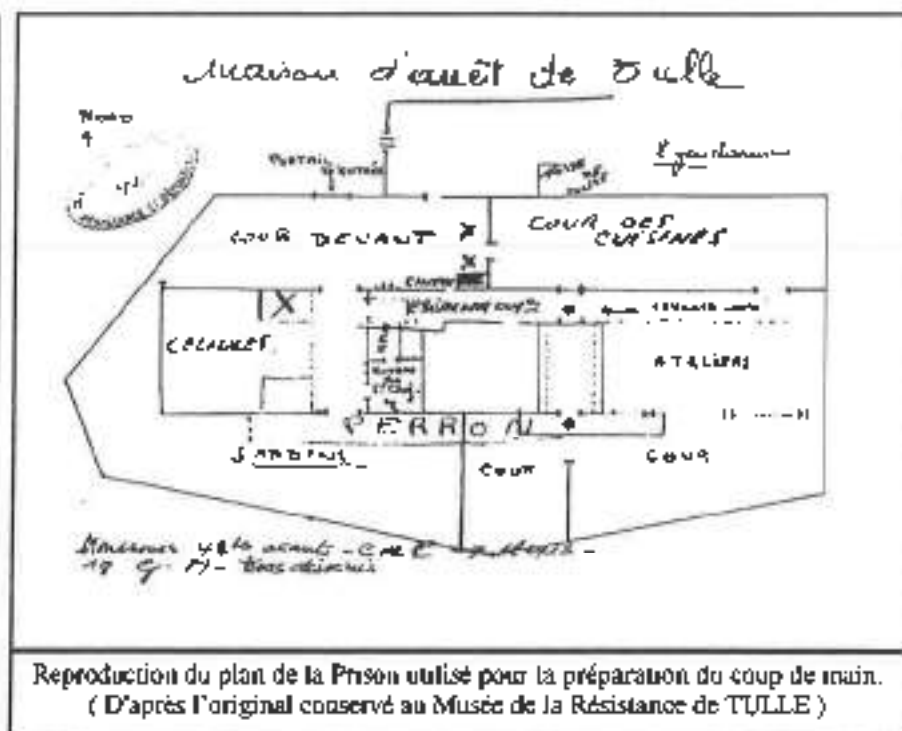
Très rapidement, le gardien-chef fut sommé d'ouvrir les portes des aux seuls détenus politiques, ce qu'il fit promptement. Les gardes-mobles désarmés et les gardiens furent enfermés dans les cellules précédemment occupées par nos vingt camarades. Ceux-ci ne nous ménagèrent pas les félicitations et les congratulations. Puis, vivement, nous nous sommes repliés en direction du passage-à-niveau de SAINT-ADRIAN, où le car attendait sous bonne garde.

Des travailleurs tullistes matinaux - il était à peu près 6 heures 15 - qui se rendaient à leur travail, furent très surpris en rencontrant des hommes armés jusqu'aux dents et manifestement

Les gardes avaient pris position en armes dans le couloir ...

très pressés. Par les légaux de TULLE, nous apprîmes que la nouvelle s'était rapidement le tour de la ville.

Le retour se fit sans problème, bien que la charge de l'autocar se trouvait considérablement augmentée, mais ce n'est qu'après avoir rejoint la Nationale 678 à MALANGLE, puis franchi un dernier carrefour dangereux aux QUATRE-ROUTES-DE-SAINT-PIERRE-DE-GEML, que nous nous



Reproduction du plan de la Prison utilisé pour la préparation du coup de main.
(D'après l'original conservé au Musée de la Résistance de TULLE)

sommes sentis en sécurité et hors d'atteinte.

Après un bref arrêt AUX CAMBUSES, devant la maison de notre camarade André VIALLE, alias "BARRAUD", qui attendait dans l'aube glaciale, c'est l'arrivée triomphale à CLERGOUX.

Rapidement, une prise d'armes fut organisée devant le monument-aux-morts, réunissant les responsables légaux locaux, les ex-détenus et tous les participants à l'opération, ainsi que Maxime BUGEAC, qui accompagnait trois délégués de LONDRES, récemment parachutés ; ces derniers étant les plus étonnés.

Parmi les détenus :

LOGOTHEITS, alias "ALEXIS" et Adrien BADAL, alias "KLEBER", seront mis à l'abri chez un oncle de "METALLO", AU FEYT de CHAMPAGNAC-LA-NOAILLE.

Eugène CONNANGLE, alias "MARTIAL", sera hébergé non loin de là, chez le Docteur FARNIERE, à LA NOAILLE.

Certains détenus, à leur demande, seront incorporés dans les groupes de la 3ème Compagnie. L'un d'entre eux, Bernard MARSAC, bien que beaucoup plus âgé que nous, sera des nôtres, puis contractera un engagement pour la durée de la guerre, fera campagne avec notre 126ème R.I. et sera démobilisé

en Octobre 1945.

Enfin, il faut revenir sur le geste de quelques détenus, six je crois, qui préférèrent se constituer prisonniers quelques jours plus tard. Curieuse façon de remercier leurs libérateurs ; nous espérons que, par la suite, ils n'éprouveront pas de regrets après ce renoncement.

Lucien FIEYRE, alias "SEVERIN", put se procurer, grâce au policier MOUSSOURS membre du N.A.P., le rapport établi par la Police à la suite de cette action.

Le signalement de beaucoup d'entre nous était assez fidèle, car nous avions opéré à visage découvert.

Cette action de commando sur la Prison de TULLE eut un grand retentissement dans la région.

Elle me reviendra en mémoire à chaque fois que j'entendrais cette strophe du Chant des Partisans : " C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères "

Le 30 Décembre 1985

Jean ELEQUET, alias " YVON "

SERVICES effectués dans la RESISTANCE et les F. F. I. et aussitôt après la libération.

I. — RESISTANCE INDIVIDUELLE du 1^{er} mars 1942 au avril 1942. Exposer l'activité, avec lieux, dates, références.

Distribution de tracts dactylographiés, puis réécrits (tracts anti-allemand et anti-Vichy sont de son inspiration personnelle). Distribution de tracts Communistes, puis fin 41, début 42 distribution de "Combat", et de tracts adaptés aux circonstances et aux faits marquants (tracts et journaux distribués de la main à la main, déposés dans les boîtes à lettres, collés dans les enclos de fréquentation).

II. — RESISTANCE ORGANISEE.

A. — INDICATIONS de BASE

Dates	Nom du Mouvement n° matricule	Adhésion donnée à nom pseudo, fonction	Nom effectif, secteur de la formation (1) nom et pseudonyme du Chef
du 1 ^{er} mars 1942	A.S.	Brigondeix, chef départemental A.S.	Membre du Comité régional A.S. formé aux: Hachon, Lecomte, Brigondeix, Desnigues, Brugère, A. Nolle, R. Solles)
du 1-11-42	S.A.P. R.S. (Rimé)	Brugère Gilbert	comme directeur de M. Brigondeix.
du 1-4-44	Mais son pseudonyme dans activité A.S., fin FTPF	Responsable départemental C.F.P.	A. Fauche était chef du service sabotage (insultes, sabotage, explosifs, fin travail de son parachute).
du 1-5-44	FTPF	J. Chaper alias Kélen C.O. R.T.T.	Adq. technique départemental

B. — COMPTE RENDU de L'ACTIVITE en l'exposant par phases successives correspondant à une même nature et importance de l'action et en mettant en évidence sous la forme indiquée et s'il y a lieu les nominations.

Faire ressortir la continuité des services compte tenu de l'activité légale le cas échéant. Indiquer les blessures, arrestations, autres circonstances ayant amené à modifier ou suspendre l'activité, à changer de secteur.

Nommé le 1^{er} mars 1944 à PC R.T.T. par J. Chaper alias Kélen C.O. R.T.T.
aux fonctions de Commissaire technique régional (nom pseudo, qualité) avec le grade de lieutenant (responsabilité)
Unité, effectif, secteur ainsi soumis à votre autorité : lui conférant le grade de C.O. après circulation Koenig
(S'il y a lieu) la R.T.T. (Ravitaillement, armement et munitions du C.M.R.)

Services Accomplis

Principales Missions et Opérations : Liaison radio avec Louches (appareil émetteur installé chez lui).
Organisation d'un cours de sabotage et d'armement dans son atelier qui était
au même temps un dépôt d'armes, d'explosifs et de matériel parachuté.
Blessures, le tout avec : Participation à la majeure partie des sabotages exécutés sur pylônes, lignes H.T. tension
haute tension, bois ferrés dans la région de Tulle (cf. ordres de bataille par date).
Lieux et Dates : Participation à l'attaque de la prison de Tulle le 8 mars 1944
Combats de Tulle (7 juin 1944) où il tiens la mort.

(1) Spécifier s'il s'agit d'un Maquis, Corps-Franc, Service, Etat-Major. Ne pas omettre le Département.

L'ATTAQUE DE LA PRISON DE TULLE

Georges LOGOTHÉTIS.

Le 8 janvier, à Tulle, après le sabotage dont nous avons parlé, la centrale thermique de la M.A.T. fume encore. Dans les rues de la ville, la Gestapo a fait son apparition. On parle de représailles et du grand danger que courent les otages F.T.P. et A.S. en traitement pour blessures à l'hôpital de Tulle. Les gestapistes circulent sur les trottoirs en gabelle, les mains dans les poches. Ils s'infiltrèrent dans la foule.

De passage à Tulle, je suis renseigné sur la menace qui pèse sur nos prisonniers de l'hôpital par Achille, l'armurier régional (Jeanou Estorge).

Achille, Petit-Louis (du service d'information) et moi décidons d'effectuer une attaque à l'hôpital où nos amis blessés sont gardés par 18 G.M.R. Au volant de ma « traction avant », je prends la route des plateaux pour monter une opération avec Cabochard et Jo Mandart.

Quelques heures après, nous revenons sur Tulle : Cabochard et Jo emmenent avec eux Paris, Joseph et Valibus. A Tulle, Achille rejoint notre groupe.

Il est 18 heures. Nous traversons la ville en voiture. Je doigt sur la gachette. Nous croisons les Allemands. Pas de barrage. Nous passons devant le commissariat à une allure modérée, devant la préfecture ; nous montons la côte du Balcon. Il fait nuit. Tout est calme. La voiture de couleur noire n'attire pas l'attention : on croit à la Gestapo. Je stoppe à un carrefour à 50 mètres de l'hôpital. Les gars tirent sur la cloche. La porte s'ouvre par une serrure électrique. Comme des éclairs, trois F.T.P. pénètrent dans la conciergerie.

Les 8 G.M.R. bavardent en attendant probablement la soupe. Une ferme sommation : « Haut les mains ! Face au mur ! » Surpris, ils exécutent l'ordre. Le brigadier, un peu dur d'oreille, récolte une gifle de Joseph. Cabochard empoche l'écoutteur du téléphone et c'est le désarmement : 9 pistolets automatiques, des mousquetons et une mitrailleuse Thomson.

Jo et Paris vont au deuxième étage : une seconde opération de désarmement est effectuée. Ces messieurs les G.M.R. « de l'Estrel » ne sont pas courageux devant nos F.T.P. : ils pleurent et nous supplient, en voyant les revolvers braqués dans leur direction.

Au fond du couloir, une porte s'ouvre : nos blessés ont entendu le brouhaha : à demi déshabillés, nu-pieds ou en pantoufles, ils sont trois. Le quatrième, malheureusement, est intransportable. Quelle déception pour lui : les larmes aux yeux, il dit à ses camarades : « Il faut me venger ». Au même moment, un G.M.R. baisse la main pour ramasser

son mousqueton. Prudence oblige : Cabochard envoie près de lui une balle de son Herstal à titre d'avertissement. Il faut vite partir. Nos gars libérés prennent les armes de leurs gardiens. La religieuse, émue, leur souhaite une bonne guérison. Les G.M.R. sont enfermés dans une pièce. Nous partons. Achille prend un sentier qui grimpe la côte et conduit nos blessés libérés, en sécurité, par les hauteurs de la ville.

Je ramène les gars à leur camp du plateau et je repars seul sur Tulle. Chez Achille, les trois jeunes gars arrachés aux mains des traîtres sont heureux et ont de la peine à croire ce qui leur arrive. Il y a parmi eux un gars de l'A.S.

— Achille nous a fait traverser le pont de la Pierre à Tulle en nous mettant en ligne. Habillé en G.M.R., l'arme sur l'épaule, il nous a commandé de marcher en avant. Personne ne s'est douté de rien !

Je rentre au Burg à 2 h 30 du matin, emmenant avec moi l'un des blessés, Vétal, du détachement Guy Môquet, que deux balles ont atteint aux poulmons et à l'omoplate¹.

In mois après, c'est au tour de Logothétis d'être en prison...

Lucien PIEYRE, André VIALLE, Marcel GIBIAT.

Depuis des mois, de nombreux patriotes sont enfermés à la maison d'arrêt de Tulle. Les trois responsables F.T.P. arrêtés le 3 février à Larche, alors qu'ils revenaient de l'école des cadres de Dordogne, sont à leur tour incarcérés dans cette prison. Rappelons qu'il s'agit d'Eugène Connangie (Martial), d'Adrien Badal (Kléber) et de Georges Logothétis, tous trois responsables interrégionaux.

Le C.O. Interrégional Frédéric (Poucel) et le C.O.R. Fernand (Edouard Valéry) mettent tout en œuvre pour délivrer ces hommes voués à la mort, ou tout au moins la déportation. Ce sera une attaque en force, de nuit, sur la prison. La préparation commence vers le 15 février.

L'organisation de l'opération est prise en main par Séverin (Lucien Fieyre) qui est en relation avec le N.A.P. de Tulle et avec les policiers résistants².

TEMOIGNAGE COLLECTIF.

Dans une première période de la préparation, il est décidé de faire participer à l'attaque deux détachements « de choc » des 2^e et 3^e compagnies. L'opération est même déclenchée à plusieurs reprises, courant février : hélas, il n'est jamais possible de coordonner parfaitement les mouvements des deux groupes, provenant l'un de Clergoux, l'autre du Lonzac. Au dernier moment, il faut décommander les opérations et regagner les bases.

1. Vétal Saragoussi, d'origine grecque, comme Logothétis. Les deux autres libérés furent Jean Glévairec (Nantes) et Marcel Lange (Orne).

2. N.A.P. : « Noyautage des administrations publiques ». Ont joué un grand rôle dans la recherche des renseignements, les policiers résistants J.-B. Mours, Soulier, Cross et le substitut Faucher.

Frédo et Séverin décident alors de ne faire intervenir qu'un détachement renforcé, celui de Clergoux.

Dans la ville de Tulle, les préparatifs sont également poussés avec les chefs de la 4^e compagnie. « Il faut une grande échelle », dit-on à Albert Faucher.

— Prenons celles de l'E. D. F. !

Et immédiatement, on étudie le système de complexités qui permettra d'avoir la clef de l'entrepôt. Deux échelles triples sont ainsi amenées, un après-midi, à proximité de la prison.

La nuit de l'attaque, Mary (Arsène Guyonnet) disposera des légaux de la 4^e compagnie pour contrôler à distance les abords de la prison, conduire si nécessaire les attaquants et surveiller les éventuelles patrouilles des ennemis en ville. Cette tâche est facilitée par le fait que de nombreux membres de la 4^e compagnie habitent justement le quartier : Joannès Chabrière, Albert (Dady) et Paul (la Baleine) Peuch, Arsène Guyonnet (Mary), etc.

Lucien FIEVRE, André VIALLE, Marcel GIBIAT.

Les chefs de l'opération seront Ravereau (Cabochard), qui commande la 3^e compagnie, Mandart (Jo), qui commande le camp Réchaussière et Lucien Fieyre (Séverin) qui fournira tous renseignements et conduira l'attaque.

En outre, le « commando » comprendra sept chefs de groupe : Joseph (Wérbeim), Métallo (Gibiat), Paris (Jean Feuillet), Paname (Peuch), Yvon (Hébovet) et Léo (Barlot).

Les maquisards sont : Baptiste Rougerie, Chassagnard, Lucien Sabugat, Paul Maison, Fernando Sage, Popeye, Jojo, Johnny et d'autres.

Les légaux sont : Martial et Jean Agnoux, Jean Réveillon (Fitchard), René Boutouryrie (le Pâle), Albert Mérigonde, Dupeux (Julet) et Jean Naldo (Titi).

En tout, vingt-quatre hommes bien décidés.

Les hommes, réunis à la gare de Clergoux, dans la maison de la famille Mérigonde, sont instruits sur tout ce qu'il y a à faire. Le plan de la prison est étudié sur un tableau noir, la tâche de chacun précisée.

Un point inquiétant : le chien-loup de la prison. S'il aboie, il faut le tuer pour ne pas donner l'alerte, mais comment ? Maurice Chassagnard, de Réchaussière, s'en occupera : d'une main un gros bifteck et de l'autre une hache bien aiguisée.

Pour entrer et ramener tout ce monde, il est décidé d'utiliser le petit car de Raymond Laporte, transporteur à Marçillac-la-Croisille. Comme il n'a pas roulé depuis trois ans, le mécanicien, Marcel Agnoux, le mettra en état et le conduira le jour « J ».

Georges LOGOTHETIS.

Depuis vingt-sept jours, nous sommes en prison, Martial, Kléber et moi, avec d'autres résistants. Nous vivons dans l'angoisse des décisions

que l'ennemi prendra à notre égard. Par bonheur, de la nourriture nous parvient de l'extérieur, envoyée par nos amis¹.

Le ravitaillement est partagé entre tous les camarades résistants détenus.

Le 1^{er} mars, fouille générale des détenus². Nous sommes amenés séparément dans une petite cellule face au bureau du directeur.

— Nous sommes des amis, me disent les inspecteurs à voix basse, en faisant semblant de me fouiller³. Et l'un d'entre eux me présente un papier où je reconnais l'écriture de Séverin et celle de Bugeac. Je ne réponds pas.

— Vous allez être délivrés. L'attaque de la prison aura lieu cette nuit à trois heures...

Je reste muet. De retour dans la cellule, j'informe Kléber et Martial. Vrai ou faux, nous décidons de prendre nos dispositions.

Nous préparons une lettre pour les gardes mobiles en leur faisant connaître le sens de notre combat. Je la jette sur la tête d'un garde mobile à 20 heures.

Lucien FIEVRE, André VIALLE, Marcel GIBIAT.

Le 1^{er} mars, le commando est embarqué à Clergoux devant l'hôtel du F. T. P. légal Parcel vers 23 h 30. Maxime (Bugeac) et le commandant Girard des F. F. C. qui soupent chez notre ami lui souhaitent bonne chance.

Deux échelles, celle de la commune de Clergoux et celle du menuisier Vachal sont chargées sur l'impériale ainsi que des cordes.

Il fait froid, la neige durcie couvre le plateau. Les hommes, pour éviter le bruit et les glissades, sont chaussés de pantoufles ou ont mis de vieux bas sur leurs chaussures.

Silencieusement, le car descend vers Tulle. Il s'arrête un peu avant le passage à niveau de Saint-Adrien, à 2 kilomètres de Tulle. Les hommes descendent et écoutent : aucun bruit suspect. Vivement, le car est tourné direction Clergoux. Martial Agnoux et Bébert Mérigonde en aurent la garde tandis que trois autres légaux — Jean Réveillon (Fitchard), René Boutouryrie (le Pâle) et Dupeux — minent les arbres bordant la route, pour le cas où, poursuivant les F. T. P., les Allemands ou G. M. R. viendraient à monter par là.

Le détachement, guidé par Séverin et Cabochard, s'achemine vers la prison en passant à proximité de l'usine de la Marque. Chemin faisant, on voit des silhouettes sortir de l'ombre : ce sont les sentinelles de la 4^e compagnie postées par Mary. Rien à signaler, tout va bien.

La nuit est noire et une petite pluie fine tombe.

1. Parmi lesquels, naturellement, le restaurateur Louis Pérault.

2. Cette fouille est une conséquence de la révolte armée des patriotes de la Centrale d'Evres, réprimée dans le sang par Darnand, quelques jours avant.

3. Les inspecteurs Moussouris et Cross.

délivrer ces hommes voués à la mort, est tout au moins à la disposition. Ce sera une attaque en force, de nuit, sur la prison. La préparation commence vers le 15 février.

La recherche des renseignements est confiée à Séverin qui est en relation avec le N. A. P. de Tulle, et avec des policiers résistants.

Les chefs de l'opération seront Ravereau (Cabochard) qui commande la 3^e compagnie, Mandart (Jo), qui commande le camp Réchaussière et Lucien Freyre (Séverin) qui sera aussi le guide.

En outre, le commando comprendra sept chefs de groupe : Joseph (Wertheim), Métallo (Gibiat), Paris, Paname (Reuch), Yvon (Hélouet) et Léo (Varlot).

Les maquisards sont : Baptiste Rougerie, Chassagnard, Sahuquet, Paul Maison, Fernando Sage, Poppey, Joix, Johnny et d'autres.

Les légaux sont : Marçal Agnoux, Jean Réveillon (Filochard), René Boutouyrie (le Pile), Albert Merigonde et Dupeux (Jufot). En tout, vingt-quatre hommes bien décidés à gagner cette bataille.

Durant près de quinze jours, le commando, réuni à la gare de Clergoux dans la maison de la famille Merigonde, est instruit sur tout ce qu'il y a à faire. Le plan de la prison est étudié sur un tableau noir, la tâche de chacun précisée.

Un point inquiétant : le chien-koup de la prison. S'il aboie, il faut le tuer pour ne pas donner l'alerte, mais comment ? Maurice Chassagnard, de Réchaussière, s'en occupera, d'une main un gros bifteck, de l'autre une hache bien aiguisée.

Pour emmener et ramener tout ce monde, il est décidé d'utiliser le petit car de Raymond Laporte, transporteur à Marcella-Croisille. Comme il n'a pas roulé depuis trois ans, le mécanicien Marçal Agnoux le met en état, et le conduira le jour « J ».

GEORGES LOCOMOTIFS.

Depuis vingt-sept jours, nous sommes en prison, Martial, Kléber et moi, avec d'autres résistants. Nous vivons dans l'angoisse des décisions que l'ennemi prendra à notre égard. Par bonheur,

de la nourriture nous parvient de l'extérieur, convoyée par nos amis :

Je suis appelé au parloir : c'est l'inspecteur de police Mous-souza de Tulle. A vous basse, il me fait savoir qu'une attaque de la prison est préparée pour nous délivrer. Je ne réponds pas. Il m'annonce, pour me convaincre, Bugeac. Je reste muet.

De retour dans la cellule, je fais part de cette entrevue à Martial et Kléber. Vrai ou faux, nous décidons de prendre nos dispositions.

LUCIEN FIEVRE, ANDRÉ VIALLAT, MARCEL GIBIAT.

Le 1^{er} mars, le commando est embarqué à Clergoux devant l'hôtel du F. T. P. légal Parel vers 23 h 30. « Maxime » Bugeac et le commandant Gerard des F. F. C. qui s'occupent chez nous nous lui souhaitent bonne chance.

Deux échelles, celle de la commune de Clergoux et celle du menuisier Vachal sont chargées sur l'imériale ainsi que des cordes.

Il fait froid et une neige dure couvre le plateau. Les hommes pour éviter le bruit et les glissades sont chaussés de pantoufles qui ont mis de vieux bas sur leurs chaussures.

Silencieusement, le car descend vers Tulle. La nuit est claire, pas de lune, mais les étoiles brillent. Il s'arrête un peu avant le passage à niveau de Saint-Adrien, à 2 kilomètres de Tulle. Les hommes descendent et écoutent : aucun bruit suspect. Vivement le car est tourné direction Clergoux — Marçal Agnoux et Bébert Merigonde en avant la garde tandis que trois autres légaux — Jean Réveillon (Filochard), René Boutouyrie (Le Pile) et Dupeux, imitent les arbres bordant la route en avant du véhicule, pour le cas où, poursuivant les F. T. P., Allemands ou G. M. R. viendraient à monter par là.

Le reste du commando guidé par Séverin et Cabochard s'achemine vers la prison en passant à proximité de l'usine de la Marque. Les hommes ont dû mal à graver ou descendre ces pontes abruptes avec leur matériel et surtout les échelles — (Ils ignorent que Bébert Peuch (Dady) en a monté deux, appartenant à l'E. D. F.,

1 Parmi lesquels, naturellement, le restaurateur Louis Pérault.

(MJC 1944)

FAUCHER, Artisan

Dans son humble boutique un petit artisan, dans l'étroite et sombre rue de la Barrière, un homme petit, trapu, au regard riant et franc, toujours souriant, toujours gai, travaille avec son fils. Les coups de marteau frappés sur la table retentissent toute la journée. Entre ses mains habiles la table se transforme en bancs, en bassines, etc...

Cet homme, Albert Faucher, travailleur consciencieux, exemple de probité et de droiture, a voulu sa vie au travail. Pas un seul travail qui doit faire vivre sa famille, mais tout le temps dont il pourra disposer il le mettra au service d'un idéal.

Il est du peuple, de ce peuple sain, robuste qui voudrait voir améliorer son sort, qui voudrait pouvoir vivre plus dignement, élever ses enfants dans des conditions meilleures, qui voudrait un monde plus juste où le travail soit à sa vraie place. Pour cela, depuis longtemps il a fallu lutter. Albert Faucher a mis toute sa vive intelligence et tous ses loisirs au service de cette cause, celle des siens, celle de ceux qu'il a vu vivre, avec lesquels il a vécu.

De bonne heure dans la lutte syndicale un militant s'est révélé en lui. Il a eu la confiance de ses camarades et avant la guerre il dirigeait l'Union Locale des Syndicats de Tulle aimé et suivi par tous. La guerre ne devait pas entraver son activité et la honteuse capitulation, ramenant la France en arrière et annulant les quelques victoires remportées par la classe ouvrière, il trouva immédiatement sa voie dans la résistance car il comprit très vite que combattre l'Allemagne ce n'était pas suffisant, il fallait combattre le nazisme qui cherchait à s'installer en France avec les bottes et les valets d'Hitler.

Son activité débordante il l'a mise tout entière au service de la résistance qui, à l'époque, ne comptait que bien peu de membres actifs. Il devait se rencontrer avec Martial Brigueux. N'avait-il pas le même idéal? Leurs opinions étaient les mêmes.

Un travail constructif était à faire et coordonnant leurs efforts avec des hommes de bonne volonté venus de tous les horizons politiques ils travaillaient sans relâche.

Il aimait son métier

Son atelier, c'était tout pour lui. Digne descendant des artisans du Moyen-Age, rien ne comptait tant à ses yeux que ses outils, son travail, ses clients.

Quelle attention pour la réparation même la plus modeste! Son échoppe, sa clientèle, c'était une grande partie de sa vie. Travailler, satisfaire les clients et mettre, défendre les travailleurs, voilà toute son ambition.

Cependant, nous voyons encore son effacement lorsqu'un soir, on vient lui demander de quitter son atelier pour remplir le poste de commissaire technique régional.

« Moi, quitter mon travail! » Et regardant ses outils, la cuisinière qu'il réparait, il s'écrie: « Que vont dire mes clients? Qui s'occupera de leur effectuer leur travail? Et si je les abandonne maintenant, que deviendrai-je la guerre finie? »

Mais si l'amour de son travail, l'amour de son petit atelier, de ses outils, était grand, si son désir de satisfaire sa clientèle était énorme, le désir de faire son devoir, tout son devoir, était encore plus grand et il

Albert FAUCHER

Officier F. T. P. F.

L'activité militaire d'Albert FAUCHER ne date pas du jour de son affectation à l'E. M. Départemental des Francs Tireurs et Partisans.

Depuis 1943 déjà, Faucher s'employait à l'end à l'armement des premiers « Maquis ». Mitraillette après mitraillette, vieux fusil après vieux fusil, tout un arsenal clandestin passait dans sa petite échoppe de la rue de la Barrière ayant de partir les uns dans les « planques » d'armes destinées aux F.T.P., des usines et de la ville de Tulle, les autres pour les bois où naissaient peu à peu les premiers éléments de notre armée.

Faucher qui armait les maquis, Faucher dont l'esprit large et vit, dont la fièvre, l'intelligence et la grande activité lui permettaient d'être un sûr agent de la résistance militaire, Faucher participait aussi à l'élaboration et à l'exécution des coups de mains F.T.P.F. C'est lui qui a été la cheville ouvrière de toutes les expéditions F.T.P.F. sur Tulle, de l'attaque de la prison, le jour de mars où 22 patriotes ont été arrachés à la déportation et à la mort; du sabotage des lignes à haute tension alimentant des usines; du sabotage de l'usine de Bar qui a arrêté définitivement la fabrication d'armes pour les boches.

Au mois d'avril 1944 Albert Faucher quittait son atelier et son atelier. Il est nommé Lieutenant F.T.P.F., membre de l'Etat-Major départemental, Commandant Technique. Dès le premier jour il a consacré à cette tâche écrasante un désintéressement absolu, une activité débordante, un dévouement de tous les instants, une volonté de fer.

Il était partout à la fois, parcou-

rant le département à bicyclette pour coordonner l'activité de tous ses services clandestins, admirable de vitalité, débordant d'entrain, de jugement, débordant d'entrain, de gaieté, de courage dans les moments les plus difficiles. Albert Faucher, le pivot de la résistance armée dans Tulle a été l'un des animateurs de cet admirable départ au Maquis des ouvriers d'usines, les derniers jours de mai. Il s'est dépensé sans compter pour la cause, pour lui si chère de la libération de son Pays.

Mais il n'a pas été permis à cet officier d'élite, à ce chef modeste et bienveillant, à ce combattant infatigable, de voir s'accomplir ce pour quoi il avait tant lutté.

Le Lieutenant Faucher est mort le 7 juin, tombé à la tête de ses hommes, au cours de la destruction par les F.T.P.F. de la garnison Allemande de Tulle, tombé en combattant modeste et héroïque, le fusil à la main et comme toujours dans sa vie, en avant des autres.

Hélas! Albert Faucher, mon grand et cher camarade de combat, tu n'as pas pu voir la réalisation de tes vœux, tu n'as pas pu voir, comme nous, la fuite et la reddition du boche maudit, grande et belle récompense pour ceux qui ont lutté, tu n'as pas pu voir finir le cauchemar de l'occupation contre laquelle tu avais si ardemment combattu et ce sentiment nous serre le cœur à nous tous, tes amis, des temps héroïques qui serions si heureux de te retrouver aujourd'hui à nos côtés dans cette ville de Tulle que tu aimais tant!

Commandant ANDRE

Göring, dont toutes les forces sont engagées contre les Soviétiques qui ont subi d'immenses pertes en vies humaines, en territoire et en matériels. Les F.T.P. en s'attaquant directement à la production militaire destinée à l'Allemagne nazie situent la lutte armée au niveau nécessaire. Ils s'adressent d'abord aux ouvriers et cela ne peut rester sans échos.

Quatre mois après, se déroule à Tulle, le 28 octobre, une puissante manifestation populaire et ouvrière contre la Relève. Préparée sur le lieu du travail et partie de la Manu (la Manufacture nationale d'armes de guerre), elle reçoit le renfort des travailleurs venus des autres entreprises et des administrations.

Quand l'envahisseur allemand occupe la zone sud, il est accueilli le 11 novembre à Brive par une puissante manifestation patriotique, organisée dans l'union des forces de la Résistance par le Front national et Combat, à l'initiative des communistes dirigeants du Front national.

Le renforcement des activités des résistants dans les usines de Tulle permettront, les 21 et 22 septembre 1943, l'anniversaire de Valmy servant de toile de fond, le déclenchement de l'impressionnante grève générale ancrée sur la défense des revendications. Chose incroyable, dans le terrible bras de fer qui oppose les dirigeants de la Résistance clandestine des usines en grève aux autorités allemandes et au gouvernement siégeant à Vichy, ce sont les grévistes qui prennent le dessus !

En lisant le témoignage de Charles Montagnac sur les batailles du Front populaire au chef-lieu du département, on sentira, là aussi, la filiation entre les différentes étapes d'un même combat antifasciste, qui apparaît bien comme l'essence même des luttes qui cimentèrent le combat pour la France.

Dans le prolongement du sabotage intensif de la production, lorsque l'objectif deviendra l'arrêt des fabrications d'armement à Tulle, ce sont les F.T.P. qui interviendront pour détruire, comme à Montupet en juin 1942, les centrales électriques. Les « nez-noirs » légaux de la Manu opéreront en février 1944 directement, au même titre que les détachements du maquis F.T.P.

Ainsi seront évités parce que rendus inutiles les bombardements envisagés par l'aviation alliée ; et l'on sait bien que ces bombardements causaient beaucoup de victimes civiles. Il en sera de même pour la gare de Brive, plaque tournante du chemin de fer à cette époque : les cheminots légaux F.T.P. du détachement Wodli participeront aux sabotages avec le détachement Grandel et ils seront plus tard le fer de lance de l'opération d'enlèvement du train chargé d'armes dit « train des canons d'Ussac ».

C'est encore dans la ville de Tulle occupée par les forces allemandes, la milice et les policiers du pétainisme, que les légaux F.T.P. élaborent avec minutie, sous la direction de Séverin (Lucien Fieyre) et d'Albert Faucher le plan de l'attaque de la prison où sont internés de nombreux

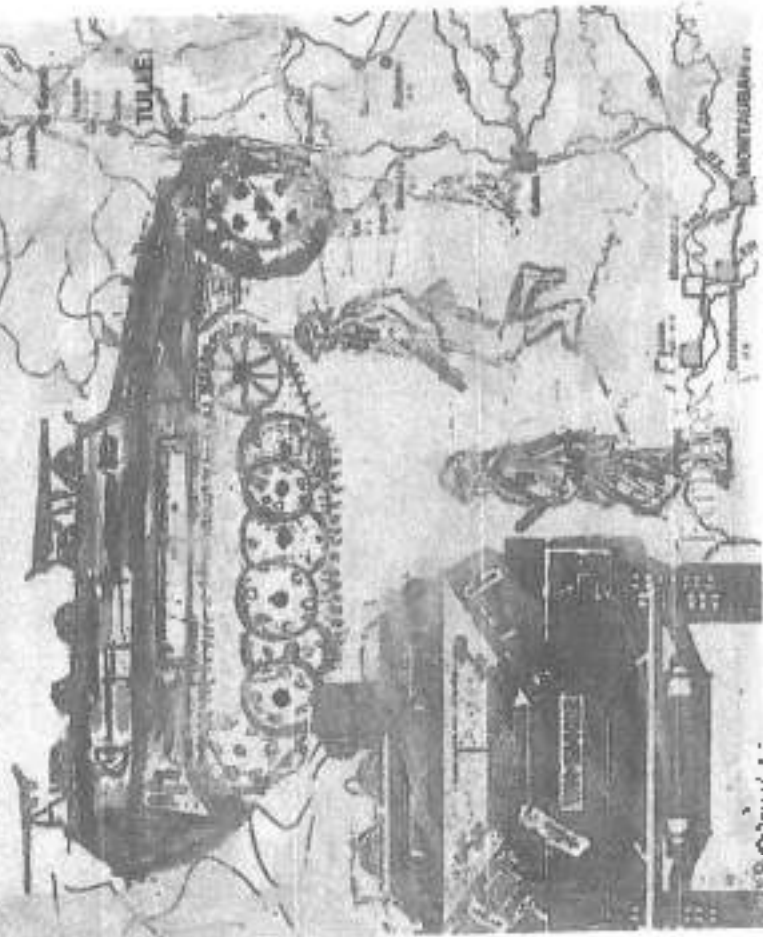


Résistants FTP après la Libération : Bane, A. Vialle, Maureille, Bastié, Dézalie, Verdier, Pin-
sonnet, Lucien Fieyre. L'attaque de la prison de Tulle (2 mars) fut préparée entre autres
par Fieyre, Bugnac, Faucher. 24 FTP commandés par Ravereau libéraient 20 prisonniers.
- Le premier groupe du maquis du plateau en 1943, avec son commandant « Cabochard »
(Jacques Ravereau, 4^e).

Paul Moss

Afin que nul n'oublie

En France la Das Reich fit la guerre aux civils



Le contexte corrézien avant l'arrivée de la DAS REICH

Nous allons nous éloigner pendant quelques lignes du déroulement de l'attaque de Tulle pour brosser un bref aperçu de la personnalité d'Albert PEUCH et pour évoquer quelques souvenirs choisis de ce que fut sa vie de résistant.

Ce Tulliste, d'une extrême simplicité et d'un naturel assez réservé, retiré dans sa demeure à La Jaille d'Eyrein, en Corrèze, a une vision intacte des faits qu'il a vécus. Même si cela peut surprendre, eu égard aux risques qu'il a pu courir pendant l'Occupation, l'homme a une certaine nostalgie de cette période où il eut l'impression de se sentir utile pour la Nation.

C'est d'ailleurs en des termes passionnés qu'il évoque dans quelles conditions il fut souvent chargé, avec son groupe, de procurer du carburant aussi bien aux résistants de l'A.S. qu'aux partisans F.L.P.F. Il lui fallait descendre de Clergoux à Decazeville pour récupérer de la benzine, qui n'était pas toujours au rendez-vous. Les présences indésirables de barbares allemands obligeaient l'expédition à se livrer souvent à de véritables gymnastiques dignes du sauteur de la peur d'Henri Georges CLOUZOT.

Un autre fait marquant est celui de la libération des trois résistants, ALEXIS, MARTIAL et KLÉBER, emprisonnés à Tulle. L'opération fut décidée à Marcillac-la-Croisille et préparée un mois à l'avance. Avec la complicité de Pierrot LEBEGUE, gardien du cimetière proche de la prison, des armes furent cachées à l'intérieur de la chapelle du Puy-Saint-Clair et dans des caveaux inoccupés. Albert PEUCH explique :

« Dans la nuit du 2 au 3 mars 1944, les gars de Clergoux et de Marcillac sont venus à mon domicile, en haut de l'avenue de la Bastille, où pour la circonstance je me trouvais. Nous sommes allés chercher les armes et le matériel au cimetière et, tout en évitant de nous faire repérer, nous nous sommes rendus au pied du mur d'enceinte de la prison. Nous avons dressé l'échelle récupérée à une équipe de l'E.D.F., et c'est JO la Terreur, "Mandar", maquis réputé pour ses promesses, qui franchit le premier le mur haut d'une dizaine de mètres, suivi par plusieurs

d'entre nous. Mon rôle consistait à surveiller l'entrée de la prison.

Sans que personne n'eût tiré un seul coup de feu, la porte s'ouvrit et les résistants étaient libres. JO la Terreur avait réussi à neutraliser par surprise les gardiens et une bonne trentaine de G.M.R.. Avant qu'une alerte soit déclenchée, nous avons gagné Saint-Adrian à la sortie Nord Est de Tulle, avec les libérés qui avaient bien voulu nous suivre. Puis nous nous sommes dispersés, chacun regagnant ses bases.

En ce qui me concerne, j'ai terminé la nuit chez moi, avenue de la Bastille. Le lendemain, je me suis hasardé dans la ville. Les commentateurs allaient bon train. Pendant l'Occupation, chaque coup de force réussi par le maquis recevait un écho passionné de la population ».

Des gardes-voies sont lâchement abattus

Le 7 juin, au sud de la ville, les combats avaient débuté simultanément avec ceux de la caserne du Champ de Mars. Dans ce secteur, les axes de pénétration désignaient tout naturellement la gare comme le 1^{er} objectif à atteindre. Cette tâche, qui incomba au corps franc « BROCHET », fut accomplie en début de matinée. En même temps, une fraction de la 23^e compagnie et le détachement du lieutenant BOISVERT, alias Norbert, se chargeaient de surveiller l'hôtel DUFAYET, où logeaient le capitaine REICHMANN, son adjoint le lieutenant RETZER et des éléments du 95^e de Sécurité.

L'occupation de la gare eut lieu dès le début de la matinée. Les maquis y découvrirent, dissimulés dans la soule à charbon, 19 requis pour la garde des voies. Probablement par peur d'être repris et irrémédiablement condamnés, ils déclinèrent l'invitation qui leur était faite de se joindre au maquis.

En fin de matinée, ils décidèrent de sortir de leur cachette pour rejoindre la salle d'attente. Les Allemands qui venaient de reprendre la gare les interceptèrent. Ces Feldwebels de la

Wehrmacht allaient-ils se comporter en vrais soldats et vérifier qu'il s'agissait bien de civils requis et demeurés sur place ? Non ! Stupéfiante réaction, ils allaient utiliser une méthode semblable à celle que pratiquaient communément les Waffen SS. Au prétexte de vérification de papiers, ils firent sortir de la gare ces malheureux, qui ne se doutaient de rien.

Ordre leur fut donné de se rendre à l'hôtel DUFAYET, où se trouvait le capitaine REICHMANN. C'était un leurre. Dès leur sortie du hall de la gare, les Allemands ouvrirent le feu. Trois furent tués. Les autres se précipitèrent à l'intérieur de la gare pour échapper à la fusillade. Dans les minutes qui suivirent, il leur fut proposé une autre sortie, du côté des voies en direction du garage du P.O.C. (compagnie auxiliaire Paris-Orléans-Corrèze), endroit d'où il est possible de rejoindre l'hôtel. Tout pouvait leur laisser penser que les tirs de la première sortie résultaient d'une méprise, lorsque à nouveau ils furent la cible des Allemands qui les mitraillèrent dans le dos, presque à bout portant.

Les Feldwebels de la Wehrmacht venaient d'accomplir un assassinat collectif, présentant d'étranges similitudes avec ceux que la 2^e SS Panzer division DAS REICH avait coutume d'exécuter, n'hésitant pas à donner le coup de grâce si nécessaire.

Un des requis échappa miraculeusement au massacre. Il eut la présence d'esprit de s'affaïsser parmi les autres corps, ses vêtements se retrouvant maculés du sang de ses camarades. Il fut dit et écrit qu'il était blessé. L'important est qu'il fut sauvé, après être resté couché inerte en plein soleil tout l'après-midi du 7 juin. Ce sont les pompiers tullistes qui, mis à contribution à plusieurs reprises lors des trois journées noires que connut la ville, découvrirent ce survivant parmi les corps qu'ils devaient transporter à la morgue de l'hôpital. Ils le dissimulèrent lorsqu'ils le chargèrent avec les autres cadavres, sur la plate-forme de leur camion. Lorsque le véhicule entra dans la cour de l'hôpital, Abel LEBLANC, tel était son nom, put être considéré comme définitivement sauvé.

Souvenirs de la résistance (dans la période entre 1940 et 1944)

Dès avant 1938, souvent j'accompagnais mon père lors de ses rendez-vous avec ses camarades: Maurice Rondelard, Bigourie, Puymège, Peyricat; syndicalistes du bâtiment; Berchat, Mignot, Léo Dalesme, Gaillard, Brunie, travailleurs dans les diverses usines de Tulle :

Dans ces rencontres conviviales, les diverses propositions tant ouvrières que patronales étaient prises en compte. Longtemps après Mr Rogard «directeur des établissements Trarieux-Rogard» T.P. m'a fait part du sentiment constructif qu'il avait éprouvé lors des entretiens qu'il avait eu avec mon père et de l'estime qu'il avait gardé pour le syndicaliste qu'il était.

En septembre 1939, la récente naissance de mon frère René permit à mon père d'être mobilisé dans une compagnie motorisée cantonnée dans le Limousin; il fut démobilisé à l'armistice de 1940

Il s'installe comme artisan Plombier - Fumiste dans un local rue de barrière à Tulle. Cette échoppe va devenir une plaque tournante de la Résistance en Corrèze

Il s'implique avec Jean Baptiste Champeix et Robert Delord, Gilbert Bugeac qui devint membre du B.C.R.A. Il dirigea le C.O.P.A. Sous la tutelle de Londres et de l'inter région (B)

Dès cette époque, le soir à la maison les conversations concernaient essentiellement les possibilités pour la famille de survivre, il était fortement question de louer une terre à cultiver. Par contre, mon père avait conservé intacte son amour du sport et la passion qu'il avait de s'occuper des jeunes cyclistes du V.C.T

Comme avant la guerre, il continue d'entraîner le club cycliste local, ce qui me permettra de devenir un fervent de ce sport, puis de distribuer à vélo, en Corrèze et dans certains départements limitrophes, les messages ou tracts qu'il me confiait à cette fin.

Je me souviens très bien du premier contact que j'ai eu avec «la Résistance»; un dimanche de juin 1941. André Vialle, un voisin, est arrivé alors que nous travaillions dans notre jardin qui dominait la ville. Je me souviens encore de ses premiers mots: «Albert, à partir de maintenant, nous devons tous nous serrer les coudes» Mon père m'a demandé de bêcher un peu plus loin, puis longuement, ils reprirent leur conversation.

Durant les vacances scolaires, comme tous les autres jeudis, je travaillais à ses côtés à l'atelier. Ma vie a changé: je devais être disponible de jour comme de nuit pour la distribution du «courrier» chez Gilbert Bugeac, avenue de Paris à Tulle, Caullet, lui aussi demeurant avenue de Paris, Meyzaud, chausseur à Treignac, André Vialle (alias Barraud) aux Cambuses de Clergoux ou à son appartement du Tranchat à Tulle, Chazauviel où résidait Henri Gane, ainsi que chez Sylvain Combes

concierge de l'Ecole Normale de garçons. Chez Lagrèfeuille à la sortie du Lonzac à la sortie du Lonzac sur la route de Treignac on y accède par un petit chemin. Par le train, il m'arrivait d'aller à Limoges ou au Blanc dans L'Indre.

Avec mon copain Jeannot Tricoit nous transportions, tantôt à vélo, tantôt avec le «charretou», le matériel entreposé dans l'atelier de mon père.

Nous avons réalisé beaucoup de kilomètres à vélos avec les jeunes «comme ils appelaient» sur les routes de notre Corrèze ce qui permettait de lier l'utile et l'agréable. Exp: Tulle-Clergoux-Marcillac-Spontan - Barrage de L'Aigle avec arrêt auprès d'une boîte aux lettres fixée sur un piquet de bois (où je revenais quelques fois) remonter, vers Neuville d'Ussel puis Tulle arrêt devant une vieille maison mon père s'entretenait avec l'occupant de ce lieu, retour en passant sous les ruines du château de Ventadour.

Il ne m'est pas possible, aujourd'hui, de me rappeler tous ceux qui sont passés à cette époque au 35 rue de la Barrière. Je me souviens malgré tout de : Gilbert Bugeac (alias Maxime, Blaise,... membre du B.C.R.A., responsable du (C.O. P. A.), Jeantou Estorge, Peuch, Vignal, Raymond Verdier, Jossierand, Noni, Magnier, Arsène Guyonnet, Louis Lemaire, Henri Gane, André Lagrèfeuille, Paul Peyraud, Lucien Fieyre «alias Séverine», André Odru, Georges Logothétis, et quelques parachutistes des forces Françaises libres qui ont été logés dans notre appartement comme certains clandestins tels Marie Emmanuelli ou Fredon.

Dans ce local transitait les armes : les anciennes étaient livrées à Jeantou Estorges quand il ne venait pas les chercher lui-même avec sa remorque attelée à son vélo, ou chez Eyrolles, dit «le Loye», dans son atelier de mécanique générale face à la gare de marchandises, pour leur remise en état. Les autres étaient entreposées dans une cache creusée sous le poêle à sciure, voir dans celle constituée dans notre appartement, ou directement acheminées vers le maquis, particulièrement sur Clergoux.

Je me souviens d'un parachutage livré par Antoine Vinatier. Comme il avait été attribué aux légions de Tulle, on ne pouvait que l'entreposer dans la ville. Grâce à la complicité du gardien du cimetière, nous avons pu, de nuit, planquer le matériel dans une cavité qu'il nous avait indiquée. Quelques jours plus tard, un jardinier dont la parcelle était située en contrebas du cimetière prévint mon père de ce qu'il ne pouvait accéder à son robinet d'arrosage. Avec le charretou dont les roues avaient été recouvertes de vieux pneus de vélo afin d'en atténuer le bruit, nous avons évacué tout le matériel, de nuit jusqu'à l'ancien moulin appartenant aux jardiniers Madelmont (Marguerite et son mari), au balcon, sous la route nationale. Il fut, par la suite, une nouvelle fois déplacé par mesure de sécurité.

Les missions que me confiait mon père n'étaient pas une sinécure : Tulle-Le Lonzac-Latronche où demeuraient les parents d'André Lagrèfeuille, afin de lui faire parvenir les plis que lui adressait Henri Gane qui séjournait au café de la Baignade à l'Auzelou ; souvent le soir, à la demande de Gilbert Bugeac, il me fallait monter jusqu'aux Cambuses de Clergoux chez la mère d'André Vialle afin que ce dernier ait connaissance des messages concernant les parachutages. Je me rappelle qu'un soir, juste avant que la nuit ne tombe, je remis à André Vialle un tel message. Il m'invita alors à l'accompagner afin d'en informer «les hommes». Tous deux à vélo, nous gagnons les abords d'un étang où nous avons discuté avec «les hommes» qui effectivement, étaient là. Cela avait pris beaucoup plus de temps qu'il n'était nécessaire et, de retour à la maison, mon père, mortellement inquiet, m'a gratifié d'un sermon que je n'ai pas oublié.

J'apportais régulièrement des messages chez les Verdier qui habitaient en face de la cathédrale. Louise Verdier ! Quelle femme merveilleuse : elle servait de « boîte aux lettres », disposait de chambres pour la Résistance (chez elle ou chez des amis) était responsable d'un groupement de femmes qui collectaient argent et nourriture afin d'aider les familles éprouvées, assistée en cela par Léo Dalesme, responsable de la C.G.T clandestine à l'usine à drap. Le fruit de leur collecte était remis à Francis Josserand, employé à la Manufacture d'Armes qui a assumé un énorme travail pour la Résistance, malgré une santé fragile qui hélas et à quelques jours près, ne lui permit pas de voir la libération de Tulle.

Un soir, après avoir rencontré Gilbert Bugeac, mon père me demande de l'accompagner. Nous nous sommes rendus dans une ferme située entre Scillac et Baumont. Nous y avons écouté la radio de Londres dans l'attente d'un message qui n'est pas venu; donc, trop tard pour que nous puissions rentrer à Tulle compte tenu du couvre feu, aussi avons-nous passé la nuit tous les deux enfouis dans le foin de la grange. Un bon déjeuner, offert le lendemain matin par nos hôtes, nous donna les forces pour regagner Tulle par un autre chemin.

J'ai vécu de très près les préparatifs de l'attaque de la prison de Tulle, principalement organisée par Lucien Fieyre, alias «Séverin», sur les renseignements du policier Moussours qui, notamment, avait fourni les plans de cette maison d'arrêt

Il y eut bien des réunions à l'atelier où tout fut préparé minutieusement : «d'emprunt» des échelles au service des lignes électriques dans son dépôt du quai de vallon (aujourd'hui G.Péri) et qui ont été huilées, les visites sur place avec «Séverin» pour vérifier l'emplacement des fils téléphoniques, celui où seraient entreposées les échelles (à proximité dans les abris anti-aériens creusés sous la place de la Bride), l'itinéraire d'accès des maquisards (St Adrian-pont des Soldats, puis le petit chemin face à l'usine de la Marque débouchant à proximité de l'entrée du cimetière, puis la rue de la Barrussie et la prison).

La première opération ayant subi un retard s'est arrêtée sous le mur du cimetière devant la conciergerie où des armes prélevées sur le stock des «légaux» de Tulle furent distribuées. La seconde fut la bonne et permit la délivrance des résistants détenus. A Clergoux où ils étaient attendus, la joie fut grande, Gilbert Bugeac, accompagné de deux parachutistes arrivés la veille, et André Vialle les accueillent chaleureusement.

A quelques temps de là, il est demandé à mon père de saboter la ligne électrique reliant la centrale de Bar à la Manufacture d'Armes. A sa demande, je prépare donc le plastic, par petites boules pour cinq pylônes implantés entre la Bitarelle et un peu au-delà de la gare de Correze. Le moment venu, Jean Tricois, mon père et moi sommes partis de l'atelier de la rue de la Barrière à vélo, chacun muni d'un sac tyrolien contenant tout ce qu'il fallait; plastic, cordon, crayons à retardement, détonateurs. Nous avons placé les charges tous les deux poteaux puis nous sommes rentrés. Nous avons été très déçus, le lendemain de constater que notre travail n'avait pas été couronné de succès. Il fut donc nécessaire de renouveler l'opération.

Gilbert Bugeac (membre du BCRA de Londres le matricule de «Jac 14», était, avant

la guerre, le directeur d'une entreprise de travaux publics et demeurait à Tulle, avenue de Paris, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la C.P.A.M. Résistant de la première heure, je le considère comme un « père tranquille de la résistance » Vice-Président, puis Président du Comité Départemental de Libération de la Corrèze de septembre 1944 à juillet 1946, liquidateur national de la Délégation Militaire Régionale et du Réseau Action R5, il a été nommé compagnon de la Libération par décret du 17 novembre 1945.

Ses relations intimes avec mon père firent qu'ils se retrouvèrent tous deux dans le premier directoire de la Résistance corrézienne en 1942, avec Martial Brigouleix, Desvignes, Collet, Gilibert, Vialle, Laporte, Marty.

En septembre 1942, lors d'une réunion à laquelle participaient : Martial Brigouleix, Desvignes, Lucien Lacombe (pour l'A.S.), Albert Faucher, Leon Lanot, André Vialle (pour les F.T.P.) Gilbert Bugeac, Josserant (C.O.P.A.), Laporte, Tomas, (B.R.O.), la coordination avec l'A.S. était réalisée.

Gilbert Bugeac participe au directoire de « l'après Brigouleix ». Lors d'une réunion chez Desvignes J.Laporte, L. Lemaire, A. Faucher, A. Vialle reprochent à l'organisateur le trop grand nombre des participants. Il y avait, en outre, Collet, Lacombe, Tintignac, Neuville, A. Faure, Royer-Gontran, Baillely, Gilibert, Lanot, Bugeac, Josserand, Marty, Caulet.

Un après-midi de septembre 1943, alors que je remplaçais mon père absent à l'atelier, je reçus la visite de Paul Peyraud (petit Louis). Il voulait parler d'urgence à mon père, aussi l'ai-je amené à notre jardin où je savais le trouver. J'entends encore les premiers mots qu'il lui adressa, avant, une longue conversation : « Que penses-tu du type qui s'est évadé de l'Île de Ré ? » A ce moment-là je ne savais pas qu'il s'agissait de Roger Lescure.

Le soir du 11.01.44 je remarque que ma mère après être rentrée de l'extérieur se déplace anormalement dans l'appartement. On frappe à la porte, étant juste à côté je dis entrer et j'ouvre la porte ma surprise trois boches me font face, un me demande dans un très bon français Mr Moureau tout de suite il s'excuse repart. « chez les voisins il n'y avait pas d'enfants » d'où ce départ si rapide. Une explication entre mon père et ma mère nous apprend qu'elle avait vu des allemands en grand nombre autour de la maison et qu'elle débarasser quelques papiers. J'ai été dans ma chambre et l'oreille contre le plancher j'écoutais ce qui pouvait se passer chez les voisins de l'étage inférieur.

EN mars 1944, mon père nous demanda de nous réfugier chez notre grand-mère à Limoges, ce que nous fîmes, ma mère, mon frère, et moi. C'est là que nous avons appris son décès, survenu le 7 juin au pont du Tribunal abattue par allemands.

Nous ne sommes revenus à Tulle qu'en août, à pied, ce qui nous prit plusieurs jours. Ma grand-mère nous accompagnait et nous tirions une remorque à vélo prêtée par un ami, chargée de valises, de paquets et aussi de mon frère, âgé alors de cinq ans. L'image même de l'exode de juin 1940!

De cette époque de mon adolescence, qu'il s'agisse des travaux effectués chez les clients de mon père, de la fabrication de bassines en tôle galvanisée des allées et venues des amis résistants, des kilomètres effectués pour la

- Je me souviens des réunions syndicales très animées avec ses amis : RONDELARD, PUYMEGE, PEYRICAL, BIGOURIE, où il m'amenait, dans le local des Portes Chazac, après la débauche

- Dans l'atelier, rue de la Barrière, se retrouvaient très fréquemment : Jeantou ESTORGE, SEVERIN, PETIT LOUIS avec son éternel vélo, BUGEAC, CHAMPSEIX, GANNE, PEUCH Henri, LEMAIRE, et bien d'autres dont les noms de guerre se sont effacés de ma mémoire.

- Dans notre appartement, ont logé : FREDON, Marie "EMANUELLIE", GERMAIN, un parachutiste, au service de COPA, présenté par M. BUGEAC.

- Le transport des armes s'effectuait en plein jour, avec le "charretou" à bras.

Les armes arrivaient, repartaient, ou étaient stockées dans la planque aménagée dans le sol sous le poêle à sciure.

- Par l'intermédiaire du gardien du cimetière et de son fils, les armes d'un parachutage, ont été entreposées dans une excavation. Quelque temps plus tard, mon père est averti, par un utilisateur des jardins en contrebas du cimetière, de débarrasser les lieux car cette excavation était la vidange d'un réservoir d'eau servant à l'arrosage des jardins.

Dans une nuit, suite à cette information, le transfert fut effectué à l'aide du "charretou" et les amis locaux; ce stock déposé -au Balcon - dans un vieux moulin, chez le Tienne et Marguerite (M. & Mme MADELNONT), déplacé plus tard pour être enfoui sous du fumier. Une petite partie de ce matériel a été distribuée, sous le sur du cimetière, aux gars venus pour l'attaque de la prison.

- Plastiquage de lignes H.T. venant de l'usine de SAR

Il a préparé et exécuté cette mission avec Jannot TRICOIT, un jeune de notre quartier, réfractaire au S T O et moi même.

- départ de la rue de la Barrière avec les musettes chargées et les vélos.

- La préparation de l'attaque de la prison a demandé plusieurs mises au point avec SEVERIN : répartition des tâches avec les locaux pour la récupération des échelles dans les garages de -l'entreprise électrique et distribution du gaz (ancien E D F/G D F) - sous le couvert de M. VIGNAL, chef de service - graissage de poulies, vérification des cordes et du bon fonctionnement.

-La visite sur place des lieux de passage pour escalader le mur d'enceinte, le stockage et le transport.

- Le transport des messages dans les départements de la CORREZE et de la Hte VIENNE, faisait l'objet de parcours en vélo.

- Un après-midi, après la visite de NOUSSOURS du Commissariat de Police, il m'a demandé de prévenir M. BERGEAL, à son appartement, de disparaître immédiatement.



1933



octobre

1934



Mai



Guy

1936



12 Avril 1936

1937



1940



Avant 1940



P'aubisque



Albert et Guy

07.1940



1941



Juin 1941

1942



11 Juillet 1942



10 Mai 1942
Les quatre



1943



Guy

16 Mai 1943

Au Balcon



Juillet 43
les quatre





Juillet 1943



Buvage de l'aigle



Non Date'





1944
Inauguration Place Albert FAUCHER



1944 Liberation de TULLE



VILLE
DE TULLE

Tulle, le 3 août 1946.

Réf. St_C/

OBJET :

Monsieur BRIVAT
avenue Winter-Haus
TULLE

*54 ans
100*

Monsieur

Le Commandant des F.F.I. Albert FAUCHER, dont vous connaissez la mort glorieuse, a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume.

Ses amis ont décidé d'offrir à la veuve une Croix en brillante et ils ont bien voulu me charger de centraliser les souscriptions.

J'ai pensé que vous seriez heureux de participer à ce témoignage de sympathie donné à Mme FAUCHER.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Le Maire

Flas

500

VILLE
DE TULLE

Tulle, le 3 août 1946.

Réf.

OBJET :

Monsieur ENCOLLES Albert
Médicinal
avenue de la Gare
TULLE

100

Monsieur

Le Commandant des F.F.I. Albert FAUCHER, dont vous connaissez la mort glorieuse, a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume.

Ses amis ont décidé d'offrir à la veuve une Croix en brillante et ils ont bien voulu me charger de centraliser les souscriptions.

J'ai pensé que vous seriez heureux de participer à ce témoignage de sympathie donné à Mme FAUCHER.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Le Maire

Flas

*Somme remise à la
dame directement
[Signature]*

Consumptions

Legion 9^e Harneur Madame Fancher

Freye	1000
Nony	250
Balesme	150
Marthon	150
Roudelat	150
Fancher	200
Eyrolles	100
Prabat	200
Caulet	163
Pompier	100
M ^{re} Derigues	200
Federation Syndicate agricole	7000
Captain Molinier	500
Beiral (Group. in Depats)	500
Bayeac	150
Dupuy (reunion P.C.F.)	200
Vialle	150
Pench allat	150
Jossemaut	300
Vardier palmerie	300
Moussoin	300
Beck	300
Vallet C ² Municip. L	150
Perault	150
	6843

Report	6913
Ganne - C ² fennel	200
Fancher Corrig. P.C.F.	1000
Toty	150
Bruin (Honor local in significat)	500
Vardier Gora	150
M ^{lle} Emmanuelle	150
Berchot	150
M ^{re} Estouge	150
M ^{lle} Vincent	300
Paul antoine	150
Vonatin	150
Gussion	150
Montalat	150
Mongat	150
Lafre	300
	10643
Fachon Cort	7577
Reith	3036
M Longgo	150
	3186

non venin	
M. Jullien C ² M ^{re}	150
M. Lemaire C ² M ^{re}	150
M Longgo	150
	450



Musée du Cloître
place Berteaud - 05 55 26 91 05
musee.cloitre@ville-tulle.fr
Musée des Armes
1 rue du 9 juin 1944 - 05 55 26 22 15
musee.armes@ville-tulle.fr
Musée Accordeons
8 rue du 9 juin 1944 - 05 55 26 28 28
musee.accordeons@ville-tulle.fr

Tulle, le 24 août 2015

Monsieur Pierre FAUCHER
36 La font de Glal
19330 FAVARS

Ref. : BC/KV-OM 15.042

Monsieur,

Vous avez souhaité faire don à la Ville de Tulle, pour affectation au musée des Armes, de deux armes ayant appartenu à votre grand-père, Albert Faucher, Résistant tombé au combat le 7 juin 1944. Il s'agit des armes suivantes :

(fusil conservé à sa démobilisation)

- un mousqueton Berthier - Manufacture de St Etienne Modèle 1892 MD - calibre 8mm marquage sur crosse H 90336)
- un pistolet semi-automatique - calibre 6,35mm avec chargeur vide - Fabrique Française d'armes de guerre- Louhans Breveté.

La Ville de Tulle est très honorée d'accepter votre donation qui contribue à sauvegarder l'histoire et la mémoire de cette figure de la Résistance, membre de l'Etat-Major des Francs-Tireurs et Partisans Français de la Corrèze.

Je tiens à vous assurer que ces armes seront conservées et valorisées à la hauteur de leur intérêt pour l'histoire et le patrimoine de la Ville de Tulle. Le mousqueton Berthier intégrera prochainement la vitrine de présentation permanente du musée des Armes consacrée à la Résistance.

En vous remerciant sincèrement pour cette démarche, je vous prie de recevoir, Monsieur, l'expression de mes meilleures salutations.

Bernard COMBES
Maire de TULLE

c- Donation de deux armes

Une donation a été proposée au musée des Armes par Monsieur Pierre Faucher, demeurant à Tulle, petit-fils d'Albert Faucher. Il s'agit des armes suivantes :

- un mousqueton Berthier – Manufacture de St Etienne Modèle 1892 MD – calibre 8mm marquage sur crosse H 90336 (arme en catégorie C - suivant la réglementation en vigueur décret n°2013-700 du 30 juillet 2013)
- un pistolet semi-automatique – calibre 6,35mm avec chargeur vide - Fabrique Française d'armes de guerre- Louhans Breveté.(arme en catégorie B)

Ces deux armes, d'épaule et de poing, ont appartenu à Albert Faucher, résistant, membre de l'Etat-Major des Francs-Tireurs et Partisans Français de la Corrèze, tué devant le palais de Justice de Tulle le 7 juin 1944. Conservées par la famille jusqu'à aujourd'hui, celle-ci a souhaité que ces armes rejoignent le musée des Armes de Tulle pour transmettre l'histoire et la mémoire de cette figure de la Résistance FTP. Le mousqueton Berthier intégrera l'exposition permanente du musée des Armes dans la vitrine présentant les objets liés à la Résistance.

Le conseil municipal est sollicité pour :

- approuver la donation des deux armes par Monsieur Pierre Faucher pour affectation à l'inventaire du musée des Armes,
- autoriser Monsieur le Maire ou son représentant à signer les documents administratifs liés à cette donation et à engager les démarches de déclaration et d'autorisation auprès de la Préfecture.

APPROUVE à l'unanimité

d- Donation d'une caisse d'emballage MAT

Une donation a été proposée au musée des Armes par Monsieur Christian PLAS demeurant à Laguenne (19150). Il s'agit d'une caisse d'emballage provenant de la Manufacture d'Armes de Tulle, destinée au transport du canon 30553 – calibre 30 mm. La caisse date des années 1980 et possède tout son aménagement intérieur (berceau) nécessaire au calage du canon.

C'est un exemplaire de caisse en très bon état et complet pour l'emballage de canon mitrailleur de moyen calibre que produisait la MAT, intéressant pour compléter les collections du musée en lien avec les productions de la manufacture de Tulle.

Le conseil municipal est sollicité pour :

- approuver la donation d'une caisse d'emballage par Monsieur Christian PLAS pour affectation à l'inventaire du musée des Armes – partie Accessoire.
- autoriser Monsieur le Maire ou son représentant à signer les documents administratifs liés à cette donation.

APPROUVE à l'unanimité